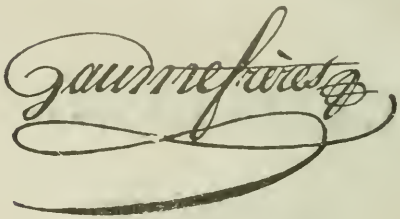
U d'/of OTTAWA
39003002046398

7
4C
10

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



PARIS. — IMPRIMERIE DE DECOURCHANT, RUE D'ERFURTH, 1.

CATÉCHISME

568-1B-310-8

DE

PERSÉVÉRANCE,

Rv. 300 Pf Pericatéchisme Sermon Morale

OU

EXPOSÉ HISTORIQUE, DOGMATIQUE, MORAL ET LITURGIQUE
DE LA RELIGION, DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE
JUSQU'A NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ **J. GAUME.**

CHANOINE DE NEVERS.

Jesus-Christus heri et hodie, ipse et in secula. Hebr., XIII, 8.
Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles.

Deus charitas est. 1 Joan., IV, 8.
Dieu est charité.

TOME CINQUIÈME.

UNIVERSITY OF OTTAWA LIBRARY ANNEX

PARIS,
GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5.

1839.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE Universitas BIBLIOTHECA

BX
1962
.Q36
1838
v.5

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

TROISIÈME PARTIE.

Ire LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (1er siècle).

Vie de l'Église, lutte éternelle. — Tableau du premier siècle. — Jour de la Pentecôte. — Discours de saint Pierre. — Confirmation de sa doctrine par des miracles. — Boiteux guéri. — Pierre et Jean mis en prison. — Eglise de Jérusalem. — Ananie et Saphire. — — Election des sept diacres. — Martyre de saint Etienne. — Avantage de cette mort et de la persécution. — Prédication de l'Evangile dans la Palestine. — Simon le magicien. — Conversion de saint Paul.

L'histoire des quatre mille ans qui précèdent le Messie se résume en trois mots : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme [1], l'homme pour Dieu.

L'histoire des dix-huit siècles écoulés depuis la naissance du Messie, et de tous ceux qui s'écouleront

[1] Le Christ pour l'homme! Cette vérité sublime appartient à la foi. De peur que nous ne venions à l'oublier, l'Eglise catholique la proclame chaque dimanche sur tous les points du globe : *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, etc.*

encore jusqu'à la fin des temps, se résume aussi en trois mots : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme, l'homme pour Dieu.

De cette admirable philosophie, avec laquelle on rend compte de tout, et sans laquelle on ne peut rendre compte de rien, il résulte que le salut du genre humain par Jésus-Christ est le terme de l'action divine dans le temps ; qu'au lieu de n'être rien dans le monde, comme le prétend l'indifférence de nos soins, le christianisme est le centre auquel tout aboutit, le pivot autour duquel roule tout le gouvernement de l'univers.

Avant la venue du Rédempteur, tout le dessein de Dieu est de réaliser sa naissance au temps et aux lieux prédits par les Prophètes et déterminés de toute éternité dans les conseils divins.

Après sa venue, tout le dessein de Dieu est d'établir, de conserver, de répandre par tout l'univers, d'individualiser à tous les hommes l'œuvre de sa Rédemption.

Nous avons vu jusqu'ici les événements, les empires, les rois et les peuples sous la main de Dieu, servant, sans le savoir ou le sachant, le voulant ou ne le voulant pas, à la gloire du Messie ; le même spectacle nous attend sur la longue route que nous allons parcourir.

Mais cet établissement du règne du Messie, sa propagation, sa conservation, ne se fera pas sans effort. La vie de l'Église sera une longue lutte ; cette lutte a commencé du jour où le mal entra dans le monde par le péché de nos premiers parents. Depuis ce moment, la vérité, le bien, chassé du cœur de l'homme, a fait effort

pour y rentrer. Il suit de là que l'Église catholique, dépositaire de la vérité, quoique toujours en guerre, n'attaque jamais.

Dès le jour de la chute de l'homme au Paradis terrestre, elle put dire au Démon ce qu'elle a dit à tous les hérétiques dans la suite des siècles : Pourquoi êtes-vous venu mettre la faux dans mon champ? Qui vous a donné le droit de vivre ici à discrétion? Je suis la première, je possède avant vous, je suis fille du propriétaire; je prouve ma descendance, parce que je remonte jusqu'à lui; vous, vous êtes un nouveau venu. Où étiez-vous hier? En un mot, l'Église c'est le propriétaire qui, dépouillé injustement, vient proclamer ses droits et chasser les usurpateurs; c'est le mal qui a attaqué, c'est lui qui attaque toujours, parce que c'est lui qui est venu le dernier.

Or, dans chaque siècle, il varie ses assauts afin de reprendre à l'Église une partie de ses conquêtes, ou de l'empêcher d'en faire de nouvelles; mais toujours il est forcé de battre en retraite.

Ainsi, chaque siècle va nous présenter deux armées en présence. D'un côté le mal, l'erreur, le Démon, l'usurpateur du champ du Père de famille; et de l'autre la vérité, le bien, l'Église, ou plutôt le Fils du Père de famille, vivant perpétuellement dans l'Église et soutenant les intérêts de son Père; d'un côté Satan et son étendard, de l'autre Jésus-Christ et sa croix.

Voici le bulletin du combat pendant le premier siècle :

Le Démon, voyant qu'on vient lui arracher le sceptre qu'il a usurpé, sonne l'alarme ; sous ses étendards accourent : 1° les Juifs ; 2° les hérétiques, les Nicolaïtes, les Ébionites, les Corinthiens et plusieurs autres ; 3° les païens. Au Démon, Jésus-Christ oppose ses douze pêcheurs et leurs nouveaux disciples ; la lutte est continuelle, sanglante.

La victoire n'est pas un instant douteuse ; le Christianisme est partout vainqueur. Pour remplacer les Juifs qui refusent de se soumettre à la vérité, on voit accourir des millions de Païens, et le vrai Dieu est connu bien au delà des limites de la Judée.

Le Fils de Dieu avait révélé à ses Apôtres cette guerre éternelle ; il leur avait dit : « Je suis venu jeter une épée dans le monde ; désormais la guerre sera entre tous ; entre le père et la mère, l'époux et l'épouse, le frère et la sœur ; vous serez en butte à toutes sortes d'attaques ; mais ne craignez rien : toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, à Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Allez, enseignez, baptisez toutes les nations, voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Instruits à sa divine école, les Apôtres savaient à fond toutes les vérités dont ils devaient être les prédicateurs et les martyrs. Le *corps* de l'Église existait, mais l'*âme* ou l'esprit qui devait l'animer n'était point encore descendu, car Jésus n'était pas encore glorifié[1].

[1] Joan., VII, 39.

Aussi, en quittant ses Apôtres pour remonter au ciel, le Sauveur avait-il eu soin de leur dire : « N'entreprenez rien, restez en prières jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. » Eh ! qu'auraient-ils pu entreprendre, faibles comme ils étaient?

Pleins de confiance aux paroles de leur Maître, les Disciples descendirent de la montagne des Oliviers, naguère théâtre des douleurs de l'Homme-Dieu, et aujourd'hui témoin de son dernier triomphe. Accompagnés de Marie, mère de Jésus, ils rentrèrent à Jérusalem et se renfermèrent au Cénacle, c'est-à-dire dans un appartement solitaire où rien ne pouvait troubler leur recueillement ni diminuer la ferveur de leurs prières. C'est ainsi qu'ils se préparaient à leur ministère redoutable, et qu'ils appelaient sur eux l'Esprit divin, qui devait par eux régénérer le monde. Jamais les dons de Dieu ne furent si dignement demandés, et nous ne pouvons mieux apprendre qu'à cette école comment on mérite de les obtenir.

Tout le temps néanmoins ne fut pas employé à l'oraison. Le Sauveur avait dit à ses Apôtres, en les choisissant comme les douze patriarches du peuple chrétien, qu'au temps de la régénération, lorsque le Fils de l'homme se serait placé sur le trône de sa majesté, à la droite de Dieu son Père, ils seraient eux-mêmes assis sur douze trônes, d'où ils jugeraient les douze tribus d'Israël.

Un de ces douze trônes était vacant par l'apostasie et la malheureuse fin de Judas; il fallait le remplir. Il

convenait de le faire avant que le Saint-Esprit, dont Jésus leur avait promis l'effusion, se fût répandu sur le collége apostolique. Pierre se leva donc au milieu de l'assemblée, composée d'environ cent vingt Disciples, et lui dit qu'il fallait donner un successeur à Judas, dont il rappela en peu de mots la trahison et la mort tragique. Parmi ceux qui ont été à la suite du Seigneur Jésus, ajouta-t-il, durant tout le temps qu'il a vécu parmi nous, à compter depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où ce divin Maître nous a quittés pour remonter au ciel, choisissez-en un qui rende avec nous témoignage à la vérité de sa résurrection. On présenta deux sujets : l'un fut Joseph, surnommé le juste, l'autre fut Matthias.

Tous deux étaient dignes de l'apostolat, si l'apostolat pouvait se mériter ; mais ni les Disciples assemblés, ni les anciens Apôtres, ni Pierre lui-même, ne voulurent se charger de la décision ; on convint de remettre cette élection au Seigneur, et tous les assistants lui adressèrent de concert cette fervente prière : Vous, Seigneur, qui sondez les cœurs, faites-nous connaître lequel des deux vous avez choisi. La prière finie, on tira au sort ; il tomba sur Matthias : aussitôt il prit place parmi les apôtres.

Cependant la retraite des Disciples touchait à son terme : enfin le jour à jamais mémorable de la Pentecôte brilla sur le monde. Sur les neuf heures du matin, vers le temps où l'on faisait dans le temple l'oblation des pains de blé nouveau, voilà que tout à coup on entend venir du ciel comme le bruit d'un vent impé-

tueux, dont retentit toute la maison où les Apôtres sont assemblés. A ce premier prodige en succède un second plus surprenant encore et plus expressif. Ils voient paraître comme des langues de feu qui viennent se reposer sur la tête de chacun d'eux, admirable symbole de l'unité de croyance et d'amour qui allait régner sur le monde : ils sont tous remplis de l'Esprit saint. Dès ce moment, l'Eglise fut animée de sa vie divine et immortelle, et les douze pêcheurs de Galilée devinrent les Apôtres du Fils de Dieu et les coopérateurs de son ministère.

Changés en des hommes nouveaux, délivrés de toutes leurs anciennes faiblesses, courageux et pleins d'un zèle brûlant, ils se mettent à parler différentes langues suivant l'impression du Saint-Esprit.

Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans la ville. Ce jour-là, Jérusalem était remplie d'une multitude innombrable d'enfants d'Abraham ; il en était venu cette année de toutes les parties du monde, et en plus grand nombre que d'ordinaire, parce qu'on était persuadé dans tout l'Orient que le Messie allait paraître. On courut en foule au Cénacle pour être témoin du prodige. Dans leur étonnement, tous se demandaient : Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment se fait-il que chacun de nous les entende parler en même temps la langue de son pays ?

Or, il y avait là des Parthes et des Mèdes, des Elamites, des hommes originaires de la Mésopotamie, des montagnes de la Cilicie, de la Cappadoce, du Pont,

de l'Asie proconsulaire, dont Ephèse était la capitale, de la Phrygie, de l'Egypte, de la Lybie, placée vers Cyrène, des Romains, des Juifs, des Arabes et des Crétois.

A la vue de tout ce peuple, Pierre, accompagné des Onze, prit la parole en ces termes : « Le prodige qui vous étonne est l'accomplissement sensible de la prédiction de Joël. Voilà, disait le Seigneur par la bouche de ce prophète, que dans les derniers temps du règne de la Synagogue je répandrai mon esprit sur toute chair ; alors je ferai paraître des prodiges dans le ciel et sur la terre, et vos enfants prophétiseront. » Il leur annonça ensuite la ruine prochaine de Jérusalem, en ajoutant que ceux qui croiraient au Seigneur ne seraient point enveloppés dans cette épouvantable catastrophe ; que Jésus de Nazareth, qu'ils avaient crucifié, était véritablement le Messie promis à leurs pères, et les exhorta à se faire baptiser en son nom, pour recevoir la rémission de leurs péchés et les dons du Saint-Esprit.

Trois mille personnes converties et baptisées le même jour, tel fut l'effet de ce premier discours. Quel nouveau prodige que le changement opéré par la grâce dans tant de cœurs ! On voyait ces fidèles d'un jour, dociles aux instructions des Apôtres, assidus à la prière, communiant ensemble dans la fraction du pain, c'est-à-dire participant en commun au corps et au sang de Jésus-Christ, réellement présent sous les espèces du pain.

Dieu confirmait la doctrine des Apôtres et la foi des

nouveaux fidèles par un grand nombre de miracles qui tenaient toute la ville dans une sainte frayeur. Un jour Pierre et Jean montaient au temple sur les trois heures après midi; c'était un temps de prière publique pour les enfants d'Israël. Déjà les pauvres se tenaient aux portes du temple pour demander l'aumône : dans tous les temps, on a supposé que ceux qui fréquentent le plus la maison de Dieu sont aussi les plus charitables.

Un homme de quarante ans, qui était né boiteux, et qui ne pouvait faire aucun usage de ses jambes, s'y faisait porter tous les jours. On le plaçait à la porte du temple nommée la Belle-Porte, et il demandait la charité à ceux qui entraient. Voyant venir Pierre et Jean, il leur demanda l'aumône. Les deux Apôtres le regardèrent, et Pierre lui dit : Regardez-nous. Persuadé qu'il allait recevoir quelque chose, le boiteux les regardait avec attention. Pour de l'or et de l'argent, lui dit Pierre, je n'en ai point; mais ce que j'ai je vous le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. Tout en disant ces mots, Pierre prend cet homme par la main et l'aide à se lever. Aussitôt ses jambes sont affermies; il se met à sauter et à marcher. Bien assuré de sa guérison, il entre dans le temple avec les Apôtres, et se met de nouveau à sauter en présence de tout le peuple et à bénir Dieu.

Jamais miracle ne fut plus incontestable; l'admiration saisit tous les cœurs et devint, si l'on peut parler de la sorte, une extase générale. On s'assembla en foule

autour des deux Apôtres; Pierre saisit ce moment pour prêcher de nouveau l'Evangile. Ce second discours fut si efficace, qu'il convertit cinq mille personnes.

Les sacrificateurs et le capitaine du temple, irrités d'un si prodigieux succès, arrêtèrent les Apôtres et les mirent en prison. Pierre et Jean y passèrent la nuit; mais en perdant la liberté, ils ne perdirent rien de leur courage. Ce n'étaient plus ces hommes que la vue des ennemis de leur maître ou la voix d'une femme faisait trembler. Le lendemain le Sanhédrin, qui était le conseil souverain de la nation, s'assembla, et, s'étant fait amener les deux Apôtres, il leur demanda par quelle autorité ils agissaient. Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur répondit avec assurance : Puisque c'est au sujet du bien qui a été fait à cet homme infirme qu'on nous interroge aujourd'hui, et que nous avons à déclarer au nom de qui il a été guéri, sachez tous, princes et prêtres, et que tout Israël l'apprenne avec vous, que c'est au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, mais que Dieu a ressuscité, que cet homme a été guéri.

Tout le conseil fut frappé d'étonnement en voyant la fermeté des Apôtres, qu'ils savaient n'être que des hommes du peuple. D'ailleurs le miracle était incontestable. Après avoir délibéré, les juges leur défendirent d'enseigner au nom de Jésus. Pierre et Jean leur répondirent avec une sainte intrépidité : Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu; pouvons-nous taire ce que nous avons vu et entendu, quand

Dieu nous ordonne de le publier? On leur fit de grandes menaces, néanmoins on les laissa aller.

De retour auprès des fidèles, les deux Apôtres racontèrent ce qui venait de se passer. Toute l'assemblée rendit grâces à Dieu en s'animant à publier plus hautement que jamais la divinité du Sauveur Jésus.

Le monde n'a jamais rien vu de plus admirable que cette Eglise de Jérusalem. Toutes les vertus y brillaient avec éclat; la charité surtout, cette grande vertu des Chrétiens, y régnait avec un empire absolu. Les fidèles vendaient leurs biens, en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, qui le mettaient en commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux : tous ensemble n'avaient qu'une fortune, qu'un cœur et qu'une âme.

Cependant un de ces fidèles, nommé Ananie, de concert avec Saphire, son épouse, se rendit coupable d'un mensonge, en apparence bien léger. Cet homme avait un champ, il le vendit, et réserva secrètement une partie de la somme; il apporta le reste aux pieds des Apôtres. Pierre lui dit : Ananie, pourquoi avez-vous permis à Satan de tenter votre cœur au point de vous faire mentir au Saint-Esprit et de retenir une partie du prix que vous avez reçu de votre champ? Cet héritage était à vous, rien ne vous obligeait à le vendre. Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, c'est à Dieu. Au moment où le coupable écoutait les paroles de l'Apôtre, il tomba mort à ses pieds. On peut juger de la sainte frayeur que cette mort subite inspira à tous les fidèles : de jeunes hommes qui étaient présents enle-

vèrent le corps, et, selon l'usage, ils allèrent l'enterrer hors de la ville.

Pierre continua son instruction; elle dura près de trois heures. Il parlait encore lorsque la femme d'Ananie, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, se présenta. Dites-moi, lui demanda saint Pierre, la somme que vous voyez ici, est-ce là tout l'argent qui vous est revenu de la vente de votre champ? Oui, répondit-elle. Pourquoi donc, reprit l'Apôtre, êtes-vous convenue avec votre mari de tenter l'Esprit du Seigneur? Voilà que j'entends approcher ceux qui ont enterré votre mari; ils sont à la porte; ils vont vous porter en terre. A ces mots, Saphire tomba et mourut. Les jeunes hommes qui avaient enterré son époux la portèrent auprès de lui.

Ce double exemple de sévérité eut son effet. Tous furent pénétrés de la grandeur de Dieu et de la terreur de sa justice. Chaque jour le nombre des fidèles augmentait : Jérusalem changeait insensiblement de face. Peut-être serait-elle devenue toute chrétienne, si ceux qui la gouvernaient n'eussent pas été pour la plupart des hommes impies et des maîtres sans religion. Ils cherchaient uniquement à renverser ce qu'ils appelaient la nouvelle secte; mais les moyens par où l'Evangile s'étendait malgré leurs efforts déconcertaient leurs mesures. C'étaient des miracles constants, visibles, continuels. Pierre surtout les opérait sans le savoir; jusque-là qu'on exposait les malades dans la rue; qu'on les mettait sur leurs lits dans les places publiques, afin que Pierre venant à passer, son ombre du moins tou-

châtquelqu'un de ces malheureux et qu'ils fussent guéris de leurs infirmités. De toutes les villes voisines, on accourait à Jérusalem ; on y apportait les infirmes et les possédés, et tous étaient guéris.

Quel moyen pour la Synagogue de tolérer ces progrès de l'Evangile ! Le Prince des prêtres, outré de dépit, fit mettre les Apôtres en prison ; mais un Ange les délivra et leur ordonna d'aller au temple prêcher hardiment la parole de Dieu. C'est là qu'on les saisit de nouveau pour les amener devant le conseil de la nation. Nous vous avons défendu, leur dit le grand-prêtre, d'enseigner au nom de cet homme, et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez faire retomber sur nos têtes le sang de cet homme.

Ah ! voilà donc l'iniquité qui se ment à elle-même. Ce même Caïphe, ces mêmes Princes des prêtres n'avaient-ils pas été les premiers à demander que ce sang retombât sur leur tête et sur celle de leurs enfants? pourquoi maintenant le craignent-ils? pourquoi font-ils aux Apôtres un crime de les accuser de la mort de cet homme?

Sans se laisser intimider, Pierre leur répondit : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Cette réponse, pleine de dignité et de justesse, irrita tellement ces juges iniques, qu'ils songaient à mêler le sang des Disciples à celui du Maître ; mais un membre du conseil, nommé Gamaliel, prenant la parole, leur fit ce raisonnement : Cessez d'inquiéter ces gens-là ; si leur projet est l'ouvrage des hommes, il tombera de lui-même ;

si c'est l'œuvre de Dieu, vainement vous essaierez d'en arrêter les progrès.

L'avis de Gamaliel fut adopté. Le conseil se relâcha sur l'arrêt de mort qu'il était près de prononcer; mais il fit honteusement flageller les Apôtres en leur défendant sévèrement de jamais parler au nom de Jésus; après cela, ils les remirent en liberté. Loin d'être humiliés et découragés, les Apôtres se retirèrent pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir un outrage pour le nom de leur Maître.

Qui peut enchaîner les rayons du soleil? de même, qui peut enchaîner des langues que Dieu lui-même délie? Malgré les mauvais traitements et les défenses de la Synagogue, les Apôtres n'en continuèrent pas moins à publier la divinité du Sauveur.

Jusque-là ils s'étaient chargés de partager entre les nouveaux fidèles les aumônes dont ils étaient les dépositaires; mais le nombre des Disciples augmentant tous les jours, les Apôtres leur dirent : Il ne convient pas que nous abandonnions la prédication de la parole de Dieu pour veiller au service des tables et régler en détail ce qu'on doit fournir à chacun; cherchez parmi vous, et choisissez sept hommes de bonne réputation, remplis du Saint-Esprit et doués du don de sagesse, afin que nous les chargions de cet emploi; pour nous, nous partagerons notre temps entre la prière et la prédication de la parole.

La proposition des Apôtres fut acceptée d'une voix unanime; on procéda à l'élection, et le sort tomba sur

Etienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas. Le choix fut ratifié par les Apôtres ; ils prièrent tous ensemble sur les nouveaux élus, et, leur imposant les mains, leur conférèrent l'ordre du diaconat, institué par Jésus-Christ pour donner aux évêques et aux prêtres des ministres inférieurs dans les fonctions saintes attachées à leur dignité.

Etienne, le premier des sept diacres, était un homme rempli du Saint-Esprit ; Dieu faisait par son ministère une multitude de miracles qui propageaient rapidement l'Evangile. Les membres de la Synagogue voulurent disputer avec lui, mais Etienne les confondit tellement, qu'ils résolurent de le perdre. De faux témoins furent payés pour dire qu'Etienne blasphémait contre Moïse et contre Dieu. Le conseil de la nation s'assembla de nouveau ; l'innocent accusé fut condamné à mort. On s'empare de lui et on le conduit au lieu du supplice. Pendant qu'ils le lapidaient, le martyr invoquait Dieu et disait : Seigneur Jésus, recevez mon âme. Puis étant tombé sur les genoux, il dit à haute voix : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font. Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur.

Ainsi était mort sur le Calvaire le chef de tous les martyrs ; ainsi devait mourir le premier de ses imitateurs et le modèle d'un million d'autres.

Etienne, triomphant dans le Ciel, n'était pas à plaindre. L'Eglise même, qui perdait à sa mort un ministre digne d'elle, profita en quelque sorte de sa perte. Dieu avait tellement ménagé les événements, qu'une persé-

cution s'étant élevée à cette occasion, la parole du salut, resserrée depuis la Pentecôte dans l'enceinte de Jérusalem, se répandit dans les provinces, et dès lors on put dire avec vérité que le sang des martyrs était la semence des Chrétiens.

On ne sait combien de temps dura la persécution contre la sainte Eglise de Jérusalem, ni combien de victimes innocentes elle immola; on sait seulement qu'un des plus ardents persécuteurs fut ce même jeune homme, nommé Saul, qui gardait les vêtements d'Etienne pendant qu'on le lapidait. Partisan dévoué des Pharisiens et des grands-prêtres, il en obtint d'amples pouvoirs. Nous apprenons de lui-même qu'il se transportait à Jérusalem dans toutes les maisons qui lui étaient suspectes de Christianisme; il faisait traîner en prison les hommes et les femmes qui confessaient Jésus-Christ; il les faisait cruellement tourmenter, et décernait contre eux des arrêts de mort dont il se hâtait de presser l'exécution.

Tant de violences ne purent intimider les Apôtres. Ils restaient constamment à Jérusalem; mais ils obligèrent les nouveaux Disciples à se répandre dans les différentes contrées de la Judée et de la Samarie. Leur dispersion fut le salut des peuples.

Tandis que les Apôtres, demeurés à Jérusalem, cultivaient leurs premières conquêtes, les Disciples dispersés dans le pays prêchaient à tous les Israélites l'Évangile de Jésus-Christ. Ainsi, cette furieuse tempête, qui devait anéantir l'Eglise naissante, ne fut qu'un vent

favorable qui répandit au loin la bonne semence. Il en a été de même de toutes les persécutions : les siècles suivants nous en offriront la preuve.

Le diacre Philippe descendit dans la Samarie, et prêcha Jésus-Christ dans la ville où il s'arrêta. Ses discours, soutenus par des miracles chaque jour répétés, disposaient les esprits à l'Evangile; mais un magicien fameux, nommé Simon, les avait remplis de tant de préjugés, qu'il fallut du temps pour dissiper les illusions. Philippe y réussit avec tant de bonheur, qu'il convertit, et les peuples séduits, et le séducteur lui-même. Simon renonça à la magie, confessa Jésus-Christ et reçut le baptême. Aussitôt que le saint diacre vit son ouvrage affermi, il s'empressa d'en rendre compte aux Apôtres. Cette nouvelle les combla de joie. Comme Philippe n'avait pas le caractère pour imposer les mains, c'est-à-dire pour donner la confirmation aux nouveaux baptisés, l'Eglise de Jérusalem envoya Pierre et Jean dans la Samarie pour administrer ce sacrement.

Dans ces premiers jours de l'Eglise naissante, Dieu ajoutait souvent aux impressions invisibles de son Esprit des dons sensibles qui se manifestaient au dehors, tels que le don de prophétie et le don des langues. Ce merveilleux spectacle piqua la curiosité de Simon. Rien ne lui parut plus glorieux et plus désirable que de pouvoir communiquer aux autres ces dons extraordinaires. Il offrit aux Apôtres une somme d'argent, en leur disant : Donnez-moi le pouvoir de faire descendre le Saint-Esprit sur ceux à qui j'imposerai les mains.

Que votre argent, lui répondit saint Pierre, périsse avec vous, puisque vous avez cru que le don de Dieu s'achetait à prix d'argent. Vous n'avez rien à prétendre à ce ministère, car votre cœur n'est pas droit devant Dieu. Simon ne profita pas de cette remontrance. Au contraire, il devint l'ennemi personnel des Apôtres. La honte de son crime est demeurée pour toujours attachée à sa mémoire, et après dix-huit cents ans, on désigne encore par son nom le trafic des choses saintes projeté par cet impie.

Les Apôtres ayant fait dans la Samarie ce qu'ils s'étaient proposé d'y faire à la gloire de la Religion, retournèrent à Jérusalem. Philippe continua sa mission, et convertit un des ministres de Candace, reine d'Ethiopie, qui était venu adorer à Jérusalem. Ensuite il parcourut tout le pays depuis Azot jusqu'à Césarée. La paix régnait encore dans ces contrées éloignées; mais elle n'était pas rétablie dans la capitale. La haine publique y était toujours également allumée, et Saul continuait de la servir avec la même chaleur.

Un jour qu'il était tout occupé de ses projets contre les Disciples de Jésus crucifié, il apprit qu'à Damas un bon nombre d'Israélites avaient quitté Moïse pour suivre Jésus de Nazareth. Sur-le-champ il alla trouver le Grand-Prêtre, et lui demanda des lettres et des pouvoirs pour les synagogues de cette ville, afin qu'on lui laissât la liberté de faire saisir les prévaricateurs et de les conduire enchaînés à Jérusalem. Sa proposition fut accueillie, et il partit pour Damas, accompagné de quel-

ques officiers sous ses ordres. Comme un tigre altéré de sang court vers une bergerie, de même Saul précipitait sa marche, ne respirant que le sang et le carnage, lorsqu'il fut subitement arrêté.

Au milieu d'un beau jour, dit-il lui-même en racontant sa conversion au roi Agrippa, je fus ébloui par une lumière venue du ciel ; elle m'investit tout entier aussi bien que la troupe que je conduisais. Frappés comme d'un coup de foudre, nous tombâmes à la renverse. En même temps, j'entendis une voix qui me disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Seigneur, répondis-je, qui êtes-vous? Je suis, reprit la voix, je suis Jésus de Nazareth à qui vous faites la guerre. Ne vous obstinez pas plus longtemps; il vous serait funeste de regimber contre l'aiguillon. Tremblant et confus, je n'eus que la force de dire ces deux mots : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Levez-vous, me dit le Seigneur, entrez dans Damas, là vous apprendrez ce que vous aurez à faire. Je me relevai, mais j'étais devenu aveugle. Ceux qui m'accompagnaient me conduisirent par la main jusqu'à Damas ; j'y restai trois jours sans boire ni manger.

Or il y avait à Damas un Disciple de Jésus, nommé Ananie. Le Seigneur lui apparut et lui dit : Allez dans la rue qu'on nomme la Rue-Droite, cherchez dans la maison de Jude, un homme de Tarse, nommé Saul. Seigneur, répondit Ananie, j'ai appris tous les maux qu'il a faits à vos Saints de Jérusalem ; je sais qu'il est venu à Damas pour arrêter tous ceux qui invoquent

votre nom. Allez, Ananie, reprit le Seigneur, ne craignez rien : j'ai fait de Saul un vase d'élection que je destine à porter mon nom devant les Gentils, devant leurs Rois et devant les enfants d'Israël. Ananie rassuré se mit en chemin. Etant entré dans la maison, il met les mains sur les yeux de Saul, et lui dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous a apparu sur votre route, m'a envoyé vers vous afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. Ananie parlait encore, qu'il tomba des yeux de Saul comme des écailles. Il recouvra la vue, et reçut le baptême.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir choisi des Apôtres pour annoncer votre Evangile, non-seulement aux Juifs, mais encore aux Gentils. Faites-nous la grâce de recevoir votre sainte parole avec la même docilité que les fidèles de Jérusalem.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec soin cette troisième partie du Catéchisme.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Que firent les Apôtres après l'ascension du Sauveur ?

R. Après l'ascension du Sauveur, les Apôtres retournèrent à Jérusalem avec la sainte Vierge ; ils entrèrent au Cénacle pour attendre dans la prière et la méditation la descente du Saint-Esprit. Enfin, le jour de la Pentecôte, leurs vœux furent accomplis ; le Saint-Esprit descendit sur chacun d'eux.

Q. Racontez l'histoire de ce miracle.

R. Vers les neuf heures du matin, un grand bruit comme celui d'un vent violent se fit entendre dans toute la maison où les Apôtres étaient assemblés. En même temps il parut comme des langues de feu qui vinrent se reposer sur la tête de chacun d'eux. Aussitôt ils parlèrent diverses langues. Changés en des hommes nouveaux, pleins de zèle et de courage, ils sortirent aussitôt pour annoncer Jésus crucifié. Une multitude de peuple ayant appris ce qui venait d'arriver, accourut au Cénacle : il y avait des hommes de toutes les nations qui parlaient diverses langues, néanmoins tous comprenaient les Apôtres. Ce miracle, joint au discours de saint Pierre, convertit sur-le-champ trois mille personnes.

Q. Que firent ensuite les Apôtres ?

R. Les Apôtres baptisèrent les nouveaux fidèles, et Pierre et Jean se rendirent au temple. A la porte du temple était un homme d'environ quarante ans, boiteux de naissance, qui demandait l'aumône. Il la demanda aux Apôtres. Pierre lui dit : Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai je vous le donne : au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. Et le boiteux se leva et fut guéri. Il entra tout joyeux dans le temple avec les Apôtres. Pierre prêcha de nouveau, et ce second discours convertit cinq mille personnes.

Q. Que firent les Princes des Prêtres ?

R. Les Princes des Prêtres et toute la Synagogue, effrayés des progrès de l'Evangile, firent arrêter les Apôtres et leur défendirent de prêcher au nom de Jésus de Nazareth. Les Apôtres leur répondirent : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Et les Apôtres continuèrent leur mission. On les fit arrêter une seconde fois et cruellement battre de verges. Les Apôtres se retirèrent pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir un outrage pour le nom de leur divin Maître. Les Juifs, plus irrités que jamais, condamnèrent saint Etienne à être lapidé.

Q. Quel fut l'effet de cette persécution ?

R. L'effet de cette persécution fut entièrement favorable à l'Evangile. Les Apôtres restèrent à Jérusalem, mais ils obligèrent une partie des Disciples à se répandre dans la Samarie et dans la Judée. Partout ils prêchaient Jésus crucifié, et faisaient un grand nombre de

conversions. Le diacre Philippe vint dans la Samarie, où il convertit un fameux magicien nommé Simon. Il baptisa aussi un des ministres de la reine d'Ethiopie, qui était venu à Jérusalem pour adorer le vrai Dieu. Saint Pierre et saint Jean vinrent donner la Confirmation aux nouveaux fidèles. Simon le magicien voulut acheter le pouvoir de donner le Saint-Esprit. Il avait en cela de mauvaises intentions; saint Pierre l'exhorta à rentrer en lui-même, il n'obéit point, et devint dans la suite l'ennemi particulier des Apôtres.

Q. Quel était alors le plus ardent persécuteur de l'Eglise?

R. Le plus ardent persécuteur de l'Eglise était un jeune homme nommé Saul. Il apprit qu'il y avait des Chrétiens à Damas, c'est pourquoi il demanda au Grand-Prêtre le pouvoir de les faire arrêter et de les conduire enchaînés à Jérusalem. Il partit avec un certain nombre d'officiers sous ses ordres; mais il fut tout à coup arrêté au milieu de son chemin : une vive lumière l'environna, il tomba à la renverse, et une voix se fit entendre, qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Saul, effrayé, répondit : Seigneur, qui êtes-vous? Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez. Que voulez-vous que je fasse? Allez à Damas, et on vous dira ce que vous devez faire. Il s'y rendit, et fut baptisé.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir choisi les Apôtres pour annoncer votre Evangile,

non-seulement aux Juifs, mais encore aux Gentils. Faites-nous la grâce de recevoir votre sainte parole avec la même docilité que les fidèles de Jérusalem.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec soin cette troisième partie du Catéchisme.*

IIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (Suite du 1er siècle.)

L'Evangile passe aux Gentils. — Baptême du centurion Corneille. — Missions de saint Pierre. — De Césarée, il part pour Antioche. — Il en est le premier évêque. — Il prêche dans toute l'Asie. — Il part pour Rome. — Il convertit le sénateur Pudentius et combat Simon le magicien. — Il retourne à Jérusalem, où il est mis en prison par ordre d'Hérode Agrippa. — Il est délivré par un ange. — Il revient à Rome. — Saint Marc écrit son Evangile. — Saint Pierre retourne à Jérusalem. — Concile de cette ville. — Saint Pierre revient à Rome. — Abrégé de la vie de saint Paul. — Il prêche à Damas, à Césarée, à Antioche, en Chypre, où il prit le nom de Paul. — Il vient à Rome, puis retourne en Asie. — Miracle qu'il opère à Lystre. — Il vient à Philippe, ville de Macédoine. — Il y est arrêté et délivré.

Les Apôtres qui avaient accompagné le Sauveur durant sa vie publique étaient nommément et spécialement chargés de cultiver la Palestine. C'est aux enfants de Jacob qu'ils étaient d'abord envoyés, ainsi que Jésus-Christ l'avait été par son Père. Mais la Synagogue s'endurcissait de jour en jour; la ville déicide approchait de sa ruine; l'ancien peuple touchait à sa dernière heure. Pour cela, le Soleil de justice qui s'était levé sur la Judée ne devait pas s'éteindre; il devait passer à d'autres peuples et éclairer de nouvelles régions. C'est ce transport merveilleux de l'Évangile que nous allons raconter.

Représentez-vous un foyer lumineux d'où partent douze rayons qui se dirigent dans des directions opposées et qui atteignent jusqu'aux extrémités du monde, et vous aurez une image de la propagation évangélique. Ce foyer lumineux, c'est le Cénacle, c'est l'Église de Jérusalem; ces douze rayons qui s'échappent dans des sens opposés, ce sont les douze Apôtres. Partis de Jérusalem, les uns se dirigent vers l'Orient, les autres vers le Midi, ceux-là vont au Nord, ceux-ci viennent au Couchant; la terre entière, jusqu'à ses extrémités les plus reculées, reçoit la visite de quelqu'un de ces nouveaux conquérants. Faisons la biographie de chacun d'eux, étudions leur marche rapide : nous les suivrons à la trace de leurs bienfaits et de leur sang. Commençons par saint Pierre.

C'en était fait : les Juifs allaient être rejetés et les Païens appelés à l'Evangile; mais il fallait que ce fût Pierre, chef de tout le troupeau et premier pasteur des étrangers aussi bien que des enfants du royaume, qui leur en ouvrît la porte. Chef de tout le troupeau et pasteur suprême des étrangers aussi bien que des enfants du royaume, il paraît partout le premier. Un jour donc qu'il était en prière, Dieu lui fit connaître que le moment était venu de faire entrer les nations dans le bercail du divin Pasteur. En même temps, il y avait à Césarée un officier romain nommé Corneille, commandant d'une cohorte dans la légion Italique; c'était un homme rempli de religion et de crainte de Dieu, qui faisait d'abondantes aumônes accompa-

gnées de ferventes prières. L'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit : Corneille, vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'au trône de Dieu ; envoyez à Joppé chercher un homme appelé Simon et surnommé Pierre ; il demeure chez un autre Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer ; c'est de lui que vous apprendrez ce que vous avez à faire. L'Ange ayant disparu, Corneille appela deux de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, et les fit partir incontinent pour Joppé. On comptait environ quinze lieues de Césarée à Joppé ; ils ne purent arriver que le lendemain, sur l'heure de midi.

S'étant présentés à la demeure de Simon le corroyeur, ils demandèrent si ce n'était pas là que logeait Simon, surnommé Pierre. Comme ils parlaient encore, Pierre parut, et repartit avec eux pour Césarée. Il y baptisa le vertueux officier et toute sa famille. Telles furent les heureuses prémices de l'Église des nations.

De Césarée, Pierre se rendit à Antioche, où l'Évangile faisait de rapides conquêtes ; c'est là que les Disciples du Sauveur commencèrent à porter le nom de Chrétiens. Ce nom n'avait alors rien que d'honorable parmi les Gentils ; il ne traînait encore après soi ni persécutions ni supplices ; et tandis que les Juifs le blasphémaient à Jérusalem, il était en honneur dans le centre de l'idolâtrie. Dans le partage que les douze pêcheurs firent entre eux de l'univers, saint Pierre fut destiné à porter l'Évangile dans la Capitale du monde romain ; mais il n'exécuta pas sitôt ce dessein : le mo-

ment de la Providence n'était pas arrivé. En l'attendant, saint Pierre fut établi, du consentement commun des Apôtres, évêque d'Antioche, qui était la capitale de la Syrie. On croit qu'il gouverna cette Église pendant sept ans; cela ne veut pas dire qu'il y soit demeuré durant tout ce temps. En effet, durant cet intervalle, l'infatigable Apôtre prêcha aux Juifs répandus dans toute l'Asie, dans le Pont, dans la Galatie, dans la Bithynie et dans la Cappadoce. Malgré ces pénibles travaux, ce vicaire du Fils de Dieu menait une vie extrêmement frugale. Saint Grégoire de Nazianze nous apprend qu'il se contentait de manger par jour pour un sou de lupins, qui sont une espèce de pois ou de fèves [1].

Pierre, enrichi de tant de dépouilles remportées sur le démon, entreprit d'aller le combattre jusque dans Rome. O merveille! ce même homme, qui avait tremblé devant une servante, ne craint point maintenant de s'engager dans une ville, semblable à une vaste forêt remplie de bêtes furieuses; son courage, en cette occasion, fut plus grand que lorsqu'il marcha sur la mer. Mais d'où venait tant d'intrépidité? de cet amour ardent que Jésus-Christ lui avait inspiré pour ses brebis en les confiant à sa conduite. Pierre vint à Rome, de l'avis des autres Apôtres, qui l'avaient destiné pour la Capitale du monde, afin que la lumière de la vérité se répandît avec plus de promptitude et d'efficacité de la

[1] Orat., XVI, p. 241.

tête sur tout le corps, aucun endroit de l'Empire ne pouvant ignorer ce qui se passait à Rome.

Ce fut la seconde année du règne de l'empereur Claude, la quarante-deuxième de Jésus-Christ, que le pêcheur galiléen entra dans la ville des Césars. Il planta l'arbre sacré de l'Évangile au centre même de l'idolâtrie ; et comme cette plante toute nouvelle était encore faible, Dieu, pour lui donner le loisir de croître dans la paix, inspira à l'empereur Claude un esprit de douceur et de bonté pour les peuples ; il étouffa en peu de jours des révoltes très-dangereuses, prêtes à renverser l'Empire. Ainsi l'État même profita de la grâce que Dieu faisait à la ville de Rome en lui envoyant son Apôtre.

Entre autres conversions que saint Pierre fit à Rome dans ce premier voyage, on compte celle du sénateur Pudentius, chez qui il logea [1]. Il célébra chez lui les divins mystères et consacra la première église de Rome, c'est-à-dire la première maison où les Chrétiens s'assemblaient. L'Apôtre combattit Simon le magicien [2] ; cet imposteur, au lieu de profiter de la remontrance que saint Pierre lui avait faite à Samarie, était devenu plus endurci que jamais. Il se livra avec plus d'ardeur à la magie, parcourant diverses provinces, et, poussé par le démon, il vint à Rome vers l'empereur Claude, afin de se saisir le premier de la capitale du monde. Il y fit un si grand nombre de prestiges, qu'il fut mis au

[1] Baron., 44.
[2] Eusèb., liv. II, c. 14.

nombre des dieux par le Sénat[1]. Saint Pierre ruina le crédit de cet imposteur; néanmoins sa victoire ne fut complète que plus tard.

En attendant, l'Apôtre repartit pour l'Orient. L'année suivante, ou au plus tard l'an 44, il célébra la fête de Pâques à Jérusalem. Hérode, surnommé Agrippa, avait renouvelé la persécution contre les Chrétiens; déjà il avait fait mourir saint Jacques, frère de saint Jean l'Évangéliste. A cette mort si injuste, il voulut ajouter celle de saint Pierre. Le chef de l'Église fut donc arrêté et jeté dans une étroite prison, chargé d'une double chaîne; il y était gardé par seize soldats, divisés en quatre bandes, pour se succéder les uns aux autres. Deux étaient nuit et jour auprès du prisonnier, peut-être même leur était-il attaché par ses chaînes, suivant la coutume ordinaire des Romains; deux autres faisaient sentinelle devant la porte.

Toutes les précautions d'Agrippa ne servirent qu'à rendre plus incontestable le nouveau miracle que Dieu voulait opérer. L'Église de Jérusalem s'était mise en prières pour obtenir la délivrance de son père; Dieu l'accorda. La nuit même qui précédait le jour destiné au supplice de saint Pierre, un Ange descendit dans la prison et éveilla cet Apôtre, qu'un péril si pressant n'empêchait pas de dormir. L'Ange lui dit de s'habiller et de le suivre. En même temps, il rompit ses chaînes, lui ouvrit les portes, et le mena, au travers de deux

[1] S. Just., apol. II, p. 69. — Eusèb., liv. II, c. 14.

corps de gardes, avec une lumière que lui seul voyait, jusqu'au delà d'une dernière porte qui était de fer; il le conduisit encore le long d'une rue et disparut. Saint Pierre, qui jusque-là avait regardé comme un songe tout ce qui se passait, comprit seulement alors que Dieu l'avait véritablement délivré.

Ayant reconnu où il était, il s'en alla frapper à la porte de la maison de Marie, mère de Jean Marc [1], où un grand nombre de fidèles étaient en prières. Une servante, nommée Rhodes, vint pour savoir qui c'était; elle écoute, elle reconnaît la voix de Pierre. La surprise et la joie la saisissent; au lieu de songer à ouvrir, elle court toute transportée dire aux Chrétiens : Pierre est à la porte. — Vous êtes folle, lui dirent-ils. — Pas du tout, reprit-elle ; c'est bien lui. — Vous vous trompez, ajoutèrent-ils ; c'est son bon Ange. En attendant, Pierre, que Rhodes avait laissé dans la rue, continuait de frapper. On ouvrit, il entra, on le reconnut : il ne faut pas demander quelles furent la surprise et la joie de tous les fidèles. Pierre leur fit signe de la main de se taire, et il leur raconta comment Dieu l'avait délivré.

Dès que le jour parut, Agrippa fut informé que son prisonnier avait disparu, et fit donner la question aux soldats ; mais n'ayant rien pu en apprendre, il les fit conduire au supplice. L'Église, qui avait demandé à Dieu la délivrance de son chef par tant de prières, lui

[1] Saint Jean Marc était disciple et cousin de saint Barnabé.

en rend grâce tous les ans, le premier jour d'août, dans la fête de *saint Pierre ès-liens*.

L'Apôtre, ne se trouvant pas en sûreté dans la maison de Marie, se retira dans un autre lieu. Bientôt il repartit pour Rome, d'où il écrivit sa première Epître. Elle est adressée aux fidèles du Pont, de la Galatie, de l'Asie et de la Cappadoce. Quoiqu'elle soit particulièrement pour les Juifs convertis, répandus dans toutes ces provinces, elle parle aussi aux Gentils qui avaient embrassé la foi. On y trouve une dignité et une vigueur dignes du prince des Apôtres. Saint Marc avait accompagné saint Pierre dans ce second voyage de Rome. C'est dans cette ville qu'il écrivit son Evangile à la prière des Chrétiens, et particulièrement des chevaliers romains à qui saint Pierre avait annoncé Jésus-Christ [1]. Après l'avoir écrit, saint Marc le porta en Egypte, où il fut envoyé par saint Pierre, l'an 49. L'Apôtre lui-même retourna bientôt en Orient.

L'an 51 de Jésus-Christ, il se trouvait au concile de Jérusalem. Il y fut décidé qu'on n'obligerait pas les Gentils convertis à la foi de se soumettre aux observances mosaïques, comme le voulaient certains Juifs devenus Chrétiens. Les Apôtres exprimèrent leur décision, à laquelle toute l'Eglise se soumit, par ces remarquables paroles : *Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous*, qui marquent et la toute-puissance et l'infaillibilité du collége apostolique. Après le concile de Jéru-

[1] Euseb., liv. II, c. 15.

salem, saint Pierre continua avec la même ardeur d'accomplir sa grande mission de gouverner et de paître les agneaux et les brebis. Le temps de recevoir avec la couronne du martyre la récompense de ses travaux n'était pas éloigné.

Le Sauveur, qui, après sa résurrection, lui avait révélé de quelle manière il devait glorifier Dieu dans sa vieillesse, lui fit connaître plus tard le temps et le lieu où cela devait arriver. Sachant donc qu'il devait bientôt quitter son corps mortel, saint Pierre voulut profiter du peu de temps qui lui restait pour réveiller la piété des fidèles, et les faire souvenir des vérités qu'il leur avait enseignées. C'est pour cela qu'il écrivit sa seconde Epître. Comme la première, elle est adressée aux fidèles du Pont et de l'Asie. Cette lettre est comme le Testament du chef de l'Eglise. Après l'avoir écrite, le Père commun des Chrétiens se rendit à Rome, où il savait que son sacrifice devait se consommer. C'était l'an 65 après la naissance de Jésus-Christ.

L'arrivée de saint Pierre à Rome y augmenta beaucoup la Religion ; mais le démon, furieux de voir son empire diminuer de jour en jour, épuisa tout ce qu'il avait d'artifice et de haine pour arrêter les progrès de l'Evangile. Une persécution violente s'alluma tout à coup, elle devait procurer à saint Pierre la couronne du martyre. Avant de raconter sa mort, nous allons faire connaître celui qui devait en être le glorieux compagnon, et partager sa victoire après avoir partagé ses combats.

Ce nouveau conquérant, sorti de la Judée pour soumettre le monde à l'empire de la Croix, s'appelle Saul. Né à Tarse, ville de Cilicie, il était de la race d'Abraham et de la tribu de Benjamin. Il était aussi par sa naissance citoyen romain. Car les habitants de Tarse, qui avaient toujours eu beaucoup d'affection pour la maison des Césars, ayant beaucoup souffert pendant que Cassius, l'un des assassins de Jules-César, était maître de l'Asie, Auguste se crut obligé de les récompenser. Aux honneurs et aux biens dont il les gratifia, il ajouta le droit de bourgeoisie romaine.

Le jeune Saul fut envoyé à Jérusalem, et élevé par un célèbre docteur nommé Gamaliel. C'était une pratique fort commune parmi les Juifs de faire apprendre un métier à ceux qui étudiaient les saintes lettres, soit afin qu'ils eussent toujours un moyen de gagner leur vie, soit pour leur faire éviter les déréglements qui naissent de l'oisiveté. Ainsi, on peut croire que ce fut dans ce temps-là qu'il apprit le métier de faiseur de tentes, qu'il exerçait même en prêchant l'Evangile. Pharisien zélé, Saul se déclara le persécuteur des Chrétiens. Mais ayant été, comme nous l'avons vu, converti sur la route de Damas, il devint le plus ardent propagateur de l'Evangile.

La conversion des Gentils, telle fut sa mission. Il prêcha d'abord à Damas, puis se retira dans l'Arabie ; après un séjour d'environ trois ans, il revint à Damas. Les Juifs, ne pouvant plus souffrir l'avantage que l'Eglise retirait de sa conversion et de ses discours, pri-

rent la résolution de le mettre à mort. Saul en fut instruit. Les Disciples, qui craignaient pour sa vie, le descendirent durant la nuit dans une corbeille, par une fenêtre qui était à la muraille de la ville. Délivré du danger, Saul prit la route de Jérusalem pour voir saint Pierre. Il convenait qu'avant de partir pour sa grande mission, il rendît hommage au chef de l'Eglise.

De Jérusalem Saul se rendit à Césarée, de là dans la Cilicie, et passa quelque temps à Tarse, où il était né. C'est là que saint Barnabé, son ami, qui prêchait à Antioche, vint le chercher pour prendre part à ses travaux. Il vint le chercher, dit saint Chrysostôme, non-seulement comme son ami particulier, mais comme un général de l'armée chrétienne, comme un lion, comme une lampe brillante, comme une bouche capable de se faire entendre dans toute la terre [1].

Saul demeura un an entier à Antioche : ses prédications se multipliant, procurèrent à cette ville un honneur qui la rend illustre dans tout l'univers. C'est là que les Disciples commencèrent à porter le nom de Chrétiens; ce nom leur fut donné par les Apôtres eux-mêmes.

Pendant que Saul était à Antioche, une grande famine se fit sentir en Orient. C'était la quatrième année du règne de l'empereur Claude, la quarante-troisième de Jésus-Christ. Dieu, qui faisait servir tous les événements à l'établissement de l'Evangile, trouva dans cette famine le moyen de rendre les Chrétiens recommandables, et d'unir les Gentils, qui composaient la plus

[1] Hom. XXV.

grande partie de l'Église d'Antioche, avec les Juifs qui avaient embrassé la foi dans la Judée. Ceux-ci avaient quitté leurs biens ou en avaient été dépouillés ; c'est pourquoi les fidèles d'Antioche résolurent de venir à leur secours. Saul et Barnabé se chargèrent de leurs aumônes. Etant partis pour Jérusalem, ils les mirent entre les mains des prêtres.

De retour à Antioche, ils reçurent l'imposition des mains, et résolurent de quitter cette ville chérie où la foi était désormais plantée et suffisamment affermie. Les deux amis résolurent de se rendre en Chypre. Cette île avait alors pour gouverneur le proconsul Sergius Paulus, homme sage et prudent ; il désirait entendre la parole de Dieu, il envoya chercher pour cela Saul et Barnabé. Mais il avait auprès de lui un Juif magicien et faux prophète, nommé Barjesu, qui s'opposait aux Apôtres, et mettait tout en œuvre pour empêcher le proconsul d'embrasser la foi. Saul lui fit perdre la vue, et le réduisit à chercher quelqu'un pour le conduire. Frappé de ce miracle, le proconsul se convertit. On croit aussi que par cette cécité qui ne devait être que passagère, Dieu amollit le cœur de Barjesu, lui donna l'esprit de pénitence, et lui ouvrit les yeux de l'âme avec ceux du corps, afin qu'il vît et le soleil qui éclaire le monde des intelligences, et le soleil qui éclaire le monde matériel [1]. En mémoire de la conversion du proconsul, Saul prit le nom de Paul, et voulut marquer par là le glorieux triomphe que Jésus-Christ avait rem-

[1] Orig. in Exod., XXII.

porté par le faible ministère du dernier de ses Apôtres.

Bientôt Paul et Barnabé partirent pour de nouvelles conquêtes. Après avoir parcouru, en évangélisant, une partie de l'Asie-Mineure, ils arrivèrent à Rome. C'est là, suivant la tradition commune, que l'Apôtre des nations convertit sainte Thècle, et lui persuada de consacrer à Dieu sa virginité. A Lystre, il guérit un homme perclus de ses jambes et qui n'avait jamais marché. Voici de quelle manière le miracle fut opéré. Parmi ses nombreux auditeurs, Paul remarqua cet infirme; éclairé d'une lumière divine, il lut dans son âme sa foi et son désir de connaître la vérité. Tout à coup, l'Apôtre s'interrompt au milieu de son discours, et d'une voix forte, il dit à cet homme : Levez-vous et tenez-vous droit sur vos pieds.

L'infirme éprouva bientôt quelle est l'efficace du commandement d'un Apôtre de Jésus-Christ qui parle au nom de son maître, et fit plus qu'on ne lui avait ordonné; il se mit à sauter et à marcher devant tout le monde. Ce miracle eut un effet prodigieux; tous les assistants s'écrièrent : Ce sont des dieux déguisés sous une figure humaine. En un moment cette folle imagination s'empara de tous les esprits ; il ne restait plus qu'à leur donner chacun son nom, on n'en fut pas embarrassé. Barnabé était plus âgé que Paul, et d'une taille plus avantageuse : ils en firent Jupiter. Paul, qui portait la parole, et qui prêchait avec une grande éloquence, fut pris pour l'interprète du maître des dieux : ils en firent Mercure. Le prêtre de Jupiter accourut, apportant des

couronnes pour les nouveaux dieux, et faisant amener des taureaux pour les immoler à leur honneur. Paul et Barnabé, voyant ce qui se passait, déchirèrent leurs vêtements, et se jetant au milieu de la foule, s'écrièrent de toutes leurs forces : Que faites-vous ? nous sommes des mortels, des hommes semblables à vous, qui venons vous conjurer de renoncer à vos vaines idoles, pour vous convertir au Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre.

Ces paroles et l'horreur qu'ils témoignaient du culte sacrilége qu'on voulait leur rendre, empêchèrent à peine qu'on ne leur immolât des victimes. C'était un piége que le démon leur tendait. Ils en sortirent en rendant gloire à Dieu par leur humilité, comme ils lui rendaient gloire par leur patience dans les persécutions. Ils éprouvèrent bientôt combien ces applaudissements populaires sont des choses vaines et fragiles.

Pendant qu'ils contestaient encore avec les habitants idolâtres de Lystre, des émissaires, envoyés par les Synagogues d'Antioche et d'Icone, arrivèrent ; par leurs déclamations ils tournèrent tellement l'esprit du peuple, qu'il souffrit que ces Juifs lapidassent saint Paul. Le croyant mort, ils le traînèrent hors de la ville. C'est ainsi que Dieu le punit des pierres qu'il avait jetées contre saint Étienne par la main des autres, et qu'il expia la faute qu'il avait commise alors en concourant au même supplice.

Les Juifs étaient satisfaits, mais Paul n'était pas mort. Le jour même il rentra dans la ville. Pour ne pas irriter

davantage les persécuteurs, il en partit le lendemain et se rendit à Derbe avec saint Barnabé. De nombreuses victoires couronnèrent leur courage. Ils repassèrent à Lystre, à Icone, ordonnant des prêtres dans chaque église avec des prières et des jeûnes, exhortant les fidèles à persévérer dans la foi, et leur rappelant que c'est par beaucoup de tribulations que nous devons entrer dans le royaume de Dieu.

L'an 47 de Jésus-Christ, les deux Apôtres étaient de retour à Antioche. Paul n'y resta pas longtemps. Il porta l'Évangile dans la Cappadoce, le Pont, la Thrace, la Macédoine et jusque dans l'Illyrie. Semblable à une nuée divine poussée par le vent de la charité, ce vase d'élection courait par toute la terre pour y répandre la pluie vivifiante de la parole sainte. Cinq ans plus tard, il était à Philippe, ville de Macédoine. Il y convertit entre autres une marchande de pourpre, nommée Lydie. Elle reçut le baptême avec toute sa famille, et obligea saint Paul et ses compagnons à loger chez elle, pour marque qu'ils la croyaient fidèle au Seigneur.

De cette maison, Paul s'efforçait de gagner à Jésus-Christ tous ceux qui se présentaient pour l'entendre. Un jour que les ouvriers évangéliques se rendaient à la prière, ils furent rencontrés par une fille possédée d'un démon qui l'instruisait de choses secrètes autant qu'un démon a pouvoir de le faire. Elle s'était mise au service d'une troupe d'imposteurs, et son maudit talent de divination, dont les hommes de tous les temps ont été les

dupes, était une source féconde de richesses pour ses maîtres.

Comme nous passions, dit l'historien sacré, nous fûmes aperçus de cette fille qui se mit à nous suivre en criant : Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, ils vous montrent le chemin du salut. Paul la laissa dire. A la fin, ennuyé de ces louanges artificieuses, il commanda au démon de sortir du corps de cette fille. Il fut obéi. Mais l'avarice cruelle qui possédait les maîtres de cette fille, les mit au désespoir de sa guérison. N'osant avouer leur passion, ils la colorèrent d'un crime d'État. Ils se saisirent de Paul et de Silas, les traînèrent sur la place publique où ils les présentèrent aux magistrats. Nous vous amenons, dirent-ils, deux hommes qui mettent le trouble dans la ville. Sans autre examen, les magistrats les firent battre de verge et jeter en prison. Le geôlier les mit dans un cachot et leur serra les pieds dans des ceps, ce qui les obligeait de demeurer couchés sur le dos sans pouvoir se tenir debout.

Tant d'ignominies, bien loin de les abattre, les remplirent d'une joie divine ; de sorte qu'au milieu de la nuit ils se mirent à prier et à louer Dieu avec tant d'ardeur, que les autres prisonniers les entendaient. Dieu voulut faire voir quelle était la force d'une telle prière. Les fondements de la prison furent ébranlés, les portes s'ouvrirent, les liens même de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier s'étant éveillé, et voyant les portes ouvertes, crut que ses prisonniers s'étaient sauvés. Comme il en répondait sur sa tête, il prit son épée pour

se tuer. Saint Paul le vit, quoiqu'on n'eût point encore apporté de lumière, et lui cria : Ne vous faites point de mal, nous sommes tous ici. Le geôlier se fit apporter de la lumière, et, étant entré dans le cachot de Paul et de Silas, il tomba tout tremblant à leurs pieds. Il conduisit les Saints dans son logement, lava leurs plaies et leur servit à manger : Mes seigneurs et maîtres, leur dit-il, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? Ils lui répondirent : Croyez au Seigneur Jésus. Il crut et fut baptisé avec toute sa famille.

Dès qu'il fut jour, les magistrats envoyèrent des licteurs à la prison, avec ordre d'élargir les deux prisonniers. Le geôlier s'empressa de leur annoncer cette bonne nouvelle. Alors saint Paul, qui ne s'était pas plaint quand on l'avait battu de verges et mis en prison, prit la parole, et dit qu'il était bien étrange qu'on eût outragé comme on avait fait des citoyens romains, et qu'après cela on prétendît les faire sortir de prison en secret, sans leur faire aucune réparation [1]. Non, dit-il, cela ne peut se passer de la sorte, il faut qu'ils viennent eux-mêmes nous en tirer. Il était bien aise de leur donner de la crainte, afin que les fidèles de cette ville eussent plus de repos et de liberté. Les magistrats, saisis de crainte, vinrent à la prison, prièrent les deux saints de sortir et de s'éloigner. Paul se souvint toujours depuis des Chrétiens de Philippe. Eux, de leur côté,

[1] Les citoyens Romains jouissaient de grands priviléges : les lois défendaient surtout de les battre de verges. — *Chrys. in Act., homil.* 48.

l'aimaient tendrement. Ce furent ces enfants bien aimés qui plus tard vinrent à Corinthe apporter au grand Apôtre les choses dont il manquait. Ils tinrent la même conduite longtemps après lorsqu'il était prisonnier à Rome.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie du zèle admirable dont vous avez rempli saint Pierre et saint Paul; donnez-nous la docilité des premiers fidèles.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai les instructions avec un grand désir d'en profiter.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Que firent les Apôtres après avoir prêché l'Évangile dans la Judée?

R. Après avoir prêché l'Évangile dans la Judée, les Apôtres se partagèrent le monde entier pour le soumettre à Jésus-Christ. Ils allèrent chacun de son côté. Nous allons les suivre dans le cours de leurs missions. Nous commencerons par saint Pierre.

Q. Racontez son histoire.

R. Le temps approchait où les Juifs ingrats allaient être rejetés, et les Gentils appelés à l'Évangile. Mais c'était le chef de l'Eglise qui devait leur en ouvrir la porte. Un jour que saint Pierre était en prière, Dieu lui fit connaître qu'il n'y aurait bientôt plus de distinction entre les Juifs et les Gentils, et ceux de ces deux peuples qui se convertiraient ne formeraient qu'une grande famille. En même temps, il y avait à Césarée un officier romain nommé Corneille. C'était un homme craignant Dieu. Il envoya chercher saint Pierre ; il reçut le baptême avec toute sa maison. Ainsi commença l'Église des nations. Après avoir instruit ces nouveaux fidèles, saint Pierre quitta la ville de Césarée.

Q. Où alla-t-il ?

R. Il se rendit à Antioche, capitale de la Syrie. C'est là qu'il établit son siége. Il parcourut ensuite une grande partie de l'Asie, et vint à Rome pour combattre Simon le magicien. Le démon s'était empressé d'y envoyer cet imposteur afin de s'opposer à l'établissement de l'Évangile. Après avoir ruiné le crédit de Simon et converti un grand nombre de personnes, saint Pierre repartit pour l'Orient. Il se réunit aux Apôtres au concile de Jérusalem. Il y fut décidé qu'on n'obligerait pas les Gentils qui se convertiraient à suivre la loi de Moïse. Saint Pierre écrivit deux lettres aux fidèles répandus dans les différentes provinces de l'empire romain. On y trouve, avec la tendresse d'un père, la dignité du chef de l'Église. Il revint ensuite à Rome où l'attendait la couronne du martyre. Avant de raconter sa mort, il faut

faire connaître celui qui devait en être le compagnon et partager sa victoire après avoir partagé ses combats : c'est saint Paul.

Q. Qui était saint Paul ?

R. Saint Paul était Juif d'origine, né à Tarse, ville de Cilicie, et citoyen romain par sa naissance. Il fut élevé à Jérusalem. Après avoir persécuté les Chrétiens, il devint le plus ardent Apôtre de l'Évangile. Il prêcha d'abord à Damas. Les Juifs résolurent de le mettre à mort, mais les fidèles le descendirent pendant la nuit, dans une corbeille, par une fenêtre des remparts. Il se rendit à Jérusalem, où il vit saint Pierre. Il vint à Antioche, y séjourna pendant une année entière. Il partit avec saint Barnabé pour l'île de Chypre ; il en convertit le gouverneur qui s'appelait Sergius Paulius : c'est de là qu'il prit le nom de Paul, car auparavant il s'appelait Saul.

Q. Que fit-il ensuite ?

R. Accompagné de saint Barnabé, il parcourut l'Asie-Mineure, et se rendit dans la ville de Lystre. Il y guérit un homme perclus de tous ses membres depuis sa naissance. A la vue de ce miracle, les habitants, qui étaient encore païens, crurent que les deux Apôtres étaient des dieux. Ils voulurent leur offrir des sacrifices. Les Apôtres eurent bien de la peine à les détromper. Saint Paul revint ensuite à Antioche, où il laissa saint Barnabé. Il prit avec lui un autre disciple nommé Silas, et recommença aussitôt ses missions. Ils arrivèrent à Philippe, ville de Macédoine. Saint Paul y délivra une fille esclave,

possédée du démon. Les maîtres de cette fille en furent irrités, car elle se mêlait de prédire l'avenir, ce qui leur rapportait beaucoup d'argent. Ils firent battre de verges et mettre en prison Paul et Silas, sous prétexte qu'ils troublaient le repos public. Pendant la nuit, les fondements de la prison furent ébranlés, les portes ouvertes, et les chaînes des prisonniers se rompirent. Le geôlier crut que tous ses prisonniers s'étaient sauvés; il voulait se tuer, mais Paul l'en empêcha en lui disant: Nous sommes tous ici. Le geôlier se convertit avec toute sa famille. Le lendemain on fit élargir Paul et Silas, qui avaient converti un grand nombre de personnes dans la ville.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie du zèle admirable dont vous avez rempli saint Pierre et saint Paul; donnez-nous la docilité des premiers fidèles.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai les instructions avec un grand désir d'en profiter.*

IIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er siècle, suite.)

Saint Paul vient à Thessalonique, et ensuite à Athènes. — Il prêche devant l'Aréopage. — Il passe à Corinthe. — Il séjourne trois ans à Ephèse. — Affaire du temple de Diane. — Saint Paul quitte Ephèse pour se rendre à Jérusalem. — Il arrive à Troade. — Il ressuscite un mort. — Il convoque à Milet les prêtres d'Ephèse, et leur fait ses adieux. — Il arrive à Jérusalem, rend visite à saint Jacques, est pris au temple. — Envoyé prisonnier à Césarée, il y reste deux ans. — Il part pour Rome. — Accueil qu'il y reçoit. — Quoique prisonnier, il prêche l'Evangile. — Il retourne en Orient, et revient à Rome, où il entre avec saint Pierre. — Mort de Simon le magicien. — Martyre de saint Pierre et de saint Paul.

Paul et ses compagnons ayant quitté Philippe, vinrent à Thessalonique, ville célèbre et capitale de la province. Paul était par sa destination spéciale l'Apôtre des Gentils. C'est à ce titre surtout que les enfants de Jacob, qui le regardaient comme l'ennemi naturel de leurs priviléges et de leur loi, se déclaraient partout les siens. Il ne laissait pas de les chercher dans tous les lieux où il établissait ses missions. Il prêcha trois samedis dans la Synagogue de Thessalonique. Sa parole ne fut pas vaine ; il convertit quelques Juifs et un grand nombre de Gentils. Par leur constance, leur piété, leur tendre charité, ces nouveaux Chrétiens devinrent le modèle de toutes les Eglises.

L'Apôtre se conduisait envers eux comme une ten-

dre mère envers ses enfants. Dans son amour, il eût souhaité de leur donner non-seulement la connaissance de l'Evangile, mais aussi sa propre vie. Il les exhortait, les consolait et les conjurait d'agir toujours d'une manière digne de Dieu et de la gloire à laquelle il les avait appelés. Il leur apprit à sanctifier les moindres actions, et en particulier le travail des mains, dont il leur donnait l'exemple.

Cependant des Juifs endurcis résolurent de se défaire des nouveaux prédicateurs. Avertis à temps de l'orage qui les menaçait, Paul et Silas partirent pour la ville de Bérée. L'Evangile y fructifia bientôt; mais des émissaires étant venus de Thessalonique pour ameuter le peuple, les Chrétiens furent obligés de conduire saint Paul au bord de la mer, et de le faire embarquer. Dieu permettait ainsi que le souffle de la persécution chassât de ville en ville cette nuée bienfaisante, afin qu'elle répandît au loin la pluie salutaire dont elle était chargée. Tant il est vrai qu'entre les mains de la Providence, les passions des hommes tendent à l'accomplissement de ses desseins !

Quelques Chrétiens de Bérée accompagnèrent l'Apôtre jusqu'à Athènes. C'est là que Silas et Timothée avaient ordre de le rejoindre. Athènes avait été le rendez-vous général des plus beaux esprits et des plus grands philosophes; c'était encore la ville la plus polie et la plus occupée de belles-lettres. Tout le fruit qu'elle en avait retiré, c'est qu'il n'y avait pas dans le monde, Rome exceptée, de ville plus remplie d'idoles et de su-

perstitions. Elle adorait tous les faux dieux qu'elle savait être adorés des autres peuples ; de peur d'en avoir oublié quelqu'un qu'elle ne connût pas, elle avait dressé un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu*.

Le zèle des Athéniens pour l'erreur animait celui de saint Paul pour la vérité, au point de le faire sécher de douleur. Il parlait aux Juifs tous les samedis dans les Synagogues, et tous les jours sur la place à ceux qui s'y rencontraient. Il ne manquait pas d'auditeurs. Les habitants d'Athènes semblaient n'avoir d'autre occupation que de promener leur oisiveté pour dire ou apprendre des nouvelles. La ville était aussi peuplée de Stoïciens et d'Epicuriens, gens curieux de toute doctrine étrangère. Ils venaient donc en foule entendre le discoureur : c'était le nom qu'ils donnaient à l'Apôtre. Dans le principe ils se contentèrent de se moquer de lui ; mais bientôt ils le conduisirent à l'Aréopage pour qu'il eût à rendre compte de sa doctrine. L'Aréopage était le sénat d'Athènes ; rien de plus célèbre dans l'histoire que cette illustre compagnie, regardée comme l'oracle de la vérité et la règle du goût.

Nous pouvons dire aussi que jamais séance ne fut plus célèbre que celle où Paul parut devant cette académie. Le Christianisme et le Paganisme se trouvaient en présence ; ils allaient lutter corps à corps. D'une part, on voyait les représentants de toutes les sectes philosophiques de l'antiquité, le cœur gonflé d'orgueil, la tête pleine de préjugés et d'arguments, la langue habile à manier le sophisme. De l'autre, un

étranger, un Juif, de petite stature, et dont l'extérieur n'avait rien qui pût commander le respect. Quoi de plus dramatique et de plus saisissant qu'un pareil contraste [1] ? Quand tous les juges furent assis, Paul parut à la tribune. Que va-t-il dire? Pour sentir toute la sublime simplicité de son discours, il faut bien faire attention que chacune de ses paroles est comme un coup de marteau qui réduit en poudre quelqu'un et même plusieurs des systèmes absurdes sur Dieu, sur l'homme et sur le monde, dont ses juges étaient les partisans et les apôtres. Afin de ne pas les heurter de front, Paul ne combat directement ni la philosophie ni le Paganisme ; il expose la vérité : à ses auditeurs de tirer la conséquence. Voici son admirable discours :

« Citoyens d'Athènes, tout ce qui frappe mes regards m'annonce que vous êtes religieux jusqu'à l'excès. Car en parcourant votre ville, et en examinant les simulacres de vos dieux, j'ai rencontré un autel sur lequel j'ai lu cette inscription : *Au Dieu inconnu*. Or, ce que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer : c'est le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme. Maître du ciel et de la terre, il n'habite point dans des temples fabriqués de la main des hommes. S'il reçoit les hommages des hommes, ce n'est pas qu'il ait besoin de quelque chose, puisqu'il donne à tous la vie, la respiration et tous les biens.

[1] Il y a trois choses que j'aurais voulu voir, disait S. Augustin : Rome dans un jour de triomphe, Cicéron à la tribune aux harangues, et Paul devant l'Aréopage.

» C'est lui qui d'un seul homme a fait sortir tout le genre humain pour lui faire habiter la terre, marquant à chacun des hommes le temps de sa vie, et à chaque peuple les limites de sa possession. Son dessein était que les hommes le cherchassent dans ses œuvres, et qu'après l'avoir trouvé, ils lui rendissent leurs hommages; car il n'est pas loin de chacun de nous. C'est en lui que nous avons la vie, et le mouvement, et l'être. C'est en ce sens que quelques-uns de vos poëtes ont dit : Nous sommes de la race de Dieu.

» Or, étant les enfants de Dieu, gardons-nous d'imaginer que la Divinité soit rien de semblable à des simulacres d'or, d'argent ou de pierre, ouvrages de l'art et de l'invention des hommes.

» Aussi Dieu, après avoir paru dissimuler ces temps d'ignorance et d'aveuglement, annonce maintenant aux hommes, dans tous les lieux de la terre, qu'ils aient à faire pénitence de leurs égarements volontaires ; car il a déterminé un jour auquel il jugera tout l'univers avec une souveraine justice, par le ministère d'un homme à qui il en a donné le pouvoir ; ce qu'il a rendu indubitable en ressuscitant cet homme d'entre les morts. »

Il est impossible d'imaginer rien de plus proportionné à la disposition des auditeurs, et de mieux mesuré sur leurs lumières présentes que le discours du grand Apôtre. Il aperçoit dans la ville d'Athènes un autel érigé au Dieu inconnu ; il en prend occasion de réveiller dans l'âme des Athéniens, idolâtres et superstitieux, l'idée comme naturelle que les ouvrages de Dieu donnent à

tous les hommes d'un créateur, d'un maître et d'un juge. Il leur fait sentir combien ils se sont écartés de la première de toutes les vérités. Il ajoute que Dieu veut mettre fin à cette coupable ignorance ; qu'il faut se convertir, parce qu'il jugera le monde ; que ce juge existe, et que pour rendre témoignage à l'autorité souveraine qu'il lui donne, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts.

Ainsi unité, spiritualité, souveraine perfection de Dieu, création de l'homme à l'image de Dieu, sa dégradation, son obligation de faire pénitence parce qu'il doit rendre compte de ses œuvres, création du monde destinée à nous révéler l'existence de Dieu, voilà le simple et sublime symbole que l'Apôtre expose ; et voilà tous les systèmes des philosophes sur la pluralité des dieux, sur l'éternité du monde, sur les atomes créateurs, sur la nature de l'âme, sur sa fin, renversés et réduits en poussière. Aussi quel fut le fruit de ce discours, le plus beau sans doute qui soit jamais sorti de la bouche d'un simple mortel ? le même que la parole de Dieu produit encore tous les jours. Personne n'osa répliquer ; ils se contentèrent de la réponse de ceux qui n'en ont pas. Quelques-uns se moquèrent, voilà les impies ; d'autres remirent à s'en occuper une autre fois, voilà les indifférents ; un petit nombre crurent, voilà les fidèles. De ce petit nombre fut un des membres de l'Aréopage, nommé Denys ; il devint le premier évêque d'Athènes.

En sortant de l'Aréopage, Paul apprit que Timothée était arrivé. Accompagné de ce cher disciple, il quitta la

ville où il avait reconnu que la moisson n'était pas encore dans sa maturité. Il arriva bientôt à Corinthe, capitale de toute la Grèce.

Située entre deux mers qui en faisaient le centre de tout le commerce de l'Orient et de l'Occident, cette ville était fort peuplée et fort riche. Tous les vices, mais surtout l'impudicité, y régnaient d'une manière effroyable. Saint Paul alla loger chez Aquila et Priscille, sa femme. Il choisit leur maison parce qu'ils étaient Juifs et faiseurs de tentes comme lui; il travaillait chez eux. Moins à Corinthe qu'ailleurs, le grand Apôtre ne voulut recevoir sa subsistance de ceux à qui il prêchait. En dépit de tous les obstacles, Paul planta la foi à Corinthe. C'est là que Timothée, qui était allé à Thessalonique, vint le rejoindre avec Silas. Ils firent sa consolation, tant par leur présence que par les bonnes nouvelles qu'ils lui apportèrent de ses chers Thessaloniciens. Il leur écrivit sa première Lettre pour les féliciter et les encourager dans leur attachement à la foi.

Après dix-huit mois de séjour, Paul partit de Corinthe, parcourant les différentes provinces de l'Asie, vint à Jérusalem, et retourna bientôt à Ephèse. Il y demeura trois ans pour fonder cette Eglise, que saint Jean devait ensuite affermir par sa présence et honorer par sa mort. Il est impossible de dire tout ce que ce grand Apôtre eut à souffrir pour défricher ce champ inculte. Il nous apprend lui-même qu'il n'y avait pas de jours où il ne fût exposé à périr. Une fois entre autres on se saisit de

sa personne, et on le livra aux bêtes dans l'amphithéâtre; mais Dieu le délivra.

Au milieu de tant de travaux et de dangers, l'infatigable Apôtre écrivit sa Lettre aux Galates. Ces fervents Chrétiens s'étaient laissé tromper par de faux docteurs qui voulaient les obliger à se soumettre aux observances mosaïques. Leurs efforts n'allaient à rien moins qu'à la ruine de l'Evangile. Saint Paul leur écrit avec une énergie proportionnée à son zèle et à la grandeur du mal qu'il s'agissait de détruire.

Il écrivit aussi vers le même temps ses deux Lettres aux Corinthiens. Tout ce que la fermeté, la charité la plus éclairée et la plus tendre, la prudence dirigée par la foi peuvent inspirer, se trouve dans ces deux monuments du zèle apostolique.

Cependant la bonne semence commençait à lever ; Ephèse comptait déjà un grand nombre de Chrétiens. Tant de conversions attirèrent à l'Apôtre de nouvelles traverses. Diane, déesse de la chasse, avait à Ephèse un temple qui passait pour une des merveilles du monde. Tous les idolâtres l'avaient en vénération. Ceux qui se rendaient à Ephèse ne manquaient pas de visiter ce temple, et pour rendre hommage à la déesse, ils avaient coutume d'acheter et d'emporter chez eux de petites figures d'argent, faites en forme de niches, où la statue de la déesse était placée.

Un certain Démétrius, orfèvre de profession, qui avait le grand débit de ces sortes d'ouvrages, vit bien que si la doctrine de Paul venait à prendre le dessus, c'en

était fait de son commerce et de ses bénéfices. Sur cela, il convoqua tous les orfèvres qui faisaient le même trafic. Vous savez, leur dit-il, que ce sont les ouvrages fabriqués en l'honneur de Diane qui nous font vivre. Vous savez cependant, et vous le voyez, que ce Paul détourne non-seulement à Ephèse, mais dans toute l'Asie, une multitude innombrable de personnes de s'adresser à nous, prêchant partout que les dieux faits de la main des hommes ne sont pas des dieux. De là qu'arrivera-t-il? Notre commerce sera décrié, et le temple de la grande Diane, révéré dans toute l'Asie, ne sera plus qu'un objet de mépris.

C'était prendre des âmes vulgaires par tous les endroits propres à les remuer, l'intérêt et la superstition. Démétrius réussit au delà de ses espérances. Tous les ouvriers, transportés de colère, se mirent à vociférer : Vive la grande Diane des Ephésiens ! Le peuple s'attroupe, toute la ville est dans la confusion ; la foule se précipite vers le théâtre. Au défaut de Paul, que Dieu dérobe à la fureur de ses ennemis, elle entraîne avec violence Gaïus et Aristarque, deux de ses compagnons.

Paul, informé de ce qui se passait, eut assez de courage pour vouloir se présenter au peuple furieux; mais ses disciples s'y opposèrent. Cependant mille cris confus s'élevaient de la foule. Un grand nombre de ces échauffés ne savaient pas seulement de quoi il était question. Les Juifs craignirent que l'orage ne tombât sur eux. Dans cette inquiétude, ils firent tous leurs efforts pour placer un des leurs, nommé Alexandre, sur un en-

droit élevé, d'où il pouvait se faire entendre et plaider leur cause. Il voulut parler; mais bientôt on sut qu'il était Juif, et mille voix couvrirent la sienne, en criant plus haut qu'auparavant : Vive la grande Diane des Éphésiens ! Les clameurs durèrent environ deux heures sans qu'il fût possible d'apaiser le tumulte.

Quand on fut las de crier, le secrétaire de la ville s'avança, et représenta que ce tumulte pouvait passer pour une sédition dont les habitants seraient responsables à l'empereur; que si Démétrius avait des affaires à démêler avec quelqu'un, il pouvait aller à l'audience, et demander justice au proconsul. Le peuple se contenta de ces paroles et se retira.

De son côté, Paul ayant réuni tous les Chrétiens, leur dit adieu, et ne songea plus qu'à partir. Avant d'entreprendre son voyage, il écrivit sa fameuse Lettre aux Romains. C'était l'an de Jésus-Christ 58. Cette Lettre, écrite après plusieurs autres, est néanmoins placée la première, tant à cause de la dignité de la ville de Rome que des instructions importantes et de la belle doctrine qu'elle contient. C'est particulièrement dans cette Lettre que l'Apôtre explique le mystère de la grâce qui justifie le pécheur; il montre que ni les Juifs ni les Gentils ne la méritaient.

Quoique saint Pierre eût fondé l'Eglise de Rome, saint Paul écrivait aux fidèles qui la composaient, car il était l'Apôtre des Romains aussi bien que celui des autres nations. Déjà il avait rempli du nom de Jésus-Christ tous les pays qui s'étendent de la Judée à l'Illyrie.

Dans toutes les provinces de l'Orient il ne trouvait plus de lieu où l'Évangile n'eût été annoncé. C'est pour cela qu'il était résolu d'aller en Espagne aussitôt qu'il aurait porté à Jérusalem les aumônes des fidèles, et en y allant de passer par Rome. Zèle admirable ! les empires manquaient à l'ambition d'Alexandre, et voici que la terre se trouve trop petite pour notre nouveau conquérant.

Tout étant prêt, Paul sortit d'Éphèse, où il avait séjourné trois ans. Après avoir traversé la Macédoine, recueillant les aumônes des fidèles pour leurs frères de Jérusalem, il arriva à Troade. C'est dans cette ville qu'il célébra la fête de Pâques. Ce jour-là même les Disciples s'assemblèrent dans une chambre du troisième étage, pour y rompre le pain sacré. Paul prêcha jusqu'à minuit, parce qu'il devait partir le lendemain; ainsi, ils oublièrent l'heure du repas et du sommeil, tous n'ayant faim que de la vérité et du salut de leurs âmes.

Le démon voulut troubler cette joie sainte, mais il ne fit que la rendre plus vive. Un jeune homme, nommé Eutyque, qui s'était assis sur une fenêtre, ne put résister au sommeil. S'étant endormi durant le sermon, il tomba du troisième étage et se tua. Cet accident marque la punition que méritent ceux qui entendent la parole de Dieu avec négligence. Mais Dieu le fit servir à la gloire de son Apôtre et à la consolation des fidèles.

Paul descendit aussitôt, se jeta sur le mort, et en l'embrassant lui rendit la vie. Ne vous affligez point,

dit-il en rentrant dans l'assemblée, le jeune homme est plein de vie. Il continua son discours et bénit le pain sacré. On peut juger avec quel renouvellement de ferveur les Disciples écoutèrent l'Apôtre et participèrent aux saints mystères. La divine Eucharistie, présentée par les mains d'un saint qui venait de ressusciter un mort, ne pouvait manquer de trouver des esprits bien convaincus et des cœurs bien disposés. Après le banquet céleste, Paul continua d'exhorter et de consoler les fidèles. Au lever de l'aurore il descendit pour s'avancer vers le port ; il s'embarqua tout de suite, et deux jours après il était à Milet, ville célèbre, sur la côte de l'Asie, dans la province de Carie.

Son intention était d'être à Jérusalem à la Pentecôte, afin de gagner plus aisément les Juifs par ce respect qu'il témoignait pour leurs fêtes et pour leurs cérémonies. Malgré son peu de loisir, il ne put refuser à son zèle de convoquer à Milet une espèce de Synode. Ayant envoyé des exprès à Éphèse, il fit venir les Anciens de l'Église, c'est-à-dire les pasteurs que le Saint-Esprit y avait établis pour gouverner le peuple de Dieu. Les voyant tous réunis autour de lui, il leur fit un de ces adieux apostoliques, où un père plein de tendresse, laissant échapper sans contrainte les sentiments de son cœur, dit à ses enfants des choses si touchantes, que jamais ils ne les oublient.

« Vous savez, leur dit-il, quelle a été ma conduite au milieu de vous depuis le jour où je suis entré en Asie. J'ai servi le Seigneur dans l'humilité, dans les larmes,

dans les dangers, et les contradictions qui m'ont été suscitées par les Juifs. Néanmoins, je n'ai rien négligé, rien omis de ce que j'ai cru pouvoir contribuer à votre salut. Je vous ai annoncé l'Évangile en public et dans vos maisons.

» Voilà que maintenant, entraîné, et comme enchaîné par le Saint-Esprit, je m'avance vers Jérusalem, ignorant le sort qui m'est réservé. Ce que je sais, c'est que le Saint-Esprit me fait annoncer dans toutes les villes où je passe que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem ; mais je ne crains rien de tout cela ; je n'aime pas ma vie plus que le salut éternel de mon âme; peu m'importe, pourvu que je consomme ma course et que j'accomplisse la mission que j'ai reçue du Seigneur Jésus, d'annoncer l'Évangile de la grâce de Dieu.

» Ce que je sais encore, c'est que vous ne me reverrez plus, vous que j'ai visités en prêchant le royaume de Dieu. Veillez donc sur vous-mêmes et sur le troupeau dont le Saint-Esprit vous a établis les évêques et les conducteurs ; troupeau chéri qu'il a acheté de son sang. Il s'élèvera parmi vous des hommes qui prêcheront une fausse doctrine ; loups ravisseurs qui n'épargneront pas le troupeau. Veillez donc encore une fois, vous souvenant que durant trois années je n'ai cessé, nuit et jour, d'avertir chacun de vous avec larmes. Et maintenant je vous recommande à Dieu et à sa grâce, qui est assez puissante pour élever et soutenir l'édifice de l'Église dont j'ai jeté les fondements parmi vous. »

A tous ces traits qui caractérisent le pasteur accompli, l'Apôtre ajoute celui de son désintéressement, cette noble vertu qui avait paru en lui avec un éclat supérieur : « Je n'ai jamais désiré ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de personne, vous le savez vous-mêmes. Ces mains ont fourni à mes besoins et à ceux de mes collaborateurs. »

Après ce discours si touchant, Paul se mit à genoux ; les assistants le suivirent, et se mirent à prier. Le silence de la prière fut bientôt interrompu par les soupirs et les sanglots de toute l'assemblée. Tous ces enfants se jetaient au cou de ce bon père en fondant en larmes, surtout à cause qu'il leur avait déclaré qu'ils ne le reverraient plus. Ils le conduisirent ainsi jusqu'au vaisseau.

Paul vint débarquer à Tyr. Quelques jours après, il était à Jérusalem. Dès le lendemain de son arrivée dans cette ville il alla voir saint Jacques qui en était évêque. Tous les prêtres vinrent le saluer, et bénir Dieu de ce qu'il avait fait par son ministère au milieu des Gentils. Il y avait déjà sept jours que l'Apôtre était à Jérusalem, uniquement occupé de la distribution des aumônes qu'il avait apportées aux fidèles. Comme il priait dans le temple, il fut reconnu par quelques Juifs d'Asie. Ils se mirent à crier que c'était là celui qui dogmatisait partout contre la loi. A ce cri, toute la ville accourut; on se jeta sur l'Apôtre, on le traîna hors du temple pour le battre et le massacrer avec plus de liberté et moins de scrupule. Ces furieux l'eus-

sent mis à mort si on les avait laissé faire; mais le tribun Claudius Lysias, qui commandait la cohorte romaine en garnison dans Jérusalem, accourut en diligence avec ses soldats. Sa présence arrêta les perturbateurs. Il arracha l'Apôtre de leurs mains et le fit charger de chaînes. Il voulut le faire battre de verges pour apaiser le peuple. Mais Paul l'arrêta tout à coup en lui demandant : Est-ce ainsi que vous osez traiter un citoyen romain ?

Ces mots firent trembler Lysias. Il s'empressa de soustraire l'Apôtre à la fureur de ses ennemis, et de l'envoyer à Félix, gouverneur de la Palestine, qui résidait à Césarée. Comme la plupart des gouverneurs romains de ce temps-là, Félix était une âme vénale, qui cherchait à s'enrichir. L'innocence de son prisonnier lui fut bientôt connue, néanmoins il le retint deux années en prison, espérant qu'on achèterait sa délivrance à prix d'argent. Il aurait peut-être prolongé cette inique détention si Paul eût été plus longtemps en son pouvoir, mais Félix fut révoqué, et Néron lui donna pour successeur Porcius Festus, afin de gagner les Juifs. Félix laissa Paul enchaîné dans les prisons de Césarée à la discrétion de Festus.

La nomination d'un nouveau président romain dans la Judée était la dernière disposition que la Providence mettait au départ de l'Apôtre pour sa mission d'Italie. Festus, en arrivant de Rome, fit comparaître l'Apôtre devant lui. Après avoir entendu ses accusateurs, le président lui demanda où il voulait être jugé? Paul répon-

dit : J'en appelle à César. Festus, étonné de cette réponse, en conféra un moment avec son conseil, puis, remontant sur son tribunal, il prononça en ces termes : Vous avez appelé à César, vous irez à César. Ainsi les hommes, sans le savoir et sans le vouloir, secondaient les desseins de la Providence. Paul allait prêcher à Rome l'Évangile, et les prédictions du Sauveur s'accomplissaient à la lettre.

Le gouverneur apprit qu'un vaisseau, qui avait relâché à Césarée, se disposait à lever l'ancre. Paul y fut embarqué avec d'autres prisonniers, sous la garde d'un officier nommé Julius, centurion d'une cohorte de la légion Augusta. Il avait avec lui saint Luc et Aristarque de Thessalonique. L'histoire de cette navigation est si intéressante par elle-même et si propre à nous faire connaître le zèle et le grand caractère de saint Paul, que nous allons la raconter en détail. « Après avoir levé l'ancre, dit saint Luc, nous commençâmes à côtoyer les terres d'Asie. Dès le lendemain, nous arrivâmes à Sidon, et Julius traitant Paul avec humanité, lui permit d'aller voir ses amis et de pourvoir lui-même à ses besoins. Étant partis de là, nous prîmes notre route au-dessous de Chypre, parce que les vents étaient contraires. Après avoir traversé la mer de Cilicie et de Pamphylie, nous arrivâmes à Lystre, de Lycie, où le centenier, ayant trouvé un vaisseau d'Alexandrie qui faisait voile pour l'Italie, nous y fit embarquer. Nous allâmes fort lentement pendant plusieurs jours, et nous arrivâmes avec grande difficulté vis-à-vis de Gnide ; et parce que le

vent nous empêchait d'avancer, nous côtoyâmes l'île de Crète, du côté de Salmone. Et allant avec peine le long de la côte, nous abordâmes à un lieu nommé Bons-Ports, près duquel était la ville de Thalasse. Mais beaucoup de temps s'étant ainsi écoulé, et la navigation devenant périlleuse, parce que le jeûne était déjà passé, Paul leur donna cet avis : Mes amis, leur dit-il, je vois que la navigation va devenir très-périlleuse, non-seulement pour le vaisseau et pour sa charge, mais aussi pour nos personnes. Mais le centenier ajoutait plus de foi aux avis du pilote et du maître du vaisseau qu'à ce que disait Paul; et comme le port n'était pas propre pour hiverner, la plupart furent d'avis de se remettre en mer pour tâcher de gagner Phénice, qui est un port de Crète situé au vent du couchant d'hiver et d'été, afin d'y passer l'hiver. Le vent du midi commençant à souffler doucement, ils crurent pouvoir exécuter leur dessein, et ayant levé l'ancre d'Asson, ils allaient côtoyant l'île de Crète; mais il se leva peu après un vent impétueux d'entre le Levant et le Nord, et ce vent donnait contre l'île; et comme il emportait le vaisseau sans qu'on pût y résister, on laissa aller le vaisseau au gré du vent. Nous fûmes poussés au-dessous d'une petite île appelée Caude, où nous pûmes à peine être maîtres de l'esquif; mais l'ayant enfin tiré à nous, les matelots mirent tout en œuvre. Ils lièrent le vaisseau par dessous, craignant d'être jetés sur des bancs de sable; ils abaissèrent le mât, et ils s'abandonnèrent ainsi à la mer.

» Le jour suivant, comme nous étions fortement battus de la tempête, ils jetèrent les marchandises dans la mer ; trois jours après, ils y jetèrent aussi de leurs propres mains les agrès du vaisseau. Cependant, ni le soleil, ni les étoiles ne parurent durant plusieurs jours, et la tempête était toujours si violente, que nous perdîmes toute espérance de nous sauver. Mais parce qu'il y avait longtemps que personne n'avait mangé, Paul se leva au milieu d'eux, et leur dit : Sans doute, mes amis, vous eussiez mieux fait de me croire et de ne point partir de Crète, pour nous épargner tant de peine et une si grande perte : je vous exhorte néanmoins à avoir bon courage, parce qu'il ne périra personne et il n'y aura que le vaisseau de perdu ; car cette nuit même, un ange de Dieu à qui je suis, et que je sers, m'a apparu, et m'a dit : Paul, ne craignez point ; il faut que vous comparaissiez devant César, et je vous annonce que Dieu vous a accordé la vie de tous ceux qui sont avec vous dans le vaisseau. C'est pourquoi, mes amis, ayez bon courage, car j'ai cette confiance en Dieu, que ce qui m'a été dit arrivera. Mais nous devons être jetés contre une île. La quatorzième nuit, comme les vents nous poussaient de tous côtés sur la mer Adriatique, les matelots crurent vers le milieu de la nuit entrevoir quelque terre, et ayant jeté la sonde, ils trouvèrent vingt brasses d'eau, et un peu plus loin, ils en trouvèrent quinze. Alors, craignant que nous n'allassions donner contre quelque écueil, ils jetèrent quatre ancres de la poupe, attendant avec impatience que le jour vînt. Or,

comme les matelots cherchaient à s'enfuir du vaisseau, et qu'ils descendaient l'esquif en mer, sous prétexte d'aller jeter des ancres du côté de la proue, Paul dit au centenier et aux soldats : Si ces gens-ci ne demeurent dans le vaisseau, vous ne pouvez vous sauver. Alors les soldats coupèrent les câbles de l'esquif et le laissèrent tomber. Sur le point du jour, Paul les exhorta tous à prendre de la nourriture, en leur disant : Il y a aujourd'hui quatorze jours que vous êtes comme à jeun et que vous n'avez presque rien pris, attendant la fin de la tempête; c'est pourquoi je vous exhorte à prendre de la nourriture pour pouvoir vous sauver, car aucun de vous ne perdra un seul cheveu de sa tête. Après avoir dit cela, il prit du pain, et, ayant rendu grâces à Dieu devant tous, il le rompit et se mit à manger. Tous les autres reprirent courage et se mirent aussi à manger. Or, nous étions dans le vaisseau deux cent soixante-seize personnes en tout. Quand ils furent rassasiés, ils soulagèrent le vaisseau en jetant le blé dans la mer. Le jour étant venu, ils ne reconnurent point quelle terre c'était; mais ils aperçurent un golfe où il y avait un rivage, et ils résolurent d'y faire échouer le vaisseau, s'ils pouvaient. Ils retirèrent donc les ancres et lâchèrent en même temps les attaches des gouvernails; et s'abandonnant à la mer, après avoir mis la voile de l'artimon au vent, ils tiraient vers le rivage. Mais ayant rencontré une langue de terre qui avait la mer des deux côtés, ils y firent échouer le vaisseau; et la proue s'y étant enfoncée, demeurait immobile; mais la poupe se rom-

pait par la violence des flots. Alors les soldats furent d'avis de tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'eux s'étant sauvé à la nage, ne s'enfuît. Mais le centenier, qui voulait conserver Paul, les en empêcha, et commanda que ceux qui savaient nager se jetassent les premiers dans l'eau et se sauvassent à terre; pour les autres, on les fit passer sur des planches, et quelques-uns sur des débris du vaisseau : et ainsi ils gagnèrent tous la terre et se sauvèrent.

» Nous étant ainsi sauvés, nous reconnûmes que l'île s'appelait Malte, et les barbares nous traitèrent avec beaucoup d'humanité; car après avoir allumé un grand feu, à cause de la pluie et du froid qu'il faisait, ils nous donnèrent à tous les secours dont nous avions besoin. Alors Paul ayant ramassé quelques sarments et les ayant mis au feu, une vipère, que la chaleur en fit sortir, le prit à la main. Quand les barbares virent cette bête qui pendait à sa main, ils s'entre-disaient : Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine ne veut pas le laisser vivre; mais Paul ayant secoué la vipère dans le feu, n'en reçut aucun mal. Les barbares s'attendaient qu'il enflerait et qu'il tomberait mort tout d'un coup; mais après avoir attendu longtemps, lorsqu'ils virent qu'il ne lui arrivait aucun mal, ils changèrent de sentiment et dirent que c'était un dieu. Il y avait dans cet endroit-là des terres qui appartenaient à un nommé Publius, le premier de cette île, lequel nous reçut fort humainement, et exerça envers nous l'hospitalité durant

trois jours. Or, il se rencontra que son père était malade d'une fièvre et d'une dyssenterie ; Paul alla le voir, et, s'étant mis en prière, il lui imposa les mains et le guérit. Après ce miracle, tous ceux de l'île qui étaient malades vinrent à lui et furent guéris. Ils nous rendirent aussi de grands honneurs, et nous pourvurent de tout ce qui nous était nécessaire pour notre voyage. Au bout de trois mois, nous nous embarquâmes sur un vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui portait pour enseigne Castor et Pollux ; nous abordâmes à Syracuse, où nous demeurâmes trois jours. De là, en côtoyant les terres, nous vînmes à Rhége, et le lendemain, le vent s'étant mis au midi, nous arrivâmes le jour d'après à Pouzzole, ville de la campagne de Naples. »

Paul y trouva des Chrétiens, car Rome et l'Italie en étaient déjà remplies. Saint Pierre y avait planté la foi depuis longtemps. Après avoir passé une semaine entière avec les fervents Chrétiens de Pouzzole, Paul partit pour Rome. Les frères de Rome vinrent à sa rencontre à vingt lieues de distance, les uns jusqu'à une ville nommée le Marché d'Appius, les autres jusqu'au lieu appelé les *Trois-Loges*. Environné de ces fervents disciples, le grand Apôtre fit son entrée dans la ville des Césars, par la voie Appienne, au commencement du printemps de l'année 61 après la naissance de Jésus-Christ. Il y entra chargé de ses chaînes, avec le même courage qu'un prince qui reviendrait dans sa capitale sur un char de triomphe, couvert des lauriers de la victoire.

Tous les prisonniers furent remis par le centurion Julius entre les mains du préfet du prétoire, qui était capitaine des gardes de l'empereur. Cette charge était alors occupée par Afranius Burrhus dont l'histoire loue les bonnes qualités, et qui arrêtait autant qu'il le pouvait les mauvais penchants de Néron. Paul, admiré des Païens eux-mêmes, eut la liberté de demeurer en son particulier avec un garde, auquel il était attaché nuit et jour par une longue chaîne, suivant la coutume des Romains. Paul loua un logis pour lui et pour son prétorien. Il y passa deux années entières, travaillant de ses mains pour payer le loyer de cette maison.

Il recevait tous ceux qui venaient le visiter et leur prêchait hautement l'Evangile. Sa captivité fut une mission continuelle qui servit beaucoup à la propagation de la foi, et le rendit lui-même célèbre jusqu'à la cour de l'empereur, où il y avait déjà plusieurs Chrétiens.

Cependant les fidèles de Philippes, si tendrement attachés à leur Apôtre, ayant appris qu'il était prisonnier à Rome, lui envoyèrent Epaphrodite leur évêque, tant pour lui porter des secours que pour l'assister en personne en leur nom. Paul écrivit à ses chers Philippiens une lettre où se révèle toute la grandeur de son âme et toute l'ardeur de son zèle. Il écrivit aussi à Philémon de Colosses, ville de Phrygie, en faveur d'Onésime son esclave ; il le supplie, au nom de ses chaînes, de le recevoir comme lui-même. De cette même prison sortirent encore les admirables Epîtres aux Colossiens et aux Hébreux.

Après deux ans de captivité, saint Paul parvint à se faire entendre, et, s'étant pleinement justifié des accusations que les Juifs intentaient contre lui, il fut mis en liberté. L'homme de Dieu repartit bientôt pour l'Orient. On croit que c'est dans le cours de ce voyage qu'il écrivit à ses deux disciples bien-aimés, Tite et Timothée. Ayant jeté un dernier regard sur les Eglises orientales, ce soleil brillant dirigea de nouveau sa course vers la ville de Rome, où il devait s'arrêter pour toujours. Après son retour dans cette capitale du monde, il écrivit sa seconde Lettre à Timothée et aux fidèles d'Ephèse.

Cette seconde fois Paul entra dans Rome avec saint Pierre. Ces deux conquérants, unissant leurs forces, plantèrent l'étendard de leur divin Maître jusque dans le palais de Néron. Ce prince infâme ne put souffrir qu'on introduisît dans Rome une religion si sainte, lui qui eût mieux aimé perdre l'empire que ses plaisirs déréglés. Sa fureur ne connut plus de bornes lorsqu'il apprit la conversion d'une courtisane dont il faisait sa coupable idole. Le grand Apôtre qui avait opéré ce prodige fut aussitôt chargé de chaînes et jeté dans une étroite prison, où saint Pierre alla promptement le rejoindre.

Avant de triompher de Néron lui-même par une mort glorieuse, les deux athlètes de Jésus-Christ devaient remporter une éclatante victoire sur le plus grand ennemi que l'Eglise eût en ces premiers temps. Simon le magicien, envoyé à Rome par le démon pour décrier et ruiner l'œuvre évangélique, avait annoncé en preuve

de sa divinité qu'il s'élèverait dans les airs. C'était le jour des jeux publics, en présence de toute la ville et de l'empereur lui-même, que le faux prophète devait opérer son prétendu miracle et confirmer sa doctrine. Pierre et Paul l'ayant appris, se mirent en prière ; l'imposteur, abandonné des démons qui le soulevaient, tomba par terre, se cassa les jambes, et son sang rejaillit jusque sur le pavillon d'où Néron le regardait. On l'emporta ; mais, outré de dépit, il se précipita du haut de son logis et se tua [1].

Le jour de leur martyre étant venu, les deux Apôtres furent tirés de leur prison et conduits ensemble hors de la ville par la porte d'Ostie, jusqu'au lieu appelé les *Eaux salviennes* [2]. Saint Pierre fut crucifié la tête en bas ; il l'avait demandé lui-même par humilité, de peur qu'on ne crût qu'il affectait la gloire de Jésus-Christ s'il eût été crucifié de la même manière que son divin Maître. Saint Paul, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée. Ce jour à jamais mémorable fut le 29 juin de l'an 66 après Jésus-Christ. Saint Pierre, fondateur et premier évêque de l'Eglise de Rome, l'avait gouvernée pendant environ vingt-cinq ans.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir fait naître dans le sein de votre Eglise ;

[1] Prud., *de Martyr.*, II, 145. — *Voyez* aussi Tillemont, t. I, 180.
[2] Baron., 68 ; Constit. apost., lib. 6, c. 9.

faites-nous la grâce d'être toujours attachés du fond de notre cœur à l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les autres Eglises.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire sans raisonner tout ce que l'Eglise me commande.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Continuez l'histoire de saint Paul.

R. En quittant la ville de Philippes, saint Paul se rendit à Thessalonique, où il fonda une Eglise de fervents Chrétiens. C'est à eux qu'il écrivit plus tard une de ses Lettres. Il vint ensuite à Athènes. Cette ville était pleine de philosophes et de gens oisifs. Ils conduisirent l'Apôtre dans le sénat appelé l'Aréopage, pour qu'il eût à rendre compte de sa doctrine. Saint Paul confondit la philosophie et l'idolâtrie. Il convertit quelques-uns de ses auditeurs, et partit bientôt pour Corinthe.

Q. Y resta-t-il longtemps?

R. Il y resta dix-huit mois, y fonda une chrétienté à laquelle il adressa deux Epîtres. Le zèle, la charité, la prudence du grand Apôtre s'y déploient tout entiers. De Corinthe il passa à Ephèse.

Q. Que lui arriva-t-il ?

R. Diane, déesse de la chasse, avait à Ephèse un temple magnifique. Les Païens y venaient de toutes parts en pèlerinage. Ils achetaient en s'en allant de petites statues en or et en argent représentant le temple et la déesse. Un orfèvre, nommé Démétrius, voyant qu'un grand nombre de personnes embrassaient l'Evangile, craignit de perdre son travail et ses bénéfices. Il excita une sédition violente. Saint Paul voulait se présenter lui-même à ce peuple mutiné, mais ses disciples l'en empêchèrent. Il résolut donc de partir. Avant de se remettre en route il écrivit son admirable Epître aux fidèles de Rome. Après avoir fait ses adieux aux Ephésiens, il s'éloigna.

Q. Où alla-t-il ?

R. Il se dirigea vers Jérusalem. Il désirait s'y trouver pour la fête de la Pentecôte. Le but de son voyage était de porter aux fidèles de cette ville les aumônes de leurs frères répandus dans toute l'Asie. Chemin faisant, il passa par la ville de Troade. Il y célébra la fête de Pâques. Pendant qu'il prêchait, un jeune homme qui était assis sur une fenêtre s'endormit et tomba du troisième étage. Il se tua ; l'Apôtre descendit, et, l'ayant rendu à la vie, il continua son discours jusqu'au matin. Au point du jour, saint Paul repartit pour Milet.

Q. Que fit-il à Milet ?

R. Il y assembla les évêques et les pasteurs de l'Eglise d'Ephèse, à qui il fit ses derniers adieux, leur annonçant qu'ils ne le reverraient plus. Tous fondirent en

larmes et le conduisirent jusqu'au vaisseau. Paul s'embarqua et parvint à Jérusalem pour la Pentecôte. Il fut arrêté dans le temple par les Juifs et livré au gouverneur romain nommé Félix. Il resta deux ans en prison. Festus succéda à Félix et envoya saint Paul à Rome pour y être jugé au tribunal de l'empereur : c'était Néron. Saint Paul y passa deux ans en prison, prêchant l'Evangile à tous ceux qui venaient le voir. Il obtint enfin la liberté, repassa dans l'Orient, écrivit aux Eglises et à ses disciples Tite et Timothée, et rentra dans Rome avec saint Pierre. Ils remplirent la ville de Chrétiens : il y en eut jusque dans le palais de Néron. Ce prince infâme ne put souffrir une religion aussi sainte que le Christianisme. Il condamna à mort les deux Apôtres. Avant de mourir, ils remportèrent une victoire décisive sur Simon le magicien qui s'opposait aux progrès de l'Evangile. Les bienheureux Apôtres furent martyrisés à quelque distance de la ville. Saint Pierre fut crucifié la tête en bas. Saint Paul, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée. Leur glorieux martyre arriva le 29 juin de l'an 66 après Jésus-Christ.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir fait naître dans le sein de votre Eglise ; faites-nous la grâce d'être toujours attachés du fond de notre cœur à l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les autres Eglises.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus

toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire sans raisonner tout ce que l'Eglise me commande.*

IVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er siècle, suite.)

Vie et martyre de saint André, — de saint Jacques le Majeur. — Jugement de Dieu sur Agrippa, premier roi persécuteur de l'Eglise. — Vie de saint Jean l'Evangéliste. — Il est plongé dans l'huile bouillante. — Il écrit l'Apocalypse, — vient à Ephèse. — Histoire d'un jeune voleur. — Perdrix. — Mort de saint Jean. — Vie de saint Thomas, — de saint Jacques le Mineur, — de saint Philippe, — de saint Barthélemy, — de saint Matthieu, — de saint Simon, — de saint Jude, — de saint Matthias, — de saint Marc et de saint Luc.

La leçon précédente nous a présenté la rapide histoire de saint Pierre et de saint Paul ; celle-ci va nous retracer les expéditions et les victoires des autres conquérants évangéliques. Le premier dont nous avons à parler, c'est saint André. Frère de saint Pierre, il eut la gloire de conduire au Sauveur celui qui devait être le chef de l'Eglise universelle. Après l'ascension, il dirigea ses pas du côté de la Scythie, parcourut la Grèce et le Pont, et tourna ensuite vers le Nord. Les Moscovites sont persuadés que saint André a porté la foi dans leur pays et jusqu'aux frontières de la Pologne ; enfin il se rendit dans la ville de Patras en Achaïe. C'est là qu'il donna son sang pour Jésus-Christ, par un supplice semblable à celui de son frère et de son divin Maître ; comme eux il fut crucifié. La tradition nous apprend que

la croix de saint André était formée de deux pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et qu'elle représentait la figure d'un X.

Du plus loin qu'il aperçut l'instrument de son supplice, le saint Apôtre s'écria, dans un transport de joie : Je vous salue, croix précieuse, qui avez été consacrée par le corps de mon Dieu, et ornée de ses membres comme de riches pierreries. O croix salutaire ! recevez-moi dans vos bras, il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche ; que celui qui s'est servi de vous pour me racheter, daigne me recevoir par vous. Les reliques du saint reposent maintenant en Italie dans la cathédrale d'Amalfi[1]. Puisse son amour pour la Croix résider partout où il y a des Chrétiens.

Voici un nouveau conquérant et un nouveau témoin de la foi que nous avons le bonheur de professer.

Saint Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, était frère de saint Jean l'Evangéliste, et proche parent du Sauveur. On le surnomme le *Majeur*, pour le distinguer de l'Apôtre du même nom qui fut évêque de Jérusalem. Ce dernier est surnommé le *Mineur*, ou parce qu'il fut appelé à l'apostolat après saint Jacques le *Majeur*, ou parce qu'il était de petite taille, ou enfin à cause de sa jeunesse. Salomé, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean, se nommait aussi Marie, et était cousine germaine de la sainte Vierge.

Saint Jacques eut la Galilée pour patrie. Il était pêcheur de profession, ainsi que son père et son frère.

[1] *Voy.* Ughelli, *Ital. sacr.*, t. 7.

Après l'ascension de Jésus-Christ, il s'empressa, comme les autres Apôtres, de défricher le vaste champ qui lui était échu en partage. Nous lisons qu'il prêcha l'Evangile aux douze tribus d'Israël, dispersées en divers lieux de la terre, et qu'il porta le flambeau de la foi jusqu'en Espagne[1]. Chargé des dépouilles de l'enfer, il revint à Jérusalem, et n'attendit pas longtemps le jour de son triomphe.

Agrippa, petit-fils d'Hérode, avait été élevé à Rome sous le règne de Tibère; il y avait connu Caligula, et avait mérité la confiance de ce prince en flattant bassement ses passions. A peine Caligula fut-il parvenu à l'empire, que pour témoigner à Agrippa l'attachement qu'il avait pour lui, il lui donna le titre de roi des Juifs. Le nouveau souverain s'empressa de venir prendre possession de ses Etats. Affectant un grand zèle pour la loi de Moïse, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus, bien sûr de gagner par là le cœur des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de Pâques de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. Saint Jacques fut la première victime de sa politique; l'ayant fait arrêter quelques jours avant la solennité, il ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté.

Eusèbe rapporte, d'après Clément d'Alexandrie, que le dénonciateur du saint Apôtre fut si frappé de son

[1] Telle est la tradition de l'Eglise d'Espagne appuyée sur l'autorité de saint Isidore de Séville, etc.

courage et de sa constance, qu'il se déclara Chrétien lui-même, et fut condamné en même temps à être décapité. Comme on le conduisait au supplice avec saint Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'Apôtre se tourna de son côté, et lui dit en l'embrassant : La paix soit avec vous. Ils furent mis à mort au même lieu[1]. Saint Jacques le Majeur est le premier des Apôtres qui ait enduré le martyre. L'Eglise, en perdant sur la terre une des grandes colonnes sur lesquelles elle semblait particulièrement appuyée, n'en demeura pas moins ferme, afin que ses ennemis sussent que ce n'est pas sur les hommes, mais sur la toute-puissance de Dieu qu'elle est établie.

Saint Jacques conserva une virginité perpétuelle ; il ne mangeait ni viande ni poisson, et ne portait qu'une seule tunique et un simple manteau de lin[2]. Son corps fut enterré à Jérusalem ; mais, peu de temps après, ses disciples le portèrent en Espagne. Il repose aujourd'hui dans la cathédrale de Compostelle en Galice. Ce lieu est devenu un des plus célèbres pèlerinages du monde catholique.

Agrippa fut le premier roi persécuteur de l'Eglise. C'est par lui que nous allons commencer la formidable histoire de la justice de Dieu sur ceux qui ont osé s'élever contre le Seigneur et contre son Christ. Rois et peuples sont créés et mis au monde pour connaître, aimer et servir Jésus-Christ, agneau dominateur du

[1] Eusèb., liv. 2, c. 9.
[2] S. Epiph., épist. 18, c. 14.

monde. Telle est la condition de leur gloire, de leur bonheur, de leur existence même; s'ils la violent, ils sont aussitôt punis. La rigoureuse précision avec laquelle cette loi s'exécute depuis dix-huit siècles, n'est pas la moindre preuve de la divinité du christianisme; elle répond victorieusement à l'impie de nos jours, qui semble regarder Jésus-Christ comme je ne sais quel monarque détrôné qui ne mérite plus d'être craint, ni respecté, ni obéi; en même temps qu'elle montre avec éclat le soin que le divin Pasteur prend, du haut du ciel, de son bercail chéri.

Hérode et Pilate, nous l'avons vu, sont morts misérablement. Couvert du sang d'un Apôtre de Jésus-Christ, Agrippa tarda peu à éprouver les effets de la vengeance divine. Après la fête de Pâques, il retourna à Césarée dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de l'empereur Claude. Il y fut suivi par un nombreux cortége de personnes de considération. Le second jour des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissue en argent, dont l'art surpassait la richesse; elle tirait un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissaient les spectateurs. Ceux-ci, de leur côté, marquaient une sorte de respect qui tenait de l'adoration. Agrippa ayant fait un discours, les flatteurs, qui environnent ordinairement les princes, firent entendre des acclamations réitérées : Ce n'est point, s'écrièrent-ils, la voix d'un homme; c'est la voix d'un dieu. Le prince, enivré de ces louanges impies, oublia qu'il était mortel; mais à l'instant l'Ange du

Seigneur le frappa, et il ressentit des douleurs d'entrailles si violentes, qu'il ne pouvait les supporter. Après avoir langui cinq jours sans que les médecins pussent apporter le moindre adoucissement à son mal, ni empêcher les vers de le ronger tout vivant, il expira dans des souffrances qu'on ne peut imaginer et encore moins exprimer. Justice de Dieu : avis aux persécuteurs.

Saint Jean l'Evangéliste tient le cinquième rang parmi ces pêcheurs d'hommes qui ont retiré l'univers du gouffre de l'idolâtrie. Le plus jeune des Apôtres, vierge de corps et de cœur, saint Jean fut le disciple bien-aimé du Sauveur. Avec Pierre et Jacques, il assista au spectacle glorieux du Thabor, et plus tard à l'agonie de Jésus au jardin de Gethsemani. Mais lui seul, entre tous les Apôtres, eut le bonheur ineffable de reposer pendant la dernière cène sur le sein adorable de l'Homme-Dieu ; seul, il le suivit au Calvaire ; seul avec Marie, il fut nommé du haut de la Croix dans le testament du Sauveur. En récompense de son amour et de sa fidélité constante, Jésus lui confia le soin de son auguste Mère.

Après l'ascension du divin Maître, Jean prêcha l'Evangile dans la Judée et la Samarie. Lorsque le moment fut venu de porter aux Gentils le flambeau sacré, le disciple chéri eut pour département le vaste pays occupé par les Parthes[1]. Ce peuple fameux était le seul qui disputait alors aux Romains l'empire du monde. Il

[1] Bar., 44. — S. Augustin, *Quæst. ev.*, liv. 2, c. 39; et Estius, *in Joan.*, p. 1250.

ne reste dans l'histoire aucune trace des merveilles que saint Jean opéra pour le salut de cette nation. Nous savons seulement qu'il repassa dans l'Asie-Mineure, et qu'il se fixa dans la ville d'Ephèse. La sainte Vierge y habitait avec lui : c'est là même qu'elle mourut. Pour l'Apôtre bien-aimé, il était chargé du gouvernement de toutes les églises d'Asie, et jouissait d'une grande réputation, tant à cause de son éminente dignité, que par ses vertus et ses miracles. Domitien l'ayant fait arrêter, il fut conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ. Il parut devant l'empereur, qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard, eut la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière d'huile bouillante [1]. Grande fut la joie du saint, lorsqu'il entendit prononcer sa sentence ; il brûlait d'un désir si ardent d'aller retrouver son divin Maître, et de lui rendre amour pour amour ! Mais Dieu se contenta de ses dispositions, en lui accordant toutefois le mérite et l'honneur du martyre. Il suspendit l'activité du feu, et lui conserva la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

Le tyran fut très-frappé de cet événement; n'osant faire mourir le saint, il se contenta de le reléguer dans l'île de Pathmos [2], pour y travailler aux mines. C'est là que, martyr, apôtre et prophète de la loi nouvelle,

[1] Tertull., *de Præscript.*, c. 36.

[2] Une des îles Sporades, situées dans la mer Egée ou l'Archipel.

saint Jean écrivit son Apocalypse : le mot *Apocalypse* signifie révélation. Le Sauveur y fait connaître à son Disciple bien-aimé ce qui doit arriver à la fin des temps, ainsi que les merveilles de la Jérusalem céleste, jusque-là connues des anges seules, tant notre Dieu aime à se communiquer aux cœurs purs ! Condamné à l'exil et au rude travail des mines dans un âge fort avancé, saint Jean espérait bientôt voir finir sa vie par le martyre ; mais son divin Maître lui ôta cette espérance.

Domitien ayant été assassiné l'année suivante, Nerva, rempli de bonnes qualités et d'un caractère naturellement pacifique, fut élevé à l'empire. Saint Jean eut la liberté de retourner à Ephèse : il était alors âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Cette grande vieillesse ne l'empêchait pas d'aller dans les provinces voisines, tantôt pour y ordonner des évêques, tantôt pour y établir et former des Eglises nouvelles. Ainsi il gouvernait comme auparavant toutes les Eglises d'Asie. L'un de ceux qu'il ordonna dans les dernières années de sa vie, fut le grand Polycarpe, qu'il établit évêque de Smyrne[1].

C'est vers le même temps que se montra tout entier le cœur du Disciple bien-aimé. Ce saint vieillard étant allé dans une ville voisine d'Ephèse[2], appela l'évêque, et, en présence de tout le peuple, il lui présenta un jeune homme qui, aux grâces du corps, joignait un naturel vif et ardent : Je vous recommande ce jeune homme, lui dit-il, autant que je peux vous le recom-

[1] Tertull., *Præscrip.*, liv. 32.

[2] S. Chrysost., *ad Th.*; Baron., lib. 1, c. 98. — Eus., lib. 3, c. 23.

mander, et vous le donne en dépôt en présence de Jésus-Christ et de l'Eglise. L'évêque promit d'en avoir soin, mais bientôt il négligea sa promesse ; le jeune homme, vivant dans une trop grande liberté, fut corrompu par des jeunes gens de son âge. Emporté par l'ardeur de son naturel, comme un cheval fougueux qui prend le mors aux dents, il surpassa bientôt ses compagnons ; il se mit à leur tête et en forma une troupe de voleurs : nul n'était plus violent, plus cruel et plus redoutable que lui.

Cependant quelques affaires obligèrent l'Apôtre de revenir dans la même ville ; après les avoir réglées, il appela l'évêque et lui dit : Rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi vous avons confié en présence de l'Eglise à laquelle vous présidez. L'évêque parut étonné. Je vous redemande, ajouta l'Apôtre, le jeune homme, l'âme de votre frère, que je vous ai confiée. L'évêque, baissant les yeux, lui dit avec larmes : Il est mort ! Comment ? reprit le saint vieillard ; et de quel genre de mort ? Il est mort à Dieu, répondit l'évêque ; il est devenu un méchant, un pervers, et, pour tout dire, un voleur ; et maintenant, au lieu d'être ici dans l'église, il s'est emparé d'une montagne, où il demeure avec une troupe de gens semblables à lui.

A ces mots, l'Apôtre, déchirant ses vêtements et jetant un profond soupir, lui dit en se frappant la tête : Vraiment, vous avez été un fidèle gardien de l'âme de votre frère ! Qu'on m'amène un cheval, et qu'on me donne un guide. N'écoutant que sa charité, le vénéra-

ble vieillard monte à cheval et se rend à la montagne indiquée. Bientôt il est arrêté par les sentinelles des voleurs ; mais au lieu de s'enfuir et de leur demander la vie, il s'écrie à haute voix : C'est pour cela que je suis venu ; menez-moi à votre capitaine. On le mène vers ce jeune homme qui l'attend les armes à la main. Tout à coup il reconnaît saint Jean ; saisi de frayeur, il prend la fuite. Oubliant sa faiblesse et son grand âge, le Saint court après lui de toutes ses forces en criant : Mon fils ! mon fils ! pourquoi me fuyez-vous ? pourquoi fuyez-vous votre père ? que craignez-vous d'un vieillard faible et sans armes ? Mon fils, ayez pitié de moi ! Ne craignez point, il y a encore espérance pour votre salut. Je répondrai pour vous à Jésus-Christ, je souffrirai très-volontiers la mort pour vous, je donnerai mon âme pour la vôtre. Demeurez, croyez-moi, c'est Jésus-Christ qui m'envoie vers vous.

Le jeune homme ne put tenir à ces tendres paroles ; il s'arrêta, jeta ses armes, et, baissant les yeux, il se mit à fondre en larmes. Comme il vit que le saint vieillard approchait, il alla l'embrasser et l'arrosa de ses pleurs ; mais il avait soin de cacher sa main droite, parce qu'elle était souillée d'une multitude de crimes. Le saint Apôtre, le pressant sur son cœur, l'assura tout de nouveau et avec serment qu'il lui obtiendrait du Sauveur le pardon de ses péchés ; il se mit même à genoux devant lui, et, par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il lui prit la main droite qu'il cachait, et la baisa, comme étant déjà purifiée par les larmes de la pénitence.

Glorieux de sa conquête, le bon pasteur ramena au bercail cette brebis égarée, et la présenta dans l'assemblée des fidèles. Il ne s'en tint pas là : il offrit à Dieu de continuelles prières pour ce jeune homme ; il se mortifia avec lui, il lui adoucit le cœur par diverses paroles de l'Écriture, comme par un saint enchantement, et ne se sépara de lui qu'après l'avoir rétabli dans l'Église par l'absolution de ses péchés et la participation aux sacrements.

Ce fut aussi dans la ville d'Éphèse, après son retour de Pathmos, que saint Jean écrivit son Évangile ; il le fit à la prière de ses disciples, de presque toutes les Églises d'Asie, et de tous les fidèles des provinces voisines, qui vinrent le supplier de rendre par écrit un témoignage authentique à la vérité. Il ne le commença qu'après un jeûne et des prières publiques ; c'est au sortir d'une révélation profonde qu'il en prononça les premières paroles [1]. Les autres évangélistes avaient fait connaître l'humanité du Sauveur, saint Jean nous en découvre la divinité. Tel est son but principal.

L'Apôtre bien-aimé écrivit aussi trois lettres que nous avons encore ; elles sont dignes du disciple favori de celui qui est tout amour. Afin d'affermir l'œuvre évangélique, Dieu laissa vivre saint Jean jusqu'à une extrême vieillesse. Réduit, à cause de son grand âge, à ne plus pouvoir se rendre à l'église, il y était porté par ses disciples ; hors d'état de faire de longs discours, il ne disait au peuple, dans toutes les assemblées, que ces

[1] *Voy.* Tillemont, t. 1.

courtes paroles : Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. On s'ennuya de lui entendre toujours répéter la même chose ; il fit cette réponse vraiment digne de l'Apôtre de la dilection : C'est le commandement du Seigneur ; pourvu qu'on l'accomplisse, cela suffit [1].

Sa vieillesse n'était point chagrine ; il voulait qu'on prît des récréations innocentes, et il en donnait lui-même l'exemple. Un jour qu'il s'amusait à flatter une perdrix apprivoisée, il fut rencontré par un chasseur, qui parut étonné de voir un si grand homme s'abaisser à un tel amusement. « Qu'avez-vous à la main ? lui dit saint Jean. — C'est un arc, lui répondit le chasseur. — Pourquoi ne le tenez-vous pas toujours bandé ? — Il perdrait sa force, dit le chasseur. — Eh bien, repartit le saint Apôtre, c'est pour la même raison que je donne quelque relâche à mon esprit. »

Enfin, parvenu à sa centième année, il rendit sa belle âme entre les bras de celui sur le sein duquel il avait eu le bonheur de reposer. Il fut enterré à Éphèse.

Le sixième conquérant évangélique est saint Thomas. Comme les autres dont nous avons parlé, il était Juif d'origine ; c'est à lui que le Sauveur ressuscité permit de mettre la main dans l'ouverture de ses plaies. Après l'ascension, il partit pour l'Orient, et porta l'Évangile dans la Perse, dans l'Éthiopie et dans la Judée[2]. C'est dans ce dernier pays qu'il signa de son sang la

[1] Hieron., p. 200.

[2] S. Chrys., t. 6, Homil. XXXI. — Baron., XLIV.

doctrine qu'il avait prêchée. On ne connaît au juste ni le lieu ni l'année de son martyre; on sait au moins que son corps fut porté dans la suite à Édesse, ville célèbre de la Mésopotamie [1]. Il y était l'objet d'une singulière vénération : qu'il soit toujours celui de notre reconnaissance. C'est au zèle, aux travaux, aux souffrances des Apôtres que nous devons l'avantage de connaître l'Évangile et d'être Chrétiens.

Le septième est saint Jacques *le Mineur*. Il était fils d'Alphée et de Marie, proche parente de la sainte Vierge. Saint Jérôme et saint Épiphane nous apprennent que le Sauveur, au moment de son ascension, lui recommanda l'Église de Jérusalem, et qu'en conséquence les Apôtres l'établirent évêque de cette ville, lorsqu'ils se dispersèrent pour prêcher l'Evangile. Le saint évêque de Jérusalem força les Juifs à le respecter, malgré la fureur avec laquelle ils persécutaient les Chrétiens. Ce fut vers l'an 59 qu'il écrivit la lettre qui porte son nom; elle a le titre de *catholique* ou *universelle*, parce qu'elle ne fut point adressée à une Église particulière, mais à tout le corps des Juifs convertis qui étaient dispersés dans les différentes parties de l'univers. L'Apôtre y réfute certains faux docteurs qui enseignaient que la foi seule suffisait pour la justification, et qu'ainsi les bonnes œuvres étaient inutiles. Il donne aussi des règles excellentes pour mener une vie sainte, et il exhorte les fidèles à recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction dans leurs maladies.

[1] Grég. de Tours, *Gloria martyr.*, c. 32.

Ce fut vers ce temps-là que saint Paul ayant éludé, par son appel à l'empereur, les mauvais desseins des Juifs, ceux-ci résolurent de faire tomber toute leur rage sur le saint évêque de Jérusalem. Le grand-prêtre Ananus, digne fils du fameux Anne dont il est parlé dans l'Évangile, assembla le Sanhédrin, et fit comparaître saint Jacques avec plusieurs autres Chrétiens. On accusa l'Apôtre d'avoir violé la loi de Moïse, et on le condamna à être lapidé.

Avant de le livrer au peuple, on le porta sur la plateforme du temple; là on voulut l'obliger à renier sa foi, en sorte que sa voix fût entendue de tout le monde. Ce sera là, lui dit-on, le moyen de détromper ceux que tu as séduits. Le Saint, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, se mit à confesser Jésus-Christ de la manière la plus solennelle. Les Scribes et les Pharisiens, transportés de fureur, s'écrièrent : Quoi donc ! l'homme juste s'est égaré aussi ! Ils montèrent aussitôt à l'endroit où il était, et le précipitèrent en bas.

Saint Jacques ne mourut pas de sa chute; il eut encore la force de se mettre sur ses genoux. Dans cette posture, il leva les yeux au ciel, et pria Dieu de pardonner à ses meurtriers, en disant, comme son divin Maître : Ils ne savent ce qu'ils font. La populace fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un foulon l'acheva, en lui déchargeant sur la tête un coup du levier dont il se servait pour fouler les draps. Ceci arriva le jour de Pâques, qui était le 10 avril de l'an 61

de Jésus-Christ [1]. Telle était l'opinion que les Juifs avaient de sa sainteté, qu'ils attribuèrent à sa mort injuste la destruction de Jérusalem [2].

Le huitième conquérant évangélique est saint Philippe. Ce nouvel Apôtre était de Bethsaïde en Galilée : il fut un des premiers disciples du Sauveur. Lorsque après la descente du Saint-Esprit les douze pêcheurs d'hommes se dispersèrent dans les différentes parties du monde, saint Philippe partit pour les deux Phrygies. Le glorieux vainqueur du paganisme y jouit longtemps du fruit de sa victoire, puisque saint Polycarpe, qui ne se convertit que dans l'année 80 de Notre-Seigneur, eut quelque temps le bonheur de converser avec lui. Il fut enterré dans la ville de Hiérapolis, en Phrygie. Plus d'une fois cette ville se crut redevable de sa conservation aux miracles continuels qui s'opéraient par la vertu de son saint Apôtre.

Le neuvième est saint Barthélemi. Galiléen d'origine, il fut mis au nombre des Apôtres par le Sauveur lui-même. Tandis que, au sortir du Cénacle, ses compagnons se dirigeaient les uns vers l'occident, les autres vers le midi et vers le nord, saint Barthélemi jeta ses vues sur les contrées les plus barbares de l'Orient ; il pénétra jusqu'aux extrémités des Indes [3]. Sous ce nom les anciens entendaient quelquefois non-seulement l'Arabie et la Perse, mais encore l'Inde proprement dite.

[1] Eusèb., p. 64.
[2] Josèphe, *Antiq.*, liv. 20, c. 8.
[3] Eusèb., l. 5, c. 10.

En effet, ils parlent des Bracmanes de ce pays, fameux dans l'univers pour leur prétendue connaissance de la philosophie et pour leurs mystères superstitieux. Au commencement du troisième siècle, saint Panténe ayant été dans les Indes pour réfuter les Bracmanes, y trouva des traces de Christianisme; on lui montra une copie de l'Évangile de saint Matthieu, en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par saint Barthélemi, lorsqu'il y avait planté la foi [1].

Le saint Apôtre revint dans les pays situés au nord-ouest de l'Asie, et rencontra saint Philippe à Hiérapolis, en Phrygie; de là il se rendit dans la Lycaonie, où saint Chrysostôme assure qu'il instruisit les peuples dans la religion chrétienne. Enfin il pénétra dans la grande Arménie, pour y prêcher la foi à un peuple opiniâtrément attaché aux superstitions de l'idolâtrie : il y reçut la couronne du martyre [2]. Les historiens modernes grecs et latins s'accordent à dire qu'il fut crucifié et écorché tout vif. La réunion de ce double supplice était en usage non-seulement en Égypte, mais encore chez les Perses; les Arméniens pouvaient avoir emprunté de ces derniers peuples, leurs voisins, un tel genre de barbarie. On croit que la ville d'Albanopolis, où il fut martyrisé, est la ville d'Albane, située sur les bords de la mer Caspienne, qui confine à l'Arménie.

Qui peut, sans étonnement, penser à tant de prisons que les Apôtres sanctifièrent par leur présence, à tant

[1] Euseb., p. 175.
[2] Grég. de Tours, liv. 1, c. 34.

de vastes régions qu'ils parcoururent et qu'ils arrosèrent de leur sang? Mais, en admirant l'ardeur de leur zèle et l'héroïsme de leur courage, comment ne pas nous humilier à la vue de notre paresse, nous qui ne faisons rien pour étendre le royaume de Dieu parmi les autres, ni pour la sanctification de nos propres âmes!

Pendant que saint Barthélemi se dévouait à tant de travaux et de souffrances dans les Indes et l'Arménie, le dixième conquérant évangélique pénétrait dans l'Éthiopie et dans la Perse [1]. Ce nouvel Apôtre est saint Matthieu. De son bureau des impôts appelé à l'apostolat par le Sauveur lui-même, il ne se donne pas d'autre titre que celui de sa première profession : toujours il se nomme *Matthieu le Publicain*. Son humilité emploie ce langage pour faire admirer à toutes les générations la puissance et la miséricorde de celui qui d'une pierre même sait faire, quand il lui plaît, un enfant d'Abraham.

Avant de partir pour ses missions lointaines, il écrivit son Évangile [2]. Obligé de se séparer pour jamais de ses chers néophytes de Jérusalem, il voulut suppléer par son livre au défaut de sa présence.

Il donna à son ouvrage le nom d'*Evangile*, c'est-à-dire *Bonne et heureuse nouvelle;* c'est avec raison, puisqu'en retraçant la vie du Verbe fait chair, il annonce à tous les hommes, même aux plus méchants, la ré-

[1] Socr., liv. 1, c. 19, p. 50. — Ruff., l. 10, c. 9, p. 164.
[2] Euseb., p. 95.

conciliation du ciel avec la terre, le pardon du péché, la délivrance de l'enfer, l'adoption des enfants de Dieu, l'héritage de son royaume et la gloire de devenir les frères de son Fils unique ; ce sont là véritablement d'heureuses nouvelles.

Dans son Evangile, saint Matthieu s'arrête à décrire la génération temporelle du Rédempteur; il laisse à saint Jean le soin d'achever ce qu'il avait commencé et de découvrir sa naissance éternelle. C'est lui qui le premier a écrit l'Evangile. Quoi de plus juste que celui qui s'était converti après beaucoup de péchés annonçât le premier cette miséricorde infinie du Sauveur, qui est venu appeler non les justes, mais les pécheurs?

Saint Matthieu menait une vie très-austère et ne mangeait point de viande ; il ne vivait que d'herbes, de racines et de fruits sauvages[1]. Il mourut à Luch, dans le pays de Sennaar, qui faisait partie de l'ancienne Nubie, et qui est entre l'Abyssinie et l'Egypte. C'est ainsi que, par un ordre de la Providence, chaque Apôtre devait reposer, même après sa mort, dans le pays qui lui avait été assigné pour y planter l'Evangile. Puissants gardiens de notre foi! du haut des cieux veillez sur votre ouvrage.

Dieu, qui se glorifie en faisant briller avec éclat les grandes actions de ses serviteurs, se plaît quelquefois à les tenir cachées ; son infinie sagesse veut nous apprendre à aimer nous-mêmes l'obscurité et l'oubli du monde. Telle est la réflexion qu'inspire la vie de saint

[1] Clém. Alexand., *Pædag.*, l. 2, c. 1.

Simon. Tout ce qu'on sait de ce onzième Apôtre, c'est que l'ardeur de son zèle pour la gloire de son divin Maître lui fit donner le surnom de *zélé*. Les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, d'Adon et d'Usuard mettent son martyre en Perse dans une ville appelée Suanir; ils attribuent sa mort à la fureur des prêtres idolâtres.

Le douzième Apôtre est saint Jude; il est surnommé Thadée, qui veut dire *louange*, et Lebbée, qui signifie *un homme d'esprit*. Il était frère de saint Jacques le Mineur, et proche parent de Jésus-Christ. Choisi comme les autres pour arracher l'univers à l'empire du démon, il quitta la Judée après la Pentecôte, passa en Afrique, et planta la foi dans la Libye[1]. L'an 62 après Jésus-Christ, Jude revint à Jérusalem; il assista à l'élection que l'on fit de saint Siméon, son frère, pour gouverner l'Eglise de cette ville. On rapporte qu'il mourut à Ararat en Arménie; ce qu'il y a de certain, c'est que les Arméniens honorent encore aujourd'hui saint Barthélemi et saint Jude comme leurs premiers Apôtres[2].

Nous avons de saint Jude une Epître adressée à toutes les Eglises, et particulièrement aux Juifs convertis; elle fut écrite surtout pour prémunir les fidèles contre les hérésies naissantes des Nicolaïtes et des Gnostiques.

Avant sa vocation à l'apostolat, saint Jude avait été marié[3]. L'histoire parle de deux de ses petits-fils, dignes par leurs vertus de leur illustre aïeul. Ces innocents

[1] S. Paulin, *Carm.*, XXVI.
[2] *Voy.* Joachim Schroder, *Thes. ling. armen.*, p. 149.
[3] Eusèb., *Hist.*, l. 3, c. 20.

Chrétiens possédaient en commun deux arpents de terre qu'ils cultivaient ensemble; le revenu de ce petit héritage leur suffisait pour payer les tributs que Domitien exigeait des Juifs avec une extrême rigueur. Ce cruel tyran commanda qu'on fît mourir tous les descendants de David, afin d'ôter aux Juifs tout prétexte de se révolter. En conséquence, on lui dénonça les petits-fils de saint Jude comme descendants de la race royale de David et parents du Christ; ils furent donc amenés à Domitien. Il les interrogea lui-même sur leur race, sur leur fortune, sur le Messie et sa royauté. Ils répondirent à tout avec beaucoup de sincérité : leurs mains, endurcies par le travail, montraient assez que ce qu'ils disaient de leur pauvreté était véritable. Pour le Messie, ils déclarèrent qu'il était véritablement roi, mais que son règne ne paraîtrait dans tout son éclat qu'à la fin du monde, lorsqu'il viendrait juger les vivants et les morts. Charmé de leur simplicité, et rassuré par la bassesse de leur condition actuelle, l'empereur les renvoya comme des personnes qui n'étaient nullement à craindre. On les éleva depuis à la prêtrise, et ils gouvernèrent saintement des Eglises considérables[1].

Le nom de saint Matthias, dont nous allons parler, ne peut se prononcer sans rappeler un douloureux souvenir. Judas Iscariote avait laissé, par sa trahison et par sa mort, une place vacante dans le collége apostolique; quelques jours avant la Pentecôte, saint Matthias fut élu pour le remplacer. On ne connaît ni l'histoire de ses

[1] Tillemont, t. I.

conquêtes évangéliques, ni les détails de sa mort : comme celle de saint Simon, sa vie est cachée en Jésus-Christ et écrite seulement par les Anges au livre immortel de l'éternité.

De ces illustres pêcheurs, dont nous venons de tracer l'histoire, douze avaient été envoyés directement pour prendre dans le filet de l'Eglise les enfants d'Abraham. Ainsi, par une bonté qui ne se lasse jamais, Dieu avait bien voulu, malgré le meurtre de son Fils, se souvenir des antiques promesses faites aux Patriarches; les Juifs devaient entrer les premiers dans le royaume de Dieu; mais leur obstination força le Tout-Puissant à donner au Messie un peuple nouveau. Les Gentils devinrent héritiers des promesses. Paul fut appelé pour eux à l'apostolat; son zèle répondit à sa vaste mission.

A l'histoire de ces douze conquérants auxquels les peuples modernes ne paieront jamais le tribut de reconnaissance qu'ils leur doivent, joignons celle de saint Marc et de saint Luc. Ces deux fidèles compagnons de saint Pierre et de saint Paul méritent à plus d'un titre les hommages des nations chrétiennes : d'abord ils partagèrent les travaux de leurs illustres patrons, ensuite ils nous ont transmis l'histoire du Sauveur et des premières conquêtes évangéliques.

Quatre auteurs ont écrit la vie du Verbe fait chair : saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Nous avons parlé de saint Matthieu et de saint Jean ainsi que de leur Evangile; il nous reste à faire connaître saint Marc et saint Luc.

Saint Marc était Juif d'origine ; converti par les Apôtres après l'ascension, il devint le compagnon fidèle de saint Pierre. Le chef du collége apostolique ayant converti dans son premier voyage de Rome un grand nombre de personnes, ce fut à la prière de ces nouveaux fidèles, et particulièrement des chevaliers romains, que saint Marc écrivit son Evangile[1]. Il recueillit tout ce qu'il avait entendu dire à l'Apôtre, et en forma son ouvrage. Saint Pierre fut charmé du zèle que les Chrétiens marquaient pour la parole de vérité; il approuva l'Evangile de saint Marc et lui imprima le sceau de son autorité pour qu'il fût lu dans les assemblées des fidèles; l'Apôtre, repartant pour l'Orient, envoya saint Marc en Egypte; il l'avait établi évêque d'Alexandrie, qui était, après Rome, la plus célèbre ville du monde.

Saint Marc prêcha douze ans dans diverses contrées de l'Egypte, après quoi il vint à Alexandrie, où il forma en peu de temps une Eglise fort nombreuse. Les progrès étonnants du Christianisme firent entrer les Païens dans une grande fureur ; ils résolurent de faire mourir l'instrument de tant de merveilles; mais saint Marc trouva le moyen de se dérober à leur rage pour quelque temps. A la fin, il fut découvert lorsqu'il offrait à Dieu la *prière*, c'est-à-dire lorsqu'il célébrait les mystères sacrés. Les plus animés d'entre les Païens se saisirent de lui, le lièrent avec des cordes et le traînèrent par les rues en criant qu'il fallait mener ce bœuf à Bucoles, qui était un lieu près de la mer rempli de roches et de

[1] Eusèb., l. 2, c. 15.

précipices. Ceci arriva le 24 avril, l'an 68 de Jésus-Christ et la quatorzième année du règne de Néron.

Le saint fut traîné pendant tout le jour; la terre et les pierres furent teintes de son sang, et l'on voyait partout des lambeaux de sa chair. Tandis qu'on le traînait de la sorte, le vénérable vieillard ne cessait de bénir Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir pour la gloire de son nom. Le soir étant venu, les Païens le jetèrent dans une prison. Le lendemain matin, on le traîna comme le jour précédent, et il expira dans ce supplice. Les Chrétiens ramassèrent les restes de son corps et les enterrèrent à Bucoles, dans le lieu même où ils avaient coutume de s'assembler pour la prière.

Saint Marc, dans son Evangile, n'a fait qu'abréger celui de saint Matthieu. Sa manière de narrer est concise; elle intéresse singulièrement par les charmes d'une élégante simplicité. A l'exemple de saint Matthieu, saint Marc nous fait connaître le Sauveur comme homme, comme législateur et comme modèle. Il ne rapporte point ce que le Fils de Dieu dit à l'avantage de saint Pierre, mais il raconte son renoncement avec beaucoup d'étendue : il servait en cela l'humilité du saint Apôtre.

Autre est la manière de raconter de l'Evangéliste que nous allons faire connaître. Saint Luc semble avoir pour objet de nous montrer le Sauveur comme Prêtre et Pasteur ; ce n'est que dans son Evangile qu'on trouve le récit de plusieurs circonstances relatives à l'Incarnation, comme l'annonciation de ce mystère à la sainte

Vierge, sa visite à sainte Elisabeth, la parabole de l'Enfant prodigue, et plusieurs autres particularités du même genre. Le style en est clair, élégant, varié; les pensées et la diction sont d'une sublimité qui étonne; on y admire en même temps cette simplicité qui fait le caractère distinctif des écrivains sacrés. L'énergie avec laquelle l'Evangéliste parle de la patience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous; son sang-froid dans le récit des souffrances et de la mort du Sauveur; son attention à éviter toute exclamation et à s'abstenir de ces épithètes dures qu'il est si ordinaire de donner aux ennemis de celui que l'on aime: tout cela a je ne sais quoi de grand, de noble, de touchant et de persuasif que l'on chercherait en vain dans les plus beaux ornements du langage. Cette simplicité fait que les grandes actions parlent pour ainsi dire d'elles-mêmes, et l'éloquence humaine ne ferait qu'en diminuer l'éclat.

Après avoir fait connaître l'ouvrage, faisons connaître l'auteur. Saint Luc était d'Antioche, métropole de Syrie; il y fit d'excellentes études, qu'il perfectionna en voyageant dans la Grèce et dans l'Egypte. Son goût le porta particulièrement vers la médecine; mais il paraît que ce ne fut qu'après sa conversion au Christianisme que la charité lui fit exercer un art qui n'était point incompatible avec les travaux du ministère apostolique. Saint Jérôme assure qu'il y excellait.

Déjà il était un parfait modèle de toutes les vertus, lorsque saint Paul le choisit pour le coopérateur et le

compagnon de ses travaux. Ce fut vers l'an 51 de Jésus-Christ. Ces deux grands saints ne se séparèrent plus que par intervalles, et lorsque le besoin des Eglises le demandait. Saint Luc suivit à Rome le grand Apôtre en 61, lorsqu'il y fut envoyé prisonnier de Jérusalem; il ne le quitta point jusqu'à ce qu'il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63.

En cette même année il acheva les Actes des Apôtres, histoire qu'il avait entreprise à Rome par l'inspiration du Saint-Esprit [1]. Elle forme comme la suite de son Evangile. Il se propose de réfuter les fausses relations que l'on publiait sur la vie et les travaux apostoliques des fondateurs du Christianisme, et de laisser un récit authentique des merveilles dont Dieu s'était servi pour former son Eglise, et qui sont comme une preuve invincible de la résurrection du Sauveur et de la divinité de l'Evangile. Après le martyre de saint Paul, l'Evangéliste prêcha dans l'Italie et la Dalmatie. Il termina sa longue carrière par un glorieux martyre [2].

Il est à remarquer que c'est pour ainsi dire à regret et comme forcé que, dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, Dieu a mis sa loi par écrit. La tradition orale étant bien plus parfaite, bien plus conforme à la simplicité et à l'innocence que Dieu désire voir parmi les hommes, elle est aussi bien plus propre à resserrer les liens de famille et à faire de tous les hommes un seul peuple de frères. Ainsi, on ne voit pas

[1] S. Hier., *Catalog. vir. illust.*, c. 7.

[2] *Voy.* S. Grég. de Naz., or. 3. — S. Paulin, serm. 17.

que Notre-Seigneur ait chargé ses Apôtres de mettre par écrit l'histoire de sa vie ou de sa doctrine; les auteurs qui l'ont donnée y ont été déterminés par diverses circonstances et par l'inspiration du Saint-Esprit. Saint Matthieu écrivit son Evangile à la prière des Juifs convertis de la Palestine; saint Marc écrivit le sien à la prière des fidèles de Rome. Le but de saint Luc fut de s'opposer au cours des fausses histoires de Jésus-Christ que l'on publiait. Saint Jean fut prié par les évêques d'Asie de laisser un témoignage authentique de la vérité contre les hérésies de Cérinthe et d'Ebion [1].

Saint Irénée, saint Jérôme, saint Augustin trouvent une figure des Evangélistes dans les quatre animaux mystérieux représentés dans Ezéchiel et dans l'Apocalypse. Aussi, le portrait de chaque Evangéliste est accompagné de l'un de ces animaux figuratifs. On convient généralement que *l'aigle* est le symbole de saint Jean, qui, dès l'abord, s'élève jusque dans le sein de la Divinité pour y contempler la génération éternelle du Verbe. Le *bœuf* est la figure de saint Luc, qui commence par faire mention du sacerdoce de l'Homme-Dieu et du sacrifice de Zacharie. Saint Matthieu est représenté par l'animal qui avait comme la *figure d'un homme*, parce qu'il commence en racontant la génération temporelle du Sauveur, et que son but est de nous faire connaître sa sainte humanité. Enfin, le *lion* caractérise saint Marc, parce qu'il explique la dignité royale

[1] *Voy.* Eusèb., liv. 3, c. 24 ; *id.*, liv. 2, c. 15. — S. Jérôme, *Prol. in Matth.*

du Sauveur, véritable lion de la tribu de Juda, et qu'il commence par la retraite au désert, habitation ordinaire du lion.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir transmis votre sainte doctrine, non-seulement de vive voix, mais par écrit; daignez éclairer ceux qui ne vous connaissent pas encore.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux lire l'Evangile avec le plus profond respect.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Qui était saint André?

R. Saint André était frère de saint Pierre. Il fut mis au nombre des Apôtres par Notre-Seigneur lui-même. Après la Pentecôte, il porta l'Evangile dans l'Asie-Mineure et dans le pays des Scythes. Il fut enfin crucifié dans la ville de Patras.

Q. Qui était saint Jacques le Majeur?

R. Saint Jacques, surnommé le Majeur, était frère de saint Jean l'Evangéliste et fils de Salomé, cousine

germaine de la sainte Vierge; il était Galiléen d'origine et pêcheur de profession. Après la Pentecôte, il prêcha aux douze tribus d'Israël, dispersées dans les différentes contrées de la terre, et pénétra jusqu'en Espagne. Il revient à Jérusalem, où Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, lui fit trancher la tête. Le tyran ne porta pas loin la peine de son crime : il mourut bientôt dévoré tout vivant par les vers. Cette mort affreuse, ainsi que celle de tous les autres persécuteurs, apprend aux hommes à craindre Jésus-Christ et contribue à l'affermissement de son règne.

Q. Qui était saint Jean?

R. Saint Jean était le plus jeune des Apôtres et l'ami particulier de Notre-Seigneur. Il eut le bonheur de reposer sa tête sur le sein du Sauveur pendant la dernière cène. Il était debout au pied de la croix avec la sainte Vierge. Après la Pentecôte, il prêcha l'Evangile aux Parthes. Ce peuple fameux était le seul qui disputait aux Romains l'empire du monde. Le Saint repassa dans l'Asie-Mineure et se fixa dans la ville d'Ephèse.

Q. Que lui arriva-t-il ?

R. L'empereur Domitien le fit arrêter et conduire à Rome, où il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante. Mais il en sortit plein de vie. Le tyran le bannit dans l'île de Pathmos. C'est là qu'il écrivit son Apocalypse, c'est-à-dire la révélation des choses qui devaient arriver dans la suite des siècles. Il revint ensuite à Ephèse; il y écrivit son Evangile, où il a pour but de montrer la divinité de Notre-Seigneur. Il écrivit aussi

trois Lettres aux fidèles ; enfin, il mourut âgé d'environ cent ans.

Q. Qui était saint Jacques le Mineur?

R. Saint Jacques le Mineur était fils d'Alphée et de Marie, proche parente de la sainte Vierge. Avant l'Ascension, Notre-Seigneur lui recommanda l'Eglise de Jérusalem. Il en fut le premier évêque. Il écrivit une Lettre à toutes les Eglises. Il fut précipité par les Juifs du haut du temple, en haine du Christianisme.

Q. Qui était saint Philippe?

R. Saint Philippe était originaire de Bethsaïde en Galilée. Il fut un des premiers disciples de Notre-Seigneur. Après la Pentecôte, il partit pour la Phrygie, où il établit le Christianisme. Il y mourut dans un âge fort avancé.

Q. Qui était saint Barthélemi?

R. Saint Barthélemi était aussi de Galilée. Après la Pentecôte, il se dirigea vers les contrées les plus barbares de l'Orient, et pénétra jusqu'aux extrémités de l'Inde. Il revint ensuite en Arménie, où il fut martyrisé.

Q. Qui était saint Matthieu?

R. Saint Matthieu était un publicain ou receveur des impôts. Converti par Notre-Seigneur lui-même, il fut mis au nombre des Apôtres. Après la Pentecôte, il partit pour l'Afrique, où il mourut. Il est le premier qui ait écrit l'Evangile. Son but est de faire connaître Notre-Seigneur comme homme et comme modèle de notre vie.

Q. Qui était saint Simon?

R. Saint Simon était de Cana en Galilée. Après la Pentecôte, il partit pour la Perse, où il fut martyrisé par l'ordre des prêtres idolâtres.

Q. Qui était saint Jude?

R. Saint Jude, appelé aussi Taddée, était frère de saint Jacques le Mineur. Après la Pentecôte, il passa en Afrique et planta la foi dans la Libye. Il revint à Jérusalem et mourut en Arménie. Il a écrit une Lettre adressée à toutes les Eglises, pour les prémunir contre les hérésies naissantes des Nicolaïtes et des Gnostiques.

Q. Qui était saint Matthias?

R. Saint Matthias était disciple de Notre-Seigneur. Il fut choisi dans le Cénacle pour remplacer Judas. L'histoire ne nous apprend ni ses conquêtes évangéliques, ni les détails de sa mort. Tels sont les conquérants qui ont soumis le monde à la Croix de Jésus-Christ.

Q. Combien y a-t-il d'Evangélistes?

R. Il y a quatre Evangélistes : Saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. On appelle Evangélistes ceux qui ont écrit la vie de Notre-Seigneur. Saint Marc était disciple de saint Pierre, saint Luc l'était de saint Paul. Saint Luc a écrit aussi les Actes des Apôtres : c'est un livre où il nous apprend l'histoire de la fondation de l'Eglise.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir transmis votre sainte doctrine, non-seule-

ment de vive voix, mais encore par écrit ; daignez éclairer ceux qui ne vous connaissent pas.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux lire l'Évangile avec le plus profond respect.*

Ve LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er siècle, suite.)

Lutte du Paganisme contre le Christianisme. — Rome païenne.

Le royaume des Cieux ou l'Eglise est semblable à un grain de senevé qui, étant la plus petite de toutes les graines, devient ensuite un grand arbre ; en sorte que les oiseaux du Ciel peuvent placer leur nid sur ses branches et se jouer dans son feuillage. Voilà ce que disait le Sauveur à ses Apôtres lorsqu'il parcourait, pauvre et obscur, les bourgades de la Palestine.

Comme il n'est aucune partie de la terre que le soleil ne visite dans sa course journalière, de même il n'est aucun peuple, sous le Ciel, qui n'ait entendu leur voix. Voilà ce que disait dix siècles d'avance le Prophète royal en prédisant les conquêtes des Apôtres.

L'histoire de leurs missions est l'accomplissement littéral de ces deux prophéties. L'orient, le midi, le couchant et le nord ont vu ces conquérants évangéliques. Sur tous les points du globe ils ont arboré l'étendard victorieux de la Croix; dans toutes les terres ils ont semé la semence de la vérité ; à toutes les nations ils ont annoncé la bonne nouvelle, et les nations l'ont reçue

avec joie; et la bonne semence a rapporté au centuple. Et lorsque le dernier de ces douze soleils se coucha dans la ville d'Ephèse, la lumière évangélique brillait d'un pôle à l'autre. Il y avait des Chrétiens partout, et le nombre en était grand [1].

Voilà une société nouvelle qui se forme dans le sein de la société ancienne. Elle grandit rapidement; bientôt elles seront en présence et en viendront aux mains : la vieille société voudra étouffer la jeune. Avant de décrire la lutte acharnée qui, durant trois siècles, va ensanglanter le monde, il est nécessaire de bien connaître les deux camps opposés : d'une part, le Paganisme; de l'autre, le Christianisme. De cette connaissance résulteront trois principaux avantages :

1° En voyant, d'un côté, le vieux monde, le monde païen, usé d'incrédulité et de débauche, furieux de se voir troublé dans ses voluptés infâmes et son despotisme brutal, disposant de toute la force matérielle, lançant coup sur coup contre son jeune adversaire, comme autant de foudres brûlantes, ses édits de proscription générale; armant de haches ses bourreaux et ses proconsuls; déchaînant tous les lions, les tigres et les ours que pou-

[1] On vient de publier le relevé des accroissements progressifs du Christianisme. Nous le donnons plutôt comme un aperçu que comme un nombre exact. 1er siècle, 500,000 hommes professant le Christianisme; 2me, 2,000,000; 3me, 5,000,000; 4me, 10,000,000; 5me, 15,000,000; 6me, 20,000,000; 7me, 25,000,000; 8me, 30,000,000; 9me, 40,000,000; 10me, 50,000,000; 11e, 70,000,000; 12me, 80,000,000; 13me, 85,000,000; 14me, 90,000,000; 15me, 100,000,000; 16me, 125,000,000; 17me, 185,000,000; 18me, 250,000,000; 19me, 260,000,000. *Voy.* la *Quotidienne*, avril 1838.

vaient lui fournir les déserts de l'Afrique et les forêts de la Germanie; appelant à son aide ses légions victorieuses de l'univers, son sénat, ses empereurs; en voyant, de l'autre côté, la jeune société, la société chrétienne, composée de petits et de pauvres, forte seulement de sa foi, n'opposant à son formidable ennemi que ses angéliques vertus et cette unique parole : *Je suis Chrétienne;* nous apercevrons de nos yeux, nous toucherons pour ainsi dire de nos mains le bras tout-puissant qui a fait triompher la faiblesse de la force, la victime du bourreau. Etonnés, confondus, nous adorerons en silence, et nous redirons avec Tertullien : Cela est incompréhensible, incroyable; donc cela est l'œuvre de Dieu : *Incredibile, ergo divinum.*

2° Quand nous aurons étudié en détail l'état du monde païen; quand nous aurons reconnu quelle était l'abjection et la misère profonde de l'enfant, de la femme, de l'esclave, du pauvre, et que nous aurons vu ce que le Christianisme a fait pour eux, nous apprendrons à faire la différence des deux sociétés; et notre cœur se remplira de reconnaissance, et sur nos lèvres se placeront de continuelles bénédictions pour le Dieu Sauveur qui nous ayant tirés de cet horrible état, dans lequel, sans lui, nous serions nés et nous serions morts, nous a appelés à la lumière, à la douce liberté et aux bienfaits de l'Evangile.

3° En faisant connaissance avec les premiers Chrétiens, nos illustres ancêtres, nous compléterons ce qui manque à notre première éducation, qui ne nous a parlé

que des héros païens et des dieux de la fable, comme si nous avions été de petits citoyens d'Athènes et de Rome, ou des adorateurs de Jupiter et de Mercure. Les vertus de nos pères nous apprendront quelle est la sainteté de notre vocation. Nous nous dirons à nous-mêmes : Voilà ce qu'ont fait nos pères, et comme le divin modèle ils nous crient : Nous vous avons donné l'exemple afin que vous fassiez comme nous avons fait. Héritiers de leur sang et de leur nom, pourquoi ne pourrions-nous pas ce qu'ils ont pu ? Dans la religion, rien n'a changé ; nous adorons le même Dieu, nous professons le même Évangile, nous attendons la même récompense ! Enfants du vieil Adam comme nous, nos pères furent faibles, tentés, pauvres, persécutés, souffrants, il ne tient qu'à nous de devenir comme eux enfants du nouvel Adam, simples, sincères, humbles, chastes, résignés, charitables : il le faut ; oui, il le faut, le Ciel est à ce prix.

Pour bien connaître la différence du Paganisme et du Christianisme, pour apprécier l'étendue des bienfaits dont le monde est redevable à ce dernier, et pour voir de près les vertus de nos pères dans la foi, reportons-nous à dix-huit cents ans. Supposons que nous arrivons à Rome le lendemain du martyre de saint Pierre et de saint Paul. Fixons pour quelque temps notre séjour dans la ville dans laquelle le monde d'alors se réfléchit tout entier comme dans un vaste miroir.

Le Paganisme et le Christianisme y sont en présence : le premier est arrivé à son dernier degré de dévelop-

pement ; le second est encore au berceau. Portons d'abord nos regards sur le Paganisme, et considérons-le tour à tour dans son culte, dans ses mœurs et dans ses lois. A ce triple tableau nous opposerons le culte, les mœurs et les lois du Christianisme. Le Paganisme habite la Rome qui se montre à la face du soleil ; le Christianisme habite une Rome souterraine. Voyons ce qu'était Rome païenne.

Après sept cents ans de guerres continuelles, les Romains étaient parvenus à l'empire du monde. Comme tous les peuples païens, ils n'avaient combattu que pour conquérir du butin et des esclaves. Pour eux la terre avait été une brebis qu'ils ne s'étaient pas contentés de tondre, mais qu'ils avaient écorchée ; montons au sommet de leur Capitole, et voyons ce qu'ils faisaient de ses immenses dépouilles.

A nos pieds se déroule une ville immense : dans son sein se remuent près de quatre millions d'habitants. Rien n'égale le nombre et la magnificence de ses palais et de ses temples. On s'étonne que tout l'or du monde ait suffi à les construire et à les décorer. Entrons dans quelques détails.

Rome fut bâtie sur sept collines ; mais, grâce à ses augmentations successives, elle enfermait sous les Césars et couronnait douze de ces hauteurs [1]. Elle se di-

[1] Voici les noms des sept collines primitives : Palatin, Cœlius, Janicule, Aventin, Quirinal, Viminal, Esquilin. Voici ceux des autres : Capitolin, Monte Cavallo, Pincio, Vaticano, Citario, Giordano.

visait en quatorze quartiers[1], dont la circonférence totale était de deux cent quatre mille neuf cent quinze pieds. On y comptait deux mille maisons. Mais il faut savoir que ces deux mille maisons étaient deux mille palais de la plus incroyable magnificence. Voûtées jusqu'à une certaine hauteur et bâties d'une pierre qui résistait au feu, elles étaient toutes isolées les unes des autres et sans mur mitoyen : chacune était comme une ville entière. On y trouvait des forum ou larges places, des cirques, des portiques, des bains, de vastes jardins et de riches bibliothèques.

Pour satisfaire la mollesse et nourrir l'oisiveté de ses voluptueux habitants, Rome avait huit cents établissements de bains, deux cent quatre-vingt-dix greniers d'abondance et quarante-cinq palais destinés à la débauche. De sa vaste enceinte on voyait s'élever quatre cent vingt temples d'idoles, dans lesquels on adorait trente mille dieux. Rome possédait encore cinq naumachies, espèces de lacs sur lesquels on représentait des batailles navales; des statues et des obélisques sans nombre; trente-six arcs de triomphe en marbre précieux et ornés de sculptures; vingt-quatre chevaux de cuivre doré, quatre-vingt-quatorze d'ivoire; plusieurs amphithéâtres dont un seul pouvait contenir quatre-

[1] Voici leurs noms : 1° Porta Capena; 2° Cœlimontium; 3° Isis et Serapis moneta; 4° Templum Pacis; 5° Esquilina cum turre et colle Viminali; 6° Alta Semita; 7° Via lata; 8° Forum romanum; 9° Circus Flaminius; 10° Palatium; 11° Circus Maximus; 12° Piscina publica; 13° Aventinus; 14° Trans Tiberim.

vingt-sept mille spectateurs assis; le grand Cirque, qui contenait cent cinquante mille places, au sentiment de ceux qui en mettent le moins, et quatre cent quatre-vingt-trois mille, selon ceux qui en mettent le plus : il n'y avait pas un hôpital; enfin le palais impérial bâti par Néron, beaucoup moins remarquable par l'or et les pierreries prodigués dans ses ornements, que par les campagnes, les forêts et les lacs dont il était environné. Vingt-neuf voies pavées de larges dalles et bordées de mausolées superbes, conduisaient de Rome dans les provinces [1].

Descendons maintenant du Capitole et pénétrons dans l'intérieur des maisons. Avant d'arriver jusqu'au maître, voici des milliers d'esclaves qui pendant le jour sont aux ordres de tous ses caprices, et qu'on enferme durant la nuit dans des espèces de prisons obscures et malsaines appelées *cabanum;* le petit peuple qui fourmille dans les rues couche sous les tuiles, partout où il peut; pendant le jour il est à l'amphithéâtre ou dans les lieux de débauche : il n'a que deux besoins : du pain et des plaisirs [2]. Pour le riche, il habite des appartements dont les murs sont peints à fresque et les plafonds encadrés d'or, avec tout ce qui en ferait pour nous un palais de la plus grande magnificence. L'histoire et des monuments encore subsistants nous apprennent que l'or, l'argent, l'ivoire, les pierreries,

[1] Cette description est tirée d'Aurélius Victor.

[2] Panem et circenses.

les bois les plus rares et les plus précieux étaient prodigués dans l'ameublement.

Cicéron, le modeste Cicéron avait une table de citronnier qui coûtait deux cent mille sesterces, c'est-à-dire vingt-cinq mille francs. Une simple maison qu'il acheta de Crassus lui coûta trois millions et demi de sesterces, c'est-à-dire quatre cent trente-sept mille cinq cents francs.

Jules César avait deux tables qui lui coûtaient deux cent quarante mille francs. Ce même César assistait aux jeux publics placé dans une chaise d'or massif.

Comptons encore la fortune de quelques-uns de ces bourgeois de Rome.

Crassus possédait deux milliards de sesterces tant en terres qu'en argent, sans compter ses meubles et ses esclaves. Aussi, disait-il modestement qu'un homme ne devait pas être appelé riche, s'il n'était en état d'entretenir de son revenu une légion : or on sait que la légion romaine était de douze mille hommes.

Sénèque le *philosophe* avait en biens-fonds trois cent millions de sesterces. Un autre Romain nommé Caïus-Cœcilius-Claudius-Isidorus déclara par son testament que, quoiqu'il eût perdu beaucoup pendant la guerre civile, cependant il laissait à ses héritiers quatre mille cent seize esclaves, trois mille six cents paires de bœufs, deux cent cinquante-sept mille autres animaux, et six cents millions de sesterces.

A quoi faisaient-ils servir ces énormes richesses et le monde entier soumis à leurs lois ? envers Dieu, au

sacrilége; envers eux-mêmes, à l'immoralité; envers les autres, à la plus barbare oppression : entre les mains de ces êtres dégradés toutes les créatures étaient devenues des instruments de crime.

Leur religion était une grande infamie, leurs temples des lieux de débauche, leurs fêtes des écoles de lubricité, et leurs dieux toutes les passions qu'ils avaient dans le cœur. De leurs mystères et de leurs initiations secrètes, nous n'en parlerons pas : toute âme honnête sait pourquoi. Nous dirons seulement que l'exemple des dieux servait d'encouragement au crime, et c'était à qui les imiterait le mieux. Comme si, malgré la multitude de ses propres dieux, Rome n'avait pas été assez riche en ce genre, elle adopta tous ceux des nations qu'elle soumettait à son empire. Aussi voyait-on dans ses murs des divinités de toutes les figures et de tous les noms, des sacrifices et des religions de toutes les espèces. Satan s'y présentait sous mille et mille formes à l'adoration des mortels. Rome était le centre de son empire, son temple, son ciel.

Avec des passions nourries par l'opulence, favorisées par la religion, on devine ce que pouvaient être, sous le ciel brûlant de l'Italie, les mœurs des Romains. Pour assouvir leurs appétits, ces bêtes dévorantes qui ne disent jamais c'est assez, qui le croirait? leurs prodigieuses richesses ne suffisaient pas.

Nous voyons, pour ne citer qu'un exemple, Titus-Annius Milon mourir endetté de quatre-vingt-deux millions cinq cent mille francs. Mais aussi leur luxe et leurs

profusions insensées passent tout ce qu'on en peut dire. Caligula dépensa en moins d'une année deux milliards sept cents millions de sesterces que l'empereur Tibère lui avait laissés. De simples particuliers, revenus de leurs expéditions, surpassaient en magnificence et en luxe les plus grands monarques : tel était le fameux Lucullus. Outre ses jardins si célèbres dans l'histoire, il avait plusieurs salons à chacun desquels il donna le nom d'une divinité ; et ce nom était pour son maître d'hôtel le signal de la dépense qu'il voulait faire. Un jour Pompée et Cicéron l'ayant surpris, il dit seulement qu'il souperait dans le salon d'Apollon, et on leur servit un repas qui coûtait vingt-cinq mille francs. Une autre fois cet honnête homme entra en fureur contre son maître d'hôtel qui, sachant qu'il devait souper seul, avait fait préparer un repas moins somptueux qu'à l'ordinaire : Ne savais-tu pas, lui dit-il, qu'aujourd'hui Lucullus devait souper chez Lucullus? Ses excès troublèrent sa raison : il mourut fou.

Un autre, après avoir consumé en bonne chère six cents millions de sesterces, fut obligé d'examiner son revenu [1] ; il trouva qu'il ne se montait plus qu'à deux cent cinquante mille francs. Croyant qu'une pareille somme ne suffisait pas pour nourrir un Romain, il s'empoisonna. Sa cuisine seule lui avait coûté un milliard de sesterces [2]. Cet homme se nommait Apicius.

[1] Le sesterce valait deux sous et demi. *Voy. Coutumes des Romains*, par Nieupoort, liv. 6, p. 282.

[2] Senec., *Cons. ad Helviam*, c. 10.

Voici quels furent ses titres de gloire : inventeur de gâteaux qui portaient son nom, et chef d'une académie de gourmandise.

Tous étaient plus ou moins livrés à ces dégoûtants excès. Le luxe des repas et des festins épuisait les trésors de l'Etat et la fortune des familles. Pour ce peuple de Sybarites, il fallait aller chercher les oiseaux et les poissons les plus rares dans les pays et sur les côtes les plus éloignés. Ils avaient trouvé le moyen de servir des cochons entiers, rôtis d'un côté, bouillis de l'autre. Ils pilaient ensemble des cervelles de volailles et de porcs, des jaunes d'œufs, des feuilles de rose, et formaient du tout une pâte odoriférante, cuite à un feu doux, avec de l'huile, du garum, du poivre et du vin. Avant le repas on mangeait des cigales pour se donner de l'appétit. Les vins les plus exquis n'étaient pas reçus s'ils n'étaient mêlés de parfums et d'aromates.

Loin de réprimer ce luxe ruineux pour le riche, irritant pour le pauvre, les empereurs étaient les premiers à en donner l'exemple. Nous avons vu les profusions de Caligula. Verrès donna un festin qui coûta six millions de sesterces. Héliogabale surpassa tous ses prédécesseurs. Il nourrissait les officiers de son palais d'entrailles de barbots, de cervelles de faisans et de grives, d'œufs de perdrix et de têtes de perroquets ; il donnait à ses chiens des foies de canards, à ses chevaux des raisins d'Apamène, à ses lions des perroquets et des faisans. Il avait, lui, pour sa part, des talons de chameau, des crêtes arrachées à des coqs vivants, des lan-

gues de paons et de rossignols, des pois bouillis avec des grains d'or, des fèves fricassées avec des morceaux d'ambre, et du riz mêlé avec des perles. C'était encore avec des perles, au lieu de poivre blanc, qu'il saupoudrait les truffes et les poissons. Fabricateur de mets et de breuvage, il mêlait le mastic au vin de rose.

En été il donnait des repas dont les ornements changeaient chaque jour de couleurs ; sur les réchauds, les marmites, les vases d'argent du poids de cent livres étaient ciselées des figures du dessin le plus obscène.

Les lits de table d'argent massif étaient jonchés de roses, de violettes, d'hyacinthes et de narcisses. Des lambris tournants lançaient des fleurs avec une telle profusion, que les convives en étaient presque étouffés. Le nard et des parfums précieux alimentaient les lampes de ces festins qui comptaient quelquefois vingt-deux services.

A ce luxe de la table les Romains joignaient celui des habillements. Héliogabale encore leur servait de modèle. Il était vêtu de robes de soie brodées de perles. Il ne portait jamais deux fois la même chaussure, la même bague, la même tunique. Les coussins sur lesquels il se couchait étaient enflés d'un duvet cueilli sous les ailes de perdrix. Sur des chars d'or incrustés de pierres précieuses (Héliogabale dédaignait les chars d'argent et d'ivoire), il roulait sous des portiques semés de paillettes d'or.

Si ces iniquités et ces folies n'appartenaient qu'à un seul homme, il n'en faudrait rien conclure des mœurs

d'un peuple; mais Héliogabale n'avait fait que réunir dans sa personne tout ce qu'on avait vu avant lui depuis Auguste jusqu'à Commode. L'exemple des maîtres avait produit son effet : dans toutes les classes il avait trouvé des imitateurs. Les femmes portaient sur elles la subsistance de plusieurs provinces. Auprès de la matrone indolente on voyait arriver, dès le moment du lever, une longue procession d'esclaves qui lui apportaient les instruments de sa toilette : un bassin d'argent ou d'or, une aiguière, un miroir, des fers à friser, des fards, des pots remplis d'onguents pour nettoyer les dents, noircir les sourcils, teindre et parfumer les cheveux: on eût dit le laboratoire d'un pharmacien. A ses oreilles étaient suspendues des perles précieuses; des bracelets en forme de serpents d'or entouraient ses bras et ses poignets; une couronne de diamants et de pierres des Indes reposait sur sa tête; de longs colliers pendaient à son cou; des talons d'or ornaient sa chaussure de pourpre. Elle rougissait ses joues impudentes afin de dissimuler sa pâleur.

Quand tout n'allait pas au gré de ces femmes criminelles, elles se portaient contre leurs esclaves à d'extrêmes violences. La toilette de quelques-unes n'était pas moins redoutable que le tribunal des tyrans de Sicile[1]. Outre cette légion d'esclaves occupées de l'ajustement, il y en avait d'autres préposées uniquement pour dire leur avis; elles formaient une espèce de conseil,

[1] Juvénal, *Satyr.*

et la chose était traitée aussi sérieusement que s'il y avait été de la réputation et de la vie.

Elles n'osaient pas plus sortir sans diamants qu'un consul sans les marques de sa dignité. J'ai vu, dit Pline, Lollia Paulina se charger tellement de pierreries, non pour quelque cérémonie ou quelque fête d'éclat, mais pour de simples visites, qu'elle n'avait, de la tête aux pieds, aucune partie de ses vêtements qui n'en fût éblouissante. L'état qu'elle affectait d'en montrer elle-même se montait à quarante mille sesterces, ou un million d'or. C'étaient des joyaux de famille; elle en avait hérité de Marcus Lollius son oncle [1].

D'après ce que nous venons de dire, on peut deviner ce qu'étaient les mœurs du monde païen livré sans retenue à ces monstrueux excès de luxe et de bonne chère. Elles étaient telles, que notre plume se refuse à en tracer le tableau; aussi bien serait-elle impuissante, fût-elle trempée dans la boue. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les infamies dont la vue *faisait pâlir la lune*, et dont le nom seul souille les lèvres qui le prononcent et les oreilles qui l'entendent, consacrées par l'usage, autorisées par le silence des lois, sanctionnées par la religion, se commettaient publiquement dans les maisons et dans les théâtres, dans les palais des empereurs et dans le temple des dieux, par les enfants et par les vieillards, par les grands et par le peuple : Sodôme elle-même en eût rougi [2].

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, liv. 4.

[2] Pas un des détails que nous venons d'écrire sur Rome, sur le

Telle était Rome païenne, tels étaient ses habitants; leur religion et leurs mœurs étaient un double outrage à la Divinité et à l'humanité. Qu'étaient-ils à l'égard de leurs semblables? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

Tous les peuples voluptueux ont été des peuples cruels. La débauche est mère de l'égoïsme ou de l'amour exclusif de soi; l'amour exclusif de soi est la haine d'autrui. Rome païenne justifie ce principe; la haine et la cruauté y régnaient partout. D'abord, à l'amphithéâtre. Avant de dire les flots de sang dont il fut inondé, faisons connaître ce lieu, théâtre des plus belles victoires de nos pères dans la foi.

L'amphithéâtre était un espace rond ou ovale, environné de siéges élevés les uns au-dessus des autres, d'où le peuple regardait assis le spectacle et les jeux. Le plus grand et le plus magnifique de tous les amphithéâtres des Romains est celui qu'on appelle encore aujourd'hui Colisée. (On l'appelle ainsi par corruption de la statue colossale de Néron, qui en faisait un des ornements.) Il était construit en pierre tyburtine, dont la dureté et la beauté approchent de celles du marbre. Sa largeur était de cinq cent vingt-cinq pieds. Les gradins dont il était environné s'élevaient à une hauteur de cent soixante-cinq pieds et pouvaient contenir cent mille spectateurs assis à leur aise. Sous ces degrés étaient des cages et des prisons où l'on tenait les bêtes

luxe et les mœurs de ses habitants, qui ne soit tiré des auteurs païens : nous sommes loin d'avoir tout dit ; nous n'avons pas même cité les auteurs, Dieu sait pourquoi.

destinées au combat ; il y avait aussi de vastes réservoirs remplis d'eau. Pour varier les plaisirs du peuple-roi on ouvrait les réservoirs ; ils inondaient le milieu de l'amphithéâtre, et on livrait des batailles navales au même lieu où un instant auparavant on avait vu combattre des hommes et des bêtes. A l'entrée était un autel sur lequel ces bons Romains immolaient des victimes humaines avant de commencer les jeux [1]. A l'autre extrémité était la loge de l'Empereur [2] ; lorsqu'il entrait au théâtre, tout le monde se levait et battait des mains. Les combattants, rangés en ordre, défilaient devant sa loge en lui disant : César, ceux qui vont mourir te saluent [3].

A un signal donné, le combat commençait. Voir des hommes s'entr'égorger pour son bon plaisir, était pour ce peuple sanguinaire un spectacle tellement agréable, qu'on pouvait, en le lui donnant, tout obtenir de lui. C'est au point qu'on fut obligé de défendre aux particuliers qui postulaient des charges de donner au peuple le spectacle des gladiateurs [4].

Les personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang se repaissaient avec avidité de ces scènes d'horreur. Lorsqu'un gladiateur était blessé, le peuple s'écriait : Il en tient [5] ; le gladiateur baissait ses armes, ce qui était un signe qu'il se confessait vaincu. Il dépen-

[1] Minut. Felix, *Oct.* — Tertull., *Apol.*, c. 9.
[2] Cubiculum principis.
[3] Cæsar, morituri te salutant.
[4] *Lex Tullia*, portée par Cicéron.
[5] Hoc habet.

dait du peuple de lui accorder la vie : s'il voulait le sauver, il baissait le pouce; s'il voulait qu'il fût mis à mort, il le haussait, et le pauvre gladiateur se soumettait à la mort. Un simple mouvement du doigt décidait de la vie d'un homme. Quel respect pour l'humanité !

Ces victimes, qu'on forçait de s'immoler ainsi pour le divertissement de la populace la plus abjecte comme pour le plaisir de la société la plus raffinée, c'étaient tantôt d'infortunés prisonniers de guerre, tantôt de pauvres esclaves, dont le seul crime était d'être esclaves, tantôt des enfants exposés à qui on avait conservé la vie pour la leur faire rendre dans ces lugubres combats. On forçait ainsi des pères, des fils, des frères, de s'égorger mutuellement, afin de désennuyer un Néron, et, mieux encore, un Vespasien et un Titus.

Et qu'on ne croie pas que ce spectacle fût particulier à la ville de Rome et qu'il ne comptât qu'un petit nombre de combattants. Dans toute l'étendue de l'Empire il y avait des amphithéâtres, et les rois et les gouverneurs, et les magistrats et de simples particuliers, donnaient des gladiateurs au peuple. C'est par millions qu'il faut compter les victimes de ce jeu cruel. Dans l'espace de cent vingt-trois jours, Trajan donna dix mille gladiateurs. A ces mêmes jeux, onze mille animaux parurent dans l'arène. Tant de bouches affamées auraient manqué de pâture, si les martyrs ne s'étaient heureusement trouvés pour fournir du sang et de la chair à ces armées du désert.

La loi romaine étendait ses soins maternels sur toutes

ces bêtes de meurtre ; elle défendait de tuer en Afrique les lions, les tigres, les panthères, et, dans les forêts de la Germanie, les loups et les ours, comme on défend de tuer les brebis mères des troupeaux. Le retentissement des glaives, les rugissements des animaux, les gémissements des victimes, dont les entrailles étaient traînées sur un sable parfumé d'essence de safran et d'eaux de senteur, ravissaient la foule. Au sortir de l'amphithéâtre, elle allait se plonger dans les bains ou dans les lieux de débauche.

Les festins particuliers étaient rehaussés par ce plaisir de sang ; quand on s'était bien repu et qu'on approchait de l'ivresse, on appelait des gladiateurs. La salle retentissait d'applaudissements lorsqu'un des combattants était tué [1].

Cette cruauté de Rome païenne, ce mépris insultant de l'humanité, se manifestaient en bien d'autres manières. Dans cette vieille société, qui ne connaissait d'autre règle que le droit du plus fort, l'être faible était partout opprimé.

A commencer par la femme, je n'ose dire quel était son sort : on croirait que je calomnie le genre humain. Et cependant l'histoire est là, écrite avec de la fange, pour attester l'horrible avilissement de la femme païenne. Naissant esclave de son père qui pouvait la tuer ou la vendre, et qui souvent usait de son droit, la fille païenne était enfin vendue à celui qui en offrait le plus haut

[1] Châteaubriand.

prix[1]. Ne croyez pas qu'en devenant l'épouse de l'homme elle devînt sa noble compagne; elle restait son esclave, elle devenait sa propriété, elle perdait jusqu'à son nom[2]. Chaque jour, exposée aux caprices et à la brutalité de son nouveau maître, vendue, flétrie, elle se trouvait trop heureuse si elle n'était pas enfin délaissée, et abandonnée à l'opprobre et à la misère; c'était là son sort ordinaire. La polygamie, source fatale de jalousies cruelles, de haines, de meurtres et d'empoisonnements; le divorce, sacrement de l'adultère et cause d'inexplicables humiliations pour la femme, étaient autorisés par les lois[3]. Esclave dégradée du chef de la famille, quels égards, quels respects pouvait espérer de ses enfants la mère qui, d'un jour

[1] *Histoire des lois sur le mariage et le divorce*, par M. Nougarède, t. 1.

[2] *Idem.*—Cette condition de la fille est restée la même partout où le christianisme n'a pas exercé sa douce influence. Chez les Arabes du Delta, la formule de mariage est ainsi conçue : le père de la fille dit au futur : *Je te donnerai une esclave pour faire ton ménage.* Michaud, *Corresp. d'Orient.*

[3] Le principe du droit arbitraire de répudiation se trouvait placé dans le Code des douze Tables. L'abus de ce droit fut poussé jusqu'à l'extrême : les causes de divorce ne furent bientôt qu'une dérision. La femme de Sempronius était allée aux jeux publics sans sa permission; celle d'Antistius avait parlé tout bas à une affranchie mal famée, et Sulpitius avait trouvé la sienne sans voile dans la rue. Des délits si graves leur suffirent pour répudier leurs épouses. On en vint bientôt à des causes qui n'avaient pas même l'apparence d'un délit. A peine, disait Juvénal, le teint de Bibula commence-t-il à se faner, ses dents à perdre de leur blancheur, et ses yeux de leur éclat; un affranchi se présente : Partez, lui dit-il, vous vous mouchez si souvent! Hâtez-vous, nous attendons un nez moins dégoûtant que le vôtre.

à l'autre, pouvait être ignominieusement chassée du foyer domestique !

Telle était la femme, l'épouse, la mère dans le Paganisme, et telle encore elle est aujourd'hui chez les peuples idolâtres [1]; et pour qu'elle sache bien que c'est au Christianisme seul qu'elle doit les avantages dont elle jouit parmi nous, telle la femme redevient insen-

[1] Il suffit de savoir ce qui se passe en Turquie, en Chine, dans les Indes. Je ne sais combien d'ouvrages nous racontent la servitude et l'abjection de la femme dans ces contrées. Il en est de même chez les Nègres de l'Afrique centrale. (Voy. *Influence des femmes*, par madame de Mongellaz; *Institutions des peuples de l'Inde*, par M. Dubois; *Voyage à Tombouctou*, par Caillé. *Voyez* les lettres des missionnaires et les relations des voyageurs.) A l'heure où nous écrivons ces lignes, le joug de fer pèse encore sur les filles chinoises. Voici ce qu'on lit dans les *Annales de la propagation de la foi*, n. 50, p. 220, an 1837 :

« Les lois chinoises ne permettent pas de doter les filles. Les parents peuvent bien les vendre comme de vils animaux (la législation condamne ces horreurs, mais le gouvernement les tolère); ils peuvent même les faire mourir ; mais ils ne peuvent point les doter. Les garçons seuls héritent. S'il n'y a que des filles, le bien passe de plein droit au plus proche parent en ligne masculine, à moins que le père de famille n'ait adopté un enfant mâle, n'importe à quel degré de parenté il soit. Un préjugé barbare fait considérer le sexe comme une espèce dégénérée, inférieure à l'homme. C'est surtout dans la classe supérieure de la société que l'on aperçoit mieux cet état de servitude et d'humiliation. Il n'y a que la religion chrétienne qui, en Chine comme dans le reste de l'Asie, adoucisse le sort des femmes et leur donne une plus grande liberté. On peut dire que le Christianisme leur a rendu, en quelque sorte, l'état civil. La différence entre les chrétiennes et les païennes est si sensible, que les Chinois appellent la religion chrétienne la religion des femmes. »

Il faudrait citer toute l'histoire des peuples païens anciens et modernes, si l'on voulait raconter toutes les humiliations de la femme que le christianisme n'a pas affranchie. *Voy.* l'ouvrage de M. Nougarède, cité plus haut, t. I.

siblement chez les nations et dans les familles où la religion perd son influence.

Jeunes personnes, épouses, mères chrétiennes, oh ! si vous saviez tout ce que vous devez au Christianisme, non, il n'y aurait pas assez de reconnaissance dans votre cœur pour le Dieu qui a été surtout votre Rédempteur. Pour vous, ne pas aimer le Christianisme, ne pas le pratiquer avec enthousiasme et dévouement, ce n'est pas seulement un crime, une horrible ingratitude, c'est un suicide.

De la femme descendons à l'enfant. L'enfant ! le petit enfant ! à ce nom, tout ce qu'il y a de tendresse dans notre cœur chrétien se réveille, et un respect religieux s'empare de notre âme, et les soins empressés, et les douces caresses sont prodigués à l'être chéri qui porte ce nom. En était-il de même dans Rome païenne ? qu'était l'enfant à ses yeux ? Ses lois jugeaient qu'avant de naître l'enfant n'appartenait point encore à l'espèce humaine, et elles autorisaient l'avortement[1] ; bientôt on autorisa le meurtre de tout enfant qui était venu au jour, mais qui n'avait pas encore touché le sein d'une nourrice. Auguste confirma cette jurisprudence par ses lois et par son exemple[2]. Au meurtre de l'enfant avant ou après la naissance succédait l'exposition[3] : elle n'était

[1] *Voy.* la loi *Falcidia*, Digest., lib. 25, tit. 2.

[2] Suétone, *Vie d'Auguste*. Il ordonna que l'enfant dont sa fille Julie était enceinte serait étouffé aussitôt après l'accouchement de la mère.

[3] La loi permettait d'exposer les enfants sans aucune restriction : cet usage était général sous les empereurs. *Voy.* Suétone, *in Octav.*, c. 65 ; *in Caligul.*, c. 5. — Tacite, lib. 5, *Histor.*, c. 5.

pas seulement permise par les lois ; dans certains cas, elle était même obligatoire. Pauvre enfant ! tu n'es pas au bout de tes peines. Une autre loi permettait au père de tuer ses enfants [1] ; une autre de les vendre, de les racheter et de les revendre jusqu'à trois fois [2]. La religion se réunissait à la loi pour opprimer cet être d'autant plus digne de compassion qu'il est plus faible : l'enfant était une victime choisie qu'on immolait, qu'on égorgeait, qu'on brûlait en dansant et en chantant, à l'honneur de divinités monstrueuses. Cet horrible usage a fait le tour du monde [3].

Encore aujourd'hui, une abominable superstition condamne, dans l'Inde, une multitude d'enfants à une mort cruelle. Dans une province de la présidence de Madras, les fermiers et cultivateurs sont dans l'horrible habitude d'engraisser les enfants et de les tuer ensuite. Quand l'enfant vit encore, ils lui font des incisions dans le corps, en découpent des morceaux de chair qu'ils envoient dans les différentes parties de leurs champs et de leurs plantations, et laissent couler tout le sang du malheureux enfant sur la terre, avant qu'il meure, étant persuadés que la terre arrosée du sang tout chaud d'un enfant devient plus fertile. Des soldats anglais, envoyés dans un seul village, n'y trouvèrent

[1] C'était une loi des douze Tables dont voici le texte : *Endo liberis justis jus vitæ et necis venumdandique potestas esto.*

[2] *Voy.* Goguet, *Origine des lois.*

[3] Il existait chez les Chananéens, chez les Carthaginois, chez les Gaulois, chez les Egyptiens ; on l'a trouvé au Mexique, etc., etc. *Voy.* les histoires de ces différents peuples.

pas moins de vingt-cinq enfants confiés à des prêtres chargés de les engraisser, pour en faire plus tard l'infâme usage que nous venons de dire. Ainsi, le vieux Paganisme faisait de l'enfant une victime, le nouveau en fait un engrais [1] !

Dans le Dar-Four, province d'Afrique voisine de l'Égypte, on immole encore chaque année deux enfants, pour obtenir des jours prospères et de belles moissons.

O enfants ! rendez grâces au Dieu sauveur qui, pour vous arracher à tant de tyrannie, a daigné se faire enfant lui-même ; et nous aussi, hommes de l'âge mûr, rendons-lui grâces, car nous aussi nous fûmes enfants. Peut-être en est-il plusieurs parmi ceux qui liront ces lignes qui ne doivent qu'au Christianisme le bienfait de l'existence et de la conservation. Aimons, pratiquons cette religion bienfaisante : partout où elle perd son influence, l'oppression de l'enfance, l'exposition et l'infanticide reparaissent.

Si les pères traitaient ainsi leurs enfants, quel devait être le sort des esclaves ? Et d'abord, il faut savoir que sur cent vingt millions d'hommes que comptait l'empire romain, il y avait moins de dix millions d'hommes libres. Telle était la liberté dans le monde païen. Qu'était-ce donc que l'esclave ? Le texte des lois va nous l'apprendre.

Suivant l'ignoble expression de la législation d'alors, l'esclave était *une chose*, estimable à prix d'argent, qui

[1] Ce fait est consigné dans les journaux anglais de cette année.

devenait réellement l'objet d'un indigne trafic[1]. Les conditions de la vente de ces créatures humaines étaient réglées comme celles des bestiaux. Ceux qui vendent des esclaves, dit la loi, doivent déclarer aux acheteurs leurs maladies et leurs défauts; s'ils sont sujets à la fuite et au vagabondage; s'ils n'ont point commis quelques délits ou dommages; si, depuis la vente, l'esclave a perdu de sa valeur; si, au contraire, il a acquis quelque chose[2].

Immédiatement après ce titre vient un article sur la vente des chevaux et autre bétail, commençant de la même manière que celui sur la vente des esclaves. Ceux qui vendent des chevaux doivent déclarer leurs défauts, leurs vices et leurs maladies, etc. Or, pour qu'on sache bien que c'est le Christianisme seul qui a aboli cet usage, et qui l'empêche de se rétablir, il ne faut pas oublier qu'à Constantinople, à Tunis, en Amérique, etc., se tiennent encore aujourd'hui ces marchés d'hommes.

Le maître avait droit de vie et de mort sur l'esclave, et il ne se faisait pas faute d'en user. Les cruautés exercées sur les esclaves font frémir : un vase était-il brisé, ordre aussitôt de jeter dans la rivière le serviteur maladroit, dont le corps allait engraisser les murènes favorites ornées d'anneaux et de colliers. Un maître fait tuer un esclave pour avoir percé un sanglier avec

[1] La définition légale de l'esclave va même plus loin : *Non tam vilis quam nullus :* Moins vil que nul.

[2] Edit *Ediles*, lib. 21, tit. 1.

un épieu, sorte d'arme défendue à la servitude [1]. Les esclaves vieux ou malades étaient abandonnés ou assommés; les esclaves laboureurs recevaient sur le front la marque d'un fer rouge, et après avoir été excités au travail durant le jour à grands coups de fouet, ils passaient la nuit enchaînés dans des souterrains [2], où ils ne recevaient l'air que par une étroite lucarne. Pour nourriture on leur distribuait un peu de sel. Le possesseur d'un esclave le pouvait condamner aux bêtes, le vendre aux gladiateurs, le forcer à des actions infâmes. Dignes émules de leurs maris, les Romaines livraient aux traitements les plus cruels, pour la faute la plus légère, les femmes attachées à leur service. Si un esclave tuait son maître, on faisait périr avec le coupable tous ses compagnons innocents.

Toutes ces lois sur l'esclavage furent couronnées par celle qui est connue sous le nom de *sénatus-consulte Sillanien*. Cette loi, qu'aucune expression ne saurait caractériser, qu'il eût fallu tracer en lettres de sang, fut rendue vers la fin du règne d'Auguste. Elle ordonnait que lorsqu'un maître aurait été assassiné, tous ceux qui se trouvaient alors sous le même toit, tous ceux qui n'étaient pas à une distance assez éloignée pour qu'il leur fût impossible d'entendre sa voix ou même d'apercevoir le danger qu'il courait, seraient livrés au dernier supplice. Elle défendait toute distinction en faveur de l'âge ou du sexe, et tout égard pour

[1] Cicer., *in Verr.*, v, c. 3.

[2] Ces souterrains se nommaient *Ergastula*.

les motifs d'excuse dont on pouvait le moins contester l'évidence. Elle rejetait toutes preuves contraires : elle obligeait l'héritier du défunt, sous peine d'amende, à se porter lui-même pour accusateur des esclaves.

En conséquence de cette loi [1], Pédanius Secundus, préfet de Rome, ayant été assassiné dans sa maison, quatre cents esclaves furent impitoyablement conduits au supplice.

L'instinct de la cruauté romaine se retrouve encore à l'égard des prisonniers de guerre qui étaient ou réduits en esclavage, ou condamnés à combattre les uns contre les autres dans l'amphithéâtre ; quelquefois, à être immolés sur la tombe des vainqueurs ou sur l'autel des dieux [2].

La loi de haine et de barbarie qui régissait le monde païen s'appliquait à tout. Le créancier avait le droit de mettre en pièces le corps de son débiteur insolvable [3]. Tout étranger était un ennemi : dans la langue de Rome païenne, étranger et ennemi s'exprimaient par le même mot. Traité en conséquence, l'étranger devenait une victime pour les sacrifices. Qui dira le sort des pauvres? Pour eux, pas un hôpital dans toute l'étendue de l'empire

[1] Tacite, *Annal.*, lib. 14.

[2] Voyez *Mœurs des Romains*, par Nieupoort, lib. 4, p. 21; *Encyclopéd.*, art. *Druides*.

[3] Tertull., *Apol.*, IV. — Encore aujourd'hui, dans l'Inde, le malheureux qui ne peut payer une dette de *trente francs* devient esclave du créancier, qui a le droit de le retenir dans les fers jusqu'à ce qu'il soit libéré. *Annales de la propag. de la foi*, n. 51, p. 409.

romain ; on regardait comme un crime de les soulager[1]. A tant de barbarie on ajoutait la sanglante insulte[2]; et quand leur vue fatiguait le riche voluptueux, on avait un moyen de s'en délivrer : demandez-le à cet empereur qui, en ayant chargé trois vaisseaux, les fit couler en pleine mer[3].

Telle était Rome au jour où le pêcheur galiléen y entra seul, à pied, sans autre appui que son bâton de voyageur et sa croix de missionnaire, pour prêcher dans cette immense Babylone la pauvreté, la pénitence, l'humilité, la charité, la fraternité de tous les hommes et leur égalité devant Dieu.

Il est donc vrai, sous l'enveloppe brillante d'une civilisation matérielle, parvenue à son dernier degré de développement, le monde païen n'était qu'un cadavre pourri dont l'infection montait jusqu'au ciel. Se faut-il étonner qu'il y eût bientôt dans les Catacombes de Rome un autre peuple qui, par des austérités et des larmes, appelât la création d'un autre univers? Dans notre prochaine leçon nous visiterons cette Rome souterraine.

[1] Male meretur qui mendico dat quod edat ;
Nam et illud quod dat perit, et illi producit vitam ad miseriam.
(Plaute, *Trinum*, act. 1, sc. 2.)
Platon veut qu'on chasse impitoyablement de sa république ces *animaux impurs*. De Legib., *Dialog.* 11.

[2] Nil habet infelix paupertas durius in se
Quam quod ridiculos homines facit.
Juv., *Sat.* 3.

[3] Lact., *de Mortib. persecutor.*

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur d'avoir délivré le monde des ténèbres et des crimes de l'idolâtrie : faites-nous la grâce de vivre comme des enfants de lumière et de sainteté.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je dirai chaque jour une prière pour la conversion des infidèles.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Quel était l'état du monde à la mort des Apôtres?

R. Voici quel était l'état du monde à la mort des Apôtres. La société païenne était usée de crimes et de débauches : dans son sein se formait une jeune société brillante de vertus. Rome était alors la capitale du monde, c'est là que le paganisme se montrait dans toute sa laideur.

Q. Dites-nous ce qu'était Rome en elle-même.

R. Rome était une ville immense qui comptait près de quatre millions d'habitants; chaque maison était un magnifique palais bâti en pierre qui résistait au feu.

et environné de portiques, de places publiques et de vastes jardins. On comptait à Rome huit cents établissements de bains et quatre cent vingt temples d'idoles, dans lesquels on adorait trente mille dieux. Un seul de ses amphithéâtres contenait quatre vingt-sept mille spectateurs assis à leur aise ; il était bâti en une espèce de marbre. Vingt-neuf voies pavées de larges dalles, et bordées de tombeaux de marbre revêtus d'or et de bronze, conduisaient de Rome dans les provinces.

Q. Quelles étaient les richesses de ses habitants ?

R. Les richesses de ses habitants passent tout ce qu'on en peut dire ; on en cite qui surpassaient en magnificence les plus grands rois. Les plus modestes avaient des tables dont les unes coûtaient vingt-cinq mille francs, les autres cent vingt mille. On en cite un qui mourut endetté de quatre-vingt-deux millions ; aussi rien n'égale leur luxe et leurs folles profusions.

Q. Quelle était leur religion ?

R. Les Romains avaient adopté les religions de tous les peuples qu'ils avaient vaincus ; on voyait réunis à Rome toutes les superstitions grossières, toutes les hideuses divinités, tous les abominables sacrifices, et tous les mystères infâmes répandus sur toute la terre.

Q. Quelles étaient leurs mœurs ?

R. Leurs mœurs étaient telles, qu'on rougirait de le dire. C'est assez de savoir que tous les crimes les plus révoltants étaient autorisés par la religion, par le silence des lois, par la coutume, et qu'ils se commettaient pu-

bliquement par les enfants et par les vieillards, par les grands et par le peuple.

Q. Quelles étaient leurs lois?

R. Leurs lois étaient des lois de haine et de cruauté. L'oppression la plus dure pesait sur tout ce qui pouvait être opprimé : 1° sur la femme : elle était d'abord esclave de son père qui pouvait la tuer ou la vendre; en se mariant, elle devenait l'esclave de son mari qui pouvait la vendre ou la renvoyer suivant ses caprices; 2° sur l'enfant : les lois permettaient de le faire périr avant sa naissance; elles l'ordonnaient même en certains cas; elles permettaient de le tuer, de l'exposer, de le vendre quand il était né; la religion le choisissait de préférence pour l'égorger ou le brûler en l'honneur des dieux; 3° sur l'esclave : on vendait les esclaves comme des bêtes, on les marquait sur le front d'un fer rouge; pendant le jour, on les excitait au travail à grands coups de fouet; pendant la nuit, on les enfermait enchaînés dans des souterrains; on les faisait mourir pour la moindre maladresse; 4° sur les prisonniers de guerre : tantôt on les égorgeait sur la tombe des vainqueurs, tantôt on les forçait de s'égorger entre eux dans l'amphithéâtre pour amuser le peuple; toujours on les réduisait en esclavage; 5° sur les débiteurs : la loi permettait au créancier de mettre en pièces le corps de son débiteur insolvable; 6° sur les étrangers : on les regardait comme des ennemis qu'on immolait aux dieux dans certains endroits; 7° sur les pauvres : on les appelait des animaux impurs; on in-

sultait à leur pauvreté, et pour s'en débarrasser un empereur en fit charger trois vaisseaux qu'il fit couler à fond en pleine mer. Telle était Rome païenne quand saint Pierre y arriva.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur d'avoir délivré le monde des ténèbres et des crimes de l'idolâtrie : faites-nous la grâce de vivre comme des enfants de lumière et de sainteté.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je dirai chaque jour une prière pour la conversion des infidèles.*

VI^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1^er siècle, suite.)

Rome chrétienne. — Les Catacombes.

Au-dessous de cette Rome qui se montrait à la face du soleil comme une grande prostituée, éclatante d'or et de pourpre, mais ivre de sang et hideuse de crimes et de débauches, il existait, depuis la venue du pêcheur galiléen, une Rome souterraine habitée par quelques hommes du peuple. Il est temps d'y descendre et d'étudier ses habitants. Entrons sans crainte dans ses noires profondeurs; nous y serons en famille. Voici nos pères dans la foi, voici des Chrétiens. Ce peuple nouveau, destiné à renouveler un jour la face de la terre, est chargé maintenant de mettre dans la balance de la justice divine le contre-poids à cette masse d'iniquités dont nous venons de tracer la fatigante histoire.

Aussi à l'infâme religion de la vieille société, cette jeune société oppose une religion de sainteté ; à son orgueil infernal, l'humanité ; à son luxe, la modestie; à ses débauches, la tempérance et le jeûne ; à ses turpitudes, la pureté des anges ; à sa soif de l'or, la pauvreté volontaire ; à tous ses crimes, des prières et des larmes ; à ses lois de haine, d'esclavage et de cruauté, la loi de

charité universelle. Avant de développer cette comparaison, étudions cette Rome nouvelle. Chose étonnante! à Jérusalem comme à Rome, le berceau du Christianisme fut un tombeau; c'est du sein de la mort qu'est née la vie : belle image de la résurrection morale de l'univers par l'Evangile.

Donc cette Rome nouvelle, berceau du Christianisme en Occident, ce sont les *Catacombes*.

Représentez-vous une ville souterraine de plusieurs lieues d'étendue; percée de rues nombreuses, larges, étroites, hautes, basses, qui se croisent en tous sens, comme un écheveau de fil emmêlé, avec des carrefours et des places de distance en distance, des chambres plus ou moins spacieuses, des puits et des citernes, des niches sans nombre taillées dans le tuf; représentez-vous cette ville immense illuminée par des milliers de lampes, et là des Chrétiens, nos modèles et nos pères, purs comme des Anges, obligés de se cacher pour se soustraire à la contagion et à la fureur de la vieille société; offrant avec les mystères saints, leurs prières et leurs larmes, soit pour se préparer au martyre, soit pour obtenir le salut des persécuteurs superbes dont les chars dorés roulaient avec fracas au-dessus de leurs têtes; représentez-vous tout cela, laissez-vous aller aux émotions de la foi, et vous aurez une idée des Catacombes aux jours de l'Eglise naissante.

Le mot *catacombe* veut dire en général souterrain, cimetière, et il s'applique dans la langue religieuse à ces vastes excavations où les premiers Chrétiens cher-

chaient un asile contre les persécutions, et où ils enterraient les corps de leurs frères et des martyrs. Il y avait des Catacombes dans un grand nombre de villes, telles que Naples, Syracuse, Carthage, Alexandrie, etc.[1]; celles de Rome sont les plus fameuses.

Ces souterrains furent primitivement creusés pour l'extraction d'un sable volcanique nommé *puzzolane*, qui forme en grande partie le sol sur lequel Rome est bâtie, et qui fut de tout temps un des principaux éléments de ses constructions. A mesure que Rome prenait de l'extension et de l'éclat, l'extraction de la puzzolane donna lieu à des excavations de plus en plus considérables. Il en résulta d'amples souterrains, dans la direction desquels il fut nécessaire d'introduire une certaine régularité, un certain alignement, de laisser des piliers et des massifs pour soutenir les terres, de pratiquer des espèces d'aires ou des carrefours pour faciliter la circulation et le travail.

Dans le principe, ces souterrains ne formaient qu'une seule galerie haute et spacieuse. Nos pères durent en pratiquer de nouvelles, soit pour se soustraire plus sûrement aux recherches des persécuteurs, soit pour loger la multitude croissante des néophytes, soit enfin pour déposer les corps plus nombreux des martyrs; mais comme ils ne disposaient ni du temps, ni de la liberté, ni des richesses des Païens, ces galeries sont plus petites et moins belles que les premières. Dans certains endroits

[1] M. Raoul Rochette, *Tableau des Catacombes*, p. 22. Mamachi, *de' Costumi de' primitivi cristiani*, t. 2, 221.

on en trouve jusqu'à douze étayées les unes au-dessus des autres ; toutes avaient des issues par où les Chrétiens pouvaient entrer et sortir [1].

Néanmoins, comme il eût été très-dangereux et très-facile de se perdre dans ces ténébreux labyrinthes, la Providence, qui veillait sur l'Eglise naissante comme la mère veille sur son enfant au berceau, avait donné à nos pères des guides aussi sûrs que fidèles ; ces guides étaient nos pères eux-mêmes. Voici l'explication de ce fait intéressant.

On sait que les premiers fidèles étaient généralement des hommes du peuple. Or, c'était dans cette classe que se trouvaient à Rome, et ailleurs, les ouvriers employés à l'extraction de la puzzolane. Mieux que personne, ils connaissaient la direction, les entrées et les issues des nombreux souterrains creusés aux portes et aux environs de Rome. Ils pouvaient en rendre tout à la fois l'accès facile à leurs frères, et les retraites impénétrables à leurs persécuteurs. C'est d'ailleurs un fait attesté par de nombreux actes de martyrs, qu'en divers temps de persécution, et particulièrement sous celle de Maximien, les Chrétiens furent condamnés en masse au travail des carrières, et c'est une opinion assez générale à Rome, que la construction des *Thermes* de Dioclétien fut le résultat de ce travail, dû en grande partie à des mains chrétiennes.

Ces fossoyeurs, occupés dans les Catacombes, rendirent d'immenses services à leurs frères. Aussi l'ordre

[1] Mamachi, *ib.*

des fossoyeurs [1] formait dans la primitive Église une espèce d'ordre ecclésiastique [2]. Il était juste, en effet, que, dans les circonstances critiques où se trouvait l'Église naissante, sans cesse livrée aux persécutions et menacée de périls de toute espèce, une profession pénible, plus nécessaire et accompagnée de plus de dangers qu'aucune autre, constituât, en faveur de ceux qui ne craignaient pas d'en remplir les devoirs en tout temps et à tout risque, un titre honorable et sacré.

De la description des Catacombes, passons à leurs usages. D'abord elles servaient, comme nous l'avons dit, de retraite à nos pères. Aussitôt que l'édit de proscription était lancé, on les voyait, suivant le conseil du divin Maître, quitter leurs demeures et s'ensevelir tout vivants dans ces vastes cimetières. Là, prosternés autour du tombeau des martyrs, ils demandaient les uns pour les autres la grâce de les imiter ; là ils recevaient avec une ferveur que Dieu seul connaît le pain des forts et le vin qui fait germer les vierges ; là, ceux qui n'étaient pas encore baptisés recevaient le premier de tous les sacrements ; tous ensemble écoutaient avec respect les instructions de l'évêque, dont le corps brillait quelquefois des stigmates du martyre. C'est ainsi que les enfants des Patriarches, assis sous le palmier du désert, écoutaient la voix du vieillard blanchi par les ans.

Il se rencontre effectivement dans presque toutes les

[1] Fossor.

[2] *De Septem gradibus Ecclesiæ*, ouvrage attribué à saint Jérôme.

Catacombes des salles [1], quelquefois assez spacieuses, d'une forme plus ou moins régulière, qui n'ont pu servir que pour les réunions nommées *Synaxes*, ou pour la célébration des mystères sacrés.

Ces salles, habituellement privées de jour extérieur, étaient éclairées par des *lampes* suspendues à la voûte, dont quelques-unes y ont été trouvées en place dans ces derniers temps. D'autres fois ces lampes étaient insérées dans de petites niches qui s'y rencontrent aussi par centaines. Quelques-unes des salles en question recevaient le jour par une ouverture de la voûte donnant sur la campagne [2]. On a des exemples de Chrétiens précipités vivants dans les souterrains de Rome par cette voie, et qui trouvaient ainsi la mort dans ces mêmes Catacombes où les attendait la sépulture.

Toutefois ces salles creusées dans les Catacombes, avec ou sans soupirail extérieur, avaient besoin d'être illuminées par la clarté des lampes, pour qu'on y pût accomplir en tout temps les devoirs de la piété et les mystères de la Religion. De là l'immense quantité de lampes trouvées dans les Catacombes ; de là aussi, sans nul doute [3], l'usage qui s'est maintenu dans l'Eglise des *cierges allumés* pour la célébration des saints Offices ; usage vénérable qui rappelle encore aujourd'hui, à une époque où depuis tant de siècles le Christianisme pro-

[1] Cubicula.

[2] Cubicula clara.

[3] M. Raoul Rochette, *Tableau*, p. 50 ; Prudence Peristeph., *Hymn* II ; saint Paulin de Nole, *Poëm.* XVIII, v. 96-98.

fesse son culte à la clarté du soleil, ces temps d'épreuves et de misères où il se cachait dans les obscurités de la terre.

Indépendamment de ces salles plus ou moins spacieuses, taillées dans le tuf, quelquefois avec des *gradins* tout alentour pour la foule des fidèles, et des siéges adossés à la paroi principale et destinés sans doute au pontife qui présidait la réunion, avec des colonnes du même tuf qui soutiennent la voûte, il se rencontre dans les Catacombes de petits édifices en partie creusés, en partie construits, lesquels nous offrent indubitablement les premiers modèles d'Eglises chrétiennes qui se soient conservés sur la terre.

Il existe encore dans les Catacombes, aux endroits où l'on a trouvé des fontaines et des citernes, plus d'une disposition qui prouve que ces lieux avaient servi pour l'administration du baptême [1]. Ce seraient donc là les baptistères primitifs, de même que les temples souterrains dont nous venons de parler nous offriraient les premiers modèles de basiliques chrétiennes.

Enfin on trouve dans les Catacombes des salles qui paraissent évidemment, d'après leur disposition et d'après la nature même des peintures qui les décorent, avoir servi à la célébration des innocents festins nommés *Agapes*.

Ainsi le premier usage des Catacombes fut de donner asile aux premiers Chrétiens durant les persécutions. On peut juger quelle vie de privations et de misères ils

[1] Arringhi, *Roma subterr.*, t. 1, p. 348.

menaient dans ces retraites ténébreuses remplies de l'odeur des cadavres ; néanmoins nos pères aimaient mieux souffrir tout cela que de s'exposer au danger de perdre leur âme en perdant leur foi. Grande leçon pour leurs enfants!

Afin de s'encourager dans leurs épreuves, ils avaient peint sur les parois, gravé sur les tombeaux, sur les vases, sur les verres, sur les lampes, en un mot, sur tout ce qui servait à leur usage, les sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, analogues à leur position. Ceux qu'on rencontre le plus souvent sont les *trois enfants dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions, Isaac sur le bûcher,* où nos pères, soumis aux mêmes épreuves, voyaient tout à la fois une image de la réalité, un modèle à imiter, un motif de consolation et d'espérance; *Noé, l'Arche, et la colombe* portant à son bec le rameau d'olivier, touchante image de l'Eglise qui, quoique agitée par les persécutions, arrivera néanmoins au céleste port; dans le Nouveau Testament, c'est le Sauveur dans les situations les plus propres à fournir des modèles de vertus chrétiennes, des images de gloire, des motifs de consolation et d'espérance. C'est le *Christ multipliant les pains; guérissant le paralytique ; rendant la vue à l'aveugle ; ressuscitant Lazare,* toujours et partout le *Christ* en *bon Pasteur.*

Dans ce qui constitue la partie purement décorative de ces peintures, rien que des sujets aimables et gracieux, des représentations de *scènes pastorales,* des *agapes,* des symboles, de *fruits,* de *fleurs,* de *palmes* et

de *couronnes*. Occupés seulement, au milieu des épreuves d'une vie si agitée et souvent d'une mort si terrible, de la récompense céleste qui les attendait, nos pères ne voyaient dans la mort et même dans le supplice qu'une voie prompte et sûre pour arriver au bonheur éternel. Loin d'associer à cette image celle des tortures et des privations qui leur ouvraient le ciel, ils se plaisaient à l'égayer de riantes couleurs, à la présenter sous des symboles aimables, à l'orner de pampres et de fleurs ; car c'est ainsi que nous apparaît l'asile de la mort dans les catacombes chrétiennes.

Admirable puissance du Christianisme ! pendant une si longue période de persécutions, sous l'influence habituelle d'impressions si douloureuses, nos pères, réfugiés dans les Catacombes, réduits à prier sur des tombeaux, et sans cesse occupés de devoirs tristes et sévères, n'ont cependant laissé dans ces cimetières, parmi tant d'objets sinistres, aucune image de deuil, aucun signe de ressentiment, aucune expression de vengeance ; tout, au contraire, y respire des sentiments de douceur, de bienveillance et de charité. « Je me trompe fort[1], ou cette observation, qui résulte si positivement de l'examen des peintures chrétiennes, présente le Christianisme primitif sous un aspect aussi propre à lui concilier le respect et l'amour, qu'aucun des traits de son histoire ou des monuments de son génie. »

Outre ces peintures, qu'on rencontre à chaque pas dans les rues de la Rome souterraine, comme on ren-

[1] Paroles de M. Raoul Rochette. *Voyez* aussi Mamachi, t. I, 156-164.

contrait à chaque pas dans les rues de la Rome païenne les statues et les tableaux des divinités infâmes, on en trouve une infinité d'autres. A cette première époque, l'enseignement de la religion était entièrement vocal ; or, comme les Patriarches élevaient des monuments qui étaient des témoins toujours subsistants des miracles et des bienfaits dont le Seigneur les avait favorisés ; ainsi nos pères gravaient, peignaient, sculptaient toutes les vérités de la religion. Dans l'occasion, les Patriarches expliquaient à leurs enfants l'origine, le sens de ces monuments du désert ; de même nos pères expliquaient à leurs enfants et se rappelaient à eux-mêmes la signification des peintures et des sculptures dont ils étaient environnés.

Les principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament s'y trouvent représentés ; le nom et la qualité essentielle de Notre-Seigneur se rencontrent partout. Il est figuré par un poisson, parce que les lettres qui composent le mot poisson, en grec, sont les initiales du nom de Notre-Seigneur : *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*[1]. Sous divers symboles, ils représentaient encore toutes les vertus chrétiennes, toutes les

[1] Ιχθυς. Sur leurs bagues, leurs médailles, et sur une foule d'autres objets à leur usage, on trouve ce signe $\frac{P}{X}$, qui se compose des deux lettres grecques P X, initiales du mot Christ. Ce signe sacré commence à reparaître sur plusieurs objets d'art modernes. Il a été conservé en Allemagne et en Suisse, où vous le voyez sur les gravures de piété, sur les autels, etc. Il est la traduction figurée de cette parole du Roi prophète : *Dico ego opera mea Regi :* Je dédie mes ouvrages à mon Roi.

saintes affections de l'âme qui aime son Dieu : le cerf, le cheval, le lion, le lièvre, la colombe, la vigne, leur rappelaient tour à tour le désir du ciel, l'ardeur dans la carrière de la vertu, la force contre le démon et le monde, la prudente timidité, l'innocence, la douceur et la tendre charité [1].

Nos pères avaient un grand besoin que tout ce qui les environnait soutînt leur courage et animât leur vertu. Car, le croirait-on ? ils n'étaient pas toujours en sûreté dans leurs tristes demeures. La persécution à peine allumée, les Païens s'empressaient de leur interdire l'entrée des Catacombes. Si, malgré la défense, ils allaient y chercher un asile, les persécuteurs venaient les y assiéger ; ils les forçaient d'en sortir, des satellites placés à toutes les issues s'emparaient de ces innocentes victimes, et les traînaient brutalement devant les tribunaux. D'autres fois ils fermaient toutes les ouvertures, et les Chrétiens, ne pouvant être secourus par leurs frères, mouraient de faim et de soif [2]. Ces lieux souterrains, qui avaient servi à cacher leur vie, cachaient aussi leur mort. Tel est le second usage des Catacombes.

En effet, on y trouve une multitude de tombeaux. Dans presque toutes les galeries, on voit cinq et jusqu'à six rangs de niches pratiquées dans le tuf et destinées à recevoir des corps. Il en est qui ne peuvent en contenir qu'un ; d'autres, plus grandes, en contiennent deux,

[1] Tertull., *Scorpiac.*, c. 1, p. 488. Mamachi, I, 169-174.
[2] Mamachi, t. 2, p. 221.]

trois et quatre [1]. C'est là que reposent en paix les restes sacrés des premiers héros du Christianisme; leur foi vive, leur tendre charité, respirent dans les ornements et les inscriptions de leurs tombeaux [2].

Telle était la vie de nos pères dans les Catacombes ; tels sont les monuments qu'ils y ont laissés de leur séjour. Les jours d'épreuves qui affligèrent l'Église à sa naissance se succédèrent si rapidement, que la Rome souterraine fut la demeure habituelle des Chrétiens pendant trois siècles. Dans l'intervalle des persécutions, ils habitaient au milieu des Païens, dans les villes et dans les campagnes. Là, comme dans les Catacombes, ils répandaient la bonne odeur de Jésus-Christ, et retardaient de toute la puissance de leurs vertus la chute de l'Empire romain [3]. Venez à nous, lui disaient-ils, ou vous périrez; nous sommes les héritiers de l'avenir, nous avons les paroles de vie. L'Empire romain resta sourd à leur voix, et quand sonna l'heure de la vengeance divine, il ne fut plus qu'un vaste cadavre dont les peuples barbares vinrent se disputer les lambeaux [4].

En attendant, nos pères faisaient, par la sainteté de leur vie, le contre-poids de l'iniquité païenne : aux erreurs grossières, infâmes, cruelles, avilissantes de l'idolâtrie, ils opposaient la religion de sainteté, de vérité et

[1] Bisomum, trisomum, quadrisomum.

[2] Muratori, *Thesaur. Inscript.*, t. 4, p. 915.

[3] Tertull., *Apol.*

[4] Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram. *Ps.* 2.

de charité dont ils furent les martyrs, et dont nous sommes les enfants.

A l'orgueil infernal de la vieille Rome, la Rome souterraine opposait l'humilité. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[1]. Cette leçon du Dieu de Bethléem et du Calvaire, toujours présente à nos pères dans la foi, était la règle de leurs sentiments et de leur conduite. Nous ne désirons, disaient-ils, ni d'être rois, ni d'être riches, ni d'être préfets de l'Empire ; loin de nous la pensée de courir les mers pour contenter une insatiable avarice ; nous sommes exempts de tout désir de vaine gloire [2]. Et leur conduite n'était que l'application littérale de cette noble profession d'humilité. Imitateurs du divin Maître qui se déclara le serviteur de ses propres disciples, et qui s'abaissa jusqu'à leur laver les pieds, les riches parmi les Chrétiens, loin de s'enorgueillir de leur fortune, s'empressaient de s'humilier devant les pauvres ; ils leur lavaient les pieds, allaient les visiter, leur donnaient toutes sortes de témoignages d'estime et de respect, pour marquer l'humble opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes [3].

Cette humilité, aussi sincère que profonde, régnait parmi tous les membres de la jeune société. Tertullien engage son épouse à ne pas se remarier avec un Païen, si lui-même venait à mourir. Parmi les raisons qu'il lui donne, il place la coutume générale des hommes et des

[1] Matth., VII.

[2] Tatian., *Orat. contr. gent.*, n. 11, p. 264.

[3] Epist. I *ad* Timoth., c. 5, v. 10.

femmes chrétiennes de s'humilier devant les pauvres : Quel mari païen, lui dit-il, voudra permettre à son épouse chrétienne de descendre aux carrefours, d'entrer dans les cabanes des pauvres, afin de visiter les frères et de leur laver les pieds [1] ?

A Dieu seul nos pères rapportaient tout le bien qui était en eux ; les louanges les faisaient rougir [2]. Pendant la cruelle persécution qui ensanglanta les Gaules, les glorieux martyrs de Lyon furent enfermés dans une obscure prison. Quelques-uns des frères étant venus les visiter, leur donnèrent le nom de martyrs, parce qu'ils étaient à la veille de verser leur sang pour Jésus-Christ ; on expliquerait difficilement la peine qu'ils en ressentirent. Ah ! donnez, leur dirent-ils, ce nom glorieux à Notre-Seigneur, le premier des martyrs ; donnez-le à ceux qui ont souffert la mort pour la défense de la foi, et qui sont maintenant dans la bienheureuse patrie ; pour nous, vils et méprisables, nous ne le méritons pas ; obtenez-nous plutôt par vos prières la grâce d'arriver heureusement au terme qui est l'objet de tous nos vœux [3].

Au luxe effréné des Païens, nos pères opposaient une modeste simplicité ; vivant au milieu du monde, ils se conformaient aux usages qui n'étaient contraires ni à la piété ni à la religion. Ainsi chacun d'eux portait les vêtements convenables à son état et à son rang : les

[1] Lib. 2, *ad Uxor.*, c. 4.
[2] Saint Just., *Dialog. cum Tryph.*, p. 245.
[3] Eusèbe, l. 1, c. 11.

hommes qui faisaient profession d'un genre de vie plus austère quittaient la toge et prenaient le manteau : c'était l'habit distinctif des Philosophes et des Ascètes[1]. Ceux qui conservaient la toge avaient soin, par leur gravité et leur modestie, de donner le bon exemple aux frères[2].

Les personnes d'une classe inférieure, contentes de leur condition, n'affectaient aucun désir de paraître; simple et modeste, leur vêtement témoignait de la pudeur de leur âme et de la chasteté de leurs pensées : pour rien au monde elles n'auraient accepté des habillements offerts par les Païens, lorsqu'elles pouvaient y remarquer le moindre signe de superstition[3].

Si des habits nous passons aux meubles, nous ne serons pas étonnés de ne trouver dans les maisons de nos pères ni luxe, ni vanité, ni ornements indignes de la modestie et de la simplicité dont ils faisaient profession. Les miroirs, les tableaux, les chaises, les tables, les lits, les vases qui servaient à l'ornement de l'habitation et à l'usage de la famille, témoignaient de l'humilité des maîtres et de leur éloignement pour toute espèce de faste. Au reste, voici, sur l'ameublement, quels étaient leurs principes :

Les vases d'or et d'argent, ainsi que les pierres précieuses, sont inutiles; ces choses ne servent qu'à éblouir

[1] On appelait ainsi ceux qui, vivant plus retirés du monde, *s'exerçaient* à une vie plus parfaite.

[2] Mamachi, *Antiq. Christ.*, t. 3, p. 389.

[3] Act. S. S. Perpet. et Felic. S. Cyp., *de Lapsis*, p. 122.

la vue. C'est aussi une vanité d'avoir des vases de cristal et de verre délicatement travaillés. Les chaises, les aiguières, les plats d'argent pour l'usage de la table, les tables de cèdre, d'ébène, d'ivoire, les lits dont les pieds sont d'argent ou d'ivoire, et les couvertures de pourpre ou d'autres couleurs, sont la marque d'une âme molle et d'un cœur efféminé; aussi nous devons les retrancher absolument. Comment pourrions-nous croire que le luxe et l'orgueil nous sont permis, à nous qui suivons les enseignements de notre divin Rédempteur? N'a-t-il pas dit: Vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi? Imitons donc le Seigneur, et rejetons bien loin de nous cette pompe qui passe comme l'ombre; possédons ce qui est juste et tout ce qui ne peut nous être ôté : la foi en Dieu, la confession du nom du Seigneur qui a souffert pour nous, et la charité envers nos frères.

« Eh quoi! si la cuvette est de terre, ne pourrons-nous donc y laver nos mains? Ne pourrons-nous manger si la table qui porte notre pain n'a pas coûté son pesant d'or? La lampe n'éclairera-t-elle pas si elle est l'ouvrage du potier, et non de l'orfèvre? Pour nous, nous croyons qu'on dort aussi bien dans un lit modeste que dans un lit d'ivoire. Souvenons-nous que le Seigneur se servit pour manger d'un plat de nulle valeur; qu'il fit asseoir ses Disciples sur l'herbe et leur lava les pieds, tant il était éloigné du faste, quoiqu'il fût le maître de toutes choses [1]. »

[1] Clem. Alexand., *Pædag.*, c. 3, p. 156.

Comme on le voit, c'était toujours à l'exemple et aux leçons du divin Modèle que nos pères en appelaient des usages du monde et des désirs déréglés de la nature. Profonde philosophie du Christianisme, qui fait de la perfection d'un homme-Dieu la pierre de touche et la règle des pensées, des désirs et des actions de tous les autres hommes. Est-il étonnant que cette philosophie ait renouvelé la face de la terre?

Aux débauches des Païens nos pères opposaient la tempérance et le jeûne. Vivre pour manger était la maxime de la vieille société, manger pour vivre était le principe de la jeune. Suivant ce principe, nos pères étaient sobres dans le boire et le manger. Non-seulement ils ne connaissaient point ces excès de table qui déshonoraient les Païens, les moindres recherches de la sensualité leur étaient étrangères. Soutenir leur vie et acquérir les forces dont ils avaient besoin pour servir Dieu et le prochain, telles étaient les règles qui présidaient à leurs repas. Ainsi, ils faisaient choix des viandes les plus simples, plus propres à fortifier l'estomac qu'à flatter le palais. Ils étaient persuadés que les mets délicats, au lieu de nourrir l'homme, sont également nuisibles au corps et à l'âme [1].

Cette sage sobriété qu'ils observaient dans leurs maisons, présidait également à leurs innocents festins nommés *Agapes*. Manger ensemble a été de tout temps et chez tous les peuples une marque d'amitié. Pour donner un témoignage sensible de cette tendre charité qui les

[1] Clem. Alexand., *Pœdag.*, c. 1, 139.

unissait, nos pères s'asseyaient souvent à la même table. Un repas honnête et frugal était préparé; les riches en faisaient tous les frais. Tous les frères, c'est-à-dire tous les fidèles de la même Eglise, y étaient invités; tous mangeaient ensemble : entre eux, nulle distinction. C'est ainsi que, même dans ces fraternels usages, le Christianisme apprenait des fois les lampes nité, leur égalité devant éclairèrent ces innocentes réunions. des Catacombes. Dans la primitive Eglise elles avaient lieu plusieurs fois la semaine ; plus tard, elles furent réduites aux trois époques mémorables de la vie de l'homme : le baptême, les noces et les funérailles [1].

Rien n'est plus intéressant que la description, donnée par les Pères, de ces repas à jamais célèbres, et dont le nom seul rappelle de si touchants souvenirs.

Tertullien, plaidant la cause des Chrétiens au tribunal de cette vieille société païenne qui ne voyait partout que des excès et des débauches, parce que elle-même ne pouvait vivre sans cela, disait : « Le seul nom de nos repas montre ce qu'ils sont. On les appelle agapes, ce qui en grec veut dire *charité*. Quoi qu'ils puissent coûter, nous y gagnons toujours par le bien qu'ils procurent. Par là, nous soulageons tous les pauvres. Loin de nous conduire à leur égard comme vous à l'égard de vos parasites, qui font gloire de vendre leur liberté pour s'engraisser à vos tables au prix de mille avanies, nous traitons les pauvres comme des hommes sur qui la Di-

[1] Mamachi, t. 3, p. 150.

vinité attache ses regards avec le plus de complaisance.

» Si le motif de nos repas n'a rien que d'honnête, jugez ce qui s'y passe par l'esprit de religion qui l'anime. On n'y souffre rien de bas, rien d'immodeste; on ne se met à table qu'après avoir adressé une prière à Dieu; on mange qu'autant qu'on a faim; on boit comme il convient à une personne sage, comme devancière quand on est chaste; on se rassasie qu'on s'est lavé les mains avant pour prier Dieu. Après [illegible] sont allumés, chacun est invité à chanter les louanges de Dieu, qu'il tire des Ecritures ou qu'il compose de lui-même : on voit par là combien il a bu. Le repas finit de même par la prière. On sort de là, non en troupes de gladiateurs, de bacchantes ou de débauchés audacieux, mais comme on y était entré, avec pudeur et modestie; on sort d'une école de vertu plutôt que d'un souper. Nous sommes dans nos réunions les mêmes que dans nos maisons, tous ensemble les mêmes que chacun en particulier, ne faisant ni tort ni peine à personne[1].»

N'est-ce pas une chose bien remarquable que ces repas de charité se soient spontanément établis parmi les sauvages des îles Gambier, tout nouvellement convertis à la foi? Ecoutons un de leurs missionnaires : « Dans cette même île de Taravaï, un jour de dimanche, nous vîmes nos sauvages arriver dès le matin, portant avec eux des vivres pour la journée : ils voulaient la passer tout entière avec nous. Au moment du repas, ils par-

[1] *Apolog.*, c. 38. Minut. Felix, p. 308. *Lettre de Pline le Jeune à Trajan*, lib. 10, Epist. 98. Mamachi, t. 2, p. 94 et suiv.

tagèrent entre eux leurs petites provisions avec la plus grande cordialité. Nous fûmes témoins de ces nouvelles agapes avec un sensible plaisir ; et, ce qui vous surprendra, c'est que nous n'avions jamais songé à leur recommander rien de pareil : cela est venu d'eux-mêmes ; ils en ont pris l'idée dans une instruction sur la communion des Saints. Ces sortes de repas sont maintenant parmi eux une coutume ; ils les appellent communion. N'y a-t-il pas là de quoi réjouir le cœur du pauvre missionnaire, sous les yeux duquel ces fêtes se passent avec toute la simplicité de la primitive Eglise ?[1] »

S'abstenir de tout excès dans la nourriture n'était pas assez pour nos pères dans la foi ; leur divin Modèle jeûnant quarante jours au désert, les Apôtres jeûnant eux-mêmes, malgré leurs immenses travaux, la chair toujours prête à se révolter contre l'esprit, l'obligation d'affaiblir la vie des sens pour être membre d'une religion toute spirituelle, mais surtout la vieille société se plongeant chaque jour dans de nouvelles débauches qui demandaient une expiation nouvelle, toutes ces pensées étaient pour eux autant de motifs de se priver, même des choses permises. Outre le jeûne du Carême, ils jeûnaient plusieurs fois chaque semaine ; ces jours-là, ils ne prenaient leur repas qu'après le coucher du soleil. « Le mercredi et le vendredi, disent Tertullien et Ori-

[1] Lettre de M. Honoré Laval, *Annales de la Prop. de la foi*, n. 56, p. 176.

gène, sont pour nous des jours de jeûne solennel [1]. » Pour l'Eglise de Rome, le samedi était encore un jour de jeûne. Quoi de plus touchant que son origine ! « Plusieurs anciens de Rome, écrit saint Augustin, croyaient que la coutume de jeûner le samedi à Rome venait de ce que saint Pierre, ayant à combattre Simon le Magicien le dimanche, avait jeûné le jour précédent avec toute l'Eglise de Rome ; et que ce combat ayant eu un succès si glorieux, on avait depuis retenu la même pratique [1]. »

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir sanctifié le monde en établissant l'Evangile ; faites-nous la grâce d'imiter l'humilité, la modestie et la tempérance de nos pères dans la foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux éviter toute recherche dans mes habits et dans mes repas.*

[1] Epist. 86, p. 146. *Voyez* aussi Mamachi, t. 2, p. 119.
[2] Tertull., *lib. de Jejun.*, c. 14. Orig., *Homil.* x *in Levitic.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Au-dessous de Rome païenne n'y avait-il pas une autre Rome ?

R. Au-dessous de Rome païenne il y avait une autre Rome, une Rome souterraine habitée par les premiers Chrétiens. Cette Rome souterraine ce sont les Catacombes ; elles forment une ville de plusieurs lieues d'étendue. On y trouve des rues en grand nombre, des places, des carrefours et une multitude de tombeaux.

Q. Quelle est l'origine des Catacombes ?

R. Voici quelle est l'origine des Catacombes. Le mot Catacombes veut dire souterrain, cimetière. On appelle ainsi ces vastes excavations où les premiers Chrétiens cherchaient asile durant les persécutions. Afin de ne pas endommager leur territoire, les Romains avaient creusé, pour bâtir leur ville, des carrières profondes, d'où ils tiraient une espèce de sable employé dans leurs constructions. Ce sont les Catacombes.

Q. A quoi servirent les Catacombes ?

R. Les Catacombes servirent de retraite à nos pères. Aussitôt que l'édit de persécution était lancé, ils suivaient le conseil du Sauveur et se cachaient ; ils se réfugiaient dans ces vastes souterrains. C'est là qu'ils priaient, qu'ils offraient les saints mystères, soit pour se

préparer au martyre, soit pour obtenir le salut de leurs persécuteurs. Pour s'encourager à souffrir, ils avaient peint et gravé les principaux traits de l'Ancien Testament analogues à leur position : tels que *Daniel dans la fosse aux lions; les trois enfants dans la fournaise; Isaac sur le bûcher.* Pour s'exciter à l'amour et à la confiance, ils avaient rempli leurs sombres demeures de peintures représentant Notre-Seigneur *ressuscitant le Lazare, rapportant au bercail la brebis égarée, multipliant les pains.* Afin d'avoir toujours devant les yeux les vérités et les vertus de la religion, ils avaient gravé une foule de symboles qui les leur rappelaient : le cerf, la colombe, la vigne, leur prêchaient le désir d'aller à Dieu, l'innocence et la charité.

Q. Les Chrétiens restèrent-ils longtemps dans les Catacombes?

R. Les Chrétiens restèrent longtemps dans les Catacombes, car pendant trois cents ans les persécutions se succédèrent rapidement; et pendant les persécutions nos pères n'avaient d'autre asile que ces souterrains. La persécution passée, ils revenaient sur la terre et habitaient parmi les Païens.

Q. Quelle était leur vie ?

R. La vie de nos pères, sur la terre comme dans les Catacombes, était une vie admirable de sainteté et d'innocence. A l'orgueil des Païens ils opposaient l'humilité; ils ne désiraient ni d'être riches, ni de sortir de leur condition; ils rapportaient à Dieu seul tout le bien qui était en eux. Au luxe des Païens ils opposaient une modeste simpli-

cité ; cette simplicité se faisait remarquer surtout dans leur habillement et dans leur ameublement.

Q. Continuez la même réponse.

R. Aux débauches des Païens ils opposaient la tempérance et le jeûne. La plus grande sobriété présidait à leurs repas particuliers, et même à leurs innocents festins, qu'on appelait *agapes*. Les agapes étaient des repas de charité que les premiers Chrétiens se donnaient entre eux : c'étaient les riches qui en faisaient tous les frais ; les pauvres y étaient toujours invités ; tous mangeaient ensemble, sans distinction, comme étant les enfants de la même famille. Le repas commençait et finissait par la prière. Nos Pères jeûnaient aussi, non-seulement le Carême, mais encore le mercredi et le vendredi de chaque semaine. L'Eglise de Rome jeûnait aussi le samedi, en mémoire du triomphe que saint Pierre avait remporté sur Simon le Magicien.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir sanctifié le monde en établissant l'Evangile ; faites-nous la grâce d'imiter l'humilité, la modestie et la tempérance de nos pères dans la foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et en témoignage de cet amour, *je veux éviter toute recherche dans mes habits et dans mes repas.*

VII^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1^er siècle, suite.)

Rome souterraine.

Aux infamies des Païens, nos pères opposaient la pureté des Anges. La sobriété et le jeûne sont les gardiens de la plus aimable des vertus; la raison, la philosophie même païenne, l'expérience en sont d'accord. A défaut d'autres témoignages, cela seul suffirait pour établir la chasteté parfaite des premiers Chrétiens; mais nous avons d'autres preuves : c'est la vieille société elle-même qui nous les fournit : elle était forcée de reconnaître que le Christianisme rendait chastes ceux qui le pratiquaient, et que la pudeur était la plus chère vertu de nos aïeux.

Tertullien, rapportant les propres paroles des Païens, leur disait : « En parlant de tels et tels que vous avez connus, et qui avant leur conversion au Christianisme s'étaient signalés par une vie dissipée, dissolue, scandaleuse même, vous cherchez à les décrier par de satiriques rapprochements qui tournent à leur éloge, tant la haine est maladroite ! Vous dites : Voyez cette femme, comme elle était coquette ! comme elle était aga-

çante ! Voyez ce jeune homme : comme il était voluptueux, coureur de plaisirs ! Quel dommage qu'ils se soient faits Chrétiens ! Vous ne voyez pas que vous faites à leur religion l'honneur de les avoir changés. Naguère, ajoutait l'éloquent apologiste, en condamnant une Chrétienne à être exposée à l'infamie plutôt qu'aux lions, vous avez prouvé que la perte de la pudeur est pour nous un supplice plus atroce que toutes les tortures et la mort même [1]. »

Il y eut dans la suite de nombreux exemples de femmes chrétiennes que les juges menaçaient, comme dernier moyen de leur faire abjurer la foi, de les exposer dans des lieux de débauche. Plus tard, lorsque les Barbares du Nord arrivèrent à Rome, ils y trouvèrent le même amour pour l'angélique vertu. Quelles femmes il y a parmi les Chrétiens ! s'écriaient-ils dans leur admiration.

La jeune société avait un si tendre amour pour la pureté et la continence, qu'un grand nombre consacraient à Dieu leur virginité. Chose miraculeuse ! Auguste pouvait à peine, dans l'immense Rome, trouver six Vestales [2], et voilà que des milliers de vierges [3] fleurissaient

[1] *Apol.*, c. 3, *id. sub. fin.*

[2] Les Vestales étaient des vierges païennes dévouées au culte de la déesse Vesta : elles pouvaient se marier à l'âge de trente ans ; on en comptait six seulement. Sur ce petit nombre on en compte, pendant la durée de leur règne, qui fut d'environ mille ans, on en compte dix-sept qui furent condamnées au dernier supplice pour avoir violé leur vœu. Un bien plus grand nombre en furent soupçonnées, tant il est vrai que la pureté est une vertu qui ne croit que dans la vraie religion.

[3] *Plebem pudoris*, comme dit saint Ambroise.

comme des lis sans tache dans le petit champ de l'Église.

Ceux qui entraient dans l'état du mariage y gardaient dans toute sa perfection la chasteté conjugale; il était extrêmement rare de les voir passer à de secondes noces [1].

L'admirable pureté de nos pères se manifestait dans tout leur extérieur. Rien n'était plus frappant que le contraste de la modestie des femmes chrétiennes avec les parures et la recherche des femmes païennes : celles-ci se peignaient le visage avec du fard, se parfumaient les cheveux et chargeaient leur tête d'or et de perles; les femmes chrétiennes, d'un maintien réservé et modeste, ne sortaient jamais sans être voilées; leur voile ne les quittait pas même dans l'église, surtout si elles n'étaient pas mariées [2]; il était rare de voir dans leurs cheveux la moindre chose qui sentît le luxe ou la vanité. Du reste, elles sortaient rarement; leur retraite était même pour les Païens un sujet de moquerie. Mais nos pères leur répondaient : Vous ne parlez qu'avec dérision de nos vierges qui vivent dans la retraite, dont les mains sont occupées à filer la laine et la bouche à chanter des cantiques sacrés; eh! rougissez, rougissez, vous qui avez élevé des statues à toutes les femmes qui se sont rendues célèbres par le débordement de leurs mœurs [3].

Les hommes ne portaient point la chevelure longue,

[1] Mamachi, t. 2, 126-132.

[2] Tertull., *de Ornat. mulier.*, lib. 2, c. 4; et *de Veland. virginib.*, c. 2. Clem. Alexand., *Pædag.*, l. 3.

[3] Tatian, *Contr. gent.*, p. 169.

mais ils la coupaient : leurs portraits trouvés dans les Catacombes en sont une preuve visible. La plupart, surtout en Orient, portaient la barbe, mais sans aucun apprêt ; ils avaient en horreur la sotte vanité des Païens, qui teignaient la leur, afin de paraître plus jeunes et plus beaux [1].

Modestes dans leurs habillements, nos pères ne l'étaient pas moins dans leurs regards et dans leurs discours ; on n'entendait parmi eux ni paroles obscènes, ni propos équivoques, ni bouffonneries, ni aucun de ces chants *légers* dont un grand nombre aujourd'hui se font si peu de scrupule. Cette pureté angélique, cette modestie qui ne se démentait en rien, jetaient les Païens dans un étonnement extraordinaire ; ce fut, pour une multitude d'entre eux, l'occasion de leur salut [2].

A la soif insatiable de l'or qui dévorait les Païens, nos pères opposaient la pauvreté volontaire. La Rome des Empereurs n'était qu'un vaste bazar où tout se mettait à l'encan, parce que tout se vendait : l'honneur, l'innocence, la probité, la vie ; l'Empire lui-même fut mis aux enchères par la garde prétorienne, et l'Empire trouva un acheteur. Dans cette vieille société, l'or était tout, parce que l'or est la source des plaisirs, et les plaisirs étaient la vie de cette monstrueuse agrégation d'hommes. De là les meurtres, les empoisonnements,

[1] Voyez *Roma subterr.* de Bosio ; les ouvrages de Bottari et de Boldetti.

[2] Tatian., *Contr. Græcos*, n. 29. Saint Just., *Apol.* I, n. 14 ; *id.*, n. 12.

les révoltes et les abominations de toute espèce qui souillent chaque page de son histoire.

Il en était tout autrement dans la jeune société. Fille d'un Dieu né dans une étable et mort sur une croix, elle réglait ses sentiments et sa conduite sur les exemples de son divin fondateur; son amour pour la pauvreté allait jusqu'au dépouillement volontaire. Contents du nécessaire, nos pères donnaient le surplus de leurs biens à l'Église, afin de soulager les veuves, les orphelins et les autres pauvres quels qu'ils fussent; entre eux, tout était en commun. Riches de leur foi et de leurs espérances, ils avaient un souverain mépris pour tout ce qui passe [1]. Cet admirable détachement faisait tout à la fois leur bonheur et leur gloire.

« Vous nous reprochez d'être pauvres, disaient-ils aux Païens; mais la pauvreté est un titre de gloire plutôt que d'humiliation; la frugalité, dont elle est la source, fortifie l'âme, comme l'abondance l'énerve. D'ailleurs, comment pouvez-vous appeler pauvre celui qui n'a besoin de rien, qui ne désire rien de ce qui appartient à autrui, et qui a Dieu pour trésor? Au contraire, on est pauvre quand, avec beaucoup de richesses, on en souhaite encore davantage. Pour vous dire toute notre pensée, quelque pauvre qu'on soit, toujours l'est-on moins qu'en venant au monde. Les petits oiseaux naissent sans patrimoine, et chaque jour fournit à leur subsistance. Toutes les créatures sont faites pour nous, nous en jouissons, quoique nous ne les désirions pas. Ce-

[1] Lucian., *Samos. dial. peregrin.*, n. 13.

lui qui voyage est d'autant plus à l'aise qu'il porte moins de bagage. Ainsi, dans la route de la vie, le chrétien est le plus heureux des hommes : la pauvreté le décharge et il ne sent pas le poids des richesses. Nous demanderions à Dieu des richesses, si nous les croyions bonnes à quelque chose : que lui coûterait-il de nous en accorder, lui à qui tout appartient? mais nous aimons mieux les mépriser que d'avoir à les régler. Nos seuls désirs sont l'innocence et la résignation, parce que nous aimons mieux être vertueux que prodigues. Les riches sont esclaves de leur or; ils le regardent plus souvent que le ciel; c'est une folie. Pour nous, nous sommes sages, parce que nous sommes pauvres, et nous enseignons à tous la manière de bien vivre et de régler leurs mœurs[1]. »

A tous les crimes de la vieille société, la société nouvelle opposait ses prières, ses larmes, une sainteté parfaite. En voici la preuve dans l'histoire de ses actions de chaque jour.

Nos pères se levaient de grand matin. Leur première action était le signe adorable de la croix; ils le répétaient fréquemment dans le cours de la journée. A leurs yeux, c'était l'arme la plus redoutable à l'ennemi du genre humain. Nous marquons notre front du signe de la croix, disaient-ils, afin que le démon, voyant l'étendard du grand Roi, recule épouvanté[2]. Cet usage salutaire

[1] Minut. Felix, *Oct.*, p. 331-123; *id.* Lact., *Div. Inst.*, lib. 7, c. 1, p. 517.

[2] Tertull., *de Cor. mil.*, c. 4. Orig., *in Ezech.* Lact., *Div. Instit.*, lib. 4, c. 26. S. Cyril. Hieros., *Catech.*, XIII, p. 28.

était commun à tous les fidèles sans exception ; les pieuses mères l'apprenaient avant tout à leurs enfants.

Lorsqu'ils étaient habillés, ils se lavaient les mains et le visage : la propreté était pour eux une vertu. Ils se lavaient encore avant de se mettre en prières. La famille se réunissait dans une chambre destinée à ce saint usage ; on commençait les prières du matin par le signe de la croix ; elles duraient assez longtemps. Nos pères étaient persuadés que le matin était le moment le plus convenable pour offrir au Seigneur le sacrifice de louanges [1].

Si un seul Chrétien se trouvait dans une maison, il n'était pas moins fidèle à sa prière. Après avoir fait le signe de la croix, il remerciait Dieu de lui avoir conservé la vie du corps et de l'âme pendant la nuit précédente, et le suppliait de lui continuer sa protection et ses faveurs durant le jour qui commençait. C'était un enfant qui, chaque matin, venait familièrement demander à son Père céleste son pain de chaque jour ; c'était un voyageur qui venait demander le viatique nécessaire pour continuer sa route. Dans les maisons chrétiennes, c'était le père de famille qui faisait la prière, les autres l'accompagnaient de cœur.

Nos pères priaient plusieurs fois le jour, car quoiqu'ils fussent persuadés que la vie du Chrétien doit être une prière continuelle, ils avaient néanmoins destiné

[1] Orig., *in Ezech.*, p. 238. Tertull., *lib. de Orat.*, c. 11, p. 133. Saint Chrysost., *Homil.* 43, *in* 1 *Cor.*, n. 4. Saint Basil. *Epist.* 2, *ad Gregor.*, n. 2.

certaines heures à la prière, parce que les occupations extérieures et la faiblesse de notre esprit nous empêchent trop souvent de penser à Dieu [1].

Voici quelle était leur attitude en priant. Ils étaient à genoux, la tête nue, les bras étendus et les yeux levés vers le ciel. « Nous prions, dit Tertullien, les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce qu'elles sont pures ; la tête découverte, parce que nous n'avons point à rougir ; sans personne qui nous trace des formules de prières, parce que c'est le cœur qui prie. » Rien de plus touchant que l'usage de prier les mains étendues. Nouveau Jésus-Christ, le Chrétien imitait par là son divin Modèle expirant sur la croix ; c'était l'expression de son entier dévouement. « Tandis que nous prions les mains étendues, ajoute Tertullien, déchirez-nous, si vous voulez, avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, faites-nous consumer par les flammes, plongez le glaive dans notre sein, livrez-nous aux animaux dévorants, le Chrétien priant vous témoigne, par sa seule attitude, qu'il est prêt à tout endurer [2]. »

Ils se tournaient vers l'orient. Comme le soleil levant apporte la lumière aux mortels, de même l'apparition du véritable soleil de justice, Notre Seigneur Jésus-Christ, dissipe les ténèbres du monde et éclaire tout homme venant sur la terre. En se tournant vers l'orient

[1] Prud., *Hym. Cathem.*, p. 30. Clem. Alexand., *Strom.*, lib. 7, p. 722.

[2] Tertull., *Apol.*, c. 30.

pour prier, nos pères exprimaient l'espérance et le désir d'être éclairés par le divin Soleil [1].

Pendant la prière leur extérieur était parfaitement composé, mais sans nulle affectation. A peine prosternés, ils élevaient leur esprit à Dieu, et, pénétrés du sentiment de sa présence, ils lui parlaient comme s'ils l'avaient vu de leurs yeux. Cette pensée produisait en eux un profond sentiment d'humilité. Ils détestaient leurs offenses du fond de leur cœur, pardonnaient à leurs ennemis, étouffaient toute affection peu chrétienne; ils demandaient surtout les biens de l'âme, se mettant peu en peine des biens du corps. A ces actes d'humilité, de repentir et d'adoration, succédait la considération de la grandeur infinie de la majesté suprême qu'ils glorifiaient par Jésus-Christ notre Sauveur. Venaient ensuite des demandes affectueuses pour eux, pour leurs parents, pour leurs amis et même pour leurs ennemis : ils savaient qu'un Chrétien ne doit pas se contenter de pardonner à ceux qui lui veulent ou lui font du mal, mais encore qu'il doit prier pour eux [2].

Ils finissaient comme ils avaient commencé, en glorifiant le saint nom de Dieu par le signe de la croix. Toute la famille se levait, et, modestement vêtue, se disposait au saint sacrifice. Avant de sortir de la maison chacun faisait de nouveau le signe de la croix et se rendait à l'église. Conformément aux instructions du divin

[1] Clem. Alexand., *ubi supra.* Orig., *lib. de Orat.*, n. 31. *Auctor quæst. et resp. ad orthod. inter opera, S. Just.*, resp. 108.

[2] Orig., *ubi supra*, n. 8, et 33. Saint Cyp., *lib. de Orat.* p. 107.

Maître, nos pères croyaient que les prières en commun étaient beaucoup plus efficaces et plus agréables à Dieu ; ils entendaient la messe et communiaient tous. Israélites vigilants, ils avaient soin de venir chaque matin recevoir la manne du Ciel, persuadés qu'il est impossible sans son secours de traverser le désert de la vie. Le temps de la messe était occupé par la prière, l'explication de l'Ecriture et le chant des psaumes.

Après la messe ils rentraient dans leurs maisons sans tumulte, mais avec recueillement et modestie. On avait grand soin de répéter à ceux qui n'avaient pu assister à la réunion, et surtout aux petits enfants, les instructions des prêtres. Ces devoirs accomplis, devoirs qui seront toujours aussi doux que sacrés pour les familles chrétiennes, nos pères se rendaient à leurs occupations. Ils exerçaient indistinctement tous les états honnêtes et licites. Il ne faut pas s'imaginer que pour avoir renoncé au Paganisme, ils demeurassent inutiles ou étrangers à la société. Il y avait des Chrétiens dans toutes les conditions. Comme les Apôtres n'avaient pas quitté la pêche après leur vocation à l'apostolat, de même les premiers Chrétiens conservaient après leur conversion les états qu'ils exerçaient auparavant ; ils ne les quittaient que lorsqu'ils y trouvaient du danger pour leur salut.

« Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien, et nous remplissons toute l'étendue de vos domaines, les villes, les forteresses, les colonies, vos bourgades, vos conseils, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais,

le sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples [1]. Vous osez dire, ajoutait le même Apologiste s'adressant aux Païens, vous osez dire que nous sommes inutiles à l'Etat; comment? Habitant avec vous, sans nulle différence pour la manière de se nourrir, de s'habiller; avec les mêmes meubles, les mêmes besoins, car nous ne sommes point des Brachmanes, des Gymnosophistes de l'Inde qui habitions les forêts et nous isolions du commerce des hommes, nous n'oublions pas de payer à Dieu le tribut de la reconnaissance pour toutes les œuvres de ses mains, et nous ne rejetons rien de ce qu'il a fait; seulement, nous avons soin de n'en pas user avec excès et sans besoin, nous ne nous passons pas plus que vous des choses nécessaires à la vie.

» Comme vous nous nous rendons au forum, aux marchés, aux bains, aux foires publiques, dans les boutiques, dans les hôtelleries; nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous commerçons, nous exerçons les mêmes professions que vous [2]. »

Nous trouvons en effet des Chrétiens dans tous les états: dans la jurisprudence, Minutius Félix, les sénateurs Hippolyte et Apollonius; dans l'art oratoire, Quadrat, Aristide, Athénagore, saint Justin, Tertullien; dans la médecine, saint Luc, saint Côme et saint Damien; dans l'art militaire, Corneille, la légion Fulmi-

[1] *Apol.*, XXXVII.
[2] *Id.*, n. 42.

nante, la légion Thébaine, un célèbre capitaine, nommé Marius, dont voici l'inscription trouvée dans les Catacombes : Ici repose en paix Marius, jeune capitaine de l'empereur Adrien ; il a vécu assez longtemps, car il a donné son sang et sa vie pour Jésus-Christ ; ses amis au milieu des alarmes lui ont placé cette pierre [1]. On trouve encore un plus grand nombre de Chrétiens dans les professions moins relevées ; pauvres pour la plupart, ils gagnaient leur vie du travail de leurs mains : ils étaient forgerons, potiers, faiseurs de tentes, tisserands, charbonniers, laboureurs, tailleurs, menuisiers, cordonniers, pêcheurs [1]. Tous les états ont eu des Saints.

Dieu l'a voulu, afin de nous apprendre 1° que la Religion est assez puissante pour sanctifier toutes les professions et toutes les conditions ; qu'il n'est pas nécessaire de se retirer dans la solitude pour faire son salut ; 2° que si nous voulons nous sauver dans notre état, il faut imiter ceux qui ont eu le bonheur d'y trouver leur sanctification. Entrons dans les vues de cette aimable Providence, et voyons comment nos pères s'acquittaient de leur travail. Que leur exemple nous serve de leçon.

Le signe de la croix précédait toujours leur travail, et le chant des cantiques sacrés l'accompagnait souvent. La bonne foi, l'ardeur, la patience y présidaient ; on ne connaissait pas dans tout l'Empire de personnes plus pures et plus probes que les Chrétiens.

[1] Mamachi, *Antiq. Christ*, t. 1, p. 430. *Voyez* aussi dans un autre ouvrage du même auteur : *De' costumi de' primitivi Christiani*, t. 2, p. 50 et suiv., un Catalogue plus étendu de Chrétiens de divers états.

Vers midi les travaux étaient suspendus ; c'était l'heure du repas. Avant de se mettre à table, ils faisaient de nouveau le signe de la croix en invoquant le nom du Seigneur. Avant de nourrir le corps, ils regardaient comme une chose juste et convenable de nourrir l'âme ; c'est pourquoi ils lisaient quelques passages de l'Ecriture sainte. La lecture finie, ils faisaient le signe de la croix sur les viandes, sur le vin et sur l'eau, et, après une courte prière, ils commençaient leur repas.

Voici la formule de cet antique *Benedicite,* nous en devons la conservation au célèbre Origène : « O vous qui donnez la nourriture à tout ce qui respire, faites-nous la grâce d'user saintement de ces mets que votre miséricorde nous a préparés. Vous avez dit, ô mon Dieu ! que quand vos Disciples boiraient quelque liqueur empoisonnée ils n'en ressentiraient aucun mal, pourvu qu'ils aient soin d'invoquer votre nom, car vous êtes infiniment bon et infiniment puissant ; ôtez donc de cette nourriture tout ce qui pourrait nuire au corps et à l'âme de vos enfants [1]. »

S'il se trouvait là quelque prêtre, c'était à lui qu'appartenait la bénédiction de la table [2]. Pendant le repas on chantait des cantiques sacrés. Ce touchant usage, qui marquait l'innocence des mœurs et la joie de la bonne conscience, avait encore l'avantage de tenir l'âme élevée à Dieu et de prévenir toute parole oiseuse. Aussi, les évêques et les prêtres recommandaient-ils aux pères

[1] Lib. 2, *in Joan.*, p. 36.

[2] *Voyez* Dom Ruinart, martyre de saint Théodote, p. 299.

de famille d'apprendre des hymnes et des cantiques à leurs femmes et à leurs enfants, afin qu'ils les chantassent, non-seulement en filant leur laine et tissant leur toile, mais encore en prenant leur nourriture [1].

Le repas fini, ils rendaient grâce au Seigneur, chantaient des cantiques sacrés et lisaient encore quelques passages de la Bible [2]. L'heure étant venue, chacun retournait gaiement à son travail ou à différentes œuvres de charité : visiter les frères emprisonnés pour la foi, recevoir les étrangers, leur laver les pieds, leur préparer à manger, distribuer des aumônes et assister les malades [3].

Vers les trois heures, ils faisaient de nouvelles prières. Tel était, sous ce rapport, l'ordre de leur journée. Le matin à la pointe du jour, à neuf heures, à midi, à trois heures, ils recouraient au Seigneur par de ferventes prières. Nos pères étaient persuadés que plus on demande à Dieu son assistance et son secours, plus on est assuré d'obtenir la victoire des tentations et le succès de ce qu'on entreprend [4]. De retour dans leurs maisons, les parents instruisaient leurs enfants. En échange de leur tendresse vraiment chrétienne, les pères et mères recevaient l'obéissance, le respect, les marques les moins équivoques d'une piété vraiment filiale [5].

[1] Clem. Alexand., *Strom.*, lib. 7, p. 728. Saint Chrysost., *in Psal.* XL, n. 2, p. 132.

[2] Tertull., *Apol.*, XL. *Voyez* aussi Cave, *de Relig. et morib. veter. Christ.*, t. 1, p. 297.

[3] Tertull., lib. 2, *ad Uxor*, c. 4.

[4] Clem. Alexand., *Strom.*, lib. 7, p. 722.

[5] Tertull., *de Cor. mil.* c. 11.

Avant le souper, on lisait les saintes Ecritures, et, comme au dîner, on chantait des hymnes et des cantiques. Le repas fini, on rendait grâces et on lisait encore les saints livres. Avant de prendre son repos, toute la famille faisait de nouveau le signe de la croix suivi de la prière; on faisait encore le signe adorable sur le lit, et on se couchait avec modestie pour prendre le sommeil nécessaire[1].

Pour éviter toutes les illusions du démon nocturne, ils se levaient à minuit et passaient quelque temps en prières[2].

Telle était la vie de nos pères. Quand on nous propose de l'imiter, nous répondons : Ce n'est plus l'usage! Vraiment, ce n'est plus l'usage de vivre en Chrétien ; sans doute parce que ce n'est plus l'usage de mourir en Saint. Ce n'est plus l'usage! mais ce n'est pas sur l'usage que nous serons jugés, c'est sur l'Evangile. Jésus-Christ, nous dit Tertullien, ne s'appelle pas l'usage, mais la vérité ; et la vérité ne change pas. Dès lors, Chrétiens, que nous reste-t-il? ou changer de nom, ou changer de mœurs [3].

Tant de vertus parmi des hommes du peuple excitaient tour à tour la fureur et l'admiration de la vieille société païenne ; nous parlerons plus tard de la manière atroce dont elle persécuta nos pères; consignons ici l'hommage éclatant qu'elle rendit à leur sainteté; c'est un

[1] Tertull , *de Cor. mil.*, c. 11.
[2] Tertull., l. 2, *ad Uxor*, c. 5.
[3] Aut muta nomen, aut muta mores

persécuteur même des Chrétiens que nous allons entendre.

Pline le Jeune, gouverneur de Bythinie, trouva dans sa province un si grand nombre de Chrétiens, qu'il fut embarrassé de la manière dont il devait se conduire à leur égard ; il consulta l'empereur Trajan. Voici la lettre qu'il lui écrivit :

« Je me fais un devoir, seigneur, de vous soumettre toutes les affaires douteuses; car qui peut mieux fixer mon incertitude ou instruire mon ignorance? Je n'ai jamais assisté au procès des Chrétiens, c'est pourquoi je ne sais ce que l'on y punit ou ce que l'on y recherche. Voici mes grands sujets de doute : faut-il faire une différence entre les âges? les plus tendres enfants ne doivent-ils point être distingués des grandes personnes? Faut-il pardonner au repentir, ou bien est-ce un crime ineffaçable d'avoir été Chrétien? Est-ce le nom sans autre crime, ou bien sont-ce les crimes attachés à ce nom qu'il faut punir?

» Jusqu'ici, voici la conduite que j'ai tenue envers ceux qui m'ont été dénoncés comme Chrétiens : je les ai interrogés s'ils étaient Chrétiens; quand ils l'ont avoué, je les ai interrogés une seconde et une troisième fois, les menaçant du supplice, et quand ils ont persévéré, je les y ai fait conduire ; car je n'ai pas douté, quel que pût être ce qu'ils avouaient, qu'on ne dût punir leur opiniâtreté et leur obstination inflexibles. Il y en a eu d'autres tenus de la même folie, que j'ai notés pour

être renvoyés à Rome, parce qu'ils sont citoyens romains.

» Bientôt les accusations s'étant multipliées, comme c'est l'ordinaire, un grand nombre de cas se sont présentés. On a fait courir un libelle, sans nom d'auteur, contenant les noms de plusieurs qui s'étaient vantés d'être Chrétiens ou de l'avoir été. Quand j'ai vu qu'ils invoquaient les dieux avec nous, et offraient de l'encens et du vin à votre image, que j'avais fait apporter avec les statues des dieux, et de plus qu'ils maudissaient le Christ, j'ai cru devoir les renvoyer; car on dit qu'il est impossible de contraindre à rien de tout cela ceux qui sont véritablement Chrétiens; d'autres, nommés par le dénonciateur, ont dit qu'ils étaient Chrétiens; ils l'ont nié aussitôt. Ils ont dit qu'ils l'avaient été, mais qu'ils ne l'étaient plus; les uns depuis trois ans, les autres depuis plus longtemps, quelques-uns depuis vingt ans. Tous ont adoré votre image et les statues des dieux; ils ont même maudit le Christ.

» Or, voici à quoi ils disent que se réduisait leur faute ou leur erreur : qu'ils avaient coutume de s'assembler un certain jour avant le soleil levé et de dire ensemble à deux chœurs un cantique en l'honneur du Christ, comme d'un Dieu; qu'ils s'obligeaient par serment, non à aucun crime, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultère; à ne point manquer à sa parole et ne point nier un dépôt; qu'ensuite ils se retiraient; puis se rassemblaient pour prendre un repas, mais ordinaire et innocent : encore avaient-ils cessé de le faire

après mon ordonnance, par laquelle, suivant vos ordres, j'avais défendu les assemblées. Afin de m'assurer pleinement de la vérité, j'ai fait donner la question à deux femmes esclaves que l'on disait avoir servi dans ces réunions; mais je n'ai trouvé autre chose qu'une superstition mal réglée et excessive, c'est pourquoi j'ai différé le jugement et je me suis pressé de vous consulter.

» La chose m'a paru digne de consultation, principalement à cause du nombre des accusés; car une multitude de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition se trouvent compromises et seront citées. Cette superstition a infecté non-seulement les villes, mais les bourgades et les campagnes. Il semble toutefois qu'on peut l'arrêter et la guérir, du moins il est constant qu'on recommence à fréquenter les temples presque abandonnés, à célébrer les sacrifices solennels après une longue interruption, et que l'on voit partout des victimes, au lieu que peu de gens en achetaient : de là on peut aisément conclure qu'un grand nombre se corrigent, si on donne lieu au repentir[1]. »

Trajan répondit ainsi à la lettre de Pline :

« Vous avez suivi la conduite que vous deviez, mon cher Secundus, dans les causes de ceux qui vous ont été déférés comme Chrétiens; car on ne peut établir à l'égard de tous une règle uniforme. Il ne faut pas les rechercher, mais s'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les punir; en sorte, toutefois, que quiconque dira qu'il n'est pas Chrétien, et le montrera en sacrifiant à

[1] Epist., 97.

nos dieux, obtiendra le pardon par son repentir, quelque suspect qu'il ait été pour le passé. Quant aux libelles publiés sans nom d'auteur, ils ne doivent être admis en aucune espèce d'accusation. La chose est de très-mauvais exemple et n'est point digne de notre siècle[1]. »

Ainsi, selon Trajan, il ne faut pas rechercher les Chrétiens, mais les punir quand ils seront dénoncés. «Etrange jurisprudence! s'écrie Tertullien, monstrueuse contradiction! Défendre de les rechercher parce qu'ils sont innocents, et commander de les punir comme coupables! épargner et sévir à la fois, dissimuler et condamner! Pourquoi vous contredire aussi grossièrement? si vous condamnez les Chrétiens, pourquoi ne les recherchez-vous pas? et si vous ne les recherchez pas, pourquoi les condamnez-vous[2].

Cette contradiction choquante était un aveu manifeste qu'aux yeux des Païens nos pères étaient irréprochables. Aussi nos apologistes, plaidant la cause de leurs frères devant les tribunaux de l'Empire, défiaient les juges de convaincre un seul d'entre les Chrétiens des crimes qu'on leur imputait. «Nous prenons à témoin les registres de vos tribunaux, magistrats, qui, tous les jours, jugez les prisonniers et prononcez vos arrêts en conséquence des dénonciations qui vous sont faites: dans cette foule de malfaiteurs, assassins, voleurs, sacriléges, suborneurs cités à vos tribunaux, s'est-il jamais rencontré un Chrétien? ou bien, parmi ceux qui vous sont déférés

[1] Apud Plinium, ép. 98.
[2] *Apol.*, c. 2.

comme Chrétiens, s'en trouve-t-il un seul coupable d'aucun de ces crimes? C'est donc des vôtres que regorgent les prisons et que s'engraissent les bêtes; c'est de leurs cris que retentissent les mines; c'est parmi les vôtres qu'on prend ces troupeaux de criminels destinés à servir de spectacle; nul d'entre eux n'est Chrétien, ou il n'est que Chrétien; s'il est autre chose, c'est qu'il n'est plus Chrétien.

» Nous seuls donc, oui, nous seuls sommes innocents. Qu'y a-t-il là qui doive vous surprendre? L'innocence est pour nous une nécessité; nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu même, qui en est le maître parfait; nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par un juge qu'on ne saurait mépriser; vous, ce sont les hommes qui vous ont enseigné la vertu; ce sont les hommes qui vous l'ont ordonnée; vous ne pouvez donc ici la connaître comme nous, ni craindre comme nous de la perdre. Eh! peut-on s'appuyer sur les lumières de l'homme pour connaître la vraie vertu? sur son autorité pour la faire pratiquer? Ses lumières égarent, son autorité est méprisée. Il est facile d'échapper à ses lois; elles n'atteignent pas les crimes secrets; leurs châtiments sont de courte durée, puisqu'ils ne s'étendent pas au delà du terme de la vie. Il n'en est pas ainsi de nous.

» Persuadés que rien n'échappe à l'œil scrutateur qui voit tout, qu'il y a des supplices éternels à éviter, nous sommes les seuls qui donnions de solides garanties à la vraie vertu, et parce que nous la connaissons de source,

et parce que nous la mettons sous la sauvegarde des terreurs d'un avenir, non pas borné à quelques années, mais éternel; nous craignons Dieu, et non le proconsul [1]. »

Craindre Dieu et ne craindre que lui, telle fut la devise de nos pères, telle doit être la nôtre si nous voulons parvenir à la sainteté dont ils nous ont donné l'exemple.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné de si beaux modèles dans les premiers Chrétiens; faites-nous la grâce d'imiter leur pureté, leur détachement des créatures et leur sainteté.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux bien faire mes actions de chaque jour.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Qu'opposaient nos pères aux désordres des Païens?

R. Aux désordres honteux des Païens, nos pères opposaient la pureté des Anges. La sobriété et le jeûne qu'ils pratiquaient devenaient les gardiens de la plus

[1] *Apol.*, c. 44 et 45.

aimable des vertus. Un grand nombre faisaient vœu de virginité; tous étaient purs dans leurs pensées, dans leurs regards, dans leurs paroles et dans leurs actions: les Païens étaient obligés de le reconnaître.

Q. Quelle vertu opposaient-ils à la soif de l'or qui dévorait les Païens?

R. A la soif de l'or qui dévorait les Païens, nos pères opposaient le détachement et la pauvreté volontaire. Contents du nécessaire, ils donnaient le surplus de leurs biens pour soulager les pauvres, les veuves et les orphelins; ils regardaient les richesses comme un fardeau et comme un obstacle à la liberté de l'âme.

Q. A tous les crimes des Païens qu'opposaient-ils?

R. A tous les crimes des Païens ils opposaient une vie de prières et de sainteté. Voici comment ils passaient leur journée : nos pères se levaient de grand matin; leur première action était le signe de la croix; ils se levaient avec modestie, s'habillaient de même, et se lavaient avant de se mettre en prière. Le père se rendait avec toute sa famille dans une chambre séparée, et là il faisait la prière à haute voix; on l'accompagnait de cœur.

Q. Comment priaient-ils?

R. Voici comment ils priaient : ils étaient à genoux, la tête nue, les yeux élevés au ciel, les bras étendus et le visage tourné vers l'orient. Ils priaient les bras étendus pour imiter Notre-Seigneur sur la croix, et pour montrer qu'ils étaient prêts à souffrir toutes sortes de supplices pour son amour; ils priaient le visage tourné

vers l'orient pour marquer l'espérance et le désir qu'ils avaient d'être éclairés par Notre-Seigneur, qui est le vrai soleil de justice qui éclaire les âmes, comme le soleil éclaire les corps.

Q. Que faisaient-ils ensuite?

R. Après la prière du matin, ils se rendaient tous ensemble à l'église pour entendre la messe et y communier; ils communiaient tous les jours; ils sortaient de la messe avec modestie et sans tumulte, entraient dans leur maison ou se rendaient à leurs travaux. Avant de les commencer, ils faisaient de nouveau le signe de la croix; à neuf heures, ils priaient, puis continuaient leur travail jusqu'à midi.

Q. Que faisaient-ils alors?

R. A midi, ils prenaient leur repas; ils commençaient par prier, et ensuite ils nourrissaient leur âme avant de nourrir leur corps, en lisant quelque passage des saintes Ecritures; la lecture finie, ils bénissaient le pain, le vin, tous les mets qu'ils devaient prendre. Pendant le repas, on chantait des cantiques sacrés; il en était de même durant le travail; après le dîner, on lisait encore quelque passage de la Bible, et on retournait gaiement au travail. Ceux qui le pouvaient se livraient à différentes œuvres de charité, comme visiter les pauvres et les frères qui étaient prisonniers pour la foi, laver les pieds des étrangers qui venaient demander l'hospitalité, et leur préparer à manger. A trois heures, ils priaient de nouveau.

Q. Que faisaient-ils le soir?

R. Le soir, toute la famille se réunissait. Les parents instruisaient leurs enfants. On soupait, on chantait des chants sacrés, on lisait l'Ecriture, on faisait la prière, et chacun allait prendre son repos après avoir fait le signe de la croix sur son lit. A minuit, ils se levaient encore pour prier pendant quelque temps. Telle était la vie sainte que menaient nos pères. Si nous voulons nous sauver, il faut être saints comme eux; si nous les imitons, nous ferons respecter la Religion par les mauvais Chrétiens, comme nos pères la faisaient respecter par les Païens eux-mêmes.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné de si beaux modèles dans les premiers Chrétiens; faites-nous la grâce d'imiter leur pureté, leur détachement des créatures et leur sainteté.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux bien faire mes actions de chaque jour.*

VIII^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (Suite du 1^er siècle.)

Rome souterraine.

La vraie sainteté ne consiste pas à accomplir seulement nos devoirs envers Dieu et envers nous-mêmes; elle veut encore que nous remplissions fidèlement nos obligations envers le prochain. La vieille société était bien loin de le faire. A la loi de haine et de cruauté qui se manifestait dans tous les rapports des Païens les uns avec les autres, nos pères opposaient la douce loi de la charité universelle. La charité était de toutes les vertus celle qui étonnait le plus les Païens, parce qu'ils la voyaient chaque jour briller de mille manières, dans les grandes occasions comme dans les plus petits détails de la vie.

Fidèles à ce précepte du divin Maître : *Aimez votre prochain comme vous-même; bénissez ceux qui vous font du mal; priez pour ceux qui vous persécutent; on reconnaîtra que vous êtes mes Disciples si vous vous aimez les uns les autres*, tous les membres de la jeune société ne formaient qu'un cœur et qu'une âme.

Pour procéder avec ordre, nous parlerons d'abord de l'amour des parents pour leurs enfants et des enfants

pour leurs parents; ensuite de l'amour des époux pour leurs épouses et des épouses pour leurs époux; enfin des frères et sœurs les uns pour les autres. Ainsi nous arriverons à montrer que l'immense charité de nos pères embrassait tous les hommes, même leurs ennemis et leurs bourreaux.

Tandis que les Païens ne craignaient pas de faire périr leur enfant avant qu'il fût né, ou de l'exposer brutalement après sa naissance afin de ne pas se donner la peine de le nourrir, nos pères ne négligeaient aucune précaution pour conserver l'enfant que Dieu leur avait donné. La mère se faisait un devoir sacré de le nourrir afin qu'il reçût, avec le lait maternel, les saintes maximes de la Religion[1].

A leur tendresse se mêlait une sorte de vénération, parce qu'ils regardaient leurs enfants comme des frères de Jésus-Christ, des temples vivants de l'auguste Trinité, et des dépôts précieux dont le Ciel leur demanderait un compte exact. Pénétré de tous ces sentiments, on voyait le saint martyr Léonidas, père du grand Origène, s'approcher doucement du berceau de son fils endormi, lui découvrir la poitrine et le baiser avec respect comme le sanctuaire du Saint-Esprit.

Quand l'âge était venu, l'éducation de leurs enfants était leur unique soin[1]. Ou nous n'entrons pas dans l'état du mariage, disait saint Justin, ou si nous y entrons, c'est uniquement pour vous dévouer à l'éducation de

[1] Athen., *Legat.*, n. 35, p. 332; *id.*, n. 33, p. 33. Clem. Alexand., *Pædag.*, l. 2, c. 10.

nos enfants ; nous ne vivons que pour eux et pour leur enseigner la sainte doctrine[1]. En effet, le point capital de l'éducation était de faire apprendre aux enfants les vérités de la Religion, de les former à la vertu et aux œuvres de charité. L'Evangile était leur livre *classique ;* c'est là qu'ils apprenaient à penser, à aimer, à parler, à agir comme l'Homme-Dieu, à devenir par conséquent des hommes précieux à la société et des saints pour le Ciel. Entendons saint Jérôme, traçant à une mère chrétienne les règles qu'elle doit suivre dans l'éducation de sa fille :

« Songez aux devoirs sacrés que vous impose le précieux dépôt qui vous est confié ; écoutez de quelle manière doit être élevée une âme destinée à être le temple de Dieu, parce que les prémices de toutes choses sont dues spécialement au Seigneur ; les premières paroles, les dernières pensées de l'enfant doivent être consacrées à la piété. La joie d'une mère chrétienne sera d'entendre son enfant prononcer, d'une voix faible et d'une langue bégayante, le doux nom de Jésus-Christ ; les sons encore mal articulés de cette langue délicate s'essayer par de pieux cantiques. Dès qu'il deviendrai possible d'exercer la mémoire de votre fille, faites-lui apprendre les psaumes ; que l'Evangile, les écrits des Apôtres, deviennent le trésor de son cœur ; que chaque jour elle vous en récite quelques passages, qui seront comme un bouquet rempli de fleurs cueillies dans les saintes Ecritures et qu'elle vous offrira chaque matin ;

[1] *Apol.*, I, n. 29 ; *id.*, II, n. 4.

que ce soient là ses premiers joyaux et sa parure la plus chérie, les jeux habituels qui l'occupent au moment où elle s'endort et à celui où elle se réveille[1]. »

Que ces préceptes sont sages! et quelles âmes fortes ils doivent former! Les temps sont bien changés, mais leurs mœurs aussi. De nos jours, on se hâte de charger l'imagination et la mémoire des enfants d'une foule de connaissances stériles et quelquefois dangereuses; souvent même on les épuise par des études prématurées, et tandis qu'on leur enseigne avec tant de soin les absurdes mensonges de l'ancienne mythologie, on voit des parents *chrétiens* qui leur laissent ignorer les principes de cette divine science, sans laquelle toute la sagesse humaine n'est qu'erreur et vanité!

« Gardez votre enfant, continue saint Jérôme, de toutes ces lectures qui introduisent au sein du Christianisme un langage tout païen. Que peut-il y avoir de commun entre les chants profanes du Paganisme et les chastes accords de la lyre des Prophètes? Comment pouvoir allier Horace avec David, Virgile avec les saints Evangélistes? On aurait beau vouloir se sauver par l'intention, c'est toujours un scandale de voir la vierge de Jésus-Christ, une âme chrétienne, dans un lieu consacré aux idoles; il ne nous est pas permis de boire en même temps le calice de Jésus-Christ et le calice des démons[2].

« Gardez-vous de même de cette maxime, qu'il est

[1] *Epist. ad Læt.*, l. 7; *id. ad Gaudent.*, p. 398.
[2] *Epist. ad Eustoch.*, p. 42.

bon d'apprendre de bonne heure à la jeunesse certaines choses qu'elle ne manquera pas de connaître dans la suite. Il est bien plus sûr, pour se contenir, d'ignorer ces choses dont la connaissance nous porterait à les rechercher; l'ignorance est la meilleure garantie de l'innocence[1]. »

Nos pères voulaient que leurs enfants ne restassent jamais oisifs; ils faisaient succéder assidûment la lecture à la prière et la prière à la lecture, entremêlant les occupations domestiques aux exercices religieux, variant ainsi le temps afin de le multiplier. Ils veillaient avec une grande attention sur le choix des compagnons qui croissaient à côté de leurs enfants; jamais ils ne souffraient auprès d'eux des domestiques suspects. De près et de loin, ils surveillaient leurs jeux, leurs habillements, leur nourriture : leurs jeux, en écartant tous les divertissements où règnent le désordre et la confusion; leurs vêtements, car la modestie chrétienne repousse tout excès; elle ne veut ni le faste des parures, ni la malpropreté dans les habillements; elle évite sans affectation et la recherche d'une mise trop élégante, et la négligence d'une mise désordonnée : la première attire sur les pas d'une jeune personne les libertins, qui ne la respectent pas; l'autre fait voir qu'elle ne se respecte pas elle-même; leur nourriture, éloignant de leurs enfants toute espèce de sensualité. En effet, il est bon que les enfants éprouvent même quelquefois des privations, afin de n'oublier jamais qu'ils sont sur la

[1] *Epist. ad Læt.*, p. 594.

terre aux mêmes conditions de tant d'autres, qui souvent manquent du nécessaire[1].

Toutes ces leçons portaient leur fruit, car nos pères en donnaient eux-mêmes l'exemple. Leur amour pour leurs enfants était aussi éclairé que tendre et vigilant. S'agissait-il de prouver le bien éternel de ces chers enfants, aucun sacrifice ne leur coûtait; ils étaient les premiers à se réjouir si une mort sainte et glorieuse venait les rendre à leur Père céleste et les mettre en possession de leur bonheur.

Parmi un grand nombre d'exemples de cette courageuse tendresse, nous n'en citerons qu'un seul. L'empereur Valens avait ordonné qu'on fermât les églises des Catholiques. En conséquence, nos pères aimaient mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, s'assemblaient les dimanches hors de la ville, pour assister aux offices divins. L'Empereur, en étant instruit, ordonna qu'on mît à mort tous les Chrétiens qui se trouvaient à ces réunions. Le préfet de la ville, nommé Modeste, moins barbare que l'Empereur, avertit secrètement les fidèles de ne plus tenir leurs assemblées, et leur fit part des ordres qu'il avait reçus. Le dimanche suivant, l'assemblée fut plus nombreuse que jamais. Le gouverneur partit avec ses soldats pour mettre à mort ces généreux Chrétiens. Comme il traversait la ville, il vit une pauvre femme qui sortait brusquement de sa maison, sans même en fermer la porte, tenant un enfant par la main; elle était si pressée, qu'elle franchit la haie des soldats qui bor-

[1] *Epist. ad Læt.*, p. 594.

daient la rue. Modeste la fit arrêter et lui dit : Où allez-vous si vite? — Je me presse d'arriver à l'assemblée des Catholiques. — Vous ne savez donc pas que je vais pour faire mourir tous ceux qui s'y trouveront? — Je le sais, et c'est pour cela que je me presse, craignant de perdre l'occasion de souffrir le martyre? — Mais pourquoi conduisez-vous cet enfant? — Afin qu'il ait part au même bonheur.

C'est ainsi que parmi les premiers Chrétiens les mères aimaient leurs enfants. Modeste, étonné de tant de courage, alla trouver l'Empereur, et le fit renoncer à son cruel projet.

A cette tendresse soutenue, vigilante, surnaturelle de leurs parents, les jeunes chrétiens répondaient par une affection et un respect proportionné. Imitateurs de Jésus obéissant à Joseph et à Marie, ils allaient au-devant de tous les désirs de leurs pères et mères, les aidaient dans leurs travaux et les consolaient dans leurs peines. Si quelques-uns avaient le malheur de voir leurs parents encore idolâtres, ils redoublaient pour eux d'égards et de tendresse; mais, aussi fermes que respectueux, ils refusaient de leur obéir dans ce qui était contraire à la religion. C'était trop peu : sachant qu'un des effets de la charité est d'instruire les ignorants, ils ne négligeaient rien pour éclairer leurs bien-aimés parents et les faire renoncer au paganisme[1]. Nous en verrons un bel exemple dans les actes de sainte Perpétue.

Quelquefois ces pieux enfants ne recevaient en

[1] Saint Justin, *Apol.* 1, n. 111.

échange de leur tendre charité que des mauvais traitements et des injures ; mais rien ne pouvait les décourager. Quand leurs prières ne suffisaient pas, ils offraient à Dieu le sacrifice de leur vie pour la conversion des infortunés auteurs de leurs jours [1].

La charité qui unissait les pères et les enfants unissait aussi les époux et les épouses. Comme cet amour était chaste et saint, les époux donnaient à leurs épouses le nom de sœurs [2]. Si le mari craignait pour la fermeté de son épouse au milieu des persécutions, il ne cessait de l'encourager, en lui rappelant les leçons, les exemples et les promesses du Sauveur. En cela, il imitait l'apôtre saint Pierre, dont Clément d'Alexandrie nous a conservé le trait suivant : Ce saint Apôtre, qui avait été marié, vit sa femme arrêtée par les persécuteurs et conduite au martyre. Il s'empressa de la féliciter, et lui dit, en l'appelant par son nom : Souvenez-vous du Seigneur [3]. Telle était la noble affection des époux dans les beaux jours de la primitive Église.

Celle des femmes pour leurs maris ne lui cédait en rien. Douces, affables, soumises, prévenantes, elles mettaient tout en usage pour les attirer au Seigneur s'ils avaient le malheur d'être encore idolâtres, ou pour les rendre de parfaits Chrétiens s'ils étaient catéchumènes, afin que le nom de Jésus-Christ fût respecté même par les Infidèles [4].

[1] Tert., lib. *ad Nat.*, c. 4 et 7. Arnob. lib. 2 *contr. Gent.*, p. 44.
[2] Tert., *ad Uxor.*, p. 161 et suiv.
[3] *Strom.*, lib. 3, p. 448.
[4] *Strom.*, lib. 4, p. 524.

Elevés à une si bonne école, les frères et sœurs ne formaient, dans toute la vérité de l'expression, qu'un cœur et qu'une âme. De là les prévenances et les tendres soins qu'ils prenaient de s'encourager à la vertu, et de souffrir généreusement toutes sortes de supplices plutôt que de s'exposer à une séparation éternelle en renonçant à la foi. On les voyait descendre ensemble dans les amphithéâtres, combattre et mourir ensemble. S par malheur un d'entre eux venait à céder, rien ne saurait rendre la peine de tous les autres; ils pleuraient à chaudes larmes, priaient, conjuraient ce frère ou cette sœur qu'ils n'avaient point cessé d'aimer, et faisaient prier pour lui jusqu'à ce qu'ils l'eussent ramené dans le chemin du devoir et du bonheur. Cette tendre amitié survivait à tout; ils la faisaient graver en mille symboles différents, sur les tombeaux et sur les urnes sépulcrales [1].

Telle était la famille chrétienne dans les beaux jours de l'Eglise naissante. Ce type admirable, Dieu a permis qu'on le retrouvât dans tous les siècles, et pour empêcher le mal de prescrire, et pour ôter toute excuse à la négligence, et pour montrer que la religion est toujours la même, toujours pleine de vie et toujours capable de produire les mêmes effets. Comme preuve et comme modèle, nous allons dévoiler ici l'intérieur d'une de ces familles chrétiennes dans les temps modernes. Puissent les parents ne jamais le perdre de vue!

[1] Mamachi, *de' Costumi*, etc., c. 3, p. 16, et *Antiq. Christ.*, t. 3, p. 398.

Quoique l'éducation, et surtout l'éducation chrétienne, soit presque entièrement négligée dans le monde, il y a cependant encore bien des mères pieuses qui, persuadées que ce n'est que par ce moyen qu'elles peuvent assurer le bonheur et la gloire de leurs enfants, emploient tous leurs soins à les élever chrétiennement. Mais, comme elles ont plus de zèle que de lumières, elles se trompent souvent dans le choix des mesures qu'elles doivent prendre pour y réussir; et c'est pour les préserver de cette erreur que nous allons leur proposer l'exemple de madame Acarie, qui, après avoir longtemps édifié le monde par ses vertus, renonça généreusement à tous les avantages dont elle jouissait, pour aller terminer ses jours dans le couvent des Carmélites de Pontoise, où elle parvint à la sainteté la plus éminente.

Connaissant l'empire que les premières habitudes ont ordinairement sur le cœur humain, cette dame vertueuse commença de bonne heure à former ses enfants aux vertus que la religion et la société attendaient d'eux; et, pour y réussir, elle eut soin d'abord de les instruire des premiers éléments de la foi. Le curé de Saint-Gervais, parlant en chaire sur l'ignorance où les parents laissent leurs enfants par rapport à la religion, voulut en donner un exemple, et entama une phrase qui commençait par ses mots : *Si je demande à un enfant qu'est-ce que la foi...* Aussitôt on entendit, du milieu de l'auditoire, le plus petit des fils de madame Acarie répondre, comme s'il eût été interrogé : *C'est un*

don de Dieu ; et il aurait continué, si sa grand'mère, qui le tenait sur ses genoux, ne lui eût mis la main sur la bouche pour l'empêcher de parler.

Madame Acarie parlait souvent à ses enfants de l'obligation qu'ils avaient contractée en recevant le baptême, de s'attacher uniquement à Dieu, et d'éviter tout ce qui pourrait l'offenser. « Elle nous répétait fréquemment, dit sa fille aînée, qu'elle ne nous aimerait, qu'autant que nous aimerions Dieu ; et que, si elle connaissait quelque enfant étranger à sa famille qui eût pour Dieu plus d'affection que nous, elle aurait aussi, pour cet enfant, plus d'affection que pour nous-mêmes. »

Elle leur inspira de bonne heure de l'éloignement pour le mensonge, et elle ne leur en pardonnait aucun, quelque léger qu'il fût. « Quand vous auriez tout renversé et tout brisé dans la maison, dit-elle un jour à une de ses filles, si vous avouez sur-le-champ votre faute, je l'oublierai de bon cœur, et il ne vous en arrivera aucun mal : mais, fussiez-vous aussi haute que le plancher, je louerais plutôt des femmes pour vous tenir, que de laisser un seul mensonge sans châtiment ; et le monde entier ne me ferait pas changer de résolution là-dessus. »

Elle les exhortait à être toujours bien unis entre eux, elle les entretenait souvent des avantages de la concorde, et des suites fâcheuses de la mésintelligence. « Il faut toujours céder, leur disait-elle, excepté quand l'honneur de Dieu demande qu'on résiste ; celui qui cède a toujours la victoire sur son adversaire. »

Elle exigeait qu'ils parlassent aux domestiques de la maison avec douceur et politesse; et quand ils parlaient d'un ton différent, on ne devait pas leur répondre. Ayant entendu une de ses filles parler avec hauteur, elle l'en reprit vivement: « Vous m'effrayez, ma chère amie, lui dit-elle. Comme vous vous y prenez! Et qui êtes-vous pour parler ainsi? Faites que je n'entende plus cela, sinon vous me fâcheriez beaucoup. »

Elle voulait qu'ils obéissent sur-le-champ et sans murmures, qu'ils quittassent ce qu'ils faisaient, au premier signal qu'on leur donnait; en un mot, qu'ils n'eussent jamais de volonté propre. « Il ne convient pas, dit-elle un jour à une de ses filles qui montrait de la répugnance à rester avec elle dans une maison, il ne convient pas à une fille bien élevée de s'ennuyer en la compagnie de sa mère, ni d'avoir une autre volonté que la sienne. » Sa fille aînée, étant avec elle à la campagne, eut le désir d'aller à une ville voisine avec quelques personnes de sa société: madame Acarie y consentit d'abord, mais ensuite, voulant éprouver l'obéissance de sa fille, elle la fit descendre de voiture, et lui ordonna d'en ôter ses paquets, lorsqu'elle était sur le point de partir. Elle répéta cette épreuve deux ou trois fois; enfin, après avoir édifié toute la compagnie, qui pénétrait le motif de la mère, et qui était touchée de l'obéissance de sa fille, elle donna tout à fait son consentement au petit voyage qu'on désirait faire.

Elle formait ses enfants à cet esprit de mortification qui caractérise le vrai Chrétien. Dans leurs maladies,

elle les obligeait de prendre, sans montrer de répugnance, les potions désagréables qu'ordonnait le médecin. Pour les prémunir contre la sensualité et l'intempérance, elle leur faisait servir à table des nourritures communes, et presque toujours un seul plat. Elle exigeait qu'ils ne dissent jamais leur goût, et qu'ils ne se rendissent difficiles sur aucune chose. Elle ne voulait pas non plus que ses enfants décidassent de la couleur ou de la forme de leurs habits; elle ne les consultait pas sur cet objet; et, en évitant la singularité, ne leur permettait rien qui sentît la vanité.

Enfin elle ne négligeait rien pour inspirer l'humilité à ses enfants, parce qu'elle regardait cette vertu comme le fondement de la vie chrétienne. Quoiqu'ils fussent d'une famille noble et distinguée par ses alliances, elle ne les appelait et ne les faisait appeler que par leur nom de baptême. Quelque disposés que fussent les domestiques à servir ses enfants, elle voulait souvent que ceux-ci se servissent eux-mêmes. « J'étais fort orgueilleuse, dit sa fille aînée : pour me corriger, ma mère me chargea, dans la maison, des services les plus humiliants, comme de balayer l'escalier; et parce qu'elle s'aperçut que je prenais, pour le faire, les moments où je ne pouvais être vue, et que je fermais la porte pour me cacher, elle m'enjoignit de balayer à l'heure où il venait le plus de monde, et de laisser la porte ouverte quand je le ferais. » Sa seconde fille, qui eut toujours un grand sens, disait des choses fort raisonnables dès sa plus tendre jeunesse. Pour étouffer les semences d'a-

mour-propre qui auraient germé dans le cœur de cette enfant, sa mère paraissait quelquefois ne pas l'avoir entendue, ou elle la faisait taire.

Pour faciliter à ses enfants l'accomplissement de leurs devoirs et leur donner l'esprit d'ordre, elle leur fit un règlement de vie; et ses fils, tant qu'ils restèrent avec elle, suivirent aussi ce règlement dans ce qui pouvait les concerner.

Dans leurs premières années, ses filles se levaient à sept heures; et quand elles furent un peu plus grandes, elles se levaient à six. Quand elles étaient habillées, elles faisaient la prière du matin, et cette prière était suivie d'une lecture de piété. On les menait ensuite à la messe qu'elles entendaient à genoux. Pendant la messe, elles récitaient l'office de la sainte Vierge; mais dans la suite, leur pieuse mère les habitua à méditer sur le sacrifice de Jésus-Christ, pendant qu'on l'offrait en leur présence.

Étant rentrées à la maison, elles se mettaient à l'ouvrage; car madame Acarie ne craignait rien tant pour ses enfants que l'habitude de l'oisiveté; et elle leur donnait elle-même l'exemple du travail par une suite d'occupations utiles qui remplissaient la journée. L'heure même du repas ne se perdait pas en discours superflus : cette sainte femme entretenait alors ses enfants d'objets capables d'orner leur esprit et de former leur cœur.

Tous les jours, excepté les dimanches et les fêtes, le repas était suivi d'une récréation qui durait une heure, et à laquelle la mère assistait avec ses filles, leur ap-

prenant elle-même à se servir des instruments de jeu qu'elle leur avait acheté, et voulant qu'elles fussent à leur aise dans ces moments de relâche. « La contrainte, disait-elle à celles qui paraissaient sérieuses, n'est guère bonne qu'à émousser la pointe de l'esprit ; et une sagesse précoce s'en va d'ordinaire comme elle est venue. »

Vers trois heures, elles récitaient vêpres. On faisait ensuite une lecture de piété, et chacune reprenait son ouvrage. Vers le soir, les deux plus jeunes rendaient compte des pensées qui les avaient principalement occupées pendant le jour. S'il s'était élevé quelque dispute entre elles, on leur ordonnait de se demander pardon mutuellement, et de s'embrasser, pour mettre le sceau à la réconciliation.

Après le souper, on lisait la *Vie des Saints*. Les exercices de la journée se terminaient par l'examen de conscience, la récitation des litanies, et la prière du soir.

Les dimanches et les fêtes, madame Acarie avait soin de mener ses filles à la messe de la paroisse ; et, l'après-midi, elles y retournaient pour entendre le sermon et les vêpres. Après être rentrées à la maison, elles devaient rendre compte de ce qu'on avait dit en chaire, et l'heure du repas était ordinairement consacrée à cet exercice.

Quand il y avait quelque indulgence à gagner, cette sainte mère conduisait elle-même ses filles jusqu'à l'église où l'on devait se rendre pour se procurer un avantage si précieux aux yeux de la foi ; et dans ces occasions, ainsi que dans le carême et aux fêtes solennelles,

elle avait soin que ses filles eussent à leur disposition quelque argent pour le distribuer aux pauvres. Sa plus grande satisfaction était de les voir prendre l'habitude de faire des bonnes œuvres.

Ses filles étaient encore bien jeunes quand elles commencèrent à s'approcher du sacrement de l'Eucharistie ; mais leur grande jeunesse ne les empêcha pas de conserver les fruits salutaires de la première communion. Leur mère ne négligea rien pour qu'elles fussent en état de communier à toutes les fêtes principales de l'année, et plus souvent encore, quand elles eurent fait des progrès dans la piété. Elle les disposait elle-même à cette grande action, leur en parlant quelques jours d'avance, et les aidant à faire les actes convenables.

Les enfants, quelque bien élevés qu'ils soient, peuvent prendre, en un instant, les impressions les plus funestes. Madame Acarie veillait attentivement à ne laisser approcher des siens que des personnes dont la vertu et la prudence lui fussent bien connues. Par le même principe, elle désirait trouver, dans les maîtres qu'elle donnait à ses enfants, la vigilance et la fermeté, jointes à la piété et à la science. Comme on paraissait étonné de ce qu'elle avait préféré M. Blanzy, avec lequel elle n'avait aucune liaison, à M. Calvy, qu'elle estimait beaucoup : « M. Calvy, dit-elle, est doux et indulgent : M. Blanzy est sévère et ne passe rien aux écoliers, c'est ce que je désire pour mes enfants. »

Au reste, on aurait tort de croire qu'elle eût des manières dures à l'égard de ses enfants. « Elle nous trai-

tait fort doucement, dit sa fille aînée; mais elle joignait à cette douceur une gravité si majestueuse et si imposante, qu'il nous était comme impossible de ne pas nous rendre à ce qu'elle désirait de nous. »

Sagement sévère envers ses enfants, quand ils commettaient quelque faute, elle leur faisait mille amitiés quand elle en était contente. Son cœur semblait se dilater, tant était vive la satisfaction qu'elle éprouvait alors. Elle promettait de leur donner tout ce qu'ils demanderaient; et, pourvu que leurs demandes fussent raisonnables, elle tenait sa promesse avec fidélité. Dans leurs maladies, elle les soignait elle-même, passait des nuits auprès d'eux, et leur rendait tous les services dont ils avaient besoin. La charité avec laquelle cette bonne mère les servait les encourageait à souffrir avec patience; ils se prêtaient à tout pour lui épargner de la fatigue par leur prompte guérison. Enfin, ils apprenaient d'elle à se vaincre quand il leur faudrait rendre aux autres les mêmes services.

Une éducation si soignée produisit les fruits qu'on en devait attendre. C'est à elle que les trois filles de madame Acarie durent l'avantage d'être admises au Carmel, où, après avoir occupé les premières places, elles moururent saintement. *Si*, pour nous servir de l'expression de saint François de Sales, *ses fils tardèrent*, et donnèrent même, dans certains moments, des inquiétudes à leur mère, par rapport à leur salut, les places honorables qu'ils occupèrent dans l'Eglise et dans l'Etat, et les heureuses espérances que le même

prélat concevait d'eux, quand il les revit à Paris, un an après la mort de leur mère, prouvent qu'enfin ils profitèrent de l'éducation qu'ils en avait reçue.

Revenons aux premiers Chrétiens. Le triomphe de la charité chrétienne et la gloire éternelle de nos pères, c'est d'avoir aimé comme eux-mêmes leur prochain, c'est-à-dire tous les hommes.

Et d'abord, les Chrétiens étaient unis entre eux par les liens du plus tendre amour; les Païens eux-mêmes en étaient dans l'étonnement; ils en étaient jaloux [1]. En parlant de nous, disait Tertullien, vous vous écriez : Voyez comme ils s'aiment! Cela vous étonne, parce que vous êtes bien loin de nous ressembler. Voyez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres! et vous vous êtes bien plus disposés à vous entr'égorger. Quant au nom de *frères* que nous nous donnons, vos censeurs le décrient, parce que chez eux toute dénomination de parenté n'est que le témoignage d'une affection simulée. Nous sommes aussi vos frères par le droit de la nature, notre commune mère, quoique vous soyez peu humains et d'assez mauvais frères. Mais combien avons-nous plus de droits de nous regarder comme tels, nous tous qui avons un même père, qui est Dieu, qui avons été éclairés par le même esprit de sainteté, enfantés à la même vérité, après être sortis de la même ignorance. Entre nous tout est commun : les biens même que nous possédons nous unissent comme des frères, ce qui parmi vous dissout presque toujours la fraternité [2].

[1] *Apol.*, c. 39.

[2] Luciau., *Dial. peregr.*, p. 337.

Dans tous ces noms de charité qui sont en usage parmi nous, ne voyez que l'expression des sentiments qui nous animent : nos inférieurs, nous les appelons nos enfants ; nos égaux, nos frères ; nos supérieurs, nos pères. Par la même raison, nous appelons les Chrétiennes du nom de filles, de sœurs ou de mères, suivant leur âge [1].

Cette tendre charité se manifestait particulièrement à l'égard de différentes sortes de personnes. Pénétrés de vénération pour les ministres du Seigneur, à qui ils devaient la vie de l'âme, nos pères étaient empressés de pourvoir à tous leurs besoins ; ils sentaient bien que les ecclésiastiques se dévouant tout entiers au salut de leurs frères, ils ne pouvaient s'occuper de leur propre subsistance. Les oblations des fidèles leur fournissaient le nécessaire : la nourriture et le vêtement [2].

Mais c'était surtout à l'égard de ceux qui étaient emprisonnés pour la foi que leur charité déployait ses ressources et son généreux courage. A peine avaient-ils appris qu'un des frères était arrêté, que tous, hommes et femmes, enfants et vieillards, accouraient à la prison, ils commençaient par se recommander aux prières du futur martyr ; ils achetaient du geôlier la permission d'entrer, de baiser ses chaînes, de le servir et de pourvoir à tous ses besoins [3]. Si les aumônes de l'Église dont le prisonnier était membre ne suffisaient

[1] Athénag., *Legat.*, p. 330.
[2] Mamachi, t. 3, p. 26.
[3] Lucian., *Peregr.*, n. 12, p. 334.

pas, l'évêque et les prêtres écrivaient aux autres Églises, qui s'empressaient d'y suppléer ; chaque Église avait un fonds réservé pour cet usage[1]. Chacun de nous, dit Tertullien, apporte tous les mois son modique tribut, lorsqu'il le veut et comme il le veut, en raison de ses moyens ; car personne n'y est obligé, tout est volontaire. C'est là comme un dépôt de piété, qui ne se consomme point en repas ni en stériles dissipations : il s'emploie à la nourriture des indigents, aux frais de leur sépulture, à l'entretien des pauvres orphelins, des domestiques épuisés par l'âge, des naufragés ; au soulagement de ceux qui sont condamnés aux mines, relégués loin de leur patrie ou détenus dans les prisons pour la cause de Dieu[2].

L'empressement de nos pères à visiter les confesseurs de la foi allait si loin, que les évêques se croyaient quelquefois obligés de le modérer, dans la crainte d'exciter davantage la haine des persécuteurs[3].

Partout où il y avait une misère à soulager, la charité des premiers Chrétiens y volait les mains pleines d'aumônes et le cœur abondant de consolantes paroles. Du cachot du prisonnier passons à la cabane du pauvre et au chevet du malade. Ici encore, si une Église particulière manquait des ressources nécessaires pour nourrir ses pauvres, elle s'adressait à ses sœurs les autres Églises ; bientôt on voyait arriver des diacres chargés

[1] Lucian. *Peregr.*, n. 3. Eusèb., l. 4, c. 23.
[2] Tert., *Apol.*, c. 39.
[3] Saint Cyp., *Epist.* 10 et 12.

d'aumônes et de lettres fraternelles. D'autres fois, les grandes Églises demandaient les pauvres eux-mêmes, afin de subvenir directement et pour toujours à leurs besoins [1].

Il serait difficile de se former une idée du respect, des égards, des tendres soins dont ces membres souffrants du Sauveur étaient l'objet. Non contents de soulager leurs douleurs, nos pères s'efforçaient de les consoler et de soutenir leur patience et leur courage. La contagion du mal ne pouvait les éloigner ; et, chose admirable ! ils prodiguaient les mêmes soins à leurs persécuteurs ! Dans une peste qui ravagea l'Égypte, on vit les Chrétiens recueillir dans les rues les malades païens, abandonnés des leurs, les soigner, les emporter dans leurs propres maisons, et leur rendre les mêmes offices qu'ils accordaient à leurs frères [2].

Ils prenaient aussi un grand soin des enfants : d'abord des orphelins, enfants de Chrétiens et surtout de martyrs ; puis des enfants exposés et de tous ceux dont ils pouvaient être les maîtres, afin de les élever dans la véritable religion. L'Église romaine se distingua entre toutes les autres par sa charité envers les pauvres, quels qu'ils fussent. Sous le pape saint Corneille, vers l'an 250, elle en nourrissait plus de quinze cents. Depuis sa fondation, tant que les persécutions durèrent, elle eut toujours soin d'envoyer de grandes sommes aux pau-

[1] Saint Cyp., *Epist. ad Eucrat.*

[2] Eusèb., l. 7, c. 22.

vres Églises des provinces et aux confesseurs condamnés aux mines.

C'étaient les diacres qui avaient soin de tous ces *trésors vivants* de l'épouse de Jésus-Christ. Il était de leur charge de recevoir ce qui était offert pour les besoins communs de l'Église, de le mettre en réserve, de le garder sûrement, et de le distribuer suivant les ordres de l'évêque, qui en ordonnait sur le rapport qu'ils lui faisaient des nécessités particulières. Il était donc encore de leur devoir de s'informer de ces nécessités et d'avoir la liste exacte des pauvres que l'Église nourrissait[1]. Ainsi, la vie des diacres était fort active; il fallait aller et venir souvent par la ville, et quelquefois même faire des voyages au dehors. C'est pour cette raison qu'ils ne portaient ni manteaux, ni grands habits comme les prêtres, mais seulement des tuniques et des dalmatiques, pour être plus disposés à l'action et au mouvement[2].

Mais ce qui jetait les Païens dans le plus grand étonnement, n'était pas de voir les Chrétiens de la même Église et du même pays s'aimer d'un amour si tendre; c'était de voir qu'un Chrétien étranger, inconnu, était accueilli, logé, nourri, secouru, comblé de marques d'affection par ceux qui ne l'avaient jamais vu, et qui bientôt ne devaient plus le revoir. Leur haine répandait faussement le bruit que les Chrétiens étaient une secte occulte, dont les membres avaient des signes pour se

[1] *Const. apost.*, III, c. 19.
[2] *Ibid.*, II, c. 57.

reconnaître. Minucius Félix réfute ainsi cette odieuse calomnie : Ce qui nous fait reconnaître entre nous, ce n'est point, comme vous le prétendez, quelque signe extérieur, mais l'innocence et la modestie. Nous nous entr'aimons, quoi que vous en disiez avec chagrin, parce que nous ne savons point haïr. Nous nous appelons frères, parce que nous sommes les enfants d'un même Père, créateur de tous les hommes, que nous avons une même foi et une même espérance pour l'avenir [1].

Pourvu qu'un étranger montrât qu'il faisait profession de la foi orthodoxe et qu'il était dans la communion de l'Église, on le recevait à bras ouverts. Qui eût pensé à lui refuser sa maison, eût craint de rejeter Jésus-Christ lui-même ; mais il fallait qu'il se fît connaître [2]. Pour cela, les Chrétiens qui voyageaient prenaient des lettres de leur évêque [3].

Le premier acte d'hospitalité était de laver les pieds aux hôtes : ce soulagement était nécessaire, vu la manière dont les anciens étaient chaussés. Si l'hôte était dans la pleine communion de l'Église, on priait avec lui, et on lui déférait tous les honneurs de la maison : il faisait la prière, il avait la première place à table, il instruisait la famille ; on s'estimait heureux de le posséder ; le repas où il prenait part était estimé plus saint. On honorait les ecclésiastiques à proportion de leur rang ; et si un

[1] *Octav.*, p. 312.
[2] Baron., an. 143, n. 7.
[3] Tertull., *Præscript.*, c. 20, et Mamachi, t. 3, p. 48.

évêque voyageait, on l'invitait partout à faire l'office et à prêcher, pour montrer l'unité du sacerdoce et de l'Église [1].

Les Chrétiens exerçaient l'hospitalité même envers les Infidèles. Ils exécutaient aussi avec grande charité les ordres du prince qui les obligeaient à loger les gens de guerre, les officiers et les autres qui voyageaient pour le service de l'État. Saint Pacôme, ayant été enrôlé fort jeune dans les troupes romaines, fut embarqué avec sa compagnie. Il aborda dans une ville, où il fut étonné de voir que les habitants les recevaient avec autant d'affection que s'ils eussent été leurs anciens amis. Il demanda qui ils étaient; on lui répondit que c'étaient des gens d'une religion particulière, qu'on appelait Chrétiens. Dès lors il s'informa de leurs doctrines, et ce fut le commencement de sa conversion [2].

Les pauvres esclaves abandonnés par leurs maîtres parce qu'ils étaient vieux ou infirmes, les exilés, en un mot les pauvres de toute espèce, rebutés par la société païenne, étaient sûrs de trouver un généreux accueil dans le sein de la jeune société. Pour subvenir à toutes ces nécessités, nos pères ne se contentaient pas de donner leurs biens et de se faire pauvres pour assister les pauvres; ils se vendaient eux-mêmes. Les exemples de cette héroïque charité n'étaient pas rares, comme nous l'apprenons du pape saint Clément dans sa lettre aux

[1] *Const. apost.*, II, c. 58.

[2] *Vie de saint Pacôme*, t. 4. Voyez aussi Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, p. 260.

fidèles de Corinthe [1] ; un seul suffira pour faire connaître l'esprit qui animait nos pères.

Un d'entre eux, nommé Sérapion, rencontra un farceur païen dont le malheureux sort le toucha sensiblement. Afin de procurer sa conversion, il se vendit à lui en qualité d'esclave, pour la somme de vingt pièces d'argent. Son exactitude à remplir ses devoirs ne l'empêchait pas de trouver encore des moments pour vaquer à la prière et à la méditation ; du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Enfin ses discours et son exemple produisirent leur effet : le comédien se convertit avec sa famille et renonça au théâtre. Sérapion fut mis en liberté : il n'y resta pas longtemps.

Bientôt il se vendit une seconde fois, afin de se mettre en état de soulager une veuve affligée : son nouveau maître fut si content de ses services, qu'il l'affranchit, et lui fit, en outre, présent d'un habit, d'une tunique et d'un livre des Évangiles. A peine Sérapion fut-il parti, qu'il rencontra un pauvre auquel il donna son habit ; à quelque distance de là, un second pauvre, transi de froid, eut la tunique ; et il ne resta plus au saint, pour se couvrir, qu'un simple linge. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'étaient devenus ses habits : « Voilà, dit-il en montrant le livre des Évangiles, voilà ce qui m'en a dépouillé. » Ce livre ne fut pas longtemps en sa possession ; il le vendit pour assister une personne réduite à la dernière misère ; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit : « Le croirez-

[1] *Epist.* 1, n. 4, p. 36.

vous? je m'imaginais entendre continuellement l'Évangile qui me disait : *Allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres.* J'ai donc vendu mon livre, et en ai donné le prix aux membres de Jésus-Christ que je voyais dans le besoin. »

Sérapion, qui n'avait plus rien que sa personne, en trafiqua encore plusieurs fois, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, afin de procurer au prochain des secours spirituels ou temporels. Du nombre de ceux auxquels il se vendit fut un Manichéen ; il eut le bonheur de le ramener avec toute sa famille dans le sein de la véritable Église [1].

Si nos pères étaient si empressés à soulager les nécessités corporelles du prochain, comment douter de leur zèle pour la guérison des âmes? Il serait trop long de raconter tout ce qu'ils faisaient afin d'obtenir la conversion des pécheurs, des hérétiques, et même de leurs plus cruels ennemis : c'était pour eux qu'ils offraient leurs larmes, leurs jeûnes et leurs supplications [2]. Ecoutons Tertullien :

« Nous invoquons pour le salut des empereurs (et ces empereurs c'étaient les Néron, les Domitien, les Dèce, les Dioclétien) le Dieu éternel, le Dieu vrai, le Dieu vivant ; nous demandons pour eux une vie longue, un empire paisible, une paix inaltérable, des armées valeureuses, un sénat fidèle, des sujets soumis,

[1] *Voyez* Godescard, 21 mars.
[2] Mamachi, *de' Costumi*, t. 3, p. 61-66.

un repos universel, et tout ce que l'homme et l'empereur désirent[1]. »

Soldats fidèles, citoyens paisibles et consciencieux, nos pères s'acquittaient fidèlement de tous les devoirs de la société humaine. « Quant aux contributions publiques, continue Tertullien, nous les payons exactement et sans fraude ; les impôts rendent grâce de ce qu'il y a des Chrétiens au monde, parce que les Chrétiens s'acquittent de ce devoir par principes de conscience et de piété[2]. »

La charité de nos pères, qui s'étendait à tous les vivants, n'oubliait pas les morts. Pour mieux témoigner la foi de la résurrection, ils avaient grand soin des sépultures, et y faisaient une grande dépense, eu égard à leur manière de vivre. Après avoir lavé les corps, ils les embaumaient : « Nous y employons plus d'aromates, disait Tertullien, que vous autres Païens n'en perdez à enfumer vos dieux[3]. » Ils les enveloppaient de linges très-fins ou d'étoffes de soie ; quelquefois ils les revêtaient d'habits précieux. Ils les laissaient exposés trois jours, ayant grand soin de veiller auprès en prières[4] ; ensuite ils les portaient au tombeau, accompagnant le corps avec quantité de cierges et de flambeaux, double symbole de la charité du défunt et de la résurrection future, et chantant des psaumes et des hymnes

[1] *Apol.*, c. 30.
[2] *Ibid.*, c. 42.
[3] *Ibid.*, *ib.*
[4] Baron., ann., 34, n. 310.

où respirait la douce espérance [1]. On priait aussi pour eux ; on offrait le saint sacrifice, et l'on donnait le festin qu'on nommait agape. On faisait aussi d'autres aumônes ; on renouvelait la *mémoire* du défunt au bout de l'an, et l'on continuait d'année en année, outre la commémoraison que l'on en faisait tous les jours au saint sacrifice [2].

Pour honorer les morts et conserver le souvenir de leur vie, on enterrait souvent avec eux diverses choses, comme les marques de leur dignité, les instruments de leur martyre, des fioles ou des éponges pleines de leur sang, les actes de leur martyre, leur nom, des médailles, des feuilles de laurier ou de quelque autre arbre toujours vert, des croix, l'Evangile, et même la sainte Eucharistie. Ces aromates étaient en si grande quantité, et les tombeaux si bien fermés, que, plus de douze siècles après, il s'en exhalait encore un parfum très-agréable [3]. On observait de poser le corps sur le dos, le visage tourné vers l'orient : cette position était un dernier symbole de l'espérance et comme un dernier cri d'immortalité.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir remplacé la loi de haine qui régnait dans le Pa-

[1] *Const. apost.* 6. Prud. *Hym. exeq.*

[2] Tertull., *Cor. mil.*, c. 3. Orig., *in Job*, hom. 3; et Cyp., ep. 46. Mamachi, t. 3, p. 67 et suiv. Fleury, p. 263.

[3] *Voy.* Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri*, etc., lib. 1, c. 59, p. 307.

ganisme, par la douce loi de la charité universelle; faites-nous la grâce d'imiter les beaux exemples que nos pères nous ont laissés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne veux jamais dire des autres ce que je ne voudrais pas qu'on dit de moi.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Qu'opposaient nos pères à la loi de haine et de cruauté qui régnait parmi les Païens?

R. A la loi de haine et de cruauté qui régnait parmi les Païens, nos pères opposaient la loi de la charité universelle, et accomplissaient à la lettre le commandement du Sauveur : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* D'abord les pères et mères aimaient leurs enfants. Au lieu de les faire périr avant ou après leur naissance, les premiers Chrétiens prenaient un soin extrême de conserver leurs enfants; ils les regardaient comme un dépôt précieux dont ils étaient obligés de rendre compte; ils ne négligeaient rien pour les instruire de la Religion et les former à la vertu. Leur plus grand soin était d'éloigner d'eux les compagnies et les livres dangereux; l'Evangile était l'unique ouvrage qu'ils

mettaient entre leurs mains. Ils voulaient qu'ils fussent propres dans leur habillement, mais sans aucune espèce de luxe et de vanité.

Q. Les pères et mères s'aimaient-ils les uns les autres?

R. Les pères et mères s'aimaient les uns les autres; leur tendresse était toute surnaturelle et se manifestait par une affabilité constante, par des égards, par des soins empressés, et surtout par des prières ferventes et continuelles, lorsque l'un ou l'autre n'avait pas le bonheur d'être Chrétien. Les enfants imitaient l'exemple de leurs parents, et ils s'aimaient entre eux de l'amour le plus sincère. On les voyait prier, combattre et mourir ensemble dans les amphithéâtres.

Q. Les premiers Chrétiens s'aimaient-ils tous les uns les autres?

R. Les premiers Chrétiens s'aimaient tous les uns les autres. Les Païens en étaient étonnés et jaloux; ils s'écriaient : « Voyez comme ils s'aiment et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres! » Pour marque de cette tendre charité, ils se donnaient entre eux les doux noms de père, de mère, de frères, de sœurs, de fils et de fille; ils annonçaient par là qu'ils ne formaient qu'une seule famille. Cette charité s'étendait aux Chrétiens des Eglises les plus éloignées. Ils étaient heureux quand ils pouvaient les recevoir dans leurs maisons. Les Chrétiens des différentes Eglises s'envoyaient des aumônes pour soulager leurs pauvres, et des eulogies en signes d'union.

Q. Quel était l'objet particulier de leur charité?

R. L'objet particulier de leur charité, c'étaient les ministres du Seigneur. Ceux-ci s'occupaient entièrement du salut des fidèles, et les fidèles, par leurs offrandes, fournissaient à tous leurs besoins. Ils aimaient encore d'un amour spécial les pauvres, les veuves, les orphelins, les Chrétiens condamnés aux mines pour la cause de la foi; ils ne craignaient pas d'aller les visiter; ils achetaient des geôliers la permission de les voir; ils baisaient leurs chaînes; ils se recommandaient à leurs prières et priaient pour eux. Quand nos pères n'avaient plus de quoi donner pour soulager ceux qui étaient dans le besoin, ils se vendaient eux-mêmes. On en a vu un grand nombre donner ce grand exemple de charité.

Q. Nos pères aimaient-ils tous les hommes?

R. Nos pères aimaient tous les hommes, même les Païens. Ils leur rendaient toutes sortes de bons offices; ils les secouraient dans leurs besoins; ils priaient même pour leurs persécuteurs; ils payaient fidèlement les impôts, et s'acquittaient de tous les devoirs de bons soldats ou de citoyens consciencieux.

Q. Quelle était la charité de nos pères envers les morts?

R. La charité de nos pères s'étendait aux morts aussi bien qu'aux vivants. Pour mieux témoigner la foi de la résurrection, ils avaient grand soin des sépultures; ils lavaient les corps, les embaumaient, les couvraient de linges très-fins ou d'étoffes de soie; ils priaient et faisaient l'aumône pour le repos des âmes. On plaçait

le corps sur le dos, le visage tourné vers l'orient, pour marquer l'espérance de la résurrection.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir remplacé la loi de haine qui régnait dans le Paganisme par la douce loi de la charité universelle; faites-nous la grâce d'imiter les beaux exemples que nos pères nous ont laissés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne veux jamais dire des autres ce que je ne voudrais pas qu'on dît de moi.*

IX^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (Suite du 1^er siècle.)

Rome souterraine. — Détails sur les martyrs.

Une piété tendre et sincère, une charité universelle, une sainteté parfaite, formèrent, à quelques exceptions près, le caractère des premiers Chrétiens, durant le long espace de trois cents ans. « Nous ne voulons pas nier, disait Tertullien, qu'il n'y ait parmi nous *quelques* hommes livrés à leurs passions; mais pour prouver la divinité de la Religion chrétienne, c'est assez qu'ils soient en *petit nombre*. Il est impossible que dans un corps, quelque parfait que nous le supposions, il ne se trouve pas quelque tache; mais beaucoup de bien à côté d'un peu de mal fait éclater la perfection d'une société[1]. »

Tant de vertus étonnaient les Païens, et peut-être nous-mêmes sommes-nous tentés de croire que les exemples de nos pères ne sont plus imitables pour leurs enfants. Ce qu'il y a de certain cependant, c'est que nous sommes appelés comme eux à la sainteté par le fait

[1] Tert., *ad Nation.*, t. 1, c. 5, p. 43. *Voy. aussi* Mamachi, préf., p. 17-31.

seul de notre vocation au Christianisme; ce qu'il y a de certain encore, c'est que Dieu ne nous refuse aucun des moyens nécessaires pour devenir des saints; enfin ce qu'il y a de certain, c'est qu'en prenant les moyens et les précautions dont nos pères faisaient usage, nous pouvons imiter leurs vertus. Ils ont été ce que nous sommes, pourquoi ne pourrions-nous pas devenir ce qu'ils furent?

Comme nous l'avons vu, ils passaient leurs jours dans la prière, le travail et l'exercice des œuvres de charité. Qui nous empêche de suivre leur exemple? Connaissant toute la faiblesse et la corruption de la nature, ils se défiaient d'eux-mêmes et s'éloignaient avec grand soin de toutes les occasions de péché. Une fois qu'ils étaient passés du Paganisme au Christianisme, ils ne voulaient plus avoir aucun contact impur avec la vieille société; ils fuyaient non-seulement ses livres, ses chants profanes, ses temples, mais encore ses théâtres, ses fêtes et ses bals. Leurs raisons n'ont rien perdu de leur force, car, aujourd'hui comme autrefois, toutes ces profanes assemblées sont des occasions de scandale et de péché.

Et d'abord les premiers Chrétiens n'allaient point aux théâtres : c'est un fait attesté par les auteurs païens. L'exemple d'aïeux aussi vénérables devrait suffire pour régler la conduite d'enfants bien nés. Cependant, si nous demandons à nos pères la raison de leur conduite, ils nous répondront ce qu'ils répondaient aux Païens : « Vous nous demandez pourquoi nous n'assistons point à vos spectacles, c'est que nous en connais-

sons tout le danger[1]. Or, ce danger n'est-il pas le même aujourd'hui qu'autrefois?

Écoutons Tertullien, méditons ses paroles, et, la main sur la conscience, disons si l'histoire qu'il nous fait des spectacles de son temps, n'est pas l'histoire des spectacles de nos jours? « Le théâtre, dit-il, est proprement le sanctuaire de l'amour profane; on n'y va que pour y chercher du plaisir. Le charme du plaisir allume la passion, qui s'enflamme à son tour par l'attrait du plaisir. Je suppose qu'on s'y tienne avec un extérieur modeste et composé: qui me répond que, sous cet extérieur flegmatique, sous ce masque imposé par l'art ou par le rang, le cœur soit impassible, et qu'il n'y ait pas au fond de l'âme une secrète agitation? On ne vient pas chercher du plaisir sans s'attacher à celui qu'on trouve; or, il devient impossible de s'y attacher sans quelque sentiment d'affection, et c'est cette affection même qui est le plus vif aiguillon du plaisir que l'on y goûte. Que l'affection cesse, plus de plaisir; ce n'est plus qu'ennui, perte de temps, inutilité, et je vous demande si tout cela va à des Chrétiens? Quoi qu'on puisse penser soi-même du spectacle, on aura beau n'y être qu'à regret, le détester même, rougir de la compagnie où l'on se trouve, c'en est assez pour autoriser par sa présence ceux qui s'y rendent; c'est se mettre en contradiction avec soi-même. Ce que notre pensée condamne, notre exemple l'absout; on devient l'approbateur du mal quand on se rencontre de plein gré avec ceux qui le commettent. Il ne nous

[1] Minut. Felix, *Octav.*, p. 8 et 26.

suffit pas de n'être pas acteurs quand nous avons l'air d'être complices; il n'y aurait pas d'acteurs s'il n'y avait pas de spectateurs.

» Au théâtre, l'impudique amour entre dans le cœur par les yeux et par les oreilles; là, des femmes s'immolent à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne le ferait dans des lieux qu'on n'ose nommer. Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre! Quoi! l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précautions pour cet opprobre? l'a-t-elle tenue nuit et jour sous ses ailes avec tant de soin pour la livrer au public et en faire un écueil à la jeunesse? Qui ne regarde pas ces malheureuses comme des esclaves égarées en qui la pudeur est éteinte? Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité! N'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir?

» Si nous ne devons avoir que de l'horreur pour l'impudicité, nous peut-il être permis d'aller entendre ou voir ce qu'il nous est défendu de faire ou de dire, nous à qui il sera demandé compte d'une parole oiseuse? Le spectacle nous est donc interdit par le seul fait de l'interdiction de toute impudicité.

» Ce à quoi nous avons solennellement renoncé au baptême, il ne nous est pas permis de le pratiquer, ni de l'exprimer, ni de le regarder de près ou de loin. Or,

quel que soit le nom que la scène présente, tragédie, comédie, pantomime, n'importe, pas une pièce dont l'intrigue n'ait pour sujet une action contre les mœurs ou contre l'humanité : faiblesse ou forfaits, voilà tout ce qu'on y voit.

» Que vous apprend, dites-moi, la tragédie? Rien que des aventures controuvées ou exagérées qui ne rappellent à votre esprit, la plupart du temps, que des actes ou violents ou honteux, qu'il vaudrait bien mieux avoir oubliés, ou bien développent dans votre cœur des germes malheureux qui se déclarent par de trop fidèles imitations.

» La comédie, que vous apprend-elle? qu'expose-t-elle à vos regards? L'adultère et l'infidélité, les manéges de la séduction et le déshonneur des époux, d'indécentes bouffonneries, les pères joués par leurs valets et par leurs enfants, des vieillards imbéciles et débauchés.

» La pantomime? Elle étale sous vos yeux tous les désordres d'une luxure insolente, tout ce qu'une bouche chrétienne n'a pas le courage de retracer. Quelle école pour les mœurs, ou plutôt quel foyer de crimes! que d'aliments pour tous les vices! »

Après avoir montré que le spectacle est une occasion de péché, et que les vœux du baptême l'interdisent au chrétien, Tertullien examine les prétextes qu'on allègue pour y justifier sa présence. Pas un des sophismes modernes en faveur des spectacles qui ne soit prévenu et réfuté victorieusement par l'éloquent écrivain.

« On nous dit : A mon âge, dans le rang que j'occupe, avec la force de mes principes ou l'heureuse température de ma constitution, je n'ai rien à redouter du spectacle. Votre âge? qui que vous soyez, il ne vous sauve pas des dangers du théâtre. Jeune, c'est pour vous qu'ils sont le plus formidables. Comment vous défendre des impressions de la volupté qui vous y assiége par tous les sens, et qui n'y trouve que des approbateurs? Le devoir ne tient pas contre les spectacles, qui remuent tout votre être, et parlent plus puissamment à votre cœur que la conscience. La vieillesse elle-même n'est pas un bon préservatif; non, les glaces de l'âge n'éteignent pas des feux dès longtemps allumés, et dont le temps n'a fait qu'accroître l'activité.

» Le rang que vous occupez vous en fait, dites-vous, une nécessité? Et moi, je vous réponds que la foi chrétienne n'admet point d'autre nécessité que celle d'obéir à la loi du Seigneur. Il est, dites-vous, des circonstances où l'on ne peut se dispenser de s'y rendre. Et moi, je vous dis qu'il n'en est point où l'on puisse se permettre d'offenser Dieu. Vous vous croyez garanti par votre constitution. J'en appelle, moi, à l'expérience; et, d'après ses leçons journalières, je vous demande qui jamais est sorti du théâtre comme il y était entré. Que si j'interroge votre conscience, qu'aura-t-elle à me répondre? Par quel chemin êtes-vous arrivé jusqu'au spectacle? Par des passions qui voulaient être satisfaites. Qu'êtes-vous allé voir? Tout ce qui pouvait vous plaire, et tout ce qu'il vous est défendu d'imiter. De bonne foi, était-ce là la place

d'un Chrétien? On ne se trouve dans le camp ennemi que quand, infidèle à son prince, on a déserté ses drapeaux. Quoi ! vous étiez le moment auparavant dans l'église de Dieu, et vous voilà dans le temple du Démon ! tout à l'heure dans la société des Esprits célestes, maintenant dans une fange impure ! Quoi ! ces mains que vous veniez d'élever vers le ciel, elles ont pu battre pour un histrion ! Cette même bouche qui s'ouvrait pour chanter nos saints mystères, elle a proclamé les louanges d'une prostituée ! Qui désormais vous empêchera de chanter des hymnes à la gloire de Satan ?

» Mais, dites-vous, je ne choisis que de bonnes pièces; il est des spectacles honnêtes qui en font même des écoles de morale. Où donc sont-elles ces bonnes pièces? Dites plutôt que vous choisissez les moins mauvaises : ici le choix n'est pas entre ce qui est bon et mauvais, mais entre ce qui est plus ou moins mal. Toutes ne respirent-elles pas plus ou moins la plus perfide des passions? et puis ces pièces ne changent-elles pas de nature quand elles sont représentées, en devenant mille fois plus dangereuses par l'entourage de séductions qui les escortent ? Vous allez au théâtre comme à une école de morale ! vous allez y chercher des modèles de vertus chrétiennes ! Ah ! ce n'est pas là votre religion, ou c'est une religion défigurée. Les dignes interprètes de l'Ecriture que vos poëtes dramatiques ! les dignes organes du Saint-Esprit que vos acteurs !

» Mais j'y vais pour accompagner mes enfants.

Et de quel droit leur permettez-vous d'y aller? N'était-ce donc pas assez de leur avoir communiqué le feu de la concupiscence en les engendrant? faut-il encore que vous l'embrasiez en les conduisant au foyer de toutes les passions? Mais c'est pour les former. Eh quoi! votre fille ne peut-elle être formée sans avoir une comédienne pour modèle, et votre fils un comédien pour précepteur?

» Mais ce n'est là qu'un passe-temps. Je réponds que la main qui apprête le venin homicide n'en frotte pas la coupe de fiel et d'ellébore, mais de sucs doux et amorçants, afin de déguiser la trahison et la mort. Voilà les manœuvres et les artifices du Démon. Que l'on se récrie sur la beauté des scènes, sur la mélodie des chants, sur l'excellence des poëmes, même sur la pureté de la morale. Rayons de miel, si vous voulez: le vase d'où ils s'épanchent n'est pas moins empoisonné; l'attrait du plaisir ne vaut pas le risque du danger qui l'accompagne. Redoutez ces perfides attraits: que les libertins, les filles perdues, les âmes malfaisantes aillent au théâtre; c'est pour eux qu'il est fait. Nos jeux, à nous, nos fêtes ne sont pas encore prêts; nous ne pouvons pas siéger à la même table, parce que nous ne pouvons pas les avoir pour convives. Tout vient à son temps: pour eux aujourd'hui les joies; pour nous les tribulations. Le monde, nous dit Jésus-Christ, sera dans la joie, et vous dans la tristesse. Soyons donc dans l'affliction, tandis que le Païen se réjouit, afin d'être dans la joie quand il commencera à s'affliger, de peur qu'en

partageant ses plaisirs nous ne partagions aussi ses douleurs [1].

L'horreur qu'ils avaient pour les spectacles, nos pères la témoignaient pour les bals et les fêtes profanes [2]. Les Païens ne manquaient pas de leur en faire un reproche ; mais ils leur répondaient : « Vraiment les Chrétiens sont des *sauvages*, des ennemis de l'Etat, parce qu'ils n'assistent pas à vos festins, et que, consacrés à la vraie religion, ils célèbrent les jours de fête de l'Empereur par une joie tout intérieure, non par la débauche ! Grande preuve de zèle, en effet, d'allumer des feux et de dresser des tables dans les rues, d'étaler des banquets sur les places publiques, de transformer Rome en taverne, de faire couler des ruisseaux de vin, de courir par troupes çà et là, pour se provoquer les uns

[1] *De Spectaculis.* Tatien, *Orat. contr. Græcos*, p. 279. Saint Théophil. d'Antioche, *ad Autolic.*, p. 416. Saint Cyprien, *de Spectac.* Lact., *Instit. div.* Saint Basile, homil. 4, *in Hexameron.* Saint Jean Chrys., homil. 15, *ad Pop. Antioch.*, et 3, *in Saül et David ;* et Ambr., *de Fuga sæculi.* Saint Aug., *Confess.*, lib. 3. Salvien, lib. 6, *de Provident.*, etc., etc.

Les conciles d'Elvire, en 305, can. 62 et 65 ; premier d'Arles, en 314, can. 5 ; troisième de Carthage, en 395, can. 2 ; quatrième id., en 398, can. 88 ; d'Afrique, en 424, can. 28 ou 61, can. 30 ou 63, can. 129 ; second d'Arles, en 432, can. 20 ; sixième conc. génér., en 680, can. 9 ; synode de saint Charles Borromée, en 1568 ; de Bourges, en 1584, can. 4.

Les comédiens eux-mêmes, les auteurs de comédies, les habitués des théâtres, tiennent le même langage. Ils sont d'accord avec les Pères de l'Église et les conciles pour condamner les spectacles. *Voyez* leurs aveux dans Després de Boissy, *Lettres sur les spectacles.*

[2] *Voy.* Mamachi, t. 2, p. 188.

les autres par des injures, par de scandaleux défis, par d'impudiques regards ! La joie publique ne se manifeste-t-elle donc que par la honte publique ? Ce qui viole les bienséances à tout autre jour devient-il bienséance aux fêtes de l'Empereur ? Oh ! que nous sommes vraiment dignes de mort, d'acquitter les vœux pour l'Empereur, et de prendre notre part d'allégresse générale, sans cesser d'être chastes, modestes et réservés dans nos mœurs [1] ! »

Peut-on faire un portrait plus ressemblant de ce qui se passe parmi nous à certaines époques de l'année et à certains jours de réjouissance publique ? Rapprochement humiliant qui montre qu'une partie de la société est redevenue semblable aux Païens. Pour nous, enfants des Chrétiens, notre conduite est tracée dans les exemples de nos pères. Nous avons les mêmes raisons de nous éloigner de toutes ces fêtes coupables : la fuite des occasions est la sauvegarde de la vertu.

Jusqu'ici nous avons tracé le portrait des deux sociétés qui existaient il y a dix-huit siècles, après la prédication des pêcheurs galiléens. Nous avons vu l'état et les mœurs de Rome païenne ; nous avons vu aussi l'état et les mœurs bien différentes de la Rome souterraine, demeure sacrée des premiers Chrétiens. Il faut assister maintenant au combat terrible qui va s'engager entre la vieille société et la société nouvelle.

Or, comme c'est toujours l'erreur qui attaque, parce que l'erreur vient toujours après la vérité, c'est la vieille

[1] Tertull., *Apol.*, c. 35.

société qui commença le combat : elle débuta par des calomnies. Il fallait d'abord rendre odieux ceux qu'on voulait égorger ; car la violence chercha toujours à se parer des dehors de la justice. Ici les Juifs et les Païens firent cause commune. Les descendants aveugles d'Abraham et de Jacob, au lieu de faire pénitence de leur déicide, comblèrent la mesure de leurs crimes en persécutant avec rage les disciples du Messie. Pressentant la ruine de leur culte figuratif, ils poussèrent les premiers le cri d'alarme. A peine eurent-ils connu le dessein que les Apôtres avaient formé de porter l'Evangile par toute la terre, qu'ils écrivirent des lettres et qu'ils envoyèrent en toute hâte des émissaires pour indisposer les esprits. Ils disaient : Une secte nouvelle s'est élevée qui porte le nom de Chrétiens ; elle soutient l'athéisme et détruit toutes les lois ; sa doctrine est impie, détestable, sacrilége [1].

Présenter le Christianisme comme destructeur de toute vertu et hostile aux gouvernements, c'était attirer sur la tête de ses sectateurs la haine des peuples et des rois. Ces atroces calomnies n'eurent que trop de succès. Les Païens les adoptèrent, et les fausses impressions qu'elles produisirent n'étaient pas effacées deux cents ans après [2]. On prétend même que les Juifs gardent encore aujourd'hui à Worms, sur le Rhin, une de ces lettres qui furent alors envoyées partout contre Jésus-Christ et ses disciples [3].

[1] Saint Justin, *Dial. cum Tryph.*, p. 235.
[2] Orig., *in Cels.*, l. 6. Tertull., *ad Nat.*, l. 1, c. 14.
[3] Tillemont, t. 1, p. 148.

La Renommée, qui va toujours croissant, ajouta d'autres imputations, et bientôt les Païens, tirant la conséquence de tant de calomnies, regardèrent les Chrétiens comme les plus scélérats des hommes, et les rendirent responsables de toutes les calamités, petites ou grandes, qui affligeaient l'Empire. Leur nom seul était un crime; il suffisait de le porter pour être coupable de tous les forfaits[1]. Aussi Tacite, rapportant que Néron avait fait brûler vifs un grand nombre de Chrétiens qu'il accusait faussement d'avoir mis le feu à la ville de Rome, dit naïvement qu'ils étaient moins convaincus d'aucun crime que de la haine du genre humain[2].

C'est pour réfuter toutes ces odieuses inculpations que Dieu suscita tant d'éloquents apologistes. Ils étaient obligés de demander comme une grâce qu'on ne condamnât pas les Chrétiens sans les entendre, et que leur nom seul ne fût pas un crime capital[3]. La conduite des Chrétiens répondait encore plus éloquemment à toutes les accusations; mais la haine est aveugle. Celle des Païens et des Juifs, non contente de fermer les yeux pour ne pas voir les vertus de nos pères, se boucha les oreilles pour ne pas entendre leurs raisons, se plaça sur le cœur un triple airain pour ne ressentir à leur égard aucun sentiment d'humanité, et s'arma de haches et de glaives pour immoler ses victimes. Le sang coula bientôt à flots sur toute l'étendue de la terre, et

[1] Tertull., *Apol.*, c. 40.
[2] *Annal.*, l. 15, c. 44.
[3] Tertull., *Apol.*, c. 1, p. 11.

le Ciel eut à couronner des milliers de martyrs.

Plaçons ici quelques détails sur ces héros de la foi, parlons de leur nom, de leur nombre, de leurs actes, et des circonstances qui accompagnaient et suivaient leur mort.

Le nom de *martyr* signifie témoin; il désigne une personne qui a souffert des supplices et même la mort pour rendre témoignage de la vérité de la Religion; on le donne par excellence aux premiers Chrétiens qui ont sacrifié leur vie pour attester la vérité des faits sur lesquels le Christianisme est fondé. Le Sauveur avait annoncé que la Religion aurait des martyrs. En chargeant ses Apôtres de prêcher l'Evangile : *Vous me servirez de témoins*, leur disait-il, *à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre*[1]. Ailleurs, il leur expliquait que leur témoignage serait un témoignage de sang : *On vous tourmentera, on vous ôtera la vie, et vous serez odieux à toutes les nations à cause de mon nom*[2]. Mais aussitôt il rassurait leur timidité en ajoutant : *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps et ne peuvent pas tuer l'âme. Si quelqu'un me confesse devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est au ciel; mais si quelqu'un me renie devant les hommes, je le renierai devant mon Père*[3].

De ces paroles sacrées, Tertullien conclut avec rai-

[1] Act., I, 8.
[2] Matth., XXXIV, 9.
[3] *Ibid.*, X, 28 et 32.

son que la foi chrétienne est un engagement au martyre[1]. Y pensons-nous !

Le nombre des martyrs est incalculable; quelques faits nous en donneront une idée :

1° Il y eut, pendant l'espace de trois cents ans, onze persécutions générales dans toute l'étendue de l'empire romain, et l'empire romain comprenait à cette époque à peu près tout le monde connu. Au quatrième siècle, il y en eut de particulières en Perse et en Afrique, sous les Goths et les Vandales : une seule dura quarante ans, et fit deux cent mille martyrs[2]. Or, depuis le passage des Apôtres, il y avait des Chrétiens partout. Du temps de Tertullien, ils étaient en si grand nombre, qu'ils remplissaient tout, excepté les temples des dieux, et que s'ils avaient voulu se venger des Romains, ils n'auraient eu qu'à se retirer et que l'Empire serait devenu désert[3].

2° On faisait un tel carnage des Chrétiens, que dans la seule ville de Lyon il y eut dix-neuf mille martyrs ; on n'épargnait ni l'âge, ni le sexe, ni le rang,

3° Le nombre des victimes fut tel, ue Dioclétien et Maximien se vantèrent, au commencement du quatrième siècle, d'avoir enfin exterminé la race des Chrétiens et anéanti leur religion[4].

Déjà avant les grandes persécutions, et au com-

[1] Debitricem martyrii fidem. *De Spect.*

[2] Sozom., *Hist. eccl.*

[3] *Apol.*, c. 37.

[4] Nomine Christianorum deleto ; superstitione christiana ubique deleta.

mencement du règne de Marc-Aurèle, saint Irénée, évêque de Lyon, écrivait : « Partout où l'Église se rencontre, cette sainte mère envoie au ciel, avant elle, par le martyre, une multitude de ses enfants, qu'elle offre au Père comme un gage de l'extrême amour qu'elle a pour lui. Mais les autres assemblées n'ont point de martyrs ; il n'y a que l'Eglise qui aime à souffrir les opprobres pour témoigner à Dieu quel est l'excès de sa charité et quelle est la grandeur de la foi qui lui fait confesser hautement Jésus-Christ. Souvent on l'a vue s'affaiblir par la perte de son sang et de ses membres, puis, tout à coup, se rétablir, reprendre de nouvelles forces et redevenir mère d'un plus grand nombre d'enfants[1]. »

En souffrant la mort, les martyrs prouvaient la divinité de la Religion, puisqu'ils montraient l'accomplissement visible des prophéties du Sauveur ; ils la prouvaient encore par leur constance surnaturelle. Souffrir la mort sans aucun intérêt de vanité, d'ambition, de haine, de gloire humaine ; la souffrir même au milieu des insultes de tout un peuple ; la souffrir avec calme, avec une douce sérénité ; la souffrir pour attester des faits qu'on a vus de ses yeux et touchés de ses mains ; la souffrir quand on peut s'y soustraire par un seul mot ; la souffrir pour soutenir une Religion sainte, contraire à toutes les passions, dans laquelle on n'a pas été élevé, mais qu'on a embrassée par convic-

[1] Lib. 4, c. 64. *Voy.*, sur le nombre des martyrs, Dom Ruinart, *Actes des Martyrs*, préf.

tion et en s'attendant bien à la signer de son sang ; et quand cela se fait non pas un jour, mais pendant des siècles; et quand cela se fait non par un seul homme, mais par des millions de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de tout état, de tout pays; si ce n'est pas là une chose surnaturelle, il faut abjurer la raison et renoncer à pouvoir jamais lier deux idées.

Les Païens étaient tellement convaincus que le courage des martyrs ne pouvait venir que de Dieu, qu'ils se convertissaient en grand nombre à la vue de leur constance au milieu des tourments. « La constance que vous nous reprochez, dit Tertullien, est une leçon ; en la voyant, qui n'est pas tenté d'en rechercher la cause ? quiconque examine notre religion, l'embrasse ; alors il désire de souffrir, afin d'acheter, par l'effusion de son sang, la grâce de Dieu et le pardon de ses crimes [1].

En deux mots : le Sauveur avait promis à ses Apôtres la grâce qui les rendrait supérieurs à tous les tourments ; il tint sa parole [2]. Voilà tout le secret de la constance des martyrs; il n'y a pas seulement de la folie, mais du ridicule à en chercher une autre.

Mais quel témoignage en faveur de la religion que la signature sanglante de tant de millions d'innocents et héroïques témoins ! L'impiété pourra bien renverser les temples des martyrs, briser leurs tombeaux, disperser leurs cendres sacrées, effacer leurs épitaphes, mais ce témoignage de sang, jamais.

[1] *Apol.*, c. 50.

[2] Luc, XXI, 15 et 19. Joan., XVI, 33 ; ad Philipp., I, 18.

Les relations de leurs jugements, de leurs supplices et de leur mort s'appellent les *Actes* des martyrs. Rien de plus vénérable après l'Ecriture sainte ; car les réponses des martyrs aux interrogatoires des juges leur étaient dictées par le Saint-Esprit. Notre-Seigneur avait promis en termes exprès de répondre pour eux et de parler par leur bouche : *Ne vous mettez pas en peine*, disait-il aux martyrs de tous les siècles dans la personne de ses Apôtres, *de chercher ce que vous aurez à répondre ; l'Esprit de votre Père parlera lui-même par votre bouche*[1].

Rien de plus propre que les actes des martyrs à ranimer notre piété : un fils noble et généreux sent son cœur s'enflammer au récit des actions éclatantes de son père ; comment donc pourrions-nous rester, lâches et délicats, insensibles au bonheur du ciel, lorsque nous voyons que pour y arriver les martyrs ont traversé une mer de sang, marché sur des brasiers et sur le tranchant des glaives ? Les premiers Chrétiens étaient si persuadés de cette vérité, qu'ils hasardaient souvent leur vie pour recouvrer les actes des saints martyrs.

Le premier moyen, et un des plus ordinaires dont ils se servaient pour avoir la communication de ces actes, était de gagner, à force d'argent, les commis du greffe où les registres étaient gardés, et d'en tirer des copies. Secondement, lorsque les juges faisaient tourmenter quelque Chrétien, plusieurs fidèles qui n'étaient pas connus se mêlaient parmi les Païens, et recueillaient soigneusement les demandes et les réponses, et les autres cir-

[1] Luc, XXI.

constances du procès. Ces différentes pièces, réunies en corps, étaient portées à l'évêque; l'approbation donnée, la relation était distribuée aux fidèles, qui en faisaient leur lecture ordinaire. On lisait aussi les actes des martyrs dans l'église, les jours d'assemblées[1].

Si nos pères avaient tant de vénération pour l'histoire des martyrs, ils en avaient bien davantage pour les martyrs eux-mêmes. Ils étaient à peine arrêtés, qu'ils devenaient des êtres sacrés et jouissaient de plusieurs prérogatives. A leur prière on rendait la communion à ceux qui étaient tombés durant les persécutions; des diacres étaient nommés pour les visiter, les encourager, et prendre soin de leur entretien. Aux diacres se joignaient les diaconesses : c'étaient des vierges ou des veuves de quarante à soixante ans, sages, prudentes, d'une vertu et d'un zèle éprouvés. Une partie des fonctions que les diacres exerçaient à l'égard des hommes, les diaconesses les remplissaient à l'égard des femmes. Leur charge était de visiter toutes les personnes de leur sexe arrêtées pour la foi, ou que la pauvreté, la maladie, rendaient dignes des soins de l'Eglise.

Dans les temps ordinaires, elles instruisaient celles qui étaient catéchumènes, ou plutôt leur répétaient les instructions du catéchisme; elles les présentaient au baptême, leur aidaient à ôter et à remettre leurs vêtements, afin que personne ne les vît dans un état peu décent. Elles avaient les nouvelles baptisées sous leur conduite pendant quelque temps, afin de les former à la vie chré-

[1] D. Ruinart, *Actes des Martyrs*, préf.

tienne [1]. Dans l'église, elles gardaient les portes du côté des femmes, et avaient soin que chacune fût placée à son rang et observât le silence et la modestie. Les diaconesses rendaient compte de toutes leurs fonctions à l'évêque, et, par son ordre, aux prêtres et aux diacres; elles servaient principalement à les avertir des besoins des autres femmes, et à faire, sous leur direction, ce qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes avec autant de bienséance [2].

Si quelquefois les autres fidèles pouvaient obtenir la permission d'entrer dans les prisons, c'était à qui baiserait les chaînes des confesseurs; chacun s'empressait de leur procurer quelque soulagement, de panser leurs plaies, de leur rendre de petits services, et de leur donner des marques de vénération et de respect.

Ainsi l'Eglise n'avait rien omis pour que les martyrs fussent pourvus et visités. La veille de leur mort, lorsque la sentence était portée, avait lieu le *souper libre*; c'est-à-dire qu'on permettait à tous les condamnés de manger ensemble [3]. Pour cela, on les réunissait dans une salle commune, autour d'une table que les Chrétiens avaient soin de servir le plus convenablement que leur pauvreté pouvait le permettre. Tout le public pouvait assister au repas des martyrs; les Chrétiens n'y manquaient pas, soit pour exhorter les saints confesseurs, soit pour recommander à leurs prières et recevoir leurs derniers conseils.

[1] *Const. apost.*, l. 6, c. 17; l. 8, c. 19. Tertull., *de Veland. virg.*, IX.
[2] *Mœurs des Chrét.*, p. 254.
[3] Voy. *Actes de sainte Perpétue*, et Godescard, 6 avril, etc., etc.

Après l'exécution de la sentence, les Chrétiens s'empressaient, lorsque la chose était possible, d'enlever les corps et les restes des martyrs; ils les enveloppaient dans l'or et la soie, avec les parfums les plus exquis. C'est auprès de leurs tombeaux qu'ils venaient prier; c'est sur leurs tombeaux que s'offrait l'auguste sacrifice. Les conciles d'Afrique défendirent qu'on dressât aucun autel sans y mettre des reliques de martyrs; cette loi s'observe encore dans toute l'Eglise. Persuadés avec raison que les martyrs qui venaient de donner leur sang pour Jésus-Christ étaient tout-puissants dans le ciel, nos pères les invoquaient; on institua des fêtes en leur honneur ; on choisit pour les célébrer le jour de leur martyre : ce jour fut appelé *Nativité* ou naissance. Admirable idée qui rappelait que c'était le jour de leur mort qu'ils étaient nés à la véritable vie. L'Eglise n'a pas manqué de retenir ce langage.

Saint Augustin va nous apprendre quel était le culte qu'on rendait aux martyrs. Ce saint docteur, écrivant contre Fauste le Manichéen, qui accusait les Catholiques d'avoir substitué les martyrs aux idoles, lui répond en ces termes : « Si les Chrétiens honorent les saints martyrs, c'est ou par le désir de participer à leurs mérites, ou dans l'espérance d'être heureux par leurs prières, ou pour s'exciter à l'imitation de leurs vertus. Ainsi les autels que la piété éleva sur leurs tombeaux ne sont érigés à aucun martyr, mais au Dieu des martyrs. Quel prêtre du Seigneur, montant à l'autel, a jamais dit : C'est à vous, Pierre; c'est à vous, Paul; c'est

à vous, Cyprien, que nous offrons? Ce qu'on offre, c'est à Dieu qu'on l'offre, à ce Dieu qui a couronné les martyrs. Il est vrai, nous l'offrons souvent dans les lieux où il les a couronnés, mais c'est afin que la vue de ces lieux sacrés excite dans nos cœurs une charité plus ardente, un amour plus vif, et envers ceux que nous devons imiter, et envers celui par qui nous le pouvons. Nous révérons donc les martyrs... mais le culte de latrie, nous croyons et nous enseignons que Dieu seul peut en être l'objet. Or, le sacrifice étant l'acte essentiel de ce culte, nous ne l'offrons ni aux martyrs, ni aux Saints, ni aux Anges. Si quelqu'un des nôtres venait à tomber dans une semblable erreur, nous lui opposerions aussitôt la saine doctrine, afin qu'il pût rentrer en lui-même, ou qu'on fût en droit de le fuir [1]. »

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de la sainteté et du courage que vous avez donnés à nos pères : faites-nous la grâce d'imiter leur vigilance sur eux-mêmes et leur constance dans les peines de la vie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et le prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux fuir avec horreur les assemblées du monde.*

[1] *Contr. Faust.*, l. 20, 21.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Comment nos pères dans la foi étaient-ils parvenus à une si grande sainteté?

R. Nos pères dans la foi étaient parvenus à une si grande sainteté, en s'appliquant à bien faire leurs actions de chaque jour, et en partageant leur temps entre la prière, le travail et la pratique des œuvres de charité; mais surtout en fuyant toutes les occasions de péché.

Q. Quelles étaient ces occasions?

R. Ces occasions étaient principalement les spectacles, les danses et les fêtes publiques. Les premiers Chrétiens n'allaient ni aux spectacles, ni aux danses, ni aux fêtes publiques. Voici quelles étaient leurs raisons : elles sont les mêmes pour nous. 1° Ils regardaient avec raison les spectacles, les comédies, les tragédies, comme une école de libertinage. Ils croyaient qu'un Chrétien ne devait point aller voir des choses qu'il lui est défendu d'imiter; qu'il est bien difficile de ne pas se laisser entraîner par les passions, lorsque tout contribue à les enflammer. 2° Ils disaient que l'âge ne saurait excuser, parce qu'on est homme, c'est-à-dire faible à tout âge; que la coutume ne pouvait autoriser, parce que la coutume du monde n'est pas une loi pour un

Chrétien; que l'unique nécessité était d'obéir à la loi du Seigneur; 3° qu'en allant au spectacle on scandalise son prochain, et que, s'il n'y avait point de spectateurs, il n'y aurait point d'acteurs. Ils disaient la même chose des bals et des fêtes publiques, et ils demandaient aux Païens si l'on ne pouvait honorer les maîtres de la terre qu'en se livrant aux excès de l'intempérance, et en offensant le maître du ciel.

Q. Cette conduite si vertueuse plaisait-elle aux Païens?

R. Cette conduite vertueuse ne plaisait pas aux Païens, pas plus que la conduite des gens de bien ne plaît aux mauvais Chrétiens de nos jours. Les Juifs et les Idolâtres répandirent même beaucoup de calomnies contre nos pères. Les apologistes de la Religion les défendirent avec éloquence, et la vertu des Chrétiens les défendait encore mieux. Mais la haine est aveugle. Les Juifs et les Païens ne voulurent entendre aucune justification, et ils se mirent à persécuter les Chrétiens. Le sang coula bientôt à grands flots. Des millions de victimes furent immolées en haine de la Religion.

Q. Comment appelle-t-on ces victimes?

R. On les appelle martyrs : martyr veut dire témoin. On donne ce nom aux Chrétiens qui sont morts pour la défense de la foi. Le nombre des martyrs pendant les quatre premiers siècles est incalculable. Notre-Seigneur avait annoncé que ses Disciples seraient mis à mort à cause de sa doctrine. En souffrant le martyre, nos pères accomplissaient donc une prophétie; ils prouvaient la divinité de Notre-Seigneur qui avait prédit leurs tour-

ments, et établissaient la vérité de la Religion. Ils l'établissaient encore par leur constance au milieu des supplices. C'est un miracle que des millions de personnes vertueuses de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, de tout pays, aient souffert toutes sortes de supplices pendant trois cents ans, avec calme, sans murmure et sans plainte. Or, Dieu ne peut pas faire des miracles pour autoriser des imposteurs. La Religion chrétienne est donc vraie.

Q. Qu'entendez-vous par les actes des martyrs?

R. On entend par les actes des martyrs la relation de leur jugement, de leur interrogatoire, de leur supplice et de leur mort. Rien n'est plus vénérable et plus propre à nous exciter à la vertu. Les Chrétiens se procuraient les actes des martyrs de deux manières : 1° en achetant des greffiers du tribunal la permission de les transcrire; 2° en se mêlant, sans être connus, parmi les Païens, lorsqu'on jugeait les martyrs, et en écrivant tout ce qui se passait. On portait les actes des martyrs à l'évêque. Lorsqu'il les avait approuvés, on les donnait aux fidèles, qui en faisaient leur lecture ordinaire; on les lisait aussi dans les églises. On avait grand soin des martyrs pendant qu'ils étaient en prison. Après leur mort, on les ensevelissait avec soin, et on célébrait le saint sacrifice sur leurs tombeaux, non en leur honneur, mais en l'honneur du Dieu qui couronne les martyrs. On les priait comme nous prions les autres saints.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de la sainteté et du courage que vous avez donnés à nos pères : faites-nous la grâce d'imiter leur vigilance sur eux-mêmes, et leur constance dans les peines de la vie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux fuir avec horreur les assemblées du monde.*

X^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1^er^ siècle, suite.)

Commencement de la grande lutte entre le Paganisme et le Christianisme. — Dix grandes persécutions. — La première sous Néron. — Portrait de ce prince. — Détails de la persécution. — Jugement de Dieu sur Néron. — Jugement de Dieu sur Jérusalem. — Ruine de la ville et du temple. — Seconde persécution, sous Domitien. — Portrait de ce prince. — Saint Jean jeté dans une chaudière d'huile bouillante. — Jugement de Dieu sur Domitien.

Jusqu'ici nous avons suivi l'Eglise naissante à la bonne odeur de ses vertus. Maintenant nous allons la suivre, pendant trois siècles, à la trace de son sang et à la lueur de bûcherss qu'on allume contre elle. Tendre épouse de l'Homme-Dieu, ceignez vos reins; le moment du combat est venu. Dix fois le monde entier va se lever contre vous pour effacer jusqu'à la mémoire de votre nom [1].

En effet, on compte dix grandes persécutions, c'est-

[1] Nous comptons, avec Dom Ruinart, dix persécutions générales, c'est-à-dire ordonnées ou autorisées par les empereurs romains, maîtres du monde. Ce n'est pas que chacune s'étendit à toutes les provinces de l'Empire ; quelques-unes furent restreintes dans les limites de certaines contrées. Le P. Mamachi en met douze, parce qu'il comprend au nombre des grandes persécutions celle des Juifs sous Barchochébas, et celle de Licinius.

à-dire dix persécutions commandées par les empereurs romains, dont la terrible puissance s'étendait sur la plus grande partie du monde alors connu. Il y eut d'autres persécutions qu'on appelle particulières, parce qu'elles furent restreintes à quelques royaumes : telles furent celles des empereurs Licinius et Valens, celles de Sapor, roi de Perse, qui durèrent quarante ans; celles des Goths et des Vandales en Afrique et ailleurs.

Sortons maintenant des Catacombes, où nous avons admiré les futures victimes. Rentrons dans Rome païenne; dirigeons nos pas vers le palais impérial, pour voir de près le premier bourreau des Chrétiens. Ce ne peut être que le plus méchant des hommes; pour le prouver, il suffit de le nommer : c'est Néron. Voici son portrait.

Néron naquit l'an 35 de Jésus-Christ. Adopté par l'empereur Claude, il lui succéda l'an 54. On vit bientôt se développer en lui tous les vices qui en ont fait l'horreur du genre humain. Il commença par faire empoisonner Britannicus, fils de Claude. Un crime en amène un autre : Néron, livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances que les scélérats même respectent dans leurs excès. Il passait les nuits dans les rues, dans les cabarets et dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée avec laquelle il battait, volait et tuait. Pour briser son dernier frein, il résolut la mort d'Agrippine, sa mère. Il essaya d'abord de la noyer; cette tentative ne lui ayant pas réussi, il la fit poignarder. Le sénat approuva cette atrocité.

Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le déréglement de son esprit insensé. Il se fit comédien. On vit un empereur qui jouait publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire. Lorsqu'il devait chanter en public, des gardes étaient dispersés d'espace en espace pour punir ceux qui ne se montraient pas assez sensibles aux charmes de sa voix.

La cruauté marcha toujours chez lui, comme chez tous les scélérats, d'un pas égal avec la luxure. Octavie, sa femme, Burrhus et Sénèque, ses précepteurs, furent sacrifiés à sa rage. Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang.

Entendant quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale : « Que le monde brûle quand je serai mort ! » il répliqua : « Et moi je dis : Qu'il brûle, et que je le voie ! » Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura huit jours. Sur les quatorze quartiers de la ville, dix furent réduits en cendre. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui : il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Là il se mit à déclamer, en habit de comédien, un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie [1]. Tout le peuple l'accusa d'être l'auteur de l'incendie [2]; mais Néron le rejeta

[1] Ceci arriva l'an 64 de J.-C.

[2] La vérité de cette accusation est confirmée par le témoignage de plusieurs historiens très-dignes de foi. On peut consulter Suétone et Dion Cassius, et parmi les modernes, Tillemont, Cuvier, etc.

sur les Chrétiens : personne ne le crut, dit Tacite [1]. Cela n'empêcha pas que les Idolâtres, en conséquence de leur aversion pour le Christianisme, ne fussent ravis de voir punir ceux qui en faisaient profession. Néron, de son côté, n'avait pas seulement pour but de venger sa réputation, il voulait encore satisfaire la haine qu'il portait à la vertu, et étancher sa soif de sang humain.

On arrêta donc de toutes parts les Chrétiens, qui furent traités comme des victimes de la haine publique. Aux tourments on ajouta l'insulte, et on fit de leur mort un divertissement pour le peuple. On couvrit les uns de peaux de bête, afin que les chiens, trompés par cette cruelle ressemblance, les déchirassent ; on enveloppa les autres de tuniques de poix et de cire [2]. En cet état on les attacha à des croix et à des poteaux plantés au coin des rues, et on y mit le feu, afin qu'ils servissent de flambeaux durant la nuit. Néron voulut que ses jardins fussent le théâtre de cet affreux spectacle. On l'y vit paraître lui-même en habit de cocher, conduisant des chars à la lueur de ces funestes flambeaux.

Dieu, qui a couronné leur victoire, connaît le nombre incalculable de Chrétiens qui périrent de la sorte ; pour nous, nous savons que ces glorieuses victimes furent les prémices de cette multitude innombrable de martyrs que l'Eglise de Rome envoya au ciel ; elles précédèrent dans le chemin de la gloire saint Pierre et saint Paul, qui les avaient instruites des vérités du salut.

[1] *Annal.*, 5.
[2] Tunica incendialis.

Le feu de la persécution une fois allumé dans la capitale, l'incendie se propagea rapidement dans les provinces : on vit paraître des édits qui défendaient de professer le Christianisme, sous les peines les plus rigoureuses, sans excepter celle de mort... Le carnage devint juridique : tandis que Néron s'appliquait dans Rome à tourmenter les Chrétiens, on les poursuivait dans les provinces avec une égale fureur ; on les condamnait dans les formes [1].

Parmi ces nombreuses victimes dont le nom est parvenu jusqu'à nous, on compte, outre saint Pierre et saint Paul, le glorieux martyr saint Tropès ; il était un des principaux officiers de Néron, et un de ces fervents Chrétiens dont l'apôtre saint Paul dit, dans son épître aux Philippiens : *Les saints vous saluent tous, et principalement ceux qui sont de la maison de César.* Ayant été maltraité, en haine de sa foi, par l'ordre de Satellicus, qui lui fit donner des soufflets et des coups de verges, il fut exposé aux bêtes pour être dévoré ; mais il n'en reçut aucune blessure. On le condamna enfin à perdre la tête : c'est ainsi qu'il consomma son martyre [2].

Lactance dit en propres termes que le véritable motif qui engagea Néron à sévir contre les Chrétiens fut l'intérêt de ses dieux, qu'il voyait abandonnés par une multitude toujours croissante ; l'incendie de Rome ne fut qu'un prétexte : « Néron, dit-il, ayant appris que saint Pierre avait retiré de l'idolâtrie un grand nombre

[1] Sulp. Sévère, *Hist.*, l. 2. Orose, *Hist.*, l. 3, c. 5.
[2] *Voy.* le Martyrologe romain, 17 mai.

de Romains, et que non-seulement à Rome, mais aussi dans toutes les provinces, on abandonnait en foule le culte des dieux, il crut qu'il ne devait plus perdre de temps, et qu'il pourrait détruire le céleste empire du Christianisme et ruiner entièrement la piété qui le soutenait; il fut donc le premier qui persécuta les disciples du Sauveur; mais ce ne fut pas impunément, car le Seigneur, en regardant l'oppression de son peuple, appesantit sa main sur le tyran [1].

Néron devait apprendre, comme tous les persécuteurs qui sont venus après lui, que nul n'est fort contre Dieu. Et voilà que le retentissement de sa ruine, les horribles circonstances de sa fin, serviront de monument à la postérité et diront à tous les siècles : Ainsi sera traité celui qui osera se révolter contre le Seigneur et contre son Christ! Si vous refusez d'affermir l'empire de l'Agneau dominateur, en obéissant à ses lois, vous l'affermirez en apprenant aux autres à le craindre.

Néron continuait de se baigner dans le sang des Chrétiens, et à ruiner des provinces pour gorger ses esclaves et satisfaire à son luxe insensé, lorsqu'un cri d'indignation partit du fond de l'Espagne : Vindex écrivit à Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonaise, d'avoir *pitié du genre humain, dont leur détestable maître était le fléau*. Galba se fait proclamer empereur; bientôt tout l'Empire le reconnaît; le sénat, oui, le sénat, ce plat valet de tous les tyrans, déclare Néron ennemi public, et le condamne à être précipité de la roche Tar-

[1] *De Mort. persecut.*, t. 2.

pétenne, après avoir été traîné tout nu dans les rues et fouetté jusqu'à la mort.

Ayant appris le châtiment qui l'attendait, il se dirigea vers la maison d'un de ses affranchis, et se tint caché pendant la nuit dans un marécage, couvert par des roseaux. Quand on l'eut introduit dans la maison, on lui offrit un morceau de pain bis, qu'il refusa, et but seulement un verre d'eau chaude. Averti qu'on le cherchait de toutes parts, il fit creuser sa fosse, s'écriant à plusieurs reprises et tout en pleurs : Faut-il qu'un si bon musicien périsse!..... Enfin, entendant le pas des chevaux, il se mit un poignard contre la gorge, et implora quelqu'un qui daignât lui donner la mort. Personne ne voulait lui rendre ce dangereux et coupable service : Quoi! s'écria-t-il dans son désespoir, est-il possible que je n'aie ni amis pour défendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter! Enfin son secrétaire poussa l'arme meurtrière, et la terre fut délivrée d'un monstre qui n'eut pas son égal ; ses statues furent traînées dans la fange et son palais brûlé. Néron mourut l'an 68 de Jésus-Christ, dans sa trente et unième année ; il avait régné quatorze ans.

Quiconque a lu la vie de Néron dira avec Tertullien : « Nous regardons comme un titre de gloire pour notre Religion, que le premier de ses persécuteurs ait été Néron ; car il suffit de le connaître pour comprendre qu'un tel prince n'a pu condamner que quelque chose d'éminemment bon[1]. » Nous verrons que les autres em-

[1] *Apol.*, c. 4.

pereurs ennemis des Chrétiens ne valaient guère mieux.

Si Néron devait servir de monument à la justice de Dieu, les Juifs aussi devaient apprendre à tous les peuples ce qu'il en coûte pour se révolter contre Jésus-Christ. Non contents de s'être couverts du sang du Messie, ils condamnèrent à mort ses Disciples, et furent, par leurs calomnies et par leurs violences, les plus ardents persécuteurs de l'Église naissante. Cependant la mesure de leurs crimes était comblée : le temps approchait où le sang de Jésus-Christ, des Prophètes et des Apôtres allait retomber sur la tête de ce peuple coupable; la ruine entière de Jérusalem et la dispersion des Juifs par toute la terre, allaient, en vérifiant les prédictions du Sauveur, donner une nouvelle preuve de sa divinité.

Ecoutons, dans le silence de la terreur, l'histoire de la ruine de Jérusalem. Le Seigneur ne voulut pas laisser ce peuple endurci sans l'avertir de ce qui le menaçait. Quarante ans avant le sac de la ville déicide, ce qui revient au temps de la mort de Notre-Seigneur, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges : une fois on vit, à la neuvième heure de la nuit, durant une demi-heure, autour de l'autel et du temple, une si grande lumière, qu'on aurait cru qu'il était jour. Une autre fois, la porte du temple qui regardait l'orient, et qui était d'airain, et si pesante que vingt hommes pouvaient à peine la pousser, s'ouvrit d'elle-même, quoiqu'elle fût fermée avec de grosses serrures, des barres de fer et des verroux qui entraient profondément dans le seuil, fait d'une

seule pierre. Une autre fois encore, un bruit affreux se fit entendre dans le sanctuaire, et aussitôt une voix lugubre répéta plusieurs fois : *Sortons d'ici!* Les saints Anges protecteurs du temple déclaraient hautement qu'ils l'abandonnaient, parce que Dieu, qui y avait établi sa demeure durant tant de siècles, l'avait réprouvé.

Tous les jours c'étaient de nouveaux prodiges ; de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : O temple ! ô temple ! qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même[1] !

Des signes effrayants se manifestaient aussi sur la ville : une comète qui avait la forme d'une épée parut sur Jérusalem durant une année entière ; longtemps on vit en l'air, dans toute la Palestine, des chariots pleins de gens armés traverser les nues et se répandre autour des villes comme pour les enfermer. Quatre ans avant le commencement de la guerre où Jérusalem fut détruite, les Juifs en eurent un terrible présage qui éclata aux yeux de tout le peuple. Josèphe, historien juif, le rapporte ainsi :

Jésus, fils d'Ananus, qui n'était qu'un simple paysan, étant venu de la campagne à la fête des Tabernacles, lorsque la ville était encore dans une paix profonde, se mit tout à coup à crier : Voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, malheur sur Jérusalem, malheur sur le temple, malheur sur tout le peuple. Et il ne cessait jour et nuit de parcourir toute la ville en répétant continuellement la même chose.

Les magistrats, ne pouvant souffrir des paroles d'un

[1] *Talmud de Babylone dans Galat.*, l. 4, c. 8, p. 209.

si mauvais augure, le firent prendre et châtier rigoureusement. Il ne dit pas un mot pour se justifier ni pour se plaindre, mais il continua de crier comme auparavant : Malheur sur Jérusalem ! malheur sur le temple ! Alors on le conduisit vers Albinus, gouverneur romain. Il le fit battre de verges jusqu'à le mettre tout en sang. La douleur ne lui fit ni demander grâce, ni même répandre une seule larme ; mais à chaque coup qu'on lui donnait, il répétait, d'une voix plaintive et lamentable : Malheur, malheur sur Jérusalem ! Quand Albinus lui demanda qui il était, d'où il était, ce qui le faisait parler de la sorte, il ne répondit autre chose que ces mots : Malheur ! Enfin on le renvoya comme un insensé ; mais il ne changea point de langage. Il redoublait ses cris les jours de fêtes. On observa que sa voix, si continuellement et si violemment exercée, ne fut point affaiblie.

Il continua de même jusqu'à ce que la guerre fût commencée, c'est-à-dire pendant quatre ans et cinq mois sans interruption, sans parler à personne, sans injurier ceux qui le battaient, ni remercier ceux qui lui donnaient à manger. Quand Jérusalem fut assiégée, il se renferma dans la ville, et, tournant infatigablement autour des remparts, il criait de toutes ses forces : Malheur sur Jérusalem ! malheur sur le temple ! malheur sur le peuple ! A la fin, il ajouta : Malheur sur moi-même. A l'instant une pierre, lancée par une machine, l'étendit roide mort[1].

[1] Josèphe, *de la Guerre des Juifs*, liv. 5, c. 11 et 12.

Ne dirait-on pas que la vengeance divine s'était rendue comme visible en cet homme, qui ne subsistait que pour prononcer ses arrêts ; qu'elle l'avait rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris, et qu'elle l'en avait fait non-seulement le prophète et le témoin, mais encore la victime par sa mort, afin de rendre les menaces de Dieu plus sensibles et plus présentes? Ce prophète des malheurs de Jérusalem s'appelait *Jésus*. Il semblait que le nom de *Jésus*, nom de salut et de paix, devait tourner à funeste présage pour les Juifs, qui le méprisaient en la personne du Sauveur, et que ces ingrats ayant rejeté un Jésus qui leur annonçait les grâces, la miséricorde et la vie, fussent forcés de recevoir un autre Jésus, qui n'avait à leur annoncer que des maux irrémédiables et l'inévitable décret de leur ruine prochaine [1].

Cependant l'heure fatale approchait. Les Juifs, agités par je ne sais quel esprit inquiet et turbulent, se révoltèrent contre les Romains. Cette révolte fut l'occasion de leur ruine. Les plus sages de la nation sortirent de Jérusalem, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur elle. Les Chrétiens, attentifs aux prédictions du Sauveur, suivirent cet exemple. Ils se retirèrent dans la petite ville de *Pella*, située au milieu des montagnes de la Syrie. L'armée romaine ne tarda pas à mettre le siége devant la ville. Elle essuya d'abord un petit échec qui enhardit les rebelles ; mais le commandement en ayant été donné à Vespasien, ce général reprit bientôt l'avan-

[1] *Hist. abr. de l'Eglise*, p. 20.

tage. Alors la division se mit parmi les Juifs; il se forma dans la ville différents partis qui commirent les plus horribles excès. Ainsi cette malheureuse ville se trouvait pressée des deux côtés : au dedans par des factions cruelles, et au dehors par les Romains. Vespasien, instruit de ce qui se passait dans Jérusalem, laissait les Juifs se détruire eux-mêmes pour en venir plus facilement à bout.

Sur ces entrefaites, ayant été proclamé empereur, il chargea Titus, son fils, de continuer le siége. Le jeune prince vint camper à une lieue de Jérusalem, et en ferma toutes les issues. Comme on était alors vers la fête de Pâques, une grande multitude de Juifs, venus de toutes les parties de la Judée et même des pays lointains, se trouva enfermée dans la ville. Tout ce qu'il y avait de vivres fut bientôt consommé; la famine se fit sentir vivement, et Jérusalem présenta l'image de l'enfer.

Les factieux se jetaient tour à tour dans les maisons pour les fouiller; ils maltraitaient ceux qui avaient caché quelque nourriture, et les forçaient, par des tourments cruels, à la découvrir. Plusieurs vendaient en cachette leur héritage pour une mesure de froment ou d'orge. La plupart furent bientôt réduits à manger ce qu'ils trouvaient, et ils se l'arrachaient les uns aux autres; on enlevait aux enfants le pain qu'ils tenaient, et on les écrasait même contre terre pour le leur faire lâcher.

Cependant il y avait des factieux armés que la faim

contraignait à sortir de la ville pour chercher des herbes. Titus commanda de la cavalerie pour les observer. Avec eux on prenait aussi des gens du peuple qui n'osaient se rendre sans combat, de peur que les séditieux ne s'en vengeassent sur leurs femmes et sur leurs enfants. Ceux qui étaient ainsi pris les armes à la main, Titus les faisait crucifier sans distinction, tant pour la difficulté de les garder que pour épouvanter les assiégés. On en crucifiait jusqu'à cinq cents par jour, et quelquefois plus, en sorte qu'on manquait et de croix et de place pour les dresser. Les séditieux se servaient de ce spectacle pour animer le peuple : traînant sur la muraille les parents et les amis des patients, ils leur montraient combien il faisait bon se rendre aux Romains.

Pour achever de les affamer, Titus résolut de les enfermer entièrement, et fit bâtir par ses troupes, tout autour de la ville, une muraille de deux lieues de circuit soutenue de treize petits forts, où l'on faisait la garde jour et nuit. Ce grand ouvrage fut achevé en trois jours. Ainsi se vérifia littéralement la prédiction du Sauveur, lorsqu'il avait annoncé à Jérusalem que ses ennemis l'environneraient d'une muraille et qu'ils la cerneraient de toutes parts.

Ce fut alors que la famine devint horrible : on fouillait jusque dans les égouts, et on mangeait les ordures les plus infectes. Une femme, pressée de la faim et réduite au désespoir, prit son enfant encore à la mamelle, et, le regardant avec des yeux égarés : Malheureux ! à quoi te réserverais-je ? à mourir de faim ou à devenir

l'esclave des Romains ? A l'instant elle l'égorge, le fait rôtir, en mange la moitié et cache le reste. Les factieux, attirés par l'odeur, entrent dans la maison, et menacent cette femme de la tuer si elle ne leur montre ce qu'elle a caché. Elle leur présente ce qui reste de son enfant. Les voyant saisis d'horreur et immobiles : Vous pouvez bien en manger après moi, leur dit-elle, c'est mon enfant; c'est moi qui l'ai tué; vous n'êtes pas plus délicats qu'une femme, ni plus tendres qu'une mère. Ils sortirent de la maison en frissonnant.

Cependant la famine emportait des familles entières; les maisons et les rues étaient pleines de cadavres. Pour n'en être pas infecté, on les jetait du haut des murailles dans les précipices qui environnaient la ville. Titus les voyant remplis de ces cadavres, et frappé de l'odeur qui en sortait, soupira, et, levant les mains au ciel, il prit Dieu à témoin que ce n'était pas son ouvrage, et pour finir ces misères, il fit continuer les travaux avec plus d'activité. Mais de nouvelles horreurs devaient affliger ses regards.

Il s'échappait un certain nombre de Juifs qui passaient aux Romains pour se sauver de la famine. Les soldats de Titus crurent que ces malheureux avaient avalé de l'or pour se soustraire aux recherches des factieux, et ils leur ouvraient le ventre et fouillaient dans leurs entrailles. En une nuit, on en trouva deux mille ainsi éventrés. Titus l'ayant appris, déclara qu'il punirait de mort quiconque serait convaincu d'une pareille barbarie ; mais ses ordres ne furent pas respectés.

Enfin, après des combats furieux, Titus s'empara de la forteresse Antonia, et vint jusqu'au temple le dix-septième de juillet. Le siége avait commencé le 14 avril. Bientôt il fit attaquer la seconde enceinte du temple et mettre le feu aux portes, en ordonnant néanmoins de conserver le corps de l'édifice ; mais un soldat romain, dit l'historien Josèphe, que nous citons dans tout ce récit, poussé par une inspiration divine, prit un tison, et, se faisant soulever par ses camarades, il le jeta dans un des appartements qui tenaient au temple. Le feu prit aussitôt, pénétra dans l'intérieur du temple et le consuma entièrement, malgré tous les efforts de Titus pour arrêter l'incendie. Ainsi fut accomplie la prédiction du Sauveur, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Le second temple fut brûlé le 10 d'août, le même jour du même mois que le premier avait été brûlé par Nabuchodonosor.

Les Romains massacrèrent tout ce qui se trouva dans Jérusalem, et Titus ayant achevé de faire abattre ce qui restait du temple et de la ville, y fit passer la charrue. Il périt dans ce siége onze cent mille Juifs, quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus et dispersés, avec ce qui restait de la nation, dans toute l'étendue de l'Empire. Titus refusa les couronnes que les nations voisines lui offraient pour honorer sa victoire ; il dit hautement que ce succès n'était point son ouvrage, et qu'il n'avait été que l'instrument de la vengeance divine [1].

En effet, qui ne voit dans cet affreux désastre la juste

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. 7. Philost. *Apol.*, l. 6, c. 14.

punition de la fureur impie que les Juifs avaient exercée contre le Messie? D'autres villes ont eu à endurer les rigueurs d'un siége ou la famine; mais on n'a jamais vu que les citoyens d'une ville assiégée se soient fait la guerre avec tant d'acharnement, et qu'ils aient exercé les uns contre les autres des cruautés plus atroces que celles qu'ils éprouvaient de la part des ennemis mêmes. Cet exemple est unique et le sera toujours; mais cet exemple unique était nécessaire pour vérifier la prédiction de Jésus-Christ, et pour rendre la punition de Jérusalem proportionnée au crime qu'elle avait commis en crucifiant son Dieu, crime pareillement unique, qui ne peut avoir d'exemple ni dans le passé, ni dans l'avenir[1].

Titus, après sa victoire, s'embarqua pour Rome, où il triompha de la Judée avec Vespasien, son père, auquel il succéda bientôt. Il était si bienfaisant, qu'un soir en soupant, comme il se ressouvint de n'avoir accordé ce jour-là aucune grâce à personne, il dit : Mes amis, j'ai perdu ma journée. Mais il ne régna que deux ans, et mourut l'an 81 de Jésus-Christ. Son frère Domitien lui succéda. C'est lui qui ordonna la seconde persécution générale contre l'Église : il en était bien digne.

Cette portion de Néron, comme dit Tertullien[2], se signala par des cruautés et des infamies qui font pâlir. Il voulut qu'on lui donnât le nom de *Dieu* dans toutes

[1] *Hist. abrég. de l'Église*, p. 24.

[2] *Apol.*, c. 4.

les requêtes qu'on lui présenterait. Mêlant la folie à la débauche, il convoqua un jour le sénat pour décider dans quel vase il devait faire cuire un turbot; un autre jour, ayant invité les principaux sénateurs à manger, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir et éclairée de quelques flambeaux funèbres, qui ne servaient qu'à laisser voir différents cercueils sur lesquels on lisait les noms des convives. On vit aussitôt entrer dans la salle des hommes aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main et une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. Digne châtiment de cette nation fameuse, qui, après avoir vaincu l'univers par son courage et la sévérité de ses mœurs, devint plus corrompue, plus molle, plus lâche que tous les peuples qu'elle avait subjugués; jouet de ses tyrans qu'elle idolâtrait encore au moment même qu'ils l'écrasaient.

Domitien restait des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda un jour à un courtisan si l'empereur était seul : Si bien seul, répondit-il, qu'il n'y a pas même une mouche. Le lendemain, le courtisan paya de sa tête son innocente plaisanterie.

On peut juger de la violence de la persécution qu'il suscita contre les Chrétiens par la manière dont il traita les personnes les plus distinguées et même ses plus proches parents. Il fit mourir le consul *Flavius Clemens*, son cousin germain, et bannit *Domitilla*, femme

du consul, parce qu'ils étaient Chrétiens. La nièce du consul fut reléguée dans l'île *Pontia*, où elle demeura quelque temps; puis brûlée à Terracine avec deux autres martyrs. Deux esclaves du consul, Nérée et Achillée, qui s'étaient aussi convertis à la foi, souffrirent divers tourments et eurent enfin la tête tranchée. Il y eut un nombre infini d'autres personnes qu'on fit mourir et qu'on dépouilla de leurs biens; mais ce qui rendit la persécution de Domitien fort célèbre, c'est le martyre de saint Jean l'Evangéliste. Nous l'avons rapporté plus haut.

Tant de cruautés contre la divine épouse de Jésus-Christ ne devaient pas rester impunies; il fallait que Domitien servît, comme tous les persécuteurs, à la gloire de l'Agneau dominateur. La main du Tout-Puissant s'appesantit sur lui.

Longtemps avant de mourir, ce monstre, troublé par les remords de ses crimes, était dans des transes continuelles; la crainte de la mort ne le quittait pas. Les précautions qu'il prit pour l'éloigner ne lui servirent de rien. Il fut assassiné par un des affranchis de sa femme, l'an 96 de Jésus-Christ. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, même de la sépulture.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir soutenu le courage de nos pères au milieu des persécutions; faites-nous la grâce de les imiter et de bien comprendre que les bons et les méchants servent

également, quoique d'une manière différente, à la gloire de la religion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier pour les ennemis de l'Église.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier siècle.)

Q. Combien y a-t-il eu de persécutions générales contre les Chrétiens?

R. Il y a eu dix persécutions générales contre les Chrétiens. On les appelle générales, parce qu'elles furent ordonnées par les empereurs romains, qui étaient maîtres du monde. On en compte beaucoup d'autres qu'on appelle particulières, parce qu'elles ont été ordonnées par des princes particuliers, et renfermées dans certains royaumes et dans certaines provinces.

Q. Quel fut le premier empereur romain qui persécuta les Chrétiens?

R. Le premier empereur romain qui persécuta les Chrétiens fut Néron. La persécution commença l'an 64 après Jésus-Christ. Néron, ayant fait brûler la ville de Rome pour être témoin d'un incendie, accusa les Chré-

tiens de ce crime. Il en fit mourir un grand nombre non-seulement à Rome, mais dans les provinces. Par ses ordres, on les couvrait de peaux de bête et on les faisait dévorer par les chiens, ou bien on les revêtait d'une robe de poix et de cire à laquelle on mettait le feu, et on les faisait servir de flambeaux pendant la nuit. Néron voulut s'amuser de ce spectacle, et à la lueur de ces flambeaux vivants il conduisait des chars, vêtu en cocher. Dans cette persécution moururent saint Pierre et saint Paul, et un des principaux officiers de Néron, nommé Tropès.

Q. Dieu laissa-t-il impunie la cruauté de Néron?

R. Dieu ne laissa pas impunie la cruauté de Néron. Les Romains se révoltèrent contre lui; il fut obligé de se cacher dans un marais, et de se faire donner la mort. On brisa ses statues, et on brûla son palais. Une fin tragique a été celle de tous les persécuteurs; ce qui nous montre bien que Dieu veille continuellement sur son Eglise.

Q. Quel exemple en avez-vous encore?

R. Une autre preuve de cette vigilance continuelle de Dieu sur son Eglise, c'est la ruine de Jérusalem. Les Juifs, après avoir mis à mort le Sauveur, n'avaient cesser de calomnier et de persécuter ses Disciples. La mesure de leurs crimes était comblée. L'an 70 après Jésus-Christ, Titus, fils de l'empereur Vespasien, vint mettre le siége devant Jérusalem. Des signes effrayants, des chariots de feu chargés de combattants avaient été vus dans les airs. Une comète en forme d'épée demeura

suspendue pendant une année entière sur cette malheureuse ville. Un homme nommé *Jésus* ne cessa de parcourir pendant quatre ans toutes les rues de Jérusalem en criant nuit et jour : Malheur sur Jérusalem ! malheur sur le temple ! malheur sur tout le peuple ! Les Chrétiens, avertis par ces signes que la fin de Jérusalem était proche, se retirèrent dans les montagnes, suivant l'avis que Notre-Seigneur leur en avait donné. Il se forma différents partis dans Jérusalem : les Juifs s'égorgeaient entre eux. La famine devint si horrible, qu'une femme mangea son propre enfant. Enfin, le 10 d'août, Titus s'avança jusqu'auprès du temple. Il défendit de le brûler ; mais un soldat jeta un tison dans un des appartements qui tenaient à l'édifice, et bientôt le temple ne fut plus qu'un monceau de cendres. Titus ayant fait brûler et raser la ville, y fit passer la charrue. Il périt onze cent mille Juifs ; les autres furent vendus et dispersés dans tout l'univers. Ainsi s'accomplit la prédiction de Notre-Seigneur sur Jérusalem et sur le temple.

Q. Quel fut le second empereur romain qui persécuta les Chrétiens ?

R. Le second empereur romain qui persécuta les Chrétiens fut Domitien. Il était frère de Titus, après lequel il monta sur le trône, l'an 81 après Jésus-Christ. Domitien était presque aussi cruel et aussi méchant que Néron. Il fit mourir les personnes les plus distinguées, et même ses propres parents, parce qu'ils étaient Chrétiens. C'est lui qui fit jeter saint Jean l'Evangéliste dans une chaudière d'huile bouillante. Dieu punit le tyran.

Tourmenté par le remords de ses crimes, il n'avait de repos ni le jour ni la nuit. Enfin il fut assassiné l'an 96 après Jésus-Christ. On le priva de tous les honneurs, et même de la sépulture.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir soutenu le courage de nos pères au milieu des persécutions : faites-nous la grâce de les imiter et de bien comprendre que les bons et les méchants servent également, quoique d'une manière différente, à la gloire de la Religion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier pour les ennemis de l'Eglise.*

XI^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1^er et 2^e siècle.)

Lettre du pape saint Clément à l'Eglise de Corinthe. — Troisième persécution, sous Trajan. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche. — Il part pour Rome. — Il visite saint Polycarpe, évêque de Smyrne. — Il écrit à plusieurs Eglises. — Il arrive à Rome. — Il est livré aux lions. — Ses reliques sont reportées à Antioche. — Jugement de Dieu sur Trajan. — Quatrième persécution, sous Adrien. — Portrait de ce prince. — Martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils.

Mes ennemis ont souvent renouvelé leurs attaques contre moi depuis ma jeunesse : voilà ce que l'Eglise peut dire d'elle-même en toute vérité. Tandis que Néron et Domitien faisaient couler son sang, le Démon essaya de souffler l'esprit de division parmi ses membres. Dans les dernières années du premier siècle, une contestation ayant eu lieu entre les fidèles de Corinthe, il se forma plusieurs partis : un schisme funeste était à craindre. Pour chasser le loup de la bergerie, le chef de cette Eglise, se trouvant trop faible, tourna ses regards vers la ville de Rome et s'adressa au pasteur des pasteurs. Le pape saint Clément s'empressa de secourir cette partie affligée de son immense troupeau. Elevé l'an 91 sur la chaire, déjà plusieurs fois ensanglantée,

de l'apôtre saint Pierre, ce nouveau pontife mourut l'an 100 de Jésus-Christ, dans la persécution de Trajan. Il écrivit aux Corinthiens une lettre vraiment digne du père commun des Chrétiens. Elle respire tellement l'esprit de Notre-Seigneur, que dans les premiers siècles on la lisait dans les églises comme les épîtres des Apôtres et les autres parties de l'Ecriture sainte.

Le Saint commence par faire un tableau des mœurs des premiers Chrétiens, et en particulier des fidèles de Corinthe avant la malheureuse division qui désole cette Eglise. « Quels étrangers, dit-il, venus en foule au milieu de vous, ne se sentaient point frappés de votre foi vive, ornée de toutes les vertus? Qui n'admirait votre piété envers Jésus-Christ, si pleine de douceur et de sagesse? Qui ne louait la générosité tout indicible que vous faisiez éclater dans l'exercice de l'hospitalité? Vous agissiez en toute chose sans acception de personne, et vous marchiez à grands pas dans la carrière de la loi de Dieu, sous le gouvernement paisible de vos pasteurs; vous rendiez l'honneur convenable à vos anciens; vous donniez aux jeunes gens l'exemple de l'humilité et de la modestie; vous avertissiez les femmes de s'attacher à leurs époux comme elles le doivent, de bénir leur dépendance dans l'humilité et la simplicité de leur cœur, de s'appliquer à la conduite de leur maison dans la retraite et la réserve, d'ennoblir toutes leurs œuvres par la pureté et la sainteté de leurs intentions.

» Vous étiez tous humbles et sans présomption:

plus enclins à obéir qu'à commander, à donner qu'à recevoir ; contents de la subsistance pour ce monde que vous regardiez comme un lieu de passage, et allant sans détour à votre patrie, la loi du Seigneur toujours sous les yeux, et les oreilles du cœur incessamment ouvertes à sa parole. Aussi jouissiez-vous des bénédictions de la douceur et de la paix... vous conversiez dans la sincérité et l'innocence, sans malignité et sans ressentiment. Si quelqu'un péchait contre vous, c'était sa chute que vous pleuriez : vous estimiez que les fautes du prochain étaient les vôtres. Le premier germe de division, l'ombre seul de la dissension vous faisait horreur. »

Le saint pontife trouve la cause du changement qui s'est opéré tout à coup parmi eux dans le crime de l'envie, dont il expose les désordres par des exemples pris dans l'histoire sainte, descendant depuis Abel et les Patriarches jusqu'aux Apôtres et aux temps plus rapprochés.

Le remède à ce mal, c'est l'imitation des exemples du divin Maître. C'est toujours là que nos pères en revenaient. Après cet auguste modèle, saint Clément en propose un autre : ce sont les créatures inanimées qui vivent d'une paix constante sous les ordres de la Providence. Il fait de l'univers matériel un grand prédicateur de la concorde.

Voici ses remarquables paroles : « Les cieux, soumis aux lois de la Providence divine, accomplissent en paix leurs impétueuses révolutions. Le jour et la nuit achè-

vent la course qui leur a été prescrite, et jamais ne se font obstacle l'un à l'autre. Le soleil, la lune, les chœurs des astres, parcourent sous ses ordres et dans un parfait accord les espaces qu'il leur a marqués, sans s'en écarter un seul moment. La terre, toujours féconde, fournit en abondance, et dans les différentes saisons, toutes les choses nécessaires à la nourriture des hommes, des animaux et de tout ce qui respire, sans jamais rien changer aux lois que Dieu lui a imposées. La mer, quoique soulevée contre elle-même par l'agitation de ses flots, ne franchit jamais les bornes qui lui ont été prescrites. Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, se succèdent paisiblement l'un à l'autre; les vents, dans les temps marqués, répandent sans obstacle leur souffle violent. Enfin, les plus petits animaux vivent ensemble dans une union parfaite. »

Le saint pontife conclut qu'à l'imitation de toute la nature, l'unique ambition du Chrétien doit être de plaire à Dieu et de vivre en paix avec ses frères. Sa lettre, si pleine de l'esprit apostolique et si digne du père commun, ne fut pas plutôt arrivée à Corinthe et lue aux fidèles, que des larmes abondantes de repentir coulèrent de tous les yeux; on s'embrassa; la charité reprit son empire, et tout rentra dans l'ordre. Ainsi étaient nos pères. S'ils faisaient des fautes parce qu'ils étaient hommes, ils savaient les reconnaître et s'en humilier parce qu'ils étaient Chrétiens.

La paix intérieure devenait plus nécessaire à l'Eglise à l'approche de la persécution qui, pour la troi-

sième fois, allait exposer les brebis du Sauveur aux loups furieux du Paganisme. Trajan fut l'auteur de cette troisième persécution. Ses mœurs le rendaient digne d'inscrire son nom à la suite de ceux de Domitien et de Néron. Cet empereur monta sur le trône du monde l'an 98 de Jésus-Christ. Il recula par ses victoires les bornes de l'empire romain. Bon guerrier, habile politique, il était loin d'être aussi estimable comme particulier. Livré au vice et à la débauche, on le trouvait souvent, les après-dînées, hors d'état de faire rien de raisonnable. On prétend, avec assez de raison, que c'est ce goût de désordre et de jouissances grossières, auquel il s'abandonnait sans honte, qui lui rendit les Chrétiens odieux, leur vie pure et chaste étant une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'Empire [1]. Le carnage commença vers l'an 106 ou 107. C'est dans cette persécution que périt saint Siméon, évêque de Jérusalem. Après avoir confessé Jésus-Christ avec une constance admirable, il fut condamné au supplice de la croix, et mourut comme son divin Maître.

Mais la plus illustre victime de la haine que Trajan portait au nom chrétien fut saint Ignace, évêque d'Antioche et disciple de saint Jean. Une circonstance, rapportée par les auteurs des actes de son martyre, explique le tendre amour d'Ignace pour Notre-Seigneur. Il était encore, disent-ils, dans sa plus tendre enfance, lorsque le Christ, conversant parmi les hommes, im-

[1] *Voy.* Eusèb., lib. 3, c. 33.

posa sur lui ses mains vénérables, et dit au peuple en le regardant : Qui ne deviendra pas humble comme ce petit enfant, n'entrera jamais dans le royaume des cieux. Ignace gouvernait depuis quarante ans l'Eglise d'Antioche lorsqu'il fut appelé au martyre. L'an 106 de Jésus-Christ, Trajan résolut de tourner ses armes contre les Parthes ; il partit donc pour l'Orient. Il vint à Antioche l'année suivante, et y fit son entrée le 7 janvier avec beaucoup de magnificence ; son premier soin, en arrivant dans cette ville, fut de pourvoir à la gloire de ses dieux ; il exigea sous peine de mort que tout le monde les adorât.

Ignace, qui ne craignait que pour son troupeau, se laissa généreusement conduire devant l'empereur, qui lui dit en le voyant : « C'est donc toi, mauvais démon, qui oses enfreindre mes ordres, et persuader aux autres de périr misérablement ? » Ignace répondit : « Personne que vous, prince, n'appela jamais Théophore du nom injurieux que vous venez de lui donner ; bien loin que les serviteurs du vrai Dieu soient de mauvais démons, sachez que les démons tremblent devant eux.

Trajan. Quel est ce Théophore ?

Ignace. C'est moi, et quiconque porte comme moi Jésus-Christ dans son cœur [1].

Trajan. Te semble-t-il donc que nous n'ayons pas aussi dans le cœur des dieux qui nous aident à vaincre nos ennemis ?

[1] *Théophore*, en grec, veut dire *qui porte Dieu*.

IGNACE. Des dieux! vous vous trompez, ce ne sont que des démons; il n'y a qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et un Jésus-Christ, son Fils unique; et c'est ce grand Roi dont les bonnes grâces seules peuvent vous rendre heureux.

TRAJAN. Qui nommes-tu là? sans doute ce Jésus que Pilate fit attacher à une croix.

IGNACE. Dites plutôt que ce Jésus a lui-même attaché à sa croix le péché et son auteur, et qu'il les a soumis à tous ceux qui le portent dans leur cœur.

TRAJAN. Tu portes donc le Christ en toi?

IGNACE. Oui, car il est écrit : *J'habiterai et me reposerai en eux* [1]. »

Trajan, irrité de la fermeté avec laquelle le saint évêque avait confessé sa foi, prononça contre lui la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui se glorifie de porter en lui le Crucifié, soit mis aux fers et conduit sous bonne garde à la grande Rome, pour y être exposé aux bêtes et servir de spectacle au peuple. »

Le Saint ayant entendu l'arrêt de sa mort, s'écria dans un transport de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez donné un parfait amour pour vous, et de ce que vous permettez que je sois lié de glorieuses chaînes, comme le grand Paul, votre Apôtre. » En achevant ces paroles, il mit lui-même ses chaînes; puis il pria pour son Eglise et se recommanda à Dieu avec larmes. Il se livra ensuite à une troupe de soldats inhumains, qui devaient le con-

[1] II Cor., VI.

duire à Rome pour servir de pâture aux lions et de divertissement au peuple.

Quel spectacle ! un évêque, un vieillard vénérable, un saint, chargé de chaînes, et commencant un voyage de six cents lieues, au terme duquel on entrevoit un amphithéâtre ensanglanté, des lions et des léopards qui attendent leur proie, et un peuple entier impatient de battre des mains à la mort de la victime ! L'Orient et l'Occident avaient les yeux tournés sur Ignace; la vieille et la jeune société étaient dans l'attente ; l'une hurlait de joie, l'autre priait avec larmes; la première comptait sur une grande victoire, la seconde sur un glorieux triomphe : voyons laquelle des deux fut trompée.

Ignace sortit d'Antioche pour se rendre à Séleucie, où il fut embarqué sur un vaisseau qui devait ranger les côtes de l'Asie Mineure et le porter droit à Rome. Cependant on choisit une autre route, qui allongeait beaucoup le voyage ; on n'en sait pas bien la cause. Peut-être voulait-on montrer le Saint en plus de lieux, afin d'effrayer les Chrétiens et ceux qui auraient envie de le devenir. Quoi qu'il en soit, cette longue navigation fut permise par la Providence pour que la vue d'Ignace servît à consoler et à édifier un plus grand nombre d'Églises. Déjà sous ce rapport le Paganisme fut vaincu.

Le Saint fut accompagné, depuis la Syrie jusqu'à Rome, par Philon, diacre, et Agathopode, que l'on croit être les auteurs des actes de son martyre. Il y eut encore d'autres Chrétiens d'Antioche qui le devancèrent et allèrent l'attendre à Rome. Ignace était gardé nuit et

jour, sur terre comme sur mer, par dix soldats, auxquels il donne le nom de *léopards*, à cause de leur cruauté, et parce que sa patience et sa douceur ne faisaient que les aigrir de plus en plus.

Quoique le Saint fût observé de près par ses gardes, il avait néanmoins assez de liberté pour confirmer dans la foi les Églises qui se trouvaient sur sa route. Les fidèles dans le voisinage desquels il passait accouraient en foule pour le voir et pour lui rendre tous les services qui dépendaient d'eux. Les Églises d'Asie, non contentes de députer vers lui, par honneur, des évêques et des prêtres, chargèrent encore plusieurs fidèles de l'accompagner le reste du voyage, ce qui fait dire au Saint qu'il avait avec lui plusieurs Églises. Ainsi pour lui la route du martyre fut une marche triomphale. Autre défaite du Paganisme.

Après une longue et périlleuse navigation, le Saint aborda à Smyrne. Il profita de la liberté qu'on lui donna de descendre du vaisseau pour aller saluer saint Polycarpe, qui était évêque de cette ville, et qui, comme lui, avait été disciple de saint Jean l'Évangéliste. Après avoir communiqué ensemble dans l'union d'une charité tout épiscopale, Ignace, tout glorieux de ses chaînes, et les montrant à saint Polycarpe, le pria de ne mettre aucun obstacle à sa mort; il fit la même prière aux Églises de l'Asie, qui l'avaient envoyé visiter sur son passage, et dont il trouva les députés à Smyrne : c'étaient les évêques d'Éphèse, de Magnésie et de Tralles.

Ignace écrivit de Smyrne quatre lettres, où respi-

rent une charité et un esprit vraiment apostoliques. La première est adressée à l'Eglise d'Ephèse, la seconde à l'Eglise de Magnésie, la troisième à l'Eglise de Tralles, la quatrième à l'Eglise de Rome. Voici quel en est l'objet. Saint Ignace, qui connaissait tout le pouvoir qu'ont les saints auprès de Dieu, appréhendait qu'on ne demandât au Ciel et qu'on n'obtînt sa grâce. Il écrit donc aux Romains pour les conjurer de ne pas le faire et de ne pas lui ravir la couronne du martyre. Cette lettre est peut-être unique dans son genre ; recueillons-nous pour en écouter la lecture, et laissons-nous pénétrer de la charité brûlante dont elle est l'expression.

« Ignace, surnommé Théophore, à l'Eglise favorite de Dieu, à cette sainte Eglise de Rome, si digne de servir le Très-Haut ; à cette Eglise qui mérite d'être louée, respectée, heureuse, où tout est réglé par la prudence, où la charité règne, où la chasteté triomphe ; aux illustres fidèles unis ensemble selon l'esprit et selon la chair, remplis de la grâce qui, les attachant les uns aux autres par des liens sacrés, les sépare de toute société profane, salut en Jésus-Christ, Fils du Père, et plénitude du Père en Jésus-Christ notre Seigneur, notre Dieu.

» Dieu se rendant à mes prières, j'ai enfin obtenu de sa bonté de pouvoir jouir de votre aimable présence ; car, tout enchaîné que je suis, j'espère dans peu être auprès de vous... Mais je crains votre charité ; rien ne vous est plus aisé que de m'empêcher de mourir : en vous opposant à ma mort, vous vous opposerez à mon bonheur... je n'aurai jamais une plus belle occasion de

me réunir à Dieu, et vous n'en sauriez avoir une plus belle d'exercer une bonne œuvre. Vous n'avez pour cela qu'à demeurer en repos. Si vous ne parlez pas de moi, j'irai rejoindre mon Dieu; mais si vous vous laissez toucher d'une fausse compassion pour cette misérable chair, vous me renvoyez au travail et vous me faites rentrer dans la carrière. Souffrez que je sois immolé, tandis que l'autel est encore dressé. Tout ce que je vous demande, c'est que vous unissiez vos voix pour chanter durant le sacrifice des cantiques à l'honneur du Père et de Jésus-Christ son Fils. Rendez grâces à Dieu de ce qu'il a permis qu'un évêque de Syrie fût transporté d'Orient en Occident pour y perdre la vie, que dis-je? pour y renaître à son Dieu.

» Vous ne portâtes jamais envie à personne, pourriez-vous envier ma félicité? Vous sûtes toujours enseigner la fermeté et la constance, changeriez-vous maintenant de maximes? Obtenez-moi plutôt par vos prières le courage dont j'ai besoin pour résister aux attaques du dedans et du dehors; c'est peu de paraître Chrétien si on ne l'est en effet. Ce qui fait le Chrétien, ce ne sont pas les belles paroles et les apparences spécieuses, c'est la solidité de la vertu et la grandeur d'âme dans les épreuves.

» J'écris aux Eglises que je vais à la mort avec joie, pourvu que vous ne vous y opposiez pas. Je vous en conjure de nouveau, ne vous laissez pas aller à une fausse compassion pour moi. Permettez que je sois la pâture des bêtes; c'est le chemin le plus court pour ar-

river au ciel. Je suis le froment de Dieu ; il faut que je sois moulu par les dents des bêtes pour devenir un pain digne d'être offert à Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes afin qu'elles soient mon tombeau et qu'elles ne laissent rien de mon corps, de peur qu'après ma mort je ne devienne à charge à quelqu'un.....

» En arrivant à Rome, j'espère trouver les bêtes prêtes à me dévorer... Pardonnez-moi ces sentiments; je sais ce qui m'est avantageux. Je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ : rien ne me touche, tout m'est indifférent, hors l'espérance de posséder Jésus-Christ. Que le feu me réduise en cendres; qu'une croix me fasse périr d'une mort lente et cruelle; qu'on lâche sur moi des tigres furieux et des lions affamés; qu'on disperse mes os de tous côtés; qu'on disloque mes membres; qu'on broie mon corps; que tous les démons épuisent sur moi leur rage, je souffrirai tout avec joie, pourvu que j'arrive par là à la possession de Jésus-Christ.....

» Mon amour est attaché à la croix; le feu qui me brûle est un feu pur et divin. C'est un feu vivant qui me dit sans cesse au fond du cœur : Ignace, venez à votre Père. Je n'ai plus de goût pour les viandes les plus exquises ni pour les vins les plus délicieux ; le pain que je veux, c'est la chair de Jésus-Christ, fils de David ; et le vin dont j'ai soif, c'est son sang, principe de l'immortelle charité. Je ne tiens plus à la terre ; je ne me regarde plus comme vivant parmi les hommes. Que Jésus-Christ vous fasse sentir la vérité de ce que je vous

écris : c'est son Père lui-même qui conduit ma plume. Obtenez pour moi le prix de ma course ; si je souffre, je me croirai aimé de vous ; mais si je suis rejeté, je me regarderai comme l'objet de votre haine.

» Souvenez-vous dans vos prières de l'Eglise de Syrie, qui a Dieu pour pasteur à ma place ; que Jésus-Christ daigne en prendre la conduite pendant mon absence, je la confie à sa providence et à votre charité. Pour moi, j'ai honte d'être compté parmi ses membres ; je n'en suis pas digne, étant le dernier de tous. Je vous salue en esprit, ainsi que toutes les Eglises qui m'ont reçu sur ma route, avec une charité toute chrétienne.

» Je vous écris de Smyrne par les fidèles d'Ephèse : à l'égard de ceux qui sont partis de Syrie pour Rome en vue de la gloire de Dieu, je pense que vous les connaissez ; faites-leur savoir que je suis proche. Tous sont dignes de Dieu et de vous ; votre charité leur rendra tous les bons offices que mérite leur vertu.

» A Smyrne le 23 août. A Dieu jusqu'à la fin dans la patience de Jésus-Christ. »

Après que saint Ignace eut écrit cette lettre, il partit de Smyrne, cédant à la cruelle impatience des soldats qui le conduisaient et qui ne cessaient de le presser, afin d'arriver à Rome avant le jour destiné aux spectacles. Il vint mouiller l'ancre à Troade ; il apprit dans cette ville que Dieu avait rendu la paix à l'Eglise d'Antioche. Cette nouvelle calma ses inquiétudes. De Troade il écrivit aux Eglises de Philadelphie et de Smyrne et à saint Polycarpe. On trouve dans ces trois lettres le

même esprit de charité que dans les précédentes.

Il eût bien voulu écrire aussi aux autres Eglises d'Asie; mais ses gardes ne lui en donnèrent pas le temps. Il pria saint Polycarpe de le faire pour lui. De Troade il passa à Napoli en Macédoine et de là à Philippes. On l'obligea de traverser à pied la Macédoine et l'Epire. Il se rembarqua à Epidaure en Dalmatie, passa auprès de Reggio et arriva en vue de Pouzzole. En apercevant cette ville, où saint Paul avait débarqué, il pria qu'on lui permît de descendre à terre afin de marcher sur les traces du grand Apôtre; mais un coup de vent repoussa le navire en haute mer, et le Saint se vit obligé de passer outre, se contentant de donner de grandes louanges à la charité des fidèles de cette ville.

Enfin le vent s'étant déclaré pour nous, disent les auteurs de ses actes, nous fûmes portés en vingt-quatre heures à l'embouchure du Tibre, qui est le port des Romains. Nous étions pénétrés de douleur en pensant que nous allions être séparés de notre cher maître; lui, au contraire, se réjouissait de toucher à la fin de sa course.

A peine eûmes-nous pris terre, que les soldats se hâtèrent de nous faire prendre le chemin de Rome, parce que les jeux étaient près de finir. Le bruit s'étant répandu qu'Ignace était sur le point d'arriver, les frères de Rome vinrent au-devant de lui. Ils avaient le cœur serré de douleur; mais ils éprouvaient aussi de la joie en voyant au milieu d'eux ce grand homme qu'ils avaient été choisis pour accompagner. Quelques-uns des plus

fervents commencèrent à dire entre eux qu'il fallait apaiser le peuple et tâcher d'éteindre la soif ardente qu'ils avaient de son sang. Mais l'esprit de Dieu ayant fait connaître au saint évêque le projet qui se formait contre lui, il s'arrêta ; puis, ayant salué ceux qui l'environnaient, et leur ayant demandé et donné la paix, il les conjura, avec encore plus de force qu'il n'avait fait dans sa lettre, de ne pas s'opposer à sa félicité. Ils se rendirent à ses vœux ; ensuite, tous ensemble, nous nous mîmes à genoux, et le Saint, élevant la voix, pria le Fils de Dieu d'avoir pitié de l'Eglise, de mettre fin à la persécution et de conserver la charité parmi les fidèles.

Cette prière achevée, il fut enlevé avec précipitation par les gardes et conduit dans l'amphithéâtre comme les spectacles allaient finir. C'était le 20 décembre, et un de ces jours solennels que la superstition romaine avait consacrés sous le nom de fêtes *sigillaires*.

Toute Rome était accourue à l'amphithéâtre. Dès que le préfet eut lu la lettre que les soldats lui remirent de la part de l'empereur, le Saint fut descendu dans l'arène. Le vénérable vieillard n'eut pas plutôt entendu les rugissements des lions, qu'il s'écria : Je suis le froment du Seigneur ; il faut que je sois moulu par les dents des bêtes, afin que je devienne le pain de Jésus-Christ. A peine eut-il achevé ces paroles, que deux lions se jetèrent sur lui et le dévorèrent en un instant, sans rien laisser de son corps que les plus gros et les plus durs de ses os. Ainsi fut exaucée la prière qu'il avait faite à Dieu.

La vieille Rome but avec avidité le sang du martyr, et quitta bientôt les degrés de l'amphithéâtre et disparut dans des lieux de débauches. Cependant que faisaient les Chrétiens?

Pour nous, disent les compagnons d'Ignace, à ce triste spectacle nous fondions en pleurs. Nous passâmes toute la nuit dans les veilles et les larmes, conjurant le Seigneur de nous consoler de cette mort, en nous donnant quelque gage assuré de la gloire qui l'avait suivie. Le Seigneur nous exauça ; car quelques-uns d'entre nous s'étant endormis, virent Ignace dans une gloire ineffable. Nous avons fait un récit fidèle de tout ce qui s'est passé à son martyre ; nous avons marqué le lieu, le jour et les circonstances, afin que tous les ans nous puissions nous réunir pour chanter la victoire de Jésus-Christ, qui a combattu le démon et qui a triomphé de lui par son illustre et généreux athlète.

Nous recueillîmes avec respect les os du Saint, qui furent portés en triomphe à Antioche et gardés comme un trésor inestimable. Ainsi toutes les villes qui se trouvaient entre Rome et Antioche reçurent deux fois la bénédiction d'Ignace; car, en venant, elles accoururent sur son passage, et, à notre retour, elles volèrent autour de ses précieuses reliques comme des essaims d'abeilles autour d'une ruche à miel [1].

Cependant le bras de Dieu s'appesantit sur le persécuteur du nom chrétien. Trajan, usé avant le temps, bien plus par ses infâmes débauches que par ses fati-

[1] *Biblioth. select. Patr.*, t. 2.

gues, mourut misérablement à Selinunte vers le commencement d'août de l'an 117 de Jésus-Christ. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs, et tout est perdu, hors quelques fragments informes. Il semble que la Providence ait eu dessein d'ensevelir les actions de Trajan à proportion du désir immodéré qu'il avait de faire du bruit dans le monde.

Le Paganisme vaincu dans la persécution de Trajan se releva bientôt plus furieux pour recommencer la lutte. Adrien, successeur de Trajan, voulut imiter son prédécesseur dans sa haine contre les Chrétiens comme il l'imitait dans ses mœurs infâmes. C'est vraiment une grande gloire pour la Religion de n'avoir eu et de n'avoir encore pour ennemis que des hommes dégradés par les plus honteuses passions. Quelle preuve de sa sainteté et de sa vérité!

A la cruauté qui lui était comme naturelle[1], Adrien joignait un esprit superstitieux jusqu'à l'excès. Il prenait soin de tous les sacrifices qui se faisaient à Rome; lui-même exerça la charge de souverain pontife et fut sacrificateur du temple d'Eleusine. Ayant passé un hiver à Athènes, et s'étant fait initier à tous les mystères de la Grèce, il permit aux Païens de persécuter les Chrétiens, et cette persécution, au rapport de saint Jérôme, fut très-sanglante[2].

Ce prince cruel ne dédaignait pas de juger lui-même et de livrer aux supplices des femmes et des enfants:

[1] *Voy.* Spartian.

[2] *In Cantal.*

digne occupation d'un empereur. L'an 119, deux ans après son avénement à l'Empire, il fit élever à Tibur un palais magnifique dont il voulut qu'on fît la dédicace avec toutes les cérémonies que les Païens observaient en ces rencontres. Il offrit des sacrifices; il consulta ses dieux touchant la durée de ce superbe édifice. Au lieu d'une réponse flatteuse qu'il attendait, il reçut la suivante : Prince, nous ne pouvons satisfaire votre curiosité que vous n'ayez fait cesser l'insulte que nous fait une veuve chrétienne en invoquant son Dieu en notre présence. Elle se nomme Symphorose, et elle est mère de sept fils; faites qu'elle nous offre de l'encens, et nous répondrons à vos demandes.

Symphorose vivait à Tibur avec ses sept fils, et employait ses revenus, qui étaient considérables, à soulager les pauvres, et surtout les Chrétiens qui souffraient pour la foi. Adrien commanda qu'on se saisît de la sainte veuve et de ses fils, et qu'on les amenât devant lui. Cachant son indignation sous une douceur apparente, il n'employa d'abord que des paroles flatteuses pour les engager à sacrifier aux dieux. Symphorose, animée de l'esprit de Dieu, lui répondit en son nom et au nom de ses enfants : Prince, j'ai eu pour mari et pour beau-frère deux officiers de vos armées[1]; l'un et l'autre avaient l'honneur de commander vos soldats. Ils étaient tribuns; ils ont donné leur vie pour Jésus-Christ, et ils ont mieux aimé endurer mille tourments que de brûler un grain d'encens devant les idoles que vous ado-

[1] Getulius et Amatius.

rez ; ils sont morts enfin après avoir vaincu les démons. Mais ils vivent maintenant dans le ciel, couronnés de gloire et d'honneur.

L'empereur, changeant de visage, lui dit d'un ton sévère : Sacrifie sur-le-champ, ou je te sacrifie, toi et tes sept fils, à nos dieux tout-puissants.

SYMPHOROSE : D'où me vient ce bonheur d'être immolée huit fois à mon Dieu?

ADRIEN : Je te le dis de nouveau, je te sacrifierai à nos dieux.

SYMPHOROSE : Vos dieux ne peuvent me recevoir en sacrifice ; je ne suis pas une victime pour eux ; mais si vous ordonnez que je sois brûlée pour le nom de Jésus-Christ, ma mort augmentera les tourments que vos démons souffrent dans les flammes.

ADRIEN : Choisis, sacrifie ou meurs.

SYMPHOROSE : Vous croyez sans doute m'épouvanter ; non, vos menaces ne me feront point changer ; je ne serai jamais assez tôt réunie à mon époux, que vous avez fait mourir pour le nom de Jésus-Christ. Qu'attendez-vous? me voilà prête à mourir ; j'adore le même Dieu.

Le tyran ordonna qu'on conduisît Symphorose au temple d'Hercule, qu'on lui meurtrît le visage à coups de poing, et qu'on la suspendît ensuite par les cheveux. Comme elle était inébranlable au milieu de ses tourments, il la fit jeter dans le fleuve [1] avec une grosse pierre au cou. Il fallait que ce Tibur et ce Tévérone,

[1] Le Tévérone.

témoins de tant d'impudicités, fussent purifiés par le supplice et le sang de nos martyrs. Eugène, père de Symphorose, qui était un des principaux du conseil de Tibur, retira son corps et l'enterra sur le chemin près de la ville.

Le lendemain, Adrien ordonna que les sept fils de Symphorose lui fussent amenés tous à la fois. Le nouvel Antiochus employa tour à tour les exhortations, les promesses et les menaces pour les gagner. Voyant que tout était inutile, il fit planter autour du temple d'Hercule sept pieux, sur lesquels on les étendit avec des poulies. Le cruel empereur prit plaisir à diversifier leurs tourments. Crescence, l'aîné de tous, fut percé d'un coup d'épée dans la gorge ; le second, nommé Julien, reçut un coup de poignard dans la poitrine; Némésius eut le cœur percé d'une lance: Primitivus fut frappé dans l'estomac; on rompit les reins à Justin; on ouvrit les côtés à Stacteus; Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas.

Le jour qui suivit la mort de ces heureux frères, Adrien vint au temple d'Hercule, fit creuser une fosse profonde, et ordonna qu'on y jetât les corps des martyrs. Leur sang éteignit le feu de la persécution, qui ne se ralluma que dix-huit mois après. Les Chrétiens employèrent ce temps de paix à rendre aux reliques des saints martyrs l'honneur qui leur est dû : on leur éleva des tombeaux en plusieurs endroits du monde; leurs noms furent gravés sur ces monuments; mais ils sont

écrits dans le livre de vie avec des caractères de lumière que le temps ne pourra jamais effacer [1].

Telle était la vie de nos pères dans ces jours tout à la fois si tristes et si beaux : combattre, ensevelir leurs morts et prier ensemble autour de leurs tombeaux pour se préparer à de nouveaux combats.

Après une trêve de dix-huit mois, la guerre recommença, et ne finit que peu de temps avant la mort d'Adrien. Dans cette nouvelle persécution périrent saint Hermès, et le pape saint Sixte Ier.

Le temps était venu où la vérité, défendue jusque-là par le sang et les réponses courageuses des martyrs, devait être publiquement vengée. Dieu lui suscita deux éloquents apologistes.

Quadrat et Aristide furent les premiers qui portèrent aux pieds du trône la justification des Chrétiens. Quadrat était évêque d'Athènes ; il présenta lui-même son apologie à l'empereur Adrien. Ce précieux monument est perdu. Aristide était aussi d'Athènes, où il exerçait la profession de philosophe ; converti au Christianisme, il voulut en étendre les conquêtes, en écrivant pour lui ; il présenta son apologie au même empereur. Adrien se laissa persuader par l'éloquence des deux avocats du Christianisme, et fit cesser la persécution.

Néanmoins cet empereur, couvert du sang des Chrétiens, devait servir à la gloire de Jésus-Christ, en devenant un nouveau monument de sa justice. A ses cri-

[1] Dom Ruinart, t. 1, p. 126.

mes passés, il ajouta de nouveaux outrages contre le Ciel : il osa faire trophée de ses infâmes débauches, en bâtissant une ville qui devait en rappeler le souvenir. Sur le lieu même où Notre-Seigneur était ressuscité, il plaça une statue de Jupiter et une de Vénus sur le Calvaire. A Bethléem, il fit planter un bois en l'honneur d'une divinité non moins infâme, et lui consacra la grotte où le Sauveur était né.

En proie à une sombre mélancolie, Adrien devint plus cruel que jamais; sur la fin de son règne, il fit mourir sans aucun motif plusieurs personnes de distinction. Il fut attaqué d'une hydropisie dans ce même palais de Tibur où il avait condamné sainte Symphorose et ses enfants. Les remèdes ne lui procurant aucun soulagement, il tomba dans le désespoir; souvent il demanda du poison ou une épée pour s'ôter la vie ; il offrit même de l'argent et promit l'impunité à ceux qui voudraient lui rendre ce prétendu service. Personne ne voulut accepter ses offres ; le tyran se lamentait nuit et jour de ne pouvoir trouver la mort, lui qui l'avait donnée à tant d'autres. Enfin il se la donna lui-même, en buvant et en mangeant des choses contraires à sa maladie. Ce fut l'an 138 de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie des glorieuses victoires que vous avez remportées sur le démon, en la personne de saint Ignace et de sainte

Symphorose; faites-nous part de cette charité, plus forte que la mort, qui brûlait dans leur cœur.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux tâcher de vivre comme si j'étais seul au monde avec Dieu.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(Premier et second siècle.)

Q. Comment l'Eglise fut-elle attaquée après la persécution de Domitien?

R. Après la persécution de Domitien, l'Eglise fut attaquée par l'esprit de division. Le démon, voyant qu'il ne pouvait la vaincre en faisant périr ses enfants, essaya de les diviser. Une contestation s'éleva parmi les fidèles de Corinthe; l'évêque de cette ville eut recours au chef des pasteurs. Saint Clément, pape, écrivit une lettre que les fidèles de Corinthe reçurent avec un grand respect; ils versèrent des larmes de repentir, s'embrassèrent, et tout rentra dans l'ordre. Il était nécessaire que l'Eglise fût bien unie, puisqu'une nouvelle persécution approchait.

Q. Quelle était cette persécution?

R. Cette persécution était celle de Trajan. Cet empereur, livré aux vices les plus honteux, haïssait les Chrétiens, dont la vie sainte était une censure de la

sienne. Il arriva dans la ville d'Antioche, et ordonna à tous les Chrétiens de sacrifier aux dieux, sous peine de mort. Saint Ignace, disciple de saint Jean, était évêque de cette ville depuis quarante ans ; il fut conduit devant l'empereur, qui ordonna de le conduire à Rome pour y être dévoré par les bêtes et servir de spectacle au peuple. Ignace s'enchaîna lui-même, heureux de mourir pour son divin Maître ; il fut remis à la garde de dix soldats plus cruels que des léopards. En passant, le Saint vit à Smyrne saint Polycarpe et plusieurs autres évêques venus pour lui offrir les vœux de leurs Eglises. De Smyrne, saint Ignace écrivit aux fidèles de Rome, pour les prier de ne demander sa grâce ni à Dieu ni aux hommes. Enfin il arriva dans cette ville le 20 décembre. Il fut aussitôt conduit dans l'amphithéâtre. Quand il entendit le rugissement des lions, il s'écria : « Je suis le froment de Jésus-Christ ; il faut que je sois moulu par la dent des bêtes, afin que je sois un pain digne de Jésus-Christ. » Aussitôt deux lions se jetèrent sur lui et le dévorèrent en un instant. Ses os furent recueillis avec respect et portés en triomphe à Antioche.

Q. Comment finit Trajan ?

R. Trajan mourut misérablement avant l'âge, usé par ses vices honteux. Ainsi sont morts tous les persécuteurs des Chrétiens ; leur fin déplorable, qui nous montre qu'on ne se révolte pas impunément contre Jésus-Christ, contribue à l'affermissement de son règne, en apprenant aux hommes à le craindre.

Q. Quel fut le quatrième persécuteur des Chrétiens?

R. Le quatrième persécuteur des Chrétiens fut Adrien. Il avait succédé à Trajan l'an 114 après Jésus-Christ. C'était un prince cruel, superstitieux et débauché. Ayant fait bâtir un palais superbe, il voulut savoir si cet édifice subsisterait longtemps; les démons ou leurs prêtres répondirent qu'ils ne pouvaient satisfaire sa curiosité, parce qu'une veuve nommée Symphorose ne cessait de les tourmenter. Adrien se fit amener Symphorose; elle avait sept fils; son mari et son beau-frère, officiers dans les armées de l'empereur, avaient déjà souffert le martyre; elle-même était Chrétienne, ainsi que ses enfants. Adrien lui ordonna de sacrifier aux dieux; Symphorose refusa; le tyran la fit meurtrir de coups et pendre par les cheveux, enfin jeter dans le fleuve avec une grosse pierre au cou. Le lendemain, il fit attacher à sept pieux différents ses sept fils, qui périrent tous dans les tourments.

Q. Quelqu'un prit-il la défense des Chrétiens?

R. Quadrat, évêque d'Athènes, et Aristide, philosophe athénien, présentèrent à l'empereur la défense des Chrétiens; Adrien se laissa persuader, et la persécution cessa. Néanmoins le bras de Dieu s'appesantit sur lui, et il devint un nouveau monument de sa justice. Adrien, livré à une sombre mélancolie, devint plus cruel que jamais; il offrit de l'argent à celui qui voudrait lui donner la mort. Personne ne voulut l'accepter; enfin il se fit mourir lui-même. Ce fut l'an 138 après Jésus-Christ.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des glorieuses victoires que vous avez remportées sur le démon, en la personne de saint Ignace et de sainte Symphorose; faites-nous part de cette charité, plus forte que la mort, qui brûlait dans leur cœur.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux tâcher de vivre comme si j'étais seul au monde avec Dieu.*

XII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (2[e] siècle.)

Cinquième persécution, sous Antonin. — Portrait de ce prince. — Martyre de sainte Félicité, romaine, et de ses sept fils.—Apologie de saint Justin.— Jugement de Dieu sur les Romains.— Sixième persécution, sous Marc-Aurèle. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Justin, — de saint Polycarpe.

Le glaive sanglant de la persécution, remis dans le fourreau pendant les dernières années de l'empereur Adrien, en fut bientôt retiré par Antonin, son successeur. Le sénat, enchanté du commencement de son règne, lui décerna le titre de *pieux*. Ses vertus tout humaines pouvaient le mériter aux yeux des Païens, mais ses mœurs infâmes ne pouvaient manquer d'en faire un persécuteur de la Religion chrétienne. Non-seulement il souffrait avec une indolence extrême le libertinage forcené de sa femme Faustine, il voulut en quelque sorte l'immortaliser. Après la mort de cette princesse débauchée, il lui fit décerner les honneurs divins et lui consacra un temple. Livré lui-même aux plus honteux désordres, il était l'esclave des plus viles créatures, si puissantes sur son esprit, qu'elles disposaient à leur gré des honneurs et des charges de l'Em-

pire, souvent en faveur de ceux qui en étaient les plus indignes[1]; ajoutez que ce prince avait tant de dévouement pour ses idoles, qu'il leur offrait sans cesse des sacrifices, ce qu'il faisait toujours lui-même, à moins qu'il ne fût malade.

Toutefois l'histoire ne dit pas qu'Antonin ait porté de nouveaux édits contre les Chrétiens. Prince faible et débauché, il les laissa immoler en son nom en vertu des édits précédents. La fureur des Païens fut telle, que les cavernes les plus reculées et les antres les plus obscurs ne pouvaient servir d'asile aux Chrétiens, et que l'on faisait un crime aux parents et aux amis des devoirs que la nature ou l'amitié leur faisait rendre aux victimes de la persécution[2].

Au nombre des martyrs qui scellèrent alors notre foi de leur sang, il faut compter une illustre dame romaine, nommée Félicité, aussi distinguée par sa vertu que par sa naissance. Cette dame avait sept fils, qu'elle élevait dans la crainte de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Après la mort de son mari, elle servit Dieu dans la continence, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres; ses exemples et ceux de sa famille arrachèrent plusieurs Païens à leur superstition.

Les prêtres des faux dieux, furieux des pertes que faisait leur religion, portèrent plainte à l'empereur. « Prince, lui dirent-ils, nous croyons de notre devoir de vous avertir qu'il y a dans Rome une veuve de cette

[1] *Voy.* Jul. Capitol.

[2] Mamachi, t. 2, p. 258; *Roma subterr.*, l. 3, c. 22.

secte ennemie de nos dieux, qui ne cesse de leur faire outrage et de les irriter contre vous et contre l'Empire. Elle est secondée dans son impiété par ses enfants ; elle a sept fils qui, Chrétiens comme leur mère, font comme elle des vœux sacriléges, et qui rendront nos dieux implacables si votre piété ne prend soin de les apaiser, en obligeant cette famille impie à leur rendre le culte qui leur est dû. »

Antonin, qui était lui-même fort superstitieux, répondit favorablement à la plainte des prêtres ; il manda Publius, préfet de Rome, et lui enjoignit de contraindre, par toutes sortes de voies, Félicité et ses enfants à sacrifier aux dieux. C'était l'an 150 de Jésus-Christ. Le préfet obéit aux ordres de l'empereur : usant d'abord de douceur, il pria civilement cette dame de se rendre chez lui. Félicité y vint accompagnée de ses sept fils. Publius la prit à part, et employa tous les moyens pour la déterminer à sacrifier, ajoutant qu'en cas de refus il serait obligé d'avoir recours aux voies de rigueur.

« N'espérez pas, Publius, répondit la Sainte avec autant d'assurance que de modestie, que Félicité oublie jamais ce qu'elle doit à son Dieu ; je ne suis pas plus effrayée de vos menaces que touchée de vos belles paroles. Je le porte dans mon sein, ce Dieu tout-puissant ; je sens qu'il me fortifie, et il ne permettra pas que sa servante soit vaincue, puisqu'elle ne combat que pour sa gloire. — Misérable, répliqua le préfet, si la mort a pour toi de si grands charmes, va, meurs ; mais quelle fureur te pousse à vouloir ôter la vie à tes enfants

après la leur avoir donnée? — Mes enfants, reprit Félicité, vivront éternellement en Jésus-Christ s'ils lui sont fidèles; mais ils doivent s'attendre à des supplices qui ne finiront point s'ils sacrifient aux idoles. »

Le lendemain, Publius, s'étant assis sur son tribunal dans le Champ-de-Mars, envoya chercher Félicité et ses fils; puis, s'adressant à la mère, il lui dit : « Ayez pitié de vos enfants, qui sont à la fleur de l'âge, et qui peuvent aspirer aux premières charges de l'Empire. — Votre pitié, répondit la Sainte, est une véritable impiété, et la compassion à laquelle vous m'exhortez tend à faire de moi la plus cruelle des mères. » Se tournant ensuite vers ses enfants, elle leur dit : « Voyez-vous ce ciel si beau et si élevé? c'est là que Jésus-Christ vous attend pour vous couronner; persistez dans son amour et combattez pour le salut de vos âmes? »

A ces mots, Publius lui fit donner un soufflet, en lui disant d'un ton de voix terrible : « Oses-tu bien en ma présence leur inspirer de pareils sentiments et les porter à mépriser ainsi les ordres de nos empereurs? »

Cependant il résolut de faire une dernière tentative, en prenant les saints martyrs séparément, pour les ébranler par la force réunie des promesses et des menaces. Il commença par Janvier, l'aîné des sept frères, mais il n'en reçut que cette réponse : « Ce que vous me conseillez est contraire à la raison; j'attends de la bonté du Seigneur Jésus qu'il me préserve d'une telle impiété. » Le préfet le fit déchirer à coups de verges; après quoi il l'envoya en prison. Félix fut ensuite amené; pressé de sacrifier, il

répondit : « Nous ne sacrifions qu'à un seul Dieu ; jamais nous n'oublierons l'amour que nous devons à Jésus-Christ. Employez tous les artifices et tous les raffinements de la cruauté, vous ne pourrez nous ravir notre foi. »

Après lui, Philippe parut sur les rangs. Publius lui dit : « Notre invincible empereur vous ordonne de sacrifier aux dieux tout-puissants.—Ceux à qui vous voulez que je sacrifie, répondit Philippe, ne sont ni dieux ni tout-puissants ; ce ne sont que de vaines idoles qui servent de retraite aux démons. » On ôta Philippe de devant le préfet qui frémissait de rage, et Sylvain prit la place de son frère. Publius lui dit : « A ce que je vois, vous agissez tous de concert avec la plus méchante des femmes : une mère dénaturée vous empoisonne de ses conseils ; elle vous inspire la révolte et l'impiété ; craignez de tomber sous la condamnation qui l'attend. » Sylvain répondit : « Si nous étions assez faibles pour nous laisser ébranler par la crainte d'une mort qui ne dure qu'un moment, nous deviendrions la proie d'une mort qui ne doit jamais finir. Quiconque méprise vos idoles pour ne servir que le vrai Dieu, vivra éternellement avec lui ; mais le culte abominable des démons vous précipitera dans des feux éternels, avec vos dieux. »

Le préfet, impatienté de cette sage leçon, fit retirer le jeune martyr. Alexandre parut : « Jeune homme, lui dit Publius, ta destinée est entre tes mains ; prends pitié de toi-même ; sauve une vie qui ne fait encore que

commencer ; sacrifie, et mérite la protection des dieux et la faveur de César. — Je sers un maître plus puissant que César, répondit Alexandre, c'est Jésus-Christ. Je le confesse de bouche, je le porte dans mon cœur, je l'adore sans cesse. Mon âge, qui vous paraît si tendre, aura toutes les vertus, si je demeure fidèle à mon Dieu ; mais, pour vos dieux, puissent-ils périr avec ceux qui les adorent ! » Vital ayant été amené, Publius lui dit : « Pour vous, mon fils, vous ne venez pas ici, comme vos frères, chercher follement à mourir ; vous avez l'esprit trop bien fait pour ne pas préférer une vie heureuse à une mort infâme. » Vital lui répondit : « Il est vrai, Publius, j'aime la vie, et c'est pour en jouir plus longtemps que j'adore un seul Dieu et que j'ai en horreur le démon. »

Enfin Publius ayant fait paraître le dernier des frères, appelé Martial, lui dit : « Je plains vos infortunés frères ; voulez-vous suivre leur exemple, et mépriseriez-vous les ordres de nos princes ? — Ah ! Publius, répondit Martial, si vous saviez quels tourments effroyables sont préparés dans les enfers à ceux qui adorent les démons ! Ou reconnaissez que Jésus-Christ est l'unique Dieu que tout l'univers doit reconnaître, ou tremblez à la vue des châtiments éternels qui vous attendent.

L'interrogatoire fini, les saints martyrs souffrirent tous la peine du fouet, et furent conduits en prison. Publius, désespérant de vaincre leur constance, envoya toute la procédure à l'empereur.

Antonin, ayant lu l'interrogatoire, ordonna que les confesseurs fussent envoyés à différents juges, et condamnés à divers genres de supplices : Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb; Félix et Philippe furent assommés à coups de massue; Sylvain fut jeté, la tête en bas, dans un précipice; Alexandre, Vital et Martial, qui étaient les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière quatre mois après. Tous ces admirables martyrs de Jésus-Christ allaient, par des routes différentes, se réunir au lieu où ce juge les attendait, pour donner à chacun le prix que méritait son invincible constance [1].

Cependant le Seigneur, qui veillait sur son Eglise, lui avait préparé un défenseur. Les calomnies des Païens et des Juifs servaient de prétexte à la persécution. Il fallait les réfuter et venger l'innocence. Une voix courageuse se fit entendre : ce fut celle de saint Justin.

Né à Sichem, ancienne capitale de la Samarie, élevé dans le Paganisme, Justin eut de bonne heure la curiosité de connaître les différentes sectes de philosophie. Il s'adressa tour à tour aux Stoïciens, aux Pythagoriciens, aux Académiciens; mais il fut loin d'en recevoir les lumières qu'il cherchait. Enfin, un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, il aperçut, en se retournant, un vieillard qui le suivait de fort près. Justin fut frappé de son port majestueux, ainsi que d'un certain mélange de douceur et de gravité qui paraissait dans sa

[1] Dom Ruinart, t. 1. *Voy.* aussi saint Grég., *in Cyclum pascal.*

personne. La conversation s'étant engagée, on parla de l'excellence de la philosophie. Le vieillard convainquit Justin que les plus célèbres philosophes du Paganisme s'étaient trompés, qu'ils n'avaient bien connu ni la Divinité ni l'âme humaine. « A qui faut-il donc m'adresser, demanda Justin, pour connaître la vérité ? » Le vieillard lui nomma les Prophètes, et lui indiqua leurs ouvrages. « Quant à vous, dit-il en finissant, faites d'ardentes prières pour que les portes de la vie vous soient ouvertes. Les choses dont je viens de vous entretenir sont de nature à ne pouvoir être comprises, à moins que Dieu et Jésus-Christ n'en donnent l'intelligence. » Après ces mots, le vieillard se retira, et Justin ne le vit plus.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les Prophètes. « Dès ce moment, dit-il lui-même, je commençai à être véritablement philosophe [1]. J'étudiai les motifs de crédibilité du Christianisme, et ce qui détermina surtout ma conversion, ce fut l'admiration secrète dont m'avait pénétré le courage invincible des Chrétiens au milieu des tortures. Je n'ignorais pas de combien de crimes la haine publique les chargeait. Mais en les voyant affronter la mort, et ce qu'il y a de plus terrible, je reconnus qu'il était impossible que de tels hommes fussent coupables des abominations qu'on leur reprochait; car comment une personne avide de plaisirs pourrait-elle recevoir avec joie une mort qui va la pri-

[1] *Dial. cum Tryph.*, p. 225.

ver de tout ce qu'elle trouve d'heureux et d'agréable dans le monde [1] ? »

Peu après sa conversion, qui eut lieu vers l'âge de trente ans, Justin quitta l'Orient et se rendit à Rome. Son premier ouvrage fut son *Discours aux Grecs*. Le Saint se proposa de convaincre les Païens de la légitimité des raisons qui lui avaient fait embrasser le Christianisme : il publia ensuite son *Exhortation aux Grecs*. On y trouve la réfutation des erreurs de l'idolâtrie avec les preuves de la vanité des philosophes païens.

Bientôt après parut sa célèbre *Epître à Diognète*. Ce Diognète, homme de grande considération, était fort versé dans la philosophie. Il avait été précepteur de Marc-Aurèle, qui eut toujours pour lui autant d'estime que de confiance. Frappé de la conduite des Chrétiens, il désirait connaître ce qui les portait à mépriser le monde et la mort avec toutes ses horreurs, et d'où leur venait cette charité mutuelle inconnue aux autres hommes, charité si puissante, qu'elle semblait les rendre insensibles aux plus cruels traitements. Saint Justin se chargea de lui donner les éclaircissements qu'il demandait. Après avoir démontré la folie du Paganisme et l'imperfection de la loi judaïque, il peint les vertus pratiquées par les Chrétiens, et surtout leur humilité, leur douceur, leur amour pour ceux qui les haïssaient injustement. Il ajoute que les tortures ne servaient qu'à augmenter le nombre et à perfectionner la sainteté des fidèles; vient ensuite une explication claire et précise

[1] *Apol.*, 1, p. 50.

de la divinité de Jésus-Christ, Fils de Dieu et créateur de toutes choses.

Saint Justin demeura longtemps à Rome ; il s'appliquait à instruire ceux qui venaient à sa maison pour le consulter ou pour vaquer aux exercices du Christianisme. Ayant quitté Rome, il vint à Ephèse. Il y rencontra Tryphon. Ce Tryphon était un philosophe habile et le plus fameux Juif de son temps. Justin eut avec lui une dispute réglée qui dura deux jours entiers. Les conférences se tinrent en présence de plusieurs personnes. Le Saint les mit depuis par écrit et les publia sous le titre de *Dialogue avec Tryphon*. Ce dialogue renferme la preuve de l'insuffisance de la loi de Moïse et de la divinité du Christianisme.

Mais rien n'a rendu saint Justin plus célèbre que les deux apologies qu'il composa en faveur de la religion chrétienne. La première et la plus importante fut adressée à l'empereur Antonin le Pieux et à ses deux fils adoptifs Marc-Aurèle et Commode. Jamais les Chrétiens n'avaient été vengés plus éloquemment des calomnies sans nombre dont les Juifs et les Païens essayaient de les noircir. Cette première apologie produisit son effet. Antonin envoya en Asie un rescrit où il défendait d'inquiéter les Chrétiens [1].

Des calamités sans nombre accablèrent l'Empire sous le règne de ce prince, afin de venger le sang innocent; et en effet, c'étaient les provinces plutôt que l'empereur lui-même qui avaient tiré le glaive contre l'Eglise.

[1] Eusèb., *Hist.* l. 4, c. 73.

Voilà pourquoi les provinces furent frappées, tandis que la vengeance divine n'éclata point d'une manière exemplaire sur la personne de l'empereur.

Antonin étant mort l'an 161 après Jésus-Christ, la persécution se ralluma sous Marc-Aurèle, son fils adoptif et son successeur. Toute l'histoire de Marc-Aurèle prouve un caractère faux, altier, égoïste et corrompu par système : l'égarement de son esprit égalait celui de son cœur. Il fut l'ennemi des Chrétiens par superstition et par philosophie. On le vit multiplier les sacrifices et introduire des religions étrangères, qui avant lui étaient inconnues des Romains. Il fit des démarches réitérées auprès du sénat pour obtenir que l'on rendît des honneurs divins à Adrien, dont les vices avaient rendu la mémoire infâme. Il porta l'impiété et l'impudeur encore plus loin, en mettant au nombre des déesses l'abominable Faustine, en lui élevant un temple, et obligeant les nouveaux époux à venir offrir un sacrifice à la prétendue déesse. A la mort de Lucius Vérus, son collègue, dont le nom était en horreur à tous les gens de bien, il força le sénat de l'honorer comme un dieu. Tant il est vrai qu'en dehors du Christianisme, les plus belles vertus ne sont que des apparences trompeuses.

Les Barbares ayant exercé de grands ravages sur les provinces de l'Empire, l'impie Marc-Aurèle s'en vengea sur les Chrétiens, qui étaient innocents. C'était un système parmi les Païens de rendre nos vertueux pères responsables de toutes les calamités publiques et parti-

culières. « Que le Tibre déborde, leur disait Tertullien, que le Nil ne se répande pas dans les campagnes, que le Ciel refuse de la pluie, qu'il survienne un tremblement de terre, une mortalité, une famine, que faites-vous? vous courez aux bains, vous ne quittez pas les lieux de débauche, vous sacrifiez à Jupiter, vous ordonnez au peuple de superstitieuses cérémonies, vous cherchez le Ciel au Capitole, et vous attendez que la pluie tombe de la voûte de vos temples, sans penser à Dieu, sans lui adresser vos vœux. Pour nous, exténués par les jeûnes et les austérités, purifiés par la continence, nous dérobant à toutes les douceurs de la vie, nous, sous le sac et la cendre, nous désarmons le Ciel, nous forçons sa clémence; et lorsque nous avons obtenu grâce, c'est Jupiter que l'on remercie. C'est donc vous qui êtes à charge à la terre, vous qui, méconnaissant le vrai Dieu, vous rendez continuellement coupables des maux qui pèsent sur l'Empire; et par une injustice sans exemple, à l'approche de toute calamité nouvelle, on vous entend crier de toutes parts: « Les Chrétiens au lion! » Quoi! pour un seul lion, tout un peuple de Chrétiens[1] ! »

Saint Justin, voyant le feu de la persécution rallumé plus que jamais, composa une seconde Apologie des Chrétiens. Il l'adressa à Marc-Aurèle lui-même et au sénat romain. « Je m'attends bien, dit-il, que cet écrit me coûtera la vie. » Il ne se trompait pas. Ayant été arrêté avec d'autres Chrétiens, le saint apologiste fut conduit devant Rustique, préfet de Rome, qui lui dit :

[1] *Apol.*, c. 40 et 41.

« Obéis aux dieux, en te conformant aux édits de l'empereur.

JUSTIN. Quiconque obéit à Jésus-Christ notre Sauveur, ne peut être condamné.

RUSTIQUE. A quelle science t'appliques-tu?

JUSTIN. J'ai essayé de toutes les sciences; mais n'ayant pu trouver la vérité, je me suis enfin attaché à la philosophie des Chrétiens, quoiqu'elle ne soit pas du goût de ceux qui n'en ont que pour l'erreur.

RUSTIQUE. Quoi! misérable, tu tiens à cette doctrine?

JUSTIN. Je m'en fais gloire, parce qu'elle me procure l'avantage d'être dans le chemin de la vérité.

RUSTIQUE. Quels sont les dogmes des Chrétiens?

JUSTIN. Nous autres Chrétiens, nous croyons en un seul Dieu, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en Jésus-Christ notre Seigneur, Fils de Dieu, prédit par les Prophètes, auteur et prédicateur du salut, et juge de tous les hommes.

RUSTIQUE. Où s'assemblent les Chrétiens?

JUSTIN. Où ils veulent et où ils peuvent.

RUSTIQUE. Je veux savoir où tu assembles tes disciples.

JUSTIN. J'ai demeuré jusqu'ici aux bains de Timothée, sur le mont Viminal, près de la maison d'un nommé Martin. Quand quelqu'un est venu me trouver, je lui ai enseigné la doctrine de vérité.

RUSTIQUE. Tu es donc Chrétien?

JUSTIN. Oui, je le suis. »

Le juge ayant fait la même question aux autres ac-

cusés, tous répondirent avec assurance : Nous sommes Chrétiens. Revenant à Justin, il lui dit : « Ecoute, toi qui fais l'orateur et qui te piques de science, quand je t'aurai fait déchirer à coups de fouet depuis la tête jusqu'aux pieds, penses-tu monter au ciel en cet état?

Justin. Oui; si je souffre le martyre dont vous parlez, j'espère recevoir la récompense qu'ont déjà reçue ceux qui ont observé les préceptes de Jésus-Christ.

Rustique. Quoi! tu t'imagines qu'une récompense t'attend dans le ciel.

Justin. Je ne me l'imagine pas, je le sais, et je n'ai pas là-dessus le moindre doute.

Rustique. Laissons tout cela, venons au fait; assemblez-vous tous et sacrifiez aux dieux.

Justin, prenant la parole au nom de tous : Nul homme de bon sens n'abandonnera jamais la véritable Religion pour courir après l'impiété et l'erreur.

Rustique. Si vous n'obéissez, vous pouvez vous attendre à être traités sans miséricorde.

Justin. Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour Jésus-Christ notre Seigneur. Les tourments hâteront notre bonheur, et nous inspireront de la confiance à ce tribunal où tous les hommes doivent paraître pour être jugés.

Tous ensemble. Il est inutile de nous faire languir plus longtemps; nous sommes Chrétiens, et nous ne sacrifierons point aux idoles. »

Le préfet, les voyant inébranlables, prononça cette sentence : « Nous ordonnons que ceux qui n'ont pas voulu

sacrifier aux dieux ni obéir aux ordres de l'empereur soient battus de verges et conduits au lieu du supplice, pour y perdre la tête.» Arrivés à la place des exécutions, les saints martyrs consommèrent leur sacrifice en louant Dieu et en confessant Jésus-Christ jusqu'à leur dernier soupir. Quelques Chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps, et les enterrèrent honorablement.

Partout où l'ennemi du Christianisme se présentait, il rencontrait de courageux athlètes qui le couvraient de honte et de confusion. Allons à Smyrne, où nous avons passé naguère avec le grand saint Ignace, lorsqu'il venait triompher du Démon dans la capitale même de son empire. Nous avons vu saint Polycarpe, évêque de cette ville, baisant avec respect les glorieuses chaînes du futur martyr. Son heure est venue de marcher sur les traces sanglantes d'Ignace, son illustre condisciple.

Polycarpe, converti fort jeune au Christianisme, eut le bonheur de converser avec les Apôtres mêmes, et de puiser l'esprit du divin Maître dans leurs instructions. Saint Jean l'Evangéliste l'ordonna évêque de Smyrne, et il devint l'oracle des Eglises d'Asie. La persécution s'étant allumée, on amenait à Smyrne un grand nombre de Chrétiens pour les faire mourir. De ce nombre fut un jeune homme nommé Germanicus, qui se fit remarquer entre tous les autres. Le proconsul l'exhortant en plein amphithéâtre à avoir pitié de lui-même et à considérer son âge, il ne lui fit aucune réponse, et, plein d'une sainte impatience, il se livra aux dents

meurtrières des bêtes, afin de sortir promptement d'un monde impie. Le peuple, irrité et surpris du courage héroïque de Germanicus et de ses compagnons, se mit à crier tout d'une voix : Otez les impies ! ôtez les impies ! que l'on cherche Polycarpe.

Saint Polycarpe n'était pas capable de craindre la mort ; mais, cédant aux prières de ses amis, il s'était retiré à la campagne, dans une maison peu éloignée de la ville, où toute son occupation était de prier nuit et jour. Il fut bientôt découvert. Hérode, irénarque de Smyrne, envoya des cavaliers pendant la nuit, avec ordre d'investir la maison où logeait Polycarpe. Il eût été facile au Saint de se sauver, mais il ne le voulut pas ; il se remit lui-même entre les mains des soldats, en disant : Que la volonté du Seigneur soit faite. Il les fit boire et manger tant qu'ils voulurent, et leur demanda seulement quelque temps pour prier, ce qui lui fut accordé. Il pria debout, les yeux élevés au ciel, pour son troupeau et pour toutes les Eglises du monde. Sa prière dura près de deux heures ; il la fit avec une telle piété, que plusieurs des cavaliers se repentaient d'être venus prendre un vieillard si respectable.

Enfin le moment étant venu d'entrer dans la carrière sanglante qui devait le conduire à la gloire, on le fit monter sur un âne, et on le conduisit à la ville. On rencontra bientôt un chariot où étaient l'irénarque Hérode et son père Nicétas. Ils engagèrent civilement Po-

[1] L'irénarque était un magistrat chargé de maintenir le bon ordre et de faire arrêter les malfaiteurs.

lycarpe à y monter, et tâchèrent de le gagner en lui répétant souvent : Quel mal y a-t-il de dire : Seigneur César, ou même de sacrifier pour sauver sa vie? Le Saint garda le silence ; enfin, comme ils le pressaient, il leur répondit : Je ne ferai jamais ce que vous exigez de moi. A ces mots, ils l'accablèrent d'injures, et le poussèrent si rudement hors du chariot à coups de pied, qu'il tomba et se rompit un os de la jambe. Le saint vieillard ne s'en émut point ; il marcha gaiement comme s'il n'eût rien souffert, et se laissa conduire à l'amphithéâtre. Lorsqu'il y entra, il vint une voix du ciel qui dit : Polycarpe, ayez bon courage. Les Chrétiens qui étaient présents entendirent la voix.

On conduisit le saint évêque au pied du tribunal du proconsul, qui lui dit : Jure par la fortune de César, et je te renverrai; dis des injures à ton Christ.

Polycarpe. Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal; au contraire, il m'a comblé de biens. Comment pourrais-je dire des injures à mon Roi, qui m'a sauvé?

Le Proconsul. Rends compte à ce peuple de ta croyance.

Polycarpe. Je vous en rendrai compte à vous, car la Religion nous apprend à rendre aux puissants l'honneur qui leur est dû, et qui n'est point incompatible avec ce que nous devons à Dieu ; mais, pour ce peuple, il n'est pas mon juge, pour que je me justifie à ses yeux.

Le Proconsul, *d'un ton sévère.* Sais-tu que j'ai des bêtes, et que je t'y exposerai, si tu ne changes.

Polycarpe. Faites-les venir; je suis incapable de changer de bien en mal.

Le Proconsul. Si tu méprises les bêtes, je te ferai brûler.

Polycarpe. Le feu dont vous me menacez ne brûle que pour un temps; mais vous ne connaissez pas celui que le souverain Juge a allumé pour consumer les impies; celui-là ne s'éteindra jamais. Que tardez-vous? faites ce qu'il vous plaira.

Comme le Saint prononçait ces dernières paroles, une lumière céleste parut sur son visage. Le proconsul lui-même en fut frappé; néanmoins il ne laissa pas d'ordonner la dernière formalité qui avait lieu dans les jugements criminels: il fit crier trois fois par un héraut, dans tout l'amphithéâtre: Polycarpe persiste à confesser qu'il est Chrétien. Après cette proclamation, toute la multitude des Païens et des Juifs n'eurent qu'une voix pour demander sa mort. Ils criaient confusément: C'est le père des Chrétiens, c'est le docteur de l'Asie, c'est le destructeur de nos dieux. Ils prièrent le magistrat de lâcher un lion. Celui-ci leur représenta qu'il ne le pouvait, parce que les combats de bêtes étaient achevés. Alors ils se mirent à crier tout d'une voix: Que Polycarpe soit brûlé vif. En même temps toute cette multitude quitte les bancs de l'amphithéâtre, court aux bains, enfonce les boutiques, et enlève en tumulte tout ce qui peut servir à construire un bûcher. Les Juifs étaient les plus empressés. Le bûcher étant préparé, Polycarpe ôta sa ceinture et sa tunique, puis se baissa pour se dé-

chausser ; ce qu'il n'avait pas coutume de faire, car les fidèles avaient tant de vénération pour lui, que chacun s'empressait de lui rendre cet office, afin d'avoir le bonheur de le toucher.

Comme les bourreaux se mettaient en devoir de l'attacher au poteau avec des chaînes de fer, suivant la coutume, il leur dit : Cette précaution est inutile; celui qui me donne la grâce de souffrir le feu, me donnera aussi la force de rester ferme sur le bûcher. Ils se contentèrent donc de lui lier les mains derrière le dos; en cet état, il monta sur le bûcher comme sur un autel, pour y être offert à Dieu comme une victime choisie dans tout le troupeau. Elevant ensuite les yeux au ciel, il prononça ces paroles, qui furent les dernières de sa vie : Seigneur, Dieu tout-puissant, père de Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître, Dieu des Anges et des Archanges, Roi souverain du ciel et de la terre, et Protecteur de toutes la nation des justes qui vivent en votre présence, je vous rends grâces, moi qui suis le moindre de vos serviteurs, de ce que vous m'avez jugé digne d'approcher mes lèvres du calice où Jésus-Christ a bien voulu boire; recevez-moi aujourd'hui en votre sainte présence, comme une victime d'agréable odeur. Avant que ce jour finisse, je verrai l'accomplissement de vos promesses; c'est pourquoi je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie par le Pontife éternel, Jésus-Christ votre cher Fils, avec qui gloire vous soit rendue à vous et au Saint-Esprit, maintenant et à jamais. Amen.

A peine eut-il achevé sa prière, que la flamme, sortant du bûcher en gros tourbillons, s'éleva jusqu'au ciel. Mais Dieu, voulant honorer son serviteur devant les hommes, fit un miracle dont la nouveauté surprit tous ceux qui en furent les témoins, et qu'ils publièrent ensuite comme un monument de la puissance du Seigneur et de la sainteté de son ministre : les tourbillons de flamme, se courbant en arc et s'étendant à droite et à gauche, représentaient une voile de navire enflée par le vent. Cette voûte de feu suspendue en l'air couvrait le saint martyr, sans que la moindre étincelle osât toucher ses vêtements; son corps sacré était au milieu, comme de l'or ou de l'argent qui sort de la fournaise, et rendait une odeur pareille à celle d'un parfum délicieux.

Les persécuteurs étonnés ordonnèrent à un confecteur[1] d'aller reconnaître de plus près la vérité du prodige. Cet homme ayant fait son rapport, on lui dit d'enfoncer son poignard dans le corps du Saint; il le fit, et à l'heure même le sang sortit en si grande abondance, qu'il éteignit le feu. C'est ainsi que Polycarpe, évêque et docteur de la sainte Eglise de Smyrne, consomma son sacrifice.

Les auteurs de ses actes continuent ainsi : « Nous retirâmes ses restes, plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable, où nous comptons, avec la grâce de Dieu, nous assembler

[1] On nommait *confecteurs* ceux qui étaient chargés d'achever les bêtes qui demeuraient blessées dans l'amphithéâtre.

pour célébrer le jour de son heureuse *naissance*. Nous vous envoyons, disent-ils aux fidèles de Philomélie, par notre frère Martinien, la relation exacte de tout ce qui s'est passé à cette précieuse mort; faites-en part aux autres Eglises, afin que le Seigneur soit béni en tous lieux. Saluez tous les Saints, ceux qui sont ici avec nous vous saluent; Evariste, qui a écrit ici, vous salue pareillement avec toute sa famille.

« Notre père a souffert le martyre le 25 d'avril, à deux heures après midi; il a été pris par Hérode, Statius Quadratus étant proconsul. Ceci a été transcrit sur la copie d'Irénée, disciple de Polycarpe. Que mille actions de grâces soient rendues à Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire et la puissance dans toute l'éternité. Amen. »

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné de si illustres témoins à notre foi; accordez-nous la grâce de la soutenir courageusement comme saint Justin, et d'aimer Notre-Seigneur comme saint Polycarpe.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire du bien à ceux qui me feront du mal.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ETABLI.

(2e siècle.)

Q. Quelle fut la cinquième persécution générale?

R. La cinquième persécution générale fut celle d'Antonin. Cet empereur, livré à des vices honteux, laissa égorger un grand nombre de Chrétiens, quoiqu'il n'ait pas porté contre eux de nouveaux édits. La principale victime de sa haine fut une dame romaine nommée Félicité. Elle avait sept fils, tous fervents Chrétiens. Les prêtres des idoles l'accusaient de détruire le culte des dieux. Antonin ordonna à Publius, préfet de Rome, d'arrêter Félicité et ses enfants, et de les obliger à offrir de l'encens aux idoles. Félicité, amenée devant le juge, confessa généreusement la foi : tous ses enfants suivirent son exemple. Publius n'ayant pu les vaincre, demanda conseil à l'empereur. Celui-ci ordonna de la faire mourir. L'aîné des sept frères fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb; les autres furent assommés à coups de massue ou décapités.

Q. Quel défenseur Dieu suscita-t-il à l'Eglise?

R. Dieu, qui veille toujours sur son Eglise, lui suscita alors un glorieux défenseur. Ce fut saint Justin. Elevé dans le Paganisme, saint Justin fut converti par un vieillard qui lui conseilla de lire les écrits des Prophètes. Saint Justin vint à Rome et adressa à l'empe-

reur une défense des Chrétiens; il vengea la Religion de toutes les calomnies des Juifs et des Païens, et l'empereur fit cesser la persécution ; mais il mourut bientôt. Son successeur recommença la guerre contre les Chrétiens.

Q. Quelle fut la sixième persécution générale?

R. La sixième persécution générale fut celle de Marc-Aurèle. Ce prince était digne, par son orgueil et sa fourberie, d'être l'ennemi de la vérité. Saint Justin lui adressa une nouvelle apologie en faveur des Chrétiens, quoiqu'il s'attendait bien que cet écrit lui coûterait la vie. Il ne se trompa pas. Ayant été arrêté par Rustique, préfet de Rome, il fut condamné à être battu de verges et à avoir la tête tranchée. Avec lui souffrirent plusieurs autres martyrs, qui, tous ensemble, chantèrent les louanges de Dieu en allant au supplice.

Q. Quelles furent les autres victimes de cette persécution?

R. Les autres victimes de cette persécution furent en bien grand nombre; en voici quelques-unes. La première fut saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Saint Polycarpe était disciple de saint Jean, avec qui il avait longtemps vécu. La persécution étant allumée, ses amis lui conseillèrent de quitter la ville. Il se rendit à leur avis, et se retira à la campagne dans une maison peu éloignée. Peu de temps après, il fut découvert et arrêté. Il fit donner à boire et à manger aux cavaliers qui étaient venus pour le prendre. Après sa prière, il les suivit. Ils le conduisirent à Smyrne, au milieu de l'am-

phithéâtre, devant le proconsul. Celui-ci dit à Polycarpe. Dis des injures à Jésus-Christ. Polycarpe lui fit cette belle réponse : Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, il ne m'a jamais fait de mal ; au contraire, il m'a comblé de biens, comment pourrais-je dire des injures à mon Roi et à mon Sauveur? Le proconsul ordonna que Polycarpe fût brûlé vif; mais les flammes ne lui firent aucun mal ; au contraire, elles s'ouvrirent en arc, et, semblables à la voile d'un vaisseau enflé par le vent, elles formaient au-dessus du Saint comme une voûte qui le protégeait. Le proconsul, voyant le miracle, fit donner au saint un coup de poignard. Le sang sortit en si grande abondance, qu'il éteignit le feu. C'est ainsi que saint Polycarpe couronna son sacrifice. Ce fut le 25 avril, à deux heures après midi, de l'an 166 après Jésus-Christ.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné de si illustres témoins à notre foi ; accordez-nous la grâce de la soutenir courageusement comme saint Justin, et d'aimer Notre-Seigneur comme saint Polycarpe.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire du bien à ceux qui me feront du mal.*

XIII^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (2^e^ siècle.)

Miracle de la légion fulminante. — Martyrs de Lyon : saint Pothin, sainte Blandine, etc.— Martyre de saint Symphorien d'Autun.

Tandis que Marc-Aurèle, en persécutant les Chrétiens, envoyait à la mort ses plus fidèles sujets, les Barbares formaient une nouvelle ligue qui mit l'Empire à deux doigts de sa ruine. Le peuple ne pouvant payer de nouveaux impôts, l'empereur fit vendre les plus riches meubles de son palais, les pierreries, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or et d'argent, les parures même de l'impératrice et ses perles. Cette guerre fut plus longue et d'un succès plus douteux que les précédentes. C'est pendant sa durée que les Quades, peuple de la Germanie, attirèrent l'armée romaine dans un pays enfermé de bois et de montagnes d'où il lui était impossible de sortir. On était au fort de l'été, il faisait une chaleur excessive, et il n'y avait point d'eau en cet endroit : l'armée était au moment de périr de soif. Dieu, qui conduit toutes les choses à la gloire de Jésus-Christ et à l'affermissement de son règne éternel, avait permis cet événement afin de procurer un moment de repos à l'Eglise.

Il y avait dans l'armée romaine un grand nombre de soldats chrétiens, la plupart de Mélitine, ville d'Arménie, ou des environs. Ils se mirent à genoux, et firent à Dieu de ferventes prières. Tout à coup le ciel se couvrit de nuages, et une pluie abondante tomba du côté des Romains. D'abord ils levaient la tête et recevaient l'eau dans la bouche, tant la soif les pressait ; ensuite ils emplirent leurs casques et burent abondamment, eux et leurs chevaux. Les Barbares crurent ce moment favorable pour les attaquer ; mais le Ciel, s'armant pour les Romains, fit tomber sur leurs ennemis une grêle épouvantable mêlée de foudre qui écrasait leurs bataillons. Ce prodige donna la victoire aux Romains. Les Barbares jetèrent leurs armes, et vinrent chercher un asile au milieu de leurs ennemis, pour se mettre à l'abri des foudres qui désolaient leur camp.

Romains et Barbares, tous regardèrent cet événement comme miraculeux. Les troupes chrétiennes qui avaient obtenu cette faveur du Ciel furent nommées la *légion fulminante*, et incorporées à celle qui portait déjà ce nom. L'empereur écrivit lui-même au sénat à ce sujet. Pour perpétuer le souvenir de ce prodige, on éleva à Rome un monument durable, et l'on y voit encore aujourd'hui la représentation de cet événement sur les bas-reliefs de la colonne Antonienne, érigée en ce temps-là. Prenant à l'égard des Chrétiens des dispositions plus favorables, Marc-Aurèle ordonna de les traiter avec moins de rigueur, et défendit de les rechercher à cause de leur religion.

Cela n'empêcha pas que, trois ans après, la persécution ne s'élevât contre eux plus violente que jamais; c'était l'an 175 de Jésus-Christ; elle éclata surtout à Lyon. Le détail de cette persécution se trouve dans une lettre intéressante que les fidèles de cette ville écrivirent à ceux d'Asie. L'esprit des bienheureux martyrs vit pour ainsi dire encore dans ces paroles, toutes mortes qu'elles sont; leur sang, répandu pour Jésus-Christ, y paraît encore tout bouillant.

« Nos paroles, disent les auteurs de cette lettre[1], ne pourront jamais exprimer tous les maux que l'aveugle fureur des Gentils leur a inspirés contre les saints, ni tout ce que leur cruauté a fait endurer aux bienheureux martyrs. L'ennemi déploie toute sa force contre nous, et laisse voir d'avance à quoi l'on doit s'attendre de sa part, lorsqu'à la fin du monde il lui sera permis d'attaquer l'Eglise. On ne se contente pas de nous chasser de nos maisons, des bains et des places publiques, on nous défend encore de paraître en quelque lieu que ce soit.

» Mais la grâce, supérieure à toutes les puissances de l'enfer, a retiré les faibles du danger, et n'a exposé que les plus braves aux traits de leurs ennemis. D'abord le peuple fondit sur eux avec une aveugle impétuosité; ils se virent en un instant frappés, traînés par les rues, accablés de pierres, pillés, emprisonnés. Ce premier transport passé, on procéda plus régulièrement. Le tribun et les magistrats de la ville ordonnèrent que les

[1] On croit que saint Irénée en est le principal auteur.

Chrétiens comparussent dans la place publique. Ayant été interrogés devant le peuple, ils confessèrent glorieusement leur foi ; après cette confession, on les emprisonna jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Lorsqu'il fut venu, on les amena devant lui. Ce juge passionné les traita avec tant de cruauté, qu'Epagathe, un des frères, demanda qu'il lui fût permis de dire un mot en faveur des Chrétiens. C'était un jeune homme plein de l'amour de Dieu et du prochain ; ses mœurs étaient si pures, que, quoique dans un âge peu avancé, on le comparait au saint vieillard Zacharie, père de l'incomparable Jean-Baptiste.

» Le peuple, qui connaissait son mérite, se récria tumultuairement contre la proposition qu'il avait faite, et le gouverneur, aussi déterminé qu'intéressé à n'y avoir point d'égard, l'interrompit tout à coup en lui demandant s'il était Chrétien. Sur la déclaration qu'il fit de sa foi, on le rangea parmi les martyrs, et le gouverneur lui donna par raillerie le titre d'*avocat des Chrétiens*, faisant, sans y penser, son éloge d'un seul mot.

» Cet exemple anima les autres Chrétiens. Il y en eut plusieurs qui, s'étant depuis longtemps préparés à tout événement, se montrèrent prêts à mourir ; mais il y en eut d'autres aussi qui, pour ne s'être pas exercés au combat, donnèrent de tristes marques de leur faiblesse. Il s'en trouva dix qui apostasièrent : leur déplorable chute fit couler nos larmes. Nous étions dans la consternation, non que les tourments ou la mort nous fissent peur ; mais nous appréhendions toujours que

quelqu'un des nôtres vînt encore à tomber. Heureusement, la perte que nous venions de faire fut abondamment réparée par les nouvelles recrues de généreux martyrs que l'on arrêtait chaque jour.

« Les Païens nous accusèrent de toutes sortes de crimes. Ceux qui jusque-là avaient conservé quelque reste d'humanité écumèrent de rage, et nous accablèrent de malédictions. »

Le crime principal que les Païens reprochaient aux Chrétiens de Lyon, et en général à tous les Chrétiens, c'était de manger entre eux la chair d'un enfant. N'ayant qu'une connaissance très-vague de la sainte Eucharistie, où nous mangeons véritablement la chair du Sauveur, les ennemis de nos pères les accusaient d'une barbarie qui fait horreur. Mais leur accusation même est une preuve de la croyance perpétuelle à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

«Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus, qui, quoique néophyte, parut plein de force et d'ardeur pour le combat; Attale de Pergame, l'appui et l'ornement de notre Eglise; enfin une esclave nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus vile aux yeux du monde sont souvent très-estimables devant Dieu par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle était d'une complexion si faible, que nous tremblions pour elle; sa maîtresse surtout, qui était du nombre des martyrs, ap-

préhendait qu'elle n'eût ni la force ni la hardiesse de confesser sa foi ; mais son grand cœur soutint si bien la faiblesse de son corps, qu'elle brava et lassa les différents bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Toutes les fois qu'on changeait de supplice, elle reprenait de nouvelles forces en prononçant le nom sacré de Jésus-Christ, et en disant : « Je suis Chrétienne, et il ne se commet point de crimes parmi nous. » Ces paroles émoussaient l'aiguillon de la douleur, et lui communiquaient une sorte d'insensibilité.

» Le diacre Sanctus endura aussi des tourments inouïs avec une patience plus qu'humaine. A chaque question qu'on lui faisait, il répondait toujours : « Je suis Chrétien. » Cependant le gouverneur et les bourreaux ne se contenaient plus de rage. Après tous les raffinements de cruauté qu'ils purent imaginer, ils lui appliquèrent des plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles ; mais le martyr, soutenu d'une grâce puissante, persista toujours dans la profession de sa foi. On le laissa tranquille ; mais, quelques jours après, il fut mis à une nouvelle épreuve. Les Païens, voyant que l'inflammation s'était mise à son corps, et qu'il ne pouvait pas même souffrir qu'on y touchât, s'imaginèrent qu'ils viendraient facilement à bout de le vaincre s'ils rouvraient ses plaies, ou que, du moins, il expirerait entre leurs mains, ce qui jetterait l'épouvante parmi les frères. Leur espérance fut trompée. En effet, au grand étonnement des spectateurs, le corps du Saint reprit

tout à coup ses forces, et recouvra l'usage de ses membres. Ce fut ainsi que, par un miracle de la grâce de Jésus-Christ, les tourments destinés à redoubler ses souffrances lui procurèrent une parfaite guérison.

» Le démon se croyait assuré de Biblis, l'une des dix qui avaient eu le malheur de renier leur foi. Il voulut augmenter ses crimes et son châtiment en la portant à calomnier les Chrétiens. Il se flattait qu'étant d'un caractère faible et timide, elle ne pourrait résister à la question : mais les tourments produisirent un effet tout contraire. Biblis se réveilla comme d'un profond sommeil; et la douleur d'un supplice passager ayant tourné ses pensées sur les supplices éternels de l'enfer, elle s'écria : « Méchants que vous êtes, comment pouvez-vous accuser les Chrétiens de manger la chair d'un enfant, eux à qui il n'est pas permis de toucher au sang des bêtes [1] ! »

» Ces tourments ayant été employés sans succès, le démon en inventa un des plus cruels. On jeta les martyrs dans un cachot infect et ténébreux, où ils eurent les pieds enfermés dans des ceps de bois [2], et étendus jusqu'au cinquième trou. Ce dernier supplice fut si affreux, que plusieurs en moururent.

[1] Les Chrétiens suivaient encore la loi qui avait été portée à ce sujet par les Apôtres. (Act., XV, 20.)

[2] Le *cep*, en latin *nervus*, était une machine de bois percée de plusieurs trous de distance en distance. On y attachait les pieds des martyrs, et on leur écartait quelquefois les jambes jusqu'au quatrième et au cinquième. Cette espèce de question était fort douloureuse, comme il est facile de se l'imaginer.

» Ce fut alors qu'on arrêta le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'était un vieillard vénérable, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, si faible et si infirme qu'il pouvait à peine respirer; mais un ardent désir de mourir pour Jésus-Christ ranima ses forces et sa vigueur. Il était porté par des soldats au pied du tribunal. Les magistrats et le peuple le suivaient, le couvrant d'opprobres comme s'il eût été le Christ, pour qui ils ont tant d'horreur. Le gouverneur lui ayant demandé quel était le Dieu des Chrétiens, pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyait, le saint vieillard lui répondit : « Vous le connaîtrez si vous vous en rendez digne.» Là-dessus le peuple se jeta sur lui avec toute l'impétuosité des bêtes féroces. Ceux qui se trouvaient près de lui l'attaquèrent à coups de poing et de pied, sans aucun respect pour son âge; ceux qui étaient plus éloignés, saisissant tout ce qui leur tombait sous la main, le lançaient contre lui; enfin ce saint évêque, n'ayant plus qu'un souffle de vie, fut jeté dans une étroite prison, où il expira deux jours après.

»Quelques jours s'étant écoulés, on songea à terminer le martyre de nos saints confesseurs par divers genres de mort. La Providence le permit afin qu'ils pussent offrir au Père éternel une couronne composée de toutes sortes de fleurs, dont le mélange devait la rendre plus agréable. On destina donc Mature, Sanctus, Blandine et Attale pour l'amphithéâtre. On choisit un jour extraordinaire pour donner un spectacle public de la cruauté païenne. Sanctus et Mature repassèrent tout

de nouveau par les mêmes tourments qu'ils avaient déjà soufferts ; on y ajouta tous ceux qu'un peuple inhumain inventait sur l'heure, et qui étaient aussitôt exécutés par les bourreaux. Après une horrible flagellation, ils furent livrés à la fureur des bêtes, qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre ; enfin les spectateurs demandèrent d'une voix unanime qu'on mît les martyrs dans la chaise de fer rougie au feu. Leur chair, brûlée, exhalait dans tout l'amphithéâtre une odeur qui eût été insupportable à tout autre qu'à un peuple cruel qui en faisait ses délices. On ne put tirer de la bouche de Sanctus autre chose que ces mots : Je suis Chrétien. Ayant encore lutté longtemps avec Mature, ils furent égorgés l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

» Après eux parut Blandine. Elle fut attachée à un poteau pour être dévorée par les bêtes. La Sainte resta quelque temps exposée à leur fureur sans qu'aucune voulût jamais la toucher ; on la détacha et on la reconduisit en prison, réservée pour un autre combat. Ainsi une esclave pauvre et faible, en se revêtant de Jésus-Christ, déconcerta toute la malice de l'enfer, et, par une constance inébranlable, mérita de s'élever à une gloire immortelle.

» Attale fut amené ensuite, et comme c'était un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissait parmi nous d'une grande considération. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille ; on lui fit faire le tour de l'amphi-

théâtre, ayant devant lui un écriteau sur lequel on lisait ces paroles : *Attale, Chrétien*. Le peuple ne cessait de demander sa mort ; mais le gouverneur ayant appris qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison avec plusieurs autres martyrs. Il écrivit en même temps à Marc-Aurèle pour lui demander ses ordres.

» Pendant le délai, les saints martyrs nous donnaient l'exemple de toutes les vertus ; nous ne pouvions nous lasser d'admirer leur patience, leur douceur, l'intrépidité avec laquelle ils parlaient aux Païens ; ils n'accusaient personne, ils excusaient tout le monde ; enfin, semblables au premier martyre de l'Eglise, ils priaient pour leurs persécuteurs ; ils priaient surtout pour ceux qui avaient eu le malheur de tomber, et nous eûmes la consolation de voir ces généreux pénitents confesser Jésus-Christ et se mettre volontairement au rang des martyrs.

» Cependant les ordres de l'empereur arrivèrent ; ils portaient qu'on exécutât sans délai ceux qui persisteraient dans leur confession, et qu'on élargît ceux qui auraient abjuré le Christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville, pour donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit comparaître devant son tribunal et les examina de nouveau. Voyant qu'ils étaient inébranlables, il condamna ceux qui étaient citoyens romains à perdre la tête, et tous les autres à être exposés aux bêtes.

» Alexandre, Phrygien de naissance et médecin de pro-

fession, était présent lorsqu'on amena ceux qui étaient tombés devant le gouverneur. C'était un homme rempli de l'esprit apostolique. Il vivait depuis plusieurs années dans les Gaules, où il s'était acquis une vénération universelle, par son amour pour Dieu et par la liberté avec laquelle il publiait l'Évangile. Se trouvant donc auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisait signe à ses frères, et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Son agitation, qui était continuelle, et plus grande que celle d'une femme en travail, fut bientôt remarquée. Les Païens, outrés de voir confesser la foi à ceux qui l'avaient précédemment reniée, s'en prirent à Alexandre, et s'écrièrent qu'il était l'auteur de ce changement. Sur quoi, le juge, se tournant de son côté, lui demanda qui il était et ce qu'il faisait. Alexandre répondit sans détour qu'il était Chrétien. Sa réponse irrita tellement le gouverneur, que, sans autre information, il le condamna à être dévoré par les bêtes. Le lendemain, il fut conduit dans l'arène avec Attale, et tous deux achevèrent leur sacrifice par le glaive.

» Enfin, au dernier jour des combats, on amena dans l'amphithéâtre Blandine, et un jeune Chrétien de quinze ans, nommé Ponticus. Ils avaient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs tous les jours précédents. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir inspira aux Païens les plus violents transports de rage. On épuisa sur eux tous les genres de tortures. Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie

par une mort glorieuse. Ainsi Blandine demeura la dernière dans l'arène, couverte des corps des martyrs et teinte de leur généreux sang. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfants, elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience et les avait envoyés devant elle au Roi du ciel. Passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait à eux dans la gloire. Elle fut flagellée, déchirée par les bêtes et assise dans la chaise brûlante; après quoi on l'enveloppa dans un filet pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air et la meurtrit pendant longtemps. Enfin elle fut égorgée. Les Païens eux-mêmes furent saisis d'étonnement à la vue de sa patience et de son courage : ils avouèrent qu'il ne s'était jamais rencontré parmi eux de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourments. »

Dans le cours de la persécution de Marc-Aurèle, Lyon compta jusqu'à dix-neuf mille martyrs. A la vue de la fidélité, de la ferveur et du courage de tant de saints confesseurs de tout âge et de toute condition, que dirons-nous de notre tiédeur et de notre indifférence ?

De Smyrne, où nous avons assisté au triomphe de saint Polycarpe, nous sommes venus dans les Gaules. Lyon nous a retenus longtemps : elle avait tant de martyrs à nous présenter ! bientôt elle nous parlera d'autres encore. En attendant, saluons d'un dernier regard cette Rome des Gaules, et mettons-nous en route

pour une autre ville, autrefois sa rivale : Autun va nous offrir son héros.

Symphorien, issu d'une famille noble et chrétienne, faisait l'admiration de ses concitoyens par l'étendue de ses connaissances et par ses belles qualités. Il était dans la fleur de l'âge, lorsqu'il fit le sacrifice de sa vie. Son père se nommait Fauste, illustre par ses aïeux, plus illustre par son fils. Autun, qui voyait remonter bien haut son antiquité, comptait parmi les plus célèbres villes des Gaules ; mais elle était en même temps une des plus superstitieuses. Dans un certain jour de l'année, on portait dans les rues d'Autun, sur un char magnifiquement décoré, la statue de Cybèle, appelée aussi la mère des dieux et la bonne déesse. Il se trouvait un grand concours de peuple à cette cérémonie sacrilége. Symphorien, n'ayant point adoré l'idole en cette occasion, fut arrêté par la populace, et conduit devant Héraclius, gouverneur de la province, qui était alors dans la ville, où il était venu pour rechercher les Chrétiens.

Héraclius, s'étant assis sur son tribunal, dit à Symphorien : Quel est ton nom et ta profession?

Symphorien. Je suis Chrétien ; je m'appelle Symphorien.

Héraclius. Tu es Chrétien? Comment as-tu pu m'échapper? on ne trouve plus guère ici de ces gens-là. Réponds-moi : pourquoi as-tu refusé d'adorer la Bonne Déesse?

Symphorien. Je vous l'ai déjà dit, c'est que je suis

Chrétien ; je n'adore que le vrai Dieu qui est dans le ciel. Je suis si peu disposé à adorer ce vain simulacre du Démon, que si vous voulez me donner un marteau, je vais de ce pas mettre votre déesse en pièces.

Héraclius. Ce jeune homme n'est pas seulement un sacrilége, il joint la révolte à l'impiété. Est-il d'ici?

Un officier répondit : Oui, seigneur, il est de cette ville et d'une des premières familles.

Héraclius à Symphorien. C'est donc ce qui te rend si fier? Ignores-tu quelles sont les ordonnances de nos princes? Qu'on les lise.

Le greffier lut : « L'empereur Marc-Aurèle à tous les gouverneurs, juges et magistrats, présidents et autres officiers généraux de notre empire : Ayant appris que certains hommes, qui se disent Chrétiens, ne font aucune difficulté de violer les plus saintes lois de la religion, nous voulons qu'il soit procédé contre eux en toute rigueur, et nous vous enjoignons de les punir de divers supplices, lorsqu'ils tomberont entre vos mains, à moins qu'ils ne veuillent sacrifier à nos dieux. » La lecture finie, l'interrogatoire recommença.

Héraclius. Qu'en dis-tu, Symphorien? Crois-tu qu'il soit en mon pouvoir d'aller contre les ordres exprès de l'empereur? Tu ne peux nier que tu ne sois coupable de deux crimes, de sacrilége envers les dieux et de révolte contre César. Obéis, ou les dieux outragés et les lois violées demandent ton sang.

Symphorien. Cette image n'est qu'un prestige dont le Démon se sert pour tromper les hommes. Pour nous,

nous avons un Dieu qui punit et qui récompense; tant que je lui resterai fidèle, je n'ai rien à redouter.

Héraclius, voyant qu'il n'avait rien à gagner avec l'intrépide jeune homme, le fit battre cruellement par ses licteurs[1], et l'envoya en prison. Deux jours après, Symphorien comparut de nouveau.

Héraclius. Considère combien tu serais plus sage de servir les dieux immortels et de recevoir une gratification du trésor public avec une place honorable dans l'armée. Je vais faire orner de fleurs l'autel, et tu offriras aux dieux l'encens qui leur est dû.

Symphorien. Un magistrat, dépositaire de l'autorité du prince, et chargé des affaires publiques, ne doit pas perdre le temps en des discours inutiles.

Héraclius. Du moins sacrifie, afin de jouir des honneurs qui t'attendent à la cour.

Symphorien. Un juge avilit sa dignité lorsqu'il se sert du pouvoir qu'elle lui donne pour tendre des piéges à l'innocence. Vous me présentez dans une coupe d'or un breuvage empoisonné. Je refuse tous les avantages qui me sont offerts par une autre main que par la main adorable de Jésus-Christ. Lui seul peut donner une félicité durable.

Héraclius. Tu lasses enfin ma patience. Ou sacrifie, ou je ferai tomber ta tête aux pieds de la bonne déesse.

Symphorien. Je crains le Dieu tout-puissant qui m'a donné l'être et la vie, et je n'adore que lui. Mon corps

[1] On nommait *licteurs* ceux qui portaient les haches et les faisceaux de verges devant les magistrats romains.

est en votre pouvoir, et votre pouvoir ne sera pas de longue durée ; mais mon âme est indépendante de vous et de votre tribunal. »

Le martyr fut bientôt interrompu par le juge, qui, ne pouvant plus contenir son dépit, prononça tout en désordre cette sentence : « Nous déclarons Symphorien coupable du crime de lèse-majesté divine et humaine, soit pour avoir refusé de sacrifier aux dieux, soit pour en avoir parlé avec peu de respect ; en réparation de quoi nous le condamnons à mourir par le glaive vengeur des dieux et des lois. »

Le Saint entendit prononcer sa sentence avec joie. Comme on le conduisait au supplice, sa mère, vénérable par son âge et par sa vertu, l'exhortait, du haut des murs de la ville, à mourir en véritable soldat de Jésus-Christ : « Mon fils, lui criait-elle, Symphorien, mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant ; mon fils, ayez courage, regardez le ciel, et considérez celui qui y règne ; ne craignez point la mort qui vous conduit à la vie éternelle. »

Ce fut hors de la ville, assez près d'une petite fontaine qui coule encore, que le saint martyr eut la tête tranchée ; son sacrifice eut lieu l'an 180 de Jésus-Christ.

Le tyran par l'ordre duquel Symphorien et tant d'autres martyrs avaient souffert de si horribles tourments, mourut la même année. Dieu le frappa loin de ses amis et de ses proches, à peine âgé de cinquante-neuf ans, vérifiant ainsi cette parole de l'Ecriture : « Les hommes fourbes et sanguinaires ne verront pas la moitié de leurs

jours. » A sa mort, l'Empire romain, ivre de sang, couvert de la tête aux pieds de la lèpre du crime, et menacé de toutes parts par les peuples du Nord, était déjà ébranlé dans ses fondements. Bientôt la main du Tout-Puissant allait le réduire en poudre.

A Marc-Aurèle succéda l'infâme Commode. Sous cet empereur, nos affaires, dit Eusèbe, demeurèrent dans un état assez tranquille, et, par la miséricorde de Dieu, l'Eglise jouit d'une paix profonde par toute la terre. On compte néanmoins durant cet intervalle plusieurs martyrs, entre autres saint Apollonius, apologiste de la Religion.

Durant les deux premiers siècles, la lutte de la vieille société contre la jeune société fut à peu près continuelle. Tandis que les passions armées poursuivaient les Chrétiens, les philosophes attaquaient le Christianisme et cherchaient à le décrier dans l'esprit des peuples; enfin de nombreux hérétiques vinrent jeter la division dans le bercail. Néanmoins, c'est au milieu de tous ces obstacles que le Christianisme s'établit dans toutes les parties du monde, à Rome, à Athènes, à Alexandrie, dans les Gaules. Cette étendue du Christianisme est attestée par tous les auteurs chrétiens, par les Païens mêmes[1]. Ces Chrétiens, dont l'Empire était rempli, n'étaient ni des hommes crédules et avides de nouveautés, ni une populace vile, superstitieuse et stupide; c'étaient des personnes de tout état et de toute condition, dont

[1] *Lettre de Pline.* — Lucien, *Dial. peregr.*

la sagacité faisait trembler les imposteurs qui voulaient séduire le peuple [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi la Religion en dépit de tous les obstacles, et de nous avoir appris par là qu'elle est votre ouvrage: donnez-nous la foi des martyrs, afin que nous résistions comme eux à tous les ennemis de notre salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux me dire souvent comme les martyrs : Je suis Chrétien.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(2e siècle.)

Q. Marc-Aurèle donna-t-il quelque repos aux Chrétiens?

R. Marc-Aurèle donna quelque repos aux Chrétiens. Voici à quelle occasion. Il faisait la guerre contre les peuples de la Germanie. Son armée se trouva prise dans un défilé; elle était assiégée de toutes parts par les ennemis. On était au fort de l'été; la chaleur était excessive; il n'y avait point d'eau : les Romains étaient au

[1] Just., I, *Apol* 25.

moment de périr de soif. Un grand nombre de soldats chrétiens se mirent à genoux et firent de ferventes prières. Aussitôt le ciel se couvrit de nuages, et il tomba sur l'armée romaine une pluie abondante; elle suffit pour abreuver les hommes et les bêtes. En même temps de la grêle et des foudres écrasèrent les ennemis, qui s'empressèrent de jeter leurs armes. Marc-Aurèle reconnaissant fit cesser la persécution, et perpétua le souvenir du miracle en élevant à Rome un monument qui subsiste encore. Ce miracle ne l'empêcha pas de persécuter de nouveau les Chrétiens quelque temps après.

Q. Dans quel lieu éclata surtout cette nouvelle persécution?

R. Cette nouvelle persécution éclata surtout dans les Gaules. La ville de Lyon fut inondée du sang des martyrs. Les principaux furent : 1° Saint Pothin, évêque de cette ville : il était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans; il fut arrêté, maltraité et jeté dans un étroit cachot, où il mourut deux jours après; 2° Mature et Sanctus; le second était diacre de l'Église de Vienne : après avoir servi de spectacle au peuple et de pâture aux bêtes, on les mit dans une chaise de fer rougie au feu, et on finit par leur trancher la tête; 3° Attale et Alexandre : Attale fut promené dans tout l'amphithéâtre ayant devant lui un écriteau sur lequel on lisait ces mots : Attale Chrétien; il eut la tête tranchée : Alexandre fut pris au moment où il exhortait les martyrs à confesser généreusement la foi; après avoir enduré toutes sortes de tourments, il fut décapité; 4° Blandine

et Ponticus. Blandine était une esclave timide et d'une complexion très-délicate. On craignait qu'elle n'eût pas la hardiesse de confesser la foi ou la force de soutenir les supplices; mais le Sauveur la remplit d'une telle force, qu'elle lassa tous les bourreaux. A toutes les questions qu'on lui adressait, elle se contentait de répondre : « Je suis Chrétienne, et il ne se commet point de mal parmi nous. » Enfin, après avoir été exposée dans un filet à une vache furieuse qui la jeta en l'air et lui meurtrit tout le corps, elle fut égorgée. Ponticus était un enfant de quinze ans. Encouragé par sainte Blandine, il parcourut courageusement tous les degrés du martyre, et consomma son sacrifice par le glaive.

Q. Y eut-il d'autres martyrs dans les Gaules?

R. Il y eut encore d'autres martyrs dans les Gaules. Autun vit mourir saint Symphorien. C'était un jeune homme également distingué par sa naissance, par son savoir et ses belles qualités. Un jour qu'il vit passer la statue d'une déesse, il témoigna son mépris pour les idoles. Sur-le-champ il fut arrêté. Héraclius, gouverneur de la province, lui demanda quelle était sa profession et son nom. Il répondit : « Je suis Chrétien. » Le gouverneur employa tour à tour les caresses, les promesses et les menaces pour le faire sacrifier aux dieux. Tout étant inutile, il condamna le Saint à avoir la tête tranchée. Comme on le conduisait au supplice, sa mère, vénérable par sa vertu plus encore que par son âge, lui cria du haut des murailles de la ville : « Symphorien, mon fils, regardez le ciel; ayez bon courage; ne crai-

gnez pas la mort qui est le chemin de la vie éternelle. » Le Saint eut la tête tranchée à quelque distance de la ville.

Q. La Religion eut-elle alors d'autres combats à soutenir?

R. La Religion eut alors d'autres combats à soutenir. Les philosophes et les hérétiques se liguèrent contre elle. Mais Dieu la soutint, et elle se répandit par toute la terre, malgré tous les obstacles.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi la Religion en dépit de tous les obstacles, et de nous avoir appris par là qu'elle est votre ouvrage: donnez-nous la foi des martyrs, afin que nous résistions comme eux à tous les ennemis de notre salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux me dire souvent comme les martyrs : Je suis Chrétien.*

XIV^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (3^e siècle.)

Tableau du troisième siècle. — Tertullien. — Origène. — Septième persécution, sous Septime-Sévère. — Portrait de ce prince. — Martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité.

Pendant le troisième siècle, le Démon, qui voyait son empire crouler de toutes parts, et sur ses ruines s'élever un règne de vérité et de sainteté, rassemble toutes ses forces pour frapper un grand coup et étouffer la société nouvelle. A côté des proconsuls précédés du glaive, marche une armée de philosophes, d'imposteurs, de magiciens, d'hérétiques, d'apôtres de toutes les erreurs et de tous les vices; l'Église naissante est attaquée de toutes parts : elle ne sait pour ainsi dire auquel entendre. Cependant Dieu est là; soutenue de son bras tout-puissant, son épouse bien-aimée fait face à tout. Aux bourreaux elle oppose ses martyrs; aux philosophes et aux hérétiques elle oppose ses apologistes; aux faux miracles elle en oppose de véritables; aux vices de tout genre elle oppose toutes les vertus. La lutte commence. Le sang coule à grands flots; les calomnies, les injures, pleuvent sur l'Église, comme une grêle épaisse.

En ce moment parurent deux hommes destinés à

soutenir le choc de l'ennemi. On les voit tour à tour au pied des tribunaux où l'on juge les Chrétiens, et devant les académies des philosophes ou les assemblées des hérétiques, défendant avec énergie l'innocence de leurs frères, et pulvérisant l'erreur. Ces deux hommes sont Tertullien et Origène.

Le premier était né à Carthage vers l'an 160. Il était fils d'un centurion des troupes proconsulaires d'Afrique. La constance des martyrs lui ayant ouvert les yeux sur les illusions du Paganisme, il se fit Chrétien. Ses vertus et sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage il vint à Rome. On croit que c'est dans cette dernière ville qu'il publia son *Apologétique pour les Chrétiens,* durant la persécution de l'empereur Sévère, vers l'an 202. Cet ouvrage est au premier rang des chefs-d'œuvre que l'antiquité chrétienne nous a laissés. Sa réputation s'étendit bientôt aussi loin que l'Eglise elle-même, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités de l'univers [1]. La plume de Tertullien, c'est la foudre; elle brille, elle tonne, elle renverse, et ne laisse dans les lieux qu'elle frappe que des ruines. Sa critique n'est pas seulement la lumière qui éclaire, c'est le flambeau qui dévore.

Son *Apologètique*, la plus ample et la plus fameuse de toutes les apologies des Chrétiens, porta un coup mortel au Paganisme.

Il commence par justifier les Chrétiens des accusations dont on les chargeait calomnieusement, et mon-

[1] Eusèb., l. 2, c. 2.

tre qu'il est de la dernière injustice de les punir uniquement pour leur nom. Vient ensuite la réfutation de l'idolâtrie. Il faut l'entendre frapper à coups redoublés de son terrible marteau sur le vieil édifice du Paganisme, le démolir jusqu'aux fondements qu'il met à nu, et livrer au ridicule et les dieux et leurs adorateurs. A la réfutation de l'idolâtrie succède l'exposé de la Religion chrétienne et des maux de nos pères. Il fait briller de tout leur éclat la soumission des Chrétiens aux empereurs, l'amour qu'ils portaient à leurs ennemis, la charité qui les unissait ensemble, l'horreur dont ils étaient pénétrés pour le vice, la constance avec laquelle ils souffraient les tourments et la mort pour la cause de la vertu.

Les idolâtres les appelaient par dérision *Sarmentiens* ou *Sémaxiens,* parce qu'on les attachait à des troncs d'arbre, et qu'on les liait à des fagots pour les jeter au feu. Tertullien leur répond en ces termes : « L'état auquel on nous réduit pour nous brûler fait notre plus bel ornement; ce sont là nos robes triomphales, brodées de branches de palmier en signe de victoire. Le bûcher est notre char de triomphe. Qui a jamais examiné notre Religion sans l'embrasser?... Et qui l'a jamais embrassée sans être prêt à souffrir pour elle?... Nous vous rendons grâce quand vous nous condamnez, parce qu'il y a une distance infinie entre le jugement de Dieu et celui des hommes : quand vous nous condamnez, Dieu nous absout. »

Après avoir terrassé les Païens, le vigoureux athlète

se retourna vers les hérétiques. Armé de sa puissante logique, il confond par un seul argument toutes les hérésies passées, présentes et futures. Cet argument est celui de la prescription [1]; le voici : *La véritable Eglise est celle qui remonte sans interruption jusqu'à Jésus-Christ. L'Eglise catholique seule remonte jusqu'à Jésus-Christ, l'Eglise catholique seule est donc la véritable.* En conséquence, Tertullien, s'adressant aux novateurs, leur dit : « Qui êtes-vous? d'où venez-vous? Vous êtes d'hier, vous venez de naître; avant-hier on ne vous connaissait pas. Je vous arrête au premier pas, vous dit l'Eglise catholique. J'existais avant vous; je remonte jusqu'à Jésus-Christ. C'est moi qui ai transmis à l'univers ses leçons et celles de ses apôtres. Pour vous, vous n'êtes que d'hier; que faites-vous chez moi, n'étant pas des miens? A quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt? Qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux? Qui vous a autorisé, Apelle [2], à ébranler mes bornes? Comment osez-vous penser et vivre ici à discrétion? c'est mon bien. Je suis en possession depuis longtemps, je suis en possession la première; je descends des anciens possesseurs, et je prouve ma descendance par des titres authentiques [3]. Ces titres, c'est la

[1] Le terme de *prescription* est, comme tout le monde sait, tiré de la jurisprudence, et signifie une fin de non-recevoir, une exception péremptoire que le défendeur oppose au demandeur, et en vertu de laquelle celui-ci est déclaré non recevable à intenter cette action, sans qu'il soit besoin d'entrer dans le fond de ses raisons et de ses moyens.

[2] C'est le nom des différents hérétiques de ce temps-là.

[3] *Prescript.*, p. 247. — Mea est possessio, olim possideo, prior

succession non interrompue de nos évêques jusqu'aux apôtres, et l'uniformité de leur doctrine avec la doctrine apostolique. »

Tertullien fit ensuite usage de cet argument contre les hérétiques particuliers qu'il réfuta, tels que Marcion, Valentin, Apelle, Hermogène.

Après avoir si bien servi l'Eglise jusque vers le milieu de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante ans et même plus, Tertullien tomba dans l'erreur. Sa chute doit nous faire trembler ; mais elle n'ôte rien au mérite de ses écrits précédents. Il faut raisonner de lui comme d'un habile homme dont l'esprit s'égarerait : sa folie ne rendrait pas inutile ce qu'il aurait fait précédemment pour l'avancement des sciences [1].

possideo, habeo origines firmas, ab ipsis auctoribus quorum fuit res. Ego sum hæres apostolorum. Sicut caverunt testamento suo, sicut fidei commiserunt, sicut adjuraverunt, ita teneo. C. 37.

[1] Outre l'*Apologétique* et les *Prescriptions*, Tertullien composa encore, avant sa chute, d'autres ouvrages ; ce sont les suivants :

1° Ses deux livres *contre les Gentils*. Il réfute dans le premier les calomnies dont les idolâtres chargeaient les Chrétiens, et attaque dans le second le culte des fausses divinités ;

2° Le livre *contre les Juifs*. Tertullien s'y propose de montrer le triomphe remporté par la foi sur les Juifs, peuple aveugle et endurci, qui paraissait sourd à tous les raisonnements ;

3° Le livre *contre Hermogène*. Hermogène, philosophe stoïcien, répandit en Afrique une nouvelle hérésie, qui consistait à soutenir que la matière est éternelle. Tertullien le réfute ;

4° Le livre *contre les Valentiniens*. Tertullien s'attache plus à ridiculiser qu'à réfuter sérieusement les opinions extravagantes de ces hérétiques ;

5° Le traité *de la Pénitence*. Tertullien traite dans la première partie du repentir des péchés commis avant le baptême, et dans la seconde, du repentir des péchés commis après la régénération. Il y enseigne que l'Eglise a le pouvoir de remettre tous les péchés ;

Pendant que Tertullien soutenait la cause du Christianisme en Occident, le célèbre Origène la défendait en Orient. Ce grand homme, fils du saint martyr Léonidas, naquit à Alexandrie en 185. Doué du plus vaste génie qui ait peut-être jamais été donné à aucun homme, Origène mena de front toutes les sciences; à dix-huit ans, il fut chargé de l'école des catéchèses d'Alexandrie. C'était une école destinée à initier les catéchumènes aux vérités de la foi. La supériorité d'Origène le fit universellement respecter et admirer; on venait le consulter de toutes parts, et il se vit bientôt à la tête d'un grand nombre de disciples. De son école sortirent des docteurs et des prêtres qui éclairèrent l'Eglise par leur science, et des martyrs qui l'affermirent

6° Le livre *de la Prière* contient deux parties : l'Oraison dominicale est expliquée dans la première; il traite dans la seconde de plusieurs cérémonies qui s'observaient dans la prière;

7° L'*Exhortation à la pénitence*. Les motifs de cette vertu y sont développés avec beaucoup d'éloquence;

8° L'*Exhortation au martyre*. On ne peut rien lire de plus touchant que cet ouvrage;

9° Le livre *du Baptême*. Tertullien en prouve la nécessité dans la première partie, et traite dans la seconde de plusieurs points de discipline relatifs à ce sacrement;

10° Les deux livres *à sa Femme*, composés par Tertullien avant son ordination. Dans le premier, il exhorte sa femme à ne point se remarier si elle lui survivait; dans le second, il reconnaît qu'il est permis de se remarier. Il termine par une belle description du mariage chrétien;

11° Le livre *des Spectacles*. Tertullien y montre qu'ils sont une occasion d'impureté et de plusieurs vices;

12° Le livre *de l'Idolâtrie*. On y trouve la décision de plusieurs cas de conscience concernant le culte des fausses divinités;

13° Les deux livres *des Ornements ou habillements des femmes*.

par leur sang. Son amour pour la pauvreté égalait son zèle pour l'étude. Il allait nu-pieds, et s'abstenait de l'usage de la viande. Une extrême faiblesse d'estomac fut seule capable de le déterminer à se permettre un peu de vin. Il couchait toujours sur la terre nue, jeûnait et veillait beaucoup.

C'est ainsi que Dieu avait préparé le vaillant athlète qui devait défendre son Eglise. Origène ne tarda pas d'entrer dans la lice. Celse, philosophe épicurien, avait accumulé contre les Chrétiens et contre leurs dogmes toutes les calomnies et toutes les subtilités inventées par les Juifs et les idôlâtres ; il en ajouta de nouvelles, si bien qu'il n'a rien laissé à dire aux ennemis de la Religion qui sont venus après lui. Il trouvait dans la fé-

La modestie dans les ajustements y est beaucoup recommandée, et l'usage de se peindre le visage sévèrement proscrit ;

14° Le livre *de la Nécessité de voiler les vierges*. Tertullien y montre que les jeunes personnes doivent se couvrir le visage à l'église ;

15° Le livre *du Témoignage de l'âme*. Le but de l'auteur est de montrer qu'il n'y a qu'un Dieu, par le témoignage de l'âme de chaque homme ;

16° Le livre intitulé *Scorpiace* fut écrit pour prémunir les fidèles contre le venin des Scorpions ou Gnostiques ;

17° L'*Exhortation à la chasteté*. Tertullien y détourne une veuve de passer à de secondes noces, qu'il avoue pourtant être permises.

Après sa chute, Tertullien écrivit : 1° cinq livres *contre Marcion ;* 2° le *Traité de l'âme de Jésus-Christ ;* 3° *de la Résurrection de la chair ;* 4° *de la Couronne du soldat ;* 5° l'*Apologie du manteau philosophique*, c'est-à-dire de l'habit et du costume des philosophes, que plusieurs avaient pris et n'avaient pas cru devoir abandonner depuis leur conversion ; 6° le livre *à Scapula ;* 7° les écrits *contre Praxéas ;* 8° les livres *de la Pudicité ;* 9° *de la Fuite dans les persécutions, du jeûne et de la monogamie.*

condité de son esprit, exercé à la dispute, une foule d'objections qu'il savait rendre plausibles, et présenter sous un jour séduisant ; à cela il joignait ce style tranchant et ce ton décisif qui en imposent toujours à la multitude ; et, de plus, le talent de railler avec finesse et de ridiculiser ses adversaires.

Voilà l'homme contre lequel Origène eut à combattre. Il l'attaque avec cette supériorité de forces que donnent, surtout dans une bonne cause, un génie vaste, une érudition immense, un jugement solide, un esprit juste et conséquent. Il le suit pas à pas, et ramène tous les raisonnements à leurs vrais principes ; tantôt il démontre qu'il altère les faits, tantôt il éclaircit ce qu'il avait embrouillé à dessein. Il établit ensuite la vérité du Christianisme par l'évidence du fait qui résulte des preuves historiques. C'est ce qui a fait dire à saint Jérôme, qu'on trouve dans l'ouvrage d'Origène de quoi réfuter toutes les objections qui ont été ou qui pourront être faites contre notre Religion [1].

Comme Tertullien, Origène eut aussi le malheur de soutenir des doctrines erronées ; mais il paraît qu'il ne fut jamais obstiné dans ses sentiments [2].

La Providence, qui avait opposé, au moment précis, les apologistes de la vérité aux champions de l'erreur,

[1] Ep. *ad Mag.* Eusèb., l. 1, *adv. Hieroclem.*

[2] Ses plus célèbres ouvrages, avec sa *Réfutation de Celse*, sont ses *Hexaples*, ou la Bible en six colonnes, des commentaires sur l'Ecriture, le livre *du Martyre*, adressé aux Chrétiens détenus en prison pour le nom de Jésus-Christ.

soutenait avec un égal succès la guerre que les tyrans armés du glaive livraient au Christianisme ; les martyrs se pressaient en foule devant les tribunaux, et leur sang, leur constance et leur vertu sans tache répondaient à tout. Dès l'an 200, l'empereur Septime-Sévère avait renouvelé les édits de persécution : sa cruauté lui méritait une place parmi les tyrans. A quelques bonnes qualités, il joignait les vices qui font un homme détestable. Il était fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, égoïste, colère et cruel. L'Empire, ayant été mis à l'encan par les prétoriens, fut acheté par Didius Julianus. Sévère, alors gouverneur de l'Illyrie, fit révolter ses troupes, vint à Rome, se défit de ses compétiteurs, fit mourir, exila plusieurs sénateurs, dont il confisqua les biens ; il passa dans les Gaules, défit Albin, gouverneur de la Grande-Bretagne. Sévère vint voir le corps de son ennemi étendu sur le champ de bataille, et le fit fouler aux pieds par son cheval. Cet usage de la victoire prouve qu'il n'était pas digne de vaincre. Peu après, il fit mourir la femme et les enfants d'Albin, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, et fit périr tous ceux qui avaient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome et quantité de dames de distinction furent enveloppés dans ce massacre.

Sous un prince de ce caractère, le sang chrétien coula bientôt à grands flots ; dans toutes les Eglises du monde, il y eut des martyrs[1].

[1] Eusèb., l. 6, c. 1.

Au premier rang paraissent deux héroïnes à jamais célèbres dans les fastes de la Religion, sainte Perpétue et sainte Félicité. Perpétue écrivit elle-même l'histoire de son martyre; recueillons-nous pour écouter ce récit tracé dans une prison, la veille de mourir.

Le septième jour de mars de l'an 203, le proconsul Firminien[1] fit arrêter à Carthage cinq jeunes catéchumènes : Révocat et Félicité, de condition servile; Saturnin, Secondule et Vibia Perpétue. Félicité était alors enceinte de sept mois, et Perpétue avait un enfant à la mamelle qu'elle nourrissait. Cette dernière était âgée de vingt-deux ans, issue d'une famille considérable, et mariée à un homme de qualité; elle avait encore son père et sa mère. De trois frères qu'elle avait eus, l'un, nommé Dinocrate, était mort à sept ans. Son père, qui était vieux et fort attaché au Paganisme, aimait Perpétue plus que ses autres enfants; quant à sa mère, il paraît qu'elle était Chrétienne, ainsi qu'un de ses frères; l'autre n'était que catéchumène. Sature, qui, selon toute apparence, était frère de Saturnin, et avait instruit nos saints martyrs, se laissa volontairement emprisonner pour leur être réuni. Lorsque ces généreux soldats de Jésus-Christ eurent été arrêtés, on les garda quelques jours enfermés dans une maison particulière : ce fut là que commencèrent les assauts qu'ils eurent à soutenir de la part de la na-

[1] Le proconsul était un magistrat que Rome envoyait dans une province, qui y gouvernait et y commandait avec toute l'autorité que les consuls avaient à Rome.

ture et de l'enfer. Mais écoutons parler sainte Perpétue elle-même :

« Nous étions encore, dit-elle, avec nos persécuteurs, lorsque mon père, poussé par sa tendresse, vint faire de nouveaux efforts pour ébranler ma constance : « Père, lui dis-je, ce vase de terre que voilà peut-il changer de nom? — Il ne le peut assurément, me répondit-il. — De même, lui répliquai-je, je ne peux être autre que je suis, c'est-à-dire Chrétienne. » A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux; mais il se contenta de me maltraiter, et se retira ensuite, tout confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices que le Démon lui avait suggérés. Ayant été quelques jours sans le revoir, j'en rendis grâces à Dieu, et son absence me soulagea. Nous profitâmes de ce petit intervalle pour recevoir le baptême; au sortir de l'eau, le Saint-Esprit m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourments.

» Peu de jours après, on nous conduisit en prison ; j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténèbres[1]. Nous souffrîmes beaucoup ce jour-là, tant de la chaleur de la foule que de l'insolence des soldats qui nous gardaient. Ce qui me causait le plus de peine, c'est que je n'avais pas mon enfant; mais le bienheureux diacre Tertius et Pomponius, qui nous assistaient, obtinrent, à force d'argent, que l'on nous mît pour

[1] Les prisons des Romains étaient des cachots affreux où la lumière ne pouvait pénétrer que par une ouverture très-étroite. On en voit encore dans plusieurs anciens amphithéâtres.

quelques heures dans un lieu où nous pussions respirer. Pendant que chacun songeait à ce qui le regardait, j'allaitai mon enfant qu'on m'avait apporté ; je priai ma mère d'en avoir soin, et la consolai ainsi que mon frère. J'étais pénétrée de douleur en voyant celle que je leur causais. Je passai plusieurs jours dans ces angoisses ; mais ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant dans la prison, je me trouvai consolée, et la prison me parut un séjour agréable ; j'aimais autant y demeurer qu'ailleurs.

» Un jour, mon frère me dit : « Je sais, ma sœur, que vous avez beaucoup de crédit auprès de Dieu ; demandez-lui donc, je vous prie, qu'il vous fasse connaître par quelque vision si vous souffrirez le martyre, et vous m'en instruirez ensuite. » Comme je savais que Dieu me donnait chaque jour mille marques de sa bonté, je répondis avec confiance à mon frère : « Vous saurez demain ce qui en sera. » Je conjurai donc le Seigneur de m'envoyer une vision, et voici celle que j'eus :

» Je vis une échelle d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois ; les deux côtés étaient hérissés d'épées, de lances, de crocs, de couteaux, en sorte que quiconque y serait monté négligemment ou sans regarder en haut, ne pouvait manquer d'être déchiré par tous ces instruments. Au pied de l'échelle était un dragon d'une énorme grandeur, qui paraissait toujours prêt à s'élancer sur ceux qui se présentaient pour monter. Le premier qui monta fut

Sature, qui n'était point avec nous lorsque nous fûmes arrêtés, mais qui depuis se livra volontairement aux persécuteurs à cause de nous. Quand il fut arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi, et me dit : « Perpétue, je vous attends; mais prenez garde que le dragon ne vous morde. » Je lui répondis : « Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, il ne me fera point de mal. » Alors, comme s'il eût eu peur de moi, il leva doucement la tête de dessous l'échelle, et moi, m'étant mise en devoir de monter, elle me servit de premier échelon. Lorsque je fus parvenue au haut de l'échelle, je vis un homme d'une grande taille, habillé en berger, dont les cheveux étaient blancs; il tirait le lait de ses brebis, et était environné d'une multitude innombrable de personnes vêtues de blanc. Il m'appela par mon nom, et me dit : « Ma fille, soyez la bien-venue. » Il me donna d'une espèce de caillé fait avec le lait qu'il tirait; je le reçus en joignant les mains, et le mangeai; tous ceux qui étaient là présents répondirent *amen*. Je m'éveillai à ce bruit, mâchant quelque chose de fort doux. Je racontai cette vision à mon frère, et nous en conclûmes que nous souffririons la mort. Nous commençâmes donc à nous détacher entièrement des choses de la terre, et à tourner toutes nos pensées vers l'éternité.

» Quelques jours après, le bruit s'étant répandu que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père dans la prison; la douleur était peinte sur son visage : « Ma fille, me dit-il, prends pitié de mes cheveux blancs;

aie pitié de moi. Si je suis digne que tu m'appelles ton père, si je t'ai moi-même élevée jusqu'à cet âge, si tu as toujours eu dans mon cœur la préférence sur tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes! Regarde tes frères, regarde ta mère, regarde ton fils, qui ne pourra vivre après toi; quitte cette fierté, de peur de nous perdre tous; car aucun de nous n'osera paraître en public, si tu es condamnée au supplice. »

» En me parlant ainsi, mon père me baisait les mains; puis, se jetant à mes pieds tout baigné de larmes, il m'appelait, non pas ma fille, mais *madame*. Ma peine était extrême, lorsque je pensais que, de toute ma famille, il serait le seul qui ne se réjouirait pas de mon martyre. Je lui dis pour le consoler : « De tout ceci, il n'arrivera que ce qu'il plaira à Dieu; notre sort est entre ses mains, et non entre les nôtres. » Il se retira accablé de tristesse.

» Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous enlever tout à coup pour être interrogés. Le bruit s'en répandit aussitôt dans tous les quartiers; la salle d'audience fut remplie en un instant d'un peuple infini. On nous fit monter sur une espèce de théâtre, où le juge avait son tribunal. Nous comparûmes devant Hilarien, intendant de la province, qui représentait le proconsul, mort depuis peu. Tous ceux qui furent interrogés avant moi confessèrent généreusement Jésus-Christ. Mon tour étant venu, je me préparais à répondre, lorsque voilà mon père qui paraît, accompagné de mon enfant, porté par un domestique. Il m'éloigna un peu du pied

du tribunal, et employa tous les moyens que la tendresse put lui suggérer pour m'attendrir sur le sort de cette innocente créature. Hilarien se joignit à mon père : « Eh quoi ! me dit-il, vous ne serez touchée ni par les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux, ni par l'innocence de cet enfant, qui va devenir orphelin par votre mort? Sacrifiez seulement pour la prospérité des empereurs ! » Je lui répondis : « Je ne sacrifierai point. » Hilarien reprit : « Vous êtes donc Chrétienne? — Oui, je suis Chrétienne, » répliquai-je.

» Cependant mon père, qui était resté là dans l'espérance de me gagner, reçut un coup de baguette d'un huissier à qui Hilarien avait ordonné de le faire retirer. Ce coup me fut très-sensible, et je ressentis une vive douleur de voir mon père ainsi maltraité dans sa vieillesse. Le juge prononça ensuite notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes à la prison remplis de joie. Dès que j'y fus entrée, je priai le diacre Pomponius de demander mon enfant à mon père; il ne voulut pas me l'envoyer. »

Il paraît que Secondule était mort en prison avant l'interrogatoire, puisqu'il n'est pas parlé de lui. Hilarien, avant de prononcer la sentence, avait fait subir une cruelle flagellation à Sature, à Saturnin et à Révocat; il avait aussi fait battre au visage Perpétue et Félicité. Il différa le supplice des martyrs jusqu'aux jeux qui devaient se donner à la fête de Géta, que l'empereur Sévère, son père, avait créé César, lorsque Caracalla eut été proclamé Auguste.

Sainte Perpétue reprend son récit : « On nous transféra bientôt dans la prison du camp; nous fûmes tous mis à la chaîne jusqu'au jour où nous devions être exposés aux bêtes. Cependant l'officier, nommé Pudens, qui commandait les gardes de la prison, voyant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une grande estime pour nous et laissa entrer librement les frères qui venaient nous voir, soit pour nous consoler, soit pour recevoir eux-mêmes de la consolation. Comme le jour marqué pour le spectacle approchait, mon père vint me trouver; il était dans un accablement qu'on ne saurait rendre; il s'arrachait la barbe, se jetait par terre, y demeurait couché sur le visage, maudissait sa vieillesse et disait des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. Je mourais de douleur de le voir dans cet état. » Ici finit la relation de sainte Perpétue; ce qui suit fut écrit par un témoin oculaire.

Félicité était enceinte de huit mois, et voyant le jour des spectacles si proche, elle était fort affligée, craignant que son martyre ne fût différé, parce qu'il n'était pas permis d'exécuter les femmes enceintes avant leur terme. Les compagnons de son sacrifice éprouvaient une grande tristesse de la laisser seule dans le chemin de leur commune espérance. Ils se mirent donc tous en prières pour elle, afin qu'elle fût délivrée avant le jour du combat. Aussitôt après leurs prières, les douleurs la prirent; la violence du mal lui fit jeter quelques cris, un des guichetiers lui dit : « Tu te plains, que feras-tu quand tu seras exposée aux bêtes? — C'est moi, ré-

pondit Félicité, qui souffre maintenant ce que je souffre ; mais là il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. » Elle accoucha d'une fille qu'une femme chrétienne éleva comme son enfant.

Cependant le tribun qui avait les saints martyrs en sa garde les traitait avec une extrême rigueur. Perpétue, conservant toujours son grand caractère, lui dit hardiment : « Osez-vous bien traiter avec cette dureté des prisonniers qui appartiennent à César, et qui sont destinés à combattre le jour de sa fête? Pourquoi leur refusez-vous le peu de soulagement qui leur est accordé jusque-là? n'est-il pas de votre honneur qu'on nous trouve frais et bien portants? » Le tribun, honteux et confus de ces reproches, ordonna que les martyrs fussent traités avec plus d'humanité. Les frères eurent la permission d'entrer dans la prison et de leur porter des rafraîchissements. Le geôlier Pudens, qui s'était converti, leur rendait secrètement tous les bons offices qui dépendaient de lui.

La veille du combat, on leur donna, suivant la coutume, le souper qu'on nommait le *souper libre*, et qui se faisait en public; nos saints changèrent autant qu'il leur fut possible ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeaient était pleine de peuple; les martyrs lui adressaient de temps en temps la parole. Tantôt ils lui parlaient avec fermeté, le menaçant de la colère de Dieu; tantôt ils relevaient le bonheur qu'ils avaient de mourir pour le nom de Jésus-

Christ ; d'autres fois, ils lui reprochaient sa curiosité brutale. « Quoi! leur disait Sature, le jour de demain ne vous suffira-t-il pas pour nous contempler à votre aise? Aujourd'hui vous faites semblant d'avoir pitié de nous, et demain vous battrez des mains à notre mort. Regardez bien toutefois nos visages, afin de nous reconnaître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés. » Ces paroles, prononcées avec ce ton d'assurance et cette fermeté que la foi seule donne, jetèrent l'étonnement dans l'âme de la plupart; les uns se retirèrent saisis de crainte, plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en Jésus-Christ.

Enfin, le jour qui devait éclairer le triomphe de nos généreux athlètes étant arrivé, on les fit sortir de prison pour les conduire à l'amphithéâtre. La joie était peinte sur leur visage, elle éclatait dans leurs paroles et dans tout leur extérieur. Perpétue marchait la dernière : la tranquillité de son âme se manifestait dans sa démarche; elle tenait ses yeux modestement baissés vers la terre, pour dérober aux spectateurs la vivacité de son regard. Pour Félicité, elle ne pouvait exprimer la joie qu'elle ressentait de se trouver en état de combattre les bêtes aussi bien que les autres. Lorsqu'ils furent à la porte de l'amphithéâtre, on voulut, suivant l'usage, leur faire prendre les ornements de ceux qui paraissaient à ce spectacle : c'était pour les hommes un manteau rouge, habit des prêtres de Saturne ; pour les femmes, une bandelette autour de la tête, symbole des prêtresses de Cérès. Les martyrs refusèrent les livrées de l'idolâtrie.

Perpétue chantait, comme se tenant déjà assurée de la victoire. Révocat, Saturnin et Sature menaçaient le peuple des jugements de Dieu. Lorsqu'ils furent vis-à-vis le balcon d'Hilarien, président des jeux, ils lui crièrent : « Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera en l'autre. » Le peuple, irrité de cette hardiesse, demanda qu'ils passassent par le fouet; nos saints se réjouirent d'être traités comme l'avait été Jésus-Christ leur divin maître [1].

Ce Dieu bon qui a dit : « Demandez, et vous recevrez, » accorda à nos martyrs ce qu'ils lui avaient demandé. Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble des divers supplices qu'on fait endurer aux Chrétiens, ceux-ci souhaitaient mourir d'une façon, ceux-là d'une autre. Saturnin témoigna le désir d'être exposé à toutes les bêtes de l'amphithéâtre, afin de multiplier ses victoires en multipliant ses combats. Il obtint en partie ce qu'il désirait, car lui et Révocat, après avoir été longtemps attaqués par un léopard, le furent aussi par un ours furieux qui les harcela jusqu'auprès du théâtre, où il les laissa tout déchirés. Sature ne craignait rien tant que d'être exposé à un ours, et il aurait souhaité qu'un léopard lui eût ôté la vie du premier coup

[1] *Pro ordine venatorum*, disent les Actes. On appelait *venatores* ceux qui étaient armés pour combattre les bêtes. Ils se rangeaient sur deux lignes, ayant un fouet à la main, et à mesure que les *bestiarii*, ou personnes condamnées aux bêtes, passaient au milieu d'eux, ils leur en déchargeaient chacun un coup. Les *bestiarii* étaient dépouillés de leurs vêtements en passant par ce genre de supplice.

de dent. Cependant, voilà qu'on lâcha sur lui un sanglier; mais cet animal s'étant retourné contre le piqueur qui le conduisait, il lui ouvrit le ventre avec ses défenses, puis, revenant à Sature, il se contenta de le traîner quelques pas sur le sable; ensuite on le mena près d'un grand ours qui ne voulut point sortir de sa loge. Ainsi Sature entra au combat et en sortit sans avoir reçu aucune blessure.

Ce fut alors que s'étant retiré sous les portiques de l'amphithéâtre, il trouva l'occasion de parler à Pudens; il l'exhorta à persévérer constamment dans la foi. «Vous voyez, lui dit-il, que les bêtes ne m'ont point fait de mal, conformément à mes désirs et à la prédiction que j'en avais faite. Croyez donc fermement en Jésus-Christ. Je retourne dans l'amphithéâtre où un léopard m'ôtera la vie d'un seul coup de dent. » La chose arriva ainsi : sur la fin du spectacle un léopard se jeta sur lui, d'un seul coup de dent il lui fit une si large blessure, que son sang coulait à grands flots, et le peuple s'écria : « Le voilà baptisé pour la seconde fois. » Alors le martyr tourna ses derniers regards sur Pudens et lui dit : « Adieu, cher ami, souvenez-vous de ma foi, et que mes souffrances, au lieu de vous troubler, ne servent qu'à vous fortifier. » Il lui demanda ensuite l'anneau qu'il avait à son doigt, puis l'ayant trempé dans son sang, il le lui rendit en disant : « Recevez-le comme un gage de notre amitié, portez-le pour l'amour de moi, et que le sang dont il est rougi vous fasse souvenir de celui que je répands aussi pour Jésus-Christ. » Après cela le

saint martyr fut transporté au lieu où l'on achevait ceux qui n'étaient pas morts de leurs blessures.

Sur ces entrefaites, le Démon, crevant de dépit de voir que le sexe le plus faible allait remporter une victoire signalée, avait fait en sorte que, contre la coutume, on destinât une vache sauvage pour combattre contre Perpétue et Félicité. Les deux saintes furent donc dépouillées et mises dans un filet pour être exposées à cette bête furieuse. A ce spectacle le peuple fut saisi d'horreur et de pitié, voyant l'une si délicate et l'autre qui venait d'accoucher ; on les retira et on les couvrit d'habits flottants. La vache, s'étant jetée d'abord sur Perpétue, l'éleva en l'air et la laissa tomber sur le dos. La jeune martyre, qui s'aperçut que ses vêtements étaient déchirés, les arrangea promptement, moins occupée de ses douleurs que de la modestie qui pouvait être blessée ; elle se releva, renoua ses cheveux qui s'étaient détachés, afin de ne pas paraître semblable aux personnes affligées.

Ayant aperçu Félicité qui avait été fort maltraitée par la vache et qui était étendue sur le sable, elle courut à elle et lui donna la main pour l'aider à se relever. Elles attendaient toutes deux qu'on leur fît soutenir une nouvelle attaque ; mais le peuple ne l'ayant pas voulu, on les conduisit à la porte *Sanavivaria*, qui donnait dans la place publique. Perpétue y fut reçue par un catéchumène nommé Rustique. Alors cette femme admirable s'éveilla comme d'un profond sommeil, et demanda quand on les exposerait à cette vache furieuse.

Lorsqu'on lui eut dit ce qui s'était passé, elle n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'elle eût reconnu le catéchumène et aperçu sur son corps et ses vêtements les marques de ce qu'elle avait souffert.

« Eh ! où était-elle donc? s'écrie saint Augustin en parlant de cette circonstance ; où était-elle lorsqu'elle était attaquée et déchirée par une bête furieuse sans en ressentir les coups, et lorsque, après un si rude combat, elle demandait quand il devait commencer? Que voyait-elle pour ne point voir ce que tout le monde voyait? Que sentait-elle pour ne pas sentir une douleur si violente? Par quel amour, par quelle extase, par quel breuvage était-elle ainsi transportée hors d'elle-même et comme divinement enivrée, pour paraître insensible dans un corps mortel ? »

La Sainte fit appeler son frère et lui dit, ainsi qu'à Rustique : « Demeurez fermes dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de nos souffrances. »

Cependant on se disposait à égorger les martyrs dans le *Spoliarium*, où Sature avait été transporté. C'était, comme nous avons dit, le lieu où l'on achevait ceux que les bêtes n'avaient pas entièrement tués ; mais, pour jouir jusqu'au bout de ce spectacle inhumain, le peuple demanda qu'ils fussent tous égorgés au milieu de l'amphithéâtre ; ils se levèrent aussitôt, s'embrassèrent pour sceller leur martyre par le saint baiser de paix, et se rendirent où le peuple les demandait. Ils reçurent tous le coup de la mort sans faire le moindre mouve-

ment et sans laisser échapper la moindre plainte. Sature fut le premier couronné, conformément à la vision de sainte Perpétue. Elle-même tomba entre les mains d'un gladiateur maladroit qui la fit souffrir longtemps; elle conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante du bourreau, et lui marqua l'endroit où il devait frapper.

Leurs corps glorieux furent recueillis par les fidèles. Dans le cinquième siècle, ils étaient dans la grande église de Carthage. Leur fête, au rapport de saint Augustin, attirait plus de monde pour honorer leur mémoire, que la curiosité n'avait autrefois attiré de Païens à leur martyre. Les noms de sainte Perpétue et de sainte Félicité ont été insérés dans le canon de la messe. Quels noms plus beaux l'Eglise pouvait-elle consacrer à l'immortalité! Quels exemples plus touchants pouvait-elle proposer aux générations chrétiennes!

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir choisi des témoins de notre foi dans tous les états, dans tous les pays et dans toutes les conditions, afin de confondre l'incrédulité et d'offrir des modèles à tous les Chrétiens; faites-nous la grâce d'imiter la charité et la grandeur d'âme de sainte Perpétue et de sainte Félicité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux penser chaque jour aux jugements de Dieu.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(3e siècle.)

Q. De quelle manière commence le troisième siècle?

R. Le troisième siècle commence par une guerre plus vive et plus générale contre l'Église. Les philosophes, les hérétiques, se réunissent aux bourreaux pour l'anéantir; mais Dieu prend soin de la défendre : aux philosophes, aux hérétiques, il oppose deux grands apologistes ; aux persécuteurs, il oppose une multitude de martyrs. Ces deux grands apologistes sont Tertullien et Origène.

Q. Qui était Tertullien?

R. Tertullien était un prêtre de Carthage. Il était né dans cette ville l'an 160 de Notre-Seigneur; il était fils d'un centurion. Étant venu à Rome, il publia une défense des Chrétiens qu'il présenta aux magistrats de l'Empire. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre; il porta un coup mortel au Paganisme. Après avoir confondu les Païens, Tertullien se tourna vers les hérétiques; il réfuta toutes les hérésies passées, présentes et futures dans un ouvrage appelé les *Prescriptions*, où il montre que l'Église catholique est la seule véritable, parce qu'elle seule remonte jusqu'aux apôtres et jusqu'à Jésus-Christ. Tertullien eut le malheur de tomber ensuite dans des erreurs condamnables; mais elles n'ôtent rien au mérite des ouvrages qu'il écrivit avant sa chute.

Q. Qui était Origène?

R. Origène naquit à Alexandrie l'an 185 de Notre-Seigneur; il avait eu pour père le saint martyr Léonidas. Appliqué de bonne heure à l'étude, et doué d'un vaste génie, il devint une des plus brillantes lumières de l'Eglise. En ce temps-là, un philosophe païen nommé Celse écrivit un ouvrage contre les Chrétiens. Il avait su y réunir toutes les calomnies répandues contre les fidèles, et toutes les objections possibles contre la Religion. Origène le combattit et en triompha. Origène donna aussi dans quelques erreurs, mais il paraît qu'il n'y fut jamais obstiné.

Q. Quelle fut la septième persécution générale?

R. La septième persécution générale fut celle de l'empereur Septime-Sévère. Dès l'an 200, ce prince barbare publia un édit de proscription. Le sang coula dans toutes les parties de la terre. Les premiers martyrs qui se présentent furent sainte Perpétue et sainte Félicité et leurs compagnons. Ces Saints étaient de Carthage. Perpétue, âgée de vingt-deux ans, était d'une famille noble, mariée et mère d'un enfant qu'elle nourrissait elle-même. Félicité était esclave; elle était aussi mariée. Le proconsul Hilarien fit arrêter nos saints martyrs. Aussitôt le père de sainte Perpétue, qui était païen, vint la supplier de renoncer à la foi et de ne pas le faire mourir de douleur. Mais sainte Perpétue demeura inébranlable. Quelques jours après, ils comparurent devant le juge. Au moment où ils montaient au tribunal, le père de Perpétue parut, suivi d'un domes-

tique portant le jeune enfant de la Sainte. Là il conjura sa fille, au nom de ses cheveux blancs, au nom de son petit enfant, de ne pas s'obstiner à mourir. Le proconsul se joignit à lui; mais Perpétue se contenta de leur répondre : Je suis Chrétienne.

Q. Qu'arriva-t-il ensuite?

R. On conduisit ensuite les martyrs dans la prison. Le geôlier se convertit et leur procura quelques soulagements. La veille du jour où ils devaient être exposés aux bêtes, on leur donna le souper libre. C'était un repas qu'on donnait aux martyrs : ils le prenaient dans une salle où tout le monde pouvait venir les voir. Il y vint une foule de peuple, auquel les martyrs parlaient avec beaucoup de fermeté : plusieurs se convertirent. Le lendemain, les martyrs furent conduits dans l'amphithéâtre. Trois furent exposés aux bêtes; sainte Perpétue et sainte Félicité furent enfermées dans des filets et exposées à une vache sauvage et furieuse. Cette vache éleva en l'air sainte Perpétue et maltraita beaucoup sainte Félicité. Les deux Saintes se relevèrent pour soutenir une nouvelle attaque; mais le peuple ne le voulut pas. Sainte Perpétue fut conduite à la porte de l'amphithéâtre, et demanda à un catéchumène, nommé Rustique, quand on l'exposerait à cette vache furieuse. On lui dit ce qui venait de se passer. Elle ne s'en était pas même aperçue. Le peuple demanda que tous les martyrs fussent égorgés au milieu de l'amphithéâtre. Ils se levèrent sur-le-champ, se donnèrent le baiser de paix, se rendirent au lieu où le peuple les demandait,

et reçurent le coup de la mort sans faire le moindre mouvement et sans pousser la moindre plainte.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir choisi des témoins de notre foi dans tous les états, dans tous les pays et dans toutes les conditions, afin de confondre l'incrédulité et d'offrir des modèles à tous les Chrétiens ; faites-nous la grâce d'imiter la charité et la grandeur d'âme de sainte Perpétue et de sainte Félicité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux penser chaque jour aux jugements de Dieu.*

XV^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (3^e siècle.)

Saint Irénée. — Jugement de Dieu sur Septime-Sévère. — Persécution particulière sous Maximin. — Portrait de ce prince. — Jugement de Dieu sur lui. — Huitième persécution générale, sous Dèce. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Pionius. — de saint Cyrille, — de sainte Agathe. — Jugement de Dieu sur Dèce. — Neuvième persécution générale, sous Valérius. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Laurent, — de saint Cyprien.

Tandis que Carthage recevait une double gloire et de la naissance de Tertullien et du martyre de sainte Perpétue, Lyon acquérait un nouveau titre à l'immortalité : saint Irénée, son évêque, signait de son sang la foi qu'il avait défendue avec éloquence contre les hérétiques [1].

[1] Le principal ouvrage de saint Irénée est un *Traité contre les hérésies*. Il le dirigea surtout contre les Valentiniens.

Dans le premier livre, saint Irénée expose les rêveries des Valentiniens sur la généalogie des trente Eones. Ces êtres imaginaires étaient des divinités inférieures qu'on faisait produire par le Dieu éternel, invisible, nommé *Profondeur*, auquel on donnait pour femme la *Pensée*.

Dans le second, saint Irénée montre que Dieu seul a créé l'univers, et réfute le système des Eones.

Dans le troisième, il se plaint de ce que les hérétiques, étant pressés par l'Ecriture, en éludaient l'autorité, prétendant que la tradition était pour eux; et de ce qu'attaqués par la tradition,

Deux de ses disciples, Ferréol et Ferjeux, arrosèrent de leur sang la semence évangélique qu'ils avaient jetée à Besançon. Ce fut vers l'an 210.

Cependant Septime-Sévère devait, comme tous les persécuteurs, servir à la gloire de Jésus-Christ, en devenant un monument de sa justice. La main divine le frappa d'une maladie mortelle au milieu de ses conquêtes. Il vit son propre fils, Caracalla, armé d'un poignard, attenter à ses jours. Le coup ayant manqué, Sévère devint en proie à la tristesse la plus noire. Sentant sa mort approcher, il s'écria : J'ai été tout ce qu'un homme peut être; mais que me servent aujourd'hui ces honneurs [1] ? Sa fermeté l'abandonna. Après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès et si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut l'an 211. La vieille société païenne était alors si déréglée que, pendant le seul règne de cet empereur, c'est-à-dire pendant quatorze ans, on fit le procès à trois mille personnes accusées d'adultère.

ils l'abandonnaient et en appelaient à l'Ecriture seule, tandis que l'Ecriture et la tradition fournissaient des armes invincibles contre leurs erreurs. Il le prouve.

Dans le quatrième, il prouve l'unité de Dieu, et montre que Jésus-Christ, en abolissant les anciens sacrifices, y a substitué celui de son corps et de son sang, qui doit être offert dans tout le monde, suivant la prédiction de Malachie.

Dans le cinquième, il parle de notre rédemption par Jésus-Christ, et rapporte les preuves de la résurrection des corps.

Saint Epiphane dit de saint Irénée qu'il est un homme très-docte, très-éloquent, et doué de tous les dons du Saint-Esprit. Théodoret le regarde comme la lumière des Gaules occidentales.

[1] Omnia fui, et vidi quia nihil expedit.

Sous l'empereur Caracalla, il y eut encore des martyrs : il en fut de même sous le règne de ses premiers successeurs. Cependant le feu se ralentit; mais ce ne fut que pour se rallumer avec plus de violence. Maximin, étant monté sur le trône l'an 235, excita une persécution qui dura trois ans. Elle fut surtout dirigée contre les évêques et les prêtres[1]. Le pape saint Poncien fut emporté dans cet horrible tourbillon [2].

Pour apprécier le nombre des martyrs et l'horreur des supplices auxquels ils furent condamnés, il suffit de savoir que Maximin était un monstre si cruel, que les historiens païens l'ont nommé un Cyclope, un Busiris, un Phalaris, un Typhon; Rome et le sénat firent des prières publiques pour demander au Ciel que ce détestable tyran ne revît jamais le Capitole. Le bruit de ses cruautés inouïes venait sans cesse frapper les oreilles; on n'entendait autre chose par toute la ville que le récit funeste des exécutions qu'il ordonnait : il faisait crucifier les

[1] C'est sans doute pour cette raison qu'elle n'est pas comptée parmi les persécutions générales.

[2] On croit qu'un soldat chrétien y donna lieu par une action qui eut beaucoup d'éclat. Quand on proclama Maximin empereur, ce prince fit, suivant l'usage, des libéralités aux troupes. Chaque soldat devait se présenter au nouvel empereur avec une couronne de laurier sur la tête : il en parut un qui avait la tête nue et qui tenait sa couronne à la main. Il était déjà passé sans que le tribun y fît attention, quand les murmures de ses compagnons le lui firent remarquer. Cet officier demanda au soldat pourquoi il ne portait pas comme les autres sa couronne sur la tête. « C'est parce que je suis Chrétien, répondit le soldat, et que ma religion me défend de porter vos couronnes. » Le soldat fut dépouillé de son habit militaire et mis en prison.

uns, enfermer les autres dans le cadavre des bêtes tuées fraîchement; ceux-ci étaient exposés aux lions et aux ours; ceux-là étaient assommés à coups de bâton, sans que ce monstre eût égard ni au rang ni au mérite; car il avait pour maxime que le moyen d'affermir un trône, c'était de le cimenter avec du sang. Jamais bête plus cruelle n'a marché sur la terre [1]. Sa mort fut digne de la vie. Ayant appris que le sénat avait nommé vingt-deux personnes pour gouverner la république, il en conçut une telle colère, que, dans les accès de sa fureur, il hurlait comme une bête, et se heurtait la tête contre les murailles de sa chambre. Après avoir un peu calmé ses chagrins par le vin, il résolut de marcher sur Rome pour se venger; mais ses soldats l'assassinèrent, en 238. Après lui parut Dèce, auteur de la huitième persécution générale.

Une bête exécrable, appelée Dèce, est venue, dit Lactance, pour ravager l'Eglise. Ce nouveau Néron, après avoir souillé sa main par le meurtre de son bienfaiteur, s'empara du trône et commença à ravager l'Eglise. Entre les généreux athlètes qui souffrirent la mort pour la Religion durant la persécution de Dèce, il n'en est point de plus illustre que saint Pionius. Ce prêtre, la gloire de l'Eglise de Smyrne, avait hérité de l'esprit de saint Polycarpe. Il convertit un grand nombre d'idolâtres, en faisant servir à la gloire de Jésus-Christ la profonde connaissance qu'il avait des vérités de la Religion, et le talent de la parole qu'il possédait à un degré supé-

[1] Jul. Capitol. Herodian., l. 7 et 8.

rieur. Ses exemples avaient aussi une efficacité merveilleuse. La pâleur de son visage, qui annonçait l'austérité de sa vie, faisait sur les cœurs l'impression la plus puissante.

Il fut arrêté le samedi 23 février 250, lorsqu'il célébrait la fête de saint Polycarpe, avec Asclépiade et une femme chrétienne nommée Sabine. La veille, Pionius ayant jeûné avec Asclépiade et Sabine, comme on jeûnait la veille des fêtes des martyrs, il eut une vision par laquelle il comprit qu'il serait arrêté le lendemain. La vision fut si claire, qu'il fit faire trois chaînes, pour lui, pour Sabine et pour Asclépiade. Ils se les mirent au cou, firent la prière solennelle, prirent le pain sanctifié et l'eau, et virent arriver Polémon, prêtre des idoles, accompagné d'une troupe de soldats qui se saisirent de leurs personnes.

« Savez-vous, leur dit Polémon, qu'il y a un commandement de l'empereur qui vous enjoint de sacrifier aux dieux ?

Pionius. Nous ne connaissons qu'un commandement, c'est celui d'adorer un seul Dieu.

Polémon. Suivez-moi, et vous saurez si ce que je vous dis est vrai. »

Comme ils traversaient la place la chaîne au cou, le peuple, qui se fait de tout un sujet d'amusement et de spectacle, se mit à les suivre ; la foule grossit tellement, que la place fut bientôt remplie ; les toits des maisons et des temples qui l'environnent furent couverts de spectateurs. Les martyrs étaient au milieu de tout ce

peuple, lorsque Polémon leur dit : « Vous feriez bien mieux d'éviter le supplice, de vous soumettre, comme tant d'autres, et d'obéir aux ordres du prince. » Alors Pionius, prenant la parole, démontra aux Païens la vanité des idoles et la divinité du Christianisme. Il parla longtemps et fut écouté avec une grande attention. Le peuple voulait même aller au théâtre, afin de mieux entendre la parole du martyr; mais Polémon ne le voulut pas. Il dit alors à Pionius : « Si tu ne veux pas sacrifier, entre au moins dans le temple.

Pionius. Il n'est pas bon pour les idoles que nous y entrions.

Polémon. Il est donc impossible de te persuader?

Pionius. Plût à Dieu que je pusse vous persuader de devenir Chrétien ! — Garde-toi bien de le faire, dirent quelques-uns en se moquant, de peur que nous ne soyons brûlés vifs.

Pionius. C'est bien pis d'être brûlé après la mort. »

Pendant cette contestation, les spectateurs, s'apercevant que Sabine riait, lui dirent d'une voix menaçante : « Tu ris?

Sabine. Je ris, puisque Dieu le veut, car nous sommes Chrétiens.

Les spectateurs. Tu souffriras ce que tu ne voudrais pas.

Sabine. Le Dieu saint y pourvoira. »

Polémon dit encore à Pionius : « Obéis.

Pionius. Si vous avez ordre de persuader ou de punir, punissez, car vous ne sauriez nous persuader.

Polémon, piqué de cette réponse : Sacrifie.

Pionius. Non.

Polémon. Pourquoi non?

Pionius. Parce que je suis Chrétien.

Polémon. Quel Dieu adores-tu?

Pionius. Le Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre, qui nous a tous faits, qui nous donne abondamment toutes choses, que nous connaissons par Jésus-Christ son Verbe.

Polémon. Sacrifie du moins à l'empereur.

Pionius. Je ne sacrifie point à un homme. »

Polémon l'interrogea alors juridiquement, faisant écrire toutes ses réponses par un greffier qui les gravait sur de la cire : « Comment t'appelles-tu? lui dit-il.

Pionius. Je m'appelle Chrétien ?

Polémon. De quelle Eglise ?

Pionius. De l'Eglise catholique. »

Polémon, laissant Pionius, se tourna vers Sabine. La Sainte avait changé de nom, sur le conseil de Pionius, de peur d'être reconnue et de retomber entre les mains de sa maîtresse, qui était Païenne, et qui, sous l'empereur Gordien, voulant lui faire abandonner sa foi, l'avait enchaînée et reléguée dans les montagnes, où les frères l'avaient nourrie secrètement.

Polémon. Comment t'appelles-tu?

Sabine. Je m'appelle Théodote Chrétienne.

Polémon. De quelle Eglise?

Sabine. De l'Eglise catholique.

Polémon. Quel Dieu adores-tu?

Sabine. Le Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre, et que nous connaissons par Jésus-Christ son Verbe.

Polémon, s'adressant à Asclépiade : Et toi, comment t'appelles-tu?

Asclépiade. Je m'appelle Chrétien.

Polémon. De quelle Eglise?

Asclépiade. De l'Eglise catholique.

Polémon. Quel Dieu adores-tu?

Asclépiade. Jésus-Christ.

Polémon. Quoi donc! en est-ce un autre?

Asclépiade. Non; c'est le même qu'ils viennent de confesser.

Après cet interrogatoire, on conduisit les martyrs en prison; une foule immense remplissait toute la place. Sabine tenait Pionius par son habit, afin de se soutenir dans la presse. Arrivés dans la prison, ils prirent tous la généreuse résolution de ne pas recevoir ce que les fidèles avaient coutume d'apporter aux confesseurs; car Pionius, ce saint prêtre, disait : Je n'ai jamais été à charge à personne; je ne commencerai pas maintenant. Les gardes, qui avaient coutume de recevoir des présents de ceux qui venaient voir les Chrétiens, irrités de ce que leurs prisonniers ne leur en attiraient point, les jetèrent dans un cachot noir et infect, afin de les tourmenter davantage. En y entrant, les Saints louèrent Dieu, et donnèrent aux gardes les présents qu'on avait coutume de leur faire. Le geôlier en fut étonné, et voulut les remettre à la première place;

mais ils refusèrent, en disant : Dieu soit loué, nous sommes bien ici; nous aurons la liberté de méditer et de prier jour et nuit.

Plusieurs Païens les visitaient et s'efforçaient de persuader Pionius; ce fut en vain : ils étaient forcés d'admirer la sagesse de ses réponses. Cependant Polémon et Théophile, maître de la cavalerie, survinrent avec des gardes et une grande foule de peuple, et ils enlevèrent les martyrs. Tous les trois s'écriaient à haute voix : Nous sommes Chrétiens. Arrivés au milieu de la place, ils s'assirent par terre, de peur d'entrer dans le temple des idoles; mais six soldats enlevèrent Pionius. Il résistait avec tant de force, qu'ils eurent bien de la peine à le pousser dedans, lui donnant des coups de pied dans les côtés. Enfin, ils appelèrent du secours, le prirent sur leurs bras, et le déposèrent devant l'autel comme une victime; on lui mit sur la tête des couronnes, afin de le faire participer, du moins extérieurement, à l'idolâtrie; mais il les jeta par terre et les brisa. Les autres martyrs s'écrièrent comme lui : Nous sommes Chrétiens.

Voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner, les Païens reconduisirent en prison les généreux confesseurs; le peuple se moquait d'eux et leur donnait des soufflets.

Peu de jours après, le proconsul Quintilien vint à Smyrne; il se fit amener Pionius, et lui dit : Est-il vrai que tu étais le docteur des Chrétiens?

Pionius. Je les instruisais.

Quintilien. Tu leur enseignais la folie?

Pionius. Non, la piété.

Quintilien. Quelle piété?

Pionius. La piété envers le Dieu qui a créé le ciel et la terre.

Quintilien. Sacrifie donc à nos dieux.

Pionius. J'ai appris à n'adorer que le Dieu vivant.

Quintilien. Nous adorons tous les dieux, et le ciel, et ceux qui l'habitent. Pourquoi regardes-tu le ciel?

Pionius. Ce n'est pas le ciel que je regarde, mais Dieu qui a fait le ciel?

Quintilien. Qui l'a fait?

Pionius. Il n'est pas à propos de le dire.

Quintilien. Il faut que tu dises que c'est Jupiter, avec qui sont tous les dieux et toutes les déesses. Sacrifie à ce Roi du ciel et des dieux.

Pionius se tut. Alors le proconsul le fit saisir pour lui donner la question. Lorsqu'on eut commencé à le tourmenter, Quintilien lui dit : Sacrifie.

Pionius. Non.

Quintilien. Sacrifie, te dis-je.

Pionius. Non.

Quintilien. Quelle présomption te fait courir à la mort? Fais ce qu'on t'ordonne.

Pionius. Je ne suis point présomptueux, mais je crains le Dieu éternel.

Le proconsul, le voyant si ferme, délibéra quelque temps avec son conseil; puis, s'adressant à Pionius, il lui dit : Persistes-tu dans ta résolution?

Pionius. Oui.

Quintilien. Veux-tu la liberté de te consulter et de délibérer plus longtemps ?

Pionius. Non.

Quintilien. Puisque tu cours à la mort, tu seras brûlé vif. Ensuite il appela le greffier, qui lut la sentence suivante : « Pionius, sacrilége, s'étant avoué Chrétien, nous avons jugé qu'il doit être brûlé vif, pour venger les dieux et donner de la crainte aux hommes. »

Pionius se rendit gaiement et d'un pas ferme au lieu du combat; il s'étendit lui-même sur le bûcher, et donna ses pieds et ses mains à clouer. Après qu'il fut attaché, le bourreau lui dit : Reviens à toi et change d'avis, et on ôtera les clous. Pionius répondit : Je les ai bien sentis. Ensuite, se tournant vers le Seigneur, il dit : Je me presse, Seigneur, afin de me relever plus tôt; marquant la résurrection par ses paroles. On l'éleva donc attaché à un poteau, autour duquel on entassa une grande quantité de bois. Le martyr fermait les yeux, et le peuple crut qu'il était mort; mais il priait. Ayant fini sa prière, il ouvrit les yeux, regarda le feu d'un air riant, dit *amen*, et expira doucement, disant : Seigneur, recevez mon âme. Après que le bûcher fut éteint, les fidèles qui étaient présents trouvèrent son corps entier, et comme en pleine santé : les oreilles molles, les cheveux tenant à la tête, la barbe belle, tout le visage éclatant. Ils se retirèrent confirmés dans la foi, tandis que les Païens s'en allaient épouvantés et agités des remords de leur conscience. Ceci se passa

à Smyrne, l'an de Jésus-Christ 250, le 5 de mars, à quatre heures après midi.

Si, du pied de ce bûcher encore fumant où vient d'expirer le saint prêtre de Smyrne, nous tournons nos regards vers la Cappadoce, nous apercevons les flammes d'un autre bûcher qui consume une nouvelle victime. Nous venons de voir mourir un prêtre vénérable, allons voir un jeune enfant donnant généreusement sa vie pour notre foi.

Cyrille, né à Césarée de Cappadoce, n'avait que sept ans, lorsque son père, qui était idolâtre, découvrant qu'il était Chrétien, le chassa de sa maison, et le laissa manquer de tout. Le juge de Césarée fit arrêter ce jeune martyr. Les promesses et les menaces furent vainement employées pour lui faire adorer l'idole ; enfin le juge le condamna à être brûlé vif. Le petit martyr entendit sa sentence avec une grande joie. Tous les assistants fondaient en larmes ; mais il leur dit : « Venez plutôt chanter un cantique de joie autour de mon bûcher. Oh ! si vous saviez la grandeur de la gloire qui m'attend ! » A ces mots il courut au bûcher, et bientôt son âme pure comme un Ange s'envola dans le sein de l'éternel repos.

Tandis qu'en Asie le Démon était vaincu par un enfant, une jeune vierge remportait sur lui, en Europe, une éclatante victoire. Agathe, issue d'une illustre famille, héritière d'une immense fortune et douée de toutes les qualités qui rendent une personne accomplie, s'était consacrée à Dieu dès ses plus tendres années. La violence des plus affreux tourments ne put ébranler

son courage. Envoyée en prison toute couverte de plaies, elle adressa cette prière au Dieu des martyrs : Seigneur, mon Dieu, vous m'avez toujours protégée dès le berceau; c'est vous qui avez déraciné de mon cœur l'amour du monde, et qui m'avez donné la patience nécessaire pour souffrir; recevez maintenant mon âme. Sa prière finissait à peine, que le Seigneur vint recevoir sa belle âme, et la réunir aux chœurs des vierges qui chantent les louanges de l'Agneau dans la Jérusalem céleste. Ainsi Dieu prenait soin de choisir ce qu'il y a de plus faible, pour triompher de ce qu'il y a de plus fort, afin de faire briller sa gloire dans tout son éclat.

Cependant le tyran au nom duquel s'exerçaient toutes ces cruautés devait aussi contribuer à la gloire de Dieu, qu'il outrageait; la main de Dieu se fit sentir. Dèce venait de déclarer la guerre aux Goths; son armée, surprise par l'ennemi, fut mise en déroute; lui-même poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Privé par là des honneurs de la sépulture, nu et dépouillé, comme il convenait à un ennemi de Dieu, il devint la pâture des bêtes féroces et des oiseaux de proie [1]. Ce fut au mois d'octobre de l'an 251.

Ce persécuteur ne disparut que pour faire place à un autre peut-être encore plus cruel. Soldat insolent, impie, despote, Valérien, qui excita la neuvième persécution générale, fut proclamé empereur en 253. Lui aussi

[1] Lact., c. 4.

se révolta contre l'Agneau dominateur du monde, et répandit des flots de sang chrétien. Animé par Macrien, un de ses ministres, il publia de sanglants édits contre le Christianisme ; il se flatta follement de le détruire, ignorant qu'il était l'ouvrage du Très-Haut. Pour dissiper plus facilement le troupeau, il attaqua d'abord les pasteurs. Le pape saint Sixte II fut arrêté l'année suivante ; comme on le conduisait au supplice, Laurent, son diacre, le suivait en pleurant ; et s'estimant malheureux de ce qu'il ne partageait pas ses souffrances, il lui disait : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? où allez-vous, saint pontife, sans votre diacre ? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans que je vous servisse à l'autel ; en quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire ? Eprouvez-moi de nouveau, et voyez si vous avez fait choix d'un diacre indigne pour la dispensation du sang de Jésus-Christ.

Le saint pape, ému de compassion et de tendresse, le consola en lui disant : Je ne vous abandonne point, mon fils ; une épreuve plus grande et une victoire plus glorieuse vous est réservée, à vous qui êtes dans la vigueur de la jeunesse ; pour moi, je suis épargné à cause de ma faiblesse et de mon grand âge : vous me suivrez dans trois jours. Après lui avoir ainsi parlé, il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors dont l'Eglise était dépositaire, de peur qu'ils ne fussent enlevés par les Païens. En effet, en sa qualité de premier diacre de l'Eglise romaine, Laurent avait soin du trésor de l'Eglise et des pauvres qu'elle nourrissait. Cette place supposait un rare mérite.

Transporté de joie d'apprendre que Dieu l'appellerait bientôt à lui, Laurent fit une recherche exacte des veuves et des orphelins qui étaient dans l'indigence, et leur distribua tout l'argent qu'il avait entre les mains; il vendit aussi les vases sacrés, et les employa au même usage. L'Eglise de Rome avait alors des richesses considérables : non-seulement elle fournissait à l'entretien de ses ministres, mais elle nourrissait un grand nombre de veuves et de vierges, outre quinze cents pauvres d'entre le peuple. Il y avait une liste de tous ces malheureux chez l'évêque ou chez le premier diacre. L'Eglise de Rome était aussi en état d'envoyer d'abondantes aumônes dans les pays éloignés. Ces richesses, et surtout la magnificence des vases sacrés, enflammèrent la cupidité des persécuteurs [1].

Le préfet de Rome résolut de s'en emparer. Dans cette vue, il fit arrêter Laurent et lui parla de la sorte: « Vous vous plaignez souvent, vous autres Chrétiens, qu'on vous traite avec rigueur; aujourd'hui il ne s'agit point de tortures; je me contente de vous demander avec douceur ce que vous pouvez donner. Je sais que vos prêtres se servent de vases d'or pour faire des libations, qu'ils reçoivent le sang sacré dans des coupes d'argent, et que dans vos sacrifices nocturnes vous allumez des flambeaux de cire que soutiennent des chandeliers d'or; remettez-moi ces trésors que vous cachez; le prince en a besoin pour réparer ses finances épuisées. »

Laurent répondit : « A la vérité, l'Eglise est riche,

[1] Euseb., l. 8, c. 22.

et l'empereur n'a point de trésors aussi précieux qu'elle. Je vous en ferai voir une bonne partie, je vous demande seulement un peu de temps pour les disposer et les mettre en ordre. »

Le préfet ne comprit pas de quel trésor Laurent voulait parler. S'imaginant que son prisonnier lui remettrait de grandes richesses, il lui accorda trois jours de délai. Durant cet intervalle, Laurent parcourt toute la ville pour chercher les pauvres nourris et entretenus aux dépens de l'Eglise. Le troisième jour, il en rassemble un grand nombre. En tête, il place les aveugles munis d'un bâton, non pour combattre, mais pour se conduire; au second rang viennent les boiteux, d'un pas lent et inégal; les uns, dont les genoux sont disloqués, traînent avec peine leurs jambes inutiles; les autres n'en ont que de bois; ceux-ci, réduits à la moitié de ce qu'ils furent autrefois, paraissent moins des hommes que des bustes. Les manchots marchent après; ils ne font qu'un même corps avec ceux qui sont couverts d'ulcères. Tous sont connus de Laurent, et tous le connaissent. Le saint diacre fait placer toute cette foule devant l'église; puis il va trouver le préfet, et l'invite à venir voir les trésors dont il lui a parlé. Qui dira l'étonnement de cet homme avide en voyant, au lieu de coffres remplis d'or et d'argent, une troupe de misérables dont plusieurs faisaient horreur à voir? Jetant alors sur le Saint des regards menaçants, il lui demanda l'explication d'un spectacle si extraordinaire, et le pressa de lui faire voir les trésors de l'Eglise.

« Les voilà, lui dit Laurent. Dans la personne de ces pauvres, vous voyez les trésors de l'Eglise. Voici ses perles et ses pierres précieuses : regardez ces vierges et ces veuves consacrées à Dieu ; l'Eglise, dont elles sont la couronne, devient par elles l'objet des complaisances de Jésus-Christ. Elle n'a point d'autres richesses ; vous pouvez vous en servir pour l'avantage de Rome, celui de l'empereur et le vôtre. » Ainsi il l'exhortait à racheter ses péchés par l'aumône, et lui faisait en même temps connaître l'usage auquel on employait les trésors de l'Eglise.

Mais cet homme charnel, loin de profiter du spectacle si instructif et si touchant qu'il avait devant les yeux, s'écria dans un transport de rage : « Misérable, comment oses-tu me jouer ! est-ce donc ainsi que tu insultes mes haches et mes faisceaux[1] ? Je sais que tu désires la mort ; mais ne t'imagine pas mourir sur-le-champ. Je prolongerai tes tortures, afin de te rendre la mort plus douloureuse : tu ne mourras que par degrés. » Ayant ainsi parlé, il ordonna de préparer un gril de fer, qui fut mis sur des charbons à demi allumés. Deux bourreaux dépouillèrent le saint diacre de sa tunique et l'attachèrent sur ce lit funeste, afin que le feu pénétrât sa chair par des progrès insensibles. Cependant des rayons de lumière environnaient la tête du martyr. Les Chrétiens les aperçurent et sentirent une odeur très-agréable qui s'exhalait de son corps. Ce double prodige resta caché aux Païens.

[1] Les magistrats romains étaient précédés de licteurs qui portaient des haches et des faisceaux, symbole du pouvoir.

Tandis que les flammes matérielles, dit saint Ambroise, agissaient sur le corps du saint diacre, le feu de l'amour divin, qui brûlait son cœur avec beaucoup plus d'activité, absorbait le sentiment des douleurs qu'il endurait. En effet, rien ne put troubler la paix de son âme ni le calme de son visage. Après avoir enduré longtemps l'horrible torture imaginée par le tyran, il dit avec tranquillité : « Tu peux maintenant me retourner; je suis assez rôti de ce côté-là. » Les bourreaux l'ayant tourné, il ajouta, toujours en s'adressant au juge : « Ma chair est assez rôtie, tu peux en manger. » Le préfet ne lui répondit que par des insultes.

Cependant ce saint martyr, élevant les yeux au ciel, priait avec ferveur pour la conversion de Rome. « O Jésus! s'écria-t-il, seul Dieu, seule lumière de l'univers, c'est vous qui avez donné à Rome tous les sceptres du monde; vous l'avez fait en vue de votre Religion et pour unir tous les peuples dans votre nom sacré; que Rome, la capitale du monde, se soumette au joug de la foi, afin que l'Evangile puisse se répandre plus facilement dans toutes les provinces de l'Empire. Otez, Seigneur, de la plus belle ville du monde la tache honteuse de l'idolâtrie; envoyez votre Ange qui lui fasse connaître le vrai Dieu. Rome possède déjà des gages de cette espérance : les princes des Apôtres en ont pris possession en votre nom. Je l'espère, ô mon Dieu! bientôt vous triompherez seul dans cette ville de ses empereurs et de ses idoles. »

La prière finie, il expira. Le saint diacre est devenu

la gloire de Rome aussi bien qu'Etienne l'était de Jérusalem. Saint Prudence ne balance pas à assurer que l'entière conversion de Rome fut le fruit de la mort et des prières de saint Laurent. Dieu, dit-il, commença de l'exaucer avant même qu'il fût sorti de ce monde. Plusieurs sénateurs, témoins de son courage et de sa piété, se convertirent sur-le-champ, chargèrent eux-mêmes sur leurs épaules le corps du saint martyr, et l'enterrèrent honorablement le 10 août 258, dans le champ de Veran, près du chemin qui conduit à Tibur. La mort de Laurent fut celle de l'idolâtrie, qui alla toujours depuis en déclinant.

Le tombeau du grand archidiacre de Rome venait de se fermer, lorsqu'un autre s'ouvrait aux portes de Carthage pour recevoir le corps précieux d'un illustre évêque. Ce nouveau martyr, cet évêque, une des lumières de l'Eglise, est saint Cyprien.

Il eut pour père un des principaux sénateurs de Carthage. Doué d'un rare génie, il devint professeur d'éloquence. Cet emploi était anciennement fort honorable. Cyprien vivait d'une manière conforme à son illustre naissance. Ce ne fut que dans un âge mûr qu'il abandonna les superstitions du Paganisme. Ses vertus et surtout son zèle ardent le firent bientôt élever au sacerdoce et à l'épiscopat. Il était évêque de Carthage depuis quelques années, lorsque l'édit de persécution y arriva. A peine eut-il été publié, que les idolâtres ameutés coururent dans la place, en criant : « Cyprien aux lions! Cyprien aux bêtes! » Le 30 août de l'an 258, il fut arrêté et conduit

devant le proconsul Paternus, qui lui dit : « Nos très-religieux empereurs, Valérien et Gallien, m'ont écrit pour m'ordonner d'obliger tous ceux qui ne suivent pas la religion des Romains à l'embrasser. Je t'ai fait venir pour te demander compte de ta croyance et de tes pensées touchant les ordres de nos princes. Quel est ton nom? quelle est ta qualité?

CYPRIEN. Je suis Chrétien et évêque. Je ne connais qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment; c'est ce Dieu que nous servons, nous autres Chrétiens. Nuit et jour nous implorons sa miséricorde pour nous, pour tous les hommes et pour la prospérité des empereurs.

PATERNUS. Persistes-tu dans cette déclaration?

CYPRIEN. Quand la volonté est droite et dévouée au Seigneur, elle ne peut jamais changer.

PATERNUS. Va en exil dans la ville de Curube.

CYPRIEN. J'y vais.

PATERNUS. Dis-moi combien il y a de prêtres dans cette ville.

CYPRIEN. Je ne peux les découvrir : les lois romaines punissent les délateurs; mais on peut les trouver chez eux.

PATERNUS. Je saurai les trouver : j'ai de plus donné des ordres pour vous empêcher de tenir vos assemblées et d'entrer dans les cimetières; quiconque osera les enfreindre sera puni de mort.

CYPRIEN. Faites ce qui vous est commandé.

Curube, où le saint fut exilé, était une petite ville éloignée d'environ dix-huit lieues de Carthage. Son exil fut partagé par le diacre Pontius et par quelques autres Chrétiens. Galère-Maxime ayant succédé à Paternus, le Saint eut la liberté de revenir; mais il fit sa demeure dans une maison de campagne qu'il avait auprès de la ville. Il l'avait achetée pour le profit des pauvres quand il reçut le baptême. Ce fut dans cette paisible retraite qu'il vit arriver deux officiers du proconsul. Le Saint, préparé à tout, les reçut avec un visage gai et tranquille. Les officiers l'ayant fait monter dans un chariot, le conduisirent à un tribunal de la campagne, où le proconsul s'était retiré pour sa santé. Galère remit l'interrogatoire au lendemain, et le martyr fut conduit à Carthage pour être gardé dans la maison du premier des deux officiers qui l'avaient arrêté.

Aussitôt que le bruit se fut répandu que l'on s'était saisi de Cyprien, toute la ville fut alarmée. Il se fit un grand concours de peuple autour de la maison. L'officier qui garda Cyprien pendant la nuit eut beaucoup d'égards pour son prisonnier; il permit à ses amis de le voir et de souper avec lui. Le lendemain matin, qui, au rapport du diacre Pontius, fut un jour de joie pour le saint évêque, on le conduisit sous bonne escorte au prétoire. Le proconsul Galère s'étant assis sur son tribunal, on fit entrer le Saint dans la salle des criminels. Galère lui dit :

«Thascius Cyprien, es-tu Chrétien?

Cyprien. Oui, je le suis.

GALÈRE. Es-tu celui qui a été l'évêque et le père de ces hommes impies?

CYPRIEN. Oui, je suis l'évêque de ceux que vous traitez d'impies.

GALÈRE. Les très-sacrés empereurs t'ordonnent de suivre les cérémonies de la religion romaine.

CYPRIEN. Je ne le puis.

GALÈRE. Pense à toi et à ta vie.

CYPRIEN. Faites ce qui vous est ordonné. La justice de la cause que je soutiens ne me permet pas de balancer sur le parti que je dois prendre. »

Galère, ayant pris l'avis de son conseil, continua ainsi : « Il y a longtemps que tu vis dans l'impiété et que tu engages un grand nombre de malheureux à conspirer avec toi contre les dieux de l'Empire. Nos très-sacrés empereurs Gallien et Valérien n'ont pu te ramener à leur culte. Puisque tu n'as pas rougi d'être le principal auteur d'un pareil crime, tu serviras d'exemple à ceux que tu as séduits, et l'obéissance aux lois sera rétablie par ton sang. » Prenant ensuite des tablettes, il y écrivit cette sentence qu'il lut à haute voix : « J'ordonne que Thascius Cyprien soit décapité. » Cyprien répondit : « Dieu soit loué. » Les Chrétiens qui étaient présents s'écrièrent qu'ils voulaient mourir avec leur évêque.

Quand le Saint fut sorti du prétoire, une troupe de soldats se rangèrent autour de lui ; des centurions et des tribuns marchèrent à ses côtés. On le conduisit à la campagne, dans un lieu uni et couvert d'arbres, sur

lesquels plusieurs montaient pour le voir de loin, à cause de la foule. Arrivé au lieu du supplice, il ôta son manteau, qui était de couleur brune, se mit à genoux et pria quelque temps ; il ôta ensuite sa dalmatique, la donna à quelques diacres qui l'avaient accompagné, et ne garda qu'une simple tunique de lin. Le bourreau étant venu, il lui fit donner vingt-cinq pièces d'or. Il se banda lui-même les yeux et dit à Julien, prêtre, et à Julien, sous-diacre, de lui lier les mains. Les frères mirent autour de lui des linges pour recevoir son sang. Un instant après, le Saint reçut le coup qui termina sa vie mortelle et commença sa vie glorieuse. Les fidèles portèrent son corps dans un champ voisin et l'enterrèrent pendant la nuit avec beaucoup de solennité[1].

[1] Les principaux ouvrages de saint Cyprien sont :

1° Sa *Lettre sur le mépris du monde ;*

2° Le livre *de la Vanité des idoles ;*

3° Les deux livres *du Témoignage*, où le Saint rassemble tous les passages relatifs à Jésus-Christ et à l'Eglise ;

4° Le livre *de la Conduite des vierges.* Le Saint y relève la grandeur de leur état et leur trace des règles de conduite ;

5° Le livre *de l'Unité de l'Eglise.* C'est une éloquente démonstration de la nécessité de l'unité de l'Eglise ;

6° Le livre *de Ceux qui sont tombés.* Durant la persécution de Dèce, il y avait eu des chutes parmi les Chrétiens : le Saint commence par relever la couronne des martyrs, déplore ensuite avec amertume la chute des apostats ; il passe aux remèdes, et s'élève contre ceux qui demandent une pénitence trop prompte ;

7° Le livre *de l'Oraison dominicale.* On y trouve une explication de toutes les demandes du *Pater,* et l'indication des heures auxquelles priaient les premiers Chrétiens ;

8° Le livre *de la Mortalité.* Il fut composé à l'occasion d'une peste qui désola l'Afrique. Le Saint y montre quels doivent être

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie des grands exemples de vertu que vous me donnez dans la personne des martyrs; faites-moi part de la charité de saint Laurent et de la foi de saint Cyprien.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux secourir et respecter les pauvres.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(3e siècle.)

Q. Quel fut l'auteur de la huitième persécution générale?

R. L'auteur de la huitième persécution générale fut Dèce. Le plus illustre martyr de cette persécution, qui fit périr un nombre incroyable de Chrétiens, est saint Pionius. Il était de Smyrne. Il était prêtre et disciple de saint Polycarpe. Il fut arrêté le jour même où il célébrait la fête de ce glorieux martyr. A toutes les ques-

les sentiments et la conduite des Chrétiens dans les calamités publiques;

9° Ses lettres, au nombre de 81.

Lactance dit de saint Cyprien qu'il réunit tout ce qui fait le grand orateur : il sait plaire, instruire et persuader; on ne peut même décider lequel de ces trois talents il possède dans un degré plus éminent.

tions du juge il se contenta de répondre : « Je suis Chrétien, enfant de l'Eglise catholique. » Après l'avoir tourmenté de mille manières, le juge le fit conduire dans un temple d'idoles pour offrir de l'encens aux faux dieux; mais le saint martyr ne le voulant pas, il reçut de nouveaux outrages et fut condamné à être brûlé vif. Mais, après avoir fait sa prière, il expira sans que le feu eût brûlé ni sa barbe ni ses cheveux.

Q. Nommez encore quelques autres martyrs.

R. Pendant cette persécution arriva le martyre d'un jeune enfant nommé Cyrille, qui, en montant sur le bûcher, engageait les assistants à chanter des cantiques pour se réjouir de son bonheur. En Sicile fut aussi martyrisée sainte Agathe. Elle était jeune encore, issue d'une illustre famille et héritière d'une grande fortune; elle aima mieux renoncer à tout qu'à sa foi.

Q. Quel fut l'auteur de la neuvième persécution générale?

R. L'auteur de la neuvième persécution générale fut Valérien. Il fit mourir un grand nombre de Chrétiens, entre autres le pape saint Sixte II. On le conduisait au martyre lorsque saint Laurent, diacre de l'Eglise de Rome, lui demanda en pleurant où il allait sans lui. Le saint pape lui dit : « Vous me suivrez dans trois jours. » Laurent fut arrêté. Le préfet lui demanda les trésors de l'Eglise. Le Saint rassembla tous les pauvres que l'Eglise nourrissait, et dit au préfet : « Voilà les trésors des Chrétiens. » Le juge furieux fit coucher Laurent sur un gril de fer placé sur un brasier. Le Saint y parut aussi

tranquille que s'il eût été sur un lit ordinaire. Il dit même au tyran : Tu peux me tourner maintenant, ce côté-là est assez rôti; tu peux me manger. Il pria ensuite pour la conversion de Rome, et expira doucement. Saint Cyprien le suivit de près.

Q. Qui était saint Cyprien?

R. Saint Cyprien était évêque de Carthage, et fils d'un des premiers sénateurs de cette ville. Après avoir secouru les Païens affligés de la peste, il fut arrêté, et confessa généreusement le nom de Jésus-Christ. Le juge l'envoya en exil; mais bientôt après il en fut rappelé et condamné à perdre la tête. Le Saint, entendant la sentence de mort, répondit : Dieu soit loué ! Il fit donner une somme d'argent au bourreau, se banda lui-même les yeux, se fit lier les mains par deux de ses ecclésiastiques, et, après avoir prié pour son Eglise, il reçut le coup de la mort. Son sang coula sur des linges que les Chrétiens avaient étendus pour le recevoir.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des grands exemples de vertu que vous me donnez dans la personne des martyrs; faites-moi part de la charité de saint Laurent et de la foi de saint Cyprien.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux secourir et respecter les pauvres.*

XVI^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (3^e et 4^e siècle.)

ugement de Dieu sur Valérien. — Persécution particulière sous Aurélien. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Denis. — Jugement de Dieu sur Aurélien.—Dixième persécution générale, sous Dioclétien et Maximien. — Portraits de ces deux princes. — Martyre de saint Genès, — de la légion Thébaine.—Vie de saint Paul ermite.

Comme tous les autres persécuteurs, Valérien devait servir de monument à la justice de Dieu, et apprendre à toutes les générations qu'on ne se révolte pas impunément contre le Seigneur et contre son Christ. Etant parti pour l'Orient afin de repousser les Perses qui envahissaient les provinces de l'Empire, il fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il l'obligeait à lui servir de marchepied lorsqu'il montait à cheval ou en voiture. C'est là un triomphe, lui disait-il en l'insultant, que les Romains ne peindront pas sur leurs murailles. Dieu voulut, pour ajouter à la peine du persécuteur, que son fils et son successeur ne prît aucun soin de le délivrer. Enfin Valérien mourut, après avoir exposé le nom romain aux insultes des Barbares. Sapor l'ayant fait écorcher [1], ordonna de corroyer sa

[1] Quelques auteurs prétendent qu'il fut écorché vif.

peau, et de la teindre en rouge; puis il la suspendit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains, ou plutôt de la vengeance de Dieu. Après ces châtiments éclatants infligés aux persécuteurs du Christianisme, n'est-il pas étonnant qu'il se soit encore rencontré des hommes assez audacieux pour méditer quelque chose contre le Dieu tout-puissant qui brise les monarques et les peuples comme des vases d'argile?

Aurélien, oubliant ces terribles leçons, osa bientôt provoquer la justice divine en persécutant les Chrétiens. Cet empereur, qui monta sur le trône en 270, était fils d'un fermier des environs de Sirmium en Illyrie. C'était une de ces âmes brutes et grossièrement fières, pour qui tout objet d'orgueil est bon. Naturellement dur et sans pitié, il n'avait que rarement cette sensibilité apparente que l'amour-propre affiche un moment pour tromper l'opinion publique et se livrer ensuite avec plus de sécurité à des penchants atroces. S'il fut quelquefois admiré, il fut toujours haï.

Deux villes célèbres, Rome et Paris, furent arrosées du sang d'illustres martyrs. La première vit périr le pape saint Félix Ier; la seconde, saint Denis et ses compagnons. Saint Denis, premier évêque et fondateur de l'Eglise de Paris, avait été envoyé de Rome dans les Gaules avec six autres missionnaires, revêtus comme lui du caractère épiscopal [1]. Denis s'avança plus avant

[1] Ces six autres évêques sont saint Trophime d'Arles, saint Gatien de Tours, saint Austrémoine de Clermont, saint Paul de Nar-

que les autres dans le pays, et fixa son siége à Paris. Les Eglises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne, lui doivent ou à ses disciples leur fondation. Le saint Apôtre convertit un grand nombre d'idolâtres, et vit ses travaux couronnés par un glorieux martyre.

Après avoir passé par divers genres de supplices, Denis et ses compagnons, Eleuthère, diacre, et Rustique, prêtre, eurent enfin la tête tranchée. Une tradition constante, appuyée sur d'anciens monuments, nous apprend que ce fut sur une montagne voisine de Paris, nommée depuis pour ce sujet le Mont-des-Martyrs, et vulgairement *Montmartre*. On montre à Paris le lieu où saint Denis fut emprisonné, et celui où il fut mis à la torture; l'on y a bâti deux églises en son honneur. Le juge avait ordonné de jeter dans la Seine les corps des martyrs; mais une dame païenne, qui songeait à embrasser la foi, sut gagner ceux qui étaient chargés de cette commission, et elle fit enterrer secrètement les saintes reliques.

Les sanglants édits d'Aurélien parvenaient à peine aux extrémités de l'Empire, que lui-même arrosait l terre de son sang dans les environs d'Héraclée. Mnestée, son secrétaire, craignant la colère de son maître, en contrefit l'écriture, et montra aux principaux chefs de l'armée une liste de proscrits, parmi lesquels étaient leur nom et le sien. Dieu permit qu'ils donnassent dans le piége. Ils se jetèrent sur Aurélien, qui fut ainsi

bonne, saint Saturnin de Toulouse et saint Martial de Limoges. On met la mission de ces hommes apostoliques vers l'an 250.

l'empereur. Une voix d'une beauté et d'une étendue surprenante, un jeu d'un naturel parfait, et surtout une finesse extraordinaire pour saisir et représenter les ridicules, tout cela joint à une grande connaissance de son art, faisait de Genès l'idole des Romains ; quand il devait paraître sur la scène, tout Rome accourait au théâtre. Dioclétien étant venu dans la capitale, on l'y reçut avec la plus grande magnificence ; entre les fêtes qu'on lui donna, les divertissements du théâtre ne furent point oubliés. Genès, qui connaissait la haine de ce prince contre les Chrétiens, crut avec raison qu'une pièce où l'on jouerait les mystères de leur religion lui plairait infiniment ; il choisit les cérémonies du baptême pour en faire le sujet de ses coupables bouffonneries. Il savait quelque chose de nos rites sacrés, en ayant ouï parler à quelques personnes qui professaient le Christianisme.

Genès parut donc sur le théâtre, couché dans un lit, feignant d'être malade. Pour ouvrir la scène, il s'écria : « Ah ! mes amis, je me sens sur l'estomac un poids accablant ; je vais mourir si vous ne trouvez moyen de m'en délivrer. — Que faire ? reprirent les autres comédiens ; veux-tu qu'on te passe au rabot pour te rendre plus léger ? » Tout le peuple riait aux éclats de ces fades bouffonneries. « Vous n'y entendez rien, répondit Genès ; je sens ma fin approcher, et je veux mourir en Chrétien. — Et pourquoi ? répliquèrent les acteurs. — C'est, dit Genès, afin qu'à ma mort Dieu me reçoive dans son paradis comme un déserteur de vos dieux. »

Alors parurent deux acteurs, dont l'un représentait un prêtre et l'autre un exorciste. S'étant placés au chevet du prétendu malade, ils lui dirent : « Pourquoi, mon fils, nous faites-vous venir? » Genès, changé tout à coup par un miracle de la grâce, répondit, non plus par jeu, mais sérieusement : « Parce que je désire recevoir la grâce de Jésus-Christ, être régénéré et délivré de mes péchés. » La cérémonie du baptême a lieu, mais toujours en jouant, de la part des acteurs qui contrefaisaient les ministres de l'Église. On revêt le néophyte d'une robe blanche ; puis, d'autres acteurs, habillés en soldats, se disant envoyés par le préfet de Rome, se saisissent de Genès, feignent de le maltraiter et le mènent à l'empereur pour être interrogé de la même manière que les Chrétiens. Dioclétien et tous les spectateurs riaient de toutes leurs forces en voyant un jeu si naturel. Pour le continuer, l'empereur feignit tout à coup d'être fort en colère, et demanda brusquement à Genès : « Es-tu Chrétien? »

A quoi Genès répondit en ces propres termes : « Seigneur, et vous tous qui êtes ici présents, officiers de l'armée, philosophes, sénateurs, citoyens, prêtez l'oreille à mes paroles. Jusqu'ici j'ai eu une telle haine pour les Chrétiens, que je ne pouvais entendre prononcer leur nom sans être saisi d'horreur; je détestais même ceux de mes parents qui professaient cette religion. Je me suis instruit des mystères et des rites du Christianisme, uniquement pour m'en moquer et pour le faire mépriser aux autres. Mais, du moment que l'eau du

baptême a eu touché mon corps, et que j'ai eu répondu sincèrement que je croyais les articles sur lesquels on m'interrogeait, j'ai vu au-dessus de ma tête une troupe d'Anges éclatants de lumière qui lisaient dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance ; puis, ayant plongé ce livre dans l'eau où j'étais encore, ils me l'ont montré plus blanc que la neige, et sans aucune trace d'écriture. Vous donc, puissant empereur, vous, Romains qui m'écoutez, vous tous qui avez tourné en dérision les mystères du Christianisme, croyez avec moi que Jésus-Christ est le vrai Dieu, qu'il est la lumière et la vérité, et que c'est par lui que vous pouvez obtenir la rémission de vos péchés [1]. »

Dioclétien, furieux de ce discours, lui fit souffrir une cruelle fustigation, après quoi il le remit à Plautius, préfet du prétoire, afin qu'il le forçât de sacrifier. Genès, ayant été étendu sur le chevalet, eut les côtés déchirés avec les ongles de fer et brûlés avec des torches ardentes. Il montrait, pendant ces tortures, une patience admirable, et répétait sans cesse ces paroles : « Il n'y a point d'autre Seigneur du monde que celui que j'ai eu le bonheur de voir ; je l'adore, je le reconnais pour mon Dieu ; je lui serai inviolablement attaché, dussé-je souffrir mille morts ! Toute ma douleur est de l'avoir outragé par tant de crimes, et de l'avoir connu si tard. »

[1] Ce baptême administré sur la scène n'était point un sacrement, faute d'une intention sérieuse de faire ce que fait l'Église. Il fut suppléé dans Genès par le désir accompagné d'une vraie contrition, ainsi que par le martyre.

Le juge, désespérant de vaincre sa constance, le condamna à perdre la tête : ce fut le 25 août 286.

Un comédien converti sur la scène, et du théâtre appelé à la gloire du martyre, manifestait hautement le pouvoir de la grâce de Jésus-Christ et l'étendue de sa miséricorde. A ce trait on reconnaît le Dieu qui, d'un Publicain, sut, en un clin d'œil, former un Apôtre. Le martyre de la légion Thébaine va nous offrir un nouveau monument de cette puissance miraculeuse.

L'empereur Maximien-Hercule, collègue de Dioclétien, s'était mis en marche pour combattre les Bagaudes, peuple principalement composé des paysans des Gaules. Dans son armée se trouvait la légion Thébaine, devenue si fameuse. Il paraît que cette légion était ainsi appelée parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde, ou haute Égypte, peuplée d'un grand nombre d'excellents Chrétiens. La légion était toute chrétienne et composée de soldats d'une valeur éprouvée, dont la plupart avaient vieilli dans le métier des armes. Maurice la commandait. Maximien ayant passé les Alpes, accorda quelques jours de repos à son armée, afin qu'elle pût se remettre des fatigues d'une marche pénible. On se trouvait alors à Octodurum. C'était, dans ce temps-là, une ville considérable bâtie sur le Rhône, au-dessus du lac de Genève. C'est aujourd'hui le village de Martigny dans le Valais.

Toute l'armée ayant reçu l'ordre de faire un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès de l'expédition, la légion Thébaine s'éloigna pour aller camper

près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum. Agaune était un bourg situé dans une vallée profonde au milieu des Alpes, dont les pointes la couronnent de tous côtés. L'empereur, informé du départ de la légion, lui envoya l'ordre de revenir au camp et de se réunir au gros de l'armée pour l'oblation du sacrifice. La légion refusa de participer à cette cérémonie sacrilége. Furieux de cette résistance, Maximien ordonna que la légion fût décimée, et les soldats sur lesquels le sort tomba furent mis à mort. Le reste de la légion demeura inébranlable. Et l'on voyait tous ces vieux soldats s'exhorter mutuellement à mourir plutôt que de violer le serment qu'ils avaient prêté au Roi du ciel le jour de leur baptême !

Cette première décimation fut suivie d'une seconde qui ne produisit pas plus d'effet. Tous ceux qui vivaient encore s'écrièrent qu'ils n'obéiraient point. Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, ne contribuaient pas peu à les entretenir dans ces beaux sentiments.

Le cruel empereur fit dire à la légion qu'elle eût à se rendre, ou qu'elle périrait tout entière. Ces généreux soldats, animés par leurs officiers, envoyèrent à Maximien cette réponse pleine de noblesse et de fermeté :

« Nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. Nous recevons de vous la solde, mais nous tenons de Dieu la vie. Il ne nous est plus permis d'obéir à notre empereur dès que notre

Dieu nous le défend, et notre Dieu est le vôtre, Seigneur. Commandez-nous des choses qui ne soient point contraires à sa loi, et notre conduite passée vous répond de notre obéissance à venir. Nous avons fait serment à Dieu avant de vous le faire ; vous fieriez-vous au second serment, si nous allions violer le premier? Nous avons vu massacrer nos compagnons sans les plaindre, et nous nous sommes même réjouis du bonheur qu'ils avaient de mourir pour leur religion. L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point capable de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous avons les armes à la main ; mais nous ne savons ce que c'est que de résister, parce que nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables. »

La légion Thébaine était composée d'environ dix mille hommes bien armés, qui pouvaient vendre chèrement leur vie ; mais nos pères savaient qu'en accordant à Dieu ce qui est à Dieu, il faut aussi rendre à César ce qui est à César, et ils montraient plus de courage en mourant pour la foi qu'en gagnant des batailles. Maximien, désespérant de vaincre leur résistance, les fit investir par son armée. Loin de faire la moindre résistance, tous mirent bas les armes et se laissèrent tranquillement ôter la vie. Il n'y en eut pas un seul qui se démentît. La terre était couverte de corps morts, des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts.

Pendant que l'armée pillait ceux qu'on venait de massacrer, arriva un vétéran, nommé Victor, qui n'était pas du même corps. Saisi d'indignation, il se retira sans vou-

loir prendre part à la joie féroce des bourreaux. On lui demanda s'il était aussi Chrétien. Sur sa réponse affirmative, les soldats se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Ursus et Victor, tous deux de la légion Thébaine, se trouvaient aussi absents au moment de l'exécution, mais ils furent martyrisés à Solodora ou Soleure, et l'on y garde encore leurs reliques. Ainsi périt cette *heureuse légion*. Son exemple apprend aux siècles futurs à se former une juste idée du courage. Le héros chrétien aime ses ennemis. Plutôt que de se révolter, il supporte les plus rudes épreuves, et nul sacrifice ne lui coûte dès qu'il s'agit de conserver sa vertu.

Jusqu'ici, Dioclétien et ses collègues n'avaient persécuté nos pères qu'en vertu des édits précédents. Le moment approchait où leur nom devait s'ajouter à celui des tyrans qui, depuis trois siècles, armaient le monde païen contre l'Église naissante. Cette nouvelle lutte sera plus furieuse que toutes les autres : c'est le dernier effort du Paganisme expirant. Épouse bien-aimée de l'Homme-Dieu, rassurez-vous, l'époux céleste a pris soin de vous assurer la victoire. Il est temps de mettre au grand jour l'action de la Providence sur vos destinées immortelles, et de développer une des plus belles figures de l'Ancien Testament qui doit s'accomplir en vous.

Le peuple d'Israël traversait le désert pour se rendre à la terre promise. Les enfants d'Amalec viennent s'opposer à son passage, et, de leur multitude armée, forment une barrière insurmontable. Une grande bataille devient inévitable : elle est fixée au lendemain. Dès la

pointe du jour, Moïse quitte le camp d'Israël et monte au sommet d'une montagne voisine. Là, il élève son cœur et ses mains vers le ciel, sollicitant la victoire pour son peuple. Le combat s'engage, et, pour montrer que le succès dépend de la prière de Moïse, le Seigneur permet que les Israélites aient l'avantage tant que son serviteur tient ses mains élevées vers le ciel, et qu'ils perdent du terrain aussitôt que Moïse les laisse retomber. Tant il est vrai que les événements humains sont très-souvent déterminés par les prières des amis de Dieu ! Cette croyance est aussi ancienne que le monde. Tous les peuples ont prié pour obtenir des faveurs temporelles, ou détourner de leurs têtes des calamités également temporelles : donc, tous les peuples ont cru à l'influence de la prière sur les événements humains.

Voyez les Païens eux-mêmes. Allaient-ils à la guerre? avant le départ de l'armée on se rendait solennellement aux temples des dieux, on faisait des vœux et des prières, on offrait des sacrifices pour obtenir la victoire. L'avait-on remportée? on venait suspendre aux voûtes des temples les trophées qu'on croyait devoir à la faveur du Ciel. Dans les calamités publiques, dans les maladies, dans les dangers, la prière montait vers l'autel avec la fumée de l'encens. Sans doute c'était à tort que les Païens attribuaient à leurs dieux les succès et les faveurs dont ils se réjouissaient, mais leur conduite ne prouve pas moins la croyance invariable de tous les peuples à l'influence de la prière sur les événements humains. D'où a pu venir une pareille croyance, sinon

de cette révélation primitive qui nous apprend que le monde est régi par une providence libre dans ses déterminations, et qui suspend et qui modifie ses lois pour récompenser ou pour punir les habitants de la terre? Les annales sacrées sont pleines de faits qui prouvent la même vérité. Les Enfants dans la fournaise, Judith et les habitants de Béthulie, les Chrétiens de Jérusalem priant pour Pierre, prisonnier d'Hérode, Paul sur le vaisseau menacé de la tempête, rediront éternellement la foi des peuples et l'efficacité de la prière.

Pour en revenir à notre sujet, au moment précis où la grande bataille du Paganisme contre le Christianisme allait s'engager, au moment où d'un bout de l'Empire à l'autre allait retentir ce cri féroce : « Les Chrétiens au lion; » au moment où des milliers de jeunes enfants, de faibles femmes allaient descendre dans les amphithéâtres et monter sur les échafauds, Dieu fait partir pour les saintes montagnes de la Thébaïde de nouveaux Moïse. Du fond de leur solitude, Paul, Antoine et leurs disciples élèveront vers le ciel leurs voix et leurs mains suppliantes, et demanderont grâce et courage : grâce pour les persécuteurs, courage pour leurs frères qui combattront dans les arènes ensanglantées : et la voix de la vertu obtiendra grâce aux tyrans, courage aux martyrs et Constantin à l'Église.

Il est temps de faire connaître les chefs de cette troupe d'élite, de cette sainte colonie du désert chargée de faire violence au Ciel.

Paul, le premier des ermites, naquit dans la basse

Thébaïde en Égypte, en 229. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il perdit son père et sa mère. Les qualités de son cœur répondaient aux talents de son esprit ; on le vit toujours, dès sa plus tendre jeunesse, doux, modeste et craignant Dieu. Au temps de la persécution de Dèce, il s'enfuit au désert. Après une longue marche, il arriva au pied d'un rocher où étaient plusieurs cavernes ; il en choisit une pour sa demeure. Auprès de cette caverne était une fontaine dont l'eau lui servait de boisson ; un grand palmier lui fournissait ses feuilles pour vêtements et ses fruits pour nourriture. Paul n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il entra au désert. Son premier dessein était d'y laisser passer l'orage de la persécution et de retourner ensuite parmi les hommes; mais le Seigneur avait d'autres vues sur son serviteur. Pour fixer le nouveau Moïse sur la sainte montagne, Dieu lui fit trouver des douceurs ineffables dans la vie pénitente et contemplative, et Paul, fidèle à la grâce, prit la ferme résolution de ne pas rentrer dans le monde et de consacrer sa vie à prier pour ceux qui l'habitaient.

Il ne vécut, jusqu'à l'âge de quarante-trois ans, que du fruit de son palmier; le reste de sa vie il fut miraculeusement nourri, comme autrefois le prophète Élie, par un corbeau qui lui apportait chaque jour la moitié d'un pain. Que fit le patriarche du désert pendant les quatre-vingt-dix ans qu'il passa dans la solitude, seul avec Dieu seul, étranger à tout, à l'établissement de la Religion, aux révolutions des empires et jusqu'à la succession des temps; connaissant à peine les choses dont il

ne peut absolument se passer, le ciel qui le couvre, la terre qui le porte, l'air qu'il respire, l'eau qu'il boit, le pain miraculeux dont il se nourrit? Il priait, il expiait, il contemplait Dieu, l'adorait, l'aimait, faisait en un mot tout ce que le ciel et la terre, les hommes et les Anges doivent faire sans cesse, la volonté de Dieu.

Cependant le Seigneur voulut révéler au monde cette merveilleuse existence. Voici comment la chose arriva. Le grand saint Antoine, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, fut tenté de vaine gloire ; il s'imaginait que personne n'avait servi Dieu aussi longtemps que lui dans une entière séparation du monde. Lorsqu'il était occupé de cette pensée, Dieu lui envoya un songe dans lequel il le détrompa ; il lui ordonna en même temps d'aller chercher un de ses serviteurs qui habitait dans le fond du désert. Antoine partit dès le lendemain matin. Après une marche de deux jours et deux nuits, le Saint aperçut une lumière qui lui découvrit la demeure de celui qu'il cherchait. Il approche, prie le Saint de lui ouvrir, et fait beaucoup d'instance avant de pouvoir obtenir cette grâce. Paul cependant lui ouvre à la fin, et le reçoit avec un doux sourire ; les deux vieillards s'embrassent tendrement, et, éclairés d'en haut, s'appellent mutuellement par leur nom.

Ils s'assirent l'un auprès de l'autre, et Paul dit à Antoine : « Voici celui que vous avez cherché avec tant de fatigues, dont le corps est usé par la vieillesse et dont la tête est couverte de cheveux blancs ; voici cet homme qui est sur le point d'être réduit en poussière ;

mais puisque la charité ne trouve rien de difficile, dites-moi, je vous prie, comment va le monde ? fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes? qui est celui qui règne aujourd'hui? se trouve-t-il encore des hommes assez aveugles pour adorer des idoles ? » Pendant cette naïve conversation, le corbeau nourricier arrive et se repose sur une branche du grand palmier ; de là, volant tout doucement jusqu'à terre, il dépose devant les deux patriarches un pain tout entier. Sa commission remplie, l'oiseau prend son essor et disparaît. « Voyez, dit Paul, comment notre bon maître nous envoie à dîner : il y a soixante ans que je reçois chaque jour par le même messager la moitié d'un pain ; mais comme vous êtes venu me voir, Jésus-Christ a doublé la provision de son serviteur. »

Aussitôt ils rendent grâce à Dieu, disent leur *Benedicite* et viennent s'asseoir sur le bord de la fontaine. Là s'engage une dispute de prévenance et d'humilité, l'un et l'autre veulent se déférer l'honneur de rompre le pain ; Paul insiste sur les lois de l'hospitalité, Antoine refuse à cause de l'âge avancé du patriarche. Enfin ils concluent que chacun prenant le pain et le tirant à soi, en retiendrait la partie qui lui demeurerait entre les mains. Après avoir mangé ils se désaltèrent dans l'eau limpide de la fontaine, disent leurs *Grâces* et passent la nuit en prières. Le lendemain matin, Paul dit à Antoine : « Il y a longtemps, mon frère, que je sais votre séjour dans le désert et que Dieu m'a promis que vous emploieriez comme moi votre vie à son service. L'heure de mon

sommeil est arrivée; allez chercher, s'il vous plaît, pour envelopper mon corps, le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. » Ce n'était pas qu'il se souciât beaucoup que son corps fût enseveli, mais il voulait épargner à Antoine la douleur de le voir mourir, et lui témoigner son respect pour saint Athanase et son attachement à la foi de l'Église, pour laquelle ce grand évêque souffrait alors les plus cruelles persécutions.

Cette demande du manteau donné par saint Athanase surprit saint Antoine. Il vit bien que Dieu seul pouvait avoir révélé ce fait au bienheureux Paul. Au lieu d'approfondir le motif d'une telle demande, il ne pense qu'à obéir; il embrasse les mains de son vénérable ami et reprend en toute hâte la route de son monastère. Deux de ses disciples accourent au-devant de lui : « Mon père, lui dirent-ils, où avez-vous demeuré si longtemps? — Je ne suis qu'un misérable pécheur, leur dit-il, je suis indigne d'être appelé serviteur de Dieu. J'ai vu Élie, j'ai vu Jean-Baptiste, je dis mal, j'ai vu Paul dans un paradis. » Sans en dire davantage, il entre dans sa cellule, prend le manteau, et repart incontinent. Il presse sa marche dans la crainte d'arriver après la mort du patriarche. Sa crainte n'était que trop fondée. Le lendemain, au point du jour, il vit l'âme du bienheureux Paul monter au ciel, au milieu des Anges, des Prophètes et des Apôtres. Il se prosterne le visage contre terre, pour donner un libre cours à ses larmes. Puis, s'étant relevé, il continue sa marche.

Arrivé à la caverne, il trouva le corps du saint à ge-

noux, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. C'est ainsi que priaient les premiers Chrétiens. Il crut donc qu'il priait, et il se mit à prier à son côté : mais, ne l'entendant point soupirer comme il avait coutume de faire dans la prière, il lui fut aisé de voir qu'il était mort. Il ne songea donc plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Il enveloppa son corps du manteau d'Athanase, le tira de la caverne et chanta des hymnes et des psaumes, suivant la tradition de l'Église catholique.

Son embarras fut extrême en se voyant dépourvu des instruments nécessaires pour creuser une fosse. Dieu, en qui il avait mis sa confiance, y suppléa. Il vit deux grands lions qui accouraient du fond du désert, faisant flotter leur longue crinière. Le saint s'étant recommandé à Dieu, demeura aussi tranquille que si c'eût été deux colombes. Ils vinrent se coucher auprès du corps du bienheureux vieillard, ils le flattèrent avec leur queue, puis jetèrent de grands rugissements pour lui témoigner qu'ils le pleuraient. Ils commencèrent ensuite à gratter la terre avec leurs ongles, jusqu'à ce qu'ils eussent fait une fosse capable de contenir un corps humain. Après quoi, comme s'ils eussent demandé la récompense de leur travail, ils vinrent en remuant les oreilles, baissant la tête vers Antoine, et se mirent à lui lécher les pieds. Le saint comprit qu'ils lui demandaient sa bénédiction, et, rendant grâce à Notre-Seigneur de ce que les animaux eux-mêmes adoraient sa divinité, il dit : « Seigneur, sans la volonté duquel la moindre feuille ne tombe dans les forêts, le moindre oiseau ne perd

sommeil est arrivée; allez chercher, s'il vous plaît, pour envelopper mon corps, le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. » Ce n'était pas qu'il se souciât beaucoup que son corps fût enseveli, mais il voulait épargner à Antoine la douleur de le voir mourir, et lui témoigner son respect pour saint Athanase et son attachement à la foi de l'Église, pour laquelle ce grand évêque souffrait alors les plus cruelles persécutions.

Cette demande du manteau donné par saint Athanase surprit saint Antoine. Il vit bien que Dieu seul pouvait avoir révélé ce fait au bienheureux Paul. Au lieu d'approfondir le motif d'une telle demande, il ne pense qu'à obéir; il embrasse les mains de son vénérable ami et reprend en toute hâte la route de son monastère. Deux de ses disciples accourent au-devant de lui : « Mon père, lui dirent-ils, où avez-vous demeuré si longtemps? — Je ne suis qu'un misérable pécheur, leur dit-il, je suis indigne d'être appelé serviteur de Dieu. J'ai vu Élie, j'ai vu Jean-Baptiste, je dis mal, j'ai vu Paul dans un paradis. » Sans en dire davantage, il entre dans sa cellule, prend le manteau, et repart incontinent. Il presse sa marche dans la crainte d'arriver après la mort du patriarche. Sa crainte n'était que trop fondée. Le lendemain, au point du jour, il vit l'âme du bienheureux Paul monter au ciel, au milieu des Anges, des Prophètes et des Apôtres. Il se prosterne le visage contre terre, pour donner un libre cours à ses larmes. Puis, s'étant relevé, il continue sa marche.

Arrivé à la caverne, il trouva le corps du saint à ge-

noux, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. C'est ainsi que priaient les premiers Chrétiens. Il crut donc qu'il priait, et il se mit à prier à son côté : mais, ne l'entendant point soupirer comme il avait coutume de faire dans la prière, il lui fut aisé de voir qu'il était mort. Il ne songea donc plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Il enveloppa son corps du manteau d'Athanase, le tira de la caverne et chanta des hymnes et des psaumes, suivant la tradition de l'Église catholique.

Son embarras fut extrême en se voyant dépourvu des instruments nécessaires pour creuser une fosse. Dieu, en qui il avait mis sa confiance, y suppléa. Il vit deux grands lions qui accouraient du fond du désert, faisant flotter leur longue crinière. Le saint s'étant recommandé à Dieu, demeura aussi tranquille que si c'eût été deux colombes. Ils vinrent se coucher auprès du corps du bienheureux vieillard, ils le flattèrent avec leur queue, puis jetèrent de grands rugissements pour lui témoigner qu'ils le pleuraient. Ils commencèrent ensuite à gratter la terre avec leurs ongles, jusqu'à ce qu'ils eussent fait une fosse capable de contenir un corps humain. Après quoi, comme s'ils eussent demandé la récompense de leur travail, ils vinrent en remuant les oreilles, baissant la tête vers Antoine, et se mirent à lui lécher les pieds. Le saint comprit qu'ils lui demandaient sa bénédiction, et, rendant grâce à Notre-Seigneur de ce que les animaux eux-mêmes adoraient sa divinité, il dit : « Seigneur, sans la volonté duquel la moindre feuille ne tombe dans les forêts, le moindre oiseau ne perd

la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire. » Ensuite il leur fit signe de la main, et leur commanda de s'en aller. Les redoutables fossoyeurs s'éloignèrent à l'instant.

Cet empire admirable des saints sur les créatures n'a rien qui doive étonner ; ils avaient, par leur éminente vertu, recouvré une partie de la puissance dont le premier homme fut honoré. Plus l'homme est saint, plus il se rapproche de la perfection dont il est déchu, plus il rentre en possession de ses antiques prérogatives : c'est la promesse même du Réparateur de toutes choses [1].

Lorsque les lions furent partis, Antoine descendit dans la fosse le corps du bienheureux, le couvrit de terre suivant la coutume de l'Église. Il repartit ensuite pour son monastère, emportant la tunique de feuilles de palmier que Paul s'était tressée à lui-même de ses propres mains ; il la garda toujours précieusement, et s'en revêtait aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte. Antoine raconta à ses disciples tout ce qui lui était arrivé [2]. La mort du bienheureux Paul, patriarche du désert, arriva l'an 342.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de soin sur votre sainte Eglise ;

[1] Voyez *Discours* d'Arnaud d'Andilly *sur la vie des Pères du désert*, t. 1, p. 17 et suiv.

[2] *Vie de saint Paul* par saint Jérôme, et *Vie de saint Antoine* par saint Athanase. A de tels héros il fallait de tels historiens.

donnez-nous le courage des généreux soldats de la légion Thébaine, et l'esprit intérieur de saint Paul.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne veux jamais murmurer contre mes supérieurs.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(3e et 4e siècle.)

Q. Comment Dieu punit-il l'empereur Valérien?

R. Comme tous les autres persécuteurs, l'empereur Valérien fut puni d'une manière éclatante; il fut fait prisonnier par Sapor, roi de Perse, qui l'obligeait à se courber et à lui servir de marchepied lorsqu'il voulait monter à cheval ou en voiture. Il le fit ensuite écorcher tout vivant, teignit sa peau en rouge, et la suspendit dans un temple de ses dieux.

Q. Quelle fut la dixième persécution générale?

R. La dixième persécution générale fut celle de Dioclétien. Ce prince cruel commença par persécuter les Chrétiens sans porter contre eux de nouveaux édits, mais en vertu des édits précédents. Il s'associa à l'Empire Maximien, Galère et Constance Chlore. Tous, excepté le dernier, étaient remplis de haine contre les Chrétiens. Maximien ayant passé les Alpes pour combattre les ennemis de l'Empire, voulut offrir un sacri-

fice aux idoles afin d'obtenir le succès de son expédition. Il s'arrêta en Suisse, près de Genève. Il avait dans son armée une légion toute composée de Chrétiens. C'étaient tous de vieux soldats venus d'Orient et des environs de Thèbes en Egypte ; c'est pourquoi cette légion s'appelait la légion Thébaine. Ils étaient au nombre d'environ dix mille ; ils refusèrent de sacrifier. Maximien en fit d'abord massacrer un sur dix ; comme ils refusaient encore, il les fit décimer de nouveau ; enfin il ordonna à son armée de les massacrer tous, ce qui fut fait. Ces généreux soldats n'opposèrent aucune résistance.

Q. Comment Dieu vint-il au secours de son Eglise ?

R. La persécution allait se répandre par toute la terre ; elle devait être longue et furieuse ; des milliers de Chrétiens devaient être appelés à confesser la foi. Dieu voulut leur assurer la victoire comme il l'assura au peuple d'Israël combattant contre les Amalécites. Pendant que les enfants d'Israël combattaient dans la plaine, Moïse priait sur la montagne, et sa prière obtint la victoire à son peuple. Ainsi, au moment où les Chrétiens allaient être attaqués avec plus de violence que jamais, Dieu envoya dans le désert de nouveaux Moïse pour prier et obtenir la victoire aux fidèles. Ces nouveaux Moïse furent saint Paul, le premier ermite, saint Antoine et ses nombreux disciples.

Q. Qui était saint Paul ?

R. Saint Paul, premier ermite, naquit en Egypte en 229. Il entra dans le désert à l'âge de vingt-deux

ans. Après avoir marché plusieurs jours, il se trouva au pied d'un rocher où il y avait une caverne; à côté étaient un grand palmier et une petite fontaine. La caverne lui servit de demeure, les feuilles du palmier de vêtement, et ses fruits de nourriture. A l'âge de quarante-trois ans, le Seigneur le nourrit miraculeusement comme autrefois le prophète Elie. Il vécut dans l'exercice de la prière et de la pénitence jusqu'à l'âge de cent treize ans. Quelques jours avant sa mort, saint Antoine, qui ne l'avait jamais vu, vint le visiter, et quand il fut mort, il l'ensevelit. Deux lions vinrent creuser la fosse dans laquelle saint Antoine le déposa en chantant les hymnes et les prières de l'Eglise. Saint Antoine emporta sa tunique faite de feuilles de palmier, et il ne la mettait qu'aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de soin sur votre sainte Eglise; donnez-nous le courage des généreux soldats de la légion Thébaine et l'esprit intérieur de saint Paul.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne veux jamais murmurer contre mes supérieurs.*

XVII^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (4^e siècle.)

Vie de saint Antoine. —Vie de sainte Synclétique, première fondatrice des monastères de filles en Orient.— Mission providentielle des ordres religieux en général, et des ordres contemplatifs en particulier. — Prière, expiation. — Reclus. — Histoire de sainte Thaïs. — Autre service. — Conservation du véritable esprit de l'Evangile.

Saint Paul, dont nous venons de raconter la vie, est le père des solitaires. On appelle *solitaires* ou *anachorètes* ceux qui vivent seuls dans des grottes ou des cellules séparées, occupés de la prière et du travail des mains.

Saint Antoine, dont nous allons parler, fut le père des cénobites. Les *cénobites* sont les religieux qui vivent en communauté. Ce nouveau Moïse naquit en Egypte l'an 251. Ses parents, également nobles et riches, l'élevèrent dans la Religion chrétienne. Devenu orphelin à l'âge de dix-huit ans, il resta seul avec une jeune sœur dont il prit soin; mais six mois après, Antoine entendant lire dans l'église ces paroles adressées au jeune homme de l'Evangile : *Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres; puis viens,*

suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel[1], il les prit pour lui-même. A peine sorti de l'Eglise, il abandonna à ses voisins cent quarante arpents d'excellente terre, à condition qu'ils paieraient pour lui et pour sa sœur les impôts publics ; il vendit le reste de ses biens, et en distribua l'argent aux pauvres, ne se réservant que ce qui était nécessaire à sa subsistance et à celle de sa sœur.

Quelque temps après, ayant entendu lire dans l'église ces autres paroles : *Ne soyez point en peine du lendemain*[2], il se défit encore de ses meubles en faveur des pauvres, et mit sa sœur dans un monastère de vierges, où elle devint dans la suite la conductrice d'un grand nombre de personnes de son sexe. Pour lui, il se retira dans le désert. Le Démon lui livra les plus rudes assauts ; mais il en triompha par la prière soutenue d'une foi vive.

Cependant le bruit de sa sainteté lui attira bientôt un grand nombre de personnes qui venaient le voir, les unes pour s'édifier, les autres par un mouvement de vaine curiosité. Toutes ces visites troublant le repos du pieux solitaire, il résolut de s'enfoncer plus avant dans le désert. Il partit, et, après une longue marche, il trouva un vieux sépulcre rempli d'un grand nombre d'animaux. A l'approche du Saint, ils prirent la fuite. Antoine y entra, en ferma la porte et demeura vingt ans dans cette retraite. Un de ses amis lui portait du pain deux fois chaque année. Dieu permit que le Démon vînt encore l'y attaquer. Il tâcha d'abord de l'ef-

[1] Matth., XIX.
[2] *Ibid.*, VI, 34.

frayer par un horrible fracas; il le battit même un jour si rudement, qu'il le laissa tout couvert de blessures et à demi mort. Il fut trouvé dans cet état par l'ami charitable qui pourvoyait à sa subsistance.

A peine eut-il repris ses sens, qu'avant même de se relever il cria aux démons : « Eh bien! me voilà encore prêt à combattre. Non, rien ne sera capable de me séparer de Jésus-Christ, mon Seigneur. » Les esprits des ténèbres acceptent aussitôt le défi; ils redoublent leurs efforts, poussent des rugissements épouvantables et se revêtent des formes les plus hideuses et les plus effrayantes [1]. Antoine

[1] Ces apparitions effrayantes des démons, les rudes assauts qu'ils livrent non-seulement à saint Antoine, mais encore à saint Hilarion et aux autres solitaires de la Thébaïde, nous sont attestés par des hommes qu'on ne soupçonnera pas de faiblesse d'esprit. Saint Athanase, saint Jérôme, ces colonnes et ces lumières du monde, n'étaient pas des esprits faibles et crédules. Ces faits, tout extraordinaires qu'ils paraissent, n'ont rien qui doive nous surprendre. Il est certain, 1° qu'aux premiers temps du Christianisme le démon jouissait d'une puissance beaucoup plus grande qu'aujourd'hui, témoin les nombreuses possessions rapportées dans l'Evangile et dans l'histoire ecclésiastique. 2° Il paraît également certain que la haute Egypte, en particulier, était habitée par quelques-uns des plus redoutables entre tous ces esprits infernaux. En effet, nous lisons dans l'histoire de Tobie que l'archange Raphaël, saisissant le démon qui tourmentait Sara, l'enchaîna et le relégua dans le désert de la haute Egypte. *Tunc Raphael angelus apprehendit dæmonium, et relegavit eum in deserto superioris Ægypti.* Saint Augustin, expliquant la manière dont les démons peuvent être liés ou déliés, dit que ces termes ne signifient autre chose qu'avoir la liberté de nuire aux hommes, ou n'avoir pas cette liberté. L'Archange ordonna au démon de Sara, de la part du Seigneur, de se retirer, et de laisser en paix cette maison fidèle; il lui signifia la révocation de la liberté qui lui avait été donnée jus-

reste inébranlable, parce qu'il a mis sa confiance en Dieu. Un rayon de lumière céleste descend aussitôt sur lui, et les démons prennent honteusement la fuite. « Où étiez-vous donc, mon Seigneur et mon Dieu? s'écria-

qu'alors d'exercer sa cruauté contre ceux qui approchaient de Sara. Il fut relégué dans la haute Egypte, non pas pour y être renfermé dans un lieu ou une prison, mais pour n'exercer son pouvoir que dans l'étendue du terrain qui lui serait prescrit. Car c'est Dieu qui prescrit aux démons certaines bornes dans l'exercice de leur pouvoir, soit par rapport aux temps, soit par rapport aux lieux, aux choses, aux personnes; lui seul peut commander en maître aux démons; lui seul est maître de nos biens et de nos vies; le démon ni les hommes ne peuvent nous enlever que ce que Dieu leur abandonne : s'il leur défend de toucher à nos personnes, un seul de nos cheveux est capable de les arrêter. (*De Civit. Dei*, lib. 20, c. 7, 8.)

Le désert de la haute Egypte où le démon de Sara se trouva relégué est un pays inculte et stérile. Saint Jérôme dit qu'il est rempli de serpents et de bêtes venimeuses [1]. Ces lieux affreux seraient demeurés dans une horreur et dans un oubli éternels, s'ils n'avaient été sanctifiés par le séjour d'un grand nombre de saints solitaires qui ont rendu ces déserts vénérables et célèbres, et qui en ont changé la stérilité et l'horreur en un paradis de délices et une terre choisie où Jésus-Christ a fait éclater les plus sensibles effets de sa grâce toute-puissante. Le démon qui y avait comme établi son empire, étant chassé de partout ailleurs par la vertu de la croix, s'y est vu confiné et vaincu par les anciens solitaires. C'est le champ de bataille où les Antoine, les Pacôme, les Macaire, les Paphnuce, et tant d'autres, ont si souvent combattu et terrassé le démon, qui, de son côté, n'a jamais fait paraître plus de fureur et d'opiniâtreté qu'à défendre cet endroit, où il s'était comme retranché et fortifié. A ce redoutable adversaire il fallait opposer de vigoureux athlètes; voilà ce qui explique la retraite de nos héros chrétiens dans ces fameux déserts. C'est là une de ces admirables harmonies qu'on rencontre à chaque pas dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique. Toujours deux forces qui se combattent et qui établissent cet équilibre universel d'où résulte la preuve papable d'une Providence. (*Voy.* Bible de Vence, t. 8, p. 266.)

[1] *In Ezech.*, c. 20.

t-il alors. Que n'étiez-vous ici dès le commencement du combat? vous auriez essuyé mes larmes et calmé mes peines. » Une voix lui répondit : « Antoine, j'étais auprès de toi; j'ai été spectateur de tes combats; et, parce que tu as résisté courageusement à tes ennemis, je te protégerai pendant le reste de ta vie et je rendrai ton nom célèbre par toute la terre. A ce mot, le Saint se leva, rempli de consolation et de force, pour témoigner sa reconnaissance à son libérateur.

Antoine résolut de s'enfoncer encore plus avant dans le désert. Il passa donc le bras oriental du Nil, et s'étant retiré sur le sommet d'une montagne, il s'y enferma dans les ruines d'un vieux château, où il vécut pendant près de neuf ans dans une entière séparation du monde.

Cependant le moment approchait où les Chrétiens restés dans le monde allaient en venir aux mains avec le Paganisme. Tout était préparé pour le plus long et le plus sanglant combat qui fût livré à l'Eglise naissante : le monde devait être le prix du vainqueur. Providence admirable ! ce fut à ce moment précis que Dieu fit partir pour les déserts une multitude de nouveaux Moïse qui devaient élever les mains au ciel et décider la victoire. Un grand nombre de Chrétiens vinrent frapper à la porte d'Antoine et lui témoignèrent le vif désir qu'ils avaient de vivre sous sa conduite. Le saint patriarche se rendit à leur demande. Il descendit de sa montagne vers l'an 303, et fonda le monastère de Phaium. C'est alors que Dioclétien faisait afficher dans toutes les rues de Nicomédie ce sanglant édit qui, publié dans toute

l'étendue de l'Empire, devait ouvrir la grande et dernière persécution générale.

La nourriture d'Antoine dans son nouveau genre de vie consistait en six onces de pain trempé dans l'eau et un peu de sel; il y ajoutait de temps en temps quelques dattes. Ce ne fut que dans son extrême vieillesse qu'il usa d'un peu d'huile. Souvent il passait trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture. Un cilice lui servait de tunique; il portait par-dessus un manteau fait de peaux de brebis attaché avec une ceinture; une natte de joncs était son lit, une pierre son oreiller. Malgré ces austérités si rigoureuses, il était robuste et content. Son plus grand plaisir était de vaquer dans sa cellule à la prière et à la contemplation; il passait les nuits entières dans ce saint exercice, et lorsque le soleil reparaissait sur l'horizon, il se plaignait de son retour en lui disant : « Qu'ai-je à faire de ta lumière? Pourquoi viens-tu me distraire? pourquoi ne te lèves-tu que pour m'arracher à la clarté du véritable soleil? »

Quelles instructions un tel maître ne devait-il pas donner à ses disciples! Voici quelques-unes des maximes qu'il ne cessait de leur répéter :

« Que le souvenir de l'éternité, disait-il, ne sorte jamais de votre esprit. Pensez tous les matins que vous ne vivrez pas jusqu'à la fin du jour; pensez tous les soirs que peut-être vous ne verrez pas le lendemain matin.

» Faites chacune de vos actions comme si elle était la dernière de votre vie, c'est-à-dire avec toute la ferveur et tout l'esprit de piété dont vous êtes capables.

»Veillez sans cesse contre les tentations, et résistez courageusement aux efforts de l'ennemi. Le Démon est bien faible quand on sait le désarmer: on le désarme par le jeûne, la prière, l'humilité et les bonnes œuvres; il ne faut que le signe de la croix pour dissiper ses prestiges et ses illusions. »

Comme on voit les abeilles accourir autour de leur ruche, on voyait tous les jours un grand nombre de fidèles accourir au monastère d'Antoine. Bientôt de nouveaux monastères furent bâtis dans les déserts situés autour de la montagne où était le vieux château qu'avait habité si longtemps le saint patriarche. Le nombre des solitaires s'accrut tellement, que, peu après la mort de saint Antoine, saint Sérapion d'Arsinoë était supérieur de dix mille moines; on ne pouvait presque compter ceux qui habitaient les solitudes de Memphis et de Babylone.

De ces solitaires, les uns vivaient ensemble; les autres menaient la vie anachorétique dans des cavernes séparées. On nommait *cénobites* ceux qui vivaient en communauté; *anachorètes*, ceux qui se retiraient dans une solitude plus entière, après avoir vécu longtemps en communauté, et y avoir appris à vaincre leurs passions. Les uns et les autres portaient le nom général de *moines*, c'est-à-dire solitaires, ou d'*ermites*, c'est-à-dire habitants du désert. Les cénobites ne laissaient pas d'être fort solitaires, puisqu'ils ne voyaient âme vivante que leurs confrères, étant séparés de toute habitation par plusieurs journées de chemin, dans des dé-

serts de sables arides, où il faut tout porter, jusqu'à l'eau; ils ne se voyaient même que le soir et la nuit, aux heures de la prière, passant tout le jour à travailler dans leurs cellules. Saint Athanase, qui les visita souvent, n'en parle qu'avec des transports d'admiration. «Les monastères, dit-il, sont encore autant de temples remplis de personnes dont la vie se passe à chanter les louanges de Dieu, à lire, à prier, à jeûner, à veiller; anges de la terre qui mettent toutes leurs espérances dans les biens à venir, qui sont unis par les liens d'une charité admirable, et qui travaillent moins pour leur entretien que pour celui des pauvres; c'est comme une vaste région absolument séparée du monde, et dont les heureux habitants n'ont d'autre soin que celui de s'exercer dans la justice et la piété. »

Tous ces solitaires étaient conduits par le grand saint Antoine, qui ne cessait d'animer leur ferveur par sa vigilance, ses exhortations et ses exemples; car quoiqu'il eût établi des supérieurs subalternes, il ne laissa pas de conserver toujours sur eux une surintendance générale. La vénération qu'on avait pour lui s'étendait bien au delà des bornes du désert. L'empereur Constantin et ses deux fils, Constance et Constant, lui écrivirent pour se recommander à ses prières, et lui témoignèrent le plus vif empressement d'avoir une réponse de sa part. Les disciples d'Antoine étant surpris de l'honneur que lui faisait le maître du monde, il leur dit: « Vous ne devez pas vous étonner de ce que je reçois une lettre de l'empereur; c'est un homme qui écrit à un autre homme;

mais étonnez-vous de ce que Dieu a daigné nous écrire ses volontés et nous parler par son propre Fils. » Cédant aux représentations réitérées de ses disciples, il écrivit à l'empereur et à ses enfants une lettre dans laquelle il les exhortait à mépriser le monde et à ne jamais perdre de vue la pensée du jugement dernier.

Antoine, qui sentait que sa fin approchait, entreprit la visite de ses monastères. Ses principaux disciples, auxquels il prédit sa fin prochaine, le conjurèrent tous, les larmes aux yeux, de rester avec eux jusqu'à son dernier moment; mais il ne voulut jamais y consentir. De retour dans sa cellule, il y tomba malade peu de temps après, et dit à ses disciples : « Lorsque le jour de la résurrection sera venu, je recevrai ce corps incorruptible de la main de Jésus-Christ. Partagez mes habits; donnez à l'évêque Athanase une de mes peaux de brebis, avec le manteau qu'il m'a donné tout neuf et que j'ai usé; donnez à l'évêque Sérapion l'autre peau de brebis, et gardez pour vous mon cilice. » Tel fut le testament de ce grand homme. « Adieu, mes enfants, ajouta-t-il; Antoine s'en va et n'est plus avec vous. » Quand il eut ainsi parlé, Macaire et Amathas l'embrassèrent. Il étendit ses pieds et s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Ceci arriva l'an 356. Il était âgé de 105 ans, et, malgré ses grandes austérités, il n'était sujet à aucune des infirmités qui sont le partage ordinaire de la vieillesse[1].

Pendant qu'Antoine appelait au désert une multitude

[1] *Vie des Pères du désert*, par Arnaud d'Andilly, t. 1. Hélyot *Hist. des ordres relig.*, t. 1.

d'hommes dont les prières réunies devaient faire violence au Ciel, une sainte fille formait au milieu même du monde une nouvelle Thébaïde, en attirant à la vie religieuse un grand nombre de personnes de son sexe. Tant de saints, tant de victimes innocentes, tant de mains élevées nuit et jour vers le Ciel n'étaient pas trop pour obtenir la victoire d'où dépendait le salut du monde.

La fondatrice des premiers monastères de filles en Orient fut sainte Synclétique. Elle naquit en Macédoine à peu près en même temps que saint Antoine naquit en Egypte. Ses vertueux parents vinrent se fixer à Alexandrie, attirés par la réputation de piété qui rendait alors cette ville si célèbre. Ils étaient d'une race fort ancienne et fort illustre. Leur famille se composait de quatre enfants, deux fils et deux filles. La jeune Synclétique était encore entre les bras de son père et de sa mère, que déjà elle se distinguait par un amour décidé pour la vertu et pour tous les exercices de la religion. Une haute noblesse, une immense fortune, jointes à une grande beauté, la firent rechercher en mariage par les partis les plus considérables de la ville ; mais elle les refusa tous, parce qu'elle avait promis à Jésus-Christ de n'avoir jamais d'autre époux que lui. Comme elle était persuadée qu'elle était elle-même son plus dangereux ennemi, elle employait la pratique de toutes sortes de mortifications pour soumettre la chair à l'esprit.

Après la mort de ses parents, elle pourvut aux besoins d'une sœur aveugle qui lui restait; puis elle distribua tous ses biens aux pauvres. Rien ne pouvant plus

l'attacher au monde, elle se retira dans un sépulcre voisin de la ville, afin de s'appliquer uniquement à la contemplation des choses célestes. Dieu seul fut pendant quelque temps le témoin de la vie angélique que menait sa servante ; mais il permit enfin que l'éclat de ses vertus perçât l'obscurité des ténèbres auxquelles elle s'était condamnée.

Il se fit à la demeure de la Sainte un grand concours de femmes et de vierges chrétiennes qui venaient la consulter sur des matières de piété. La Sainte leur donna les plus sages instructions pour vaincre les trois grandes passions du cœur humain, l'amour des honneurs, l'amour des richesses et l'amour des plaisirs. Dociles aux paroles de la servante de Dieu, la plupart se réunirent en communauté ou menèrent dans le monde la vie du cloître. Telle fut l'origine des monastères de filles dans l'Orient. Parvenue à l'âge de quatre-vingts ans, Synclétique fut affligée des plus violentes douleurs ; elle les supporta durant trois ans et demi avec un calme admirable, et rendit enfin sa belle âme à son Créateur, après avoir recommandé à ses filles de combattre avec courage et de ne jamais se relâcher [1].

Ainsi, dans le plan de la Providence pour la conservation et la propagation du Christianisme, les ordres religieux, et en particulier les ordres contemplatifs, sont comme autant de Moïse envoyés loin du combat pour obtenir la victoire contre les persécutions et les scandales.

[1] *Voy.* Hélyot, t. 1, p. 81 ; Arnaud d'Andilly, *Vie des Pères*, etc., t. 3, p. 91.

Ce sont des victimes pures chargées de servir de contre-poids aux iniquités du monde. Le grand Origène, parlant des premiers religieux, dit en propres termes qu'ils sont attachés uniquement au service de Dieu, dégagés des affaires temporelles, *chargés de combattre pour les faibles* par la prière, le jeûne, la justice, la piété, la douceur, la chasteté, et par toutes les vertus, en sorte que les fidèles même profitent de leurs travaux[1].

Cette mission des ordres contemplatifs se rattache aux fondements mêmes du Christianisme. En effet, le Christianisme n'est qu'une grande indulgence, c'est-à-dire l'acceptation de la victime par excellence offerte pour le genre humain coupable. Cette acceptation suppose la réversibilité des mérites du juste sur le pécheur. Or, nous sommes tous frères, tous solidaires les uns pour les autres. Si les bonnes œuvres des saints sont toutes puissantes pour attirer sur nos têtes les bénédictions du Ciel, les crimes des méchants ne le sont pas moins pour faire tomber sur nous des malédictions et des châtiments. La preuve en est belle; voyez les maux que le crime d'un seul homme a fait pleuvoir sur le genre humain depuis six mille ans! voyez aussi les bénédictions qu'un autre homme, mais un Homme-Dieu, nous a méritées à tous par son sacrifice!

Souvenez-vous encore de Sodome et des autres villes

[1] Homil. 24, *in Numer.* Hélyot, t. 1, p. 26. *Voyez* aussi, sur la réversibilité des prières et des expiations, des réflexions pleines de justesse, dans Rodriguez, *Perf. chrét.*, t. 1, c. 3.

infâmes que la présence de dix justes aurait sauvées. Mais surtout écoutez Dieu lui-même : Jérusalem s'est souillée de crimes, il veut la livrer aux Assyriens afin qu'ils la détruisent et qu'ils passent tout au fil de l'épée. Une seule chose peut arrêter son courroux et sauver la ville : c'est un juste; oui, un seul juste dans la balance avec des milliers de pécheurs, et le juste l'emportera. « Va, Prophète, dit-il à Jérémie, parcours toutes les rues de Jérusalem, regarde, considère, et cherche dans toutes ses places si tu trouves un homme juste, et je pardonnerai à la ville [1]. »

« Qui n'admirera, s'écrie saint Jérôme sur ce passage, l'estime que Dieu fait d'un homme juste? Il ne dit plus comme autrefois à Abraham : je pardonnerai à toute la ville, pourvu que j'y trouve dix hommes justes : il dit : pourvu que j'en trouve un seul parmi un nombre infini de pécheurs, je leur pardonnerai à tous pour l'amour de lui. Que faut-il de plus pour nous montrer quel cas on doit faire des gens de bien, et combien ils servent à la république partout où ils sont, quand même ils ne se mêlent d'autre chose que de vivre en gens de bien? »

Aussi, une des raisons qu'apportent les saints et les théologiens pour prouver que le public doit nourrir les religieux, quand ils ne rendraient aucun service extérieur et qu'ils demeureraient retirés dans leurs cellules, c'est que, même dans la retraite de leurs cellules, au fond de leur grotte, dans le silence de leur oratoire,

[1] Jer., v, 1.

ils rendent de grands services à l'État. Car c'est pour l'amour d'un petit nombre de gens de bien que Dieu souffre tant de méchants dans le monde; c'est à cause du bon grain qu'il laisse croître l'ivraie pour quelque temps [1]; que dis-je? c'est à cause d'eux qu'il convertit les pécheurs, fait cesser les maux temporels ou comble les peuples de bénédictions.

Que le but des ordres contemplatifs soit de prier pour la société, et d'expier, par des pénitences volontaires les péchés du monde, nous en trouvons la preuve non-seulement dans le témoignage des Pères, mais encore dans leurs constitutions [2], et enfin dans un usage conservé durant un grand nombre de siècles. Voici cet antique usage; le monde ne l'admirera jamais assez.

Dans *la plupart des monastères*, non-seulement d'hommes, mais encore de filles, on choisissait un religieux qu'on croyait le plus avancé dans la perfection et le plus digne d'être exaucé de Dieu; on le renfermait dans une cellule, afin qu'il y passât le reste de ses jours dans la contemplation et dans une prière *continuelle pour tout le peuple.* C'est ce que, dans leur langage profondément philosophique, les religieux appelaient *s'élancer au combat singulier du désert.* Lorsque le jour de la réclusion était arrivé, l'évêque du diocèse ou l'abbé du monastère célébrait une messe de morts et chantait les prières des funérailles sur le reclus. On le conduisait processionnellement à sa cellule;

[1] Matth., XIII, 29.

[2] *Voy.* les constit. des Carmélites en particulier.

lorsqu'il y était entré, l'évêque, se plaçant sur la porte, lui chantait une admirable préface, où il lui retraçait tous les devoirs et toutes les vertus d'un Moïse chrétien chargé de prier pour l'Eglise; ensuite on fermait la porte de la cellule, sur laquelle le pontife apposait son sceau. On lui passait à manger par un tour. Si le reclus tombait malade, on ôtait le sceau de l'évêque pour l'aller secourir, mais il ne lui était jamais permis de sortir de sa réclusion[1].

Que ne pouvaient point pour le bonheur du monde les expiations et les prières de tant de victimes innocentes! Quand on songe que de tous les points du globe il s'élevait, qu'on me passe l'expression, de ces milliers de paratonnerres, faut-il s'étonner des miracles de grâce et de salut que nous offre l'histoire des sociétés chrétiennes? C'est du fond de la grotte du solitaire que partait la foudre qui allait abattre le pécheur au milieu de ses discordes, et d'une brebis longtemps égarée faisait soudain une brebis docile. Entre bien des exemples que nous pourrions citer, nous nous contentons de rapporter celui de sainte Thaïs; rien n'est plus célèbre dans l'histoire, et rien ne prouve mieux la vérité que nous avançons.

Vers le milieu du quatrième siècle vivait à Alexandrie une fameuse courtisane nommée Thaïs. Elle avait été élevée dans la Religion chrétienne; mais

[1] *Voyez* les cérémonies de la réclusion dans saint Grégoire de Tours, liv. 6, c. 39; et dans D. Martène, *de Antiq. Eccl. ritib.* Godescard, 5 février.

les sentiments de la grâce avaient été étouffés en elle par l'amour de la volupté et par le désir d'un gain infâme. Ses désordres scandalisaient toute l'Egypte. Personne n'en fut plus affligé qu'un saint solitaire nommé Paphnuce. Au fond de sa grotte, le vénérable vieillard, prosterné contre terre et les mains levées au ciel, sollicitait, par ses larmes, ses macérations et ses prières, la grâce puissante qui devait abattre la pécheresse et l'amener, comme une autre Madeleine, baignée de pleurs, aux pieds de Jésus-Christ. Après s'être offert tant de fois en victime d'expiation, Paphnuce consulte le Seigneur, et l'Esprit de Dieu l'éclaire et lui inspire un pieux stratagème pour retirer cette pécheresse de ses désordres. Il se déguisa de manière à ne pouvoir être reconnu, se mit en route et arriva à la maison de Thaïs. Quand il fut arrivé à la porte, il demanda à lui parler dans un appartement retiré. « Pourquoi pas dans ma chambre? lui répondit Thaïs. Que craignez-vous? Si ce sont les hommes, personne n'entrera; si c'est Dieu, il est impossible, en quelque lieu qu'on soit, d'échapper à ses regards. — Quoi! répliqua le vieillard, vous savez qu'il y a un Dieu? — Oui, répondit Thaïs; je sais de plus qu'il y a un paradis pour les bons et un enfer éternel pour les méchants. — Si vous connaissez ces choses, lui dit l'anachorète, comment pouvez-vous pécher en présence de celui qui vous jugera? »

Thaïs, connaissant à ces paroles que c'était un homme de Dieu, se jette à ses pieds, fondant en larmes et lui dit : « Mon père, ordonnez-moi telle pénitence que

vous voudrez ; j'espère que Dieu me fera miséricorde. Je vous demande seulement trois heures, j'exécuterai ensuite ce que vous me prescrirez. » Le saint vieillard lui indique le lieu où elle doit se trouver. Thaïs prend ses meubles, ses bijoux et tout ce qu'elle avait acquis par ses péchés; elle en fait un monceau dans la rue et y met le feu, en invitant les complices de ses désordres à l'imiter dans son sacrifice et dans sa pénitence. Par cette action, elle voulait réparer les scandales qu'elle avait donnés, et montrer qu'elle renonçait non-seulement au mal, mais encore à tout ce qui était capable de nourrir et d'exciter les passions.

Elle va ensuite trouver Paphnuce, qui la conduit dans un monastère de vierges; là il l'enferme dans une cellule dont il ferme l'entrée avec du plomb, laissant seulement une fort petite fenêtre pour lui passer à manger. Il commande aux sœurs de ne lui porter chaque jour qu'un peu de pain et d'eau durant tout le reste de sa vie. « Pour vous, dit-il à la pécheresse, implorez sans cesse la miséricorde divine. — Mais, mon père, quelle prière dois-je lui adresser? — Vous n'êtes pas digne de prononcer son nom, puisque vos lèvres sont pleines d'iniquités, ni d'élever vos mains vers le ciel, puisqu'elles sont souillées d'impuretés. Ainsi, contentez-vous de vous tourner vers l'orient[1], et de répéter

[1] Nous avons vu, en parlant des anciens Chrétiens, que c'était la coutume de la primitive Eglise de se tourner en priant du côté de l'orient; de là l'usage de placer à l'orient le grand autel des églises

souvent ces paroles : Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! »

Thaïs passa trois ans recluse de cette sorte. Alors Paphnuce, ayant compassion d'elle, pria les solitaires de consulter le Seigneur pour savoir si elle n'avait pas fait une pénitence suffisante. Tous passèrent la nuit en prières. Le matin, un saint anachorète, nommé Paul, dit que Dieu avait préparé dans le ciel une place à la pénitente. Paphnuce alla donc lui ouvrir sa cellule, et lui annonça que sa pénitence était finie. Thaïs, frappée des jugements de Dieu, et se jugeant indigne d'être associée à la compagnie des épouses de Jésus-Christ, demandait à rester enfermée dans sa cellule jusqu'à la fin de sa vie ; mais Paphnuce ne voulut point le lui permettre. Elle dit que, depuis son entrée dans le monastère, elle avait toujours eu ses péchés devant ses yeux, et qu'elle n'avait jamais cessé de les pleurer. « C'est pour cela, lui répondit Paphnuce, que Dieu les a effacés. » Etant sortie de sa prison, elle vécut avec les autres sœurs; mais Dieu, content de son sacrifice, la retira de ce monde quinze jours après.

Voilà donc une preuve incontestable de cette vérité, que les prières et les expiations des saints sont très-puissantes pour obtenir le salut des pécheurs. Combien, parmi ceux qui liront ces lignes avec indifférence, incrédulité, mépris peut-être, dont le père, la mère, le frère, la sœur, ont dû, doivent ou devront leur santé, leur repos, leur salut aux prières de quelque pauvre carmélite ignorée, méconnue ! Si eux-mêmes se con-

vertissent, à qui le devront-ils? à la grâce sans doute. Mais cette grâce, qui l'appellera sur leur tête? leurs crimes? ou bien les veilles, les larmes et les prières de quelque ange expiateur?

Ainsi, assurer le repos du monde, en détournant les fléaux que ses crimes, chaque jour répétés, vont solliciter de la justice divine; obtenir à ceux qui le gouvernent les lumières, la fermeté, la sainteté dont ils ont besoin; aux justes la persévérance, aux pécheurs le retour; tel est le premier but des ordres contemplatifs, tel est l'inappréciable service qu'ils rendent à la société. En la quittant, ils ne l'abandonnent point; ils ne s'en retirent que pour lui être plus utiles. Voilà pourquoi, dans tous les grands combats de l'Eglise, nous verrons quelque compagnie d'élite, quelques-uns de ces héros de la foi, se détacher de l'armée qui combat dans la plaine, et s'en aller dans la montagne solitaire assurer, par des prières et des expiations, la victoire à leurs frères. C'est le dévouement des Décius et des Cécrops, ou, pour mieux dire, c'est le dévouement du Christ qui s'offre à la mort, parce qu'il faut qu'un homme meure pour le salut du peuple.

Un autre service que les ordres religieux en général, et les contemplatifs en particulier, rendent à la société, c'est de perpétuer, dans toute sa pureté primitive, la pratique des préceptes et des conseils de l'Evangile; c'est-à-dire, de cette doctrine à laquelle le monde moderne doit sa liberté, ses lumières, ses institutions, sa supériorité intellectuelle et morale sur les Païens d'au-

trefois et d'aujourd'hui. N'est-ce rien? Ce désir de pratiquer l'Evangile dans toute sa pureté fut la seconde cause qui donna naissance aux ordres religieux.

Dans les beaux jours de l'Eglise naissante, tous les Chrétiens, animés et remplis de l'esprit de Notre-Seigneur, qui venait de se répandre en eux, étaient véritablement saints; ils pouvaient, sans rougir, répéter tout haut cette belle parole de sainte Blandine : «Nous sommes Chrétiens, et il ne se commet point de mal parmi nous.» La plus parfaite de toutes les vertus, celle qui suppose toutes les autres, la charité, brillait en eux d'un éclat si vif et si pur, que les Païens étonnés s'écriaient : « Voyez les Chrétiens, comme ils s'aiment! comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres!» Heureux jours, pourquoi fûtes-vous de si courte durée?

Le moment approchait où la paix allait être donnée à l'Eglise par Constantin, et, avec la paix, des richesses et des honneurs; c'est alors que l'homme ennemi devait semer la zizanie dans le champ si bien cultivé du père de famille. C'est alors aussi qu'on vit des Chrétiens et des Chrétiennes, pleins du désir de demeurer fidèles à l'Evangile, chercher en dehors de la société un abri contre la corruption. Retirés dans les déserts, loin des villes et du tumulte des hommes, pratiquant dans l'innocence de leur cœur la religion qui relève l'homme jusqu'à Dieu, ils donnèrent à la terre des exemples de sainteté qui ont fait et qui feront à jamais l'admiration des siècles, comme ils confondront notre lâcheté et serviront de monuments éternels à la perversité du monde,

car c'est, dans un sens, la perversité du monde qui a donné lieu à la fondation des ordres monastiques ; sans elle, le monde chrétien n'eût été qu'un grand couvent.

La naissance des ordres religieux est donc une preuve nouvelle de la providence de Dieu et du soin qu'elle prend de conserver dans l'Eglise, jusqu'à la fin des siècles, non-seulement la pureté des doctrines, mais encore la pratique des vertus, suivant le véritable esprit de l'Evangile : en comparant la vie des premiers Chrétiens avec celle des religieux bien réglés, on verra qu'il y a peu de différence.

Les premiers Chrétiens comptaient la Religion pour le capital, et y faisaient céder tout le temporel ; c'est ce que font les religieux, qui se sont séparés du monde pour vaquer plus librement à l'unique nécessaire. Telle est même la raison pour laquelle on les appelle *religieux*, nom commun, dès le commencement, à tous les Chrétiens.

Les premiers Chrétiens priaient et communiaient souvent ; ainsi des religieux. Chez eux, comme chez nos pères dans la foi, les prières de la nuit sont en usage. Est-ce seulement pour mortifier la nature en interrompant son repos? non, assurément ; mais c'est pour opposer des veilles saintes aux veilles coupables des gens du monde. La nuit est, à tous égards, un temps mauvais, temps de plaisirs abominables, de bals, de spectacles, de machinations, de vols, de meurtres ; il fallait une expiation simultanée pour faire le contre-

poids aux iniquités de ces heures consacrées au culte des démons. L'antiquité païenne semble l'avoir compris : n'est-ce pas pour cela que les Vestales se levaient pour prier? J'ignore si vous savez que ces femmes vierges se levaient la nuit, et qu'elles avaient leurs *matines*, au pied de la lettre, comme nos religieuses de la stricte observance. En tout cas, comptez sur ce point d'histoire [1].

Les premiers Chrétiens s'appliquaient beaucoup à la lecture de l'Ecriture sainte; c'est encore dans les communautés que s'est conservé le mieux et le plus longtemps ce saint exercice.

Chez les premiers Chrétiens, les noms de pères ou de mères, de frères ou de sœurs, suivant l'âge et la dignité des personnes, étaient en usage; on n'en connaissait pas d'autres. Ils ne formaient qu'une seule famille; soumis à leurs supérieurs, charitables envers tous les pauvres, hospitaliers à l'égard de tous les étrangers. Touchants exemples qui se retrouvent encore dans les monastères.

Mais du moins, dira-t-on, les moines diffèrent des premiers Chrétiens par leur habillement. A quoi sert tout cet extérieur, qui les fait paraître comme des nations différentes répandues entre les nations chrétiennes? n'ont-ils pas voulu frapper les yeux du peuple, afin de s'attirer du respect et des bienfaits? Voilà ce

[1] *Soirées de Saint-Pétersb.*, t. 2, p. 77 et 117. Non est iniquum nobilissimas virgines ad sacra facienda noctibus excitari, altissimo somno inquinatas frui. (Senec., *de Provid.*, c. 5.)

que plusieurs pensent, et ce quelques-uns disent, faute de connaître l'antiquité; car si on veut se donner la peine d'examiner cet extérieur des religieux, on y verra un vestige vénérable des mœurs antiques, qu'ils ont conservé fidèlement, tandis que le reste du monde a prodigieusement changé[1]. L'habit des religieux n'est que le vêtement commun des pauvres du pays et du siècle où ils ont pris naissance; et nous, qui marquons aujourd'hui tant d'amour pour l'antiquité, quand apprendrons-nous à être conséquents avec nous-mêmes, et à respecter tout ce qui rappelle le souvenir des temps écoulés?

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être venu au secours de votre Eglise, par le moyen des ordres religieux; faites revivre en nous l'esprit de l'Evangile, et donnez-nous le détachement intérieur des premiers solitaires.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier lorsque je m'éveillerai pendant la nuit.*

[1] *Reg. S. Ben.*, c. 35. Fleury, *Mœurs des Chrét.*, 339.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4e siècle.)

Q. Qui était saint Antoine?

R. Saint Antoine fut le père des Cénobites. On appelle Cénobites les religieux qui vivent en communauté, et Anachorètes ceux qui vivent dans des grottes ou des cellules séparées. Saint Antoine naquit en Egypte, l'an 251. Après la mort de ses parents, il donna tous ses biens aux pauvres, et se retira dans le désert de la Thébaïde; il n'avait que vingt-deux ans. Il vécut seul pendant quarante ans, après quoi il consentit à recevoir des disciples. Le nombre en devint bientôt si considérable, qu'il bâtit plusieurs monastères pour les recevoir.

Q. Quand cela se fit-il?

R. Cela se fit vers l'an 303. C'était au moment où l'empereur Dioclétien publiait le plus terrible édit de persécution contre l'Eglise. Pour soutenir les Chrétiens dans leur combat, Dieu voulut qu'une multitude de leurs frères se retirassent au désert, afin de leur obtenir la victoire par la prière, le jeûne et la mortification.

Q. Saint Antoine eut-il beaucoup à souffrir dans le désert?

R. Saint Antoine eut beaucoup à souffrir dans le dé-

sert. Le Démon lui livra de rudes assauts; mais le Saint le mettait en fuite par le seul signe de la croix. Il recommandait souvent à ses disciples l'usage de ce signe salutaire, ainsi que la vigilance sur eux-mêmes, la prière et la pensée de l'éternité. Saint Antoine parvint jusqu'à l'âge de cent cinq ans; il n'avait aucune infirmité, malgré ses longues austérités. En mourant, il dit à ses disciples de donner à saint Athanase son manteau et une de ses peaux de brebis; l'autre peau de brebis, à l'évêque Sérapion. A eux, il leur donna son cilice; après quoi il leur dit : « Adieu, mes enfants, Antoine s'en va; il n'est plus avec vous. » Et il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Q. Qui était sainte Synclétique?

R. Sainte Synclétique était issue d'une noble et vertueuse famille; elle possédait une grande fortune; mais, après la mort de ses parents, elle la distribua aux pauvres. Elle se retira dans une solitude peu éloignée d'Alexandrie. Un grand nombre de vierges et de femmes chrétiennes venaient la consulter sur les affaires de leur salut. C'est ainsi qu'elle donna naissance aux monastères de filles en Orient. La Sainte, après avoir enduré avec patience une cruelle maladie, mourut âgée de quatre-vingt-sept ans.

Q. Pourquoi Dieu a-t-il établi des ordres religieux?

R. Dieu a établi des ordres religieux pour la conservation et la propagation du Christianisme. Les ordres contemplatifs, c'est-à-dire ceux où l'on vit renfermé dans les monastères, dans l'exercice de la prière, du

jeûne et de la mortification, ont pour but : 1° de prier pour les Chrétiens qui vivent dans le siècle et d'expier les péchés du monde. C'est un grand service qu'ils nous rendent, car ils nous préservent des châtiments que nous méritons ; 2° de conserver la pratique de l'Évangile dans toute sa pureté primitive. C'est encore un grand service que de conserver au monde cette religion à laquelle il doit ses lumières, ses mœurs et tant d'autres bienfaits.

Q. Que remarquez-vous encore sur l'établissement des ordres religieux ?

R. Je remarque encore sur l'établissement des ordres religieux, qu'ils furent fondés au moment où les Chrétiens allaient se relâcher et se corrompre. La Providence voulut, en établissant les ordres religieux, nous conserver au milieu du monde des modèles de la vie exemplaire de nos pères dans la foi, nous exciter à les imiter ou rendre notre lâcheté inexcusable. C'est pourquoi la vie des religieux et même leur habillement nous retrace la vie, les mœurs et les coutumes des premiers Chrétiens.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être venu au secours de votre Église par le moyen des ordres religieux ; faites revivre en nous l'esprit de l'Évangile, et donnez-nous le détachement intérieur des premiers solitaires.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus

toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier lorsque je m'éveillerai pendant la nuit.*

XVIII^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (4^e siècle.)

Avantages matériels des ordres religieux. — Edit de Dioclétien. — Martyre de saint Pierre, officier de l'empereur. — Persécution à Nicomédie.—Supplices des saints martyrs.—Martyre de saint Cyr et de sainte Julitte.

Prier, expier pour le monde, conserver la pratique de l'Évangile dans toute sa pureté primitive, rappeler à tous les Chrétiens la sainteté de leurs pères dans la foi, est la véritable manière d'entendre la Religion, cette Religion à laquelle les nations modernes doivent leur liberté, leurs lumières, leurs institutions salutaires; en un mot, toute leur supériorité sur les Païens d'autrefois et d'aujourd'hui : telles sont les causes providentielles de la fondation des ordres religieux en général, et des ordres contemplatifs en particulier.

Après avoir considéré les services spirituels qu'ils rendent au monde, il faut encore, pour faire leur complète apologie, montrer qu'ils contribuent au bien-être même matériel de la société.

1° Les ordres religieux rendent un service incalculable à la société en offrant un asile à une foule de personnes, ou qui ne veulent point du monde, ou dont le monde ne veut pas, ou qui ne peuvent rester dans le monde sans

en devenir la honte et le fléau. Toutes les plantes dont l'infinie variété compose le riant tableau de la nature, ne se nourrissent pas des mêmes sucs et ne demandent ni le même climat, ni la même culture. Les unes périssent là où les autres prospèrent. Ainsi en est-il des hommes. Il ne faut pas croire que nous soyons tous également nés pour manier le hoyau ou le mousquet, et qu'il n'y ait point d'homme d'une délicatesse particulière qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude : quelques-uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation ; d'autres, par une certaine pudeur craintive qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes ; enfin, il est des âmes trop excellentes qui cherchent en vain dans la nature les autres âmes auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel. C'est surtout pour ces âmes solitaires que la Religion a élevé ses retraites.

Elle les a élevées aussi pour les tristes victimes des orages politiques. C'est après les grands bouleversements de la société que ce besoin de la solitude se fait sentir plus vivement. La vie monastique a commencé en Orient à l'occasion des persécutions ; elle commença en Occident aussitôt après l'irruption des Barbares. Ce fut longtemps une consolation pour le genre humain qu'il y eût des asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir le tumulte, les révolutions et l'éternelle agitation de ces

tristes époques. Ne faut-il compter pour rien le calme rendu à tant de malheureux [1] ?

La solitude du cloître est encore pour cette classe si nombreuse de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang, qui, par une foule de causes, ne trouvent plus leur place dans la société. Que de passions trompées, que d'espérances déçues, que de dégoûts amers, que de remords cuisants nous entraînent chaque jour hors du monde ! Fermez l'entrée de la solitude à ces âmes ennuyées d'elles-mêmes, ennuyées du monde, ennuyées de la vie ; négligez de donner un aliment à cette activité désormais tout entière concentrée en elle-même, et des crimes qui font pâlir, et des actes de désespoir, des suicides viendront chaque jour épouvanter et peu à peu démoraliser la société. Membres déboîtés, inutiles, dangereux, toutes ces personnes souffriront et feront souffrir le corps entier.

C'était donc une chose fort belle et fort utile que ces maisons religieuses où l'on trouvait une retraite assurée contre les coups de la fortune et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la société, à cet âge où de cruelles séductions environnent l'innocence, savait du moins qu'il y avait un asile où l'on ne se ferait pas un jeu de la tromper. Comme il était doux pour cette pauvre étrangère, sans parents, d'entendre retentir le nom de sœur à son oreille ! Quelle nombreuse et paisible famille la Religion ne venait-elle pas de lui rendre ! Un Père céleste lui ouvrait sa maison

[1] Bergier, *Traité de la Relig.*, t. 10, p. 4 et suiv.

et la recevait dans ses bras. S'il est des lieux pour la santé du corps, ah ! permettez à la Religion d'en avoir aussi pour la santé de l'âme ; elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus longues et bien plus difficiles à guérir [1].

2° Les ordres religieux et surtout les ordres contemplatifs sont utiles à la société en lui donnant de bons exemples. Tous les maux du monde viennent des trois grandes concupiscences : l'amour des honneurs, l'amour des richesses et l'amour des plaisirs. Voilà les trois grandes sources d'où s'échappent en bondissant ces torrents d'iniquités, d'injustices, de fraudes, de meurtres, de violences qui renversent les fortunes, bouleversent les États, divisent les familles, empoisonnent l'existence, dégradent l'homme et le rendent malheureux. Il est certain que la pratique des vertus contraires, c'est-à-dire du détachement, de l'obéissance et de la chasteté, assurerait à la société la plus grande somme de bonheur qu'elle puisse recevoir ici-bas ; mais ces vertus salutaires, comment les persuader aux mortels ? On conviendra sans peine que le moyen d'y réussir c'est l'exemple : l'exemple, de tous les langages le plus éloquent et le plus populaire. Eh bien ! les ordres contemplatifs le donnent cet exemple, par le mépris solennel et volontaire des richesses, des honneurs et des plaisirs dont ils font profession.

Concevez-vous un sermon plus éloquent sur le mépris

[1] *Génie du Christian.*, t. 3, p. 234.

du monde que l'exemple de madame Louise de France? Cette princesse née sur les marches du plus beau trône de l'univers, parée de toutes les grâces de la nature; cette princesse, dans la fleur de l'âge, change tout à coup le palais des rois pour l'humble cellule du cloître, Versailles pour Saint-Denys, et la parure d'une fille de France pour la bure grossière d'une Carmélite. Je le répète, dans quel prédicateur, dans quel philosophe trouvez-vous des pages aussi éloquentes sur le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs? Et combien, grâce aux ordres religieux, d'autres fils et d'autres filles de rois ont donné le même exemple!

Et maintenant, quel est l'homme du monde qui, passant devant une de ces maisons où l'on fait profession de fouler aux pieds tout ce qu'il estime, n'entende quelquefois une voix intérieure qui lui dit: « Là sont des hommes comme toi; comme toi, tous ont vécu dans le monde; comme toi, plusieurs en ont recherché les honneurs et les plaisirs; plus que toi, peut-être, ils en ont joui. Quelle différence entre leurs pensées d'autrefois et leurs pensées d'aujourd'hui; surtout quelle différence entre leurs pensées et tes pensées, entre leur conduite et la tienne! et cependant il n'en est aucune entre ta croyance et la leur. Immortel comme eux, tu n'as qu'un jour à passer sur la terre, et ce jour qu'en fais-tu? Et eux qu'en font-ils? Tu travailles pour le temps, eux pour l'éternité: de quel côté est la raison? »

Ah! oui, la vue d'un couvent est un grand prédicateur qui parle toutes les langues et redit toujours le

même sermon : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme?* et ce sermon vaut mieux pour guérir les maux du monde que tous les livres des philosophes et toutes les utopies des politiques.

Combien de fois encore le son lointain de la cloche du monastère qui, au milieu de la nuit, appelle les religieux à l'office, n'a-t-il pas troublé le cœur coupable qui veille pour le crime? Un pauvre couvent de Trappistes ou de Carmélites empêche certainement plus de crimes que les bagnes n'en punissent. Il n'est donc pas vrai que les religieux et les religieuses contemplatifs sont morts pour la patrie. Le riche bourgeois qui passe sa vie dans l'oisiveté et dans la bonne chère, ou dans le soin exclusif d'augmenter sa fortune par des moyens souvent injustes, qui se fait un jeu de corrompre l'innocence, et qui ne vit que de la vie grossière des sens, vit-il beaucoup plus pour le bonheur général qu'un religieux dont la vie se passe dans la prière, le jeûne, le labeur de l'esprit ou le travail des mains? Une femme du monde dont le temps est partagé entre la toilette, le jeu, les spectacles, les lectures frivoles, la médisance et les intrigues, est-elle beaucoup plus utile à la société, qu'une religieuse occupée à prier, à lire, à travailler, à servir ses sœurs, à consoler quelquefois ses parentes malheureuses [1]?

Ainsi, convenons de bonne foi que s'il y a un moyen efficace de comprimer les passions furieuses qui boule-

[1] *Voy.* Bergier, *Traité de la relig.*, t. 10, p. 15 et suiv.

versent le monde, c'est le bon exemple; ce ne sont pas les richesses qui font la force et le bonheur des États, ce sont les mœurs, et les mœurs se forment par l'exemple. Il est donc vrai, les ordres contemplatifs qui donnent cet exemple salutaire sont éminemment utiles à la société.

3° Les ordres religieux sont une source de bien-être pour la société. Et d'abord, ils offrent, à un grand nombre de personnes, le moyen de vivre d'une manière honnête, sans préjudice pour autrui. Une personne ne jouit que d'un faible revenu, qui évidemment ne lui suffit pas pour vivre seule; réunissez ensemble vingt ou trente personnes jouissant des mêmes facultés, elles vivront très-commodément. En second lieu, les ordres religieux consomment sur place les produits du sol. Or les ennemis même des religieux conviennent qu'ils ne dépensent pas leurs revenus pour eux-mêmes, qu'ils mènent une vie frugale, modeste, mortifiée. D'un autre côté, on ne les accuse pas d'enfouir leurs revenus, ni de les transporter en pays étrangers; que deviennent-ils donc? demandez-le aux fermiers, aux domestiques, aux ouvriers qu'ils emploient, aux hôtes qu'ils reçoivent, aux pauvres, aux malades, aux hôpitaux qui les avoisinent. Il est donc vrai, les monastères ne font pas de leurs revenus le même usage que les séculiers opulents; ils ne dépensent point, comme tant de riches propriétaires le font aujourd'hui, les sueurs des pauvres laboureurs et des fermiers dans le luxe et les plaisirs de la capitale, à entretenir de somptueux équipages, à

nourrir une légion de fainéants, à engraisser des intendants et des régisseurs, à payer largement des acteurs dramatiques, etc. C'est un malheur sans doute, mais du moins ils ne ruinent ni le boulanger, ni le boucher, ni le marchand, ni le tailleur; ils font beaucoup travailler et paient leurs ouvriers. Si c'est un scandale dans un siècle tel que le nôtre, il faut avouer qu'il est bien pardonnable. De tout cela il résulte que les couvents répandaient, j'allais dire répandent; hélas! non, je parle cinquante ans trop tard; répandaient l'abondance dans les provinces, tandis qu'aujourd'hui elles sont épuisées.

En troisième lieu, les ordres religieux font d'abondantes aumônes. L'histoire est là avec ses pages immortelles pour attester ce premier fait, et aussi pour en attester un second, l'égoïsme de la plupart des séculiers qui possèdent aujourd'hui la fortune publique. De ces deux faits si opposés, tout le monde connaît les conséquences.

Et puis quelles ressources les Etats ne trouvaient-ils pas, pour les moments de crise, dans les dons des religieux? Charles-Quint, qui savait calculer, disait que Henri VIII, en détruisant les monastères d'Angleterre, avait tué l'oie qui lui pondait tous les jours un œuf d'or. Charles-Quint ne se trompait pas. Deux ans après avoir supprimé et spolié les couvents, Henri VIII fut obligé de faire banqueroute et d'abandonner le fruit de ses rapines, pour payer le salaire de ceux qui étaient les complices de cette mesure. Sous Edouard VI, les revenus de la couronne étaient déjà considérablement

diminués. Sous Elisabeth, on fut obligé de passer jusqu'à onze bills pour subvenir aux besoins des indigents, privés des aumônes que leur prodiguaient jadis les monastères. L'on sait ce qu'a été en Angleterre, depuis cette époque, la taxe annuelle pour les pauvres. Parmi nous, les assignats, le tiers consolidé, le gaspillage de plusieurs milliards, et enfin la banqueroute, ont été les heureux résultats de la spoliation des couvents [1].

Telle est, en peu de mots, l'origine et l'utilité des ordres contemplatifs. Nous trouverons dans l'histoire particulière de chacun d'eux le développement de ce que nous venons de dire. Il est temps de revenir du désert où nous avons suivi les nouveaux Moïse qui doivent obtenir la victoire, et de descendre dans la plaine où se livre le grand combat du Paganisme expirant contre l'Eglise naissante.

L'an 302, Dioclétien passa l'hiver à Nicomédie. Il avait avec lui le César Galère. Celui-ci, qui portait une haine implacable aux Chrétiens, ne négligea aucun effort pour faire entrer Dioclétien dans ses sentiments : il y réussit. L'an de Notre-Seigneur 303, au mois de mars, quelques jours avant le dimanche de la Passion, il parut un édit portant que dans tout l'Empire les églises des Chrétiens seraient abattues et rasées jusqu'aux fondements; qu'il serait fait une perquisition de tous les livres sacrés pour être brûlés; qu'on ferait subir la question [2] à tous les Chrétiens, de quelque rang qu'ils

[1] *Voyez* Cobbett, *Lettres sur la réforme protestante en Angleterre*, lettre 5.

[2] La question consistait en divers genres de tortures qu'on fai-

fussent; qu'ils seraient inhabiles à posséder les charges et les dignités; que l'on recevrait toutes les actions intentées contre eux; qu'eux, au contraire, ne seraient point recevables à demander justice pour violence, pour dettes, etc.; enfin, qu'ils seraient déchus de tous les droits attachés à la qualité de sujet de l'Empire [1].

Cet édit ne fut pas plutôt affiché, qu'un Chrétien, fort considérable par sa place, l'arracha et le mit en pièces. Il fut arrêté et condamné à diverses tortures; on l'étendit ensuite sur un gril ardent, où il consomma son sacrifice. Il montra pendant son supplice une patience admirable. Ce premier édit fut bientôt suivi d'un second. Il y était ordonné d'arrêter les évêques, de les charger de chaînes, de les obliger à faire des couronnes et de sacrifier aux idoles. On s'y refusa de toutes parts, et la ville de Nicomédie fut inondée du sang chrétien.

Cependant la haine que Galère portait aux Disciples de Jésus-Christ n'était pas satisfaite. Il s'avisa, pour engager Dioclétien à les traiter avec plus de rigueur, d'un moyen qui décèle toute la barbarie de son caractère. Il fit mettre le feu au palais impérial; les idolâtres accusèrent aussitôt les Chrétiens d'être les auteurs de l'incendie, et se livrèrent contre eux aux plus violents transports de rage. C'était ce que Galère

sait subir aux accusés pour leur faire avouer les crimes dont on les chargeait. Elle était quelquefois si atroce, que plusieurs y perdaient la vie.

[1] Eusèb., liv. 8.

avait prévu, et ce qu'il désirait. On disait que les Chrétiens, ligués avec quelques officiers de l'empereur, avaient voulu brûler les deux princes dans leur propre palais. Dioclétien ajouta foi à ces bruits; il fit donner en sa présence une cruelle question à tous ceux qui composaient sa maison, pour découvrir les incendiaires; mais on ne put les connaître, parce qu'on n'informa pas contre les gens de Galère.

Quinze jours après, on mit le feu une seconde fois au palais. On ne découvrit point non plus l'auteur de ce nouveau crime, qui était toujours Galère. Ce prince partit le jour même de Nicomédie, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. A l'entendre, il n'agissait de la sorte que pour n'être pas brûlé par les Chrétiens. Le palais fut peu endommagé, parce qu'on éteignit le feu sur-le-champ. On rendit encore les Chrétiens responsables de ce second incendie.

Dès lors la fureur de Dioclétien ne connut plus de bornes : nos malheureux pères en ressentirent tout le poids. Les plus puissants officiers de la cour, qui jusqu'alors avaient été les maîtres du palais et les conseillers de l'empereur, devinrent les premières victimes de la persécution. Ces hommes incomparables osèrent résister à quatre empereurs, et, foulant aux pieds gloire, plaisirs, faveurs, ils préférèrent à tous les avantages de la fortune les affronts, l'extrême misère, et enfin la mort la plus cruelle. Je ne rapporterai ici que le martyre d'un seul de ces excellents hommes, afin que le lecteur puisse juger, par le récit des tourments qu'il

endura, quels furent les tourments qu'on fit souffrir aux autres.

Ce fut donc à Nicomédie qu'on produisit l'illustre Pierre en présence des empereurs et d'une foule de peuple accouru à ce spectacle. On lui ordonna de sacrifier aux dieux. Sur son refus, on le dépouilla de ses habits, on l'éleva fort haut et on le laissa retomber rudement sur le pavé. Il fut tout brisé de cette chute. Néanmoins on lui déchargea une grêle de coups de bâton qui lui entamèrent la chair en mille endroits. Le martyr demeura inébranlable. Alors on versa du sel et du vinaigre dans toutes ses plaies, qui laissaient voir les os à nu. Ce supplice affreux n'ayant point ébranlé sa constance, on apporta du feu et un gril, sur lequel on le plaça pour le faire rôtir, comme on fait rôtir de la viande. Par un raffinement de cruauté, on n'y mettait qu'une partie du corps à la fois, on le retirait, puis on le remettait encore, afin de prolonger plus longtemps cet effroyable supplice. Mais tout cela fut inutile. Le martyr, vainqueur du feu, de la douleur et du tyran, expira sur ce lit horrible, sans avoir fait paraître la moindre faiblesse. Ainsi finit la vie de l'illustre Pierre, officier de la chambre des empereurs.

Du palais la persécution s'étendit sur l'Eglise de Nicomédie, dont saint Anthime était évêque. Ce Saint reçut la couronne du martyre, et fut accompagné dans son triomphe par les prêtres et les autres ministres de son Eglise, qui moururent pour la foi avec tous ceux qui appartenaient à leur famille.

Les simples fidèles ne furent pas plus épargnés que les ecclésiastiques. Il y avait des juges dans les temples pour condamner à mort ceux qui refuseraient de sacrifier. Le parti était pris d'anéantir le Christianisme par toute la terre. C'est pourquoi on dressa des autels dans toutes les cours de justice, et personne n'était admis à réclamer la protection des lois qu'il n'eût auparavant abjuré la religion chrétienne [1]. On ne souffrait point que le peuple vendît ou achetât, qu'il emportât de l'eau dans sa maison, qu'il fît moudre le blé, qu'il traitât aucune sorte d'affaires, à moins qu'il n'offrît de l'encens à certaines idoles placées aux coins des rues, aux fontaines publiques, dans les marchés, etc. Mais toutes les tortures furent inutiles; et l'on chercherait vainement des expressions assez énergiques pour peindre le courage avec lequel une multitude innombrable de Chrétiens sacrifièrent leur vie pour Jésus-Christ. On brûlait par troupes des personnes de tout âge et de tout sexe. Tantôt c'étaient dix martyrs, quelque fois vingt, une autre fois trente, soixante, quatre-vingts, hommes, femmes, enfants, qu'on livrait ainsi aux plus affreux supplices. Moi-même qui écris ceci, dit l'historien Eusèbe, j'en ai vu périr en un seul jour par le fer et par le feu un si grand nombre, qu'on en comptait plusieurs monceaux. Le tranchant des glaives, émoussé par tant de têtes qu'il avait abattues, refusait de couper, et les bourreaux lassés étaient obligés de se relayer souvent pour reprendre haleine. Et qu'on ne croie pas que ces

[1] Lact., *de Mort. per.*, c. 15.

sanglantes exécutions aient été fort rares, ou qu'elles aient bientôt cessé : elles ont été très-fréquentes, se sont étendues par toute la terre, et ont duré plusieurs années avec le même acharnement [1].

En effet, de Nicomédie la persécution passa dans les provinces de l'Empire, en Orient et en Occident. Les édits se succédaient rapidement. Le quatrième parut au commencement de l'année 304 : il ordonnait de mettre à mort tous les Chrétiens, quels qu'ils fussent, s'ils persistaient dans leur Religion. Les gouverneurs regardaient comme une grande gloire de triompher de la constance d'un Chrétien. Exposer les Chrétiens aux lions, leur trancher la tête, étaient des douleurs et des supplices trop vulgaires. Aussi employaient-ils toutes les tortures que pouvait imaginer une cruauté sans frein. Ils s'appliquaient à en inventer de nouvelles, d'inouïes, avec beaucoup plus de soin et d'étude qu'à gouverner les peuples. Avaient-ils réussi à surpasser leurs collègues en barbarie, leur ambition était satisfaite [2]. Toutes ces légions de proconsuls et de magistrats romains répandus sur toute l'étendue du globe étaient devenues autant de monstres altérés de sang chrétien. Quelques exemples nous donneront une idée de l'humanité païenne.

Les uns attachaient nos pères à des croix, la tête en bas, les pieds et les mains cramponnés à des clous, et les y laissaient languir deux ou trois jours, dans des dou-

[1] Eusèb., liv. 8.
[2] *Ibid.*, c. 12.

leurs incomparables. Pour d'autres, ils se servaient de morceaux de pots cassés dont ils faisaient entrer les pointes dans toutes les parties de leurs corps. A l'aide d'une machine ils pliaient deux fortes branches d'arbre et les rapprochaient l'une de l'autre; puis à l'une et à l'autre de ces branches ils attachaient les jambes du martyr : tout à coup les branches lâchées retournaient avec violence à leur situation naturelle, et séparaient en deux, avec une horrible douleur, le corps qui y était attaché. D'autres, suspendus la tête en bas sur un feu lent et fait d'un bois vert et humide, étaient étouffés par la fumée. A d'autres on coupait les pieds, les mains, le nez et les oreilles, et on les laissait mourir de la corruption qui se formait dans les plaies. A d'autres on enfonçait des éclats de roseaux sous les ongles. On arrosait ceux-là avec du plomb fondu; on ouvrait le ventre et les côtés à ceux-ci, et on portait le fer et le feu jusque dans leurs entrailles. On écorchait les autres avec des peignes de fer; on les précipitait la tête en bas dans des chaudières de poix bouillante; on les enfermait dans un taureau d'airain rougi au feu. Enfin, tout ce que l'imagination peut se représenter de plus atroce fut employé contre les femmes, les enfants, les vieillards, les évêques et les fidèles, les grands et le peuple.

Quelquefois les Païens, pour ne pas se donner la peine de tourmenter les martyrs l'un après l'autre, les enveloppaient tous dans le même suplice. C'est ce qui arriva en Phrygie. Une ville de cette province n'était

habitée que par des Chrétiens. Des troupes envoyées par Dioclétien vinrent l'assiéger dans les formes comme une ville ennemie. Ils y jetèrent une grande quantité de torches allumées et de feux d'artifice, qui en quelques heures la réduisirent en cendres avec tous ceux qui y étaient renfermés. Hommes, femmes, enfants, tous périrent en invoquant le nom de Jésus-Christ, et en publiant hautement sa divinité au milieu des flammes [1].

Rien n'égalait la fureur des Païens, si ce n'est peut-être la joie de nos pères au milieu des tourments, et l'ardeur avec laquelle ils couraient au martyre. A peine le juge avait-il prononcé contre quelques-uns d'eux la sentence de mort, que d'autres prenaient aussitôt la place et assiégeaient le tribunal en s'écriant : « Nous aussi, nous sommes Chrétiens. » De jeunes enfants, des vierges timides, de faibles femmes, des vieillards affaiblis par l'âge, regardaient sans émotion ces effroyables machines prêtes à déchirer et à broyer ceux qui confesseraient Jésus-Christ. Rien n'était plus doux à leurs oreilles qu'un arrêt qui les condamnait à mourir pour le Sauveur ; la joie éclatait alors sur leur visage, et leur bouche s'ouvrait aux cantiques d'actions de grâces qu'ils ne cessaient de faire entendre jusqu'à leur dernier soupir [2].

En armant le monde entier contre les Chrétiens, Dioclétien et ses dignes collègues comptaient exterminer jusqu'à leur nom. Ils ne savaient pas que le Christianisme n'est jamais plus triomphant que lorsqu'il voit

[1] Eusèbe, l. 8, c. 15.
[2] *Ibid.*, c. 11.

ses enfants mourir pour sa défense. L'héroïque constance au milieu des tourments est une preuve sensible que cette Religion divine élève les hommes au-dessus de leur faiblesse naturelle. Le doigt de Dieu devient visible, et de nouvelles conquêtes sont le fruit de ce miracle. De tout cela, le martyre de saint Cyr et de sainte Julitte fournit un illustre exemple. Voici en quels termes il est raconté par Théodore, évêque d'Icone, patrie des saints martyrs :

« Vous m'ordonnez par votre lettre, mon très-saint père [1], de vous informer des particularités du martyre de saint Cyr et de sainte Julitte, sa mère. Dans mon vif désir de vous donner des marques de l'attachement sincère que j'ai pour votre personne, j'ai fait de diligentes recherches et me suis adressé à quelques personnes des premières maisons d'Isaure [2], afin d'obtenir tous les renseignements que je désirais. Je les ai trouvées très-bien instruites de toutes les circonstances de cette histoire. Elles ont eu la bonté de m'en faire le récit, tel qu'elles l'avaient entendu plusieurs fois des seigneurs de Lycaonie, très-proches parents de la Sainte. Voici donc ce que Marcien, personnage d'une grande probité et chancelier de l'Empire [3], et Zénon, moins illustre par la place honorable qu'il remplit dans le conseil de l'empereur que par sa sagesse et ses vertus, voici, dis-je, ce que ces deux grands hommes ont bien

[1] Il écrit à un évêque de ses amis.
[2] Ville capitale de l'Isaurie.
[3] Sous le règne de Justinien.

voulu me communiquer touchant les illustres martyrs Julitte et son fils.

» Cette dame, dont la vie était aussi pure que la mort a été glorieuse, était de sang royal. Les plus anciennes maisons de Lycaonie font gloire de la reconnaître pour leur parente, et elles s'assemblent chaque année au jour de sa fête pour la célébrer avec une magnificence digne d'une sainte et d'une petite-fille de rois. La persécution qui ravagea l'Eglise sous l'empire de Dioclétien se fit sentir par tout le monde; la Lycaonie n'en fut pas plus exempte que les autres provinces. Domitien, qui en avait le gouvernement, était un homme féroce et qui se plaisait à répandre le sang des Chrétiens. Cela obligea Julitte à quitter Icone avec Cyr, son fils, âgé seulement de trois ans. Elle partit pour Séleucie, sans rien emporter de ses grandes richesses, accompagnée seulement de deux filles qui la servaient. Mais elle trouva que les affaires des Chrétiens allaient encore plus mal à Séleucie qu'à Icone, et qu'Alexandre, qui en était gouverneur, était encore plus cruel que Domitien. Julitte se mit donc en chemin pour se réfugier à Tarse, capitale de Cilicie.

» La Providence permit qu'Alexandre partît ce jour-là même de Séleucie et prît la même route que Julitte. La Sainte fut bientôt reconnue et arrêtée avec son fils, qu'elle portait elle-même entre ses bras. Ses servantes prirent la fuite et se cachèrent. Alexandre, étant monté sur son tribunal, lui demanda son nom, son pays, sa condition. A toutes ces questions Julitte ne répondit que

par ces mots : « Je suis Chrétienne. » Le gouverneur, outré de colère, lui fit ôter son enfant, puis ordonna qu'elle fût étendue et frappée avec des nerfs de bœuf.

» A l'égard du petit Cyr, il se le fit donner. Rien n'était plus aimable que cet enfant ; un certain air de dignité qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait en sa faveur tous ceux qui étaient présents. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère ; il avait continuellement les siens levés vers elle de la manière la plus touchante. Ses regards toujours tournés vers sa mère, ses cris et ses pleurs marquaient toute la peine qu'il ressentait de la violence qu'on lui faisait. Les bourreaux le portèrent au gouverneur, qui, le prenant par une main, s'efforçait de l'apaiser. Il le mit ensuite sur ses genoux, essayant plusieurs fois de le baiser, lui souriant et lui faisant mille caresses. Mais l'enfant, ayant toujours les yeux sur sa mère, et s'élançant fortement de son côté, repoussait le gouverneur avec ses petites mains, lui égratignait le visage, lui donnait des coups de pied dans l'estomac, et se défendait enfin avec les faibles armes que la nature lui fournissait. Lorsque sa mère, au milieu des tourments, s'écriait : « Je suis Chrétienne, » il redisait aussitôt : « Je suis Chrétien. » Le gouverneur en fut saisi d'une telle rage, que cette bête farouche, sans égard pour un âge qui trouve de la pitié dans les cœurs les plus insensibles, prit cet innocent par un pied et le jeta contre terre. Le petit mar-

tyr tomba sur les marches du tribunal, se cassa la tête, et mourut baigné dans son sang.

» Julitte, témoin de ce spectacle, rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait couronné son fils avant elle. La joie qu'elle témoignait augmenta la fureur du juge. Il la fit étendre sur une table, ordonna qu'on lui déchirât les côtés avec des ongles de fer, et qu'on lui versât sur les pieds de la poix fondue. Pendant cet affreux supplice, un huissier disait à Julitte : « Sacrifie aux dieux ; » mais Julitte disait encore plus haut : « Je ne sacrifie point à des statues sourdes et muettes ; j'adore Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été créées. Je suis impatiente de rejoindre mon fils. » Le gouverneur la condamna à perdre la tête ; il ordonna de plus que le corps de son fils fût traîné au lieu où l'on jetait ceux des malfaiteurs.

» Les bourreaux s'approchèrent de Julitte pour lui couper la tête. Elle se mit à genoux, et, ayant obtenu quelques moments, elle fit cette prière : « Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans votre royaume ; daignez aussi, Seigneur, y recevoir votre servante, tout indigne qu'elle en est. Accordez-moi l'entrée de la chambre nuptiale, comme vous l'avez accordée aux vierges sages, afin que mon cœur bénisse éternellement votre Père, créateur et conservateur de toutes choses ; qu'elle vous bénisse aussi, Seigneur, et qu'elle bénisse le Saint-Esprit. » Le bourreau lui abattit la tête dans le moment où sa bouche prononçait ces mots.

» Son corps fut jeté hors de la ville, au même lieu où l'on avait jeté son cher enfant. Le lendemain, les deux servantes sortirent de leur retraite, et eurent assez de courage pour enlever les saintes reliques de leur maîtresse et de leur jeune maître. Elles les enterrèrent dans un champ voisin de la ville. Sous le règne de Constantin, une de ces deux servantes, qui vivait encore, découvrit le lieu qui renfermait ce précieux dépôt; les fidèles du pays se rendirent en foule à leur tombeau pour implorer la protection des saints martyrs et pour glorifier Dieu. Saint Cyr est patron de la cathédrale et du diocèse de Nevers, ainsi que de plusieurs églises de France. On dit que saint Amatre, évêque d'Auxerre, ayant apporté d'Antioche les reliques de saint Cyr, en donna surtout à la ville de Nevers. Le martyre de nos illustres patrons arriva en 303 ou 304, le 16 juin. ».

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de la victoire que vous avez accordée à saint Cyr et à sainte Julitte. Si leur courage confond notre lâcheté, faites que leurs puissantes prières nous aident enfin à sortir de notre indifférence : c'est la grâce que nous vous demandons pour nous et pour tout ce diocèse qui est placé sous leur protection.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux fuir avec horreur les mauvaises compagnies.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4e siècle.)

Q. Quels services les ordres contemplatifs rendent-ils à la société?

R. Le premier service que les ordres contemplatifs rendent à la société, c'est, comme nous l'avons vu, de conserver dans toute sa pureté la pratique de l'Evangile auquel le monde doit son bonheur. Le second, c'est d'offrir un asile à une foule de personnes qui ne veulent point du monde, et dont le monde ne veut plus, ou qui ne peuvent rester dans le monde sans en être la honte ou le fléau. Le troisième, c'est de donner au monde de bons exemples. Tous les maux de la terre viennent de l'amour déréglé des honneurs, des richesses et des plaisirs. Les ordres religieux foulent tout cela aux pieds, et montrent que le bonheur n'est pas dans la jouissance de ces choses. Leur exemple est le meilleur moyen de détromper les hommes et de procurer le bonheur de la terre. Le quatrième service, c'est d'empêcher un grand nombre de personnes d'être à charge à la société; enfin, c'est de donner d'abondantes aumônes, et de présenter une ressource assurée dans les misères publiques.

Q. Qu'arriva-t-il après la fondation des premiers ordres contemplatifs?

R. Après la fondation des premiers ordres contem-

platifs, destinés à obtenir la victoire à l'Eglise, Dioclétien lança ses édits de persécution. Alors commença contre les Chrétiens la dernière, mais la plus longue et la plus terrible guerre qu'on ait jamais vue. Ce prince y fut excité par le César Galère. Le sang coula à grands flots dans toutes les provinces. La persécution commença, l'an 303, par les principaux officiers du palais impérial. L'un d'eux, nommé Pierre, fut rompu à coups de bâton, et ensuite brûlé à petit feu sur un gril.

Q. Quelle était l'intention de Dioclétien?

R. L'intention de Dioclétien était d'anéantir jusqu'au nom du Christianisme. Il écrivit aux autres empereurs de persécuter les Chrétiens à outrance. Pour les reconnaître, on fit placer des idoles dans les rues, aux fontaines, sur les places publiques, dans les marchés, et tous ceux qui passaient, ou qui venaient puiser de l'eau, ou acheter quelque chose, étaient obligés de sacrifier. Ensuite les gouverneurs des provinces s'appliquèrent avec un grand soin à inventer de nouveaux supplices. Toute leur ambition était de se surpasser les uns les autres en barbarie. Pour avoir plus tôt exterminé les Chrétiens, on assiégeait les villes qu'ils habitaient, on y mettait le feu, et tous les habitants périssaient dans les flammes.

Q. Rappelez-nous l'histoire de saint Cyr et de sainte Julitte?

R. Une des premières victimes de la persécution de Dioclétien fut sainte Julitte et son fils saint Cyr. Sainte Julitte était née dans la ville d'Icone; elle était de race

royale. Pour éviter la persécution, elle partit avec saint Cyr son fils, alors âgé de trois ans. Elle n'emporta rien avec elle. Deux servantes seulement la suivirent. Elle arriva dans la ville de Tarse. Le gouverneur, nommé Alexandre, la fit arrêter et frapper à grands coups de nerfs de bœuf. Il prit en même temps saint Cyr entre ses bras et voulut lui faire des caresses; mais le petit martyr le repoussait, lui égratignait le visage avec ses petites mains, et ne cessait de regarder sa mère et de lui tendre les bras. Toutes les fois que sainte Juliette disait : « Je suis Chrétienne, » saint Cyr répétait : « Je suis Chrétien. » Le juge barbare le jeta du haut du tribunal. Le jeune martyr se cassa la tête en tombant, et mourut baigné dans son sang. Sainte Juliette remercia Dieu de la victoire qu'il venait d'accorder à son fils. Le juge lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer, et verser sur les pieds de la poix bouillante. En même temps, un des bourreaux lui disait : « Sacrifie. » Juliette répondait : « Je ne sacrifie pas à des idoles sourdes et muettes. » Enfin le juge lui fit trancher la tête. Son corps fut enseveli par ses servantes. Saint Cyr est patron de l'église de Nevers, où l'on garde quelques-unes de ses reliques.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de la victoire que vous avez accordée à saint Cyr et à sainte Juliette. Si leur courage confond notre lâcheté, faites que leurs puissantes prières nous aident à sortir de notre indifférence : c'est la grâce que nous vous de-

mandons pour nous et pour tout ce diocèse qui est placé sous leur protection.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux fuir avec horreur les mauvaises compagnies.*

XIX^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (4^e siècle.)

Martyre de saint Phocas, jardinier. — Martyre de saint Taraque, vétéran.—Martyre de sainte Agnès.—Martyre de sainte Eulalie.

La persécution, qui avait cherché ses premières victimes dans le palais des empereurs et parmi les enfants des rois, pénétra bientôt dans les chaumières des pauvres. Dieu le permit ainsi, afin que le Christianisme eût des témoins dans tous les rangs, et tous les états de la société des représentants et des protecteurs dans le ciel.

Au temps du martyre de saint Cyr et de sainte Julitte vivait à Synope, ville du Pont, un pauvre jardinier nommé Phocas. C'était un homme d'une simplicité et d'une innocence de mœurs vraiment patriarcales. La culture de son petit jardin lui fournissait de quoi vivre et de quoi faire l'aumône. Dans cette profession, vile aux yeux du monde, il retraçait en quelque sorte l'état heureux où se trouvèrent Adam et Eve dans le Paradis terrestre. De son jardin et de sa petite maison il avait fait un hospice, qu'il tenait ouvert à tous ceux que la Providence lui adressait. Les étrangers, les voyageurs qui ne savaient où loger étaient sûrs de trouver chez le saint jardinier une touchante hospitalité.

Cette vertu lui procura la couronne du martyre; elle avait fait connaître Phocas dans tout le pays : des méchants l'accusèrent d'être Chrétien. Son prétendu crime était si notoire, qu'on n'observa point à son égard les formalités ordinaires. Les bourreaux eurent ordre de le mettre à mort, en quelque endroit qu'ils le rencontrassent. Arrivés à Synope, ils s'arrêtèrent à la maison de Phocas, et demandèrent à loger chez lui. Ils ne le connaissaient point, lui-même ne les connaissait pas non plus. Ils ne dirent pas d'abord le sujet qui les amenait. Leur dessein était de s'informer du peuple de ce faubourg quel homme était ce Phocas et où il demeurait. Ainsi l'innocent agneau se trouvait au milieu d'une troupe de loups, et la colombe sans fiel et sans malice parmi des vautours cruels et carnassiers.

Enfin, cette liaison qui se forme d'ordinaire à table ayant fait naître la confiance entre les soldats et leur hôte, le Saint leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils venaient faire à Synope. Ils étaient si charmés de son honnêteté et de ses attentions, qu'ils lui dirent : « Nous promettez-vous de ne découvrir à personne ce que nous allons vous confier? — Je vous le promets, répondit Phocas. — Nous cherchons un certain Phocas que nous avons ordre de mettre à mort aussitôt que nous le rencontrerons. Nous vous prions d'ajouter une nouvelle faveur à celle de l'hospitalité que nous vous devons, en nous aidant à découvrir cet homme. — Je le connais beaucoup, répondit le Saint d'un air tranquille; je me fais fort de le trouver : je ne vous demande pour cela

que quelques heures, et je vous promets de vous en donner des nouvelles certaines. En attendant, ajouta le Saint, veuillez vous reposer dans ma petite maison. »

Les soldats s'étant retirés pour aller se coucher, le saint employa le délai qui lui restait à faire deux choses : la première, à préparer un bon repas pour le lendemain à ses futurs bourreaux; la seconde, à tout disposer pour ses funérailles : son âme était prête à paraître devant Dieu. Pendant la nuit, le Saint creusa sa fosse et mit ordre à tout ce qui était nécessaire à sa sépulture. Dès le matin, il va trouver ses hôtes : « Eh bien, leur dit-il d'un air riant, l'oiseau est dans le filet; je vous l'avais bien promis; j'ai fait de si bonnes recherches, que j'ai trouvé Phocas; vous pourrez vous saisir de lui quand vous voudrez. — Où est-il? lui demandent les soldats avec grand empressement.— Il n'est pas loin d'ici; il est devant vous, c'est moi. »

Frappés d'une pareille réponse, ils restèrent quelque temps immobiles, ne pouvant se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui montrait tant de vertus, et qui les avait reçus dans sa maison avec une si grande cordialité. Phocas les encourageait indirectement, en leur répétant qu'il ne craignait point la mort, puisqu'elle devait lui procurer les plus précieux avantages. Enfin, ils lui coupèrent la tête, et son âme fut offerte à Dieu par les Anges, comme une hostie d'agréable odeur.

Sortons de la chaumière du pauvre et portons nos pas vers les camps romains. Ces camps, déjà remplis de

Chrétiens un siècle auparavant, vont nous donner encore un illustre exemple de ce courage chrétien, hélas! si rare aujourd'hui. C'est un vieux vétéran qui va paraître devant le tribunal des persécuteurs. Voici la relation fidèle de son martyre et de celui de ses deux compagnons [1].

Taraque était Romain d'extraction, quoique né en Isaurie; c'était un vieux soldat des armées impériales. Il s'était retiré du service dans la crainte qu'on ne l'obligeât à faire quelque chose de contraire à sa conscience. Lorsqu'on l'arrêta, il était âgé de soixante-cinq ans.

Probus, le second des martyrs, natif de Pamphilie, avait quitté une fortune considérable afin de pouvoir servir Jésus-Christ avec plus de liberté.

[1] Les actes de saint Taraque, de saint Probe et de saint Andronic sont un des plus précieux monuments de l'antiquité chrétienne. Les trois premières parties contiennent les interrogatoires que nos saints subirent à Tarse, à Mopsueste et à Anazarbe, villes de Cilicie. C'est une copie authentique des actes proconsulaires que les Chrétiens achetèrent deux cents deniers des notaires publics. Ils le disent eux-mêmes en les envoyant à leurs frères d'Icone : « Nous les avons tirés des registres du greffe criminel de Tarse, par l'entremise de Sebaste, l'un des officiers de la justice de cette ville, qui nous en a obtenu la communication moyennant la somme de deux cents deniers, que nous lui avons donnée. Vous y verrez le commencement et la suite du martyre de ces hommes admirables, leur fin glorieuse, et les prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer par leur moyen, pour sa propre gloire et pour notre édification. Nous vous supplions de vouloir en faire part aux fidèles de la Pisidie et de la Pamphilie, afin que notre Seigneur Jésus-Christ soit glorifié, et que chacun trouve dans ce récit fidèle un nouveau motif de s'animer à combattre, sous les auspices du Saint-Esprit, les ennemis de la vérité. » (Ruinart, t. 2, p. 93.)

La quatrième partie des Actes est de trois Chrétiens témoins oculaires du martyre.

Andronic, le plus jeune des trois, était d'une des premières familles de la ville d'Éphèse. Ils furent tous les trois arrêtés à Pompéiopolis, ville de Cilicie, par l'exempt Eutolmius Palladius, et conduits à Tarse, capitale de la province. Le 21 juin de l'an 304, ils comparurent devant le gouverneur Numérius Maxime tenant l'audience publique. Le centurion Démétrius, s'approchant du tribunal, dit : Seigneur, voici trois hommes, de la secte impie des Chrétiens, qui ont refusé d'obéir aux édits des empereurs.

Maxime s'adressant d'abord à Taraque, lui dit : Quel est ton nom?

Taraque. Je suis Chrétien.

Maxime. Ne me parle pas de ton impiété, dis-moi seulement ton nom.

Taraque. Je suis Chrétien.

Maxime s'adressant aux bourreaux : Qu'on le frappe sur la bouche afin de lui apprendre à ne pas répondre une chose pour une autre.

Taraque après avoir reçu un violent soufflet : Je vous dis mon vrai nom ; si vous voulez savoir celui que j'ai reçu de mon père, je m'appelle Taraque, et à l'armée on me nommait Victor.

Maxime. Quelle est ta profession, ton pays?

Taraque. Je suis Romain, mais né à Claudiopolis en Isaurie; j'étais soldat de profession, mais j'ai quitté le service parce que je suis Chrétien.

Maxime. Tu as bien fait, ton impiété te rend indigne

de porter les armes; mais comment as-tu quitté le service?

TARAQUE. J'ai demandé mon congé à Publius, mon capitaine, et il me l'a accordé.

MAXIME. Écoute, j'ai pitié de tes cheveux blancs ; si tu obéis aux ordres de l'empereur je te procurerai son amitié. Viens, sacrifie aux dieux à l'exemple même des empereurs.

TARAQUE. Les empereurs se trompent.

MAXIME. Qu'on le frappe sur la bouche pour avoir dit que nos princes sont dans l'erreur.

TARAQUE. Oui, je le répète, ils sont hommes, et en cette qualité ils sont trompés.

MAXIME. Sacrifie aux dieux et renonce à ta folie.

TARAQUE. Je ne peux renoncer à la loi de Dieu.

MAXIME. Tête de fer ! y a-t-il d'autre loi que celle des empereurs?

TARAQUE. Oui, il y en a une autre, et vous la transgressez en adorant l'ouvrage de vos mains, des statues de bois ou de pierre.

MAXIME. Qu'on le frappe sur le cou pour lui faire quitter son entêtement.

TARAQUE. Ce que vous appelez entêtement n'est que le salut de mon âme, et je ne l'abandonnerai jamais.

MAXIME. Je te le ferai bien quitter moi, et te rendrai sage malgré toi.

TARAQUE. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, mon corps est en votre pouvoir.

MAXIME. Qu'on le dépouille et qu'on le fasse passer par les verges.

TARAQUE, tandis qu'on le frappait : C'est maintenant que vous avez trouvé le secret de me rendre un vrai sage. Les coups que vous me faites donner me fortifient; ils augmentent ma confiance en Dieu et en Jésus-Christ.

MAXIME. Méchant que tu es, comment peux-tu dire qu'il n'y a qu'un Dieu; en voilà deux que tu viens de nommer. N'as-tu pas donné le nom de Dieu à une certaine personne appelée Christ?

TARAQUE. Oui; c'est le Fils du Dieu vivant; c'est l'espérance des Chrétiens; c'est pour lui que nous souffrons, et c'est par lui que nous sommes sauvés.

MAXIME. Renonce à cette extravagance; viens, et sacrifie.

TARAQUE. J'ai soixante-six ans; j'ai toujours vécu dans la connaissance et l'amour de la vérité; je ne puis l'abandonner.

Le centurion Démétrius, affectant un air de pitié, lui dit : Tu me fais compassion; suis mes conseils, et sauve ta vie en sacrifiant.

TARAQUE. Garde tes avis pour toi, ministre de Satan.

MAXIME. Qu'on le charge de grosses chaînes, et qu'on le conduise en prison. Faites entrer celui qui suit.

Le centurion Démétrius dit : Seigneur, le voilà.

MAXIME. Quel est ton nom?

PROBUS. J'en ai deux : le plus noble est Chrétien; celui qu'on me donne dans le monde c'est Probus.

MAXIME. Quel est ton pays? quelle est ta famille?

PROBUS. Mon père était de Thrace; je suis né à Sida, en Pamphilie. Ma famille n'est pas noble; mais je suis Chrétien.

MAXIME. Tu ne l'ennobliras pas beaucoup avec ce nom. Crois-moi, sacrifie aux dieux; c'est un moyen bien plus sûr; car si tu obéis, je te promets mon amitié et la faveur des empereurs.

PROBUS. Tout cela m'est inutile; je pouvais par ma fortune tenir un rang distingué dans le monde; mais j'ai renoncé à tout pour servir mon Dieu.

MAXIME. Qu'on lui ôte ses habits, et qu'on lui donne cent coups de nerf de bœuf.

Tandis qu'on frappait le martyr, le centurion Démétrius lui dit : Aie pitié de toi-même, mon ami; vois la terre toute couverte de ton sang.

PROBUS. Faites ce que vous voudrez de mon corps; vos tourments sont pour moi un rafraîchissement délicieux.

MAXIME. Ta folie est donc incurable? Qu'espères-tu?

PROBUS. Je suis plus sage que vous, parce que je n'adore point les démons.

MAXIME. Qu'on le tourne, et qu'on le frappe sur le ventre.

PROBUS. Seigneur, mon Dieu, assistez votre serviteur.

MAXIME. A chaque coup, dites-lui : Où est le Dieu que tu appelles à ton secours ?

PROBUS. Il m'assiste, et il m'assistera, car je fais si peu de cas de vos tourments, que je ne vous obéis point.

MAXIME. Misérable ! vois ton corps déchiré et la terre toute couverte de ton sang.

PROBUS. Plus mon corps souffre pour Jésus-Christ, plus mon âme acquiert de force et de vigueur.

MAXIME. Qu'on lui mette les fers aux pieds et aux mains, qu'on lui étende les jambes dans les ceps jusqu'au quatrième trou, et qu'on ne permette à personne de le voir. Le troisième, où est-il ?

Le centurion Démétrius dit : Seigneur, le voilà.

MAXIME. Quel est ton nom ?

ANDRONIC. Mon vrai nom est Chrétien.

MAXIME. Tes ancêtres ne portaient pas ce nom-là ; réponds juste.

ANDRONIC. Parmi les hommes, on m'appelle Andronic.

MAXIME. Quelle est ta famille ?

ANDRONIC. Mon père est un des principaux habitants d'Ephèse.

MAXIME. Veux-tu m'en croire ? n'imite pas les fous qui ont passé avant toi ; leur folie leur a coûté cher. Adore les dieux, et obéis aux empereurs, qui sont nos pères et nos maîtres.

ANDRONIC. Le Démon est votre père quand vous faites ses œuvres.

MAXIME. Jeune homme, tu fais l'insolent; sais-tu que j'ai des tourments tout prêts.

ANDRONIC. Je ne les crains pas.

MAXIME. Qu'on le dépouille, qu'on le ceigne, et qu'on l'étende sur le chevalet[1].

Alors le centurion Démétrius dit au martyr : Obéis, mon ami, avant qu'on déchire ton corps.

ANDRONIC. J'aime mieux voir mettre mon corps en pièces que de perdre mon âme.

MAXIME. Sacrifie, ou je te condamne à une mort cruelle.

ANDRONIC. Je n'ai jamais sacrifié aux Démons dès mon enfance; je ne commencerai pas aujourd'hui.

Athanase, corniculaire ou contrôleur de l'armée, lui dit : Je suis assez âgé pour être ton père, et j'ai droit de te donner des conseils : obéis au gouverneur.

ANDRONIC. L'admirable conseil que celui de sacrifier aux Démons!

MAXIME. Misérable! nous verrons si tu es insensible aux tourments; quand tu les sentiras, tu renonceras peut-être à ta folie.

[1] Le chevalet était un instrument de supplice qui se composait d'une ou plusieurs planches fixées sur des tréteaux. On couchait le martyr sur ces planches, on lui prenait les pieds et les mains avec des cordes qui passaient dans des poulies, et dont l'extrémité s'attachait à un tour placé à chaque bout du chevalet. On tournait ces tours, et on étendait ainsi, jusqu'à les disloquer et à les rompre, les membres du martyr. Dans cet état de tension, on le frappait à grands coups sur le corps.

ANDRONIC. Heureuse folie que celle d'espérer en Jésus-Christ! c'est la sagesse du monde qui donne la mort éternelle.

MAXIME. Qui t'a appris toutes ces extravagances?

ANDRONIC. Le Verbe, qui donne la vie, qui la conserve, et qui un jour nous ressuscitera, suivant la promesse de Dieu.

MAXIME. Qu'on le tourmente avec violence.

ANDRONIC. Je n'ai fait aucun mal, et vous me tourmentez comme un scélérat. Je ne souffre que pour le culte qui est dû au vrai Dieu.

MAXIME. Appelles-tu n'avoir rien fait, que d'avoir foulé aux pieds les ordres de nos empereurs, et de m'avoir bravé jusque sur mon tribunal? Si tu avais le moindre sentiment de piété, tu adorerais les dieux de nos princes.

ANDRONIC. C'est une impiété d'abandonner le vrai Dieu pour adorer le marbre et le bronze.

MAXIME. Tu oses dire que nos princes sont des impies! Qu'on lui enfonce des pointes de fer dans les côtés.

ANDRONIC. Je suis entre vos mains; faites ce qu'il vous plaira.

MAXIME. Qu'on mette du sel sur ses plaies, et qu'on lui frotte les côtés avec des morceaux de tuiles cassées.

ANDRONIC. Vous venez de me donner un grand soulagement.

MAXIME. Je te ferai mourir peu à peu.

ANDRONIC. Vos menaces ne me font point peur;

l'esprit qui m'anime est plus fort que celui qui vous fait agir.

MAXIME. Qu'on lui mette des chaînes aux pieds et au cou, et qu'on le garde en prison.

Ainsi finit le premier interrogatoire. En vain chercheriez-vous, dans l'histoire profane, une scène plus dramatique, un tableau plus complet. Dans ce tableau, vous voyez un juge qui, à toute la brutalité du tyran subalterne, joint la cruauté du tigre ; devant lui, un vieux soldat qui répond avec toute la franchise militaire ; un homme distingué par sa fortune, qui conserve le calme le plus parfait au milieu des supplices; et enfin un jeune homme qui désespère le juge par la vivacité de ses reparties. A côté de ces trois figures, se montre dans l'ombre une autre figure, figure hypocrite, figure de Judas; c'est celle de ce Démétrius, qui, feignant la pitié, engage les martyrs à une lâche trahison. Ce tableau si complet, si animé, nous allons le retrouver dans le second et le troisième interrogatoire.

Le gouverneur étant parti de Tarse pour Mopsueste, autre ville de Cilicie, fit conduire enchaînés à sa suite ses trois prisonniers ; il voulait peut-être, par ce spectacle, épouvanter les Chrétiens, ou donner à ses inférieurs une idée de sa puissance. Quoi qu'il en soit, il fut à peine arrivé à Mopsueste, qu'il monta sur son tribunal, et, s'adressant au centurion Démétrius, il lui dit : Qu'on amène les impies qui suivent la religion des Chrétiens. — Seigneur, répondit Démétrius, les voici.

MAXIME, s'adressant à Taraque. Je sais qu'on doit respecter la vieillesse, mais c'est lorsque la prudence et le jugement l'accompagnent. J'aime à croire que tu as fait un bon usage du temps que je t'ai laissé : tu as sans doute changé de sentiments. Viens donc sacrifier aux dieux; je suis prêt à rendre à ton âge et à ton mérite tout l'honneur qui leur est dû.

TARAQUE. Je suis Chrétien, et plût au Ciel que vous et les empereurs quittassiez votre aveuglement pour suivre le chemin qui conduit à la vie !

MAXIME. Qu'on lui brise les mâchoires avec une pierre, en lui disant : Renonce à ta folie.

TARAQUE. Cette folie est une vraie sagesse.

MAXIME. Misérable ! tu as toutes les dents cassées; sauve du moins le reste. Sacrifie; c'est ce que tu as de mieux à faire.

TARAQUE. Si je le croyais, je n'endurerais pas de si cruels tourments.

MAXIME. Qu'on le frappe encore sur la bouche, en lui disant : Réponds.

TARAQUE. Vous m'avez fait rompre toutes les dents, et vous voulez que je réponde ?

MAXIME. Homme maudit des dieux, je saurai bien te guérir de ta folie. Qu'on apporte des charbons ardents; qu'on étende ses mains sur le feu, jusqu'à ce qu'elles soient brûlées.

TARAQUE. N'est-ce que cela? votre feu est peu de chose; je ne crains que les flammes éternelles.

MAXIME. Vois tes mains toutes rôties ; rien ne pourra donc te rendre sage? Sacrifie.

TARAQUE. Avez-vous d'autres tourments? vous pouvez les employer; j'ai de quoi vous mener loin.

MAXIME. Qu'on le pende par les pieds, la tête en bas, et qu'on allume dessous un feu qui fasse beaucoup de fumée.

TARAQUE. Votre feu n'a pu me faire périr, et vous prétendez m'intimider avec de la fumée?

MAXIME. Versez-lui du vinaigre et du sel dans les narines.

TARAQUE. Vos bourreaux vous ont trompé; votre vinaigre n'est pas fort; rien n'est plus fade que votre sel.

MAXIME. Mêlez-y de la moutarde, et frottez-lui-en le nez.

TARAQUE. Je vous en avertis, vos bourreaux vous trompent; au lieu de moutarde, ils m'ont donné du miel.

MAXIME. En voilà assez pour cette séance; j'inventerai de nouvelles tortures pour te faire renoncer à ta folie.

TARAQUE. Vous me trouverez toujours prêt.

MAXIME. Qu'on le remette en prison, et que l'on m'en amène un autre.

Démétrius le centurion amena Probus, qui répondit dans ce nouvel interrogatoire avec la même fermeté que dans le premier. Le barbare Maxime, continuellement mis à bout par la présence d'esprit du saint mar-

tyr, employa la seule logique que connaissent les tyrans vaincus. Il lui fit successivement briser les mâchoires, brûler la plante des pieds, écorcher les épaules et couvrir la tête de charbons ardents.

Andronic, avant de passer par les mêmes épreuves, eut à éviter un piége que le perfide tyran lui tendit. Aussitôt qu'il fut entré dans la salle, Maxime lui dit : « Tes compagnons ont d'abord refusé d'obéir, il a fallu employer les tourments pour vaincre leur opiniâtreté. A la fin ils ont cédé, et ils seront magnifiquement récompensés de leur obéissance. » Andronic lui répondit : « Pourquoi cherchez-vous à me tromper? Mes compagnons n'ont point renoncé au culte du vrai Dieu; et quand ils l'auraient fait, je ne me rendrais jamais coupable d'une pareille impiété. Le Dieu que j'adore m'a revêtu des armes de la foi; Jésus-Christ mon Sauveur est ma force, en sorte que je ne redoute ni votre pouvoir, ni celui de vos maîtres, ni celui de vos dieux. Vous pouvez en faire l'épreuve. » Maxime le fit lier à des pieux et déchirer à coups de nerf de bœuf, ensuite frotter le dos avec du sel, puis retourner afin qu'on le frappât sur le ventre pour rouvrir les plaies faites pendant le premier interrogatoire.

Ici eut lieu une nouvelle scène qui jeta le tyran dans un accès de rage impossible à décrire, et les spectateurs dans un grand étonnement. Andronic parut à tous les regards parfaitement guéri des blessures qu'il avait reçues dans son premier interrogatoire. A cette vue, Maxime s'adressant aux gardes de la prison : « Traîtres

que vous êtes, ne vous avais-je pas expressément défendu de laisser entrer qui que ce fût pour voir cet homme ou pour panser ses plaies?

Pégase le geolier. J'en jure par votre grandeur, personne ne l'a vu, personne n'a pansé ses plaies. On l'a gardé, chargé de chaînes, dans l'endroit le plus écarté de la prison. Si vous doutez de ma fidélité, voilà ma tête, je consens à perdre la vie.

Maxime. Comment donc se fait-il qu'on n'aperçoive plus aucune trace de ses plaies?

Pégase. J'ignore comment il a été guéri.

Andronic. Aveugles que vous êtes, vous ne savez pas que le médecin qui m'a guéri est aussi tendre que charitable? Vous ne le connaissez point. Ce n'est pas avec des poudres ou des herbes qu'il guérit, mais par sa seule parole. Il est au ciel et il est présent partout. » Le tyran confondu ordonna qu'on chargeât le martyr de nouvelles chaînes et qu'on le remît en prison.

Ce gracieux gouverneur partit ensuite de Mopsueste et se rendit à Anazarbe, autre ville de son gouvernement. Il y traîna encore les saints martyrs. Là, nouvel interrogatoire et nouvelles tortures. Le chevalet, les lèvres coupées, la peau de la tête enlevée et la tête couverte de charbons, des broches rougies au feu plantées dans les côtés, des clous rougis et plantés dans les mains, les yeux piqués avec des pointes jusqu'à la perte de la vue, telles furent les épreuves des courageux témoins de notre foi.

Tout étant inutile, Maxime envoya chercher le pontife

Térentien, qui avait l'inspection des jeux publics et des spectacles, pour le charger de donner le lendemain le divertissement des jeux. Il se rendit une foule innombrable à l'amphithéâtre, qui était à un mille de la ville.

« Nous étions retirés sur une montagne voisine, disent les Chrétiens, auteurs du reste des actes, regardant ce qui se passait et attendant avec crainte la fin de la journée et l'issue du combat de nos frères. Tout à coup, Maxime ordonne à ses gardes d'aller chercher les Chrétiens condamnés aux bêtes. Leurs tourments les avaient réduits dans un si triste état qu'ils ne pouvaient se soutenir. On les chargea sur les épaules de quelques portefaix qui les apportèrent dans l'amphithéâtre. Nous nous avançâmes autant qu'il nous fut possible, nous cachant à demi derrière quelques pierres qui étaient là. La vue de nos frères réduits en cet état nous fit verser bien des larmes; plusieurs même des spectateurs ne purent s'empêcher d'en répandre.

» A peine les martyrs eurent-ils paru, qu'il se fit un grand silence. Le peuple se mit à murmurer tout haut contre la barbarie du gouverneur. Bon nombre abandonnèrent les jeux et retournèrent à la ville. Le gouverneur, irrité, mit des soldats à toutes les avenues de l'amphithéâtre, pour empêcher que personne en sortît, et pour remarquer ceux qui s'y présenteraient et les lui dénoncer. Il fit lâcher un grand nombre de bêtes, mais elles s'arrêtèrent tout court au sortir de leurs loges et ne firent point de mal aux saints martyrs. Furieux d'un pareil spectacle, Maxime fit donner cent coups de bâton

aux gardiens des bêtes, comme pour les punir de ce que les lions et les tigres étaient moins cruels que lui. Il les menaça de les faire mettre en croix, s'ils ne lui fournissaient sur l'heure celle de toutes leurs bêtes qu'ils croyaient la plus féroce et la plus carnassière. Ils lâchèrent donc un grand ours qui ce jour-là avait tué trois hommes. Le terrible animal s'approcha à petits pas du lieu où étaient les martyrs, et se mit à lécher les plaies d'Andronic. Ce jeune héros, qui souhaitait passionnément de mourir, appuya sa tête sur l'ours, faisant tous ses efforts pour le mettre en colère, mais l'ours ne bougea pas. Maxime, ne se possédant plus, fit tuer l'ours sur-le-champ aux pieds d'Andronic.

» Térentien, craignant pour lui-même, ordonna de lâcher une lionne furieuse, dont le souverain sacrificateur d'Antioche lui avait fait présent. Dès qu'elle parut, tous les spectateurs pâlirent. Ses rugissements effrayèrent les plus intrépides. Cependant, quand elle fut auprès des martyrs, qui étaient étendus sur le sable, elle se coucha aux pieds de Taraque dans une attitude suppliante et les lécha. Maxime, écumant de rage, la fit provoquer. La lionne, reprenant alors sa fureur qu'elle n'avait oubliée que pour les saints martyrs, rugit d'une manière effroyable, mit en pièces un guichet de la porte de l'amphithéâtre, et jeta une si grande épouvante parmi le peuple, qu'on criait de toutes parts : « Nous sommes perdus ; qu'on ouvre la loge à la lionne. » On appela les confecteurs ou gladiateurs, qui achevèrent les saints martyrs. La nuit étant venue, nous enlevâmes

leurs corps et nous les portâmes dans une caverne de rocher, pratiquée sur le flanc d'une montagne voisine. Marcion, Félix et Vérus se sont retirés dans le rocher, résolus d'y passer le reste de leur vie, afin que le même tombeau qui renferme ces saintes reliques couvre aussi un jour leur corps.

» Que notre Dieu soit béni à jamais! Nous vous conjurons, au reste, nos chers frères, de recevoir avec votre charité ordinaire ceux qui vous remettront cette lettre ; ils méritent vos soins et votre estime, car ils sont du nombre des ouvriers qui travaillent sous les ordres de Jésus-Christ, auquel la gloire et la puissance appartiennent, avec le Père et le Saint-Esprit, avant tous les siècles, maintenant et toujours, et dans les siècles à venir. Amen. »

Dans tous les lieux qu'il visite, le soleil éclaire des combats semblables à celui que nous venons de décrire. Suivons cet astre dans sa course; de l'Orient passons à l'Occident; là, nous terminerons ce court abrégé de la dixième persécution générale. Voici deux nouveaux champions qui formeront pour nous l'arrière-garde de la grande armée de martyrs, dont le règne de Dioclétien admira les triomphes. Ce sont deux jeunes vierges à peine âgées de treize ans; toutes deux d'une illustre naissance, toutes deux héritières d'une grande fortune, toutes deux belles et pures comme des Anges, toutes deux trop faibles pour porter leurs chaînes, et étonnant déjà leurs juges et leurs bourreaux par la grandeur de leur courage. C'est Agnès et Eulalie.

Agnès illustra la grande Rome, qui fut le théâtre de ses victoires. Ses richesses et sa beauté la firent rechercher en mariage par plusieurs jeunes gens des anciennes familles de Rome, en particulier par Procope, fils du gouverneur de cette ville. Ce jeune homme lui envoya un riche présent; Agnès le refusa en disant qu'elle était déjà promise à un autre époux. Procope en fit part à son père, en le priant d'employer l'autorité que lui donnait sa place de gouverneur pour obtenir le consentement d'Agnès. Le gouverneur la fit donc venir et lui demanda pourquoi elle refusait l'alliance de son fils. « C'est, lui répondit la Sainte, que je suis promise à un époux divin. » Le gouverneur ne comprit pas cette réponse; mais un de ses officiers lui dit que cette enfant était Chrétienne, et que cet époux divin était le Dieu des Chrétiens.

Le gouverneur, changeant de ton et de manière, ordonna à la Sainte de quitter sur-le-champ cette secte impie, sous peine de perdre sa fortune et d'être livrée aux plus cruels tourments. Il espérait l'effrayer; il se trompa. Agnès montra, dans un corps délicat et dans un âge si tendre, une âme intrépide qui ne soupirait qu'après le martyre. Le gouverneur fit allumer un feu terrible et étaler les ongles de fer, les chevalets et tous les instruments de supplice. La jeune vierge considéra cet épouvantable appareil sans la moindre émotion. Ce n'est pas assez dire: elle fit éclater sa joie à la vue des tortures qui lui étaient préparées, et se présenta d'elle-même pour les souffrir.

Alors, on la traîna devant les idoles pour la forcer à leur offrir de l'encens, mais elle ne leva la main que pour faire le signe de la croix. Le gouverneur, voyant l'inutilité de toutes ses mesures, menaça la Sainte de l'envoyer dans un lieu infâme, où cette chasteté qu'elle aimait tant serait exposée aux insultes d'une jeunesse libertine. « Jésus-Christ, répondit Agnès, est trop jaloux de la chasteté de ses épouses pour souffrir que cette vertu leur soit ravie ; il en est lui-même le gardien et le protecteur. » Le juge, transporté de colère, exécuta la menace qu'il avait faite. La Sainte fut traînée dans un lieu de débauche. Un libertin qui osa se présenter fut frappé de la foudre et perdit la vue. Ses compagnons effrayés le portèrent à la Sainte qui, par ses prières, lui rendit sur-le-champ la vue et la santé.

Cependant, le principal accusateur d'Agnès aigrissait de plus en plus le magistrat contre elle ; mais le juge n'avait pas besoin d'aiguillon. Outré lui-même de se voir méprisé et défié par une jeune vierge, il la condamna à être décapitée. La vue du bourreau chargé de l'exécution remplit Agnès de joie. Le bourreau s'étant approché de sa jeune victime, fut attendri ; son visage pâlit, sa main trembla : la Sainte fut obligée de l'encourager. Puis elle fit une courte prière et baissa la tête, tant pour adorer Dieu que pour recevoir le coup qui consomma son sacrifice. Les spectateurs ne purent retenir leurs larmes en la voyant, dans une extrême jeunesse, chargée de fer et intrépide sous la main tremblante du bourreau. Elle fut enterrée auprès de Rome, sur le chemin de

Nomento. On a toujours spécialement invoqué la Mère de Dieu et sainte Agnès, pour obtenir la vertu de pureté.

Pendant qu'Agnès triomphait du démon dans la capitale même de son empire, Eulalie le couvrait de honte en Espagne, où la guerre contre les Chrétiens était dans tout son feu. Le barbare Dacien, gouverneur de la province, qui venait de faire périr le diacre saint Vincent au milieu de tourments inouïs, était alors à Mérida, capitale de la Lusitanie. Eulalie, issue d'une des premières familles d'Espagne, avait été élevée dans la Religion chrétienne. Une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, un grand amour de la virginité l'avaient rendu dès son enfance également chère à Dieu et aux hommes. Douée d'une grande âme, elle n'aimait rien de ce qui flatte et qui perd les jeunes personnes, la parure et les plaisirs. Elle n'avait encore que douze ans lorsque parurent les édits de Dioclétien. Malgré sa jeunesse, elle regarda ces édits comme le signal du combat. Sa mère, inquiète de l'ardeur qu'elle témoignait pour le martyre, crut devoir la mener à la campagne.

Eulalie, conduite par l'esprit de Dieu, s'échappe durant la nuit, et, après beaucoup de fatigue, elle arrive au point du jour à Mérida. Elle court au palais, se fait jour à travers la garde du gouverneur, parvient au pied de son tribunal et se trouve, sans pâlir, au milieu d'une forêt de haches et de faisceaux. Elle reproche au fier Dacien l'impiété dont il se rendait coupable, en vou-

lant faire abjurer la seule vraie Religion. « Au reste, ajouta-t-elle, puisque vous cherchez des Chrétiens, je suis Chrétienne. » Dacien la fit arrêter. Il employa d'abord les caresses, et lui représenta le tort qu'elle se ferait à elle-même, et la douleur qu'elle causerait à ses parents, si elle persistait dans sa désobéissance.

Ces moyens étant inutiles, il eut recours aux menaces, lui montra tous les instruments de supplice destinés à la tourmenter, et lui dit qu'elle ne subirait aucune torture si elle voulait prendre, seulement du bout du doigt, un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas gagner, renversa l'idole et foula aux pieds le gâteau préparé pour le sacrifice. Cette sainte audace eut bientôt sa récompense. Deux bourreaux la saisissent et lui déchirent les côtés avec des crocs de fer. Eulalie compte ses plaies en répétant d'un air tranquille : « On vous écrit sur moi, Seigneur ; on grave sur mon corps, avec le fer et l'acier, vos victoires : que j'aime à les lire ainsi ! »

On lui applique ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffre cette nouvelle torture sans se plaindre. Enfin, le tyran, que le fer ne sert pas assez vite, a recours au feu. Il fait allumer un grand nombre de torches autour d'Eulalie ; la flamme l'environne bientôt et s'attache à toute sa personne. La jeune martyre, voyant ses habits brûler, se hâte de dénouer ses cheveux qu'un nœud tenait négligemment relevés sous son voile. Ils viennent flotter sur ses épaules et les couvrent d'une infinité de boucles que l'art n'avait point

faites. Cette précaution rassura un peu sa pudeur alarmée. Mais déjà la flamme l'enveloppe et gagne les cheveux. Au moment où ce dernier voile lui est enlevé, la chaste vierge expire étouffée par la flamme et la fumée. La neige qui tombe en abondance couvre son corps. Le Ciel, qui prend soin des funérailles d'une vierge qui lui est chère, en ordonne lui-même la pompe, et y fait régner partout la couleur des vierges. Les Chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre. On bâtit depuis, en cet endroit, une magnifique église, et ses reliques furent placées sous l'autel.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir choisi tout ce qu'il y a de plus faible pour vaincre ce qu'il y a de plus fort ; donnez-nous la pureté de sainte Agnès et de sainte Eulalie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je penserai dans mes peines aux souffrances des martyrs.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4e siècle.)

Q. Rapportez-nous le martyre de saint Phocas.

R. Saint Phocas était un jardinier dont le jardin et

la petite maison étaient situés aux portes de la ville de Synope. C'était un homme d'une simplicité et d'une innocence de mœurs vraiment patriarcales. Son petit jardin lui fournissait de quoi vivre et faire l'aumône. Les étrangers et les pauvres voyageurs étaient sûrs de trouver chez lui une touchante hospitalité. Il fut dénoncé comme Chrétien. Le gouverneur de la province envoya des soldats pour le tuer. Ils arrivèrent sans le savoir à la maison de Phocas, qui leur offrit à loger. Ils acceptèrent. Pendant le repas, ils le prièrent de leur rendre un service : c'était de leur faire connaître un certain Phocas qu'ils avaient ordre de tuer. Phocas leur répondit d'un air tranquille qu'il se faisait fort de le trouver; il les engagea seulement à prendre du repos. Le lendemain matin, il leur dit : « J'ai trouvé Phocas. — Où est-il? lui demandèrent les soldats. — Il n'est pas loin, répondit Phocas ; c'est moi. » Les soldats ne voulaient pas lui faire de mal; mais il leur dit qu'il ne craignait point la mort, et ils le tuèrent.

Q. Rapportez-nous le martyre de saint Taraque, de saint Probus et de saint Andronic.

R. Saint Taraque était un vieux soldat. Il avait soixante-cinq ans lorsqu'il fut arrêté. Saint Probus était un homme très-riche, mais qui avait renoncé à tous ses biens pour mieux servir Notre-Seigneur. Saint Andronic était un jeune homme d'une des premières familles d'Éphèse. Ils furent tous trois conduits devant Maxime, gouverneur de Cilicie. Il demanda leur nom, leur profession. Ils répondirent : « Nous sommes Chré-

tiens, voilà notre nom et notre état. » Le gouverneur leur fit rompre les dents ; il les engagea ensuite à renoncer à la foi, qu'il appelait une folie. Les saints lui répondirent que c'était le culte des idoles qui était une folie, tandis que la Religion du vrai Dieu conduisait au bonheur éternel. Le gouverneur leur fit déchirer les côtés avec des peignes de fer ; il les exhorta à sauver leur vie et à sacrifier aux dieux qu'adoraient les empereurs. Ils lui dirent que les dieux n'étaient que de vaines idoles, et que c'était une impiété de les adorer. Le gouverneur leur fit percer les mains avec des clous rougis au feu, écorcher la tête sur laquelle on plaça des charbons brûlants. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner, il les condamna à être exposés aux bêtes. Le jour des spectacles on lâcha contre eux un ours qui, ce jour-là même, avait tué trois hommes, et une lionne d'une taille démesurée, dont les rugissements faisaient trembler tous les spectateurs. Ces deux animaux s'approchèrent doucement des saints martyrs, se couchèrent devant eux en leur léchant les pieds. Le tyran, confondu, leur fit trancher la tête. Les Chrétiens enlevèrent leurs corps pendant la nuit, et les enterrèrent dans une caverne de rocher.

Q. Rapportez le martyre de sainte Agnès et de sainte Eulalie.

R. Pendant que le sang des martyrs coulait en Orient, il arrosait aussi toutes les provinces de l'Occident. Deux jeunes vierges, d'une illustre naissance et héritières d'une grande fortune, remportèrent une glorieuse vic-

toire. La première est sainte Agnès. Elle était à peine âgée de treize ans. Le gouverneur de Rome l'ayant demandée en mariage pour son fils, elle répondit qu'elle était promise à un époux céleste. On comprit par là qu'elle était Chrétienne. Elle fut arrêtée. L'appareil épouvantable des instruments de supplice ne lui causa pas la moindre émotion; elle engagea elle-même le bourreau à lui donner le coup de la mort; elle le reçut au milieu des larmes des spectateurs.

Sainte Eulalie était née à Mérida, en Espagne. Agée d'environ treize ans, elle se présenta elle-même à Dacien, gouverneur de la province, et lui reprocha l'impiété avec laquelle il voulait détruire la vraie Religion. Dacien lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer rougis. La Sainte comptait ses plaies et disait tranquillement : « On vous écrit sur moi, Seigneur; on grave avec le fer vos victoires sur mon corps. Que j'aime à les lire ainsi écrites ! » Le tyran la fit brûler vive. Une grande quantité de neige qui tomba ce jour-là couvrit le corps de la Sainte. Les Chrétiens l'enterrèrent près du lieu où elle avait souffert, et plus tard on y bâtit une magnifique église où ses reliques furent déposées.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir choisi tout ce qu'il y a de plus faible pour vaincre tout ce qu'il y a de plus fort; donnez-nous la pureté de sainte Agnès et de sainte Eulalie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus

toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je penserai dans mes peines aux souffrances des martyrs.*

XX^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (4^e siècle.)

Jugement de Dieu sur Dioclétien,— sur Maximien,— sur Galère.— Conversion de Constantin. — La paix donnée à l'Eglise. — Divinité de la Religion prouvée par un simple raisonnement. — Influence du Christianisme sur le droit des gens, sur le droit politique, sur le droit civil. — Charité.

En racontant l'histoire des martyrs, nous avons choisi les illustres témoins de notre foi dans toutes les parties du monde : en Orient, en Occident, en Asie, en Afrique et en Europe, dans tous les âges et dans toutes les conditions. Montrer ainsi la catholicité et l'unité de notre foi, et pulvériser le reproche de fanatisme que l'impiété fait à nos saints martyrs, enfin apprendre à tous qu'il n'est ni pays, ni condition, ni âge, qui n'ait donné des saints au Ciel et qui ne puisse lui en donner encore : telle a été notre intention.

Le martyre, ou le témoignage du sang, voilà sans doute un impérissable monument de notre foi. La mort des persécuteurs en est un autre non moins éclatant. La mort des martyrs et la mort des tyrans sont comme une double ligne de colonnes immortelles placées sur la route des âges, où l'œil pénétrant lit cette inscription : *Au roi immortel des siècles, à l'Agneau dominateur du monde.* La mort des martyrs prouve sa bonté ; la mort des tyrans prouve sa justice, et l'une et l'autre

prouvent que tous les hommes, tous les rois, le voulant ou sans le vouloir, contribuent à l'établissement et à l'affermissement de son règne immortel.

Dioclétien et ses collègues avaient immolé pendant dix ans de persécution un si grand nombre de victimes, qu'ils crurent avoir anéanti le Christianisme. Enivrés de ce fol orgueil, ils firent dresser deux colonnes de marbre, qui se voient encore en Espagne, avec ces inscriptions :

DIOCLÉTIEN JOVIEN[1], MAXIMIEN HERCULE,
CÉSARS-AUGUSTES,
POUR AVOIR ÉTENDU L'EMPIRE ROMAIN DANS L'ORIENT
ET DANS L'OCCIDENT,
ET POUR AVOIR ÉTEINT LE NOM DES CHRÉTIENS QUI
CAUSAIENT LA RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

DIOCLÉTIEN, CÉSAR-AUGUSTE,
POUR AVOIR ADOPTÉ GALÈRE
DANS L'ORIENT;
POUR AVOIR ABOLI PARTOUT LA SUPERSTITION DE CHRIST;
POUR AVOIR ÉTENDU LE CULTE DES DIEUX[2].

[1] Dioclétien se faisait appeler Jovien, c'est-à-dire descendant de Jupiter.

[2] DIOCLET. JOVIUS, MAXIM. HERCULEUS,
CÆSS. AUGG.
AMPLIFICATO PER ORIENTEM ET OCCID. IMP. ROM.
ET NOMINE CHRISTIANOR. DELETO,
QUI REMP. EVERTEBANT.

DIOCLETIAN. CÆS. AUG.
GALERIO IN ORIENTE ADOPT.
SUPERSTITIONE CHRISTI UBIQ. DELETA,
CULTU DEORUM PROPAGATO.
(Dans Baronius, à l'année 304.)

Ces colonnes, cette double inscription, devaient raconter à toutes les générations le triomphe des tyrans, et voilà qu'elles n'ont immortalisé que leur barbarie et leur impuissance. De leur vivant même, l'Agneau dominateur prit soin de les humilier et de tirer vengeance du sang de ses serviteurs.

Dioclétien, intimidé par la puissance et les menaces de Galère, abdiqua l'empire à Nicomédie, c'est-à-dire dans la même ville où il avait signé l'édit de persécution. Il se retira en Dalmatie, où il mena une vie privée près de Salone, aujourd'hui Spalatro, où l'on montre encore les ruines de son palais. Quelques années plus tard, il eut la douleur de voir sa femme et sa fille condamnées à mort par le tyran Licinius et exécutées sur une place publique. A ces premières douleurs se joignit celle de se voir l'objet du mépris général. Livré à des agitations continuelles, il ne voulait ni manger ni dormir; nuit et jour on l'entendait soupirer et gémir; ses yeux étaient souvent humides de larmes de désespoir; il se roulait tantôt sur son lit, tantôt sur la terre. Il périt ainsi par la faim, la mélancolie et le chagrin.

Maximien Hercule fut aussi contraint d'abdiquer à Milan. Il voulut par trois fois reprendre la pourpre et même l'arracher à Maxime, son propre fils; tous ses efforts ayant été inutiles, il se pendit de désespoir.

Galère fut attaqué d'une horrible maladie. La pourriture et les vers se mirent à son corps; il exhalait une odeur si infecte, que ses propres domestiques ne pou-

[1] Lact., *de Mortib. persecutor.*, sub fin.

vaient le supporter[1]; enfin il expira dans des douleurs horribles en 311. Ainsi périrent les trois grands persécuteurs du nom chrétien. Et maintenant, rois, comprenez : instruisez-vous, juges de la terre. Nous verrons dans la suite des siècles que tous ceux qui ont osé suivre leur exemple ont subi le même sort.

Cependant le moment marqué de toute éternité pour le triomphe de l'Eglise était venu. Dieu avait assez fait connaître que toutes les puissances de la terre ne pouvaient la renverser; quand il fut bien constant, bien avéré que lui seul l'avait établie, il y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin le protecteur déclaré du Christianisme. Ce prince était fils du César Constance Chlore. Il réunissait dans sa personne les plus éminentes qualités : un génie vif, mais toujours tempéré par une rare sagesse, était encore relevé en lui par une taille avantageuse et une figure noble. Après la mort de son père, Constantin fut proclamé empereur à l'âge de trente ans. Cette dignité lui fut disputée par Maxime, fils de l'empereur Maximien Hercule. Ils se livrèrent quelques légers combats, où Maxime eut d'abord l'avantage; enfin Constantin prit la résolution d'en venir à une bataille décisive. Il conduisit donc son armée en Italie et s'approcha de Rome[2].

Comme l'armée de Maxime était plus forte que la sienne, il comprit qu'il avait besoin d'un secours extraordinaire, et il songea à se rendre favorable le Dieu des

[1] Eusèb., l. 8, c. 16. Lact., loc. cit.

[2] *Voy.* Eusèb., *in Vita Constant.*

Chrétiens. Il le pria avec les vœux les plus ardents de se faire connaître à lui. Ce prince avait le cœur droit, il fut exaucé. Vers l'heure de midi, lorsqu'il marchait à la tête de ses troupes par un temps calme et serein, il aperçut dans le ciel une croix éclatante, au milieu de laquelle étaient tracés, en caractères de lumière, ces mots : « Par ce signe, vous vaincrez. » Toute l'armée vit ce prodige ; mais personne n'en fut plus effrayé que le prince. Il s'occupa le reste du jour à chercher ce que signifiait cette merveille. La nuit suivante, pendant son sommeil, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe, et lui ordonna de faire sur ce modèle un étendard pour le porter dans les combats, comme une sauvegarde contre ses ennemis.

Le matin, l'empereur appela des ouvriers, et leur traça le dessin de l'étendard. C'était une espèce de pique couverte de lames d'or, avec une traverse en forme de croix, d'où pendait un voile tissu d'or. Au haut de la croix était une couronne enrichie de pierreries : on voyait au milieu de la couronne les deux premières lettres du nom de *Christ*, entrelacées, et au-dessus du voile paraissaient les images de l'empereur et de ses enfants. On donna à cet étendard le nom de *Labarum*. Constantin choisit parmi ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus pieux pour le porter l'un après l'autre. Encouragé par cette vision céleste, il n'hésita point à livrer la bataille à son ennemi. Maxime fut vaincu ; il prit la fuite, et en fuyant il se noya dans le Tibre. Rome ouvrit ses portes à Constantin, qui y entra victorieux.

Alors il appela auprès de lui des évêques pour s'instruire des vérités de la Religion chrétienne, et il en fit une profession publique. Son premier soin fut de publier un édit en faveur du Christianisme.

Rien n'est plus certain, dans l'histoire, que cette apparition miraculeuse de la croix, rapportée par Eusèbe de Césarée, historien de l'empereur, et confirmée par une multitude d'écrivains et de monuments de toute espèce. « Si un autre nous l'eût racontée, dit cet historien, il aurait eu peine à nous persuader ; mais l'empereur Constantin nous ayant lui-même fait le récit de ce prodige, et nous l'ayant assuré avec serment, à nous qui écrivons cette histoire, quelqu'un pourrait-il en douter, surtout après que l'événement a justifié la promesse ? »

Ainsi parlait Eusèbe dans le temps où une infinité de personnes, témoins oculaires de ce fait, vivaient encore et pouvaient le démentir. On a bonne grâce de venir, quinze siècles après, sans preuves, sans monuments, révoquer en doute un fait aussi grave, uniquement parce qu'il ne nous convient pas ; que dis-je ? uniquement parce qu'il prouve la divinité d'une Religion qu'on craint parce qu'on ne l'aime pas, et qu'on n'aime pas parce qu'elle condamne le mal qu'on aime.

Du reste, quand nous abandonnerions ce miracle à l'impiété, sa cause n'en serait pas meilleure. En effet, voici le raisonnement que nous lui faisons : Ou le Christianisme s'est établi par des miracles, ou sans miracles ; lequel voulez-vous ? choisissez : l'un et l'autre nous est égal. Si vous dites que le Christianisme s'est éta-

bli par des miracles, il est donc divin ; car il est impossible que Dieu fasse des miracles pour autoriser le mensonge. Si vous dites que le Christianisme s'est établi sans miracles, vous admettez par là le plus grand de tous les miracles ; c'est-à-dire la conversion de l'univers par douze pêcheurs désavoués du Ciel et repoussés de la terre. Si vous croyez la chose humainement possible, allez-vous-en donc au bord de nos rivières, envoyez douze de nos pêcheurs dans les quatre parties du monde, avec mission de convertir l'univers à une religion *quelconque*, vous verrez s'ils réussiront.

Pour vous bien faire sentir toute la force de ce raisonnement, transportons-nous par la pensée au moment où le Christianisme parut sur la terre, et supposons avec saint Chrysostôme qu'un philosophe païen eût rencontré le Sauveur prêchant sa doctrine dans la Judée, et que le dialogue suivant se soit établi :

« Que prétendez-vous, lui demande le philosophe, en prêchant par les villages une doctrine nouvelle ? — Convertir le monde, lui répond Jésus. — Mais faire abandonner à l'univers ses dieux, sa religion, ses mœurs, ses usages, ses lois, pour lui faire adopter vos maximes, vous êtes donc plus sage que Socrate, plus éloquent que Platon, qui ne put jamais imposer ses lois à une seule bourgade de l'Attique ? — Je ne me donne point pour un sage. — Mais qui êtes-vous donc ? — On me connaît pour le fils d'un obscur artisan de Nazareth. — Mais par quels secrets moyens avez-vous donc préparé le succès de votre entreprise ? — Jusqu'ici j'ai passé ma

vie dans la boutique de mon père. Depuis peu je parcours le pays; quelques disciples se sont mis à ma suite, et c'est à eux que je confierai le soin d'établir ma doctrine parmi les nations.

— Mais vos disciples sont donc des hommes aussi distingués par la noblesse de leur naissance que par la supériorité de leurs talents? — Mes disciples, ce sont douze pêcheurs qui ne connaissent que leurs barques et leurs filets, douze Juifs, et vous savez combien les Juifs sont méprisés des autres peuples. — Mais vous comptez donc sur la protection de quelque puissant monarque? — Je n'aurai point de plus mortels ennemis que les rois et les grands du monde; tous s'armeront de leur puissance pour anéantir ma doctrine. — Mais vous possédez donc d'immenses richesses? et en faisant briller l'or aux yeux des peuples, je conçois qu'il est facile de se créer des adorateurs. — Je n'ai pas de quoi reposer ma tête; mes disciples, pauvres par leur naissance, le seront encore plus par mes ordres : ils vivront d'aumônes ou du travail de leurs mains.

Mais enfin c'est donc sur votre doctrine elle-même que vous fondez l'espérance de vos succès? — Ma doctrine! elle repose sur des mystères que les hommes prendront pour des folies. Je veux, par exemple, que mes disciples annoncent que je suis Dieu et homme tout ensemble; que je suis né d'une vierge; que je suis mort sur une croix entre deux voleurs, car c'est par ce genre de supplice que je dois bientôt terminer ma vie; que trois jours après je suis ressuscité et

enfin monté au ciel. — Mais du moins votre morale est bien commode, sans doute qu'elle flatte toutes les passions? — Ma morale ! elle combat toutes les passions, condamne tous les vices, commande les plus austères vertus, et punit jusqu'à la pensée même du mal.—Mais vous promettez de magnifiques récompenses à ceux qui voudront l'embrasser? — Oui ; sur la terre je leur promets le mépris, la haine du genre humain, les prisons, les bûchers, la mort sous toutes les formes ; après leur vie, je leur promets des récompenses que l'esprit de l'homme ne peut comprendre.

—Mais dans quels lieux, à quels hommes prétendez-vous enseigner une si étrange philosophie ? sans doute à quelques ignorants, comme ceux que vous appelez vos disciples? — Ma religion sera prêchée à Jérusalem devant la Synagogue, à Athènes devant l'Aréopage, à Rome dans le palais même des Césars ; partout, devant les rois et les peuples, dans les villes et dans les campagnes, jusqu'aux extrémités du monde. — Et vous vous flattez de réussir? — Sans doute; bientôt je serai reconnu partout pour le seul Dieu du ciel et de la terre ; le monde va changer de face; toutes les idoles vont tomber; les peuples accourront en foule pour embrasser ma doctrine ; les rois eux-mêmes se prosterneront devant l'instrument de mon supplice, et le placeront à leur couronne comme son plus bel ornement; j'aurai partout des temples et des autels, des prêtres et des adorateurs. — Allez, allez, retournez dans la boutique de votre père ; votre projet est le comble de l'extravagance. »

Le philosophe avait raison. Oui, je le soutiens, aux yeux de la raison, entreprendre la conversion du monde avec douze pêcheurs, au siècle d'Auguste, en dépit de toutes les forces humaines, ce projet est le comble de la folie ; l'exécution en surpasse évidemment toutes les forces humaines. Et cependant l'histoire, l'histoire profane est là pour l'attester, ce projet a été exécuté; il l'a été de la manière et par les moyens que Jésus avait prédits; il l'a été rapidement, il l'a donc été divinement.

Si le philosophe dont nous parlons revenait aujourd'hui sur la terre, s'il voyait la religion de Jésus de Nazareth dominant dans tout l'univers, douterait-il du miracle de son établissement? ne s'écrierait-il pas, ravi d'admiration : « Tout cela est au-dessus de l'esprit et des forces humaines; tout cela est donc l'œuvre de Dieu [1] ? »

Ainsi, il demeure démontré qu'il est mille fois plus difficile d'expliquer la conversion du monde sans miracles qu'avec des miracles; en d'autres termes, que la conversion du monde par douze pêcheurs, sans miracles, est le plus grand de tous les miracles.

Cependant, jusqu'à Constantin, l'Eglise n'avait point eu d'existence *sociale* ; il y avait des familles chrétiennes, il n'y avait point de nations chrétiennes. En montant sur le trône avec Constantin, la Religion passa de l'état domestique à l'état social. Alors elle fit sentir son influence aux nations, comme elle l'avait fait sentir

[1] Incredibile, ergo divinum. (Tertull , *ad Marc.*)

aux individus ; les lois se modifièrent d'après son esprit, et les législations, et les mœurs publiques, et le langage même, devinrent peu à peu chrétiens, et le triomphe de Jésus-Christ fut complet.

Cette influence salutaire mérite bien de notre part quelques instants d'étude ; nous devons tant à la Religion, et nous sommes si portés à oublier ses bienfaits, que c'est un vrai service rendu aux hommes que de leur en rappeler le souvenir.

Considérons cette influence 1° sur le droit des gens, c'est-à-dire dans les rapports des peuples les uns avec les autres. Avant le Christianisme la grande loi qui réglait les rapport des peuples entre eux, c'était la loi du plus fort ; malheur aux vaincus [1] ! était la devise universelle : aussi on ne faisait la guerre que pour conquérir du butin et des esclaves. La guerre était toujours accompagnée de la dévastation, de l'incendie, du carnage, de la désolation du pays vaincu, et enfin de l'esclavage de ses habitants. Or, nous avons vu quel était le sort des esclaves : des fers que rien ne devait plus briser, des traitements indignes, l'obligation de se tuer les uns les autres pour amuser les vainqueurs ou pour honorer leurs funérailles, voilà le seul avenir qui les attendait.

Le Christianisme, passé à l'état social, modifie peu à peu ce code barbare ; au droit brutal du plus fort, il substitue insensiblement la douce loi de la charité universelle ; la guerre ne se fait plus avec la même barba-

[1] Væ victis!

rie ; les prisonniers de guerre ne sont plus esclaves ; recueillis sur le champ de bataille par les vainqueurs, les blessés sont soignés, soulagés, rendus à la vie, et plus tard à leur patrie, à leur famille. Tel est le caractère général de la guerre parmi les nations chrétiennes ; et pour qu'on sache bien que c'est au Christianisme, et au Christianisme seul que ce terrible fléau doit d'être adouci, il conserve encore son caractère de barbarie chez les nations modernes qui n'ont point reçu l'influence de l'Evangile, et il redevient de plus en plus barbare chez les peuples chrétiens, à mesure que l'Evangile perd son influence.

De cet adoucissement de la guerre est résultée peu à peu l'abolition de l'esclavage ; mais ici, combien le Christianisme s'est montré sage et prévoyant ! Appeler tout d'un coup les esclaves à la liberté, c'eût été bouleverser le monde ; Notre-Seigneur se contente de déposer dans l'Evangile les principes de la liberté, en disant : « Vous êtes frères ; aimez-vous les uns les autres comme vous vous aimez vous-même. » Et les Apôtres et l'Eglise sont venus, suivant l'opportunité des circonstances, faire l'application de ce principe, et, sans secousses, sans révolutions, les esclaves ont passé à la liberté. Il est admirable de voir les modifications successives de la législation sous l'influence chrétienne. Lisez le Code Justinien, et les capitulaires de nos rois, surtout ceux de Charlemagne, et vous assistez à cette transformation du vieux monde au monde nouveau.

Ici encore, pour qu'on sache bien que c'est au

Christianisme, et au Christianisme seul, qu'appartient l'abolition de l'esclavage, il suffit de savoir que les nations idolâtres vivent encore sous le régime de la loi païenne, et que l'esclavage est chez elles en pleine vigueur.

2° Considérons l'influence chrétienne sur l'ordre politique, dans les rapports des rois et des peuples. Dans le Paganisme, vous voyez toujours le droit du plus fort réglant toutes choses, c'est-à-dire asservissant partout l'être faible au profit de l'être fort. Les rois étaient de véritables despotes ; les peuples, de vils troupeaux, qui devaient servir à tous les caprices de leurs maîtres. L'histoire des empereurs romains place cette humiliante vérité au rang des faits les plus incontestables. Le divin Législateur, le Roi des rois, meurt pour son peuple, et du haut de la croix il dit : « Rois, je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. » Auparavant il avait dit : « Que celui qui est le premier parmi vous soit le serviteur des autres. » Du haut de la croix descend une autre leçon : en portant l'obéissance à son Père jusqu'à la mort, le Fils de Dieu dit aux peuples : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait. » Auparavant il avait dit : « Rendez à César ce qui est à César. » Dans cette double leçon est la consécration du pouvoir et du devoir, le principe de l'esprit de sacrifice, la véritable base d'une société parfaite. Ainsi, dans le Christianisme passé à l'état social, les peuples ne sont plus pour les rois, mais les rois pour les peuples, comme les enfants ne sont pas pour les parents, mais les parents pour les enfants. Les

dignités, les postes élevés, s'appellent des *charges* dans la langue chrétienne. Dans ces principes évangéliques est l'abolition du droit de la force matérielle ; là est le principe de la douceur, de l'équité qui distingue les législations des peuples chrétiens.

Et pour qu'on sache bien que c'est au Christianisme, et au Christianisme seul, que nous devons ces avantages, les peuples idolâtres sont encore régis par la loi du plus fort : les rois y sont des despotes ; et plus l'influence de l'Evangile diminue chez les nations chrétiennes, plus les lois redeviennent injustes, barbares, contradictoires, c'est-à-dire plus nous retombons dans l'arbitraire du Paganisme [1].

3° Sur l'ordre civil. Dans la famille, nous avons déjà vu ce que le Christianisme avait fait en faveur du père, de la mère et de l'enfant. Ces bienfaits devinrent des lois sous Constantin, c'est-à-dire que cet empereur, faisant passer dans la législation le grand principe évangélique de la charité et de l'égalité, abolit la polygamie et le divorce : là étaient les deux sources d'esclavage, de honte et de malheur pour la famille païenne. Le mariage un et indissoluble, qui ennoblit le père, relève la femme, assure la vie et l'éducation de l'enfant, en un mot, qui fait le bonheur de la famille dans les sociétés modernes, est tellement un bienfait du Christianisme, que partout où l'Evangile ne règne pas, la polygamie et le divorce subsistent ; que partout où l'Evangile perd

[1] Voyez *Code de la Religion et des mœurs*, par l'abbé Meusy, 2 vol. in-12.

de son influence, ces deux fléaux reparaissent sous une forme ou sous une autre.

Ainsi, sous l'influence chrétienne, le droit des gens, le droit politique, le droit civil, tous les rapports des hommes entre eux se sont modifiés, perfectionnés, sanctifiés. Nations modernes, là est le principe de votre supériorité. Puissiez-vous ne jamais l'oublier ! et ne jamais forcer la Religion à se dire cette amère parole : « J'ai élevé, j'ai nourri des enfants, et ils m'ont méprisée [1] ! » Prenez-y garde, le Christianisme fut le triomphe de la charité sur la force brutale, de l'homme régénéré sur l'homme dégradé, de l'esprit sur la chair. Si vous le bannissez, il passera à d'autres peuples, plus dignes que vous de ses bienfaits; et comme le soleil, en descendant sous l'horizon, ne laisse après lui que l'horreur des ténèbres, le divin flambeau, en s'éloignant, ne vous laissera que la nuit de l'erreur et le chaos des révolutions, en attendant les fers de l'esclavage et les horreurs de la barbarie. Voyez ce qui est arrivé à la Grèce, à l'Afrique, autrefois si éclairées, si florissantes et si heureuses, parce qu'elles étaient chrétiennes. Que leur exemple vous serve de leçon.

4° Sur tout ce qui souffre. Sous le Paganisme, l'être faible était partout opprimé, avili. Tout ce que le Christianisme avait opéré dans les lois était dirigé vers le but unique de protéger la faiblesse contre la force. Grace à son influence, les combats de gladiateurs furent abolis. Mais, en dehors de l'action des lois, il

[1] Isaïe, c. 1.

restait encore une foule de misères à soulager. Le Christianisme avait pour réussir toutes les ressources nécessaires; mais sous la persécution, il avait été forcé de les resserrer en lui-même. A peine fut-il libre, qu'il se fit comme un immense débordement de charité. On eût dit un fleuve d'amour qui, descendant d'une haute montagne, franchit toutes ses bornes, inonde toutes les campagnes, portant partout la fécondité et la vie. Voyez, et dites s'il est une seule misère que cette religion d'amour n'ait soulagée.

Les oreilles délicates des Grecs et des Romains furent obligées de s'habituer à des termes nouveaux, expressions variées de bienfaits inconnus. On vit s'élever à l'envi des maisons pour nourrir les petits enfants exposés ou autres, quelle que fût la religion de leurs parents; d'autres, pour les orphelins; d'autres, pour les malades; d'autres, pour le logement des étrangers et des passants; d'autres, pour toute espèce de pauvres en général[1]. Pas une misère qui n'eût son palais.

C'était d'ordinaire un apôtre de cette divine charité, un prêtre, qui en avait l'intendance, comme à Alexandrie saint Isidore, sous le patriarche saint Théophile; à Constantinople, saint Zotique, et ensuite saint Samson. Il y avait des particuliers qui entretenaient des hôpitaux à leurs frais, comme saint Pammachien à Porto,

[1] L'asile de l'enfance s'appelait en grec *brephotrophium;* celui des orphelins, *orphanotrophium ;* celui des malades, *nosocomium;* celui des étrangers, *xenodochium;* celui des vieillards, *gerontocomium ;* celui de toute espèce de pauvres, *ptochotrophium.*

et saint Gallican à Ostie. Ce dernier avait été patrice et consul, et c'était une merveille qui attirait des spectateurs de toutes parts, de voir un homme de ce rang, qui avait eu les ornements du triomphe et l'amitié de l'empereur Constantin, de le voir, dis-je, laver les pieds des pauvres, les servir à table, et donner aux malades toutes sortes de soulagements [1]. Combien de fois, depuis cette époque, le même exemple n'a-t-il pas été donné par des rois et des reines, par des princesses délicates nées sur les marches du trône! Oh! le culte des pauvres, qu'on passe l'expression, est le caractère exclusif de la Religion chrétienne.

Les saints évêques n'épargnaient rien pour ces sortes de dépenses; ils avaient grand soin de la sépulture des pauvres et du rachat des captifs qui avaient été pris par les Barbares, comme il arrivait souvent dans la chute de l'empire romain [2]; ils vendaient jusqu'aux vases sacrés pour ces deux dernières aumônes, tant elles étaient privilégiées; et saint Empère, évêque de Toulouse, se réduisit par là à une telle pauvreté, qu'il portait le corps de Notre-Seigneur dans un panier et le sang dans un calice de verre. Saint Paulin, évêque de Nole, après avoir tout vendu, se rendit lui-même esclave pour racheter le fils d'une veuve. Ainsi les grands trésors des églises, l'or et l'argent dont elles étaient ornées, n'y étaient que comme en dépôt, en attendant une occasion de les employer utilement, telle qu'une calamité publique, une morta-

[1] Baron., ad 3 decemb.

[2] Saint Cypr., ép. 56, p. 146. Mamachi, t. 3, p. 46 et suiv.

lité, une famine. Tout cédait à l'entretien des temples vivants du Saint-Esprit[1].

Ce changement dans les mœurs n'est pas moins miraculeux que le changement dans les idées. Si, durant les persécutions, un homme se fût tout à coup présenté au milieu de l'amphithéâtre, où la vieille reine buvait avec délices le sang des chrétiens, et que, s'adressant à l'empereur, au sénat, aux superbes matrones, il eût dit : « Un jour viendra, et il n'est pas éloigné, où vos filles, devenues chrétiennes, se feront un honneur de servir les pauvres et les esclaves. Tous ces malheureux que vous daignez à peine regarder, que vous accablez de chaînes et de coups, que vous envoyez mourir dans des îles désertes, sur le bord des chemins, ou que vous jetez à vos murènes, seront recueillis par vos fils, respectés, chéris, appelés du nom de frères ; et vos descendants les plus illustres attacheront plus de gloire à être les serviteurs et les servantes des pauvres que les rejetons des Scipions et des Césars ; si, dis-je, un homme avait tenu ce langage à l'empereur et au sénat, certes on l'eût regardé comme un insensé, et cependant il eût été prophète. Et si cent ans après Constantin, tous ces empereurs, tous ces grands de Rome fussent revenus sur la terre, quel eût été leur étonnement en voyant la prophétie réalisée? Auraient-ils pu ne pas s'écrier : C'est un inconcevable prodige ; il ne peut être que l'ouvrage de Dieu : *Incredibile, ergo divinum.*

[1] Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, p. 330.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné la liberté à votre Eglise; grâces vous soient rendues de tous les bienfaits qu'elle a répandus sur le monde et sur chacun de nous en particulier.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai chaque jour pour mes supérieurs temporels.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4e siècle.)

Q. Que remarquez-vous sur l'histoire des martyrs?

R. Je remarque sur l'histoire des martyrs que Dieu a eu soin de les choisir dans tous les pays du monde, afin de montrer l'unité et la catholicité de la foi; dans tous les âges et dans toutes les conditions, afin de nous apprendre qu'il n'est ni âge, ni condition qui n'ait donné des saints au ciel et qui ne puisse encore en donner, si nous le voulons.

Q. Que remarquez-vous sur la mort des persécuteurs?

R. Je remarque sur la mort des persécuteurs qu'elle

est une preuve visible de la justice de Dieu. Le châtiment dont ils ont été frappés dès cette vie nous apprend à craindre Dieu, et cette crainte contribue à affermir la Religion. Ainsi, les martyrs et les tyrans contribuent, chacun de sa manière, à la gloire de Jésus-Christ.

Q. Qui est celui qui donna la paix à l'Église?

R. Celui qui donna la paix à l'Eglise fut Constantin. Ce prince était fils du César Constance Chlore ; après la mort de son père il fut proclamé empereur. Le tyran Maxime voulut lui disputer l'Empire. Constantin marcha sur Rome et présenta la bataille à son ennemi. La veille du combat, une croix lumineuse apparut dans les airs à Constantin et à toute son armée ; au milieu de la croix étaient ces mots : *Vous vaincrez par ce signe ;* ils entouraient les deux premières lettres du mot Christ. La nuit suivante, Notre-Seigneur apparut à Constantin et lui ordonna de faire un étendard semblable à celui qu'il avait vu dans les airs, et qu'il remporterait la victoire. Constantin obéit, et il donna à cet étendard le nom de Labarum. La bataille fut livrée, et Maxime vaincu se noya dans le Tibre. Constantin, demeuré seul maître de l'Empire, entra dans Rome ; il appela aussitôt les évêques, se déclara le protecteur de la Religion, et publia en 313 un édit par lequel il lui donnait une pleine liberté.

Q. Que prouve l'établissement de l'Église?

R. L'établissement de l'Église prouve la divinité de la Religion ; elle s'est établie en dépit de toutes les

forces humaines, c'est donc Dieu qui en est l'auteur. Ainsi nous pouvons dire aux impies : La Religion chrétienne s'est établie par des miracles ou sans miracles. Si vous dites qu'elle s'est établie par des miracles, elle est donc divine, elle est donc vraie; car Dieu ne peut pas faire des miracles pour autoriser le mensonge. Si vous dites que la Religion s'est établie sans miracles, vous admettez le plus grand de tous les miracles, car l'univers converti par douze pêcheurs, sans l'assistance de Dieu, est le plus grand des miracles.

Q. Qu'a produit la Religion en devenant libre?

R. La Religion, en devenant libre, a changé toutes les lois et les a rendues douces et équitables; elle a aboli l'esclavage, la polygamie, le divorce, le droit de vendre et de tuer les enfants; elle a soulagé toutes les misères humaines. Aussitôt qu'elle fut libre, elle établit des maisons de charité pour les enfants, les vieillards, les malades, les étrangers, tous les pauvres; elle aime tant les pauvres, que plus d'une fois ses plus saints évêques ont vendu les vases sacrés pour soulager les malheureux ou racheter les captifs.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné la liberté à votre Église; grâces vous soient rendues de tous les bienfaits qu'elle a répandus sur le monde et sur chacun de nous en particulier.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute

chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai chaque jour pour mes supérieurs temporels.*

XXI^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(4^e siècle.)

Moyens de conservation, le prêtre, les saints, les ordres religieux; — de propagation; les missions.—Portrait des hérésies. — Pères et docteurs de l'Eglise. — Histoire d'Arius. — Son hérésie. — Concile de Nicée. — Solennité des conciles. — Jugement de Dieu sur Arius. — Histoire de saint Athanase. — Mission de saint Frumence en Ethiopie. — Conversion des Ibériens.

Après trois cents ans d'une lutte sanglante, voilà le Christianisme vainqueur qui s'est assis, avec Constantin, sur le trône des Césars; il est établi, il est sacré publiquement roi du monde; son action salutaire se fait sentir en tout; il régénère l'homme dans son esprit, dans son cœur, dans son corps, en le délivrant de la honteuse servitude de l'erreur, du crime et du despotisme brutal. Que reste-t-il à faire au divin fondateur de l'Eglise, sinon à la conserver et à l'étendre, afin que toutes les générations puissent participer à ses bienfaits?

Nous disons conserver. Oui, le premier soin du Sauveur, après avoir établi son œuvre divine, sera de la maintenir et de la défendre. Mais quoi! une Religion si sainte, si vraie, si bienfaisante peut-elle avoir des en-

nemis? Au premier coup d'œil cela paraît impossible; il semble au contraire qu'après avoir introduit tant d'améliorations salutaires dans les lois, dans les institutions et dans les mœurs publiques, le Christianisme, aimé, chéri et respecté, ne doit rencontrer que des enfants soumis et des disciples fidèles. Oui, il le semble; mais, dans la réalité, il n'en peut être ainsi.

Les suites du péché, relativement à l'homme, sont affaiblies par le Christianisme, mais non pas détruites; l'œuvre de la Rédemption ne sera consommée que dans le ciel. En attendant, il y aura lutte : lutte intellectuelle, *il faut qu'il y ait des hérésies;* lutte morale, *il faut qu'il y ait des scandales ;* lutte physique, *il faut qu'il y ait des misères publiques et particulières* [1]. Il faut tout cela pour que notre vie temporelle reste ce que Dieu veut qu'elle soit depuis le péché, une épreuve, et une épreuve méritoire, par conséquent pénible. L'homme est un soldat : il doit conserver son union avec le nouvel Adam, et croître en perfection les armes à la main [2].

L'enfer et le vieil homme firent de persévérants efforts pour rendre cette lutte périlleuse, et ruiner l'œuvre de la Rédemption à l'égard des particuliers et des peuples. Tantôt ils susciteront des hérésies pour altérer la vérité chrétienne et ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme intellectuel ; tantôt ils susciteront des scandales pour substituer la concupiscence à la charité, la vie des sens à la vie surnaturelle, par conséquent

[1] I Cor., XI, 19. Matth., XVIII, 7. Act. XIV, 21.
[2] Job., VII, 1.

pour ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme moral ; enfin le double crime du scandale et de l'hérésie, ou d'autres causes particulières, attireront sur les peuples des épidémies, des guerres, des calamités, des bouleversements, des brigandages, des injustices, l'oppression, le despotisme, qui tendront à ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme physique, en faisant revivre la loi brutale du plus fort, et replongeant le monde dans l'état de souffrance et d'abjection où il était sous le Paganisme.

Sur tous ces points d'attaque, le nouvel Adam place une sentinelle :

1° Le *prêtre ou le sacerdoce*. Défenseur-né, conservateur universel de l'œuvre de la Rédemption contre les hérésies, les scandales, les misères physiques, le prêtre sera tout à la fois *docteur*, pour défendre la vérité : *modèle*, pour donner l'exemple de toutes les vertus, c'est-à-dire de l'amour pratique des biens surnaturels, et par là empêcher l'amour déréglé des créatures de reprendre l'empire dans le cœur humain ; *infirmier* de toutes les misères humaines, afin de prévenir par une charité infatigable et universelle la ruine de la Rédemption dans l'homme physique, par le retour à la dégradation païenne et aux souffrances qui en étaient la suite.

2° Les *saints*. Quelquefois les dangers deviennent plus grands ; les loups cruels rôdent, plus nombreux et plus acharnés, autour du bercail. C'est alors que, du sein toujours fécond de son Eglise, Dieu fait naître de

nouveaux auxiliaires de l'œuvre réparatrice : ce sont ces saints extraordinaires qui apparaissent de loin en loin au jour du combat. Comme l'enfer ne peut attaquer le Christianisme que par trois endroits : dans l'homme intellectuel, par l'erreur ; dans l'homme moral, par le scandale ; dans l'homme physique, par le retour à la servitude et à l'abjection païenne, il y a trois espèces de saints, et il n'y en a que trois : les saints *apologistes*, pour la défense et la propagation de la vérité ; les saints *contemplatifs*, pour rappeler sans cesse notre cœur à l'amour des choses surnaturelles ; les saints *infirmiers*, pour soulager l'homme physique et l'empêcher de retomber dans l'état de misère et de servitude d'où le Rédempteur l'a tiré. Nous verrons que tous ces saints apparaissent au jour précis où le besoin de leur présence se fait le plus vivement sentir ; c'est une preuve sensible de l'action continuelle de la Providence sur l'Eglise.

3° Les *ordres religieux*. Il se rencontre dans la vie de l'Eglise des époques terribles où l'on dirait que la puissance de l'enfer va prévaloir. L'hérésie, le scandale, l'injustice, ligués ensemble, attaquent la Religion sur tous les points ; la lutte sera longue, acharnée, la mêlée générale : jamais le monde n'aura couru de dangers plus pressants. C'est dans cette extrémité que Dieu tire des trésors de son amour un nouvel auxiliaire de la Religion ; ce sont les ordres religieux. Il y en a de trois sortes : les ordres *apologistes* pour la défense et l'enseignement de la vérité ; les ordres *contemplatifs*, pour la

défense de la charité, et vous les voyez, par un noble mépris de toutes les choses sensibles, relever l'amour humain vers les biens surnaturels, faire, par des expiations volontaires, le contre-poids au scandale, et empêcher la concupiscence de reprendre son empire; enfin les ordres *infirmiers*, consacrés au soulagement de toutes les misères humaines; on les trouve postés sur tous les points par où l'enfer peut attaquer l'œuvre de la Rédemption dans l'homme physique. Qu'elle est donc belle, mon Dieu! votre Religion sainte, envisagée dans ces moyens de conservation! Semblable à la tour de David, mille boucliers protégent ses murailles, mille sentinelles veillent nuit et jour à sa défense.

Le sacerdoce, les saints, les ordres religieux, tels sont les trois moyens établis par le nouvel Adam pour maintenir le Christianisme. Ces trois moyens se résument dans un seul, qui est l'Eglise; car c'est dans l'Eglise et par l'Eglise que les prêtres sont sacrés, que les saints sont formés et les ordres religieux établis.

Voilà le Christianisme pourvu de tous les moyens de conservation; que reste-t-il, sinon à le propager? car Dieu veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité [1]. Le moyen de propagation, ce sont les missions; nous ferons leur histoire à mesure que nous les rencontrerons sur notre route.

Reprenons maintenant notre récit, et remettons-nous en marche avec l'Eglise. O divine épouse de l'Homme de douleurs! attendez-vous à partager le sort de votre

[1] II Cor., v. 15.

céleste époux. Sur votre front comme sur le sien doit briller une immortelle couronne d'épines ; c'est le diadème auquel on vous reconnaîtra, jusqu'à la fin des siècles, pour la légitime épouse. En vain les sectes voudront se parer de vos autres ornements, jamais il ne leur sera donné de porter la robe du martyre ni le manteau de la persécution. Les amphithéâtres sont encore teints du sang de vos enfants ; les bûchers qui les consumèrent sont encore fumants ; dans le lointain on entend encore les rugissements des lions qu'on déchaîna contre eux. Vous respirez à peine, que voici un nouvel ennemi, un gigantesque sectaire, qui s'élève de l'Egypte et s'avance pour vous frapper au cœur. Arius ose nier la divinité de Jésus-Christ. Ne craignez rien, tendre épouse de l'Homme-Dieu, au champion du mensonge Dieu saura opposer le défenseur de la vérité.

Le quatrième siècle, qui débute par la plus sanglante des persécutions, se continue par la plus redoutable de toutes les hérésies. Le Démon, voyant la Religion établie malgré les efforts des tyrans qu'il avait armés contre l'œuvre de Dieu, ne perd point courage : il change seulement ses batteries. Il entreprend de démolir l'édifice qu'il n'a pu empêcher de bâtir. Une nouvelle guerre commence.

Regardez, et voilà une nuée d'hérétiques attachés à toutes les parties de l'édifice de la Religion, depuis le faîte jusqu'à la base, armés du sarcasme, du mensonge, de la calomnie, défigurant, souillant, dégradant, essayant le marteau destructeur contre toutes les

pierres, cherchant à les mutiler, à les ébranler les unes après les autres, avec un acharnement et une persévérance qui n'a eu d'imitation dans l'histoire que celle des Vandales du siècle passé, qui ont dispersé parmi nous les débris de nos temples et de nos palais. Regardez encore, et voilà qu'une multitude de docteurs, revêtus de la triple armure du génie, de l'éloquence et de la vertu, viennent de l'Orient et de l'Occident, font tomber les hérétiques, les confondent, quelquefois les convertissent; toujours brisent leur marteau comme les martyrs émoussaient le glaive des tyrans, et l'édifice immortel reparaît aux yeux dans toute sa beauté première et toujours ferme sur ses bases.

Jamais cette lutte de l'erreur contre la vérité ne fut plus acharnée que pendant le quatrième siècle; aussi jamais l'Eglise ne déploya-t-elle un si grand luxe de docteurs et d'apôtres. C'est proprement l'ère des Pères de l'Eglise; nous allons les faire connaître en peu de mots.

On appelle Pères de l'Eglise tous ces grands hommes qui ont paru pour défendre l'Eglise et expliquer sa doctrine pendant les six premiers siècles[1]. On les divise en Pères grecs et en Pères latins, suivant qu'ils ont écrit dans l'une ou l'autre langue. Les plus illustres d'entre ces hommes illustres, c'est-à-dire ceux qui ont le plus écrit et dont la doctrine est le plus généralement

[1] Bergier, art. *Pères*.

Cependant on dit généralement de saint Bernard, qu'il est le dernier des *Pères* de l'Eglise.

autorisée et suivie, portent le titre de docteurs de l'Eglise. Il y a quatre saints docteurs de l'Eglise grecque, savoir : saint Athanase, saint Basile le Grand, saint Grégoire de Nazianze, et saint Jean Chrysostôme; et cinq de l'Eglise latine : saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand et saint Thomas d'Aquin. Ce fut le pape saint Pie V qui donna à saint Thomas d'Aquin le titre de cinquième docteur de l'Eglise [1].

Nous les appelons *Pères* parce que notre Sauveur, qui les remplit particulièrement de son esprit, les a donnés à son Eglise pour être ses défenseurs et ses conseillers, au monde pour en être les oracles et la lumière [2].

« Nous les appelons *Pères*, parce que leurs écrits, pleins de la science du salut, dit saint Augustin, se sont répandus comme une rosée abondante dans le champ de l'Eglise pour y faire fructifier les germes de vie que Jésus-Christ et ses premiers disciples y avaient laissés, afin qu'ils nourrissent les âmes de la plus pure substance de la vraie doctrine. Ce sont eux qui ont apporté pour la construction de l'édifice sacré le ciment et les riches décorations dont se fortifie et s'embellit cette Eglise bâtie par Jésus-Christ, qui en est la *pierre angulaire*, par les *Prophètes et les Apôtres, qui en sont les immortels fondements* [3]. » Unis à l'Ecriture, ces ouvrages, consacrés par la sanction de l'Eglise, ajoutent à l'autorité de la parole divine, immédiatement éma-

[1] *Dict. des Sciences eccl.*, art. *Docteurs.*

[2] Luminaria mundi, sermonem vitæ continentia. Act. concil. Ephes. Labbe, t. 3, *Conc.*, p. 836.

[3] Saint Aug., *contr. Julian.*, lib. 2, c. 10, p. 552.

née de l'Esprit saint, le poids imposant d'une inspiration au moins indirecte qui les a produits, et l'efficacité d'une grâce toute particulière qui les distingue si éminemment de toutes les compositions humaines[1]. Ils composent cette chaîne auguste de la tradition dont la majestueuse unité s'est soutenue inébranlable à travers les chocs des révolutions, les attaques du schisme et de l'hérésie, les ruines du temps, les ténèbres de l'ignorance et les ravages des mauvaises mœurs[2].

Quant à leur éloquence, il ne faut songer à lui rien comparer. « Quoi! un Père de l'Eglise! un docteur de l'Eglise! Quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle sécheresse! quelle froide dévotion! et peut-être quelle scolastique! disent les gens du monde ignorants et légers qui ne les ont jamais lus; mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait des Pères une idée si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expressions et de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la Religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connaître que, par l'étendue des connaissances, par la profondeur et la pénétration,

[1] Saint Basile. *Voy.* Duguet, *Confér. ecclés.*, t. 2, p. 509.
[2] Guillon, t. 1, p. 10.

par les principes de la pure philosophie, par leur application et leur développement, par la justesse des conclusions, par la dignité du discours, par la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint Augustin[1] ! »

Revenons à notre sujet. Le premier qui osa tenter de démolir l'édifice de la Religion après son établissement fut Arius. Conduit par l'esprit infernal, il dirigea ses coups contre la pierre angulaire. Cet homme, auteur de la grande hérésie connue sous le nom d'Arianisme, était né en Libye. Il passa en Egypte, où il fut ordonné diacre de l'Eglise d'Alexandrie. Des menées séditieuses, auxquelles il prit part, forcèrent saint Pierre, patriarche de cette Eglise, à le retrancher du nombre des fidèles. Le saint patriarche connaissait trop bien le caractère inquiet et ambitieux de cet étranger pour se laisser gagner par des apparences extérieures de repentir; aussi ne voulut-il jamais le recevoir à la communion; il n'eut pas même égard aux instantes prières qu'on lui en fit quand il allait au martyre. Mais Arius trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Achillas, successeur de saint Pierre; il se soumit à l'extérieur, et affecta de vifs sentiments de repentir. Achillas y fut trompé; il reçut l'hypocrite dans le sein de l'Eglise; il l'éleva même au sacerdoce, et lui confia le gouvernement d'une des paroisses d'Alexandrie.

Achillas étant mort, on élut saint Alexandre pour lui succéder. Arius fut vivement piqué de cette élection,

[1] La Bruyère, ch. *des Esprits forts*.

parce que sa vanité lui avait fait croire que personne n'était aussi digne que lui du patriarcat. Pour se venger, il se mit à dogmatiser contre la divinité de Notre-Seigneur. Inutilement saint Alexandre tâcha de le ramener par les voies de la douceur, Arius fut insensible et persista opiniâtrément dans son hérésie. Chaque jour il la répandait parmi les fidèles, et le mal allait toujours en augmentant. Le patriarche ne crut plus devoir dissimuler; il excommunia l'hérésiarque dans un synode composé de tous ses suffragrants[1], qui se tint à Alexandrie en 319. Alexandre informa tous les évêques de ce qui venait de se passer.

Cependant l'Arianisme gagnait de toutes parts, et le désordre augmentait tous les jours dans l'Eglise. Constantin, affligé de cette division, résolut, par le conseil des évêques, d'assembler un concile *œcuménique*, c'est-à-dire universel, pour terrasser l'erreur et en réprimer les partisans[2]. Sous les empereurs païens, on

[1] On appelle *suffragants* les évêques qui composent une province ecclésiastique, qui donnaient autrefois leur *suffrage* pour l'élection du métropolitain, et qui dépendaient de lui en quelque manière.

[2] Un concile est une assemblée des pasteurs de l'Eglise, pour décider les questions qui appartiennent à la foi, aux mœurs ou à la discipline. On appelle concile *général* ou *œcuménique* celui auquel tous les évêques de la chrétienté ont été convoqués, autant qu'il est possible, et qui est présidé par le souverain Pontife ou par son légat; le concile *national* est celui qui se compose des évêques d'une seule nation, comme la France, l'Espagne; le concile *provincial*, celui qui se tient par un métropolitain et les évêques de sa province; le *synode* est l'assemblée des prêtres d'un diocèse présidée par l'évêque. Quoique les décisions de tous les conciles particuliers soient très-respectables, celles du concile général sont

n'avait pu tenir de si grandes assemblées; mais Constantin, devenu maître de l'Empire, pouvait exécuter ce dessein si digne de sa piété, et l'on ne saurait s'empêcher d'admirer la Providence, qui rendit alors cette exécution facile en réunissant tant de pays sous la domination d'un seul homme. La ville de Nicée fut choisie pour le lieu de l'assemblée, parce qu'elle était voisine de Nicomédie, où résidait l'empereur. Constantin envoya donc à tous les évêques de la chrétienté des lettres d'invitation pleines des expressions les plus respectueuses pour les engager à se rendre au concile, et il donna ordre de leur fournir à ses frais les voitures et tout ce qui était nécessaire pour le voyage. L'affaire était de trop grande importance pour que les évêques ne répondissent pas à la convocation avec le plus grand empressement ; aussi se trouvèrent-ils bientôt à Nicée au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres et les diacres. Le vénérable Osius, évêque de Cordoue, présida le concile, et y représenta le pape saint Sylvestre, qui y avait encore envoyé deux prêtres, ne pouvant y aller en personne à cause de son grand âge. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, était accompagné du diacre Athanase, encore jeune, qu'il estimait particulièrement et qui lui fut d'un grand secours.

seules infaillibles. On compte dix-huit conciles généraux : deux de Nicée, quatre de Constantinople, un d'Ephèse, un de Chalcédoine, cinq de Latran, deux de Lyon, un de Vienne, un de Florence et un de Trente. Nous en parlerons à mesure que nous les rencontrerons sur notre route.

Jamais assemblée ne fut plus vénérable. Plusieurs des évêques qui la composaient étaient éminents en sainteté, et portaient encore sur leurs corps mutilés les marques honorables des persécutions qu'ils avaient endurées pour la foi. Tel était, entre autres, saint Paphnuce, évêque de la haute Thébaïde, à qui on avait crevé l'œil droit. L'empereur le faisait souvent venir dans son palais; il prenait plaisir à s'entretenir avec lui, et, par respect, il baisait la plaie qui lui restait au visage[1].

Pour donner une idée de la solennité avec laquelle se tenaient les conciles, nous allons décrire ce qui se passa à celui de Nicée. La même chose, à quelques différences près, commandées par les circonstances, se renouvela dans toutes ces augustes assemblées.

Le 19 juin de l'an 325 fut choisi pour l'ouverture du concile. Ce jour solennel étant arrivé, tous les Pères se réunirent dans une vaste salle décorée avec la magnificence convenable à l'état de l'Eglise, délivrée de la servitude et protégée par le grand Constantin, alors seul maître du monde. Au milieu de la salle s'élevait un trône richement paré, sur lequel on plaça le livre des Ecritures, comme représentant l'Esprit saint qui les avait dictées, et qui allait les interpréter par l'organe des pasteurs, à qui sa perpétuelle assistance avait été promise. L'empereur s'y rendit lui-même, revêtu de la pourpre et tout couvert d'or et de pierres précieuses; il était accompagné, non de ses gardes, mais seu-

[1] *Voyez* Fleury, *Hist. eccles.* et *Hist. abrégée de l'Eglise.*

lement de ses ministres, qui étaient Chrétiens; il alla se placer à l'extrémité de la salle, où il resta debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir.

La discussion s'ouvrit. Arius était présent avec ses défenseurs; il exposa ses erreurs, et ne craignit pas de proférer les plus horribles blasphèmes contre Notre-Seigneur. Une indignation soudaine s'empara de l'assemblée. Plusieurs, afin d'étouffer plus vite l'impiété, voulaient la condamner en général et sans nouvelle discussion, s'écriant qu'ils s'en tenaient à la foi reçue dès le commencement et perpétuée par la tradition[1]. D'autres firent observer qu'il ne fallait rien faire sans délibération et sans le plus mûr examen; c'est pourquoi les plus savants évêques réfutèrent avec force ces nouveautés impies, s'appuyant sur les livres saints et sur les écrits des premiers Pères. Nul ne le fit avec autant de vigueur et de succès que le jeune diacre Athanase. Nous le ferons bientôt connaître.

Après bien des discussions, le concile choisit pour exprimer l'unité indivisible de la nature divine, le mot *consubstantiel;* il déclara par ce terme que notre Sei-

[1] Ainsi les évêques ne font pas de nouveaux dogmes, ils rendent seulement témoignage à une vérité existante.

« Qu'a fait l'Eglise par ses conciles? dit à ce sujet saint Vincent de Lerins. Elle a voulu que ce qui était déjà cru simplement fût professé plus exactement; que ce qui était prêché sans beaucoup d'attention fût enseigné avec plus de soin; que l'on expliquât plus distinctement ce que l'on traitait auparavant avec une entière sécurité. Tel a toujours été son dessein : elle n'a donc fait autre chose, par les décrets des *conciles*, que de mettre par écrit ce qu'elle avait déjà reçu des anciens par tradition. (*Commonit.*, c. 23.)

gneur Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu, égal en tout à son Père, enfin vrai Dieu comme le Père et le Saint-Esprit. Ce mot, qui ne laissait aucun subterfuge à l'hérésie, fut depuis la terreur des Ariens. Le président du concile dressa donc la profession de foi solennelle si connue sous le nom de symbole de *Nicée;* elle fut écrite par Hermogène, qui fut depuis évêque de Césarée en Cappadoce. Elle est ainsi conçue : « Nous croyons en un seul Dieu tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre, qui, pour nous autres hommes et pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, d'où il viendra juger les vivants et les morts. »

Tous les évêques, à l'exception de deux qui étaient Ariens, souscrivirent ce *symbole* et prononcèrent anathème contre Arius et ses sectateurs. En vertu de ce jugement, que la puissance séculière appuya, mais qu'elle ne prévint pas, l'empereur condamna Arius à l'exil et ses livres aux flammes. Avant de se séparer, les évêques adressèrent à toutes les Eglises du monde une lettre synodale pour les informer de ce qui avait été par eux *proposé*, *examiné*, *résolu* et *décidé* concernant l'impiété d'Arius ; ils envoyèrent en même temps

une copie des actes du concile au pape saint Sylvestre, qui les approuva et les confirma de son autorité apostolique.

La conclusion du concile s'étant trouvée le jour anniversaire de l'élévation de Constantin à l'empire, il y eut une fête magnifique pour célébrer cet heureux événement et l'issue non moins heureuse de l'assemblée. L'empereur voulut recevoir les évêques dans son palais et à sa table. Tous furent introduits avec honneur, entre deux lignes de soldats, dans ce même palais, naguère si redouté, et d'où étaient émanés contre les Chrétiens tant de sanglants édits. Les évêques pouvaient à peine en croire à leurs yeux ; ils entrèrent jusque dans les appartements les plus secrets, et se mirent à table, les uns avec l'empereur, les autres séparément sur des lits préparés des deux côtés ; ils croyaient voir une image du règne de Jésus-Christ. L'empereur, après ce festin, les salua chacun en particulier, leur fit de riches présents, et conclut en se recommandant à leurs prières.

Telle fut la conclusion de cette célèbre assemblée, dont la mémoire a toujours été en vénération dans l'Eglise. Saint Augustin, en particulier, la nomme le concile de l'univers, dont les décrets sont à l'égal des commandements célestes.

Cependant l'arianisme, terrassé par la décision de Nicée, n'était pas détruit. Après trois ans d'exil, Arius trouva moyen de se faire rappeler ; il présenta à l'empereur une profession de foi, composée avec tant d'art, qu'il était dif-

ficile d'y découvrir l'erreur cachée sous le manteau de la vérité. L'hérésiarque revint triomphant à Alexandrie ; mais saint Athanase, successeur de saint Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Constantin, informé des troubles que la présence d'Arius causait à Alexandrie, le rappela à Constantinople, et lui demanda s'il suivait la foi de Nicée. Arius le jura. Constantin, trompé, fit prier l'évêque de Constantinople de le recevoir à la communion des fidèles ; mais cette prière resta sans effet, par un événement qui, en faisant triompher les Catholiques, donna au monde entier une preuve éclatante que les ennemis de Jésus-Christ, hérésiarques ou persécuteurs, doivent tous contribuer à sa gloire et à l'affermissement de son règne.

On avait choisi un dimanche pour le rétablissement de cet impie, afin de le rendre plus éclatant. Le samedi, sur le soir, l'orgueil impatient des hérétiques leur fit conduire Arius par la ville, comme en triomphe ; et lui-même, enchérissant sur leur ostentation, se répandit en discours insolents. La foule était innombrable, et grossissait de rue en rue. Comme on approchait de la place *Constantienne,* et qu'on apercevait au bout de cette place le temple où l'hérésiarque devait être rétabli, il pâlit tout à coup, à la vue de tout le monde, éprouvant une soudaine frayeur ; il sentit en même temps quelque besoin naturel. Il entra dans un des lieux publics, multipliés dans la nouvelle Rome avec autant de magnificence que les autres édifices, et y expira dans les plus cruelles douleurs, en rendant avec grande abondance de sang une

partie de ses entrailles. C'était l'an 336 de Jésus-Christ. Digne fin d'un impie, trop semblable, pendant sa vie, au perfide Judas, pour ne pas lui ressembler dans les circonstances de sa mort. Ce dénoûment effrayant, et qui passa pour miraculeux, causa autant d'abattement aux Ariens que d'espoir aux fidèles orthodoxes.

Arius était mort, mais son hérésie ne l'était pas. Timide dans le commencement, et comme étourdie du coup qui venait de frapper son chef, elle s'enhardit bientôt, et ne connut plus de bornes à ses orgueilleuses prétentions. L'Eglise ébranlée faisait des pertes immenses; mais le Dieu qui a dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle, était là, l'œil ouvert sur ses besoins. Pour la soutenir à l'intérieur, il suscita le grand Athanase; pour lui donner au dehors autant d'enfants qu'elle comptait d'apostats, il suscita saint Frumence et ses compagnons.

Saint Athanase, la colonne de l'Eglise, le fléau de l'Arianisme, était né à Alexandrie, dont il devint évêque après le concile de Nicée. Dieu, qui le destinait à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout à la fois des subtilités de la dialectique et de la puissance des empereurs, avait mis en lui tous les dons de la nature et de la grâce qui pouvaient le rendre propre à remplir cette haute destination. A peine fut-il élevé sur le siége d'Alexandrie, que les Ariens, furieux d'avoir été confondus par le saint patriarche au concile de Nicée, l'accusèrent auprès de l'empereur d'avoir imposé

au peuple une sorte de tribut, sous prétexte de pourvoir aux besoins de son Eglise, et d'avoir envoyé un coffre plein d'or à des conspirateurs. Athanase fut cité à comparaître devant l'empereur. L'innocence du saint patriarche fut bientôt reconnue, mais la haine des Ariens n'en devint que plus violente; ils firent si bien, par leurs artifices et leurs calomnies, qu'ils obtinrent contre lui une sentence d'exil.

Athanase partit en effet, et vint se retirer à Trèves, auprès de saint Maximin, évêque de cette ville. Enfin, un concile fut assemblé à Sardique, où l'innocence d'Athanase fut publiquement reconnue. Le saint pasteur rentra triomphant dans son Eglise. Le reste de sa vie se passa dans une suite continuelle de persécutions de la part des Ariens contre ce grand homme, en qui la foi catholique semblait personnifiée, et de patience, d'héroïsme et de vertu de la part d'Athanase. Toujours l'hérésie trouva en lui une âme inflexible et supérieure à toutes les considérations humaines; semblable à un roc, rien n'était capable de le faire fléchir en faveur du mensonge et de l'injustice. Cette héroïque fermeté ne l'empêchait pas d'être d'une humilité si profonde, que personne ne portait cette vertu plus loin que lui; doux et affable, il n'y avait personne qui n'eût auprès de lui un accès facile. Il joignait à une bonté inaltérable une tendre compassion pour les malheureux; il était fervent et assidu à la prière, austère dans les jeûnes, infatigable dans les veilles saintes, plein de condescendance pour les petits, et intrépide lorsqu'il s'agissait de s'opposer

aux persécutions des grands[1]. Il termina sa vie dans un âge fort avancé, pour aller se réunir à ses pères, aux Patriarches, aux Prophètes, aux Apôtres, aux Martyrs, à l'exemple desquels il avait généreusement combattu pour la vérité[2].

Athanase fut l'oracle de l'Eglise entière et de tous les siècles chrétiens, qui l'ont mis au premier rang des docteurs et des héros de la foi[3]. Les ouvrages qu'il nous a laissés sont si précieux, qu'un ancien moine avait coutume de dire : « Quand vous trouverez quelque chose des ouvrages de saint Athanase, si vous n'avez pas de papier, écrivez-le sur vos habits[4]. » Il mourut paisiblement entre les bras de son peuple, le 2 mai de l'an 353, après quarante-six ans au moins d'épiscopat, passés dans une agitation perpétuelle[5].

[1] Saint Grég. de Naz., orat. 21, p. 378.

[2] Saint Grég. de Naz., orat. 21, p. 378.

[3] Vera Ecclesiæ columna. (Saint Grég de Naz., orat. 21, p. 378.)

[4] Prat. Spir., c. 40.

[5] Les principaux ouvrages de saint Athanase sont :

1° L'*Exposition de la Foi*. C'est une explication des mystères de la Trinité et de l'Incarnation, contre les Ariens ;

2° L'*Apologie* du Saint, adressée à l'empereur Constance. C'est un des plus finis et des plus éloquents ouvrages de saint Athanase ;

3° *Quatre discours contre les Ariens*. On y trouve une force et une solidité de raisonnement qui écrase ces hérétiques ;

4° La *Vie de saint Antoine*. Le symbole qui porte son nom paraît n'être pas de lui ; il ne lui est attribué que parce qu'il renferme une explication du mystère de la Trinité et de l'Incarnation, sur lesquels saint Athanase a si bien écrit, et pour la défense desquels il a montré tant de zèle.

La meilleure édition de ses œuvres est celle du P. de Montfaucon, 3 vol. in-fol., Paris, 1698.

Tandis que Dieu soutenait l'Eglise à l'intérieur, par le ministère d'Athanase, il la propageait au dehors, et réparait ainsi les pertes que l'hérésie lui faisait éprouver : un enfant de miracle grandissait dans l'ombre, et allait, au moment précis, emporter le sacré flambeau dans des régions étrangères. Voici comment la chose arriva : Un philosophe, nommé Métrodore, fit divers voyages pour satisfaire sa curiosité; il pénétra jusque dans la Perse et les Grandes-Indes, nom sous lequel l'Ethiopie était connue des anciens. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin des diamants et des pierres précieuses de la plus grande beauté. Mérope, philosophe de Tyr, encouragé par le succès de Métrodore, entreprit le même voyage, pour un semblable motif; il emmena avec lui Frumence et Edère, ses neveux, de l'éducation desquels il s'était chargé. Son voyage achevé, il s'embarqua pour revenir dans sa patrie. Le vaisseau qui le portait avec ses neveux, encore enfants, s'arrêta dans un port pour y faire les provisions nécessaires à l'équipage; la côte était habitée par des Barbares qui pillèrent le vaisseau, et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui le montaient. Edère et Frumence, assis sous un arbre à quelque distance, étudiaient et préparaient leurs leçons; les Barbares les ayant trouvés, se laissèrent toucher par leur innocence, leur candeur et leur beauté; ils les conduisirent à leur roi, dont la résidence était à Axuma, qui n'est plus qu'un village de l'Abyssinie[1].

[1] *Voy.* Ludolfe, *Hist. Æthiop.*

Le prince, qui remarqua de l'esprit et d'heureuses dispositions dans ces deux enfants, prit un soin particulier de leur éducation. Il fit depuis Edère son échanson, et Frumence son trésorier et son secrétaire d'Etat. Frumence, qui avait la principale part aux affaires, et qui désirait faire connaître l'Evangile aux Ethiopiens, engagea plusieurs marchands chrétiens qui se trouvaient dans le pays à s'y établir; lui-même partit pour Alexandrie, afin de prier saint Athanase d'envoyer un évêque dans ce pays, pour achever la conversion d'un peuple bien disposé. Saint Athanase assembla un synode, et tous les évêques qui le composaient décidèrent que personne n'était plus propre que Frumence à consommer la bonne œuvre qu'il avait commencée. Il fut donc sacré évêque des Ethiopiens. Revêtu du caractère épiscopal, Frumence repartit pour Axuma; ses discours et ses miracles opérèrent un très-grand nombre de conversions. Aucune nation peut-être n'embrassa le Christianisme avec plus d'ardeur et de courage. Le saint évêque continua d'instruire et d'édifier son troupeau jusqu'à sa dernière heure [1].

Pendant que Frumence ajoutait une nation au domaine de Jésus-Christ, un missionnaire d'un autre genre convertissait un peuple barbare. Ce nouvel Apôtre était une esclave chrétienne. Prise par les Ibériens, nation voisine du Pont-Euxin, elle attira leur admiration par la pureté de sa vie, sa sobriété, sa douceur, son assiduité à la prière. Les Barbares, étonnés, lui deman-

[1] Fleury, liv. 11, c. 38.

dèrent pourquoi tout cela? elle déclara simplement qu'elle servait ainsi le Christ son Dieu.

Or c'était la coutume du pays, quand un enfant était malade, que la mère le portât par les maisons, pour s'informer si quelqu'un savait un remède. Une femme ayant ainsi porté son enfant partout inutilement, vint aussi trouver la captive. Celle-ci lui dit qu'elle ne savait aucun remède humain, mais que Jésus-Christ son Dieu pouvait rendre la santé aux malades les plus désespérés; elle prit l'enfant, le mit sur le cilice qui lui servait de couche, pria pour lui, et le rendit plein de santé à sa mère.

Le bruit de ce miracle vint aux oreilles de la reine, qui souffrait de grandes douleurs; elle se fit porter chez la captive, qui la fait placer sur son cilice, et qui, après avoir invoqué le Sauveur, la fait lever en parfaite santé. La reine, pleine de joie, retourne au palais, fait part de son bonheur au roi son époux. Celui-ci veut offrir des présents à la captive : « La seule récompense qu'elle désire, lui dit la reine, c'est que nous adorions Jésus-Christ, ce Dieu qu'elle a invoqué et qui m'a guérie. » Le roi différa quelque temps; enfin, dans un danger pressant, il promit de se faire Chrétien. Sa prière fut écoutée, et il tint parole. La pauvre captive leur expliqua la religion le mieux qu'il lui fut possible, demanda qu'on bâtît une église, et en décrivit la forme. Le roi, ayant assemblé son peuple, lui raconta ce qui lui était arrivé, à lui et à la reine; il instruisit ses sujets comme il put des vérités de la foi;

la reine, de son côté, instruisait les femmes. On se réunit pour bâtir une église. Comme toute la nation désirait ardemment de bien connaître la Religion, on envoya, par le conseil de la captive, une ambassade à Constantin, afin de lui demander des évêques qui pussent achever l'œuvre de Dieu. L'empereur les envoya, et sentit plus de joie de cette conversion que d'une grande conquête[1]. Et nous aussi, nous devons en ressentir une grande joie, parce qu'elle nous montre la bonté de notre Père céleste, qui veut le salut de tous les peuples, et le soin continuel avec lequel Jésus-Christ veille sur son épouse pour essuyer ses larmes.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie des admirables moyens que vous avez pris pour conserver et propager notre sainte Religion; les prêtres, les saints, les ordres religieux, les missions, seront l'objet de toute ma reconnaissance et de tout mon respect.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour la conversion des hérétiques.*

[1] Fleury, l. 11, c. 39.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4e siècle.)

Q. Quels sont les moyens par lesquels Notre-Seigneur conserve et propage la Religion?

R. Les moyens par lesquels Notre-Seigneur conserve et propage la Religion, sont : 1° le sacerdoce; 2° les saints; 3° les ordres religieux; 4° les missions. Après que la Religion fut établie et reconnue publiquement, il ne restait plus qu'à la conserver et à l'étendre. La Religion, quoique sainte, vraie, bienfaisante, aura toujours des ennemis, car elle combat toutes les passions. Les uns l'attaqueront par l'hérésie, les autres par le scandale; d'autres, par des calamités qu'ils attireront sur ses enfants.

Q. Quels sont les premiers défenseurs de la Religion?

R. Les premiers défenseurs de la Religion sont les prêtres. Voilà pourquoi le prêtre est chargé d'enseigner la vérité, afin de l'opposer à l'erreur; de donner le bon exemple, afin de l'opposer au scandale; de soulager toutes les misères humaines, afin d'empêcher l'homme de redevenir aussi misérable qu'il était dans le Paganisme.

Q. Quels sont les seconds défenseurs de la Religion?

R. Les seconds défenseurs de la Religion sont les grands saints qui apparaissent de temps en temps lors-

que les maux de l'Église sont plus grands et ses dangers plus graves. Ils sont chargés ou de défendre la vérité, ou de donner de bons exemples, ou de soulager les misères humaines. De là, trois espèces de saints : les saints apologistes, les saints contemplatifs et les saints infirmiers. Ils apparaissent toujours au moment où leur présence devient nécessaire.

Q. Quels sont les troisièmes?

R. Les troisièmes défenseurs de la Religion sont les ordres religieux. Quelquefois les maux de l'Eglise doivent être longs, les assauts de l'enfer très-redoutables ; alors Dieu tire des trésors de sa miséricorde quelque ordre religieux pour défendre l'Église. Les ordres religieux sont aussi de trois sortes : les ordres savants pour la défense de la vérité, les ordres contemplatifs pour donner le bon exemple et pour prier, les ordres infirmiers pour soulager les misères humaines. Tous ces moyens de défense se réduisent à un seul qui est l'Eglise, car c'est dans l'Église et par l'Église que les prêtres sont consacrés et que se forment les saints et les ordres religieux.

Q. Quel est le moyen établi par Notre-Seigneur pour propager la Religion?

R. Le moyen établi par Notre-Seigneur pour propager la Religion, ce sont les missions. Il y en a eu depuis le commencement, et il y en aura jusqu'à ce que l'Évangile soit annoncé par toute la terre. Elles ont lieu surtout au moment où un peuple se rend indigne de la Religion. C'est alors que des missionnaires partent

pour conquérir à l'Église de nouveaux enfants et la dédommager de ceux qu'elle a perdus.

Q. Après les persécutions l'Église fut-elle en paix?

R. Après les persécutions l'Église ne fut point en paix. Elle doit, comme Notre-Seigneur, être toujours en butte à de nouvelles attaques. Le premier qui se souleva contre elle fut Arius. Cet impie osa nier la divinité de Notre-Seigneur. Il fut condamné au concile général de Nicée, composé de trois cent dix-huit évêques. L'hérésiarque fut envoyé en exil, d'où il ne revint que pour mourir d'une mort cruelle et honteuse. Le plus grand défenseur de la vérité contre les Ariens fut saint Athanase. Il était évêque d'Alexandrie, en Égypte. Il eut beaucoup à souffrir pour la bonne cause, pendant sa vie qui fut très-longue. Il mourut au milieu de son peuple, regretté de tout le monde, l'an 373 de Notre-Seigneur.

Q. Comment Notre-Seigneur répara-t-il les pertes de son Église?

R. L'Église avait vu un grand nombre de ses enfants entraînés dans l'hérésie, Notre-Seigneur la consola par la conversion de nouveaux peuples. Saint Frumence porta le flambeau de la foi dans l'Abyssinie. Cette nation embrassa la Religion avec beaucoup d'ardeur et de courage. En même temps, une esclave chrétienne convertit la nation des Ibériens.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie

des admirables moyens que vous avez pris pour conserver et propager notre sainte Religion. Le prêtre, les saints, les ordres religieux, les missions seront l'objet de toute ma reconnaissance et de tout mon respect.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour la conversion des hérétiques.*

XXII^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(4^e siècle.)

Saint Hilaire, évêque de Poitiers, défenseur de la foi.—Saint Martin, évêque de Tours, propagateur de la foi. — Julien l'apostat, persécuteur de l'Eglise. — Il tente de rebâtir le temple de Jérusalem. — Vanité de ses efforts. — Il accomplit littéralement la prophétie du Sauveur. — Jugement de Dieu sur Julien l'apostat. —Saint Grégoire de Nazianze, défenseur de la Religion. — Saint Basile le Grand, autre défenseur de la foi.

L'intrépide Athanase, après s'être signalé dans tant de combats, cinq fois banni et cinq fois rappelé, avait laissé son esprit de courage et de foi à un illustre évêque. Saint Hilaire de Poitiers fit dans l'Occident ce que le saint patriarche d'Alexandrie avait fait pour l'Orient. Sur ces deux grandes colonnes reposa l'édifice de l'Eglise, ébranlé par les Ariens.

Saint Hilaire, qui eut le bonheur de préserver les Gaules de la contagion de l'Arianisme, naquit à Poitiers d'une illustre famille. Elevé dans le Paganisme, il fut conduit par degrés à la connaissance de la vraie Religion; il l'embrassa avec ferveur. En 353, il fut sacré évêque de sa ville natale, et ne se regarda plus que comme

l'homme de Dieu. Les pécheurs, touchés de ses discours, entraient dans de vifs sentiments de componction et renonçaient à leurs désordres. Cependant il ne se livrait pas tellement aux fonctions extérieures, qu'il négligeât son propre salut; il avait ses heures marquées pour la prière, et c'était dans ce saint exercice qu'il ranimait sans cesse sa ferveur et qu'il obtenait les bénédictions abondantes que Dieu répandait sur ses travaux. Sa plume fut aussi consacrée à la gloire de la Religion. Comme l'empereur Constance travaillait à répandre l'Arianisme en Occident, il lui présenta une apologie qui lui valut une sentence d'exil.

Le Saint profita de son repos forcé pour combattre l'erreur avec une vigueur que tous les siècles ont admirée. Il composa contre l'Arianisme son *Traité de la Trinité*. Il y prouve de la manière la plus solide la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit; il enseigne que l'Eglise est une, et que tous les hérétiques sont hors de son sein; qu'elle est distinguée de toutes les sectes en ce que, conservant toujours son unité, elle les combat et les confond toutes, quoique seule contre elles, et qu'elle trouve la matière de ses plus beaux triomphes dans les divisions perpétuelles qui règnent entre les partisans de l'erreur.

Rien n'est plus magnifique que les éloges donnés à saint Hilaire par saint Augustin et par saint Jérôme. Le premier l'appelle *l'illustre docteur de l'Eglise*[1]; le second, un *fleuve d'éloquence;* un fleuve que Dieu a

[1] Lib. 2, *adv. Jul.*, c. 8.

transporté du monde dans le champ de son Eglise[1]. Le Saint, au retour de son exil, mourut à Poitiers en 368[2].

Tandis que saint Hilaire soutenait l'Eglise à l'intérieur, un de ses plus illustres disciples fut choisi de Dieu pour rendre à cette épouse bien-aimée autant d'enfants que l'hérésie pouvait lui en ravir. Ce nouveau Paul, l'apôtre de l'Occident, fut saint Martin. Admirateur des vertus de saint Hilaire, il s'était formé à son école, prenant part à tous ses combats pour la foi.

Martin naquit à Sabarie, ville de Pannonie, de parents idolâtres. Dieu prévint ce saint enfant d'une bénédiction si singulière, qu'à l'âge de dix ans il se rendait à l'église malgré ses parents, et se fit inscrire parmi les catéchumènes. Cependant il vint un ordre de l'empereur qui obligeait les enfants des officiers et des soldats vétérans à porter les armes. Ainsi Martin, qui avait quinze ans, prêta le serment militaire et entra dans la cavalerie. La profession des armes, qui est pour tant d'autres une école de licence et de désordre, devint pour lui l'apprentissage des vertus les plus héroïques.

[1] Lib. 2, *adv. Rufin.*, p. 115.

[2] Les autres ouvrages de saint Hilaire sont :

1° Des *Commentaires sur saint Matthieu ;*

2° *Le Livre des Synodes.* Cet ouvrage fournit de grands éclaircissements sur l'histoire de l'Arianisme. Saint Jérôme en faisait tant de cas, qu'il le copia de sa propre main ;

3° *Les Livres à l'empereur Constance.* Le Saint y demande à l'empereur la permission de justifier la foi catholique, même en sa présence

Ce Saint écrivit encore plusieurs autres ouvrages, dans lesquels il se montre toujours digne de lui-même. La meilleure édition de ses œuvres est celle du P. Coustant, Bénédictin. Paris, 1693.

Il se distingua surtout par un tendre amour pour les pauvres ; il ne pouvait rien leur refuser, et tout ce qui lui restait de sa solde, il le leur distribuait.

Un jour, dit son historien, saint Sulpice Sévère, pendant un hiver rigoureux, durant lequel plusieurs personnes moururent de froid, il trouva à la porte d'Amiens un mendiant presque nu qui demandait l'aumône. Ce spectacle excita la compassion du saint cavalier ; mais il ne lui restait que ses armes et ses vêtements. Que faire ? Il tire son sabre, coupe la moitié de son manteau, et le donne à ce pauvre pour se couvrir. Une si belle action ne resta pas sans récompense. La nuit suivante, Martin vit en songe notre Seigneur Jésus-Christ revêtu de cette moitié de manteau, et lui entendit dire aux anges qui l'environnaient : « C'est Martin, encore catéchumène, qui m'a revêtu de ce manteau. »

Cette vision consolante le détermina à demander le baptême ; il le reçut dans sa dix-huitième année. A vingt ans, il quitta le service et se rendit auprès de saint Hilaire. Ce grand évêque connut bientôt le mérite extraordinaire de Martin ; il voulut l'attacher à son diocèse et l'ordonna diacre ; mais le Saint, par humilité, refusa cet honneur ; il consentit seulement à se laisser ordonner exorciste. Il partit ensuite pour la Pannonie, où il convertit sa mère. Là, il combattit vigoureusement les Ariens et repassa dans les Gaules, où il fonda le premier monastère. Il sortait de temps en temps de sa retraite pour aller prêcher la foi aux idolâtres, qui étaient encore en assez grand nombre dans les

villages, et Dieu autorisa le zèle de son serviteur par des miracles éclatants.

Il ne tarda pas à être connu dans toutes les Gaules, et on le jugea digne de l'épiscopat. Le peuple de Tours le demanda pour pasteur; mais il fallut user d'artifice et même de violence pour l'arracher à sa solitude. S'étant présenté à la porte de son monastère afin de donner sa bénédiction à un malade, on se saisit de sa personne, et on le conduisit à Tours sous bonne garde. Martin fut le même sur le siége de Tours qu'il avait été dans son monastère. Il se logea dans une petite cellule près de l'église; on ne vit aucun changement ni dans ses habits, ni dans sa table; il ne voulait honorer sa dignité que par ses vertus. La destruction de l'idolâtrie devint l'objet ordinaire de ses travaux : il parcourut plusieurs fois la Touraine et une partie des Gaules, où il détruisit les restes de l'idolâtrie.

Etant un jour dans un bourg rempli de Païens, il renversa le temple des idoles, et se proposa de faire couper un pin qui était devant et qui était aussi un objet d'idolâtrie. Les Païens n'y consentirent qu'à condition qu'il se tiendrait du côté où l'arbre devait tomber. Martin, plein de foi, accepta la condition, se laissa lier et placer où l'on voulut. On coupa l'arbre; mais, dans l'instant de sa chute, le Saint fit le signe de la croix, et l'arbre se redressa pour tomber de l'autre côté, au grand étonnement des Païens qui demandèrent le baptême.

Le saint évêque n'interrompait ses missions que

par d'autres œuvres de charité; il allait quelquefois intercéder auprès des princes en faveur des malheureux. Ce fut pour ce sujet qu'il fit deux voyages à Trèves, où était alors l'empereur Maxime. Mais il demandait ses grâces en évêque, et avec un ton de dignité qui imposait aux princes mêmes. Maxime n'en conçut que plus d'estime pour lui, et plusieurs fois il l'invita à manger à sa table. Saint Martin s'en défendit d'abord, mais ensuite il crut devoir se rendre à cette invitation. Maxime en eut tant de joie, qu'il appela comme à une fête les personnes les plus distinguées de sa cour, entre autres son oncle et son frère, et le préfet du prétoire. Martin fut placé à côté de l'empereur, et le prêtre qui l'accompagnait toujours, entre l'oncle et le frère de l'empereur. Au milieu du repas, un officier, selon l'usage, présenta la coupe à l'empereur. Le prince fit signe de la présenter à Martin, de la main duquel il comptait la recevoir; mais le saint évêque, ayant bu, la présenta à son prêtre, comme à la personne la plus respectable de la compagnie. Cette action ne déplut nullement au prince, qui loua saint Martin d'avoir préféré à toute la puissance impériale l'honneur dû au sacerdoce de Jésus-Christ.

Le Saint revint à Tours, où il fut reçu par son peuple comme un ange tutélaire. Quoique avancé en âge, il ne diminua rien de ses austérités ni de ses travaux apostoliques. Il continua jusqu'à la fin de sa vie de confirmer par des miracles la doctrine qu'il prêchait. Ses occupations ne lui faisaient point perdre le déli-

cieux souvenir de la présence de Dieu. Tout ce qu'il rencontrait lui fournissait l'occasion de se sanctifier ou de donner aux autres des leçons de vertu.

Voyant un jour une brebis nouvellement tondue, il dit agréablement à ceux qui étaient avec lui : « Voilà une brebis qui a rempli le précepte de l'Evangile : elle avait deux habits; elle en a donné un à celui qui n'en avait point. Faisons de même. » A la vue d'un homme couvert de haillons qui gardait des pourceaux, il s'écria : « Voilà Adam chassé du paradis; dépouillons-nous du vieil Adam pour nous revêtir du nouveau. » Une autre fois il arriva au bord d'une rivière où des oiseaux cherchaient à prendre des poissons : « Voilà, dit-il, l'image des ennemis de notre salut; ils sont en embuscade pour prendre nos âmes et en faire leur proie. » Il ordonna aux oiseaux de se retirer ; ce qu'ils firent à l'instant. Arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le Paul de l'Occident alla recevoir la couronne due à celui qui a combattu vaillamment et qui a gardé la foi.

Jetons un dernier regard sur le tombeau de saint Martin, en le priant de conserver du haut du ciel cette foi précieuse qu'il planta dans les Gaules par ses travaux et qu'il arrosa de ses sueurs; puis repassons en Orient. Un nouveau spectacle va s'offrir à nos yeux. Ce n'est plus assez de l'hérésie pour attaquer l'Eglise; voici le Paganisme, oui, ce vieux Paganisme usé et déjà mort, qui essaie de se relever de sa tombe pour saisir, s'il le peut, le sceptre du monde, que porte d'une main si ferme la divine épouse de Jésus-Christ.

Julien, neveu du grand Constantin, était parvenu à l'empire en 355. Séduit par des philosophes païens, et entraîné par ses propres passions, ce prince abjura publiquement la Religion, et entreprit de ressusciter l'idolâtrie. Il déclara une persécution sourde et perfide contre les Chrétiens, dépouilla les églises de tous leurs biens, révoqua tous les priviléges qui leur avaient été accordés, supprima les pensions que Constantin avait données pour nourrir les clercs, les veuves et les vierges, et défendit aux Chrétiens de plaider et d'exercer les charges publiques. Il ne s'en tint pas là; il ne voulut plus qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiraient des livres profanes pour combattre le Paganisme et l'irréligion. Quoiqu'il témoignât en toute occasion un mépris souverain pour les Chrétiens, qu'il appelait toujours *Galiléens*, cependant il sentait l'avantage que leur donnaient la pureté de leurs mœurs et l'éclat de leurs vertus, et ne cessait de proposer leur exemple aux prêtres païens. Tel fut le caractère de la persécution de Julien : la douceur apparente et la dérision de l'Evangile. Il en vint néanmoins à des moyens violents, quand il vit que tous les autres étaient inutiles. Sous son règne un grand nombre de martyrs signèrent notre foi de leur sang.

Le prince impie, trouvant que la guerre n'allait pas assez vite, résolut d'abattre le Christianisme d'un seul coup. Pour cela, il entreprit de donner un démenti solennel à Notre-Seigneur lui-même, et par là de le convaincre d'imposture, et de livrer son œuvre à la dérision

de tous les siècles. Mais que sont les conseils des hommes contre le Seigneur ! Nous allons le voir.

Son principal dessein était de convaincre de faux les prophéties, tant celle de Daniel qui annonce la ruine du temple de Jérusalem comme irréparable, que celle du Sauveur qui porte expressément qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Julien entreprit de rebâtir cet édifice. Il écrivit à tous les Juifs une lettre très-flatteuse, leur promettant de les aider de tout son pouvoir à relever de ses ruines le temple où ils avaient si longtemps adoré le Dieu de leurs pères. A cette nouvelle, les Juifs accoururent de toutes parts à Jérusalem. Ils ont bientôt amassé des sommes considérables. Les femmes juives donnent leurs bijoux et leurs pierreries pour contribuer aux frais de l'entreprise. Les trésors de l'empereur fournissent des sommes immenses. L'empereur lui-même envoie d'habiles architectes des différentes provinces de l'Empire ; il confie la surintendance des travaux à Alypius, son ami intime, qu'il envoie sur les lieux pour en presser l'exécution. Tout étant ainsi disposé, on amasse une quantité prodigieuse de matériaux ; on travaille nuit et jour avec une ardeur incroyable à nettoyer l'emplacement de l'ancien temple, et à démolir ce qui restait des fondements. Quelques Juifs avaient fait faire pour ce travail des hoyaux, des pelles et des hottes d'argent. Les femmes les plus délicates mettaient la main à l'œuvre, et emportaient les décombres dans leurs robes les plus précieuses.

Cependant, la démolition terminée, on se préparait à

placer les nouvelles fondations; mais c'était là que Dieu attendait ses ennemis. Ecoutons un auteur dont on ne peut suspecter le témoignage : c'est Ammien Marcellin, qui était Païen de religion, et qui a fait de Julien le héros de son histoire.

« Pendant que le comte Alypius, assisté du gouverneur de la province, pressait vivement les travaux, d'effroyables tourbillons de flammes s'élancèrent des fondements, brûlèrent les ouvriers et leur rendirent la place inaccessible. Enfin cet élément persistant toujours avec une espèce d'opiniâtreté à repousser les ouvriers, on fut obligé d'abandonner l'entreprise[1]. »

Voilà de quelle manière s'exprime un historien qui adorait les idoles du Paganisme, et qui était admirateur de Julien. Qui a pu lui arracher un pareil aveu, sinon la force de la vérité? Saint Grégoire de Nazianze, auteur contemporain, ajoute que la foudre tomba, qu'on vit des croix de couleur noirâtre imprimées sur les habits de ceux qui étaient présents; que plusieurs, poursuivis par les flammes, voulurent se sauver dans une église voisine; mais un feu soudain les atteignit, consuma les uns, mutila les autres, leur laissant à tous les marques les plus visibles de la redoutable puissance du Dieu qu'ils étaient venus braver. On s'opiniâtra néanmoins à reprendre l'ouvrage; mais ces éruptions de feu recommencèrent toutes les fois qu'on voulut renouveler les travaux, et ne cessèrent que quand on les eut en-

[1] Liv. 23, c. 1.

tièrement abandonnés. « C'est, dit-il, un fait notoire et dont tout le monde convient [1]. »

Ainsi, tant qu'il reste quelques pierres à ôter des anciennes fondations du temple, c'est-à-dire tant qu'il faut travailler à donner aux paroles du Sauveur leur accomplissement littéral, Julien est tout-puissant ; mais faut-il replacer une seule pierre dans ces fondements à jamais maudits, il voit échouer toute sa puissance et toute sa haine. Il est donc vrai, toutes les attaques dirigées contre l'Eglise tournent à sa gloire et à son triomphe. C'est une remarque que nous faisons une fois pour toutes.

Julien, écumant de rage, jura, malgré sa défaite, d'éteindre le Christianisme ; mais il voulut auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il fit des préparatifs immenses et des sacrifices sans nombre, et jura de nouveau, en partant, de ruiner l'Eglise à son retour. Mais Dieu la garantit de ses menaces insensées. Ce prince, s'étant engagé sans cuirasse dans le premier combat, fut blessé dangereusement. Comme il levait le bras pour animer ses troupes en criant : « Tout à nous ! » il fut frappé d'un dard qui le blessa à mort. Il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, et s'écria en le jetant vers le ciel : *Tu as vaincu, Galiléen !* Ce fut là le dernier cri du Paganisme expirant. La nuit suivante, 26 juin 363, Julien mourut agé de trente-deux ans, prince digne en tout d'avoir Voltaire pour apologiste [2].

[1] Orat, 4, *adv. Jul.*

[2] *Voy.* la *Vie de Julien*, par l'abbé de La Bletterie.

Ce n'était pas seulement avec son glaive que Julien combattit la Religion qu'il avait abandonnée, c'était encore avec sa plume. Mais la Providence suscita de vigoureux adversaires au sophiste couronné.

Un des premiers qui se présentent est saint Grégoire de Nazianze. Ce docteur de l'Eglise, surnommé *le Théologien,* à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la Religion, naquit dans le territoire de Nazianze, petite ville voisine de Césarée, en Cappadoce. Grégoire, son père, était Païen ; mais il fut converti par les prières de sainte Nonne, son épouse. Cette vertueuse dame consacra au Seigneur son fils Grégoire, dès le moment de sa naissance. Il répondit parfaitement aux soins que prirent ses parents de le former à la vertu. Après avoir fait ses premières études, il fut envoyé à Athènes, afin de profiter des leçons des maîtres célèbres dont cette ville était le séjour. Il s'y lia d'une étroite amitié avec saint Basile, venu comme lui pour achever ses études. Tous les Chrétiens citeront à jamais ces deux grands hommes comme des modèles accomplis d'une amitié également tendre et sainte. Ils étaient inséparables l'un de l'autre. Attentifs à éviter les compagnies dangereuses, ils ne fréquentaient que ceux de leurs condisciples en qui l'amour de l'étude se trouvait réuni à la pratique de la vertu. Jamais on ne les voyait assister aux divertissements profanes. Ils ne connaissaient dans la ville que deux rues, celle qui conduisait à l'église, et celle qui conduisait aux écoles publiques. Leur vie était fort austère ; ils ne prenaient sur l'argent que leur

envoyaient leurs familles que ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins de la nature; le reste était distribué aux pauvres.

Grégoire, précédé d'une brillante réputation, revint à Nazianze; son premier soin fut de recevoir le baptême. Dès ce moment, mort au monde et à tous ses charmes, il ne connut plus d'ardeur que pour la gloire de Dieu. Pour satisfaire le désir qu'il avait de sa perfection, il rompit tout commerce avec le monde, et alla rejoindre saint Basile, qui vivait dans la solitude. Les veilles, les jeûnes et les prières faisaient les délices de ces deux grands hommes; ils y joignaient le travail des mains, le chant des psaumes et l'étude de l'Ecriture sainte. Dans l'explication des divins oracles, ils suivaient, non leurs propres lumières, ni leur esprit particulier, mais les doctrines des anciens Pères et des docteurs de l'Eglise [1].

Ce fut vers ce temps-là que Grégoire composa son célèbre discours contre Julien; il y parle avec cette force qu'employaient les Prophètes lorsque, par l'ordre de Dieu, ils reprenaient les crimes des rois et des impies. Son unique but était de défendre l'Eglise contre les Païens, en démasquant l'injustice, l'impiété et l'hypocrisie de son plus dangereux persécuteur.

Dieu ne permit pas que cette brillante lumière restât plus longtemps cachée sous le boisseau. L'Eglise de Constantinople gémissait depuis quarante ans sous la tyrannie des Ariens; le peu de catholiques qui y res-

[1] Rufin, *Hist.*, l. 2, c. 9, p. 254.

taient, privés de pasteurs et même d'église, s'adressèrent à Grégoire, dont ils connaissaient le savoir, l'éloquence et la piété, et le conjurèrent instamment de venir à leur secours. Plusieurs évêques se joignirent à eux, afin d'obtenir plus sûrement le succès de leurs prières. Après bien des résistances, Grégoire fut forcé de se rendre. De dire ce qu'il eut à souffrir sur le siége de Constantinople, de la part des hérétiques, c'est ce que nous n'entreprendrons pas ; il nous suffit de savoir que le Saint n'opposa à tant d'outrages que la prière et la patience. Ses vertus et ses talents attiraient auprès de lui un grand nombre de personnes ; saint Jérôme lui-même quitta les déserts de la Syrie pour venir à Constantinople. Il se rangea parmi les disciples de Grégoire ; il étudia sous lui l'Ecriture, et il se glorifia toute sa vie d'avoir eu un tel maître.

Cependant les troubles augmentèrent dans l'Eglise de Constantinople ; un concile fut assemblé pour y mettre un terme. Le saint patriarche montra, dans cette occasion, une grandeur d'âme au-dessus de tout éloge. Voyant qu'il y avait beaucoup de fermentation dans les esprits, il se leva, et dit à l'assemblée : « Si mon élection cause tant de troubles, je consens à subir le sort de Jonas ; qu'on me jette dans la mer, pour apaiser la tempête que je n'ai point excitée. Je n'ai jamais désiré d'être évêque, et, si je le suis, c'est contre ma volonté ; s'il vous paraît expédient que je me retire, je suis prêt à retourner dans ma solitude, afin que l'Eglise de Dieu puisse enfin devenir tranquille. Je vous prie seulement

de réunir vos efforts, pour que le siége de Constantinople soit rempli par une personne de vertu, et qui ait du zèle pour la défense de la foi [1]. »

Après avoir ainsi donné sa démission, le Saint sortit de l'assemblée, et se rendit au palais ; là il se jeta aux pieds de l'empereur Théodose, et lui ayant baisé la main : « Je viens, seigneur, lui dit-il, non dans le dessein de demander des richesses et des honneurs pour moi ou pour mes amis, ni pour solliciter votre libéralité envers les Eglises ; je viens demander la permission de me retirer. Votre Majesté n'ignore pas que j'ai été placé malgré moi sur le siége de cette ville ; je suis devenu odieux, même à mes amis, parce que j'envisage uniquement les intérêts du ciel. Je vous conjure de faire agréer ma démission. Ajoutez à la gloire de vos triomphes celle de rétablir dans l'Eglise la paix et la concorde. »

L'empereur fut singulièrement frappé d'une telle grandeur d'âme, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il accorda au saint évêque ce qu'il demandait avec tant d'ardeur. Grégoire fit ses adieux par un beau discours, qu'il prononça dans la grande église de Constantinople, en présence des Pères du concile et d'une multitude innombrable de peuple [2]. Il le finit en prenant congé de sa chère Eglise métropolitaine, des autres Eglises de la ville, des saints Apôtres qui y étaient honorés, de son trône épiscopal, de son clergé, des moines et de tous les serviteurs de Dieu,

[1] Carm., I.
[2] Orat. 32.

de l'empereur et de toute la cour d'Orient et d'Occident, des Anges tutélaires de son Eglise et de la sainte Trinité qu'on y honorait : « Mes chers enfants, ajouta-t-il, gardez le dépôt de la foi, et souvenez-vous des pierres qu'on m'a jetées, parce que je travaillais à mettre la vraie doctrine dans vos cœurs. »

Les fidèles, inconsolables, le suivirent en pleurant et en le conjurant de rester avec eux ; mais des motifs supérieurs l'obligèrent à exécuter son dessein. Il se retira dans la solitude d'Arianze, où il passa le reste de ses jours ; il était alors fort âgé et très-infirme. Il y avait dans sa solitude un jardin, une fontaine et un petit bois, qui lui faisaient goûter les plaisirs innocents de la campagne. Là, il pratiquait toutes sortes de mortifications corporelles ; il jeûnait et veillait souvent ; il priait beaucoup à genoux ; il ne voyait jamais de feu ; ne se servait point de chaussure ; une simple tunique composait tout son vêtement ; il couchait sur la paille, et n'avait qu'un sac pour couverture [1].

Au milieu de ses rudes austérités, ce grand homme composa des poëmes pour réfuter les hérétiques appollinaristes. Telles furent ses occupations jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva en 389 [2].

[1] Carm. 5 et 60.

[2] Les ouvrages de saint Grégoire se composent :

1° De *Discours*, au nombre de cinquante. Quelques-uns de ces discours traitent des mystères de la Foi et de divers points de la morale chrétienne ; la plupart ont pour objet de défendre la doctrine de l'Eglise contre les attaques des hérétiques ; d'autres sont des panégyriques prononcés en l'honneur de plusieurs martyrs le

Parlons maintenant de saint Basile.

On nous en voudrait si nous séparions, dans notre récit, ces deux grands hommes, que la plus étroite amitié réunit sur la terre, et que la même gloire couronne maintenant dans le ciel. Saint Basile, surnommé *le grand*, à cause de son éloquence, de son savoir et de son génie, naquit à Césarée en 329. Il suça avec le lait la piété héréditaire dans sa noble famille; pour la science, il alla la chercher auprès des plus habiles maîtres de Constantinople et d'Athènes. Il excella bientôt dans la philosophie, dans la poésie, dans l'éloquence surtout, et dans toutes les parties de la littérature. Il possédait si supérieurement l'art d'enchaîner les conséquences aux principes, qu'on ne pouvait résister à la force de ses raisonnements; ils étaient si bien liés et si pressants, qu'on aurait eu plus de peine à s'en débarrasser qu'à sortir d'un labyrinthe. Basile fut regardé à Athènes comme un oracle qu'on devait consulter sur

jour de leur fête; il composa aussi l'éloge de saint Basile, son illustre ami;

2° De *Lettres*, au nombre de 237. La plupart sont très-intéressantes, et nous font connaître en détail le caractère de ce grand homme;

3° De poëmes et de poésies charmantes, en très-grand nombre.

Selon quelques auteurs, saint Grégoire est le plus grand des orateurs tant sacrés que profanes. Ce Père conçut toujours les choses noblement, et les exprima avec une délicatesse et une élégance inimitables. Vif, chaleureux, fleuri, majestueux, son style renferme une suite de beautés qu'on ne pourrait faire passer dans une autre langue. Ses vers, dignes de ses discours, mériteraient, bien mieux que ceux de Virgile, d'Homère ou d'Horace, d'être les livres classiques de nos écoles. Les œuvres de saint Grégoire ont été publiées en 2 vol. in-fol. Paris, 1630.

les sciences divines et humaines. Les étudiants et les maîtres de cette ville savante, pleins de vénération pour son mérite, employèrent toutes sortes de moyens pour le fixer parmi eux; mais ils ne purent y réussir. Basile crut qu'il était comptable à sa patrie des talents que Dieu lui avait donnés.

De retour dans son pays, il plaida quelques causes avec un brillant succès; ensuite il se retira au désert pour se former à une vertu plus solide. C'est là qu'il écrivit ses *Constitutions monastiques*. Ce livre, digne du génie et de la vertu de son auteur, a servi de règle aux divers fondateurs des congrégations religieuses, et placé saint Basile au nombre des Patriarches des ordres religieux. Ces Patriarches sont au nombre de quatre : deux pour l'orient et le midi, saint Basile et saint Augustin; deux pour le couchant et le nord, saint Benoît et saint François d'Assise [1].

Dans son désert, Basile fonda plusieurs monastères, tant pour les hommes que pour les femmes, et conserva une inspection générale sur ces communautés, même durant son épiscopat. Après avoir peuplé la solitude d'une multitude d'Anges visibles, et formé par là l'expiation des crimes sans nombre qu'entraînaient à leur suite l'hérésie d'Arius et le Paganisme ressuscité par Julien l'Apostat, Basile fut appelé à prendre part à la grande lutte que l'enfer avait recommencée contre l'Eglise.

En 370, il fut élevé sur le siége archiépiscopal de

[1] Hélyot, t. 1.

Césarée. Cette nomination remplit de joie les Catholiques, qui pressentirent les victoires que Basile allait remporter sur l'hérésie. Il commença par les nourrir du pain de sa puissante parole. L'éloquent archevêque prêchait soir et matin, même les jours où les fidèles vaquent à leurs travaux ordinaires; son auditoire était si nombreux, qu'il lui donne le titre de *mer*[1]. Il établit à Césarée plusieurs pratiques de dévotion qu'il avait vu observer en Egypte, en Syrie et dans d'autres endroits, surtout celle de s'assembler le matin à l'église pour faire la prière en commun. Le peuple communiait le dimanche, le mercredi, le vendredi, le samedi, et toutes les fêtes des martyrs[2].

Son zèle ardent pour la conservation de la foi ne lui faisait pas oublier les brebis égarées dans les voies de l'hérésie; il sollicitait leur conversion par des prières ferventes et des larmes continuelles. Rien ne prouve mieux la force et l'activité de ce zèle que la victoire qu'il remporta sur l'empereur Valens.

Le prince arien, voyant que Basile était comme une tour imprenable, contre laquelle les efforts de l'hérésie ne pouvaient rien, résolut d'employer contre lui les voies de la rigueur. Il envoya Modeste, préfet d'Orient, avec ordre d'engager Basile, par menaces ou par promesses, à communiquer avec les Ariens. Le préfet, assis sur son tribunal, et environné de ses licteurs, armés de leurs faisceaux, cita l'archevêque à comparaître de-

[1] *Hexaém.*, homil. 2 et 3.
[2] Epist. 289.

vant lui. Basile se présenta dans une attitude ferme et tranquille. Modeste commença par des paroles insinuantes; ce moyen n'ayant pas réussi, il prit un air menaçant, et lui dit d'un ton de colère : « Pensez-vous, Basile, pouvoir vous opposer à un si grand empereur, aux ordres duquel tout le monde obéit? ne craignez-vous pas de ressentir les effets de la puissance dont nous sommes armés?

Basile. A quoi peut s'étendre cette puissance?

Modeste. A la confiscation des biens, à l'exil, aux tourments, à la mort.

Basile. Menacez-moi de quelque autre chose, car rien de tout cela ne fait impression sur moi.

Modeste. Que dites-vous?

Basile. Je dis que celui qui n'a rien est à couvert de la confiscation; je n'ai que quelques livres et les haillons que je porte; je n'imagine pas que vous soyez jaloux de me les enlever.

Modeste. Mais l'exil?

Basile. Il ne vous sera pas facile de m'y condamner; toute la terre est pour moi un exil; le ciel seul est ma patrie.

Modeste. Eh bien! craignez les tourments.

Basile. Je les crains peu; mon corps est dans un tel état de maigreur et de faiblesse, qu'il ne pourra les souffrir longtemps; le premier coup terminera ma vie et mes peines.

Modeste. Et la mort?

Basile. Je la crains encore moins; elle est pour

moi une faveur, puisqu'elle doit me réunir au Dieu pour qui seul je vis.

MODESTE. Jamais personne ne m'a parlé de la sorte.

BASILE. C'est sans doute que vous n'avez jamais rencontré d'évêque.

MODESTE. Je vous donne jusqu'à demain pour délibérer sur le parti que vous avez à prendre.

BASILE. Ce délai est inutile; je serai demain ce que je suis aujourd'hui [1].»

Le préfet, déconcerté, s'en alla trouver l'empereur, en lui disant : « Nous sommes vaincus; cet homme est au-dessus des menaces.» Valens le laissa donc tranquille pour quelque temps; plus tard, il voulut signer contre le Saint une sentence d'exil; mais trois fois le roseau dont on servait alors pour écrire se brisa entre ses doigts. Saisi de frayeur, le prince déchira le papier, et laissa l'archevêque en paix.

Cependant le Saint vit arriver le moment où ses travaux allaient être couronnés; il mourut le 1er janvier 379, après avoir dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Il était âgé de cinquante et un ans.

Ce grand homme avait un tel amour pour la pauvreté, qu'il ne laissa pas de quoi se faire faire une tombe en pierre ; mais ses diocésains, non contents de lui élever dans leur cœur un monument durable, l'honorèrent encore par de magnifiques funérailles. Les gémissements et les soupirs étouffaient le chant des psaumes. Les

[1] S. Greg. Nyssen., *in Eunom.*, lib. 1, p. 313.

Païens et les Juifs pleuraient avec les Chrétiens ; tous déploraient la mort de Basile, qu'ils regardaient comme leur père commun et comme le plus célèbre docteur du monde [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir suscité tant de saints docteurs pour confondre l'hérésie et défendre notre foi ; accordez-nous la grâce

[1] Les ouvrages de saint Basile sont :

1° L'*Hexaëmeron*, ou l'explication de l'ouvrage des six jours, en neuf homélies. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre ; la science, l'éloquence, les grands aperçus du génie, la piété d'un saint, se réunissent dans cet immortel ouvrage. Le Saint n'ayant pu y mettre la dernière main, son frère, saint Grégoire de Nysse, compléta l'ouvrage du saint archevêque. Il est rapporté que les savants et le peuple accouraient en foule pour entendre le grand docteur expliquant les merveilles de la création. Les plus simples le comprenaient, les plus savants l'admiraient (Saint Grégoire de Nysse, *Hexaëm.*, p. 3) ;

2° *Huit homélies* sur les psaumes ;

3° *Cinq livres contre Eunomius*. C'est une réfutation de l'arianisme. Elle fut écrite contre l'apologie de cette hérésie faite par Eunomius ;

4° *Vingt-quatre homélies sur la morale*, et les fêtes des martyrs ;

5° Les *Ascétiques*, destinés à donner les règles de la milice sacrée, c'est-à-dire de la guerre que nous avons à soutenir contre les ennemis de notre salut ;

6° Le *Livre du Saint-Esprit*, où la divinité du Saint-Esprit est établie ;

7° *Des lettres*, véritables modèles de style épistolaire, au nombre de 336.

Tous les éloges donnés plus haut au style, à l'éloquence, au savoir de saint Grégoire de Nazianze, sont dus à son illustre ami.

On donne en ce moment, à Paris, une magnifique édition de saint Basile, par les soins des frères Gaume, libraires.

d'imiter le détachement, la mortification et l'amour de la prière de saint Grégoire et de saint Basile, la foi de saint Hilaire, et la charité de saint Martin.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je n'aurai jamais que des amis vertueux.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(4e siècle.)

Q. Qui était saint Hilaire?

R. Saint Hilaire était évêque de Poitiers. Pendant que saint Athanase soutenait l'Eglise d'Orient contre l'Arianisme, saint Hilaire fut suscité de Dieu pour soutenir l'Eglise d'Occident et la préserver de cette funeste hérésie. Le saint évêque eut beaucoup à souffrir pour la foi; mais il confondit les hérétiques et par sa fermeté et par les livres qu'il publia contre eux : il laissa plusieurs disciples.

Q. Quel était le plus illustre?

R. Le plus illustre des disciples de saint Hilaire fut le grand saint Martin. Fils d'un tribun des soldats, Martin se vit obligé d'entrer dans la carrière militaire; mais il sut y pratiquer toutes les vertus. Sa charité pour les pauvres était surtout remarquée. Un jour d'hi-

ver, il rencontra à la porte de la ville d'Amiens un pauvre transi de froid; Martin coupa son manteau et lui en donna la moitié. La nuit suivante, Notre-Seigneur lui apparut vêtu de cette moitié de manteau, et disant aux anges qui l'environnaient : « C'est Martin, encore catéchumène, qui m'a revêtu de cet habit. » Le Saint quitta le service et fut baptisé. Il s'attacha à saint Hilaire; il fonda le premier monastère qu'on connaisse dans les Gaules, et fut élevé à l'archevêché de Tours. Martin fut l'apôtre des Gaules; il convertit un grand nombre de Païens, et dédommagea l'Eglise des enfants que l'Arianisme lui avait fait perdre. Il mourut dans un âge très-avancé, couché sur la cendre et le cilice.

Q. Que se passait-il en Orient?

R. Pendant que saint Hilaire défendait la Religion en Occident et que saint Martin la propageait, l'empereur Julien l'Apostat essayait de rétablir le Paganisme en Orient. Pour ruiner la religion d'un seul coup, il entreprit de donner un démenti à Notre-Seigneur en rebâtissant le temple de Jérusalem. Tous les Juifs accoururent; un ami intime de Julien dirigeait les travaux. On démolit ce qui restait des anciennes fondations; mais quand on voulut poser la première pierre du nouveau temple, des tourbillons de flammes sortirent de la terre et forcèrent les ouvriers à s'enfuir. Elles en consumèrent un grand nombre. On voulut recommencer plusieurs fois, mais toujours de nouveaux tourbillons de flammes empêchèrent les tra-

vaux; à la fin on fut forcé de les abandonner. Julien jura de se venger de Notre-Seigneur en détruisant la Religion. Il remit à la persécuter à son retour d'une guerre qu'il avait entreprise contre les Perses; mais, dans la première bataille, cet impie fut mortellement blessé. Alors, écumant de rage, il prit dans sa main du sang de sa blessure, et le jeta contre le ciel, en criant : « *Tu as vaincu, Galiléen.* » C'est ainsi qu'il appelait Notre-Seigneur. Cette parole fut le dernier cri du Paganisme expirant.

Q. Comment Dieu soutint-il son Eglise?

R. Dieu soutint son Eglise d'abord en confondant Julien l'Apostat, ensuite en suscitant de grands docteurs qui le combattaient par leurs écrits, ainsi que l'Arianisme, dont les ravages s'étendaient de jour en jour. Parmi ces grands docteurs, il faut compter saint Grégoire de Nazianze et saint Basile le Grand.

Q. Qui était saint Grégoire de Nazianze?

R. Saint Grégoire de Nazianze est un grand docteur que Dieu a suscité pour combattre Julien l'Apostat et pour défendre l'Eglise contre les Ariens. Ce saint naquit à Nazianze, ville de Cappadoce. Il répondit parfaitement aux soins de ses parents pour le former à la vertu. Envoyé à Athènes pour y étudier, il se lia d'une étroite amitié avec saint Basile. Ils ne connaissaient que deux rues, celle qui conduisait à l'église et celle qui conduisait aux écoles publiques. Grégoire fut élu archevêque de Constantinople. Il eut beaucoup à souffrir de la part des hérétiques. Vers la fin de sa

vie, il se retira dans la solitude, où il composa de beaux ouvrages, qui sont la gloire et le trésor de l'Eglise.

Q. Qui était saint Basile?

R. Saint Basile, l'ami de saint Grégoire, naquit à Césarée en Cappadoce, d'une famille plus illustre encore par sa sainteté que par sa noblesse. Saint Basile, parvenu à l'âge mûr, se retira dans la solitude pour se perfectionner dans la vertu. Il fonda plusieurs monastères, tant pour les hommes que pour les femmes, et leur donna de sages règlements. Il est regardé comme un des patriarches des ordres religieux. On en compte quatre, deux pour l'orient et le midi, saint Basile et saint Augustin, deux pour le nord et le couchant, saint Benoît et saint François d'Assise. Le Saint ac epta, malgré lui, l'archevêché de Césarée. Il fut une des colonnes de l'Eglise contre l'Arianisme; il résista à l'empereur Valens et méprisa toutes ses menaces. Le Saint mourut à l'âge de cinquante et un ans. Il était si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi se faire faire une tombe en pierre.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir suscité tant de saints docteurs pour confondre l'hérésie et pour défendre notre foi; accordez-nous la grâce d'imiter le détachement, la mortification et l'amour de la prière de saint Grégoire et de saint Basile, la foi de saint Hilaire et la charité de saint Martin.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute

chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je n'aurai jamais que des amis vertueux.*

XXIII^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(4^e et 5^e siècle.)

Expiation des désordres causés par le schisme et l'hérésie. — L'Eglise consolée. — Saint Hilarion. — Nouvelle attaque. — Hérésie des Macédoniens. — Défense, concile général de Constantinople. — Nouveaux défenseurs de la vérité, saint Ambroise, — saint Augustin.

Le propre de l'erreur, c'est la division et l'inconstance. De la secte Arienne naquirent un grand nombre d'autres hérésies, puis des schismes et des divisions funestes. Tandis que les docteurs de l'Eglise combattaient l'erreur par leurs discours et par leurs écrits, des anges de paix, des victimes d'expiation, priaient dans le désert et se livraient à toutes les austérités de la pénitence, afin d'obtenir la victoire à leurs frères et de réparer les scandales et les désordres sans nombre causés par le schisme et l'hérésie. Quittons le champ de bataille où combattent nos illustres Pères saint Cyrille [1], patriarche de Jé-

[1] Saint Cyrille nous a laissé d'excellentes instructions adressées aux catéchumènes, soit avant, soit après le baptême : les premières portent simplement le nom de *Catéchèses;* elles sont au nombre de dix-huit. On y trouve les plus intéressants détails sur l'excellence du baptême, le symbole, le signe de la croix, la virginité, le

rusalem, Lactance, saint Ephrem, diacre d'Édesse, saint Eusèbe de Verceil, saint Pacien, évêque de Barcelone [1], et d'autres encore que le temps ne nous permet pas de nommer; dirigeons nos pas vers ces climats d'Orient, où nous avons déjà vu de si grandes merveilles. Voyez dans le fond du désert cette cabane isolée; c'est celle d'Hilarion.

Hilarion, le héros de la pénitence, naquit dans la petite ville de Tabathe en Palestine. Ses parents étaient idolâtres. Envoyé fort jeune à Alexandrie pour étudier les lettres humaines, il donna des preuves éclatantes d'un esprit supérieur et surtout d'une pureté de mœurs angélique. Il eut le bonheur de connaître et d'embrasser la Religion chrétienne. Devenu tout à coup un homme nouveau, il n'eut plus de goût que pour les

jeûne, la prière, la discipline du secret, ou l'obligation de ne pas révéler nos saints mystères aux profanes. Les secondes sont appelées *Catéchèses mystagogiques*, c'est-à-dire qui introduisent dans le secret des mystères : elles sont au nombre de cinq, et furent prêchées à Jérusalem, pendant la semaine de Pâques, après le baptême des catéchumènes ; les autres avaient été prêchées durant le carême de la même année 347. Dans les Catéchèses mystagogiques, le Saint s'attache principalement à expliquer la nature et les effets du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie, qu'on recevait alors le même jour. La cinquième est on ne peut plus intéressante, parce qu'elle contient la liturgie telle qu'elle était en usage du temps de saint Cyrille, et nous apprend de quelle manière les Chrétiens communiaient. Grandcolas, docteur en théologie de la Faculté de Paris, a donné une traduction française des Catéchèses, Paris, 1715, in-4°.

[1] C'est dans une de ses lettres à *Sympronius* contre les hérésies qu'il dit ce beau mot : Chrétien est mon nom, Catholique est mon surnom ; l'un me distingue, l'autre me désigne.

saintes assemblées des fidèles. La renommée de saint Antoine, si célèbre dans toute l'Egypte, parvint à ses oreilles ; il conçut aussitôt le dessein de l'aller visiter dans son désert. Touché de ses exemples, il changea d'habits et se mit à imiter son genre de vie, sa ferveur dans la prière, son humilité dans la réception des frères, sa persévérance dans les austérités et ses autres vertus.

Toutefois, craignant d'être distrait par cette foule de personnes qui venaient trouver saint Antoine, soit pour être guéries de leurs infirmités, soit pour être délivrées du démon, il retourna dans son pays. Comme la mort lui avait enlevé son père et sa mère, il donna une partie de ses biens à ses frères et l'autre aux pauvres ; il se retira ensuite dans un désert situé entre la mer d'un côté, et de vastes marais de l'autre. On lui représenta inutilement que ce lieu était infesté par les voleurs : toute sa réponse fut qu'il ne craignait que la mort éternelle. Quand il donna ce grand exemple de détachement et de courage, Hilarion n'avait que quinze ans. Sa santé était si faible et si délicate, que le moindre excès de chaud ou de froid faisait sur lui la plus vive impression ; il n'avait cependant d'autre vêtement qu'un sac, une tunique de peau que lui avait donnée saint Antoine, et un manteau fort court.

Arrivé dans son désert, il s'interdit l'usage du pain. Pendant six ans, il n'eut chaque jour pour toute nourriture que quinze figues, qu'il mangeait au coucher du soleil. Lorsqu'il éprouvait quelque tentation de la chair,

il entrait dans une sainte colère contre lui-même; il se frappait rudement la poitrine, et disait à son corps, qu'il traitait comme un cheval rebelle : « Je t'empêcherai bien de regimber; je te nourrirai de paille, au lieu de pain; je te chargerai et te fatiguerai tellement, que tu ne chercheras plus qu'à manger sans songer au plaisir. »

Il savait par cœur une grande partie de l'Ecriture sainte; il la récitait en travaillant; il creusait ou labourait la terre; ou bien, à l'exemple des solitaires d'Egypte, il faisait des corbeilles pour se procurer ce qui lui était nécessaire. Ce puissant athlète eut à soutenir de la part du démon les plus rudes assauts; il en sortit victorieux par le secours de la prière et de la mortification. A l'âge de vingt et un ans, il se condamna à ne manger par jour qu'une poignée d'herbes trempées dans l'eau froide; les trois années suivantes, du pain desséché, du sel et de l'eau firent toute sa nourriture. A quatre-vingts ans, il se réduisit à quatre onces de nourriture, encore ne mangeait-il jamais qu'au coucher du soleil. Saint Jérôme fait là-dessus de sages réflexions, sur la lâcheté des Chrétiens qui allèguent la vieillesse pour se dispenser de faire pénitence.

Tant de vertus furent récompensées par le don des miracles. Pour fuir sa réputation, qui s'étendait de jour en jour, Hilarion quitta son désert et vint visiter les lieux qu'avait habités saint Antoine. Rempli d'une nouvelle ferveur, il se retira avec deux de ses disciples dans une solitude affreuse où le bruit de ses miracles

le fit encore découvrir. Enfin il s'embarqua pour l'île de Chypre. Là, retiré dans un lieu tout à fait inconnu, il retraça, autant que le peut un homme mortel, la vie des bienheureux dans le ciel. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, le vénérable vieillard écrivit de sa propre main son testament, dans lequel il léguait à Hésychius, son disciple, toutes ses richesses; elles consistaient en un livre des Evangiles, un cilice et un manteau. Une famille de pieux Chrétiens, informée que le Saint était près de mourir, accourut comme pour recevoir son dernier soupir. Il lui fit promettre qu'aussitôt qu'il serait expiré on enterrerait son corps comme il était vêtu, avec sa haire et sa cape. Il était si faible, qu'on ne s'apercevait plus qu'il vivait que par la présence d'esprit qu'il conservait tout entière. On lui entendit répéter ces paroles, qui furent les dernières : « Sors, mon âme, que crains-tu? sors, mon âme, de quoi as-tu peur? Il y a près de soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ; peux-tu craindre la mort? » En achevant ces mots, il rendit l'esprit. Ce fut l'an de Notre-Seigneur 371.

Au nom glorieux d'Hilarion viennent se joindre des noms également célèbres dans l'histoire du quatrième siècle : saint Pacôme, abbé de Tabenne; saint Abraham, saint Théodore, saint Julien, la fleur des déserts de Mésopotamie; saint Pambon, abbé de Nitrie; les deux Macaire, et tant d'autres dont le monde n'était pas digne. Durant cette grande lutte de l'erreur contre la vérité, et du scandale contre la vertu, le désert mit dans la balance divine les prières et les expiations de ses angéliques habitants, et l'Eglise l'emporta.

Elle venait de respirer un instant sous l'empereur Jovien, lorsqu'un cri de guerre se fit entendre. Un nouvel hérésiarque venait de s'attaquer à l'une des bases de l'édifice sacré : Macédonius niait la divinité du Saint-Esprit. Une vigilante sentinelle, Athanase, qui vivait encore, poussa le cri d'alarme, et réfuta victorieusement la nouvelle hérésie. Néanmoins le mal gagnait de proche en proche : Athanase venait de mourir. A la sollicitation des évêques, Théodose le Grand convoqua un concile à Constantinople, et ne se montra pas moins magnifique que Constantin ne l'avait été pour les Pères de Nicée. Les évêques s'y trouvèrent au nombre de cent cinquante. On essaya d'abord de ramener les Macédoniens ; mais ils demeurèrent opiniâtres dans leurs sentiments ; ils se retirèrent même du concile, qui alors les traita comme des hérétiques déclarés.

En confirmant le symbole de Nicée, les Pères de Constantinople ajoutèrent seulement quelques paroles pour expliquer davantage le mystère de l'incarnation et la divinité du Saint-Esprit. En parlant de l'incarnation, le symbole de Nicée disait seulement : « Il est descendu des cieux, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et il viendra juger les vivants et les morts. » Le symbole de Constantinople dit : « Il est descendu des cieux, s'est incarné par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, et s'est fait homme ; a souffert, a été enseveli, est ressuscité le troisième jour, suivant les Écritures, est monté aux cieux, est assis à la droite du

Père, et il viendra de nouveau juger avec majesté les vivants et les morts, et son règne n'aura point de fin. »

Touchant la troisième personne de la sainte Trinité, le symbole de Nicée n'exprimait la foi que par ces mots : *Nous croyons au Saint-Esprit ;* celui de Constantinople ajoute, à cause des Macédoniens : « Nous croyons au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et *vivificateur*, qui procède du Père ; qui, avec le Père et le Fils, reçoit les mêmes adorations et une même gloire ; qui a parlé par les Prophètes. »

L'empereur Théodose reçut cette décision comme sortie de la bouche de Dieu même ; il fit une loi pour ordonner l'exécution de tout ce qui avait été réglé dans le concile. Tenu en 381, ce concile fut approuvé par le souverain pontife, et il est le second œcuménique [1].

Vaincue à Nicée et à Constantinople, l'hérésie d'Arius et de Macédonius, semblable à ces monstrueux serpents d'Afrique qui joignent la ruse à la force, essaya de se montrer encore sous différents noms et sous différentes formes, tantôt employant l'artifice et tantôt la violence, pour enlever les brebis du Sauveur. Mais le divin berger, qui veille nuit et jour à la garde de son troupeau, suscita de nouveaux défenseurs, devant qui le crime et l'hérésie, armés de la puissance impériale, furent obligés de prendre la fuite. De ce nombre fut saint Ambroise, archevêque de Milan.

Ce grand docteur naquit dans les Gaules vers l'an 340. Il comptait parmi ses aïeux des consuls et des préfets

[1] Fleury, t. 4, l. 18.

de l'Empire. Son père, gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique, le laissa en mourant à une mère qui cultiva avec soin son cœur et son esprit. Après avoir fait ses études à Rome, Ambroise vint à Milan avec son frère Satyre, et tous deux suivirent la carrière du barreau. Leur unique sœur, nommée Marceline, reçut le voile des mains du pape Libère.

La réputation d'Ambroise s'étendit bientôt, et les hommes les plus éminents recherchèrent son amitié. De ce nombre fut Probus, préfet de l'Italie. Il nomma Ambroise gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie, c'est-à-dire de tout le pays qui comprend aujourd'hui les archevêchés de Milan, de Turin, de Gênes, de Ravenne et de Bologne, avec les diocèses qui dépendent de ces métropoles. En le quittant, Probus lui dit : « Allez, et agissez plus en évêque qu'en juge. » Ambroise, fidèle à ce conseil, qui s'accordait d'ailleurs avec son caractère, se fit admirer par sa probité, sa vigilance et sa douceur. Au reste, la recommandation de Probus fut comme une prédiction de ce qui arriva bientôt.

Auxence, Arien furieux, qui avait usurpé le siége de Milan, vint à mourir. Pendant près de vingt ans que dura son intrusion, il persécuta les Catholiques avec autant de violence que de malice. Lorsqu'il fut question d'élire un nouvel évêque, la ville se divisa en deux partis : les uns demandaient un Arien, les autres un Catholique. Une sédition eut lieu. Ambroise vint pour l'apaiser. Il se rendit à l'église où se tenait l'assemblée.

Il fit un discours rempli de sagesse et de modération. Pendant qu'il parlait, un enfant s'écria : *Ambroise évêque !* Le tumulte cessa sur-le-champ ; Catholiques et Ariens se réunirent et proclamèrent unanimement le gouverneur évêque de Milan. Ambroise voulut en vain se soustraire à cet honneur en prenant la fuite ; s'étant égaré, il se retrouva le lendemain aux portes de Milan.

Ambroise n'était que catéchumène ; on le baptisa, on l'ordonna prêtre, et il fut sacré évêque le 4 décembre 372. Placé sur la chaire épiscopale, il ne se regarda plus comme un homme de ce monde. Pour rompre les derniers liens qui pouvaient l'y attacher, il distribua ce qu'il avait d'or et d'argent à l'Eglise et aux pauvres, en réservant toutefois une rente à vie pour la subsistance de sa sœur Marceline. Ambroise se livra tout entier au soin de son troupeau et à la composition des précieux ouvrages dont il a enrichi l'Eglise.

Les Goths, s'étant jetés sur les terres de l'Empire, avaient pénétré jusqu'aux Alpes. Ambroise employa des sommes considérables pour racheter les captifs ; il destina même à cette bonne œuvre les vases d'or de l'église, qui furent rompus et vendus. Les Ariens lui firent des reproches à ce sujet ; mais il leur répondit qu'il valait mieux sauver des âmes que de garder de l'or. Ces hérétiques, n'ayant plus d'église à Milan, excitèrent l'impératrice Justine à se déclarer contre le saint archevêque. Ils y réussirent. Cette princesse, arienne zélée, lui envoya demander, aux approches de Pâques de l'année 385, la basilique Porcienne, afin

que les Ariens y fissent le service divin pour elle et pour plusieurs officiers de la cour.

Ambroise, qui savait que l'audace des sectaires croît à mesure du peu de résistance qu'on leur oppose, tint ferme, et répondit qu'il ne livrerait jamais le temple de Dieu à ses ennemis. L'impératrice, l'empereur lui-même, eurent beau le menacer, le saint archevêque n'accorda rien. Il eut néanmoins beaucoup à souffrir dans cette occasion ; mais il se vengea comme les saints savent le faire. Il se dévoua pour empêcher les mauvais desseins du tyran Maxime contre l'Italie, et donna ainsi une grande preuve d'attachement à ses persécuteurs.

Peu après la pacification de l'Eglise de Milan, l'empereur Théodose tomba dans une faute qui fit couler bien des larmes. La ville de Thessalonique s'était révoltée contre son gouverneur, qui fut tué dans une sédition. Théodose, pour venger sa mort, fit massacrer sept mille habitants de cette malheureuse ville. La nouvelle de cette barbarie déchira le cœur d'Ambroise. L'empereur s'étant présenté pour entrer à l'église, Ambroise alla au devant de lui sous le vestibule : «Arrêtez, prince, lui dit-il, vous ne sentez point l'énormité de votre péché. L'éclat de la pourpre ne doit point vous faire oublier que vous êtes mortel, que vous êtes pétri du même limon que vos sujets. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'un Maître du monde. Avec quels yeux regarderez-vous son temple? avec quels pieds foulerez-vous son sanctuaire? Oserez-vous, en priant, lever vers lui ces mains encore teintes d'un sang injustement répandu? Reti-

rez-vous donc, et n'ajoutez pas le sacrilége à tant d'homicides. »

Le prince ayant dit pour s'excuser que David avait péché : « Vous l'avez imité dans son péché, lui répondit Ambroise ; imitez-le dans sa pénitence. » Théodose se soumit et accepta la pénitence canonique qui lui fut imposée. Il retourna dans son palais en soupirant ; il y demeura huit mois entièrement occupé des exercices propres aux pénitents publics. Aux approches de la fête de Noël, il sentit redoubler sa douleur. « Quoi ! disait-il, le temple du Seigneur est ouvert aux derniers de mes sujets, et l'entrée m'en est interdite ! » Il se rendit non à l'église, mais dans une salle voisine, où Ambroise lui dit de se placer parmi les pénitents publics. Théodose accepta la condition. Pour le corriger efficacement, le saint évêque exigea encore qu'il fît une loi pour suspendre pendant trente jours l'exécution des sentences de mort. Théodose à l'instant fit écrire la loi, la signa, et promit de l'observer. Alors saint Ambroise, touché de sa docilité et de l'ardeur de sa foi, leva l'excommunication et lui permit l'entrée de l'église.

Théodose, prosterné, baignant la terre de ses pleurs, se frappait la poitrine en prononçant à haute voix ces paroles de David : « Mon âme est demeurée attachée contre terre ; Seigneur, rendez-moi la vie selon votre promesse. » Tout le peuple, pénétré d'un si grand exemple, l'accompagnait de ses prières et de ses larmes. Cette majesté souveraine, dont l'impétueuse

colère avait fait trembler tout l'Empire, n'inspirait plus alors que des sentiments de compassion et de douleur. Exemple également admirable de la part du Saint et de la part de l'empereur, qui apprend aux évêques que la foi et le zèle pur ont plus de force que le trône et le sceptre, et qui avertit les princes de la terre que leur véritable grandeur consiste à s'humilier devant le Roi des rois.

Le saint archevêque mourut la nuit du vendredi au samedi saint, 4 avril 395, dans la cinquantième année de son âge. L'antiquité lui a assigné la première place parmi les quatre grands docteurs de l'Eglise latine. Visiblement suscité de Dieu pour la défense de l'Eglise, ce saint docteur composa un grand nombre d'excellents ouvrages. Il y a peu de vérités importantes de la Religion qui ne s'y trouvent solidement établies et développées avec netteté ; ce qui les a fait ranger, aussitôt qu'ils ont été rendus publics, au nombre des livres que l'Eglise consulte dans les matières de foi [1].

[1] Les principaux ouvrages de saint Ambroise sont :

1° L'*Hexameron*, ou traité sur les six jours de la création. Saint Ambroise a suivi en partie saint Basile ;

2° Le livre *sur Noé et sur l'arche*. Noé est représenté comme un modèle de vertus pour tous les hommes ;

3° Le livre *du Bien de la mort*. Le Saint y montre que la mort n'est point un mal ;

4° Les livres *d'Abel*, *d'Isaac et de Joseph*, où sont peintes les vertus de ces saints patriarches ;

5° Le livre *des Bénédictions des patriarches*, où le Saint traite de l'obéissance et de la reconnaissance que les enfants doivent à leurs pères et mères ;

6° Le livre *d'Elie et du Jeûne*, où il montre l'efficacité du jeûne ;

En descendant au tombeau, Ambroise ferma pour ainsi dire le brillant cortége de tant d'hommes illustres qui avaient éclairé, défendu, édifié l'Église pendant le quatrième siècle. Mais, plus heureux que bien d'autres, le grand docteur se survécut à lui-même dans son incomparable disciple saint Augustin. Quand Ambroise n'aurait d'autre titre au souvenir de la postérité que d'avoir conquis Augustin à l'Église, c'en serait assez pour lui assurer la reconnaissance des siècles.

Cette nouvelle lumière de l'Église, ce fléau des hérésies, ce génie le plus vaste et le plus varié, cet esprit le plus subtil et le plus pénétrant, ce cœur le plus aimant et le plus tendre qui ait peut-être jamais paru sur la terre, cet homme dont le nom seul est un éloge, Augustin, naquit à Tagaste, en Afrique, l'an 354. Patrice, son père, était païen. Sa mère fut sainte Monique, la gloire de son sexe et le modèle toujours vivant des mères et des épouses chrétiennes [1].

Dans sa jeunesse, Augustin suivit avec impétuosité

7° Les *Offices des ministres*, où le Saint apprend aux prêtres à devenir des hommes de Dieu;

8° Le livre *des Vierges et de la Virginité;*

9° Les trois livres *du Saint-Esprit et de l'Incarnation*, où sont parfaitement réfutées les hérésies des Ariens et des Macédoniens;

10° Des *Lettres* très-intéressantes, au nombre de 91;

11° Les livres *sur la Mort de Satyre*, son frère;

12° Des *Hymnes et Chants*, et le *Te Deum* qu'on lui attribue ainsi qu'à saint Augustin.

Les Bénédictins ont donné une belle édition de saint Ambroise. Paris, 1686-1690, 2 vol. in-fol.

[1] *Voyez* sa vie dans Godescard, t. 5, p. 475. Elle devrait être le manuel de toutes les personnes engagées dans le mariage.

tous les désirs d'un cœur corrompu. Il donna dans le libertinage et dans les erreurs des Manichéens. Sa pieuse mère néanmoins l'avait instruit des mystères de la religion chrétienne, et lui avait appris à prier. Autant qu'il lui fut possible, elle ne le quitta pas : elle se découragea encore moins. Elle le suivit en Italie où Augustin vint professer la rhétorique. Il exerça cette fonction à Rome et à Milan. Saint Ambroise était alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours et des larmes de Monique, sa mère, pensa sérieusement à quitter le dérèglement et le manichéisme. S'étant fait instruire, il fut baptisé à Milan, à la Pâque de l'an 387, dans la trente-deuxième année de son âge. Augustin combattait encore pour quitter sa chaire de professeur; mais Dieu, qui le voulait tout à lui, brisa ce dernier lien.

Un seigneur d'Afrique, nommé Pontitien, vint rendre visite à Augustin et à son ami Alipius. Il trouva sur leur table les épîtres de saint Paul, et prit de là occasion de leur raconter la vie de saint Antoine, père du désert, et de quelques autres serviteurs de Dieu. Le récit de Pontitien toucha singulièrement Augustin; il vit, comme dans un miroir, sa honte et sa confusion, et il se faisait horreur à lui-même. Pontitien ne fut pas plutôt parti, qu'il adressa ces paroles à Alipius : « Comment pouvons-nous souffrir que des ignorants s'élèvent et emportent le ciel, tandis qu'avec toute notre science nous sommes sans cœur et croupissons dans la chair et le sang? Rougirons-nous de les suivre parce qu'ils nous précèdent? Le comble de la honte, ne serait-ce pas de ne vouloir pas même les suivre? »

Il se leva ensuite et descendit dans le jardin. Alipius l'y suivit. Augustin, s'étant un peu éloigné, se jeta par terre sous un figuier, et donna un libre cours à ses larmes : « Jusques à quand, Seigneur, s'écria-t-il, jusques à quand serez-vous irrité contre moi? Ne vous souvenez plus de mes iniquités passées. » Sentant cette volonté de fer, cette volonté perverse qui le retenait encore, il poussait de profonds soupirs, il se faisait à lui-même le reproche suivant : « Jusques à quand dirai-je : Demain, demain? Pourquoi pas aujourd'hui? pourquoi, dès ce moment, ne mettrais-je pas fin à mes infamies? »

Tandis qu'il parlait de la sorte en pleurant, il entendit comme une voix d'enfant qui disait en chantant : *Prenez et lisez, prenez et lisez.* S'étant retourné, il ne vit personne. Mais il se rappela que saint Antoine s'était converti en entendant lire un passage de l'Évangile. Il retourna donc promptement à l'endroit où se tenait Alipius et où il avait laissé les épîtres de saint Paul. Il prit le livre, l'ouvrit et lut tout bas ces premières paroles qui lui tombèrent sous les yeux : « Ne passez pas votre vie dans les festins et l'ivrognerie, ni dans la débauche et l'impureté, ni dans un esprit d'avarice et de contention ; mais revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs de la chair [1].

Il n'en voulut pas davantage. Il se leva, vint trouver Alipius, le cœur calme et le visage serein. Tous deux allèrent raconter à sainte Monique ce qui venait de se passer. Cette sainte dame en fut transportée de joie.

[1] Rom., XIII, 18.

Augustin partit bientôt pour l'Afrique ; mais, arrivé au port d'Ostie, il perdit sa vertueuse mère. Rien n'est plus édifiant que ses dernières paroles à son fils Augustin : « Mon fils, lui dit-elle, il n'y a plus rien dans cette vie qui puisse me toucher ; que ferais-je ici plus longtemps ? Tous mes vœux sont accomplis. Je ne souhaitais la prolongation de mes jours que pour vous voir catholique et enfant du ciel. Dieu a fait encore plus que je n'avais désiré, puisque je vous vois entièrement consacré à son service, et plein de mépris pour tous les avantages auxquels vous auriez pu prétendre dans le monde. Qui pourrait donc me retenir ici plus longtemps ? »

Cette grande sainte avait prié pendant dix-sept ans pour obtenir la conversion de son fils et de son mari. Un jour, dans sa douleur, elle confia ses peines à un saint évêque, qui l'encouragea par ces mémorables paroles : « Non, le fils de tant de larmes ne saurait périr. » En effet, elle obtint tout ensemble la conversion de son mari et de son fils. Grand exemple pour tant de mères et d'épouses chrétiennes de nos jours ! Qu'elles soient des Monique, et les maris et les fils deviendront d'autres Patrice et d'autres Augustin. Augustin fut inconsolable de la mort de sa sainte mère. Il la pleura longtemps et ne cessa de prier pour elle [1].

De retour en Afrique, Augustin se retira à la campagne, où il se consacra au jeûne et à la prière, et forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. L'ordre des ermites de *Saint-Augustin* date de là son

[1] *Conf.*, l. 9, c. 12.

origine. Augustin fonda aussi d'autres monastères, et devint, par les sages règlements qu'il leur donna, le second patriarche des ordres religieux. Peu de temps après, étant venu dans la ville d'Hippone, les fidèles se saisirent de lui, et, le présentant à Valère, leur évêque, ils lui demandèrent à grands cris qu'il lui imposât les mains. Augustin fondait en larmes à la vue du danger qui accompagne les fonctions du sacerdoce ; mais il fut obligé de céder, et il reçut la prêtrise vers la fin de l'année 390.

Valère lui permit, par un privilége singulier et inconnu jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu ; ce droit était réservé exclusivement aux évêques. Du reste, jamais l'Eglise n'avait eu un besoin plus pressant de défenseur.

Le schisme et l'hérésie ravageaient l'Afrique. D'un côté, l'évêque Donat et quelques autres, refusant de reconnaître pour légitime l'ordination de Cécilien, évêque de Carthage, quoiqu'elle fût approuvée et confirmée par le pape, formèrent un schisme déplorable qui dura bien des années, et qui traîna à sa suite des troubles, des violences, des meurtres, des crimes innombrables ; d'un autre côté, les Manichéens, secte abominable, corrompaient la doctrine et les mœurs des fidèles : les Ariens, les semi-Ariens et surtout les Pélagiens, divisés entre eux, formaient contre la vraie Eglise une ligue formidable ; enfin les Païens ne cessaient d'appeler contre les Catholiques la haine universelle, en accusant le Christianisme d'avoir attiré sur l'Empire les

invasions multipliées des Barbares et les autres calamités qui le désolaient.

Pour faire face à tant d'ennemis, pour guérir tant de plaies, la Providence suscita un homme, mais un homme universel ; et pour qu'on ne se méprenne pas sur la certitude de sa mission, Augustin était né en Afrique le même jour où le moine Pélage, auteur du Pélagianisme, naissait en Angleterre. Cet hérésiarque niait la nécessité de la grâce pour faire son salut.

Avant de descendre dans l'arène, le vigoureux athlète de la foi avait commencé, ainsi que nous avons vu, par s'assurer de la victoire en plaçant dans le désert de nombreux Moïse, qui priaient sur la montagne sainte, pendant que lui-même combattait dans la plaine. Il n'en faut pas douter, les religieux de saint Augustin obtinrent à leur père ces lumières, cette force, cette étendue de génie surhumain qui le firent triompher ; mais surtout ils obtinrent la conversion des cœurs et le pardon des coupables par leurs expiations volontaires : touchante réversibilité que nous admirons à chaque page de l'histoire de l'Eglise !

Augustin fut sacré évêque d'Hippone en 395, au commencement de la quarante-deuxième année de son âge. Valère mourut l'année suivante. Fortifié par l'onction sainte, Augustin attaqua d'abord les Manichéens. Dans une dispute publique, il démontra si clairement la fausseté de leur doctrine, qu'un des plus célèbres d'entre eux vint abjurer l'hérésie entre les mains de son vainqueur. Il écrivit contre eux différents ouvrages qui

donnèrent le dernier coup à cette secte abominable. Vinrent ensuite les Ariens, dont il démasqua la mauvaise foi et l'ignorance dans divers traités dignes de son étonnant génie. Les Pélagiens eurent leur tour; c'est contre eux surtout qu'il combattit le plus longtemps. Les confondre était, à ce qu'il semble, le but principal de sa mission; il s'en acquitta si bien, que ses ouvrages ont toujours servi de règle dans l'Eglise sur les questions de la grâce ; enfin se tournant vers les Païens, il publia contre eux son immortel ouvrage intitulé *de la Cité de Dieu*. La philosophie, l'érudition, la piété, une logique exacte, la Religion, tout se trouve réuni dans ce grand ouvrage; il l'entreprit pour répondre aux plaintes des Païens, qui attribuaient les irruptions des Barbares et les malheurs de l'Empire à l'établissement de la Religion chrétienne et à la destruction des idoles.

Au milieu des soins continuels qu'il mettait à éloigner les loups de la bergerie, le vigilant, l'infatigable pasteur n'oubliait ni le salut de son troupeau, ni sa propre sanctification. C'est pour l'instruction et l'édification des Catholiques qu'il composa un grand nombre d'ouvrages sur toutes les matières de Religion; il donna aussi l'histoire de sa vie, qu'il intitula ses *Confessions*. On chercherait en vain plus d'onction, de piété, d'humilité, de simplicité, de confiance en Dieu, de vérité dans le tableau des passions humaines, qu'il n'y en a dans ce livre.

Son genre de vie était celui d'un saint, et d'un saint

pénitent; il était vêtu et meublé simplement, mais avec décence et propreté. Il n'y avait chez lui d'autre argenterie que des cuillers; sa vaisselle était de terre, de bois ou de marbre; il exerçait l'hospitalité de grand cœur, mais sa table était frugale. On y trouvait des légumes avec un peu de viande pour les étrangers et les malades; la quantité de vin y était réglée pour chaque convive. Pendant le repas, on lisait ou on s'entretenait sur quelque matière importante, afin de bannir les discours inutiles. Il avait fait écrire au-dessus de sa table deux vers dont le but était d'éloigner toute espèce de médisances. Si quelqu'un blessait la réputation du prochain en sa présence, il l'en avertissait sur-le-champ; et, pour mieux marquer l'horreur que lui causait ce vice, il se levait tout à coup et se retirait dans sa chambre. Lorsqu'il était obligé de parler à des femmes, c'était toujours en présence de quelques-uns de ses prêtres. Ce qu'il épargnait des revenus de son Eglise était employé au soulagement des pauvres, auxquels il avait donné précédemment son patrimoine. Il lui arriva quelquefois de faire fondre une partie des vases sacrés pour racheter les captifs, et veillait soigneusement au maintien de la pieuse coutume qui était établie de son temps, d'habiller tous les ans les pauvres de chaque paroisse.

Son zèle pour le bien spirituel de son troupeau était sans bornes. « Je ne désire point, lui disait-il, d'être sauvé sans vous. Pourquoi suis-je dans le monde? c'est pour vivre seulement en Jésus-Christ, mais avec vous; c'est là ma passion, mon honneur, ma gloire, ma joie;

ce sont là mes richesses. » Sa ferveur augmentait à mesure qu'il approchait de son dernier moment. Durant la maladie qui le conduisit au tombeau, il fit écrire les sept psaumes de la pénitence sur la muraille de sa chambre, en sorte qu'il pouvait les lire de son lit, et il ne les lisait point sans verser beaucoup de larmes. Pour n'être point interrompu dans ses exercices de piété, il défendit, environ dix jours avant sa mort, que personne entrât dans sa chambre, excepté dans le temps où les médecins venaient le voir et quand on lui apportait sa nourriture. Cette défense fut exécutée ponctuellement. Enfin il expira tranquillement le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans, après quarante ans passés dans les travaux du ministère. Ce grand homme ne fit point de testament, parce qu'il n'avait rien [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné des maîtres et des modèles comme saint Ambroise et saint Augustin ; faites-nous part de leur fermeté dans la foi et de leur profonde humilité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour

[1] Les ouvrages de saint Augustin, dont les fidèles feraient bien de faire usage, sont : 1° ses *Confessions ;* 2° ses *Soliloques ;* 3° ses livres de la *Cité de Dieu ;* 4° ses ouvrages sur la *Genèse,* etc., etc. Pour les savants, ses ouvrages sont une mine inépuisable. La meilleure édition de ses OEuvres est celle qui se publie en ce moment à Paris, 22 vol. *grand in-8.*

de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conservation de la foi.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(4e et 5e siècle.)

Q. Que se passait-il sur la fin du quatrième siècle?

R. Sur la fin du quatrième siècle le schisme et l'hérésie entraînaient une multitude de crimes, de violences et de désordres. Dieu, pour les expier et obtenir la victoire à l'Eglise, suscita de grands saints qui se retirèrent dans le désert afin d'y faire pénitence pour les péchés du monde. De ce nombre fut saint Hilarion.

Q. Qui était saint Hilarion?

R. Saint Hilarion était né en Palestine, de parents idolâtres et riches. A quinze ans, il se retira dans le désert après avoir reçu le baptême: il y vécut, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans des austérités incroyables. Se sentant près de mourir, il disait à son âme : « Que crains-tu, mon âme? il y a soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ, pourquoi craindrais-tu de mourir? »

Q. Quelle nouvelle hérésie s'éleva en ce temps-là?

R. En ce temps-là il s'éleva une nouvelle hérésie. Macédonius en fut l'auteur; il niait la divinité du Saint-

Esprit. Notre-Seigneur vint au secours de son Eglise par le moyen du concile de Constantinople, qui condamna l'hérétique, et ajouta quelques paroles au symbole de Nicée pour mieux expliquer la foi touchant le Saint-Esprit. C'est ce symbole que nous chantons à la messe. Ce concile est le second concile universel.

Q. Après la condamnation de Macédonius, l'Eglise fut-elle en paix?

R. Après la condamnation de Macédonius l'Eglise ne fut pas en paix. Les sectateurs de cet hérétique, ainsi que les Ariens, troublèrent l'Eglise en répandant leurs erreurs. Mais Dieu leur opposa un grand docteur qui les confondit tous : ce fut saint Ambroise.

Q. Qui était saint Ambroise?

R. Saint Ambroise était fils du préfet des Gaules. Etant gouverneur de l'Italie, il vint à Milan pour apaiser une sédition causée par les Ariens. Tout à coup un enfant s'écria : Ambroise évêque! et le Saint fut fait évêque, malgré ses larmes et sa résistance. Il éteignit l'hérésie des Ariens dans son diocèse, et se montra toujours ferme pour défendre la cause de Dieu. L'empereur Théodose, ayant fait massacrer sept mille habitants de la ville de Thessalonique, osa se présenter à l'église. Saint Ambroise l'arrêta sur la porte et le mit en pénitence. L'empereur s'y soumit; et il ne fut relevé de l'excommunication qu'après avoir fait une loi pour suspendre pendant trente jours l'exécution des sentences de mort. Saint Ambroise était très-charitable pour les pauvres et surtout pour les captifs; il vendit les vases

sacrés pour les racheter. Sa plus noble conquête fut saint Augustin.

Q. Qui était saint Augustin?

R. Saint Augustin était fils d'un bourgeois de Carthage nommé Patrice, et de sainte Monique. Son père était païen; mais il fut converti par les prières et la patience de sa vertueuse épouse. Augustin naquit à Tagaste en Afrique. Dans sa jeunesse, il se livra à toutes sortes de désordres; mais il fut converti par saint Ambroise et par les prières de sainte Monique sa mère. Après sa conversion, il se retira en Afrique. Il fut ordonné prêtre, puis évêque d'Hippone. C'est un des plus grands hommes qui aient jamais paru dans le monde. Dieu le suscita pour combattre les schismatiques, les hérétiques et les païens, qui tous ensemble attaquaient l'Eglise. Il en vint à bout par ses discours et surtout par ses admirables ouvrages. Comme saint Ambroise, il vendit aussi les vases sacrés pour racheter des captifs pris par les Barbares; il était si pauvre, qu'il fut dispensé de faire un testament. Il mourut en 430 âgé de soixante-seize ans.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné des maîtres et des modèles comme saint Ambroise et saint Augustin; faites-nous part de leur fermeté dans la foi et de leur profonde humilité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute

chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conservation de la foi.*

XXIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(Suite du 5e siècle.)

Invasion des Barbares.— Leurs raisons providentielles. — Prise de Rome. — L'Eglise attaquée par les Nestoriens et les Eutychiens; — défendue par les conciles d'Ephèse et de Calcédoine, et par de grands docteurs. — Saint Chrysostôme. — Saint Jérôme. — Expiation des désordres causés par le schisme et l'hérésie. — Saint Arsène. — Saint Gérasime. — Laures d'Orient.—Vie des solitaires.

Au cinquième siècle nous voyons des nuées de Barbares sortir du nord de l'Europe et de l'Asie, se précipiter sur l'empire romain, l'ébranler de toutes parts, s'emparer de ses plus belles provinces, égorger leurs habitants et planter leurs tentes mobiles sur les ruines des cités et des palais. Vers l'an 408, les Allemands s'établissent sur les bords du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Mayence; les Bourguignons occupent la Suisse et tout le pays qui s'étend jusqu'aux sources de la Seine et de la Loire; les Vandales ravagent toute la Gaule : cette contrée si florissante n'est bientôt plus couverte que de cendres et de ruines. Après l'avoir désolée, ces Barbares fondent sur l'Espagne et s'y font un établissement aux dépens des Romains.

La Providence le permettait ainsi pour deux raisons :

la première, afin de punir cette vieille société païenne qui s'était enivrée du sang des martyrs, qui avait foulé le monde pendant tant de siècles, et qui, malgré les pressantes sollicitations des Chrétiens, avait fermé les yeux à la lumière de l'Evangile; la seconde, afin de faire passer le flambeau sacré de la foi à des peuples nouveaux qui sauraient en profiter. Telle est l'invariable conduite de Notre-Seigneur; quand un peuple refuse de se convertir, il le laisse et en appelle un autre qui vient réjouir l'Eglise par sa docilité. Le peuple rejeté est à l'instant puni, et sa ruine et ses malheurs, en devenant un monument de la justice de Jésus-Christ, contribuent à l'affermissement de son empire.

Parmi ces terribles guerriers qui, durant le cinquième siècle, portèrent l'épouvante et la désolation dans l'empire romain, il en est deux dont le nom seul nous fait encore trembler, ce sont Alaric et Attila.

Alaric, roi des Goths, se jeta sur l'Italie comme un torrent qui a rompu ses digues; il ravagea tout ce qu'il rencontra sur son passage. En 410, il était aux portes de Rome. Cette ville orgueilleuse, cette superbe maîtresse du monde, après avoir souffert pendant un long siége les horreurs de la plus cruelle famine, lui fut livrée pendant la nuit. Le vainqueur l'abandonna à la discrétion de ses barbares soldats. Le ravage fut affreux, il n'y eut d'épargnés que ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Le feu se joignit au pillage; le fracas des maisons que dévorait l'incendie, les insultes, les cris, l'épouvante, les

tortures, répandaient de toutes parts une horrible confusion, et, comme si le Ciel se fût armé lui-même pour châtier cette coupable Babylone, un furieux orage se joignit aux ravages des Goths ; la foudre écrasa plusieurs temples, et réduisit en poudre ces idoles autrefois adorées que les empereurs chrétiens avaient conservées pour la décoration de la ville. C'est ainsi que Rome perdit dans un jour cet éclat qui la rendait la première ville de l'univers : la majesté du nom romain fut à jamais flétrie.

La Religion, qui, dans cette circonstance, préserva Rome d'une ruine entière, la sauva une seconde fois sous Attila, et on peut dire en toute vérité que les papes furent les conservateurs de la ville éternelle. Attila, roi des Huns, après avoir franchi le Danube et le Rhin à la tête d'une armée innombrable, mit toutes les Gaules à feu et à sang et se dirigea vers l'Italie. Ce prince, envoyé de Dieu pour châtier la mollesse et la corruption des vieux Romains, avait la conscience de sa terrible mission ; il s'intitulait dans ses lettres l'*effroi de l'univers et le fléau de Dieu* [1]. Il avait coutume de dire que les étoiles tombaient devant lui, que la terre tremblait, et qu'il était un marteau pour le monde entier [2]. Pendant vingt ans il brisa les villes et les trônes, et n'enleva la plus grande partie des richesses des palais des rois que pour les distribuer à ses soldats. Après ces ex-

[1] Metus orbis et flagellum Dei.

[2] Stellas præ se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis.

péditions, il se reposait dans une cabane où on lui servait à manger dans des plats de bois. Il était petit, mais très-robuste; il avait la voix forte et sonore. Les rois qu'il traînait à sa suite disaient qu'ils ne pouvaient supporter la sévérité de ses regards.

Ce conquérant féroce se présenta bientôt devant Rome. Ici s'offre à l'imagination un des plus grands spectacles qu'elle puisse concevoir. Le pape saint Léon eut le courage d'aller à la rencontre du Fléau de Dieu. La barbarie et la civilisation, le Christianisme et le Paganisme, l'homme du sang et l'homme de Dieu, la puissance morale et la force matérielle, en un mot, Léon et Attila sont en présence. Qui des deux va l'emporter? Pour répondre, il faut se souvenir que le Dieu qui veille sur l'Eglise est le même qui dit à la mer : « Tu viendras jusque-là, et là, contre le grain de sable, tu briseras l'orgueil de tes flots. » Léon sort de Rome et se présente devant Attila. Ce prince n'a pas plutôt vu et entendu le pontife, que, au grand étonnement de son armée, il rebrousse chemin et quitte l'Italie. Vingt-trois ans plus tard, en 455, le même pontife sauva Rome une seconde fois. Genséric, roi des Vandales, s'étant rendu maître de cette ville, Léon le pria de défendre à ses troupes d'y verser le sang et d'y mettre le feu. Cette double demande lui fut accordée.

Dans le même temps une simple bergère, sainte Geneviève, sauvait Paris des fureurs d'Attila. Par ses prières elle obtint du Ciel que ce barbare conquérant n'entrât point dans la ville. C'est ainsi que dans tous les

temps Dieu donne des défenseurs à son Eglise et aux peuples enfants de l'Eglise, et ces défenseurs de la foi, de la vie, de la civilisation, le monde les méprise aujourd'hui !

Pendant que saint Léon s'opposait comme une digue au torrent dévastateur de la barbarie, il chassait avec un égal succès les hérétiques, plus cruels que les Huns et les Vandales, qui s'étaient glissés dans le bercail du Sauveur.

En 431, le concile d'Ephèse, troisième œcuménique, avait condamné Nestorius qui prétendait que la sainte Vierge n'était pas mère de Dieu. Ce concile, présidé par saint Cyrille d'Alexandrie au nom du pape Célestin, fut reçu avec les acclamations unanimes de tous les fidèles ; mais le Démon, auteur de toutes les hérésies, suscita bientôt Eutychès qui vint dire qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature. Grâce au zèle de saint Léon, un concile général fut assemblé à Calcédoine. Composée de six cents évêques, cette assemblée fut présidée par les légats de saint Léon : on commença par la lecture de la lettre dans laquelle le souverain pontife expliquait nettement la doctrine catholique sur le mystère de l'Incarnation, attaqué par Nestorius et Eutychès. Les Pères ne l'eurent pas plutôt entendue, qu'ils s'écrièrent tous d'une voix qu'elle avait été dictée par le Saint-Esprit, que Pierre avait parlé par la bouche de Léon, et qu'elle devait servir de règle à toute l'Église. Dans la lettre synodale que les Pères de Calcédoine adressèrent à saint Léon après la tenue du concile, ils le prièrent de con-

firmer leurs décisions. « Vous nous avez présidés, dirent-ils, comme la tête préside aux membres. » Le saint pape confirma tous les décrets concernant les matières de foi, et ils furent reçus de toute l'Eglise avec le plus grand respect. Le concile de Calcédoine est le quatrième œcuménique.

Les hérétiques, toujours disposés en apparence à se soumettre lorsque l'Eglise aura parlé, ne tenaient pas plus compte autrefois qu'aujourd'hui de ses décisions les plus solennelles. Ainsi, les partisans des erreurs condamnées par les conciles précédents et foudroyées par les docteurs de l'Eglise, continuèrent à les propager. La foi expliquée et vengée était affermie dans l'esprit des fidèles; mais les hérétiques ne se convertissaient pas: tant il est difficile de rentrer dans le chemin de la vérité, quand l'orgueil et l'ambition l'ont fait abandonner! De nouveaux sectaires se joignirent aux précédents, et l'édifice sacré se vit attaqué de nouveau dans plusieurs parties à la fois. Pour le défendre, Dieu suscita de grands docteurs, tels que saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, saint Isidore de Péluse, saint Epiphane, mais surtout saint Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople, et saint Jérôme.

Saint Jean Chrysostôme, le roi de l'éloquence, la gloire de l'Eglise d'Orient, naquit à Antioche l'an 334, Son père était général des troupes de l'Empire en Syrie. Anthuse, sa mère, quoique devenue veuve à vingt ans, ne voulut point passer à de secondes noces; elle se chargea elle-même du soin d'inspirer les premiers

principes du Christianisme à ses enfants. Jamais femme ne fut plus digne de porter le nom de mère : les Païens eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer ses vertus, et l'on entendit un philosophe fameux s'écrier en parlant d'elle : « Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les Chrétiens ! » Jean étudia l'éloquence sous Libanius, célèbre rhéteur païen. Avant de mourir, il prouva toute l'estime qu'il faisait des talents de notre Saint. Ses amis lui ayant demandé lequel de ses disciples il voudrait avoir pour successeur : « Je nommerais Jean, répondit-il, si les Chrétiens ne nous l'eussent enlevé. »

Tout en étudiant les sciences humaines, Jean travaillait à se bien pénétrer des maximes de l'Evangile. Il s'exerçait à la pratique de l'humanité et de la mortification; il était né avec un tempérament porté à la colère; mais il vint à bout d'en réprimer les saillies, et d'acquérir cette parfaite douceur si recommandée par le divin Maître. A cette vertu il joignait une aimable modestie, une tendre charité pour le prochain, et une conduite si pleine de sagesse, qu'on ne pouvait le connaître sans l'aimer. Ayant vu le monde de près, il s'en dégoûta bientôt et se retira au désert, où il marcha rapidement dans les voies de la perfection.

Saint Milève, évêque d'Antioche, n'eut pas plutôt connu le rare mérite du jeune solitaire, qu'il résolut de l'attacher à son Eglise. Il l'attira donc auprès de lui, et l'ordonna lecteur. Flavien, successeur de Milève, l'éleva ensuite au sacerdoce, et le fit son vicaire et son prédi-

cateur. Jean avait alors quarante-trois ans. Il fut durant douze années *la main, l'œil et la bouche de son évêque.* Quoique la ville d'Antioche comptât plus de cent mille Chrétiens, le zèle de notre Saint suffisait à leur annoncer à tous les ordonnances du Seigneur. Il prêchait plusieurs fois la semaine, et souvent plusieurs fois le même jour. Le fruit de ses prédications fut si grand, qu'il vint à bout d'exterminer le vice, de déraciner les abus les plus invétérés, et de changer toute la face d'Antioche. Il avait aussi un talent singulier pour la controverse, et il la maniait si habilement dans ses sermons, que les Juifs, les Païens et les hérétiques qui venaient l'écouter y trouvaient la plus solide réfutation de leurs erreurs. Bientôt sa réputation pénétra jusqu'aux extrémités de l'Empire. Pour la gloire de son nom et le bien de son Eglise, Dieu le plaça sur un nouveau théâtre, où il préparait à sa vertu d'autres travaux et d'autres couronnes.

Le siége de Constantinople étant devenu vacant en 397, l'empereur Arcade résolut d'y élever notre Saint; mais il lui fallut user de stratagème. Il le fit enlever d'Antioche et sacrer par Théophile, patriarche d'Alexandrie. Notre Saint commença son épiscopat par régler sa propre maison. Tout ce qui lui restait de ses revenus, il l'appliquait au soulagement des pauvres, et surtout des malades; il fonda et entretint plusieurs hôpitaux dont le gouvernement fut confié à de saints prêtres.

Un abus excita surtout son indignation, c'était l'immodestie des femmes dans leurs parures. Quelques-unes d'en-

tre elles paraissaient avoir oublié que les habillements furent destinés, dans leur origine, à couvrir l'ignominie du péché, et qu'ainsi c'est renverser l'ordre que de faire servir à une vanité criminelle ce qui devrait être pour nous un motif de pénitence, de confusion et de larmes. Il ne fallut rien moins que l'éloquence de Chrysostôme pour faire cesser ce scandale : le saint patriarche en vint à bout. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres Constantinople changea de face. Son zèle était animé par cette grande image qu'il avait sans cesse devant les yeux : il regardait son diocèse comme un vaste hôpital rempli de sourds et d'aveugles, d'autant plus à plaindre qu'ils aimaient leur état. Sa sollicitude franchissait les limites de la bergerie qui lui était confiée, et s'étendait jusqu'aux régions les plus reculées. Il envoya deux évêques pour instruire, l'un les Goths, et l'autre les Scythes vagabonds, appelés *nomades*. Il ne restait plus au Saint qu'à recevoir la récompense ordinaire du zèle et de la vertu, c'est-à-dire des persécutions; elle ne lui manqua pas.

L'impératrice Eudoxie, Eutrope, favori de l'empereur, les Ariens auxquels il refusa une église, toutes ces personnes passionnées et perverses se réunirent, et obtinrent de l'empereur un décret de bannissement contre le saint patriarche. Des soldats l'arrachèrent de son église. Mais la nuit même du départ un tremblement de terre ébranla le palais impérial, et l'impératrice effrayée pria l'empereur de rappeler l'archevêque. Chrysostôme revint et fut reçu aux acclamations

de tout son peuple; mais ce fut pour repartir bientôt et ne plus revenir.

Une seconde sentence, aussi injuste que la première, envoya le Saint en exil aux extrémités de l'Empire. Il y eut beaucoup à souffrir; toute sa consolation fut dans les lettres que lui écrivaient le pape Innocent Ier et les plus grands évêques d'Occident qui prenaient part à son infortune. Tantôt on exposait le saint archevêque, qui était chauve, aux ardeurs brûlantes du soleil; tantôt on le faisait sortir par la plus forte pluie, et on le faisait marcher jusqu'à ce que ses habits fussent percés et tout dégouttants d'eau. Sa santé se trouva entièrement épuisée à Comane dans le Pont. Dès qu'il fut arrivé à sa dernière station, il quitta ses habits et en prit de blancs, comme pour se préparer aux noces du céleste Agneau; il reçut la sainte communion, fit sa prière qu'il termina, selon sa coutume, par ces paroles : *Dieu soit glorifié de tout;* puis ayant dit *amen* et formé sur lui le signe de la croix, il remit tranquillement son âme entre les mains de Dieu. Ce fut l'an 407, le 14 septembre [1].

Portons maintenant nos regards vers l'autre extrémité de l'Orient. Près de la grotte de Bethléem se trouve un

[1] Les plus beaux ouvrages de saint Chrysostôme sont : 1° Son *Traité du sacerdoce;* 2° ses *Homélies au peuple d'Antioche;* 3° ses *Commentaires sur saint Matthieu et sur les épîtres de saint Paul.*

On publie en ce moment à Paris les œuvres complètes de saint Chrysostôme, en grec et en latin, 26 vol. grand in-4°; c'est la meilleure édition de ce Père.

homme dont le puissant génie s'est inspiré aux souvenirs des saints lieux, et qui, du fond de sa solitude, remplit la terre du bruit de son nom, soutient l'Eglise, terrasse l'hérésie, porte la science de l'Ecriture à ses dernières limites, trace des règles sûres aux prêtres et aux mères de famille, enfin ouvre un asile protecteur aux descendants appauvris des Paul Emile et des Scipion. Cet homme extraordinaire, cette colonne de l'Eglise, cette lumière de l'Orient et du monde entier, c'est saint Jérôme.

Né à Stridon, sur les confins de la Dalmatie, vers l'an 331, il reçut une excellente éducation; il vint se perfectionner à Rome, où il fit de rapides progrès dans les belles-lettres et dans l'éloquence. Au milieu de cette grande ville, Jérôme oublia peu à peu les saintes maximes que ses parents lui avaient inspirées; des idées toutes mondaines et un éloignement marqué pour les exercices de Religion devinrent le caractère de sa conduite. Il ne tomba point dans les vices grossiers; mais il n'avait point cet esprit du Christianisme qui fait les véritables disciples de Jésus-Christ. Cependant l'heure de la grâce arriva. Au retour d'un voyage qu'il fit dans les Gaules, il demanda le baptême. Consacré dès lors à la prière et à l'étude de l'Ecriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de Rome, et en saint au milieu de la corruption et de la débauche. De Rome il passa en Orient et s'enfonça dans les déserts brûlants de la Syrie. Les austérités qu'il y pratiqua paraîtraient incroyables s'il ne les rapportait lui-même. Il vint en-

suite à Jérusalem, puis à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce; mais Jérôme ne consentit à son ordination qu'autant qu'il ne serait attaché à aucune église.

Le désir d'entendre l'illustre saint Grégoire de Nazianze le conduisit à Constantinople en 381. L'année suivante il vint à Rome, où le pape Damase le retint; il l'employa dans les plus grandes affaires de l'Eglise, et le chargea de répondre aux lettres de consultation que lui écrivaient les évêques. Pour se dérober à différentes persécutions que son mérite et sa vertu lui avaient attirées, le Saint repartit pour Bethléem, où sainte Paule, illustre dame romaine, lui fit bâtir un monastère; lui-même fit élever un hospice pour les nombreux pèlerins qui venaient visiter les saints lieux. Le saint docteur nous a laissé un tableau fort intéressant de la vie toute céleste que menaient les moines de Bethléem, et de la piété qui régnait dans la campagne des environs. Après avoir parlé du fracas des grandes villes, il s'écrie dans un transport de joie : « La bourgade de Jésus-Christ est toute champêtre, et les oreilles n'y sont frappées d'aucun bruit, si ce n'est du chant des psaumes. De quelque côté que l'on se tourne, on entend le laboureur qui, la main à la charrue, chante *alleluia*, ou le moissonneur qui se délasse de ses travaux par le chant des psaumes [1].

Lui-même s'occupait nuit et jour à étudier et à écrire.

[1] Ep. 17, p. 126.

Aimant l'Eglise comme un fils aime sa mère, il fut toujours attentif et infatigable à réfuter toutes les hérésies de son temps. Les Luciférіens, qui accusaient l'Eglise de trop d'indulgence envers les pénitents; les Helvidiens, qui niaient la perpétuelle virginité de l'auguste Marie; Jovinien, qui décriait l'état des vierges et prêchait la révolte contre les lois de l'Eglise; Vigilance, qui condamnait comme idolâtres ceux qui honoraient les reliques des saints, tombèrent tour à tour sous la griffe du lion du désert : le Saint les confondit avec une vigueur de logique et une verve de style qui les réduisit à ne plus savoir que dire.

Le Pélagianisme, qui se répandait en Orient, trouva dans Jérôme un terrible adversaire; il le réfuta dans un dialogue célèbre, et mit les fidèles en garde contre cette pernicieuse hérésie.

Aux inquiétudes continuelles que lui causait le danger des fidèles de l'Orient, et les pertes que l'Eglise avait essuyées à cause du schisme et de l'hérésie, vint se joindre la nouvelle de la prise de Rome par les Vandales. Cette ville avait été pillée et saccagée; une affreuse famine avait achevé d'y répandre la désolation. On vit des familles entières s'enfuir sans habits, sans vivres, sans argent : les descendants des maîtres du monde furent réduits à la mendicité. Les hommes et les femmes, quittant leur patrie pour se soustraire à la mort, s'enfonçaient dans les marais ou dans les déserts; un grand nombre se réfugièrent à Bethléem. Saint Jérôme ne put retenir ses larmes à la vue de tant

de malheureux ; il n'épargna rien pour les nourrir, les consoler et leur procurer un asile.

Un des plus insignes services que le saint docteur rendit à l'Eglise fut de revoir le texte de la Bible et de corriger les fautes qui avaient pu se glisser dans les différentes versions des livres saints. Il entreprit ce grand et pénible travail à la prière du pape Damase, et il s'en acquitta aux applaudissements du monde catholique. L'austérité du saint anachorète ne le cédait point à son zèle pour l'Eglise et à son application à l'étude. Il s'était retiré, dit-il, dans la solitude pour y pleurer ses péchés dans le fond d'une cellule en attendant le jour du jugement ; il préférait les vêtements les plus grossiers et la nourriture la plus vile ; il ne vivait que de pain bis et de quelques herbes, encore n'en prenait-il qu'en petite quantité. Consumé par le travail et la pénitence, le noble vainqueur des vices et des hérésies alla se reposer dans le sein du Dieu pour lequel il avait si vaillamment combattu, le 30 septembre de l'an 420[1].

Les glorieuses victoires remportées sur le schisme et l'hérésie par saint Jérôme, par saint Jean Chrysostôme et par les autres docteurs catholiques du cinquième siècle ne nous étonnent plus, si, pénétrant au désert,

[1] Les principaux ouvrages de saint Jérôme sont : 1° Ses *Commentaires sur l'Ecriture ;* 2° ses *Lettres* et ses *Vies des Pères du désert ;* 4° ses livres *contre Helvidius, Jovinien, Vigilance.*

D. Martianay, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a donné une édition de saint Jérôme, Paris, 1683-1704, 5 vol. in-fo . Cette édition laisse à désirer.

nous considérons les nombreux Moïse qui prièrent sur la montagne. Pendant que le monde était dans une agitation continuelle, un calme parfait régnait dans la solitude. De grands exemples étaient donnés aux Païens pour les convertir, aux mauvais Chrétiens pour les détacher du monde, et aux fidèles disciples de Jésus-Christ pour les encourager, en même temps qu'une grande expiation jetée dans la balance de la justice divine, assurait la victoire à l'Eglise et le pardon aux coupables. Parmi ces intercesseurs envoyés alors dans le désert, nous citerons surtout saint Arsène et saint Gérasime.

Arsène, Romain de naissance, d'une famille illustre et d'un rare mérite, instruit parfaitement dans les lettres divines et humaines, menait à Rome une vie retirée, lorsque l'empereur Théodose le Grand pria le pape Damase de lui chercher quelqu'un à qui il pût confier l'éducation de ses deux fils, Arcade et Honorius. Le saint pontife jeta les yeux sur Arsène et l'envoya à Constantinople. Théodose le reçut avec de grandes marques de distinction, l'éleva à la dignité de sénateur, et ordonna qu'il fût respecté comme le père de ses enfants, dont il le nommait le tuteur et le précepteur. Il voulut qu'il eût un train magnifique, et il attacha à son service cent domestiques, tous richement habillés. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de ses enfants pour assister à leurs leçons, il les trouva assis et Arsène debout. Non-seulement il en fut fâché, mais il dépouilla pour quelque temps ses enfants des marques de leur dignité, et ordonna que, durant leurs leçons, ils fussent

debout et Arsène assis. Cet avis ne changea pas Arcade. Ayant commis une faute, Arsène le punit. Le jeune prince en fut vivement piqué et n'en devint que plus opiniâtre. Arsène saisit cette occasion d'exécuter le projet qu'il avait formé depuis longtemps d'abandonner le monde. Il se retira en Egypte dans le désert de Scété. Ceci arriva vers l'an 394. Arsène avait alors quarante ans, et il en avait passé onze à la cour de Constantinople.

Reçu après de rudes épreuves dans le monastère de Saint-Jean, Arsène se distingua au-dessus des autres anachorètes par son humilité et sa ferveur. Dans les commencements, il se permettait, sans toutefois y penser, certaines choses auxquelles il était accoutumé dans le monde, et qui, quoique innocentes en elles-mêmes, semblaient annoncer un peu de légèreté et d'immortification : telle était l'habitude d'avoir les jambes croisées. Les anciens religieux, qui le respectaient singulièrement, ne voulurent point l'en avertir dans une assemblée publique de tous les frères ; mais l'abbé Pastor se servit de ce stratagème. Il convint avec un moine qu'il se tiendrait dans la même posture, et qu'il l'en reprendrait comme d'une chose contraire à la modestie religieuse, ce qui fut fait. Le moine écouta la réprimande en silence, sans rien dire pour s'excuser. Arsène vit bien que c'était un avertissement indirect qu'on lui donnait ; il veilla sur lui-même et se corrigea.

De tous les moines de Scété, il n'y en avait point qui fut vêtu plus pauvrement que lui ; il voulait par là se

punir de cette magnificence extérieure avec laquelle il avait vécu à la cour. Etant tombé malade, le prêtre du désert le fit porter dans son logement, qui était auprès de l'église; on le coucha sur un petit lit de peaux de bêtes, et on lui mit sous la tête un modeste oreiller. Un des solitaires l'étant venu visiter, se scandalisa de le trouver ainsi couché, et demanda si c'était là l'abbé Arsène. Le prêtre le prit en particulier et lui dit : « Quelle profession exerciez-vous au village avant d'être moine? — J'étais berger, lui répondit-il, et j'avais beaucoup de peine à vivre. — Eh bien! reprit le prêtre, Arsène, étant dans le monde, était le père des empereurs; il avait à sa suite cent esclaves habillés de soie et ornés de bracelets et de ceintures d'or; il était mollement couché sur des lits magnifiques. Pour vous, qui étiez berger, vous vous trouviez dans le monde plus mal à votre aise qu'ici! » Le bon moine, touché de ces paroles, se prosterna en disant : « Pardonnez-moi, mon père, j'ai péché; je reconnais qu'Arsène est dans la vraie voie de l'humiliation. » Il se retira ensuite extrêmement édifié.

Un officier de l'empereur apporta un jour à Arsène le testament d'un sénateur de ses parents, qui, avant de mourir, l'avait institué son héritier. Le Saint lui demanda depuis combien de temps son parent était mort. « Depuis quelques mois, répondit l'officier. — Il y a bien plus longtemps que je suis mort moi-même, répliqua Arsène, comment donc pourrais-je être son héritier? » Ce grand homme, qui avait vu le monde dans tout ce

qu'il offre de plus flatteur, en était tellement dégoûté, qu'il solennisait tous les ans le jour auquel Dieu lui avait fait la grâce de le retirer du siècle. Sa manière de le solenniser était de communier ce jour-là, de donner l'aumône à trois pauvres, de manger un peu de légumes cuits, et de laisser sa cellule ouverte à tous les solitaires qui voulaient le visiter [1].

Son humilité égalait son mérite. Avec un grand fonds de science, beaucoup de talent pour la parole, un extérieur imposant par la grandeur de sa taille, ses cheveux tout blancs et sa barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture, il avait toute la réserve et la modestie des plus jeunes solitaires. Un jour, comme il consultait un des anciens pères, vieillard vertueux, mais simple, un des frères lui dit : « Père Arsène, comment recourez-vous à un pareil guide, vous qui possédez toutes les sciences des Grecs et des Romains? » Il répondit : « J'ai sans doute beaucoup étudié les sciences de Rome et d'Athènes, mais je ne sais pas encore l'alphabet de celle des saints, dans laquelle ce bon père est mon maître consommé. »

Pour s'exciter à la pratique de toutes les vertus qui font de l'homme un ange sur la terre, il s'adressait souvent cette question, devenue si célèbre : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde, et pourquoi es-tu venu ici? »

Il y avait cinquante-cinq ans que ce grand expiateur des crimes du monde, ce grand intercesseur de l'Église auprès de Dieu accomplissait dans les larmes et la pé-

[1] *In ejus vita.*

nitence sa sublime mission et remplissait le désert de la lumière de ses exemples, lorsque Dieu l'appela pour le récompenser. La crainte du jugement de Dieu lui fit verser quelques larmes, mais ne troubla point le repos de sa belle âme. L'abbé Pastor, témoin de sa mort, s'écria : « Heureux, Arsène, d'avoir pleuré sur lui-même tant qu'il a été sur la terre! Ceux qui ne pleurent point ici pleureront éternellement dans l'autre vie. » Arsène mourut en 449, âgé de quatre-vingt-quinze ans.

A mesure que le tumulte, les révolutions, les crimes du monde augmentaient, Dieu, qui proportionne toujours les moyens de défense aux assauts de l'ennemi, peuplait les déserts d'une multitude toujours croissante de saints solitaires. A cette époque il faut rapporter la fondation de ces *laures,* si célèbres dans l'Orient et si chères au cœur des Chrétiens. Qu'était-ce que ces laures? Figurez-vous, au milieu de la solitude, un grand terrain de forme circulaire, dont le centre est occupé par une église où réside le Dieu du ciel, et dont la circonférence est formée par des cellules isolées les unes des autres, et habitées par des solitaires ou plutôt par des anges, et vous aurez l'idée des anciennes laures.

Les premières furent fondées à quelques lieues de Jérusalem et sur les bords du Jourdain, dans ces lieux dont tous les échos retentissaient encore de la voix des Prophètes, de Jean-Baptiste et du divin Maître. Une des plus célèbres fut celle de saint Gérasime.

Bâtie en 440, à un quart de lieue du Jourdain, elle était

composée de soixante-dix cellules. Les religieux se tenaient seuls, chacun dans sa cellule, cinq jours de la semaine, n'ayant pour toute nourriture que du pain, de l'eau et quelques dattes; néanmoins ils vivaient en société sous l'obéissance d'un supérieur. Le samedi et le dimanche, ils venaient à l'église, chantaient en commun les louanges de Dieu, participaient aux saints mystères, mangeaient ensemble quelque chose de cuit et buvaient un peu de vin. Après les vêpres du dimanche, ils retournaient dans leurs cellules, emportant du pain, de l'eau et des dattes pour se nourrir pendant les cinq jours qu'ils devaient rester seuls. Leur occupation était le travail des mains et la prière; ils ne pouvaient jamais allumer de feu, pas même de lampes pour faire des lectures. C'était une loi parmi eux que lorsqu'ils sortaient de leurs cellules, ils en devaient laisser la porte ouverte, afin de marquer par là qu'ils n'avaient rien en propre, et que leurs frères pouvaient disposer de leurs petits meubles: c'est ainsi qu'ils perpétuaient l'esprit de charité des premiers Chrétiens. Saint Gérasime mourut l'an 475.[1]

Cette vie si parfaite, nous la retrouvons à chaque pas dans les déserts de l'Orient et de l'Occident. Ecoutons un témoin oculaire, saint Chrysostôme, nous décrivant lui-même la vie des anachorètes, habitants des montagnes voisines d'Antioche.

« Ils se levaient, dit-il, au premier chant du coq ou à minuit. Après la récitation de matines et de laudes,

[1] Hélyot, t. 1, p. 164.

chacun s'occupait dans sa cellule à lire l'Ecriture ou à copier des livres, ensuite ils allaient tous ensemble à l'église réciter tierce, sexte, none et vêpres, puis ils retournaient en silence à leurs cellules. Jamais ils ne parlaient entre eux. Leur conversation était avec Dieu, les Prophètes et les Apôtres, dont ils méditaient les divins écrits.

» Leur nourriture consistait en un peu de pain et de sel; quelques-uns y ajoutaient un peu d'huile, les infirmes un peu d'herbes et de légumes. Le repas fini, ils prenaient quelques instants de repos, selon la coutume des Orientaux, et retournaient au travail. Ils faisaient des paniers et des cilices, labouraient la terre, coupaient le bois, apprêtaient à manger, lavaient les pieds des hôtes, qu'ils servaient ensuite avec une grande charité, sans examiner s'ils étaient riches ou pauvres. Une natte étendue sur la terre leur servait de lit; leurs vêtements étaient faits de poils de chèvre et de chameau, ou de peaux si grossièrement travaillées, que les plus pauvres mendiants n'auraient pas voulu s'en couvrir.

» On en trouvait cependant parmi eux qui étaient nés dans le sein de l'opulence et qui avaient été délicatement élevés. Ils ne portaient point de chaussure, ne possédaient rien en propre, et mettaient en commun ce qui était destiné aux besoins indispensables de la nature; il est vrai qu'ils recueillaient la succession de leurs parents, mais ce n'était que pour la distribuer aux pauvres. Tout ce qu'ils pouvaient épargner du produit de leur travail était encore employé au même usage; ils n'avaient tous

qu'un cœur et qu'une âme ; on n'entendait jamais parmi eux les termes de *mien* et de *tien,* inventés par l'esprit de propriété, et qui brisent si souvent les liens de la charité. Il régnait dans leurs cellules une paix inaltérable et une joie pure qu'on chercherait en vain dans la plus brillante fortune du monde.

» Ces anachorètes terminaient la prière du soir par de sévères réflexions sur le jugement dernier, afin de s'exciter à la vigilance chrétienne et de se préparer de plus en plus au compte rigoureux que nous rendrons tous au Seigneur [1]. »

Saint Chrysostôme retint toujours cette pratique, dont l'expérience lui avait démontré l'utilité, et il la recommande fortement dans ses ouvrages, ainsi que celle de l'examen du soir.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des grands exemples de vertus que vous nous avez donnés dans la personne de saint Arsène, de saint Jérôme et de saint Chrysostôme ; faites-nous la grâce d'imiter leur humilité et leur charité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai souvent : Pourquoi suis-je Chrétien?*

[1] Lib. 2, *de Compunct.*, p. 182. Homil. 72, *in Matth.* Liv. 3, *contra vitup. vitæ monast.*, c. 14.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(Suite du 5e siècle.)

Q. Quels furent encore les saints docteurs que Dieu suscita pour défendre la Religion pendant le cinquième siècle?

R. Pendant le cinquième siècle, Dieu suscita encore un grand nombre de docteurs pour défendre la Religion, tels que saint Cyrille d'Alexandrie, saint Isidore de Péluse, saint Epiphane, et surtout saint Chrysostôme, patriarche de Constantinople, et saint Jérôme.

Q. Qui était saint Jean Chrysostôme?

R. Saint Jean Chysostôme était fils d'un général des armées romaines; il naquit à Antioche, et fut élevé dans la piété par sa vertueuse mère. Il devint si habile dans l'éloquence, que Flavien, évêque d'Antioche, le chargea de prêcher à sa place. Le Saint prêchait plusieurs fois la semaine, et fit changer de face à la ville d'Antioche. Sa réputation s'étendit au loin; l'empereur Arcade le fit enlever et sacrer archevêque de Constantinople. Le Saint y déploya le même zèle et la même éloquence, et obtint les mêmes succès. Les hérétiques et les méchants ne purent le souffrir. Le Saint fut exilé deux fois. Il mourut en exil l'an 407. Ce qui distingua ce grand Saint fut son éloquence, son zèle pour la gloire de Dieu, et son amour pour les pauvres.

Q. Qui était saint Jérôme?

R. Saint Jérôme naquit en Pannonie. Ses parents l'envoyèrent à Rome pour se perfectionner dans les sciences. Il oublia pendant quelque temps les bons principes qu'il avait reçus de sa famille; sa vie fut dissipée. Cependant il rentra en lui-même, fut baptisé, et se consacra entièrement à la prière et à l'étude. Il se retira dans un désert d'Orient, et fut ordonné prêtre. Le pape Damase l'appela à Rome, où il l'employa aux plus grandes affaires de l'Eglise. Le Saint y fut en butte à plusieurs persécutions. Il repassa en Orient, et vint se fixer à Bethléem. Il y vécut le reste de sa vie dans de grandes austérités. C'est du fond de sa solitude qu'il réfuta les hérétiques et les schismatiques, qu'il éclaira l'Eglise par un grand nombre de savants ouvrages. Il mourut l'an 420. L'amour pour l'Eglise, pour la mortification et pour les pauvres, fut sa principale vertu.

Q. Quels furent les principaux solitaires du cinquième siècle?

R. Les principaux solitaires du cinquième siècle furent saint Nil, saint Siméon Stylite, saint Arsène et saint Gérasime. Pendant que les grands docteurs combattaient pour l'Eglise, et que le schisme et l'hérésie entraînaient à leur suite une foule de maux et de scandales, de grands saints priaient dans le désert pour obtenir le triomphe de la foi et fléchir la justice divine. Saint Arsène fut d'abord précepteur des enfants de l'empereur Théodose. Après avoir passé onze ans à la

cour, il se retira dans le désert, où il mena une vie tout évangélique. Il se disait souvent à lui-même : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde, et pourquoi es-tu venu ici ? » Il mourut âgé de quatre-vingt-quinze ans, l'an 449. Saint Gérasime fixa sa demeure dans la Palestine, sur les bords du Jourdain, et fonda une laure très-célèbre. On appelait laure une habitation de solitaires, composée de cellules rangées en rond et séparées les unes des autres, et au milieu desquelles était une église. Tous ces saints vivaient dans un silence perpétuel, chacun dans sa cellule, occupé de la prière et du travail des mains. Le dimanche, ils se réunissaient à l'église pour participer aux saints mystères.

Q. Dieu laissa-t-il impunis les péchés des hérétiques et des Païens ?

R. Pendant le cinquième siècle, Dieu ne laissa pas impunis les péchés des hérétiques et des Païens; il appela contre l'empire romain des nuées de Barbares, commandées par des chefs terribles. Attila, roi des Huns, pénétra jusqu'aux portes de Rome ; il se préparait à mettre cette ville à feu et à sang, lorsque le pape saint Léon alla au-devant de lui, et lui persuada, au grand étonnement de tout le monde, de rebrousser chemin. Attila s'appelait le Fléau de Dieu ; il ravagea une bonne partie du monde. Alaric, roi des Vandales, revint ensuite; mais saint Léon obtint encore de lui qu'il ne brûlerait point la ville de Rome, et qu'il ne verserait pas une goutte de sang. C'est ainsi que les souverains pontifes ont sauvé cette ville qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des grands exemples de vertus que vous nous avez donnés dans la personne de saint Arsène, de saint Jérôme et de saint Chrysostôme ; faites-nous la grâce d'imiter leur humilité et leur charité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai souvent : Pourquoi suis-je Chrétien ?*

XXV^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(5^e et 6^e siècle.)

Jugement de Dieu sur l'empire romain. — Consolation de l'Eglise, conversion de l'Irlande. — Conversion des Français, sainte Clotilde. — Continuation du jugement de Dieu sur le vieux monde. — La Religion sauve la science et crée une société nouvelle. — Saint Benoît. — Puissance de son ordre. — Services qu'il rend à l'Europe. — L'Eglise affligée et consolée en Orient. Cinquième concile général.

Malgré les efforts des saints docteurs et les prières des solitaires, les hérétiques et les vieux Païens continuaient de fermer les yeux à la lumière; les sectaires s'efforçaient même de grossir leurs rangs. Tous ces hommes s'étant rendus indignes de la vérité, la justice de Dieu vint enlever le flambeau sacré que sa divine miséricorde leur avait présenté, et le porta à d'autres peuples. Car l'Eglise ne doit rien perdre; de nouveaux enfants doivent toujours la consoler de l'apostasie de ceux qui l'abandonnent.

Tout à coup le nord de l'Europe et de l'Asie s'ébranle. D'innombrables essaims de peuples barbares sont envoyés pour recueillir la manne précieuse de la vérité que le vieux Paganisme dédaigne; ils viennent

avec une double mission : punir l'empire romain de son ingratitude, de ses crimes et de sa révolte opiniâtre contre l'Agneau dominateur du monde; puis consoler l'Eglise, en devenant ses enfants dociles. Ils commencent par exécuter la première; le vaste colosse qui avait si longtemps foulé la terre et qui avait bu pendant trois siècles le sang des martyrs, tombe sous leurs coups, et les lambeaux dispersés, mutilés de son cadavre, crient à tous les siècles : « Ainsi sera traité celui qui aura dit : Je ne veux pas que le Christ règne sur moi. »

Sur les ruines du vieux monde, les Barbares s'établissent; à ce moment, l'aimable fille du Ciel, la Religion de la charité, se présente; sa douce voix de mère frappe les oreilles des Barbares; ces lions s'apprivoisent; l'Eglise en fait d'abord des hommes, en attendant qu'elle puisse en faire des Chrétiens. Ce miracle s'opère insensiblement, et un nouveau monde est créé.

Le soleil qui éclaire le monde n'est pas plus exact à passer d'un point du ciel à l'autre, que le soleil de la vérité ne l'est à éclairer un peuple nouveau, lorsqu'un peuple coupable a rejeté sa lumière. Ainsi, au moment précis où les hérésies dont nous avons parlé dans la leçon précédente enlevaient de nombreux enfants à l'Eglise, le flambeau sacré était remis aux mains d'un jeune saint chargé de le faire briller aux yeux d'une nation tout entière. Saint Patrice, en devenant l'Apôtre de l'Irlande, conquit à Jésus-Christ une des plus ferventes parties du divin bercail, et peut-être la plus fidèle.

Ce Saint naquit dans un village d'Angleterre ; il était Romain d'origine ; on croit que sa mère était nièce de saint Martin, évêque de Tours. Patrice fut élevé dans la Religion chrétienne ; à quinze ans, il commit une faute qui ne paraît pourtant pas avoir été bien considérable. Il en conçut un si vif regret, qu'il la pleura tout le reste de sa vie. Dieu lui ménagea bientôt les moyens de lui rendre beaucoup plus de gloire qu'il n'avait pu lui en ravir. Il n'était point encore sorti de sa seizième année, lorsqu'une troupe de Barbares l'enleva de son pays avec plusieurs esclaves et plusieurs vassaux de son père. On le mena en Irlande, où il fut réduit à garder les troupeaux sur les montagnes et dans les forêts. Son corps eut beaucoup à souffrir de la faim, du froid, de la pluie, des neiges et des glaces ; mais Dieu eut pitié de son âme : il lui découvrit toute l'étendue de ses devoirs, et lui inspira la volonté de les remplir fidèlement. Fidèle à la grâce, Patrice vit son état en Chrétien, et ne chercha plus que les moyens de le sanctifier ; la résignation et la prière lui firent supporter ses épreuves avec joie. Après six ans d'esclavage, il trouva le moyen de retourner dans sa patrie ; mais Dieu lui fit connaître par plusieurs visions qu'il se servirait de lui pour la conversion de l'Irlande ; entre autres choses, il lui sembla voir tous les enfants de ce pays, qui, du sein de leurs mères, lui tendaient les bras, et imploraient son secours avec des cris capables de fendre le cœur.

Saint Prosper dit que notre Saint reçut sa mission pour l'Irlande du pape saint Célestin, qui le sacra évê-

que de ce pays. Rempli de l'esprit apostolique, Patrice, de retour dans sa patrie, abandonna généreusement sa famille ; il vendit, comme il le dit lui-même, sa noblesse, pour servir une nation étrangère. Il passa donc en Irlande, pour travailler à l'extinction de l'idolâtrie. Il parcourut toute l'île, et pénétra jusque dans les endroits les plus reculés, sans craindre les dangers auxquels il s'exposait. Ses prédications, fortifiées par sa patience angélique dans les souffrances, produisirent des effets étonnants ; avant sa mort, il eut la consolation de voir presque toute l'Irlande adorer le vrai Dieu. Sa bienheureuse mort arriva l'an 464.

Adieu, sainte Eglise d'Irlande, vierge du Nord, parée d'une couronne de lis et de roses, symbole de l'intégrité de ta foi et de ton courage au milieu des sanglantes persécutions! Espère au Dieu des opprimés et des martyrs : celui qui brisa le sceptre des Néron et des Dioclétien, saura briser le joug que les spoliateurs et les tyrans font peser depuis tant de siècles sur ta tête innocente.

Des mains de Patrice, le flambeau de l'Evangile passa dans celles d'une jeune princesse, conservée par miracle au milieu du massacre de sa famille. Ce nouvel Apôtre, qui, en convertissant les Français, devait leur assurer plus de gloire et de bonheur que toutes les conquêtes de leurs vaillants capitaines, fut sainte Clotilde.

Clotilde était fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce dernier trempa ses mains dans le sang de son frère, de sa belle-sœur et des

princes, leurs enfants, pour s'assurer la possession de leurs domaines; il épargna néanmoins les deux filles de Chilpéric, qui étaient d'une rare beauté, et qui, à cause de leur extrême jeunesse, ne pouvaient être redoutables. L'aînée fut renfermée dans un monastère, où elle se fit religieuse. Clotilde resta à la cour de son oncle; elle eut le bonheur d'être élevée dans la religion catholique, bien qu'elle fût obligée de vivre parmi des Ariens. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde, et ces sentiments ne firent que se fortifier par la pratique des œuvres de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes séduisants de la vanité qui l'environnaient de toutes parts.

Clovis, roi des Francs, destructeur de la puissance romaine dans les Gaules, l'envoya demander en mariage. Sa prière fut accueillie, mais à condition que la princesse aurait la liberté de professer sa religion. Il l'épousa solennellement à Soissons en 493. Clotilde se fit dans le palais de son mari un petit oratoire où elle passait beaucoup de temps en prière; elle pratiquait aussi un grand nombre de mortifications secrètes; mais la prudence présidait à tous ses exercices; elle ne manquait à aucune des bienséances de son état. L'égalité de son caractère, sa douceur, sa condescendance lui gagnèrent l'affection de son mari. Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle ne songea plus qu'à exécuter le projet qu'elle avait formé de le gagner lui-même à Jésus-Christ.

Souvent elle lui parlait de la vanité des idoles et de

l'excellence de la Religion chrétienne. Clovis l'écoutait toujours avec plaisir; mais le moment de sa conversion n'était pas encore arrivé. Courage, sainte princesse! continuez vos prières et vos bonnes œuvres; le Dieu qui tient entre ses mains le cœur des rois tournera bientôt à la vérité celui de votre époux. En effet, quelques années plus tard, Clovis étant en guerre avec les Allemands, leur livra bataille à Tolbiac, près de Cologne. Le désordre se met dans son armée; il va lui-même tomber entre les mains de ses ennemis; il invoque ses dieux; ils sont sourds; il ne peut plus arrêter les fuyards. Dans cette extrémité, il se souvient du Dieu de Clotilde, l'invoque, et lui promet de l'adorer s'il remporte la victoire. La face du combat change en un instant; les Allemands sont taillés en pièces; un courrier est expédié à Clotilde pour lui annoncer ce qui vient d'arriver. La pieuse princesse, transportée de joie, accourt aussitôt et rencontre le roi à Reims.

Saint Remi, évêque de cette ville, acheva d'instruire le fier vainqueur. Clovis ne délibéra plus sur son changement; il assembla ses soldats et les exhorta à suivre son exemple, en renonçant à de vaines idoles pour adorer le Dieu à qui ils étaient redevables de la victoire. Il fut tout à coup interrompu par les acclamations des Français, qui s'écrièrent de toutes parts : « Nous renonçons aux dieux mortels; nous sommes prêts à adorer le vrai Dieu, le Dieu que prêche Remi. » Le baptême fut fixé à la veille de Noël. Remi, qui voulait frapper les yeux des Français par ce que la Religion a

de plus auguste dans ses cérémonies, n'omit rien pour rendre celle-ci éclatante. Il ordonna de tendre l'église et le baptistère des plus riches tapisseries; il fit allumer un grand nombre de cierges, où l'on avait mêlé avec la cire de précieux parfums, en sorte que le lieu saint paraissait rempli d'une odeur céleste. Rien de plus magnifique que la marche des nouveaux catéchumènes. Les rues et les places publiques furent tendues, et l'on marcha en procession avec les saints Evangiles et la croix, depuis le palais du roi jusqu'à l'église, en chantant des hymnes et des litanies. Saint Remi tenait le roi par la main, la reine suivait avec les deux princesses, sœurs de Clovis, et plus de trois mille hommes de son armée, la plupart officiers, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ.

Lorsque le roi fut arrivé au baptistère, il demanda le baptême. Le saint évêque, déployant alors cette autorité qui n'appartient qu'au ministre du souverain maître, et dont l'histoire profane ne présente aucun exemple, lui dit : « Fier Sicambre, baisse la tête; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré[1]. » Clovis, devenu doux comme un agneau, s'inclina sous la main du pontife; ensuite, ayant confessé la foi de la Trinité, il reçut l'eau sacrée et l'onction du saint chrême. Ce fut en 496. Les trois mille Français qui l'accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps par les évêques

[1] Mitis depone colla Sicamber, adora quod incendisti, incende quod adorasti.

et les autres ministres qui s'étaient rendus à Reims pour cette cérémonie. Des deux sœurs de Clovis, l'une reçut le baptême, et l'autre, qui était Chrétienne, mais qui avait eu le malheur de tomber dans l'hérésie, fut réconciliée par l'onction du saint chrême[1].

La nouvelle de la conversion de Clovis répandit la joie dans tout le monde chrétien. C'était alors le seul souverain qui fût catholique; les autres étaient ou païens ou hérétiques. Depuis qu'il eut embrassé la vraie foi, il ne cessa de la pratiquer, exemple que ses successeurs ont imité pendant bien des siècles, et qui leur a mérité le titre glorieux de *rois très-chrétiens*.

Pour sainte Clotilde, elle ne cessa de rendre grâces à Dieu de la conversion de son époux. Après sa mort, elle se retira à Tours auprès du tombeau de saint Martin. Elle y passa le reste de ses jours dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres pratiques de la pénitence; elle paraissait entièrement oublier qu'elle avait été reine et que ses enfants étaient assis sur le trône. Ayant prédit sa mort trente jours avant qu'elle arrivât, elle reçut les sacrements et remit tranquillement sa belle âme à son Créateur. Ce fut le 3 juin de l'an 545. A dater du baptême de Clovis commencèrent ces longs siècles de gloire et de prospérité qui firent de la France la première des nations par ses mœurs, par ses lumières et par son influence; heureuse si jamais elle n'avait méconnu le principe de son bonheur!

Toutes ces nations barbares, les Français, les Bour-

[1] Saint Grégoire de Tours, *Hist. franç.*, *Hist. abr. de l'Eglise.*

guignons, les Goths, les Vandales, les Huns, les Alains, les Lombards et tant d'autres qu'on voit depuis plus d'un siècle accourir des extrémités du Nord, devaient entrer successivement dans le giron de l'Eglise. En attendant, ils accomplissaient sans ménagement la redoutable mission qu'ils avaient reçue de détruire l'ancien monde. Les monuments du génie comme les chefs-d'œuvre des arts tombaient rapidement sous leur marteau destructeur ; c'en était fait de toutes les richesses antiques, si la Providence n'avait pris soin de veiller à leur conservation ; et nous, descendants de ces redoutables missionnaires, nous eussions été privés sans ressources des lumières de Rome et d'Athènes ; le nom même de tant d'hommes fameux qui sont aujourd'hui l'objet de notre admiration nous eût été absolument inconnu.

Alors donc Dieu suscita un homme digne de l'éternelle reconnaissance des siècles ; un homme qui sauva les monuments du génie antique et conserva la précieuse étincelle de la science ; un homme qui fut le patriarche de la vie religieuse en Occident, ou du moins qui donna une forme parfaite à cet état respectable : cet homme fut saint Benoît.

Ce Père de l'Europe civilisée naquit, vers l'an 480, à Nursi, ville épiscopale du duché de Spolette, en Italie. Il ne fut pas plutôt en état d'apprendre les sciences, que ses parents l'envoyèrent aux écoles publiques de Rome. L'angélique enfant craignit que le mauvais exemple de tant de jeunes gens ne fît impression sur son cœur,

et il résolut de s'éloigner; il partit de Rome, et se retira dans le désert de Sublac. Une grotte humide et basse lui servit de demeure. Le Démon l'y suivit, et le tenta un jour si vivement, que, pour repousser la tentation, le serviteur de Dieu se roula tout nu dans des épines; il ne se releva que quand son corps fut tout en sang. Les plaies qu'il se fit éteignirent les flammes impures de la concupiscence, dont il ne ressentit plus dans la suite le funeste aiguillon.

Cependant le bruit de sa sainteté se répandit de jour en jour; il vint au Saint un grand nombre de disciples, et au bout de quelque temps il bâtit douze monastères, dans chacun desquels il mit douze religieux avec un supérieur. Parmi ces nouveaux enfants de la pénitence, on comptait Maur et Placide, tous deux fils de sénateurs, et plusieurs autres personnages illustres. Benoît quitta bientôt le désert de Sublac pour se retirer au Mont-Cassin, dans le royaume de Naples. Il y avait sur le Mont-Cassin un ancien temple et un bois consacré à Apollon, qui comptait encore des adorateurs en cet endroit. Ces restes d'idolâtrie enflammèrent le zèle du serviteur de Dieu; il prêcha l'Evangile, et, par la force réunie de ses discours et de ses miracles, il fit un grand nombre de conversions. Maître du terrain, il brisa l'idole et coupa le bois. Ayant ensuite démoli le temple, il éleva sur ses ruines deux oratoires ou chapelles, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Martin. Telle fut l'origine du célèbre monastère du Mont-Cassin, dont Benoît jeta les fondements

en 827, à la quarante-huitième année de son âge.

Ce fut au Mont-Cassin que saint Benoît écrivit sa règle, et fonda l'ordre à jamais illustre des Bénédictins. Dieu, qui l'avait choisi comme un autre Moïse pour conduire un peuple d'élus dans la vraie terre promise, autorisa sa mission par le don des miracles et par celui des prophéties. Un jour, en présence d'un grand nombre de peuple, il ressuscita un novice qui avait été écrasé par la chute d'une muraille.

Totila, roi des Goths, étant entré en Italie, fut extrêmement frappé de toutes les choses merveilleuses qu'on lui raconta de saint Benoît ; il voulut éprouver s'il était tel qu'on le lui avait dépeint. Il lui manda qu'il lui ferait une visite ; mais au lieu d'aller le voir en personne, il lui envoya un de ses officiers, nommé Riggon ; il l'avait revêtu de ses habits royaux, et lui avait donné pour l'accompagner trois des principaux seigneurs de sa cour, avec un nombreux cortége. Le Saint, qui était pour lors assis, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il lui cria : « Quittez, mon fils, l'habit que vous portez ; il n'est pas à vous. » Riggon, saisi de crainte, et confus d'avoir voulu jouer ce grand homme, se jeta à ses pieds avec tous ceux qui l'accompagnaient.

Lorsqu'il fut de retour, il raconta au roi tout ce qui lui était arrivé. Totila vint visiter lui-même le serviteur de Dieu. Dès qu'il le vit, il se prosterna contre terre, et y resta jusqu'à ce que Benoît l'eût relevé ; il fut bien plus étonné quand le Saint lui parla de la sorte : « Vous faites beaucoup de mal, et je prévois que vous

en ferez encore davantage ; vous prendrez Rome, vous passerez la mer, et régnerez neuf ans ; mais vous mourrez dans la dixième année, et serez cité au tribunal du juste Juge, pour lui rendre compte de toutes vos œuvres. »

Toutes les parties de cette prédiction furent vérifiées par l'événement : saint Benoît mourut lui-même l'année qui suivit celle où il avait reçu la visite de Totila. Il fit creuser son tombeau six jours avant sa mort, qu'il avait prédite à ses disciples. Le tombeau achevé, la fièvre le prit. Le sixième jour, il demanda à être porté à l'église pour y recevoir la sainte Eucharistie ; il donna ensuite quelques instructions à ses disciples ; puis, s'appuyant sur l'un d'entre eux, il pria debout, les mains levées au ciel, et rendit tranquillement l'esprit. Ce fut un samedi, 21 mars de l'année 543. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait passé quatorze au Mont-Cassin.

Si Benoît fut grand par ses vertus, il le fut aussi par ses œuvres, et surtout par ses enfants spirituels. Grand par ses vertus, nous venons de le voir dans sa vie humble, pénitente et miraculeuse ; grand par ses œuvres : la plus belle, celle qui annonce l'homme supérieur et le saint rempli de la sagesse d'en haut, est sa règle ; elle a toujours fait l'admiration de ceux qui la connaissent. Le grand pape saint Grégoire l'appelle éminente en sagesse, en discrétion et en gravité, et admirable de clarté ; plusieurs des conciles l'ont appelée *sainte*[1]. Le

[1] Concile de Douzi en 874, et concile de Soissons.

célèbre Côme de Médicis, et plusieurs autres habiles législateurs la lisaient souvent ; ils la regardaient comme un fonds riche de maximes, propres à former dans l'art de bien gouverner.

Le saint fondateur commence par ordonner que l'on recevra dans son ordre toutes sortes de personnes sans aucune distinction : les enfants, les adolescents, les adultes, les pauvres et les riches, les nobles et les roturiers, les serviteurs et ceux qui sont nés libres, les doctes et les ignorants, les laïques et les clercs. Pour admirer comme il convient la profonde sagesse de ce premier article, il faut se reporter aux circonstances où Benoît jeta les fondements de son ordre. Un déluge de Barbares inondaient l'Europe. Tout le vieux monde tombait en ruines sous les coups des vainqueurs. L'ordre de Saint-Benoît fut comme une nouvelle arche de Noé, ouverte à tous ceux qui avaient besoin de fuir. On peut dire en toute vérité que cette nouvelle arche portait, comme l'ancienne, les prémices d'un nouveau monde ; c'est là que se cachèrent les traditions des sciences et des arts ; c'est de là que sortirent les infatigables ouvriers qui, plus tard, défrichèrent une partie de l'Europe, et la tirèrent de la barbarie.

Les religieux de Saint-Benoît se levaient à deux heures du matin ; l'abbé lui-même devait sonner les offices. Après les matines, ils employaient le temps qui leur restait jusqu'au jour à la lecture et à la méditation. Depuis six heures du matin jusqu'à dix, on travaillait ; venait ensuite le dîner. Il n'y avait point de jeûne entre

la fête de Pâques et celle de la Pentecôte; mais depuis la Pentecôte jusqu'au 13 septembre, on jeûnait les mercredis et les vendredis, et tous les jours depuis le 13 septembre jusqu'à Pâques.

L'abstinence de la viande, au moins des animaux à quatre pieds, était perpétuelle. Pauvres dans leur nourriture, les religieux de Saint-Benoît étaient pauvres aussi dans leur habillement; dans les climats tempérés, il se composait d'une cuculle, d'une tunique et d'un scapulaire. La cuculle était une espèce de capuchon qu'on rabattait sur la tête, pour se garantir de l'ardeur du soleil ou de la rigueur du froid. La tunique était l'habit de dessous; le scapulaire, l'habit de dessus pendant le travail; après le travail, on l'ôtait pour prendre la cuculle, qui se portait le reste du jour. Tous les vêtements étaient en laine et faits des étoffes les plus communes, et qu'on trouvait à meilleur marché. Pour ôter tout sujet de propriété, l'abbé donnait à chaque religieux son petit nécessaire, c'est-à-dire, outre ses habits, un mouchoir, un couteau, une aiguille, un poinçon pour écrire et des tablettes. Leur lit consistait en une natte ou paillasse, un drap de serge, une couverture et un chevet.

On voit par d'anciennes peintures que la robe des premiers Bénédictins était blanche, et le scapulaire noir. Afin d'être toujours prêts à se lever pour l'office, ils couchaient tout habillés. On parlait rarement, et on recevait les étrangers avec beaucoup de cordialité et de respect. On les conduisait d'abord à l'oratoire pour

y faire une courte prière; on les introduisait ensuite dans la chambre des hôtes, où on leur faisait une lecture; puis on les traitait avec toute la charité possible. L'abbé leur donnait à laver et mangeait avec eux; personne ne leur parlait que le religieux destiné à les recevoir. Ceux qui se présentaient pour entrer dans le monastère n'étaient reçus qu'après de grandes épreuves; ce n'était qu'au bout d'un an de persévérance qu'on les admettait. Le novice écrivait son engagement de sa propre main et le déposait sur l'autel : s'il avait des biens, il les donnait aux pauvres ou au monastère; on le revêtait de l'habit religieux et on gardait le sien, pour le lui rendre si par malheur il se retirait.

La vie des Bénédictins se partageait entre la prière, le travail des mains et le travail de l'esprit. Tour à tour armé de la cognée, de la bêche, de la faucille et du marteau, le Bénédictin, bûcheron, agriculteur, maçon, architecte, abattait de vastes forêts, rendait à la culture des terres vierges encore, et devenues bientôt si fertiles par ses soins éclairés; il bâtissait dans le fond des vallées solitaires ou dans des sites admirables par la salubrité et le point de vue, ces habitations dont la solidité, l'étendue et les belles proportions nous étonnent. C'est à lui que l'Allemagne, la France, l'Angleterre et une grande partie de l'Europe doivent la civilisation matérielle dont elles ont joui durant tant de siècles.

Pendant que le Bénédictin agriculteur arrosait de ses sueurs le sol couvert de ruines et de forêts, son frère, le Bénédictin savant, enfermé dans son *écritoire*, *scripto-*

rium[1], défrichait les landes de l'intelligence, et léguait aux siècles futurs les richesses des siècles passés.

Dans cet ordre savant les écritoires formaient une des parties les plus importantes de chaque monastère. C'étaient de grandes salles bâties en pierres de taille et bien voûtées, afin de les mettre à l'abri de l'incendie. Là, sur des rangées de pupitres plus ou moins longues, étaient fixés, avec des chaînes de fer, les manuscrits des ouvrages anciens. Une chaîne plus forte encore les y tenait attachés : c'était l'excommunication. Oui, ces papes, ces évêques, ce clergé catholique, qu'on accuse d'être les ennemis des lumières, avaient défendu, sous peine d'excommunication, de transporter d'un pupitre à l'autre ces précieux manuscrits. En effet, tel manuscrit était peut-être unique; laisser la liberté de le changer de place, de l'emporter ailleurs, c'était l'exposer à périr ou à s'altérer, et cette perte eût été sans ressource. Or, c'était là, devant ce pupitre, que le Bénédictin passait sa vie. Que dis-je? quelquefois la vie d'un religieux ne suffisait pas pour transcrire, déchiffrer, mettre en ordre un seul ouvrage. Le Bénédictin en mourant léguait sa place et son poinçon à un de ses frères; celui-ci continuait le travail commencé; et cette vie ajoutée à une autre vie, ces deux intelligences qui se continuaient, ont enrichi le monde moderne de ces chefs-d'œuvre que nous pouvons bien admirer, mais que nous ne reproduirons jamais.

Non-seulement les Bénédictins conservèrent les livres

[1] Il y avait un *scriptorium* dans chaque monastère.

dépositaires de la science, ils furent encore les apôtres d'une grande partie de l'Europe. L'Angleterre, la Frise, l'Allemagne, leur doivent la lumière de la foi. Nous en parlerons bientôt. Enfin, cet ordre si évidemment suscité de Dieu pour sauver les débris du monde ancien et préparer un monde nouveau, se répandit partout avec une extrême rapidité, et l'on peut dire que, sous le double rapport intellectuel et matériel, l'Europe est fille des Bénédictins. Bientôt il n'y eut pas de province où la règle de saint Benoît ne fût connue. Les monastères de cet ordre étaient en si grand nombre en 1336, que le pape Benoît XII le divisa en trente-sept provinces, marquant des royaumes entiers pour une seule province, comme le Danemark, la Bohême, l'Ecosse, la Suède, etc., ce qui fait comprendre l'étendue prodigieuse de cet ordre et le nombre de ses monastères.

Voici quelque chose de plus frappant. Le pape Jean XXII, qui fut élu en 1316, et qui mourut en 1334, trouva, après une recherche exacte qu'il fit faire, que depuis la naissance de cet ordre il en était sorti vingt-quatre papes, près de deux cents cardinaux, sept mille archevêques, quinze mille évêques, quinze mille abbés insignes, dont la confirmation appartient au saint Siége, plus de quarante mille saints et bienheureux, dont cinq mille cinq cents ont été moines du Mont-Cassin, et y sont enterrés [1].

[1] *Voy.* Bulteau, *Hist. de l'ordre de Saint-Benoît;* Arnold Wion, *Lignum vitæ;* Joan. Mabillon, præf. *Act. SS. Sacr.*, t. 1, 4 et 5; le même, *Annal. Benedict.*, t. 1, et *Veter. analect.*, t. 3.

Une des plus belles conquêtes de l'ordre de Saint-Benoît fut celle de l'Angleterre. Avant de parler de la conversion de ce royaume, il est à propos de raconter un fait qui nous offre une nouvelle preuve de la Providence qui veille sur l'Eglise, non-seulement pour la défendre contre ses ennemis, mais encore pour la dédommager des pertes que lui font éprouver les hérésies et les schismes. Saint Benoît, père d'une foule de missionnaires, venait de descendre dans la tombe, lorsque vers l'an 553 le parti d'Eutychès se releva en Egypte, où ses sectateurs commirent d'horribles violences. L'on n'osait leur résister à cause de leur nombre et du crédit dont ils jouissaient. Ils firent les plus grands efforts pour affaiblir l'autorité du concile de Calcédoine qui les avait condamnés en définissant qu'il y a deux natures en notre Seigneur Jésus-Christ. Enfin, on assembla à Constantinople le cinquième concile général, composé de cent cinquante et un évêques; on y condamna trois ouvrages dont ces hérétiques s'appuyaient, savoir : les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, la lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, et les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste. On y confirma les quatre premiers conciles généraux.

C'est ici un exemple remarquable du pouvoir que l'Eglise a de condamner des écrits, de prononcer sur le sens des livres, et d'exiger que les fidèles se soumettent à son jugement. Cette autorité lui est en effet nécessaire pour le maintien de la foi, puisqu'un des moyens les plus propres à conserver le dépôt des vérités

qu'elle enseigne, est de faire connaître aux fidèles les sources pures où ils doivent puiser, et les citernes infectées du venin de l'erreur dont ils doivent s'éloigner. Chargée par son divin auteur d'enseigner la bonne doctrine, elle en a reçu en même temps le pouvoir de prémunir ses enfants contre celle qui est mauvaise, et de leur interdire la lecture des livres où elle est contenue, et qui pourraient altérer leur foi [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir appelé nos pères à la foi : faites-nous la grâce de conformer en toutes choses notre conduite à notre croyance.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conservation de la foi.*

[1] *Hist. abr. de l'Egl.*, p. 233.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(5e et 6e siècle.)

Q. Que remarquez-vous encore sur le cinquième siècle ?

R. Je remarque encore sur le cinquième siècle que des nuées de Barbares vinrent fondre sur l'empire romain, pour le punir d'avoir versé le sang de tant de martyrs et d'avoir résisté à la grâce qui l'appelait à l'Evangile. Je remarque aussi qu'au moment où les hérésies affligeaient l'Eglise en Orient, de nouveaux peuples étaient convertis à la foi.

Q. Quels sont ces peuples ?

R. Ces peuples sont les Irlandais et les Français.

Q. Quel fut l'Apôtre de l'Irlande ?

R. L'Apôtre de l'Irlande fut saint Patrice. Il était né en Angleterre. Vers l'âge de quinze ans il fut enlevé par une troupe de Barbares qui l'emmenèrent en Irlande. Il fut réduit à garder les troupeaux et eut beaucoup à souffrir. Mais Dieu lui parla au cœur et le prépara au grand ministère qu'il devait remplir. De retour dans sa patrie, il résolut de retourner en Irlande pour y prêcher la foi. Le pape Célestin le fit évêque et l'envoya dans ce pays. Le Saint y fut attiré surtout par une

vision miraculeuse, dans laquelle il lui semblait voir tous les enfants de ce pays qui, du sein de leurs mères, lui tendaient les bras et imploraient son secours. Le saint missionnaire partit aussitôt; sans craindre ni dangers ni fatigues, il parcourut les lieux les plus écartés, et eut le bonheur de rendre presque toute l'Irlande catholique. Saint Patrice mourut l'an 464.

Q. Quel fut l'Apôtre des Français ?

R. On peut dire que l'Apôtre des Français fut sainte Clotilde. Cette princesse était catholique ; elle fut donnée en mariage à Clovis, roi des Français. Elle s'efforça par toutes sortes de vertus de gagner le cœur de son époux, ensuite elle l'engagea à embrasser le Christianisme. Clovis remettait de jour en jour. Enfin le moment de la grâce arriva. Dans une bataille contre les Allemands Clovis vit son armée en désordre, et lui-même exposé à tomber entre les mains des ennemis. Dans ce moment il invoqua le Dieu de Clotilde, et promit de l'adorer s'il obtenait la victoire. Sa prière fut exaucée. A son retour Clovis reçut, à Reims, le sacrement de baptême des mains de saint Remi, évêque de cette ville. Trois mille Français, presque tous officiers dans l'armée, imitèrent ce jour-là l'exemple de leur roi. Sainte Clotilde, au comble de ses vœux, se retira après la mort de son époux dans la ville de Tours, auprès du tombeau de saint Martin. Elle y mourut pleine de jours et de mérites, le 3 juin de l'an 545.

Q. Qui était saint Benoît ?

R. Saint Benoît naquit en Italie. Ses parents l'en-

voyèrent à Rome pour étudier, mais il quitta cette ville dans la crainte d'y perdre son innocence, et se retira dans le désert de Sublac. Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt; il lui vint un grand nombre de disciples. Il se rendit au Mont-Cassin, où il fonda le célèbre monastère qui porte ce nom. Il en fonda bientôt douze autres pour lesquels il écrivit une règle pleine de sagesse. Saint Benoît est le premier patriarche des ordres religieux en Occident. Le premier article de sa règle permet de recevoir dans l'ordre toute espèce de personnes. C'était afin d'ouvrir un asile à tous ceux qui avaient besoin de fuir l'invasion des Barbares. Les Bénédictins ont rendu au monde les plus grands services. Ils ont défriché de vastes provinces, conservé les ouvrages de l'antiquité et porté la foi à des nations entières. Vers l'an 1320 le pape Jean XXII trouva, après une recherche exacte, qu'il était sorti de l'ordre de Saint-Benoît vingt-quatre papes, près de deux cents cardinaux, sept mille archevêques, quinze mille évêques et plus de quarante mille saints ou bienheureux, dont cinq mille cinq cents avaient été moines du Mont-Cassin et y sont enterrés.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir appelé nos pères à la foi; accordez-nous la grâce de conformer en toutes choses notre conduite à notre croyance.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conservation de la foi.*

XXVI^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(6^e et 7^e siècle.)

Conversion de l'Angleterre par les Bénédictins. — L'Eglise affligée en Orient par les Perses. — Ravages de la Palestine et de la Syrie. — Le remède est placé à côté du mal. — Histoire de saint Jean l'Aumonier, le Vincent de Paul de l'Orient.

Si durant le sixième siècle l'Orient, infecté de l'hérésie, fait verser des larmes amères à l'épouse de l'Homme-Dieu, voici l'Occident qui bientôt la console en offrant à sa tendresse de nombreux enfants. Rien de plus remarquable que la manière dont s'opéra la conversion de l'Angleterre. Un jeune diacre, appelé Grégoire, passait un jour par le marché de Rome; il y voit des esclaves d'une grande beauté exposés en vente; il s'informe de leur pays et de leur religion. Le marchand lui répond qu'ils étaient de la Grande-Bretagne et encore Païens. « Faut-il, s'écria Grégoire en soupirant, que des créatures si belles soient sous la puissance du Démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu! »

[1] A la vérité, le Christianisme avait été prêché en Angleterre dès le second siècle; mais il s'y était à peu près éteint par la conquête des Saxons.

De ce pas, il se rend auprès du pape Benoît Ier, sollicite avec ardeur, et obtient la permission de porter la foi à ce peuple intéressant. Il part en effet; mais bientôt, touché des gémissements du peuple de Rome, qui réclamait son diacre, le souverain pontife envoie des courriers sur les traces de Grégoire, qui avait déjà fait trois journées de chemin, pour l'obliger à revenir sur ses pas. Le mérite de l'obéissance put seul le consoler d'un contre-temps si fâcheux. Mais le jeune missionnaire n'oublia pas sa chère Bretagne. Devenu le pape saint Grégoire le Grand, il fut à peine monté sur la chaire de saint Pierre qu'il songea à exécuter le projet qui depuis si longtemps faisait battre son grand cœur. Les Bénédictins lui parurent dignes de cette mission. Il fit venir Augustin, prieur de leur monastère de Saint-André de Rome, et l'envoya dans la Grande-Bretagne, à la tête de quarante missionnaires.

La troupe apostolique partit avec courage et aborda au pays de Kent. Le roi, qui se nommait Ethelbert, accorda aux missionnaires une audience publique. Il les reçut sous un chêne, à la sollicitation des prêtres idolâtres, qui lui avaient dit que dans un tel lieu les enchantements des magiciens étrangers perdraient leur influence. Au jour marqué, Augustin fut conduit vers le roi : on portait devant lui une croix d'argent et une bannière représentant le Rédempteur; ses compagnons le suivaient en procession, et l'air retentissait des chants pieux qu'ils exécutaient en chœur et tour à tour. Le roi les fit asseoir, afin de les entendre à loisir. « Nous

vous annonçons, lui dit Augustin, la plus heureuse nouvelle : Dieu, qui nous a envoyés, vous offre après cette vie un royaume infiniment plus glorieux et plus durable que celui d'Angleterre.

—Voilà de belles promesses, répondit le roi ; mais je ne veux point abandonner les dieux de mes pères pour une adoration nouvelle et douteuse. Cependant je ne vous empêche pas d'attirer à votre religion ceux que vous pourrez persuader ; et comme vous venez de loin pour nous faire part de ce que vous croyez être le meilleur, je veux que vous soyez défrayés à mes dépens. » Cette réponse favorable les combla de joie, et ils s'avancèrent jusqu'à Cantorbéry, chantant dans le chemin la prière suivante : « Seigneur, dans votre miséricorde, détournez, nous vous en supplions, votre colère de cette cité et de votre saint temple ; car nous sommes pécheurs. Alleluia [1]. »

La curiosité porta les Païens à visiter ces étrangers ; ils admirèrent les cérémonies de leur culte, comparèrent leur vie à celle des prêtres païens, et apprirent à aimer une Religion qui inspirait tant de piété, d'austérité et de désintéressement. Ce fut avec un plaisir secret qu'Ethelbert vit un changement dans l'opinion de ses sujets. Frappé lui-même de la vertu des missionnaires et des miracles qu'ils opéraient, il se convertit. A la fête de la Pentecôte en l'année 595 il se déclara Chrétien et reçut le baptême. Au jour de Noël

[1] Bède, I, 25.

suivant, dix mille de ses sujets suivirent l'exemple de leur souverain.

Le royal néophyte devint bientôt un Apôtre. Pendant les vingt dernières années de sa vie, le pieux roi Ethelbert employa toute son influence à seconder les efforts des missionnaires, non par la violence, mais par ses exhortations particulières et par ses exemples. La conversion d'une seule âme lui paraissait une conquête fort précieuse, et il ne se croyait roi que pour servir le *Roi des rois* [1].

Pour donner une forme durable à l'Eglise naissante d'Angleterre, saint Augustin passa en France, et reçut la consécration épiscopale des mains de Virgile, évêque d'Arles et vicaire du saint Siége dans les Gaules. De retour en Angleterre, il produisit les fruits les plus abondants, parce que Dieu appuyait sa prédication par des miracles éclatants et multipliés. La moisson augmentant de jour en jour, le zélé moissonneur envoya à Rome pour y solliciter une recrue d'ouvriers évangéliques. Ils ramenèrent avec eux plusieurs fervents disciples de saint Grégoire. Avec cette nouvelle colonie de missionnaires, le saint pape envoya tout ce qui était nécessaire pour le service divin, comme des vases sacrés, des parements d'autel, des ornements d'église, des vêtements pour les prêtres et les clercs, des reliques des Apôtres et des martyrs, et un grand nombre de livres.

Il y ajouta une lettre pleine de conseils salutaires

[1] Lingard, *Hist. d'Angl.*, t. 1, p. 122-127.

pour Augustin. « Prenez garde, lui disait-il, mon cher frère, de tomber dans l'orgueil et la vaine gloire à l'occasion des miracles que Dieu opère par vous au milieu de la nation qu'il a choisie. Tandis que Dieu agit par vous au dehors, vous devez vous juger intérieurement avec sévérité. Tâchez de bien comprendre ce que vous êtes, et quelle est l'excellence de la grâce accordée à un peuple pour la conversion duquel vous avez reçu le pouvoir de faire des miracles. Ayez toujours devant les yeux les fautes que vous pouvez avoir commises par paroles et par actions, afin que le souvenir de vos infidélités étouffe les mouvements d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur. Songez que ce don des miracles ne vous est pas donné pour vous, mais pour ceux dont vous devez procurer le salut. Vous savez ce que dit la Vérité même dans l'Evangile : Plusieurs viendront me dire : Nous avons fait des miracles en votre nom ; et je leur répondrai : Je ne vous connais pas. » Connaissez-vous une meilleure preuve de la vérité des miracles de saint Augustin que la conversion rapide de l'Angleterre et ces avis si sérieux de saint Grégoire?

L'Apôtre de la Grande-Bretagne mourut le 26 mai de l'an 604, conduisant au Pasteur des pasteurs un peuple entier converti par ses soins. Rien ne donne une plus haute idée de saint Augustin et du Christianisme que le changement merveilleux qui s'opéra en Angleterre. Avant l'arrivée des saints missionnaires, les Anglais étaient livrés à toutes sortes de vices et plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve surtout

leur ignorance, c'est qu'en débarquant dans la Grande-Bretagne, ils ne connaissaient pas l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences jusqu'au temps de saint Augustin se borna à augmenter l'alphabet des Irlandais. Ils étaient si cruels, qu'ils vendaient leurs enfants comme esclaves, inhumanité qu'on ne trouve point dans les Nègres d'aujourd'hui.

Mais la lumière de l'Evangile n'eut pas plutôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux et de vrais disciples du Sauveur. Les nobles et les rois rivalisèrent de ferveur et de piété avec le peuple. Par une merveille exclusivement réservée au Christianisme, on vit, dans l'espace de deux cents ans, trente, tant rois que reines des Anglo-Saxons, descendre du trône au milieu de la paix et de la prospérité, pour aller se renfermer dans des cloîtres. Où est l'héroïsme? où est la force d'âme, si elle n'est pas dans le mépris des grandeurs humaines et de toutes les passions dont les plus fiers conquérants de l'antiquité furent les honteux esclaves [1]?

Ce que les Bénédictins faisaient dans leurs monastères, pour la conservation des ouvrages anciens, un grand nombre d'autres communautés le faisaient également depuis le sixième siècle sur différents points du globe. Telles étaient entre autres les congrégations religieuses de Saint-Césaire, à Arles; de Saint-Ferréol, à Uzès; de Saint-Colomban, à Luxeuil, etc. Il serait trop

[1] *Voyez* Speed, *Hist. de la Grande-Bret.*, p. 243, et *Monasticon anglicanum*, prét., p. 9.

long de redire leurs immortels travaux. D'ailleurs, une nouvelle phase de la grande lutte du mal contre le bien appelle toute notre attention.

Tandis que l'empire romain, attaqué, morcelé, démoli pièce à pièce par les Barbares du Nord, disparaissait à vue d'œil et allait bientôt cesser de compter parmi les nations, un autre empire, également coupable, allait s'écrouler et couvrir la haute Asie de ses ruines sanglantes. Cet empire est celui des Perses. Les Apôtres lui avaient présenté le flambeau de l'Evangile; il l'avait refusé. Le cruel Sapor persécuta même les Chrétiens de ses Etats pendant quarante années avec une violence inouïe : plus de deux cent mille martyrs signèrent notre foi de leur sang. Les successeurs de Sapor héritèrent de sa haine et de sa cruauté. Tant de sang répandu demandait vengeance. Elle fut différée pendant quelque temps, car Dieu ne punit qu'à regret; mais enfin, lorsque les empires aussi bien que les particuliers refusent de se rendre à la grâce, il appesantit sur eux son bras redoutable.

L'empire des Perses et des Parthes va nous en offrir un grand exemple, et nous donner une utile leçon. Nous l'avons dit : tous les royaumes sont créés et mis au monde pour connaître, aimer et servir Jésus-Christ, à qui Dieu son Père a donné toutes les nations en héritage. Tant qu'ils sont dociles à ce Roi immortel, la gloire, la prospérité sont leur partage; et la vue de leur bonheur affermit, étend l'empire du Fils de Dieu, en apprenant aux autres peuples à l'aimer.

Sont-ils infidèles, osent-ils se révolter contre l'Agneau dominateur du monde, et lui dire comme les Juifs : « Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous? » ils sont aussitôt brisés; et le spectacle de leurs malheurs, et le retentissement de leur ruine affermit l'empire de Jésus-Christ, en apprenant aux autres peuples à trembler devant lui.

L'empire romain, nous l'avons montré, est devenu un monument éternel de cette terrible justice de Dieu; l'empire des Perses va le devenir à son tour; en sorte que les deux grands peuples qui, à la naissance du Christianisme, se disputaient le sceptre du monde, ont contribué et contribuent encore, malgré eux, à l'affermissement du règne immortel de l'Homme-Dieu. Sur leurs vastes tombeaux, comme sur le front du Juif errant, l'œil du Chrétien lit cette inscription : *Ainsi sont traités les peuples qui osent dire : Nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous : nations et rois qui passez, instruisez-vous.*

Or, pour mettre le comble à ses iniquités, l'empire des Perses se précipita sur la Palestine. Ce fut au commencement du septième siècle, l'an 614. Une armée romaine, qui se rencontra sur son passage, fut taillée en pièces. Les vainqueurs passèrent le Jourdain. Les rives de ce fleuve, dans toute l'étendue de son cours, furent couvertes de ruines. Les habitants des campagnes avaient pris la fuite; la fureur des ennemis se tourna contre les saints solitaires qui habitaient le long du Jourdain.

Huit jours avant la prise de Jérusalem, la laure de saint Sabas fut attaquée. La plupart des moines s'éloignèrent; il en demeura seulement quarante-quatre des plus anciens et des plus vertueux. C'étaient de vénérables vieillards, qui, ayant embrassé la vie monastique dès leur jeunesse, avaient blanchi dans ses exercices. Quelques-uns n'étaient pas sortis de la laure depuis cinquante ou soixante ans; quelques autres, depuis leur entrée dans le monastère, n'avaient point vu la ville; ainsi ils ne voulurent point abandonner la laure en cette occasion. Les Barbares ayant pillé l'église, prirent ces saints vieillards et les tourmentèrent durant plusieurs jours, croyant qu'ils leur découvriraient quelques richesses; mais voyant leurs espérances trompées, ils entrèrent en fureur et les mirent en pièces. Tous ces patriarches du désert reçurent la mort d'un visage gai et avec actions de grâces: on voyait qu'ils désiraient depuis longtemps d'être délivrés de cette vie et d'aller à Jésus-Christ.

L'armée ennemie marcha ensuite à Jérusalem, où elle entra sans aucune résistance. Elle y mit tout à feu et à sang; un grand nombre de prêtres, de moines et de religieuses y périrent. C'était principalement à eux qu'en voulait ce peuple idolâtre et ennemi du Christianisme. Le reste des habitants, hommes, femmes, enfants, furent chargés de fers pour être traînés au-delà du Tigre. Les Juifs seuls furent épargnés, à cause de la haine qu'ils portaient aux Chrétiens; ils la signalèrent en cette occasion en poussant leur rage plus loin que

les Païens mêmes. Ils achetèrent des Perses tout ce qu'ils purent de Chrétiens captifs, afin de se donner le barbare plaisir de les faire mourir à leur gré[1]. Il y en eut jusqu'à quatre-vingt-dix mille que les Juifs massacrèrent ainsi. L'évêque Zacharie fut emmené en captivité. Le saint Sépulcre et les églises de Jérusalem, après avoir été pillés, furent livrés aux flammes; mais la perte la plus sensible fut celle de la vraie Croix, que chaque Chrétien aurait voulu racheter au prix de sa propre vie.

Les Perses l'emportèrent dans l'état où ils la trouvèrent, c'est-à-dire enfermée dans un étui scellé du sceau de l'évêque. Le patrice Nicétas sauva cependant deux précieuses reliques, l'éponge et la lance de la passion. La sainte croix fut déposée à Tamis en Arménie. Lorsque les ennemis se furent retirés, les habitants de Jérusalem, qui avaient pu se soustraire par la fuite aux Perses et à la fureur des Juifs, revinrent dans la sainte cité. Le prêtre Modeste, en l'absence de l'évêque Zacharie, prit le gouvernement de cette Eglise désolée, et travailla avec ardeur à rétablir les saints lieux.

Les Perses avaient ravagé et pillé non-seulement la Palestine, mais encore la Syrie et une partie des provinces voisines. La désolation était extrême; des milliers de femmes, d'enfants, de vieillards, de personnes naguère riches, se voyaient exposés à périr de misère. La plupart de ces infortunés se réfugièrent en Egypte. La Providence maternelle, qui veille sur l'Eglise, leur avait préparé un refuge, un appui, un consolateur, un

[1] *Chr. pasc.*

père nourricier. C'était saint Jean, surnommé l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie. Quoi de plus utile à nous-mêmes et de plus glorieux au Christianisme que de faire connaître en détail ce Vincent de Paul de l'Orient? Ecoutons le naïf récit de son historien[1].

« Etant allé à Alexandrie pour baiser les reliques des saints martyrs Cyr et Jean, je me trouvai à table en la compagnie de quelques personnes très-affectionnées au service de Jésus-Christ; nous nous entretenions ensemble de l'Ecriture sainte et de l'état de l'âme, lorsqu'un étranger vint nous demander l'aumône. Il disait avoir été délivré depuis peu de la captivité des Perses. Il se trouva que nul d'entre nous n'avait d'argent sur soi; mais un des convives avait un domestique fort ingénieux à faire l'aumône. Cependant il ne gagnait que trois écus par an, pour se nourrir, lui, sa femme et deux petits enfants. Il suivit l'étranger sans faire semblant de rien, et prenant une petite croix d'argent qu'il portait sur lui, la lui donna, et lui dit qu'il n'avait pas, outre cela, un denier vaillant.

» Je fus si touché de cette action que la grâce de Dieu avait inspirée à ce serviteur, que je la racontai aussitôt à celui qui était assis auprès de moi. Il se nommait Menne. C'était un saint prêtre qui avait été économe de l'Eglise d'Alexandrie sous le célèbre et bienheureux patriarche Jean l'Aumônier. Lorsqu'il me vit tant admirer et louer celui qui avait donné cette aumône, il me dit : Vous ne vous étonneriez pas qu'il ait fait une telle

[1] Léonce, évêque de Naple en Chypre.

action, si vous saviez les instructions qu'il a reçues et la tradition qu'il suit en agissant de la sorte. — Comment donc? lui répondis-je. Il me repartit : Il a toujours été au service de notre très-saint et bienheureux patriarche Jean, et, comme vrai fils de ce grand pasteur, il a hérité de l'ingénieuse charité de son père, qui lui disait si souvent : Humble Zacharie, soyez charitable, et Dieu vous promet par ma bouche qu'il ne vous abandonnera jamais, ni durant ma vie, ni après ma mort; ce que Zacharie a toujours pratiqué jusqu'à ce jour. Dieu lui fait beaucoup de bien; mais il donne à l'heure même tout aux pauvres, sans rien réserver pour lui, et réduit ainsi sa famille à une grande nécessité.

» On l'a souvent entendu dire à Dieu avec une joie toute naïve : Nous verrons, Seigneur, lequel sera victorieux dans ce combat, ou vous en me faisant toujours du bien, ou moi en le distribuant toujours aux pauvres. Or, il arriva un jour qu'étant tout triste de n'avoir rien à donner à un pauvre qui lui demandait, il dit à un marchand de sa connaissance : Ma famille n'a pas de pain; je vous prie de me donner une pièce d'argent, et je vous servirai en récompense un mois ou deux où vous voudrez et à tout ce qu'il vous plaira. Le marchand y consentit; mais aussitôt qu'il eut cet argent, il le donna à ce pauvre en le priant de n'en parler à personne.

» Menne, qui était un saint homme, voyant que j'écoutais ce discours comme j'aurais écouté l'Evangile, me dit avec une grande effusion de cœur : Cela vous

étonne! Et qu'auriez-vous donc éprouvé si vous aviez vu notre saint patriarche? — Qu'aurais-je pu voir davantage? lui répondis-je.—Vous pouvez, ajouta-t-il, par la miséricorde de Dieu, ajouter foi à mes paroles; c'est notre bienheureux patriarche qui m'a ordonné prêtre et économe de cette très-sainte Eglise, et je lui ai vu faire des choses qui vont au delà de tout ce qu'on peut imaginer; s'il vous est agréable de venir aujourd'hui chez vos serviteurs et de nous donner votre bénédiction, je vous raconterai ses œuvres, dont j'ai été témoin oculaire.

» Il n'eut pas plutôt achevé ces mots, que je me levai, et, le prenant par la main, je le suivis dans sa maison. Alors il se mit à me raconter avec naïveté la vie du Saint, dont il me dit qu'une des premières qualités était de ne jamais faire le moindre serment. Je demandai du papier et de l'encre, afin de marquer par ordre ce qu'il me disait, et il continua ainsi sa narration :

» Saint Jean ayant été élevé sur le trône de l'Eglise de la grande ville d'Alexandrie, si chérie de Jésus-Christ, il fit venir les économes et les diacres et leur dit : Il n'est pas juste, mes frères, que nous ayons plutôt soin des hommes que de Jésus-Christ. Tous les assistants, et ils étaient fort nombreux, furent extrêmement touchés de ces paroles; ils en attendaient l'explication, lorsque le Saint continua ainsi : Allez donc par la ville, et faites-moi un rôle exact de tous mes maîtres. Comme on ne savait de qui il voulait parler, ni quels pouvaient

être les maîtres du patriarche, on le supplia de les nommer; sur quoi il leur répondit cette parole angélique : Mes maîtres et mes aides sont ceux que vous nommez pauvres et mendiants, puisque c'est à eux qu'il appartient de nous aider véritablement et de nous donner le royaume du ciel.

» L'ordre du saint patriarche fut promptement exécuté. Les économes lui amenèrent plus de sept mille cinq cents pauvres; il ordonna de leur donner tous les jours ce qui leur était nécessaire. Accompagné de ce bien-aimé troupeau, il alla prendre possession de son Eglise métropolitaine. Mais la charité de ce bon pasteur éclata d'une manière merveilleuse envers les pauvres habitants de la Palestine et de la Syrie, pillés et mis en fuite par les Perses. Tous ceux qui purent s'échapper s'enfuirent vers ce très-saint homme comme vers un port assuré; clercs, laïques, magistrats, particuliers, les évêques même se réfugièrent à Alexandrie. Jean les recevait tous, les traitait, les consolait, non comme de pauvres captifs, mais comme de véritables frères. Il fit mettre les blessés et les malades dans des hôpitaux où ils étaient traités gratuitement; ils n'en sortaient que quand ils voulaient, et lui-même allait les visiter deux ou trois fois la semaine.

» Quant à ceux qui se portaient bien et qui venaient demander l'aumône, il donnait aux hommes une pièce d'argent, et deux aux femmes comme plus faibles. Quelques-uns, portant des bracelets et des ornements d'or, s'étaient présentés pour demander l'aumône; les écono-

mes du saint patriarche s'en plaignirent ; mais il les regarda, contre sa coutume, d'un œil sévère, et leur dit d'un ton élevé : Si vous voulez être mes économes, ou plutôt ceux de Jésus-Christ, obéissez simplement au précepte qu'il nous fait de donner à quiconque nous demande. Il n'a pas besoin, ni moi non plus, de ministres curieux. Si ce que je donne était à moi, j'aurais quelque raison de le ménager ; mais s'il est à Dieu, il veut qu'on exécute ses ordres dans la distribution de ses biens. Je ne veux point participer à votre peu de foi ; car, quand tout le monde s'assemblerait à Alexandrie pour demander l'aumône, il n'épuiserait pas les trésors infinis de Dieu.

» La sollicitude du charitable patriarche n'oublia pas l'infortunée Jérusalem. Aussitôt qu'il eut appris le sac de cette ville, il y envoya un homme pieux nommé Crésippe, avec beaucoup d'argent, de blé et d'autres vivres et d'habits. En même temps, il fit partir deux évêques et l'abbé du Mont-Saint-Antoine avec de grandes sommes pour racheter ceux qui avaient été emmenés captifs. Ainsi en avaient agi autrefois, dans les invasions des peuples du Nord, saint Léon, saint Ambroise, saint Augustin, et tant d'autres évêques qui ne furent pas seulement les lumières de leur siècle, mais encore les bienfaiteurs de l'humanité.

» Les députés du patriarche lui rapportèrent que l'abbé Modeste était dans un grand besoin des choses nécessaires pour le rétablissement des saints lieux. Il lui envoya sur-le-champ mille pièces d'or, mille sacs de froment, mille de légumes, mille livres de fer, mille

paquets de poissons secs, mille vaisseaux de vin et mille ouvriers égyptiens, avec une lettre où il disait : Pardonnez-moi si je ne vous envoie rien qui soit digne du temple de Jésus-Christ, je voudrais aller moi-même travailler au temple de sa sainte Résurrection. Avec ces secours l'abbé Modeste rétablit l'église du Calvaire, celle de la Résurrection, celle de la Croix et celle de l'Ascension ; il rebâtit de fond en comble cette dernière que l'on nommait la mère des Eglises. »

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir suscité dans saint Augustin un Apôtre pour l'Angleterre, et dans saint Jean l'Aumônier un père et un consolateur pour l'Eglise d'Orient, dépouillée par vos ennemis ; je bénis votre Providence qui veille ainsi sur tous les besoins de vos enfants.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne dirai jamais : Je ne veux pas que Jésus-Christ règne sur moi.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(6e et 7e siècle.)

Q. Comment l'Angleterre fut-elle convertie?

R. Un jeune diacre, nommé Grégoire, passait un jour sur le marché de Rome; il vit des esclaves d'une grande beauté exposés en vente; il apprit qu'ils étaient de la Grande-Bretagne et encore Païens : « Quel dommage, s'écria-t-il, que des créatures aussi belles soient esclaves du Démon! » Sur-le-champ il se rendit auprès du pape et lui demanda la permission de partir pour l'Angleterre afin d'y porter la foi. Le souverain pontife lui accorda sa demande; mais le peuple de Rome ne voulut jamais que son saint diacre s'exposât à cette mission périlleuse. Grégoire, étant devenu pape, n'oublia pas sa chère Angleterre; il y envoya saint Augustin, prieur d'un couvent de Bénédictins de Rome. Le Saint partit à la tête de quarante missionnaires; ils abordèrent heureusement en Angleterre. Le roi du pays leur donna une audience publique où il leur permit de prêcher la Religion dans ses États. Les saints missionnaires se rendirent jusqu'à la ville de Cantorbéry, dont Augustin fut fait évêque. Les Païens se convertirent en foule, frappés de l'éclat des vertus et des miracles de leur Apôtre. Le roi lui-même demanda le baptême; il le reçut le jour de la Pentecôte de l'an 597. A Noël de

l'année suivante, dix mille de ses sujets imitèrent son exemple. Bientôt toute la Grande-Bretagne fut chrétienne. C'est ainsi que Notre-Seigneur dédommagea l'Eglise des pertes que l'hérésie lui faisait faire dans l'Orient. Telle fut la fin du sixième siècle.

Q. Quel fut le commencement du septième?

R. Le commencement du septième fut aussi triste et consolant pour l'Eglise. Nous y voyons la justice de Dieu sur un empire qui, depuis la naissance du Christianisme, n'avait cessé de persécuter les Chrétiens. Cet empire est celui des Parthes ou des Perses. Comme le vieil empire romain, il refusa d'obéir à Jésus-Christ en repoussant l'Evangile, et, comme l'empire romain, il fut anéanti. Avant de raconter sa ruine, il faut dire comment il mit le comble à ses iniquités.

Q. Dites-le.

R. Les Perses, commandés par Chosroès leur roi, se précipitèrent sur la Syrie et sur la Palestine; ils prirent Jérusalem, la mirent tout à feu et à sang, et s'emparèrent de la vraie croix qu'ils portèrent en Arménie; ils massacrèrent aussi un grand nombre de saints solitaires et de Chrétiens. Tout cela eut lieu en 614.

Q. Comment Notre-Seigneur vint-il au secours de ses enfants affligés?

R. Notre-Seigneur vint au secours de ses enfants affligés en leur suscitant un homme qui épousa toutes leurs misères, qui les consola, les nourrit, et qui aida beaucoup à rebâtir Jérusalem. Cet homme, qu'on peut appeler le saint Vincent de Paul de l'Orient, fut saint Jean

l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie en Egypte; il était si charitable, qu'on l'a surnommé l'Aumônier. Il appelait les pauvres ses maîtres, parce qu'il voyait en eux Jésus-Christ, son Seigneur et son Dieu; il les traitait avec la plus grande charité et le plus grand respect. La plupart des habitants de la Syrie et de la Palestine se refugièrent auprès de lui; il les reçut, les nourrit, les logea, les consola non comme des captifs, mais comme de véritables frères. Il envoya deux évêques avec de grandes sommes d'argent pour racheter ceux qui étaient captifs chez les Perses; il envoya aussi beaucoup d'argent, de blé, de vin, des provisions de toute espèce à Jérusalem, avec mille ouvriers égyptiens pour rebâtir les saints lieux.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir suscité dans saint Augustin un Apôtre pour l'Angleterre, et dans saint Jean l'Aumônier un père et un consolateur pour l'Eglise d'Orient dépouillée par vos ennemis. Je bénis mille fois votre Providence qui veille avec tant de soin sur les besoins de vos enfants.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne dirai jamais : Je ne veux pas que Jésus-Christ règne sur moi.*

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

Ire LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(1er SIÈCLE.)

Vie de l'Église, lutte éternelle. — Tableau du premier siècle. — Jour de la Pentecôte. — Discours de saint Pierre.— Confirmation de sa doctrine par des miracles.— Boiteux guéri.— Pierre et Jean mis en prison. — Eglise de Jérusalem. — Ananie et Saphire. — — Election des sept diacres. — Martyre de saint Etienne.— Avantage de cette mort et de la persécution. — Prédication de l'Evangile dans la Palestine. — Simon le magicien. — Conversion de saint Paul. 1

IIe LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(SUITE DU 1er SIÈCLE.)

L'Evangile passe aux Gentils. — Baptême du centurion Corneille.— Missions de saint Pierre. — De Césarée, il part pour Antioche. — Il en est le premier évêque. — Il prêche dans toute l'Asie. — Il part pour Rome. — Il convertit le sénateur Pudentius et combat Simon le magicien. — Il retourne à Jérusalem, où il est mis en prison par ordre d'Hérode Agrippa. — Il est délivré par un ange. — Il revient à Rome. — Saint Marc écrit son Evangile. — Saint Pierre retourne à Jérusalem. — Concile de cette ville. — Saint Pierre revient à Rome. — Abrégé de la vie de saint Paul. — Il prêche à Damas, à Césarée, à Antioche, en Chypre, où il prit le nom de Paul. — Il vient à Rome, puis retourne en Asie. — Miracle qu'il opère à Lystre. — Il vient à Philippe, ville de Macédoine. — Il y est arrêté et délivré. 25

III^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(1^er SIÈCLE, SUITE.)

Saint Paul vient à Thessalonique, et ensuite à Athènes. — Il prêche devant l'Aréopage. — Il passe à Corinthe. — Il séjourne trois ans à Ephèse. — Affaire du temple de Diane. — Saint Paul quitte Ephèse pour se rendre à Jérusalem. — Il arrive à Troade. — Il ressuscite un mort. — Il convoque à Milet les prêtres d'Ephèse, et leur fait ses adieux.—Il arrive à Jérusalem, rend visite à saint Jacques, est pris au temple. — Envoyé prisonnier à Césarée, il y reste deux ans. — Il part pour Rome. — Accueil qu'il y reçoit.— Quoique prisonnier, il prêche l'Evangile.—Il retourne en Orient, et revient à Rome, où il entre avec saint Pierre. — Mort de Simon le magicien.—Martyre de saint Pierre et de saint Paul. 46

IV^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(1^er SIÈCLE, SUITE.)

Vie et martyre de saint André, — de saint Jacques le Majeur. — Jugement de Dieu sur Agrippa, premier roi persécuteur de l'Eglise. — Vie de saint Jean l'Evangéliste. — Il est plongé dans l'huile bouillante. — Il écrit l'Apocalypse, — vient à Ephèse. — Histoire d'un jeune voleur. — Perdrix. — Mort de saint Jean. — Vie de saint Thomas, — de saint Jacques le Mineur, — de saint Philippe, — de saint Barthélemy, — de saint Matthieu, — de saint Simon, — de saint Jude, — de saint Matthias,— de saint Marc et de saint Luc. 74

V^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(1^er SIÈCLE, SUITE.)

Lutte du Paganisme contre le Christianisme.—Rome païenne. 105

VI^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(1^er SIÈCLE, SUITE.)

Rome chrétienne. — Les Catacombes. 136

VII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(1^er SIÈCLE, SUITE.)

Rome souterraine. 160

VIII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(SUITE DU 1^er SIÈCLE.)

Rome souterraine. 184

IX^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(SUITE DU 1^er SIÈCLE.)

Rome souterraine. — Détails sur les martyrs. 216

X^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(1^er SIÈCLE, SUITE.)

Commencement de la grande lutte entre le Paganisme et le Christianisme. — Dix grandes persécutions. — La première sous Néron. — Portrait de ce prince. — Détails de la persécution. — Jugement de Dieu sur Néron. — Jugement de Dieu sur Jérusalem. — Ruine de la ville et du temple. — Seconde persécution, sous Domitien. — Portrait de ce prince. — Saint Jean jeté dans une chaudière d'huile bouillante. — Jugement de Dieu sur Domitien. 241

XI^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(1^er et 2^e SIÈCLE.)

Lettre du pape saint Clément à l'Eglise de Corinthe. — Troisième persécution, sous Trajan. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche. — Il part pour Rome. — Il visite saint Polycarpe, évêque de Smyrne. — Il écrit à plusieurs Eglises. — Il arrive à Rome. — Il est livré aux lions. — Ses reliques sont reportées à Antioche. — Jugement de Dieu sur Trajan. — Quatrième persécution, sous Adrien. — Portrait de ce prince. — Martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils. 263

XII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(2^e SIÈCLE.)

Cinquième persécution, sous Antonin. — Portrait de ce prince. — Martyre de sainte Félicité, romaine, et de ses sept fils. — Apologie de saint Justin. — Jugement de Dieu sur les Romains. — Sixième persécution, sous Marc-Aurèle. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Justin, — de saint Polycarpe. 289

XIII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(2^e SIÈCLE.)

Miracle de la légion fulminante. — Martyrs de Lyon : saint Pothin, sainte Blandine, etc. — Martyre de saint Symphorien d'Autun. 313

XIV^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(3^e SIÈCLE.)

Tableau du troisième siècle. — Tertullien. — Origène. — Septième persécution, sous Septime-Sévère. — Portrait de ce prince. — Martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité. 334

XV^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(3^e SIÈCLE).

Saint Irénée. — Jugement de Dieu sur Septime-Sévère. — Persécution particulière sous Maximin. — Portrait de ce prince. — Jugement de Dieu sur lui. — Huitième persécution générale, sous Dèce. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Pionius, — de saint Cyrille, — de sainte Agathe. — Jugement de Dieu sur Dèce. — Neuvième persécution générale, sous Valérius. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Laurent, — de saint Cyprien. 361

XVI^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(3^e et 4^e SIÈCLE).

Jugement de Dieu sur Valérien. — Persécution particulière sous Aurélien. — Portrait de ce prince. — Martyre de saint Denis. — Jugement de Dieu sur Aurélien. — Dixième persécution générale, sous Dioclétien et Maximien. — Portraits de ces deux princes. — Martyre de saint Genès, — de la légion Thébaine. — Vie de saint Paul ermite. 387

XVII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4^e SIÈCLE.)

Vie de saint Antoine. — Vie de sainte Synclétique, première fondatrice des monastères de filles en Orient. — Mission providentielle des ordres religieux en général, et des ordres contemplatifs en particulier. — Prière, expiation. — Reclus. — Histoire de sainte

Thaïs. — Autre service. — Conservation du véritable esprit de l'Evangile. 410

XVIIIe LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4e SIÈCLE.)

Avantages matériels des ordres religieux. — Edit de Dioclétien. — Martyre de saint Pierre, officier de l'empereur. — Persécution à Nicomédie.—Supplices des saints martyrs.—Martyre de saint Cyr et de sainte Julitte. 437

XIXe LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4e SIECLE.)

Martyre de saint Phocas, jardinier. — Martyre de saint Taraque, vétéran. — Martyre de sainte Agnès. — Martyre de sainte Eulalie. 462

XXe LEÇON. — LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

(4e SIECLE.)

Jugement de Dieu sur Dioclétien,— sur Maximien,— sur Galère.— Conversion de Constantin. — La paix donnée à l'Eglise. — Divinité de la Religion prouvée par un simple raisonnement. — Influence du Christianisme sur le droit des gens, sur le droit politique, sur le droit civil. — Charité. 490

XXIe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(4e SIÈCLE.)

Moyens de conservation, le prêtre, les saints, les ordres religieux; — de propagation; les missions.—Portrait des hérésies. — Pères et docteurs de l'Eglise. — Histoire d'Arius. — Son hérésie. — Concile de Nicée. — Solennité des conciles. — Jugement de Dieu sur Arius. — Histoire de saint Athanase. — Mission de saint Frumence en Ethiopie. — Conversion des Ibériens. 512

XXIIe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(4e SIECLE.)

Saint Hilaire, évêque de Poitiers, défenseur de la foi.—Saint Martin, évêque de Tours, propagateur de la foi. — Julien l'apostat,

persécuteur de l'Eglise. — Il tente de rebâtir le temple de Jérusalem. — Vanité de ses efforts. — Il accomplit littéralement la prophétie du Sauveur. — Jugement de Dieu sur Julien l'apostat. —Saint Grégoire de Nazianze, défenseur de la Religion. — Saint Basile le Grand, autre défenseur de la foi. 540

XXIIIe LEÇON.— LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(4e et 5e siècle.)

Expiation des désordres causés par le schisme et l'hérésie. — L'Eglise consolée. — Saint Hilarion. — Nouvelle attaque. — Hérésie des Macédoniens. — Défense, concile général de Constantinople.— Nouveaux défenseurs de la vérité, saint Ambroise, — saint Augustin. 567

XXIVe LEÇON.—LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(suite du 5e siècle.)

Invasion des Barbares.— Leurs raisons providentielles. — Prise de Rome. — L'Eglise attaquée par les Nestoriens et les Eutychiens; — défendue par les conciles d'Ephèse et de Calcédoine, et par de grands docteurs. — Saint Chrysostôme. — Saint Jérôme. — Expiation des désordres causés par le schisme et l'hérésie. — Saint Arsène. — Saint Gérasime. — Laures d'Orient. — Vie des solitaires. 592

XXVe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(5e et 6e siècle.)

Jugement de Dieu sur l'empire romain. — Consolation de l'Eglise, couversion de l'Irlande. — Conversion des Français, sainte Clotilde. — Continuation du jugement de Dieu sur le vieux monde. — La Religion sauve la science et crée une société nouvelle. — Saint Benoît. — Puissance de son ordre. — Services qu'il rend à l'Europe.—L'Eglise affligée et consolée en Orient. — Cinquième concile général. 618

XXVIe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

(6e et 7e siècle.)

Conversion de l'Angleterre par les Bénédictins. — L'Eglise affligée

en Orient par les Perses.—Ravages de la Palestine et de la Syrie. — Le remède est placé à côté du mal. — Histoire de saint Jean l'Aumônier, le Vincent de Paul de l'Orient. 641

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

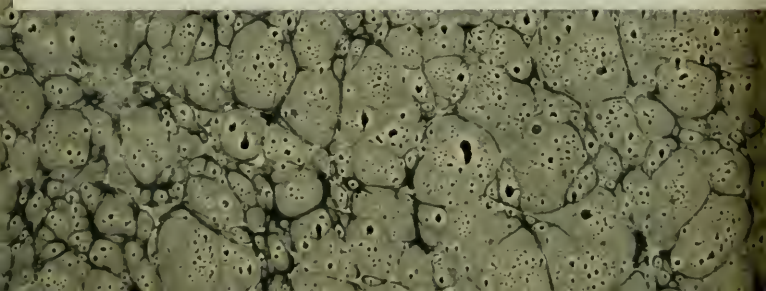
Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ot
Date Due

JUIL 1 4 2003

JUIN 2 4 2005

a39003 002046398b
BX 1962 .G36 1838 V5
GAUME, JEAN JOSEPH.
CATECHISME DE PERSEVER

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 06 05 5